



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**THE UNIVERSITY  
OF ILLINOIS**

**LIBRARY**

922  
C69g  
v. 7

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JUN 09 1986

MAY 06 1986

L161—O-1096









GRANDE  
VIE DES SAINTS

---

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

---



# GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR  
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE  
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT  
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU  
LES PLUS RÉCENTS  
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

---

TOME SEPTIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

---

1873



072  
C696  
v. 7

# GRANDE VIE DES SAINTS

---

## PREMIER JOUR D'AVRIL.

Saint Hugues, évêque de Grenoble. — Saint Méliton, évêque de Sardes. — Sainte Théodora, vierge et martyre. — Saint Leuçon, évêque de Troyes. — Saint Jean d'Aquarola, évêque de Naples. — Saint Macaire de Constantinople, abbé. — Saint Procope, abbé en Bohême. — Saint Gilbert, évêque de Cathnès en Écosse. — Le Bienheureux Hugues, abbé de Bonnevaux. — La Bienheureuse Jacqueline, vierge. — Le Bienheureux Démètre de Taflèce, Frère Mineur, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT HUGUES,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

Saint Hugues naquit l'an 1053, à Château-Neuf, en Dauphiné, diocèse de Valence. Son père, nommé Odilon, brave officier, se retira dans sa vieillesse à la grande Chartreuse, où il vécut encore dix-huit ans et mourut centenaire, après avoir reçu les derniers Sacrements de la main de son fils, devenu évêque. La mère désirait également se retirer dans un monastère de religieuses. Mais comme il y en avait alors très-peu dans la province, elle en pratiqua la règle dans sa propre maison, suivant le conseil de son fils, qui l'assista pareillement à son heure dernière. Né de parents aussi vertueux, Hugues parut un saint dès sa jeunesse. Il aimait beaucoup l'étude, et

fréquenta des écoles lointaines. Une extrême modestie le préserva de tout péril. Il était chanoine de Valence, lorsque Hugues, évêque de Die et légat du Pape saint Grégoire VII pour toutes les Gaules, ayant connu son mérite, le prit avec lui et s'en servit utilement dans la réforme des désordres du clergé.

En 1080, comme le légat tenait un grand concile à Avignon, les députés de l'église de Grenoble vinrent lui demander un évêque, et, apprenant que Hugues de Valence était de sa suite, ils l'élurent tout d'une voix. Mais Hugues refusa, se regardant comme indigne et incapable d'une si grande charge. Le légat combattit ses craintes, en lui disant que dans des occasions pareilles nul ne devait présumer de sa propre vertu, mais plutôt de la bonté de Dieu. Vaincu par ses encouragements et ceux du concile, il acquiesça enfin à son élection. Cependant il ne voulut point recevoir la consécration de l'archevêque de Vienne, accusé de simonie, et il accompagna le légat à Rome, pour être sacré de la main du Pape. Pendant qu'il en attendait le jour, l'esprit de ténèbres le tenta de blasphèmes contre Dieu, tentation qui lui dura toute sa vie, avec plus ou moins de violence. Il s'en ouvrit au légat, qui lui conseilla de s'adresser au Pape lui-même. Saint Grégoire VII, qui était fort expérimenté en ces choses, lui rappela que le Seigneur reprend et châtie ceux qu'il aime, et flagelle tout fils qu'il affectionne. Plus donc il flagellait son cœur, plus il lui donnait une marque évidente de sa dilection paternelle. En outre, le diable pressentait déjà quelles pertes il éprouverait par lui et quels accroissements de vertu en tirerait le peuple de Dieu : c'est pourquoi il employait tous les efforts de sa vieille malice pour le détourner du saint ministère, Dieu le permettant ainsi pour la confusion et la peine du tentateur, et pour la couronne et la gloire du serviteur fidèle. Ces exhortations du saint Pape l'encouragèrent tellement, que cette même tentation qui l'avait presque poussé au désespoir, devint pour lui un sujet de confiance. Quelques jours après, il reçut la consécration épiscopale du saint Pontife, qui lui témoigna tout le temps une affection si particulière, qu'on ne douta point qu'il ne connût les grâces

spéciales que Dieu communiquait au nouvel évêque. La comtesse Mathilde, qui se montrait dans l'Église catholique comme la Prophétesse Débora dans le peuple d'Israël, fournit tout ce qui était nécessaire pour le sacre, y ajoutant quelques ouvrages de saint Ambroise et de saint Augustin. Elle l'honora toute sa vie comme un vrai serviteur de Dieu, dont elle réclamait les conseils et les prières.

Saint Hugues, arrivant à Grenoble, y trouva un peuple indocile et ignorant, un clergé simoniaque, des prêtres scandaleux, des laïques usuriers et usurpateurs des biens de l'Église : c'était un vaste champ à son zèle. Il travailla avec courage à retrancher tous ces scandales : mais, le fruit ne répondant pas à ses travaux, il quitta son siège après environ deux ans d'épiscopat, et se retira au monastère de la Chaise-Dieu, où il prit l'habit monastique. Il n'y demeura qu'un an ; car le Pape saint Grégoire VII, ayant appris le lieu de sa retraite, lui ordonna de retourner à son Église et de ne pas préférer son repos au salut des âmes dont il était chargé. Hugues obéit ; mais il conserva le reste de sa vie, dans l'épiscopat, l'amour et les pratiques de la vie religieuse.

Il n'y avait pas encore trois ans écoulés depuis son retour, qu'il eut un songe mystérieux. Il lui semblait que Dieu lui-même se construisait une habitation dans un désert de son diocèse, et que sept étoiles lui en montraient le chemin. Vers le même temps, il vit arriver en sa présence sept hommes qui cherchaient un lieu propre à la vie érémitique : c'était saint Bruno et ses compagnons. Saint Hugues reconnut en eux les sept étoiles, et il les conduisit dans la solitude de la Chartreuse, la même qu'il avait vue en songe. C'était en 1084. Ils y bâtirent le monastère, qui y subsiste encore dans sa première ferveur.

Le saint évêque de Grenoble n'avait pas de plus sensible consolation que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces pieux solitaires. Mais ils étaient encore plus édifiés de son humilité qu'il ne pouvait l'être de leurs austérités. Ce saint évêque vivait avec eux comme le dernier d'entre eux. Sa ferveur lui faisait oublier sa dignité, et il ren-

lait les derniers services à celui avec lequel il logeait ; car dans ces commencements, les Chartreux logeaient deux dans une même cellule. Son compagnon se plaignit à saint Bruno de ce que Hugues voulait faire auprès de lui la fonction d'un valet ; mais le saint évêque n'écoutait que son humilité, et il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son Église. « Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous ; rendez-leur ce que vous leur devez. » Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il retournait dans la solitude. Il voulait vendre tous ses chevaux et faire dans la suite la visite de son diocèse à pied. Mais saint Bruno ne le lui conseilla point, de crainte que, par cette singularité, il ne parût condamner les autres évêques, et que lui-même n'en tirât quelque vaine gloire. Hugues suivit ce conseil ; mais son humilité lui fit retrancher tout ce qu'il crut ne pas devoir à sa dignité. Sa modestie extérieure répondait aux vertus qu'il cachait dans son cœur, et elle en était la fidèle gardienne. Ce saint évêque gardait ses yeux avec tant de circonspection, qu'après cinquante années d'épiscopat, il ne connaissait qu'une seule femme de visage. Quoiqu'il eût parlé à une infinité d'autres femmes, il n'avait jamais arrêté la vue sur aucune. Pour ne pas donner la plus légère occasion à la malignité de la médisance, il ne confessait jamais les femmes que de jour, et dans un lieu où il pouvait être vu ; car sa charité pour les pécheurs lui attirait un grand nombre de pénitents. Il les écoutait avec une grande patience, et les larmes qu'il versait en les confessant leur inspirait une salutaire componction.

Malgré les maux presque continuels d'estomac et de tête dont saint Hugues fut affligé pendant quarante ans, il ne cessa pas d'annoncer la parole de Dieu à son peuple ; mais il ne cherchait point à dire ce qui pouvait lui attirer les applaudissements de ses auditeurs. Il ne se proposait que de les instruire et de les toucher ; à quoi il réussissait si bien, qu'après son sermon, un grand nombre de pécheurs lui demandaient à se

confesser. Quelques-uns même confessaient publiquement leurs péchés. Après saint Bruno, saint Hugues fut comme le père des Chartreux. Il fit une ordonnance par laquelle il défendit aux femmes de passer par la terre de ces religieux, de peur qu'elles ne troublassent leur solitude. Elle est datée du mois de juillet 1084.

Plus l'évêque de Grenoble était saint, plus il se montra intrépide défenseur de l'Église romaine. En 1106, l'empereur Henri V ayant fait violence au Pape Pascal II pour lui extorquer un privilège injuste, les Evêques de la province de Vienne, excités par leur saint collègue de Grenoble, excommunièrent publiquement l'empereur dans leur concile. Ce coup était d'autant plus hardi, que Vienne, à cause du royaume de Bourgogne, appartenait à Henri, et que ses ambassadeurs se trouvaient au concile avec des lettres favorables du Pape.

Honorius II étant monté sur le Saint-Siège l'an 1124, saint Hugues lui envoya des députés pour demander la permission de quitter son évêché de Grenoble. Ce désir, qu'il avait eu dès le commencement de son épiscopat, lui dura toute sa vie ; mais il augmenta avec l'âge et les infirmités. Le saint vieillard se regardait comme un serviteur inutile, qui occupait la place d'évêque, en recevait les honneurs et les revenus, sans en avoir le mérite ni en faire les fonctions. Le Pape Honorius n'eut toutefois aucun égard à sa demande, et renvoya ses députés avec des lettres de consolation, où il l'encourageait à la persévérance. Saint Hugues ne se rebuta pas ; il alla lui-même à Rome, et conjura le Pape de lui permettre d'achever sa vie en repos, et de donner un meilleur pasteur à l'église de Grenoble. Mais le Pape demeura persuadé que, par son autorité et son bon exemple, il serait plus utile à son troupeau que tout autre. Il lui accorda donc tout ce qu'il demandait d'ailleurs, le consola autant qu'il put et le renvoya avec honneur.

Saint Hugues justifiait bien le jugement du Pape. Nous avons vu avec quelle vigueur l'Evêque de Grenoble excommunia son propre souverain, l'empereur Henri V, lorsqu'il eut fait prisonnier le Pape Pascal II pour lui arracher les investitures.

Les années n'affaiblirent point cette vigueur épiscopale. Après l'élection du Pape Innocent II, et avant que ses nonces fussent arrivés en France pour y faire condamner le schisme de l'antipape, le saint évêque de Grenoble se rendit au Puy en Velay avec d'autres évêques, nonobstant ses infirmités et son grand âge ; car il avait environ soixante-dix-huit ans. Il savait, d'une manière certaine, que Pierre de Léon n'avait point été élu Pape pour son mérite, mais par le crédit de sa famille et par la violence. C'est pourquoi il n'eut aucun égard aux respects et aux bons offices que Pierre et son père lui avaient autrefois rendus ; mais, n'ayant en vue que la justice et le bien de l'Église, il l'excommunia dans ce concile, avec les autres évêques, comme schismatique, et cette excommunication fut d'un grand poids, à cause de l'autorité de saint Hugues.

L'excommunication de l'antipape Anaclet fut la dernière action mémorable du saint évêque de Grenoble. Ses infirmités augmentèrent de jour en jour, et il fut obligé de garder le lit longtemps avant sa mort. Il perdit même entièrement la mémoire de toutes les choses temporelles qu'il avait faites ou vues dans le monde. Mais, par un prodige assez singulier, il n'oublia rien de ce qui concernait le service de Dieu, et il récitait tous les jours par cœur les psaumes avec ses clercs. Les moines de Calais, monastère qu'il avait fondé, se rendirent auprès de lui pour le servir pendant sa maladie, et ils se crurent bien payés de leurs services par l'édification qu'ils reçurent. Quand Hugues s'apercevait que la douleur lui avait arraché quelques paroles d'impatience, il s'en accusait avec larmes, et il ordonnait à ceux qui le servaient de lui donner la discipline. Mais, comme on ne croyait pas devoir lui obéir là-dessus, il fondait en larmes, et récitait plusieurs fois le *Confiteor*, pour demander pardon à Dieu. Hugues, ayant fait écrire les Chartreux au Pape Innocent II sur le triste état où il était réduit, obtint enfin la permission de faire ordonner à sa place, sur le siège de Grenoble, un saint religieux, de la Chartreuse, nommé aussi Hugues. Après quoi, il ne vit plus rien à désirer sur la terre, et il ne tarda pas d'aller s'unir à son Créateur. Il mourut le



1<sup>er</sup> jour d'avril 1132, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Le Pape Innocent II ayant appris la vie édifiante et la sainte mort de Hugues, le mit au nombre des saints, et donna ordre à Guigues, prieur de la Chartreuse, d'en écrire la vie ; c'est ce qu'il lui manda par la lettre suivante, qu'on peut regarder comme le décret de sa canonisation :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre très-cher fils Guigues, prieur de la Chartreuse, salut et bénédiction apostolique. Pour correspondre aux bienfaits de Dieu, nous avons d'abord rendu grâce à sa Majesté en apprenant la vie sainte du bienheureux Hugues, et les miracles qui s'opèrent par ses mérites. Ensuite, après avoir pris l'avis des archevêques, des évêques, des cardinaux, et des autres qui étaient avec nous, nous avons ordonné qu'on l'honorât comme un Saint et qu'on célébrât le jour de sa mort. Mais, parce que vous avez une exacte connaissance de sa vie et des miracles, nous vous ordonnons, par l'autorité de saint Pierre et la nôtre, d'en écrire ce que vous savez, afin que le clergé lisant cette vie et le peuple l'entendant, en soient édifiés et méritent d'obtenir la rémission de leurs péchés par l'intercession de ce saint évêque. Nous prions pour vous, et nous donnons notre bénédiction à nos chers fils les Chartreux. Pise, le 22 d'avril. »

Guigues écrivit en effet la vie de saint Hugues, et il la dédia au Pape Innocent II. Personne n'en était mieux instruit que ce pieux écrivain ; car il avait vécu longtemps avec saint Hugues, et il était son ami particulier. (ROHRBACHER.)

## SAINT MÉLITON,

ÉVÊQUE DE SARDES.

Méliton évêque de Sardes, dans cette partie de la Lydie ou Méonie que traversait le Pactole, est l'un des savants prélats du deuxième siècle. En l'an 171 il présenta à l'empereur Marc-Aurèle une apologie pour les Chrétiens ; Eusèbe et les autres écrivains chrétiens de ce temps, ont fait l'éloge de cette œuvre, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, excepté quelques fragments qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères.

On voit dans ces fragments que saint Méliton enseignait avec la plus grande clarté que Jésus-Christ était véritablement Dieu avant tous les siècles, et véritablement homme depuis sa naissance de la très-sainte Vierge Marie. Ces passages ont merveilleusement servi à confondre les Ariens et d'autres hérétiques.

Saint Méliton a publié aussi dans ce second siècle le catalogue des livres de l'Ancien Testament que l'Église universelle reconnaît pour canonique ; et par bonheur ce catalogue nous a été conservé par Eusèbe.

Tertullien et saint Jérôme parlent de saint Méliton, comme d'un excellent orateur et d'un habile écrivain, en ajoutant que sa sainteté et ses vertus relevaient encore l'éclat de son mérite.

Saint Méliton mourut en paix, dans son Église de Sardes. Polycrate d'Éphèse, dans sa lettre au Pape Victor, dit que « saint Méliton fut inhumé à Sardes, après avoir servi Dieu » sans cesser un instant. »

On lui a attribué un livre intitulé *Du trépas de la Vierge*. Mais c'était une malice des Ariens ; car ce livre, rejeté parmi les apocryphes, ne parut que bien longtemps après le second siècle.

### SAINTE THÉODORA,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Théodora était sœur de saint Hermès, préfet de Rome, qui se convertit avec toute sa famille, en voyant son fils unique ressuscité par le saint Pape Alexandre 1<sup>er</sup>.

Mais personne de cette famille ne reçut le Baptême avec plus de ferveur que la jeune Théodora. A peine eut-elle connu la grâce de la génération, qu'elle donna d'illustres témoignages de sa foi. Elle commença dès lors à mépriser les honneurs du monde, la noblesse de sa naissance et les vains plaisirs. En un mot, elle fit si peu d'estime de tous les biens de la terre, qu'elle obligea son frère à disposer, en faveur des pauvres, de toutes les richesses dont elle jouissait, se réduisant ainsi volontaire-

ment à une extrême pauvreté, pour embrasser, avec plus de perfection, le détachement de la vie chrétienne.

Cette conduite lui valut les reproches et les mépris des gens du monde. Elle les supporta avec constance, et ils ne firent que l'attacher plus fortement à Jésus-Christ.

Cependant l'empereur Aurélien ayant appris la conversion d'Hermès, le fit arrêter. Ses amis et ses serviteurs l'abandonnèrent aussitôt ; Théodora seule ne voulut pas le quitter ; elle s'enferma avec lui dans sa prison, l'accompagna devant les juges, fut présente à son supplice, et lui donna en mourant la consolation de penser qu'il laissait à une sœur fidèle le soin de ses funérailles.

Elle rendit donc les derniers devoirs à son frère, avec l'aide de sainte Balbine, son amie et sa compagne de captivité. Cette dernière ayant été mise à mort, Théodora fut conduite elle-même devant le tribunal d'Aurélien, qui lui demanda compte des grands biens de sa famille. La Sainte répondit qu'ils avaient été distribués aux pauvres et qu'il ne lui restait plus que sa vie, qu'elle était prête à donner pour la gloire du nom de Jésus-Christ.

Cette réponse ayant irrité l'empereur, il la fit cruellement flageller, et après cette exécution sanglante, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. C'est ainsi que cette courageuse vierge reçut la couronne du martyre, vers le commencement du deuxième siècle. Elle est l'une des patronnes de la ville de Caen.

## SAINT LEUÇON,

ÉVÊQUE DE TROYES.

Saint Leuçon fut le dix-huitième évêque de Troyes. Il fonda dans cette ville une maison de religieuses qui devint plus tard le célèbre monastère de Notre-Dame aux Nonnains. Ce n'était d'abord qu'une sorte de refuge pour les femmes que le saint Évêque avait converties par ses prédications ; car, afin qu'elles ne retombassent plus dans l'idolâtrie et dans leurs anciens désordres, il les réunit en communauté, et par les sages régle-

ments qu'il leur donna, par ses prières, et surtout par l'exemple de ses vertus, il parvint à en faire de pieuses servantes du Seigneur. C'est dans ce monastère que ses reliques étaient honorées de temps immémorial.

Saint Leuçon assista au concile de Sens sous Clotaire III. Il mourut vers l'an 666.

### SAINT JEAN D'AQUAROLA,

ÉVÊQUE DE NAPLES.

Jean, surnommé d'Aquarola, du nom de son village, eut à souffrir dans son enfance toutes les privations qu'impose la détresse. Ses parents étaient si pauvres, qu'ils ne purent l'envoyer à l'école. Mais Dieu, qui avait éloigné de lui les inclinations vicieuses, lui fit trouver à Naples des maîtres généreux qui l'instruisirent avec affection, et lui inspirèrent avec la piété, l'amour de la retraite. Mais tout en fuyant le monde, il ne put empêcher que son mérite ne fût connu et qu'il ne fût assez tôt élevé au diaconat.

Dans les fonctions de ce ministère, on admira sa modestie et son humilité. Il se montrait soumis à tous ; et ce fut pour lui une grande douleur, quand son évêque Tibère tomba dans la disgrâce du gouverneur de Naples. C'était au neuvième siècle ; ce gouverneur, qui s'appelait Bon, méritait bien peu ce nom, car c'était un despote inflexible. On ne sait pas à quelle occasion ce gouverneur s'irrita contre l'évêque Tibère ; mais il le fit jeter dans un cachot et le réduisit aux dernières extrémités de la misère. Jean fut si affligé de ces indignités, qu'il en tomba malade. Bon, qui avait décrété la perte de son prisonnier, fit assembler le clergé de la ville et lui imposa l'obligation de substituer un nouvel évêque sur le siège de Tibère. Le clergé, troublé de cet ordre, s'agita, mais ne put s'accorder. Alors le gouverneur, qui voulait, disait-il, un digne évêque à Naples, ordonna à l'assemblée de nommer le diacre Jean, dont la vertu était connue de tout le monde.

Jean effrayé s'absenta aussitôt et alla se cacher. Le gouverneur furieux le fit chercher, et on le lui amena comme un

criminel. Bon, toujours brutal et toujours emporté, le menaça de se venger du mépris qu'il faisait de son autorité, et il lui jura par des serments exécrables qu'il n'y aurait point d'autre évêque que lui. Jean, épouvanté d'un genre de menace si nouveau, se récria qu'il ne s'emparerait pas du siège épiscopal du vivant de son évêque. Le gouverneur trouva la réponse prête à cette objection, et donna ordre qu'on allât égorger l'évêque Tibère dans la prison, afin d'ôter à Jean le prétexte qui le retenait.

Alors Jean, comme un homme entre deux précipices, dont il ne peut éviter l'un qu'en se jetant dans l'autre, craignant d'un côté la colère de Dieu, s'il se rendait ainsi coupable de la mort de son évêque, et de l'autre le jugement du Saint-Siège et l'aversion du peuple, s'il acceptait l'évêché, crut qu'il valait mieux s'exposer à se voir condamner des hommes que de Dieu. Il dit donc au gouverneur, que, s'il voulait lui permettre d'aller trouver l'évêque Tibère pour en conférer avec lui, et en même temps conserver l'honneur de l'épiscopat avec la vie de ce prélat, il consentirait à son élection selon qu'il le souhaitait, quoiqu'il y allât peut-être de son salut.

Le gouverneur lui en donna sa parole, et Tibère accorda son consentement.

Jean fut aussitôt élu et porté sur le siège épiscopal. Il travailla dès lors à rendre tous les bons offices dont il était capable à Tibère, de qui il était devenu le collègue par un exemple inoui dans l'Église, exemple fâcheux sans doute, mais peut-être nécessaire pour le bien de l'Église de Naples dans la dure conjoncture de ses affaires.

Le gouverneur mourut dix-huit mois après ; il eut pour successeur son fils Léon, qui fut dépossédé au bout de six mois par son beau-père André. Alors Jean obtint enfin l'élargissement de Tibère, qui, ayant perdu ses forces et sa santé dans une longue et dure captivité, ne put pas survivre longtemps à sa délivrance. — L'avant-veille de sa mort, il assembla le clergé et le peuple ; et s'étant fait mettre sur le trône épiscopal, il fit l'éloge de Jean, dont il avait reçu tant de conso-

lations et d'assistance. Il déclara que Jean n'était pas usurpateur de son siège, quoiqu'il l'occupât de son vivant, et qu'il le regardait comme légitime évêque ; afin que ni le Pape, ni aucun homme ne pût condamner sa conduite. Il en fit la protestation dans les formes, et il voulut que les assistants en fussent les témoins : il se fit reporter de là sur le lit où il mourut deux jours après.

Le gouverneur Serge, qui avait succédé à André, n'eut pas plutôt reçu l'acte de cette protestation de Tibère, qu'il envoya à Rome presser les bulles et le sacre de Jean. Le saint Pape Grégoire IV n'y trouva plus de difficulté, lorsqu'il eut appris la mort de l'évêque Tibère : de sorte qu'après avoir envoyé à Naples faire des informations juridiques, et avoir reconnu par les dépositions du clergé et du peuple, que Jean n'avait usé d'aucun artifice pour parvenir à l'épiscopat ; qu'il avait toujours soutenu et favorisé Tibère, et qu'il n'avait rien fait sans son consentement ; il le fit venir à Rome, et l'ordonna évêque de Naples en l'an 842.

Le nouveau pasteur consacra donc tous ses soins, ses travaux et ses veilles au troupeau que Jésus-Christ lui avait confié. Il s'appliqua particulièrement à réparer les désordres qui s'étaient glissés durant la captivité de son prédécesseur, et à rétablir la discipline des mœurs dans toute sa pureté : il se fit tout à tous pour gagner tout le monde à Dieu, compatissant aux maux des autres, lorsqu'il y appliquait les remèdes nécessaires.

Les vertus pastorales qu'on admirait en lui, étaient soutenues d'une humilité profonde, et animées d'une charité qui s'étendait sur tous et à laquelle il n'échappait rien de tout ce qui pouvait regarder les besoins de ceux qui étaient soumis à sa conduite. Ce fut ainsi qu'il se sanctifia, et il acheva sa course mortelle le premier jour d'Avril, veille de Pâques de l'an 853, après une maladie de sept jours, pendant lesquels il n'avait rien voulu relâcher de son application à Dieu par la prière.

Son corps fut porté en grande pompe dans l'église de saint Janvier, et la gloire dont il plut à Dieu d'honorer son tom-

beau, fit que la ville de Naples prit saint Jean d'Aquarola, pour un de ses patrons.

### SAINT MACAIRE DE CONSTANTINOPLE,

ABBÉ.

Ce Saint, né à Constantinople, dans la dernière moitié du huitième siècle, avait reçu au Baptême le nom de Christophe. En se retirant du monde pour ne s'occuper que de son salut, il prit le nom de Macaire et se réfugia dans le monastère de Pélécite.

On rapporte que Dieu le favorisa de tant de miracles qu'on l'appelait le Thaumaturge. Les religieux avec lesquels il vivait l'élurent leur abbé. L'église lui a donné le titre de confesseur ; car il combattit si généreusement pour la défense du culte des saintes images que Léon l'Arménien voulait abolir, qu'il fut exilé loin de sa patrie.

Il mourut dans l'exil au neuvième siècle ; et on rapporte que Dieu qui avait fait briller sa sainteté pendant sa vie, la fit éclater par de grands miracles après sa mort.

### SAINT PROCOPE,

ABBÉ EN BOHÈME.

Saint Procope, enfant de grande famille, né vers l'an 980, au manoir de Chotum en Bohême, montra de si heureuses dispositions, que ses parents l'envoyèrent à Prague faire ses études.

Modèle de piété et d'innocence, il ne chercha dans l'étude que le moyen d'éclairer son âme et de la maintenir en accord avec Dieu.

Quand il fut plus âgé, il se proposa d'embrasser la vie solitaire, pour se donner tout à Dieu. Les années l'affermirent tellement dans cette résolution, que ses études étant achevées, il alla s'établir à quelques lieues du château de Curm, au milieu d'une grande forêt ; une grotte près de laquelle coulait un ruisseau lui offrait un refuge ; il en fit sa demeure, résolu de ne la quitter que pour aller à Dieu.

Il vivait là, depuis plusieurs années, sans songer au monde, heureux de ne s'entretenir qu'avec Dieu et ses saints et ne pensant plus aux intérêts d'ici-bas, lorsque Dieu voulut que l'exemple d'une vie si parfaite ne fut pas plus longtemps ignoré.

Un jour donc, le prince Ulrich, qui habitait le château de Curm, chassant un cerf dans la grande forêt où vivait ce solitaire, se trouva séparé de sa suite et s'arrêta dans un lieu où Procope ramassait du bois. Le cerf qu'il poursuivait s'était réfugié auprès du Saint. Le prince qui tenait son arc bandé pour lui lancer une flèche, s'arrêta bien surpris. Fatigué à son tour, il pria l'ermite de lui donner un peu d'eau pour rafraîchir sa gorge brûlante.

Procope s'empressa de le conduire à sa grotte, puisa de l'eau dans le ruisseau et la lui présenta. Ulrich ayant bu cette eau, lui demanda où il s'était procuré de si bon vin. L'ermite répondit en désignant le ruisseau.

Reconnaissant là un miracle évident, le prince tomba à genoux pour remercier la Providence, puis il pria le solitaire de lui imposer une pénitence en expiation de ses fautes. Procope ne lui imposa que de bâtir en ce même lieu un monastère et une chapelle sous le patronage de S. Jean-Baptiste.

Mais en même temps que le prince Ulrich faisait élever avec empressement le monastère, le bruit du miracle qui l'avait amené se répandait dans la contrée ; et tous les jours il amenait dans la solitude de Procope des multitudes de fidèles, qu'il consolait ou qu'il éclairait sans jamais se lasser.

Le monastère se trouva achevé en l'an 1009 ; et on supplia tellement le Saint d'en prendre la direction et d'en être le premier abbé, qu'il fut réduit à céder. Il eut la consolation de former là un grand nombre de pieux disciples. Dieu, par plusieurs miracles affermit sa douce autorité, lui donna le don de prophétie et lui fit connaître l'heure de sa mort qui fut toute sainte et qui eut lieu le 1<sup>er</sup> avril 1053.

Saint Procope de Bohême n'était honoré que comme bienheureux, le Pape Pie VII l'a canonisé en 1084.



## SAINT GILBERT,

ÉVÊQUE DE CATHNÈS EN ÉCOSSE.

Gilbert, l'une des gloires de l'Écosse catholique, était né dans le dernier quart du douzième siècle. Il entra vers l'an 1518 dans l'Ordre des Chanoines réguliers ; et là, ses vertus, sa piété et ses mérites le firent élire archidiacre de Murray, puis en l'an 1220 évêque de Cathnès.

Il gouverna vingt ans son diocèse avec une sainteté, une sagesse et un zèle qui le firent comparer aux plus éminents pasteurs des premiers siècles, car les vertus ne vieillissent pas, et Dieu signala les siennes par le don des miracles.

Il mourut doucement en 1240.

Il a son office dans le bréviaire d'Aberdeen.

## LE BIENHEUREUX HUGUES,

ABBÉ DE BONNEVAUX.

La sainteté de Hugues de Bonnevaux est si généralement reconnue, que l'ignorance où nous sommes des circonstances de sa mort et des dernières actions de sa vie, ne doit pas nous empêcher de rapporter au moins la victoire qu'il remporta sur le monde et sur lui-même, lorsqu'il résolut de se consacrer à Dieu. Il fut touché dans sa jeunesse du désir de le suivre, et pour répondre plus sûrement à la grâce de sa conversion il renonça au siècle, et alla se présenter à l'abbaye de Maizières en Bourgogne au diocèse de Châlons-sur-Saône sur le chemin de Beaune, où l'on suivait la réforme de l'Ordre de Cîteaux. Après les premières ardeurs du noviciat, il se sentit attaqué par des tentations si violentes, que prêt de succomber, il délibérait déjà de retourner dans le monde. Un jour qu'il était extraordinairement fatigué du combat qu'il avait soutenu, et qu'il méditait sa sortie du monastère, il entra dans l'Église, comme s'il eût voulu aller consulter Dieu devant ses autels. Au milieu d'une longue et ardente prière arrosée de ses larmes, il s'endormit dans son accablement. Il crut voir en songe Jésus-Christ qui retraçait à ses yeux les tableaux différents de sa vie mor-

telle depuis sa Conception, ou l'Annonciation de l'Ange jusqu'à son Ascension, et la très-sainte Vierge sa Mère près de lui qui l'exhortait à reprendre courage à la vue de tout ce que ce divin Sauveur avait fait et souffert pour lui. A son réveil il se sentit tellement animé de l'amour divin, que détestant les suggestions du tentateur auxquelles il avait commencé de prêter l'oreille, il se fortifia dans la résolution de ne jamais revoir le monde. C'est ainsi, dit saint Bernard, que ce jeune homme, qui était de qualité et fort délicat, surmonta l'ennemi de son salut, foula le monde aux pieds, renonça aux affections du sang, méprisa les douceurs de la vie, et entra dans le chemin de la perfection par l'effet d'une sagesse qui ne venait point de la terre, mais du ciel.

Hugues excité par une belle lettre que ce Saint lui écrivit pour ce sujet, porta si loin l'austérité et les mauvais traitements qu'il faisait à son corps, qu'il tomba dans une maladie très-dangereuse. Saint Bernard en fut alarmé, et partit aussitôt pour l'aller voir à Maizières. L'assistance qu'il lui rendit en cet état, montrait bien qu'il n'avait pas moins de prudence que de charité. Prévoyant combien sa santé devait être un jour utile à ses Frères, il lui fit user pour la rétablir promptement, et la bien affermir, de ménagements plus grands que n'étaient ceux qu'on avait coutume d'accorder aux autres infirmes. Après la mort de ce grand Saint, Hugues qui se regardait comme son disciple, tâcha de reprendre son esprit : et il y réussit si bien, que dans le chapitre de l'Ordre de Cîteaux, qui se tint dans l'abbaye de Léoncel ou Lyncel au diocèse de Valence en Dauphiné, il fut élu abbé de Bonnevaux dans la même province, au diocèse de Vienne.

Il parut assez dans toute la suite de la vie de Hugues combien sa conduite était sainte, et combien elle était agréable à Dieu par les faveurs fréquentes qu'il recevait du ciel pour découvrir les maladies les plus secrètes de l'âme, et pour guérir même quelquefois celles du corps. Nous ne savons rien de ses actions publiques, si ce n'est qu'en 1177, Dieu voulut se servir de lui comme d'un médiateur et d'un arbitre de la paix pour réconci-

lier l'empire avec l'église Romaine par un traité qu'il ménagea heureusement entre le Pape Alexandre III et l'empereur Frédéric Barberousse qui l'avait envoyé à Venise pour ce sujet, après lui avoir confié volontairement ses intérêts.

Le reste de sa vie nous est inconnu, aussi bien que le temps et les autres circonstances de sa mort qui dût être très-précieuse devant Dieu, autant que les hommes en ont pu juger par les marques sensibles qu'ils ont eues de la gloire dont il l'avait couronné pour les travaux de sa pénitence. C'est ce qui fit rendre à sa mémoire un culte public peu de temps après sa mort, non seulement à Bonnevaux en Dauphiné et à Maizières en Bourgogne, mais encore dans toutes les maisons de l'Ordre de Cîteaux. Pierre Natal le mit dans son catalogue des Saints au premier jour d'Avril dès le quatorzième siècle, en quoi il a été suivi par les autres martyrologes.

### . LA BIENHEUREUSE JACQUELINE,

VIERGE.

Jacqueline, de race fort illustre, naquit à Rome et fut élevée avec une grande délicatesse et des soins tout particuliers, comme le sont d'ordinaire les enfants de bonne maison. Elle profita, mieux que beaucoup d'autres, de son éducation, aussi solide que brillante ; elle en sentit surtout le côté sérieux, et les idées du ciel firent dans son âme une telle impression, qu'elles la menèrent bien vite à mépriser les joies, les plaisirs, les amusements, et tout ce qu'on appelle les biens de la terre. Elle comprit vite, ce que comprennent tôt ou tard les âmes solides, que rien n'importe à l'homme comme de gagner le ciel, et par conséquent de s'occuper des grandes choses du salut éternel.

De bonne heure elle apprit à faire un bel usage des biens de la fortune : son cœur la porta tout d'abord aux œuvres de miséricorde et de charité : trouver son bonheur dans la pratique des bonnes œuvres est le goût des belles âmes. Elle aima la prière, par laquelle on s'unit à Dieu ; la méditation, par laquelle on se connaît soi-même ; les austérités,

par lesquelles on donne à l'âme l'empire sur le corps ; la modestie et l'obéissance, par où l'on se rend digne de l'amour du Seigneur. Tandis qu'elle grandissait ainsi dans la vertu, le Ciel lui envoya une rude épreuve : elle fut tout à coup privée de ses bons parents, qui vinrent à mourir, et, jeune encore, la pauvre enfant demeura sous la tutelle de son frère.

Ce frère, honnête homme, l'aima tendrement, et il prit d'elle un très-grand soin ; seulement, selon l'usage du monde, il l'aima trop selon les affections de la nature et pas assez selon les vues de Dieu. La voyant arrivée à l'âge de s'établir, il ne songea qu'à une seule chose : à lui procurer un parti convenable et suivant sa noblesse. Sa beauté, ses vertus, son éducation, lui assuraient une réussite complète : plusieurs nobles mains s'avancèrent pour recevoir la sienne : mais Jacqueline avait un parti pris en son cœur ; elle ne voulut donc prêter l'oreille à aucune des propositions qui lui furent faites, et voyant qu'on ne lui laisserait point de paix et qu'on ne cesserait de la tourmenter pour obtenir son acquiescement, se défiant de sa propre faiblesse, elle prit le parti de la fuite.

S'étant habillée en homme, la courageuse vierge se sauva vers le bord de la mer, cherchant un vaisseau qui pût la transporter en Grèce. Son frère, qui en fut averti, se mit à sa poursuite et fut sur le point de l'atteindre. Craignant d'être violentée dans son choix, Jacqueline ne balança point, et se confiant à la puissance de Celui qui était le fiancé de son cœur, elle se précipita dans la mer, dont le flot la prit et la transporta sur d'autres bords. Son frère, inconsolable de la perte d'une sœur chérie, la voyant ainsi se précipiter dans l'abîme, s'était mis à lui crier de revenir à lui, qu'il lui ferait bâtir un monastère, et qu'elle serait libre d'y suivre son attrait ; mais il n'était plus temps, et il s'en revint fort triste, pleurant une mort dont il s'accusait avec grande amertume. Dieu veilla, par le moyen de ses Anges, sur les jours de sa servante, qui put passer en Grèce, où elle rencontra, dans un désert, un vieillard menant la vie d'anachorète. Toujours vêtue de son habit, elle le pria de la former à la vie érémitique, lui promettant une

obéissance absolue. Le saint vieillard, la prenant pour un très-jeune homme, l'adopta comme son enfant, et pendant trois années elle le servit comme un père, avançant dans la vertu par les pratiques les plus humbles et les plus austères de la vie monastique.

Le démon mit tout en œuvre pour tenter la jeune ermite, pour la détourner de ses desseins de perfection, pour la troubler dans la voie qu'elle suivait avec tant d'ardeur : cet esprit malin a tant de ruses pour essayer de perdre les âmes, même les plus saintes ! Voyant qu'il ne pouvait rien sur elle, il se mit à tenter le vieil anachorète ; il lui fit naître des soupçons, que ce n'était pas un jeune homme, mais une jeune vierge déguisée sous des habits étrangers à son sexe. Dès que Jacqueline s'en aperçut, elle le quitta subitement, et se retira vers la mer de Sicile.

Ayant rencontré un homme pieux qui l'aida, elle se fit une petite demeure sous un grand arbre dans une forêt. Elle y vécut comme un nouveau Stylite, pendant neuf ans, dans la compagnie de Dieu et de ses Anges, qui la favorisaient de nombreuses révélations. C'est ainsi qu'elle reçut l'ordre d'aller avertir le Pape Innocent III de plusieurs abus qu'il n'osait entreprendre de réformer. Ce grand Pape l'écouta avec bonté et suivit le conseil que Dieu lui faisait donner. La sainte Ermite retourna aussitôt dans sa solitude, où elle vécut jusqu'à un âge assez avancé, se nourrissant de pain et d'eau, jeûnant trois fois la semaine, et toujours occupée à la prière et à la contemplation.

La bienheureuse Jacqueline mourut le 1<sup>er</sup> avril, vers l'an 1230.

(CHAPIA)

## LE BIENHEUREUX DÉMÈTRE DE TAFILÈCE,

FRÈRE-MINEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Le B. Démètre de Talifèce, Frère-lai de l'Ordre de saint François d'Assise, étant allé porter la foi dans les Indes Orientales, fut décapité à Tanaha, avec ses deux frères, le B. Jacques de Padoue et le B. Thomas de Tolentino, qui avait été ambassadeur du roi d'Arménie à Paris.

Leur supplice eut lieu le 1<sup>er</sup> avril 1322.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Arrivée en ce jour de la bienheureuse Vierge Marie à Hébron, où saint Jean-Baptiste fut sanctifié dans le sein de sa mère. — L'Archange saint Gabriel ayant annoncé à Marie qu'elle serait Mère de Dieu, elle s'empressa aussitôt de partir, pour aller voir sainte Elisabeth sa cousine, qui demeurait aux montagnes de la Judée. L'Évangéliste saint Luc dit qu'elle y resta environ trois mois, ce qui fait penser qu'elle dût arriver dans les premiers jours d'avril. Or la distance de Nazareth à Hébron est de vingt-sept à trente lieues, selon plusieurs auteurs : cela prouverait avec quelle promptitude la très-sainte Vierge fit le chemin, pour sanctifier par sa présence l'enfant que sainte Elisabeth avait conçu, comme elle l'avait appris de saint Gabriel Archange et que Dieu destinait à être le Précurseur de son divin Fils.

En ce jour de l'an 1523, le Pape Adrien VI accorda cinquante ans d'indulgence à tous les membres de la confrérie Romaine du Rosaire, qui tiendraient le cierge béni à l'article de la mort de quelque personne ; ce que le Pape Clément VII, son successeur, a étendu, le 22 mars 1529, à toutes les autres confréries du Saint Rosaire.

### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

A ROME, le martyre de sainte Théodora, sœur du très-illustre martyr Saint Hermès, qui, sous l'empereur Adrien, ayant été

1

KALENDIS APRILIS.

Romæ, passio sanctæ Theodoræ sororis illustrissimi Martyris Hermetis, quæ sub Hadriano Imperatore ab Aureliano Judice affecta martyrio, sepulta est juxta fratrem suum via salaria, non longe ab Urbe. — Eodem die sancti Venantii Episcopi et Martyris. — In Ægypto, sanctorum Victoris et Stephani. — In Armenia, sanctorum Martyrum Quinctiani et Irenæi. — Constantinopoli, sancti Macarii Confessoris, qui sub Leone Imperatore pro assecutione sanctorum Imaginum in exilio vitam finivit. — Gratianopoli, sancti Hugonis Episcopi, qui multis annis in solitudine vitam exegit, et miraculorum gloria clarus mi-

mise à mort par ordre du juge Aurélien, fut enterrée auprès de son frère, sur la voie *Salaria*, non loin de la ville.

Le même jour, Saint Venance, évêque et martyr.

En Égypte, les saints martyrs Victor et Étienne.

En Arménie, les saints martyrs Quintien et Irénée.

A Constantinople, Saint Macaire, confesseur, qui sous l'empereur Léon, finit sa vie en exil pour la défense des saintes images.

A Grenoble, Saint Hugues, évêque, qui passa dans la solitude plusieurs années de sa vie, et qui, s'étant rendu célèbre par la gloire de ses miracles, rendit son âme à Dieu.

Près d'Amiens, Saint Valeri, abbé, dont le tombeau fut illustré par de fréquents miracles.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Saint Ctésiphon, évêque en Espagne, où il prêcha la foi ; il est honoré à Verge, dans le royaume de Grenade.

Saint Dodolin, évêque de Vienne en Dauphiné. Il florissait au septième siècle.

Saint Étienne, martyr en Égypte avec saint Victor.

Saint Irénée, martyr en Arménie, avec Saint Quintien.

Saint Lauzon, prieur de Saint-Pancrace en Beauce, honoré en Angleterre.

Saint Venance, évêque en Dalmatie, martyr au septième siècle. Ses reliques transportées à Rome sous le Pape Jean IV, y sont vénérées près du baptistère de Constantin.

Sainte Sothée, Vierge, honorée autrefois à Autun.

Saint Lazare, diacre de Trieste. On conserve ses reliques à Vérone.

Saint Théside, martyr à Toscanella, près du lac de Bolsène, en Italie.

Saint Victor, martyr à Héraclée dans la Thrace.

Le Bienheureux Callac, évêque d'Armagh, mort à Ard-Patrick en Mommonie, province d'Irlande, le 1<sup>er</sup> avril 1228.

*gravit ad Dominum. — Apud Ambianum, sancti Walerici Abbatis, cujus sepulchrum crebris miraculis illustratur.*

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Jacques Marie Chenu, prêtre du diocèse de Saint-Malo, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut condamné à mort par le tribunal criminel d'Ille-et-Vilaine, et guillotiné le 1<sup>er</sup> avril 1794.

Froment (prénoms inconnus), religieux Bernardin à Bourras, diocèse d'Auxerre, condamné pour le même motif, déporté et mort dans la galiote hollandaise, le 1<sup>er</sup> avril 1794.

François Marie Marchand, prêtre d'Arras, pour le même refus de serment, condamné à mort et décapité à Arras, le 1<sup>er</sup> avril 1794. Il avait vingt-neuf ans.

Louis Hayer, prêtre de Niort, pour le même cas, condamné par le tribunal criminel des Deux-Sèvres, exécuté à Niort le 1<sup>er</sup> avril 1794.

Bouffechou (prénom inconnu), Frère Mineur, Capucin à Château-Chinon, emmené à Nantes et mort à fond de cale de la Galiote Hollandaise, le 1<sup>er</sup> avril 1794.

Antoine Vérillot, Frère Mineur, Capucin au diocèse de Langres, conduit à Rochefort, déporté au-delà des mers, mort épuisé à l'hospice de Sinnamary le 1<sup>er</sup> avril 1798.

---



## DEUXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes. — Saint Appien, martyr. — Sainte Théodosie, vierge et martyre. — Saint Urbain, évêque de Langres. — Saint Abonde, évêque de Côme. — Sainte Marie d'Égypte. — Saint Nizier, évêque de Lyon. — Saint Longis, abbé de Boisselière. — Sainte Ebbe et ses compagnes, vierges et martyres. — La Bienheureuse Ludmilla, duchesse de Bohême, martyre. — Le Vénérable Olier, fondateur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice. — Le Vénérable Dominique Tuoc, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES MINIMES.

Saint François de Paule est ainsi appelé du lieu de sa naissance dans la Calabre citérieure au royaume de Naples. Il vint au monde vers l'an 1416, ses parents l'ayant obtenu de Dieu par l'intercession de saint François d'Assise, auquel ils firent vœu et dont ils lui donnèrent le nom par reconnaissance. Son père se nommait Jacques Martorillo et sa mère Vienne de Fuscado, laquelle eut une sœur nommée Brigitte, mariée à Antoine d'Alesso, son cousin germain, dont deux enfants vinrent en France, l'un desquels, Pierre d'Alesso, se fit religieux dans l'Ordre des Minimes, et l'autre, Antoine d'Alesso, épousa Jacqueline Molandrin <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> De ce mariage vint Jean d'Alesso, qui de la sœur de l'évêque d'Orléans, Mathurin de la Saussaye, mère de l'évêque Jean de Morvilliers, garde des sceaux de France, eut Michelle, mariée à Nicolas Le Cler de Courcelle; Anne, femme d'Olivier Le Febvre d'Omersson; François, qui épousa Marie de Vigni; André, qui épousa Marie de Longueil; Madeleine, femme de Pierre Chaillou, qui tous ont eu des descendants, qui, quoique fort recommandables par leur probité et les grandes charges auxquelles ils ont été élevés en France, se sont tenus plus honorés d'être petits neveux de saint François de Paule, que

Ce Saint, qui avait été reçu du ciel par ses parents, étant regardé par eux comme un dépôt qui leur était confié, ils l'élevèrent dans tous les exercices de dévotion capables de le rendre agréable aux yeux de Dieu, auquel, en conséquence de leur vœu, ils se croyaient obligés de le restituer. Comme il se trouva porté de lui-même à la piété, son éducation leur coûta peu ; car dès son enfance il aima la solitude, l'abstinence et la prière ; il n'eut point d'autres maîtres qu'eux jusqu'à l'âge de treize ans, qu'ils crurent qu'il était temps d'accomplir le vœu qu'ils avaient renouvelé depuis pour sa conservation : alors ils le donnèrent aux religieux de Saint-François, qui le reçurent dans leur couvent de Saint-Marc, ville épiscopale de la même province. Ce fut là que le jeune François, animé par les bons exemples de ces saints religieux, et prévenu des grâces du ciel, commença cette vie austère qu'il pratiqua jusqu'à la mort. Il surpassa en peu de temps les religieux les plus robustes et les plus fervents dans l'exacte observance de la règle ; il s'interdit dès lors l'usage du linge, et s'abstint de manger de la viande, quoiqu'on en mangeât dans cette maison, selon l'usage des Frères Mineurs, auxquels elle n'est pas défendue par leur règle. Il y passa un an sans faire profession, et ayant été rendu à ses parents, ils le menèrent ensuite en divers pèlerinages, à Assise, à Notre-Dame des Anges, à Lorette et à Rome, visitant les plus célèbres monastères de leur route, et les sanctuaires qui étaient les plus fréquentés par la dévotion des fidèles. Etant retournés à Paule, François se retira dans un lieu solitaire, éloigné de la ville de cinq cents pas, où ses parents, qui avaient consenti à sa retraite, procurèrent sa subsistance pendant quelque temps, afin qu'étant dispensé de la peine d'en aller chercher, il pût vaquer aux exercices de la retraite sans distraction. Mais ce lieu, qui appartenait à ses parents, ne lui semblant pas assez

de la qualité de présidents, de conseillers d'État, de maîtres des requêtes et autres semblables qu'ils ont portées : c'est pourquoi le P. Claude du Vivier, religieux Minime, ayant écrit, en 1620, que saint François de Paule était fils unique, ils en firent des plaintes au général de cet Ordre, qui ordonna au P. du Vivier de se rétracter ; et le P. Chapat écrivit ensuite pour prouver que saint François de Paule avait une sœur mariée à André d'Alesso.

éloigné pour éviter la conversation des hommes, à cause des visites fréquentes qu'il y recevait, il ne s'y arrêta pas longtemps ; et cherchant une solitude plus écartée, il alla se cacher dans le coin d'un rocher, où il trouva moyen de se creuser une loge. Quoiqu'il eût à peine quinze ans lorsqu'il s'y renferma, il n'eut pas besoin de la conduite d'aucun maître pour régler sa vie dans la pénitence et les exercices spirituels. Il n'avait point d'autre lit que la pierre même du roc, point d'autres aliments que les herbes et les racines d'un petit bois voisin, ou ce que lui fournissait la charité de ceux qui le visitaient en ce lieu. Il portait un rude cilice sous un habit fort vil, et menait une vie semblable à celle des solitaires de la Thébaïde.

Sa réputation se répandit bientôt dans toute la Calabre ; plusieurs personnes voulurent être les témoins et les imitateurs de ses vertus, et il ne put résister aux instances qu'on lui fit d'en recevoir quelques-uns et d'en prendre la conduite, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans. Ce fut l'an 1435 qu'il commença d'avoir des disciples, avec lesquels il sortit de cette solitude pour retourner auprès de Paule, dans un lieu qui appartenait à ses parents, où il jeta les fondements de son Ordre. Ils y bâtirent des cellules avec une chapelle où ils chantaient ensemble les louanges de Dieu ; et comme cette chapelle était apparemment dédiée à saint François d'Assise, on leur donna le nom d'*Ermîtes de Saint-François*. Ils vécurent ensemble près de dix ans ; mais les habitants de Paterno, ville située aussi dans la Calabre près de Cariati, et du diocèse de Cosenza, souhaitant avoir part à la bénédiction que ces saints solitaires attiraient sur les habitants de Paule, supplièrent le Saint de venir chez eux, et s'offrirent de lui donner un lieu pour y bâtir un couvent. Paul de Rendac, gentilhomme de cette ville, qu'il avait reçu au nombre de ses enfants, joignit ses prières à celles de ses compatriotes pour le faire consentir à leur accorder cette grâce. Il se rendit enfin à leurs instances, et ayant pris quelques autres religieux avec lui, il vint établir sa seconde colonie à Paterno en 1444. Le nombre de ses disciples augmentant avec les charités des personnes de piété qui contri-

buaiient au soutien de son nouvel institut, il prit la résolution en 1452 de bâtir à Paule, avec la permission de Pyrrhus, son évêque, un monastère d'une juste étendue et une Église spacieuse. En quoi il fut aidé par saint François d'Assise, qui lui apparut dans le temps qu'il commençait cet édifice, et lui fit prendre de nouveaux alignements. La même année 1453, il fit un troisième établissement à Spezano-le-Grand, aussi du diocèse de Cosenza, et jeta encore les fondements d'un nouveau couvent à Cortone en 1460.

Le Saint visitait ces couvents, allant de l'un à l'autre tant pour l'avancement de leurs édifices que pour le gouvernement de ses religieux, qui n'avaient point encore d'autres règles que celles qu'il leur donnait de vive voix, avec les exemples de sa vie ; mais il fut obligé de les quitter pour un temps. Le bruit de ses vertus et de ses miracles s'était tellement répandu en Sicile, qu'il n'y avait point de ville dans toute cette île qui ne souhaitât avec ardeur jouir de sa présence ; surtout les habitants de Milazzo le demandaient avec instance et lui envoyèrent des députés pour le prier de venir établir chez eux une communauté. Ainsi, après avoir donné ses ordres pour le gouvernement de ses maisons de Calabre, il partit en 1464 avec deux de ses religieux pour aller en Sicile, où il arriva heureusement, à la faveur de son manteau qu'il étendit sur la mer et qui lui servit de vaisseau ainsi qu'à ses deux compagnons, à la honte et au grand étonnement de quelques mariniers qui, voyant sa grande pauvreté, lui avaient refusé le passage dans leurs barques. Étant donc abordé en Sicile, il alla à Milazzo, où il fut reçu comme un Ange descendu du ciel, et où on lui bâtit en peu de temps un couvent qui fut le premier de son Ordre en ce royaume, et qui donna bientôt naissance à d'autres qu'on y fonda. Le saint fondateur, après y avoir demeuré près de quatre ans, retourna en 1468 en Calabre, où il assista les pauvres dans une extrême famine qui affligeait toute cette province, et, peu de temps après, il fut invité d'aller commencer un nouveau monastère de son Ordre à Carigliano dans le diocèse de Rossano.

Cependant les actions prodigieuses qu'il faisait de temps en temps faisant grand bruit par toute l'Italie, le Pape Paul II voulut en avoir des nouvelles assurées, et envoya pour cela un de ses camériers à l'archevêque de Cosenza, afin qu'il s'en informât pleinement. L'archevêque, qui connaissait la sainteté du serviteur de Dieu, parla avantageusement de lui à ce prélat, et lui conseilla d'aller à Paule, afin de l'interroger lui-même, de l'examiner, et de ne rapporter au Pape que ce qu'il aurait vu. Le camérier le crut, et, sans donner avis de son voyage, il se rendit au plus tôt à Paule. Dès qu'il vit saint François, il voulut lui baiser les mains par respect ; mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité, lui disant qu'il était plus à propos qu'il lui rendît lui-même ce devoir, comme à celui qui était honoré depuis trente-trois ans de la dignité sacerdotale ; ce qui étant vrai surprit le camérier, qui, voulant exécuter sa commission, l'entretint de sa vie et de celle de ses disciples, et commença à la taxer de rigueur indiscrete, et d'une singularité dangereuse, sur quoi il s'étendit fort au long. Le Saint l'écouta tranquillement, mais comme il s'agissait de soutenir l'établissement de la vie quadragésimale dont il avait reçu l'ordre du ciel, il prit des charbons ardents entre ses mains, et les tenant longtemps sans se brûler, il dit au prélat que, puisqu'il voyait ce qu'il faisait par la vertu de Dieu, il ne devait pas douter aussi qu'étant assisté de cette vertu, on ne pût supporter la vie la plus austère et les plus grandes rigueurs de la pénitence. Le camérier, effrayé de ce prodige, voulut se jeter à ses pieds pour lui demander excuse et recevoir sa bénédiction, mais il en fut empêché par le Saint, qui lui demanda au contraire la sienne avec tant d'humilité, que celui-ci le quitta aussi édifié de la sainteté de ses discours et de sa profonde humilité, qu'étonné de ce qu'il lui avait vu faire. Il en informa le Pape et toute la Cour romaine : ce qui fut une grande disposition aux grâces que le Saint-Siège accorda depuis à l'Ordre des Minimes, mais principalement à celle de son approbation authentique qu'il reçut en 1473, sous le pontificat de Sixte IV, qui avait succédé à Paul II. Dès l'an 1471, Pyrrhus, archevêque de Co-

senza, avait accordé à saint François de Paule beaucoup de privilèges pour son Ordre dans toute l'étendue de son diocèse, avec permission d'y faire de nouveaux établissements. Geoffroi, évêque de Saint-Maur, examina ces privilèges par ordre du Pape Sixte IV, l'an 1473, et, sur le rapport qu'il en fit, ce Pontife approuva cet Ordre sous le nom d'*Ermîtes de Saint-François*. Le même Sixte, ayant examiné lui-même ces privilèges, établit l'année suivante saint François de Paule supérieur général de sa congrégation, qu'il exempta de la juridiction des Ordinaires.

La bénédiction sensible que Dieu répandait sur cet Ordre, qui s'augmentait de jour en jour par les nouveaux établissements qu'on offrait à ce saint fondateur, lui attirait l'amour et la vénération des peuples, qui venaient à lui de toutes parts comme au dépositaire des grâces et des faveurs célestes. Le Souverain Pontife et tous les Prélats de Calabre n'étaient pas moins persuadés de sa sainteté, qui le rendait digne de l'admiration de tout le monde ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût persécuté par son propre prince Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Naples, et par ses deux fils, le duc de Calabre et le cardinal d'Aragon, sous prétexte de la liberté qu'il prenait de bâtir des monastères et de faire de nouveaux établissements dans le royaume sans permission. L'on prétend que le Saint avait choqué aussi le roi Ferdinand par quelques avis importants qu'il lui avait fait donner pour le bien de sa personne et de son État, et qui plurent encore moins à ses enfants, qui abusaient de son autorité et profitaient de ses exactions. Ce prince, animé contre le Saint, sachant qu'il était dans son couvent de Paterno, y envoya un capitaine de galère avec des soldats pour se saisir de lui et l'emmener prisonnier à Naples. Cette nouvelle jeta la consternation dans le pays. Les habitants de Paterno s'employèrent avec zèle auprès du capitaine pour le détourner d'arrêter le Saint, lui remontrant que ce serait attirer sur lui et sur toute la maison royale la colère de Dieu et le fléau de son indignation. Il ne laissa pas de vouloir exécuter les ordres qu'il avait reçus ; mais lorsqu'il eut vu saint François de Paule et

qu'il lui eut signifié la volonté du roi, il fut si touché de son humilité et de la disposition où il était de le suivre, et surtout des discours admirables qu'il lui tint, qu'il s'en retourna à Naples sans rien faire. Il dit au roi ce qu'il avait vu et entendu, et lui fit si bien comprendre le danger qu'il y aurait eu d'enlever le serviteur de Dieu au milieu des peuples qui le regardaient comme un Saint, qu'il le fit résoudre à le laisser en liberté.

Cependant le bruit de sa sainteté et de ses miracles s'étant répandu au-delà de l'Italie, vint jusqu'à la cour de France, où le roi Louis XI était dangereusement malade dans le château du Plessis-les-Tours. Ce prince, qui avait un grand attachement pour la vie, avait épuisé l'art des médecins et usé de tous les remèdes imaginables pour rétablir sa santé ; ces secours ayant été inutiles, il avait eu recours à des moyens surnaturels pour l'obtenir du ciel par des vœux, des neuvaines, des pèlerinages et autres dévotions ; mais comme cela avait été inutile jusqu'alors, il crut que saint François de Paule, qui était le thaumaturge de son temps, pourrait faire quelque miracle en sa faveur, et obtenir de Dieu sa guérison par ses prières. Il lui fit d'abord écrire pour le prier de le venir trouver en France, où il lui promit tous les avantages qu'il pourrait souhaiter pour l'établissement de son Ordre et pour lui-même. Le Saint, qui était mort au monde, ne se laissa pas toucher par ses promesses, auxquelles il préféra les douceurs et les biens célestes dont il jouissait dans sa solitude, dont il ne voulut point sortir malgré les instances d'un si grand monarque ; c'est pourquoi Louis XI en fit parler au roi de Naples par son ambassadeur. Ce prince fit son possible pour persuader à saint François de Paule de donner cette satisfaction au roi de France, mais ce fut encore inutilement. Enfin Louis XI s'adressa au Pape Sixte IV, qui envoya deux brefs à ce saint homme, par lesquels il lui ordonnait de se rendre promptement à la cour de France. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer, et la voix du Souverain Pontife fut pour lui comme un ordre venu du ciel. Après avoir réglé ce qui lui parut plus

important pour l'administration des couvents de Calabre et de Sicile, il partit le 2 février 1482 avec le maître d'hôtel du roi qui l'était venu chercher. Il fut reçu à Naples avec la même pompe que si c'eût été un légat apostolique ou le roi même. Ferdinand, avec ses enfants et ce qu'il y avait de grands seigneurs à sa cour, alla au-devant de lui, et la foule du monde était si grande que, sans la diligence du prince de Tarente, fils du roi, qui l'avait été chercher jusqu'à Salerne, il eût été impossible de le faire passer.

A Rome, le Pape lui fit rendre des honneurs que l'on n'y accordait pas même aux princes. Les Cardinaux le visitèrent en cérémonie, et, en trois différentes audiences particulières qu'il eut du Pape, il fut assis dans un fauteuil égal à celui de Sa Sainteté, qui l'entretint chaque fois pendant l'espace de trois ou quatre heures. Ce Pontife voulut l'élever aux dignités ecclésiastiques, mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité, et n'accepta, de tous les pouvoirs que lui offrit le Pape, que celui de bénir des cierges et des chapelets pour faire ses présents en France, ce qui fut la source d'une infinité de miracles qu'il fit en ce royaume. Il parla à Sa Sainteté du vœu de la vie quadragésimale qu'il voulait établir dans son Ordre : mais, comme le Pape faisait beaucoup de difficultés pour le lui accorder, le Saint, sans insister davantage, prit par la main le Cardinal de la Rovère, et dit au Pape que celui-ci ferait ce que Sa Sainteté avait tant de peine à faire, lui prédisant par là qu'il serait Pape ; ce qu'il confirma encore à ce Cardinal lorsqu'il se réfugia en France sous le pontificat d'Alexandre VI ; et, en effet, il le fut depuis sous le nom de Jules II, et il approuva la règle des Minimes avec le quatrième vœu de la vie quadragésimale.

Peu de temps après, ce saint ambassadeur alla s'embarquer à Ostie pour prendre la route de France, et, dans presque tous les endroits où il passa, il laissa des marques du pouvoir qu'il avait reçu de Dieu, par les guérisons miraculeuses qu'il fit. Le roi Louis XI, apprenant son arrivée en France, en eut tant de joie, qu'il fit présent au porteur de cette nouvelle d'une bourse



de dix mille écus, qui était la somme qu'il faisait donner tous les mois à son médecin depuis sa dernière maladie. Sachant que le Saint approchait de la Touraine, il envoya ordre au dauphin de France, son fils, qui fut depuis roi sous le nom de Charles VIII, de l'aller recevoir à Amboise : ce qu'il fit avec tous les témoignages possibles d'estime et de respect, et, depuis ce temps-là, ce jeune prince l'aima et l'honora comme son propre père. Le roi ne se contenta pas d'avoir envoyé son fils le recevoir : sachant qu'il était proche de Tours, il voulut aller lui-même au-devant de lui avec toute sa cour, et le reçut avec autant d'honneur et de soumission que si c'eût été le Pape. Il se jeta à genoux devant lui, le conjurant de faire en sorte que Dieu voulût lui prolonger la vie. Le Saint lui répondit ce qu'une personne aussi humble et autant pénétrée de l'Esprit de Dieu qu'il l'était, devait répondre à une pareille demande, lui faisant entendre que la vie des rois aussi bien que celle des autres hommes étant entre les mains de Dieu, qui a compté tous nos jours, il fallait s'adresser à lui par la prière pour connaître sa volonté et s'y soumettre aveuglément. Le roi le fit loger dans la basse-cour de son château, dans une petite maison près de la chapelle de saint Matthieu, afin de pouvoir jouir plus facilement de son entretien par le moyen d'un nommé Ambroise Rombaut, qui savait également le latin, le français et l'italien ; et il donna charge à deux officiers d'avoir soin de sa subsistance et de celle de ses religieux qu'il avait amenés avec lui. La vénération que le roi, les princes et les seigneurs de la cour les mieux sensés avaient pour ce grand serviteur de Dieu, n'empêcha pas que plusieurs courtisans plus versés dans les manières du monde que dans celles des Saints ne se moquassent de lui et ne l'appelassent par dérision *le bon homme*, le tournant en ridicule sur ses habits, ses cheveux qu'il ne coupait point, et surtout sur son extérieur négligé. Le médecin du roi, Jacques Coctier, ne fut pas des derniers à le railler, y étant excité par sa jalousie ; mais l'année suivante, il se réunit avec le Saint pour disposer enfin le roi à la mort qu'il appréhendait tant. Saint François fit sa principale affaire de ce dernier devoir, et il

obtint par ses prières auprès de Dieu, et par la force de ses exhortations, le changement du cœur du roi, qui mourut entre ses bras le 4 août de l'an 1483, avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu, après lui avoir recommandé ses trois enfants et le repos de son âme.

Charles VIII, ayant succédé à Louis XI, honora notre Saint d'une manière encore plus particulière que n'avait fait le roi son père, ne voulant rien faire que par ses avis dans toutes les choses qui regardaient sa conscience et même le bien de l'État : il le visitait souvent et le faisait venir dans son cabinet ; il lui fit tenir le dauphin son fils sur les fonts de baptême, et voulut même qu'il le nommât : il lui fit bâtir un beau couvent dans le parc du Plessis, au lieu appelé les Montils, avec une pension suffisante pour lui et ses religieux, et un autre à Amboise, sur la place même où il l'avait reçu à son arrivée en France, lorsqu'il n'était encore que dauphin ; et il voulut que les religieux de ce monastère fussent entretenus sur les revenus annuels de ses finances. Son affection pour ce saint homme ne se borna point à lui faire du bien dans ses États. Étant à Rome en 1495, où il avait fait une entrée triomphante, et où le Pape Alexandre VI l'avait proclamé empereur de Constantinople ; il y fonda un autre couvent de son Ordre sous le nom de la Sainte-Trinité au Mont-Pincio, qui, selon les intentions de ce prince, approuvées par notre Saint et confirmées par les Souverains Pontifes, n'a été jusqu'à la révolution rempli que de religieux français, sans qu'aucun autre, de quelque nation qu'il soit, y puisse seulement coucher une nuit, non pas même le général, s'il n'est pas français.

Peu de temps après que ce saint fondateur eut établi son Ordre en France, il eut la consolation de le voir établi en Espagne, sous les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, y envoyant pour cet effet des religieux du couvent de Plessis-lez-Tours, auxquels on donna un couvent à Malaga, où ils furent nommés les Frères de la Victoire, à cause de la prise de cette ville sur les Maures, que Ferdinand attribua aux prières de saint François. Le saint composa enfin sa première règle en 1493,

et la fit approuver par le Pape Alexandre VI, à la recommandation du roi de France, et ce Pontife changea le nom d'Ermites de Saint-François d'Assise, que portaient ces religieux, en celui de Minimes des Frères Ermites de François de Paule. Ce fut aussi la même année que l'on jeta les fondements du couvent de Nigeon, près Paris, dont la reine Anne de Bretagne se rendit fondatrice, et l'on donna à ce couvent le nom des Bons-Hommes, qui lui est resté jusqu'à présent, à cause du nom de Bon Homme, qu'on avait donné à leur fondateur, comme nous avons dit ci-dessus. Le même Alexandre VI confirma en 1493 toutes les grâces que ses prédécesseurs avaient accordées à cet Ordre, et lui communiqua encore tous les privilèges des religieux mendiants.

Deux ans après, c'est-à-dire en 1497, le saint fondateur envoya de ses religieux en Allemagne, à la prière de l'empereur Maximilien. Ils y établirent d'abord trois couvents qui ont servi de pépinière aux autres que l'on a depuis bâtis dans le même pays. L'année suivante 1498, Louis XII étant parvenu à la couronne de France par la mort de Charles VIII, qui arriva à Amboise, comme le nouveau roi avait toujours été éloigné de la cour, et qu'il ne connaissait pas saint François de Paule, il lui laissa d'abord la liberté de s'en retourner en Italie ; mais, ayant appris à cette occasion la valeur du trésor qu'il allait perdre, il révoqua sa permission, et voulut encore enchanter sur ses prédécesseurs en affection et en bienfaits à l'égard du Saint, de ses religieux et de ses neveux ; en quoi les uns et les autres furent bien servis par l'archevêque de Rouen, Georges d'Amboise, ministre d'État, qui avait été fait cardinal l'année de l'avènement de Louis XII à la couronne.

Ce prince, non-seulement agréa comme avait fait son prédécesseur les bulles de Sixte IV et d'Innocent IV en faveur de l'Ordre des Minimes, et en ordonna la publication, mais l'an 1500, pour donner plus de force à cette ordonnance, il la confirma encore par d'autres lettres patentes et donna pouvoir au saint homme de bâtir des couvents dans tous les lieux de son obéissance, les exemptant de toutes sortes d'impositions, de

subventions et de subsides. L'an 1501, saint François de Paule ayant perfectionné sa première règle, et ayant réduit en dix chapitres les treize dont elle était d'abord composée, établit la vie quadragésimale en vœu; et ayant dressé une règle pour les personnes de l'un et l'autre sexe qui vivent dans le monde, il fit encore approuver ces deux règles par le Pape Alexandre VI, en 1502. Il retoucha ensuite ces deux règles, auxquelles il fit quelques changements, et ill es présenta au sacré collège des cardinaux. Ceux-ci les ayant trouvées conformes aux sacrés canons, elles furent confirmées par une bulle du même Alexandre VI, qui, outre les privilèges des quatre Ordres mendiants dont jouissait celui des Minimes, le fit encore participant de ceux qui avaient été accordés aux Ermites de Saint Jérôme de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise; et tous ces privilèges furent confirmés en 1505 par le Pape Jules II, qui y en ajouta encore de nouveaux, et nomma pour protecteur de cet Ordre le cardinal Bernardin de Carvajal, que le saint fondateur lui avait demandé. Enfin l'an 1506, saint François de Paule ayant mis la dernière main à ses deux règles, et en ayant fait une troisième pour des religieuses, le même Pape les approuva et les confirma par une bulle du 25 juillet de la même année.

Le Saint ajouta encore à ces trois règles d'autres ouvrages, savoir un Correctoire, dans lequel il marque les pénitences qu'il faut imposer dans son Ordre pour les transgressions des commandements de Dieu et de l'Église, et les prévarications de la règle; un Cérémonial, dans lequel il prescrit ce que l'on doit observer dans la récitation des offices divins et dans les fonctions ecclésiastiques. Le Correctoire fut aussi approuvé par Jules II, qui donna encore une autre bulle l'année suivante en faveur des religieux de cet Ordre contre ceux qui voulaient les empêcher de jouir de leurs privilèges; et, pour les y maintenir, Sa Sainteté leur donna des conservateurs.

Peu de temps après, Dieu fit connaître au saint fondateur qu'il ne tarderait pas à le retirer de ce monde, pour lui donner la récompense promise à ceux qui l'aiment et qui le servent

Adèlement jusqu'à la fin. Quoiqu'il se fût toujours préparé à la mort pendant tout le temps de sa vie, il voulut s'y disposer d'une manière encore plus parfaite, car trois mois avant de mourir, il demeura caché dans sa cellule du couvent du Plessis-lez-Tours sans se communiquer aux hommes. Ce fut le jour des Rameaux de l'an 1507, ou sur la fin de l'an 1506, comme l'on comptait alors les années en France, qu'il fut attaqué d'une fièvre qui devait terminer sa vie mortelle. Il ne voulut pas néanmoins qu'on eût aucun soin de lui, ni qu'on lui donnât aucun soulagement. Le jeudi saint il rassembla, selon l'ordonnance de la règle, les religieux dans la sacristie, qui tenait lieu de chapitre, pour leur recommander l'amour de Dieu, et la charité entre eux, la fidélité à leur règle, et principalement l'exactitude dans l'observance de la vie quadragésimale, qui les distinguait d'avec les autres religieux. De là il se fit conduire à l'Église, où, après s'être confessé, il reçut la sainte Eucharistie en la manière que ses religieux la reçoivent ce jour-là, c'est-à-dire les pieds nus et le cordon au cou. On le reconduisit ensuite à sa cellule, appuyé sur les bras de ses religieux. Un Frère lui demanda s'il voulait qu'on lui lavât les pieds l'après-dîner, suivant la coutume de l'Église ; il répondit que non, mais que le lendemain on ferait de son corps ce que l'on voudrait. En effet, il mourut le lendemain, qui était le vendredi saint, deuxième jour d'avril. L'opinion commune est que ce Saint avait alors près de quatre-vingt-onze ans. Le P. Giry, provincial de son Ordre en la province de France, a fait voir, dans une dissertation qu'il donna en 1680, que ce sentiment devait être suivi plutôt que celui du P. Papebroch, qui dit qu'il n'avait que soixante-neuf ans, l'ayant fait naître en 1438. Ce savant jésuite s'est ensuite rendu aux raisons du P. Giry, et le P. Perimezzi, également de l'Ordre des Minimes, qui a donné, comme nous avons dit, la vie de ce Saint, y a joint la dissertation du P. Giry, et n'a pas manqué de rapporter la rétractation du P. Papebroch.

Le corps de saint François de Paule fut porté dans l'église de son couvent, où il demeura pendant trois jours sans que

l'on pût l'enterrer, à cause de la grande affluence du peuple qui venait pour le voir et l'honorer ; et il ne fut mis en terre que le lundi de Pâques. La duchesse de Bourbon, fille de Louis XI, et la comtesse d'Angoulême, mère du roi François I<sup>er</sup>, ayant appris qu'on l'avait mis en terre, n'en furent pas contentes, à cause principalement que ce lieu était fort humide et sujet aux inondations de la rivière du Cher ; c'est pourquoi elles obligèrent, le jeudi suivant, les religieux de le lever de terre : il fut encore exposé plusieurs jours sans se corrompre, et on le plaça ensuite dans une grotte de maçonnerie, bien voûtée et ornée, qui fut faite au fond de la chapelle que l'on avait choisie d'abord pour le lieu de sa sépulture. L'on commença dès lors à réclamer son intercession et à lui faire des vœux pour obtenir par son moyen les faveurs du ciel. On travailla peu de temps après, sous le règne de Louis XII, et le pontificat de Jules II, à faire des informations juridiques des actions saintes de sa vie et de ses miracles. Quelques-uns veulent que sa béatification ait été faite le 7 juillet 1513, mais on ne laissa pas de poursuivre depuis les mêmes procédures en France, en Calabre, et dans les autres endroits où l'on savait que le Saint avait été. Ce fut le Pape Léon X qui le canonisa en 1519. Son corps fut conservé précieusement dans l'église de son couvent du Plessis, jusqu'à ce que, l'an 1562, les huguenots qui mettaient la France en combustion y étant entrés les armes à la main pour le saccager, comme ils avaient fait en divers endroits du royaume, tirèrent son corps du tombeau où ils le trouvèrent encore couvert de sa peau, quoiqu'il y eût cinquante-cinq ans qu'il fût mort, le traînèrent, revêtu de ses habits comme il était, avec une corde qu'ils lui mirent au cou, dans la chambre destinée pour recevoir les hôtes et l'y brûlèrent avec le bois du grand Crucifix de l'église qu'ils avaient arraché. Ses ossements furent néanmoins pour la plupart retirés du feu par des catholiques zélés, qui se mêlèrent parmi les soldats calvinistes dans la chambre où se commettait le sacrilège ; et dans la suite des temps, ils furent distribués à diverses églises.

(HÉLYOT).

## SAINT APPIEN,

MARTYR <sup>1</sup>.

A peine monté sur le trône, le farouche Maximin, comme s'il eût voulu déclarer la guerre à Dieu lui-même, rendit des édits plus sanglants qu'aucun de ses prédécesseurs, et telle fut la rigueur de la persécution, qu'un grand nombre de chrétiens, pour se dérober aux supplices, fuyaient et se cachaient dans les déserts.

Tandis que tout tremblait devant le tyran un jeune homme distingué par sa naissance (qui pourra dire quelle dut être l'ardeur de son amour?), un jeune homme à peine âgé de vingt ans, renonçant à tous les biens du siècle et à tous les charmes de la vie, alla se livrer comme une proie aux persécuteurs.

Né en Lycie, d'une famille puissante et riche, Appien avait été envoyé à Béryte pour y faire ses études; il y fit en peu de temps des progrès incroyables dans les sciences profanes. Mais à quoi bon lui donner cet éloge? La gloire de son martyr va tout éclipser. Toutefois, disons à sa louange qu'il traversa le temps difficile de la jeunesse, cet âge de l'inexpérience et des erreurs, sans porter la moindre atteinte à la pureté de son âme, et que dans une ville corrompue, au milieu d'une jeunesse immonde, il évita jusqu'à l'apparence du mal; à la maturité de son jugement et à la gravité de ses mœurs, on eût dit un vieillard. Aussi jeta-t-il dans son âme les fondements d'une vertu solide et à l'épreuve de toutes les attaques.

Après avoir achevé le cours de ses études, il revint dans son pays natal. Il trouva dans sa famille des mœurs bien différentes des siennes, et résolut de la quitter. Il s'enfuit donc de la maison paternelle secrètement et sans ressources, mettant en Dieu sa confiance, et il arriva ainsi à Césarée, Dieu le conduisant pour ainsi dire par la main; c'est là que l'attendait la glorieuse couronne du martyr. Nous eûmes le bonheur de vivre avec lui,

<sup>1</sup> Actes des martyrs d'Orient, par Assémاني, traduction de M. l'abbé F. Lagrange.

et d'être témoins de ses constants efforts pour s'avancer de plus en plus dans la divine sagesse, et pour imiter les vertus du saint Martyr Pamphile, son maître. C'est ainsi qu'il se préparait à ce martyre héroïque qui frappa de stupeur tous ceux qui en furent témoins, et dont on ne pourra entendre le récit sans admirer la constance sublime de ce jeune homme, sa sagesse étonnante dans ses réponses au juge, et par-dessus tout l'ardeur de sa foi et la force de son amour.

La persécution sévissait déjà depuis trois ans, quand arrivèrent à Césarée des lettres de l'impie Maximin, enjoignant aux magistrats d'amener tous les habitants aux autels des dieux pour sacrifier. Aussitôt les crieurs publics proclamèrent par toute la ville les ordres de l'empereur ; des chiliarques et des centurions allèrent par les rues et par les maisons, ordonnant à chacun nommément de se présenter aux temples. L'effroi fut universel parmi les chrétiens. Alors Appien, glorieux martyr de la vérité, sans communiquer ses desseins à personne, pas même à nous qui habitions sous le même toit, s'en va trouver le préfet Urbain au milieu d'un sacrifice. Il traverse courageusement les rangs des soldats qui formaient sa garde, pénètre jusqu'à lui, et, le prenant par la main, l'entraîne et lui fait interrompre son honteux sacrifice. Alors, avec le calme et la dignité qui convenaient à un vengeur de la gloire divine, il lui parla de l'absurdité de ses croyances, et lui démontra combien il est indigne d'un homme raisonnable de refuser son culte au Dieu unique et véritable, et de sacrifier à de vaines idoles, à des démons.

Telle fut l'action courageuse que la grâce puissante de Jésus-Christ notre Sauveur inspira à Appien, afin de confondre l'impiété d'un persécuteur par l'héroïsme d'un jeune homme, et de faire connaître au monde entier que les disciples de Jésus, loin de craindre les supplices et la mort même la plus cruelle, ont le cœur assez haut et l'âme assez grande pour oser, à la face même de leurs tyrans, confondre l'erreur, et proclamer la divinité de Jésus-Christ, Sauveur des hommes.

Les ministres du démon qui entouraient le préfet, transpor-



tés d'une fureur extrême, se jettent sur le saint Martyr, frappent au visage ce noble jeune homme, le renversent et le foulent indignement aux pieds. Après cela, ils le firent conduire en prison, où on lui tint les pieds douloureusement écartés dans des entraves ; le lendemain il fut cité devant le juge, et on essaya sur lui neuf tourments terribles. Et d'abord, le tyran ordonna de lui déchirer les côtés jusqu'à lui découvrir les os et les entrailles ; puis il le fit frapper de verges à la tête et sur le visage, d'une façon si cruelle, que ses amis mêmes auraient eu peine à le reconnaître.

Appien, soutenu par la grâce divine, supportait ces tortures avec tant de courage qu'on eût dit qu'il avait un cœur d'airain ; il triompha également des autres supplices qu'inventa la rage du tyran ; au milieu des tourments, il n'avait que ces deux mots à la bouche : « Je suis chrétien ! » A toutes les questions qu'on lui faisait, il ne répondait que ces deux mots : « Je suis chrétien ! » Le juge en frémissait de rage ; à la fin, il ordonna aux bourreaux de lui envelopper les pieds d'un linge trempé d'huile, et d'y mettre le feu. Les bourreaux le saisissent et le relèvent : quel spectacle ! Sa poitrine déchirée par les ongles de fer, et ses côtés par les fouets garnis de plomb, laissaient voir l'intérieur de son corps. Cependant ses pieds brûlaient et fondaient comme de la cire ; enfin, les chairs étant consumées, la flamme pénétra jusqu'aux os et le dévora comme une paille sèche. Ce supplice affreux ne put triompher du Martyr : Dieu, qui habitait dans son cœur, soutenait son courage, et il ne cessait de glorifier Dieu et de rendre témoignage au Christ ; le Christ aussi rendait témoignage au Martyr en lui inspirant cette constance héroïque et cette force invincible qui qui remplissaient d'admiration les témoins de son glorieux combat.

Les bourreaux, se voyant vaincus par cette héroïque constance, grinçaient des dents et frémissaient ; ils lui demandaient son nom, sa patrie, son emploi ; ils le pressaient de sacrifier aux idoles. Le Martyr ne daignait pas leur répondre ; il les regardait d'un œil calme et dédaigneux, qui semblait leur dire ;

« Vous êtes vaincus ! » et il ne répétait que ces deux mots : « J'adore le Christ, seul Dieu avec son Père ! » Enfin, fatigués et vaincus, les bourreaux reconduisirent à sa prison le soldat de Jésus-Christ.

Le lendemain, il comparut de nouveau devant le juge, et, comme il persistait à confesser Jésus-Christ, il fut jeté à la mer.

L'événement miraculeux qui suivit immédiatement la mort du saint Martyr paraîtra incroyable à ceux qui ne veulent croire que ce qu'ils voient de leurs yeux ; cependant puisque la ville de Césarée tout entière en a été témoin et l'atteste, je le raconterai avec confiance à la postérité. A peine le corps du jeune martyr eut-il été jeté à la mer, que tout à coup un bruit terrible se fit entendre, un mouvement tumultueux souleva les eaux, une secousse violente ébranla la terre, et tous les habitants consternés levèrent les mains au ciel, croyant que leur ville allait les engloutir sous ses ruines. Et voilà qu'au milieu de cette confusion des trois éléments, on vit les flots soutenir le corps du Martyr, et, comme s'il leur eût été impossible de le garder, le déposer doucement aux portes de la cité. A la nouvelle de cet événement, les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards accourent en foule pour être témoins du prodige : tous rendaient gloire au Dieu des Chrétiens, et confessaient le nom de Jésus-Christ. Telle fut la fin glorieuse de l'héroïque Appien, dont on célèbre la mémoire le second jour du mois d'avril.

## SAINTÉ THÉODOSIE,

### VIERGE ET MARTYRE.

La persécution durait déjà depuis cinq ans avec une fureur inouïe : une jeune vierge tyrienne, à peine âgée de vingt-deux ans, mais d'un courage au-dessus de son âge et de son sexe, osa se rendre au tribunal pour voir les confesseurs que le préfet Urbain y avait fait amener chargés de chaînes. Elle s'approcha d'eux, et commença par les saluer respectueusement ; puis, comme on allait les conduire devant le juge, elle les

pria avec instance de se souvenir d'elle auprès de Dieu, quand ils auraient pris possession de la gloire céleste.

Pour ces pieux et touchants devoirs rendus aux Saints, la vierge chrétienne, comme si elle eût violé les lois les plus sacrées, fut prise par les soldats et traînée devant le préfet. Celui-ci lui ordonna de sacrifier aux idoles; la vierge répondit par un courageux refus. Alors cet homme atroce, outré de fureur, la condamna aux plus affreux supplices; il lui fit déchirer avec des ongles de fer les côtes et le sein, jusqu'à lui découvrir les os, et laisser apercevoir ses entrailles. Au milieu de ces tortures, la jeune Martyre ne poussa pas un soupir; on la voyait, au contraire, sourire et lever ses yeux au ciel; le préfet la pressait d'abandonner la foi chrétienne;

« Insensé ! lui répondit-elle, tu ne vois pas que tu mets par tes cruautés le comble à mes désirs ! Je bénis Dieu de toute mon âme, d'avoir daigné dans sa bonté m'associer à ses Martyrs ; car si je n'avais eu part à leur supplice, je n'aurais pu partager leur gloire. » Elle ajoutait : « Regarde-moi, Urbain, vois quelle joie, quel bonheur, quelle ivresse me transporte à la pensée de la récompense éternelle qui m'attend, et quelles actions de grâces je rends au Seigneur qui me donne de précéder dans la gloire ceux dont je demandais la protection pour le combat. » Le tyran crut que la vierge lui insultait, et sa fureur fut à son comble; mais comme les bourreaux avaient épuisé sur son corps délicat tous les tourments, il ne resta plus qu'à la faire jeter à la mer.

Ensuite, il tourna sa rage contre ceux qui avaient été l'occasion de son martyre, et, sans les appliquer préalablement à la question, il les condamna aux mines. Ainsi la vierge servit de rempart aux confesseurs; elle avait, pour ainsi dire, épuisé par son héroïque constance, la fureur du tyran, que la vengeance divine poursuivait d'une manière éclatante pendant le reste de sa misérable vie.

Ceci arriva à Césarée un dimanche, 2 avril de l'an 307.

## SAINT URBAIN,

ÉVÊQUE DE LANGRES.

Saint Urbain, le septième évêque de Langres, florissait à la fin du iv<sup>e</sup> siècle. La ville de Dijon faisait alors partie du diocèse de Langres, et comptait encore beaucoup de payens. Mais la foi chrétienne dominait dans ces contrées. Le saint évêque Urbain en convertit plusieurs, et obtint une partie considérable des grands biens que possédaient dans cette ville les prêtres des idoles.

Avec ces ressources, il bâtit à Dijon, sur les ruines de leurs temples, deux églises, qu'il dédia, l'une sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste, l'autre sous le patronage de saint Étienne, premier Martyr. Il mourut en l'an 430 et eut Paulin pour successeur.

Saint Urbain est honoré le 23 janvier et le 2 avril, jour où il est nommé au martyrologe romain.

## SAINT ABONDE,

ÉVÊQUE DE CÔME.

La ville de Côme, dans le Milanais, compte parmi ses évêques, saint Abonde, qui brilla au v<sup>e</sup> siècle par ses lumières et ses vertus.

Il fut envoyé en qualité de légat pour représenter le Pape saint Léon-le-Grand au concile de Constantinople, tenu en l'an 450. Il fit rétablir sur leurs sièges les évêques que les violences de Dioscore en avaient éloignés pour leur courageuse résistance au faux concile d'Éphèse.

Ce conciliabule propageait l'hérésie d'Eutychès qui ne reconnaissait qu'une nature en Jésus-Christ, et anéantissait la rédemption. Abonde se trouva l'année suivante (451), au concile de Milan, qui applaudit à ses succès.

Il vécut encore dix-huit ans, et mourut saintement le 2 avril 469.

## SAINTE MARIE D'ÉGYPTE.

Comme l'histoire de sainte Marie d'Égypte est rapportée au 4 avril dans la vie de saint Zosime, nous raconterons seulement ici sa *conversion miraculeuse* par l'intercession de la très-sainte Vierge.

Sainte Marie Égyptienne vivait au v<sup>e</sup> siècle. A l'âge de douze ans, elle quitta ses parents, et passa à Alexandrie, où durant plus de dix-sept ans, elle s'abandonna au libertinage. Un jour qu'elle vit plusieurs Égyptiens qui s'embarquaient pour se trouver à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix à Jérusalem, elle se joignit à eux. Y étant arrivée, elle voulut, comme les autres, entrer dans l'Église : mais une force invisible l'en repoussa trois ou quatre fois, ce qu'elle attribua à ses péchés. Baignée de larmes, élevant les yeux vers le ciel, elle aperçut une image de la très-sainte Vierge, à laquelle elle adressa cette prière : « O Vierge sainte qui avez engendré dans la chair le vrai Dieu, je sais qu'il ne me convient pas de regarder et contempler votre image, souillée comme je suis de tant d'ordures ; mais, parce que j'ai entendu dire que le Dieu que vous avez mérité d'engendrer, ne s'est fait homme que pour attirer les pécheurs à la pénitence, secourez-moi dans ma douleur, obtenez-moi la grâce de pouvoir entrer dans cette église, pour avoir le bonheur de voir et d'adorer avec les autres Chrétiens le précieux bois de la Croix du Sauveur : je promets à Dieu, avec fermeté, que je ne souillerai plus désormais ma chair, mais j'abandonnerai le monde et tout ce qui appartient au monde ; j'irai où vous m'ordonnerez, et je suivrai le chemin du salut que vous me montrerez. »

Après cette prière, Marie entra librement dans l'église. Elle revint ensuite au même endroit remercier la Mère de Dieu, et elle entendit à l'instant une voix qui lui dit : « Si tu passes le Jourdain, tu y trouveras un vrai repos. » A ces mots, elle s'écria : « Ma Dame, ma Dame, ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez pas, mais prenez-moi sous votre protection. Où voulez-vous que j'aille ? »

Aussitôt à la sortie de l'église, elle rencontra un homme pieux qui lui donna en aumône trois écus. Elle acheta trois petits pains, et, avec cela, elle courut au désert au-delà du Jourdain. Elle ne mangea depuis jamais autre chose, que les herbes et les racines de la terre ; et, pendant dix-sept ans, elle fut tourmentée par de violentes tentations, auxquelles elle résista toujours. Elle demeura dans ce désert dans une pénitence étonnante, jusqu'à la mort, l'espace de quarante-sept ans. Ses habits s'étant depuis longtemps usés, elle était seulement couverte de ses cheveux, qui s'étaient fort accrus.

Sa fête est marquée au martyrologe romain.

### SAINT NIZIER,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Nizier<sup>1</sup> vint au monde vers l'an 513, sous le règne des enfants de Clovis, mais dans les terres de l'obéissance du roi de Bourgogne. Son père nommé Florentin était de race sénatoriale, c'est-à-dire de la noblesse la plus qualifiée de ces anciens Gaulois qu'on appelait Romains pour les distinguer des Français qui étaient venus s'établir dans les Gaules. Il avait déjà deux autres enfants de sa femme Arthémie : et ayant été élu évêque de Genève dans le temps qu'elle était enceinte de Nizier, elle fit tant qu'elle le détourna de l'épiscopat, sous prétexte d'un pressentiment qu'elle avait que l'enfant qu'elle portait serait évêque, et que cela suffirait pour la bénédiction et la gloire de leur maison. Elle le fit élever effectivement comme un sujet destiné particulièrement au service de Dieu : de sorte qu'étant fort avancé dans les études ecclésiastiques et dans les exercices de la piété, il fut tonsuré et mis au rang du clergé, sans quitter néanmoins la maison paternelle. Il continua d'y demeurer encore après la mort de son père, et s'appliqua fortement à travailler des mains avec les valets de la maison sous sa mère, pour se macérer le corps, et le rendre soumis à l'esprit en domptant ainsi ses passions. Il vécut dans ces travaux d'une manière fort exemplaire jusqu'à l'âge de trente ans, mêlant

<sup>1</sup> *Nicetius*.

les exercices de l'étude et de la piété avec le travail. C'est ce qui porta saint Agricole, évêque de Châlon-sur-Saône, à lui conférer les ordres sacrés, et à le faire prêtre. La dignité sacerdotale ne lui fit point quitter le travail des mains auquel il s'était accoutumé. Ce lui était une occasion non-seulement d'édifier les domestiques de sa mère par ses exemples, mais encore de les instruire en les entretenant des vérités chrétiennes et de leurs devoirs. Il exerçait principalement sa charité envers les enfants de ses domestiques à qui il apprenait les lettres, le chant de l'église, la doctrine chrétienne, et qu'il élevait avec un soin merveilleux dans la crainte de Dieu, et dans la pratique des vertus. Il avait le cœur si pur, et le corps si chaste, qu'il prévenait de loin tout ce qu'il jugeait capable de blesser l'honnêteté, jusqu'à retrancher les choses les plus innocentes et les plus permises, lorsqu'elles pouvaient lui devenir un sujet de tentation. Il rendit aussi ceux avec qui il vivait continents, sobres, modestes : de sorte que toute la maison de sa mère, à laquelle il demeurait toujours très-soumis, nonobstant son caractère et son âge, devint aussi réglée qu'un monastère.

Cependant, saint Serdot, son oncle, évêque de Lyon, qui connaissait sa vertu, étant à Paris malade en 551, et se voyant sur le point de mourir, le recommanda si bien au roi Childébert, que ce prince ne voulut pas qu'il eût d'autre successeur que lui après sa mort. C'est d'ailleurs ce qu'il ne fut pas possible de refuser aux vœux du clergé et du peuple de Lyon qui le demandèrent pour pasteur. Il remplit les fonctions de ce haut ministère avec une vigilance et une charité vraiment épiscopale. Cette charité jointe à la chasteté qu'il possédait éminemment, et qu'il inspirait à tout le monde par sa présence, lui fit aimer tendrement l'église, au service de laquelle il se trouvait attaché. C'est ce qui le fit appliquer à en purifier et à en sanctifier tous les membres avec un soin infatigable, à secourir principalement les pauvres, les affligés et les faibles par toutes sortes d'assistances pour l'âme et pour le corps. Il travailla aussi pour procurer aux autres églises les mêmes avantages qu'à la sienne, et se trouva entre les autres au second

concile de Lyon l'an 567. Après avoir saintement fourni sa carrière, que Dieu avait bien voulu honorer de la grâce des miracles, il mourut fort regretté de son peuple l'an 573, le second jour d'avril, âgé de soixante ans, dont il en avait passé vingt-deux dans l'épiscopat. Les miracles qui suivirent sa mort ne firent que confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté, et augmenter la confiance qu'on avait eue en son intercession de son vivant. Son corps s'est toujours précieusement conservé dans l'église de la grande paroisse de Lyon qui porte son nom, ce qui n'a point empêché qu'il ne se soit fait quelque distribution de ses reliques. Il s'en trouve à Troyes, en Champagne, où on l'appelle saint *Niciez*. Il y en avait aussi à Tours dès le temps de saint Grégoire, évêque du lieu, qui était fils de sa nièce et qui composa sa vie et l'histoire de ses miracles, ce qui contribua beaucoup à étendre son culte par toute la France. Les martyrologes en font ordinairement mention au second jour d'Avril. Mais à Châlons-sur-Saône sa fête se célèbre le quatre de ce mois avec un office double.

### SAINT LONGIS,

ABBÉ DE BOISELLIÈRE.

Saint Longils<sup>1</sup>, qu'au Maine l'on prononce *Longis*, et au Perche *Langis*, et que quelques-uns de nos écrivains ont appelé *Lourgefil*<sup>2</sup>, était originaire d'Allemagne, né de parents nobles, mais engagés dans le paganisme. Dieu le prévint comme Abraham, par une grâce qui le tira des ténèbres de l'idolâtrie, en le faisant sortir de son pays. Il abandonna tout pour le suivre, avant même que de connaître encore bien distinctement la voix qui l'appelait. Il entra en France, et s'en alla à Clermont, en Auvergne, où s'étant fait instruire, il reçut le Baptême encore jeune, vers l'an 594. Il y trouva des serviteurs de Dieu qui lui tinrent lieu du père et de la mère qu'il avait abandonnés, et qui l'appliquèrent avec tant de succès aux lettres et aux vertus chrétiennes, qu'il fit de très-grands progrès dans les unes

<sup>1</sup> *Launogifilus, Leonegifilus, Lenogefilus, Longifolus, Lonegilus.*

<sup>2</sup> *René Benolt, vie de saint Hardoin, au 30 août.*



et les autres. De sorte qu'ayant été jugé digne du ministère ecclésiastique, il fut élevé à la prêtrise vers l'an 615. Il ne manquait ni de zèle ni de lumières pour s'acquitter des fonctions attachées à son caractère; mais la vue des vices qui régnaient parmi le peuple qu'il avait à instruire sous son évêque, jointe au peu de progrès que la parole de Dieu faisait sur des cœurs endurcis lui causa tant de déplaisir, qu'il se déchargea d'un emploi qui lui paraissait aussi dangereux qu'il était difficile. Il quitta l'Auvergne et vint dans le pays du Maine, où l'on croit qu'il fut attiré par la réputation de l'évêque saint Hadoïn. Il fut très-bien reçu de ce prélat : et après avoir passé quelques mois auprès de lui, il s'en alla par dévotion à Rome visiter les tombeaux des Apôtres, et en rapporta des reliques. Lorsqu'il fut revenu dans le Maine, il s'établit au village de Boicé, ou plutôt de la Boisselière <sup>1</sup>, dans le le pays de Sounois <sup>2</sup> : Il y bâtit une chapelle en l'honneur de saint Pierre, et une cellule. Car outre les exercices continuels d'une laborieuse pénitence, il travailla beaucoup à la conversion des païens, dont il restait encore un grand nombre dans son voisinage, et sa prédication fut soutenue par la vertu des miracles que Dieu lui accorda dans ce ministère apostolique.

Une fille du lieu, nommée Agnesflete, qu'il avait portée à embrasser la perfection des conseils évangéliques, se trouvant persécutée par ses parents qui voulaient la marier contre son gré, vint se réfugier près de lui, et pour arrêter les poursuites qu'on en faisait, il lui donna, selon son désir, le voile de religieuse. Celui à qui elle était promise ne trouva point d'autre moyen de vengeance que de décrier Longils comme un magicien, qui par ses charmes empêchait sa fiancée de contracter mariage. L'affaire fit tant d'éclat, qu'elle fût portée à la cour où régnait Clotaire II, de sorte que Longils et Agnesflete furent obligés d'y aller pour se justifier. Leur innocence y fut bientôt découverte, et chacun fut touché d'admiration et de respect pour leur vertu. Le roi promit sa protection à Longils,

<sup>1</sup> Buxidum et Busciacus.

<sup>2</sup> Sagonensis pagus.

et lui fit une pension de dix livres d'argent par an, n'ayant pu lui faire d'autres présents. Le Saint bâtit ensuite un monastère autour de sa cellule par le secours de saint Hardoin, et d'autres personnes de piété qui cherchaient à attirer la bénédiction du ciel sur leurs familles par le mérite et les prières d'un si grand serviteur de Dieu. Il mourut saintement, comme il avait vécu, dans ce monastère de la Boisselière, appelé aussi de saint Pierre de la Cour, ou même de la Couture, vers l'an 633, âgé d'environ 72 ou 73 ans. Sa fête est marquée au second jour d'avril et au 13 de janvier : l'un est celui de sa mort, l'autre est sans doute celui de la translation de ses reliques qui se fit en Bourgogne du temps des incursions des Normands, dans l'abbaye de saint Vivant du Vergey, au diocèse d'Autun, où le Saint est devenu second Patron. Cette abbaye qui était près de la petite ville de Vergey, fut réduite depuis en simple prieuré. Mais on prétend qu'il n'y a aujourd'hui aucune relique de notre Saint en ce lieu. L'on fait encore une autre fête de lui à Cébazat, en Auvergne, entre Riom et Clermont, le 26 d'octobre, mais il y est appelé *Longison* et *Languisou*. On y conserve une portion considérable de reliques que l'on croit être de lui.

### SAINTE EBBE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES EN ÉCOSSE.

Ebbe gouvernait dans le ix<sup>e</sup> siècle le grand monastère de Coldingham, situé dans la province de Mers, qui était soumise tantôt aux Anglais, tantôt aux Ecossais. Ce monastère, le plus célèbre qui fût dans toute l'Ecosse, avait été fondé par une autre sainte Ebbe, sœur de saint Oswal et d'Oswi, rois de Northumberland. Les Danois, commandés par Hinguar et Hubba, ayant fait une irruption dans le pays, en l'an 870 ou 874, la sainte abbesse ressentit de vives alarmes. Ce n'était pas pour sa vie qu'elle craignait, mais pour sa chasteté. Voici le moyen qu'elle employa pour se mettre à couvert de la brutalité des Danois. Elle rassembla ses religieuses dans le chapitre, où elle leur fit un discours très-touchant; après quoi elle se coupa le

nez et la lèvre supérieure. Toutes les religieuses eurent le courage de l'imiter. Les barbares eurent horreur du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Ils n'attentèrent point à la pudicité des épouses de Jésus-Christ; mais ils mirent le feu au monastère et les firent toutes périr dans les flammes. Ceci arriva sur la fin du ix<sup>e</sup> siècle. Ces saintes sont nommées le 2 avril dans les martyrologes d'Ecosse, et le 5 octobre dans ceux d'Angleterre.

Voyez Mathieu de Westminster; Baronius, sous l'an 870; Gressy, et les vies manuscrites des Saints d'Ecosse.

### LA BIENHEUREUSE LUDMILLA, DUCHESSE DE BOHÈME,

MARTYRE.

Sainte Ludmilla, duchesse de Bohême, femme de Borzivoie, qui commença de régner en 856, est célèbre dans l'histoire de ce royaume, par ses vertus, par sa mort et par les honneurs que lui rend l'Église de Bohême.

Après le rétablissement de Borzivoie, que ses sujets avaient contraint de fuir en Moravie, ce prince fit venir à la cour l'évêque Méthodius, afin qu'il instruisît les peuples dans la religion chrétienne, et qu'il baptisât ceux qu'il pourrait convertir. Ludmilla, princesse vertueuse et sage, embrassa la première le Christianisme avec son père et ses enfants. En 905, le duc ayant abdiqué la couronne, elle le suivit dans la retraite qu'il choisit et y vécut dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Spitignée et Wratisslas, ses fils, montèrent successivement sur le trône : ils conservèrent pour Ludmilla beaucoup de respect et la consultèrent dans plusieurs occasions, parce qu'ils comprenaient sa sagesse et son mérite.

Wratisslas ayant eu, de Drahomira, sa femme, un fils qui fut Wenceslas, ne crut pas pouvoir mieux confier son éducation qu'à sa grand'mère. Ce jeune prince fut couronné duc en 916; et la régence fut déferée d'abord à Ludmilla, suivant les dispositions de Wratisslas. Mais Drahomira prétendit qu'elle lui appartenait, et ne négligea rien pour l'obtenir. Ludmilla, qui préférait la paix aux grandeurs du siècle, renonça à la régence

et se réserva de veiller à l'éducation de Wenceslas. Tandis qu'elle le formait à la piété, Drahomira faisait fermer les églises, abattre les autels et suscitait contre les chrétiens la plus affreuse persécution.

Wenceslas n'eût pas plutôt atteint l'âge de majorité qu'il cassa tout ce qu'avait fait sa mère et donna toute sa confiance à Ludmilla. Drahomira, qui s'était attachée à Boleslas, frère du duc, se retira avec lui dans les terres de son apanage. Mais, furieuse de se voir exclue des affaires, elle médita de s'en venger à quelque prix que ce fût. Elle fit assassiner Ludmilla par des idolâtres qui lui étaient dévoués, et Wenceslas n'ayant pas voulu punir sa mère de ce crime, elle profita de cette clémence pour le faire massacrer lui-même, quelques temps après, par la main de son frère Boleslas, qui fut dès lors surnommé le Cruel.

## LE VÉNÉRABLE OLIER,

FONDATEUR DE LA COMMUNAUTÉ DES PRÊTRES ET DU SÉMINAIRE DE  
SAINT-SULPICE.

Le vénérable Olier, l'un de ces hommes apostoliques que Dieu suscita dans le dernier siècle pour travailler à la réforme du clergé, naquit à Paris le 20 septembre 1608, et fut le second de trois enfants dont la divine Providence bénit le mariage de M. Olier, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi, et de Marie Dolu, son épouse. Ayant été baptisé sur les fonts de la paroisse de Saint-Paul, où il reçut le nom des Apôtres saint Jean et saint Jacques, il fut porté peu de temps après au faubourg Saint-Germain pour y être nourri, Dieu voulant qu'il passât les premières années de sa vie où il devait finir ses jours, et que la paroisse de Saint-Sulpice, au bien de laquelle il devait consacrer ses plus grands travaux, fût le lieu de sa première éducation. On remarqua dès ses premières années que ses cris ne pouvaient être apaisés par les amusements ordinaires des enfants, et que pour arrêter ses larmes et le mettre en repos il le fallait porter à la paroisse, où, sitôt qu'il était

entré, il était tranquille et paisible. Après qu'il eut passé les premières années de l'enfance, et qu'on lui eut appris les premiers éléments de la langue latine, on l'envoya au collège, où il fit de si grands progrès dans l'étude, que ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique et le firent pourvoir d'un bénéfice; mais dans la suite son esprit vif et tout de feu leur faisant douter s'il était appelé à cet état, dont toutes les fonctions demandent beaucoup de gravité et une grande modestie, ils le lui auraient peut-être fait quitter, si saint François de Sales, qui se trouva en 1622 à Lyon, où M. Olier le père était pour lors intendant de justice, ne l'en eût empêché, assurant madame Olier qu'elle ne devait point craindre, mais plutôt se réjouir, parce que Dieu, dont il avait imploré les lumières par de ferventes prières, lui avait fait connaître qu'il avait choisi cet enfant pour sa gloire et le bien de son Eglise, la priant non-seulement de ne point faire attention à ses doutes, mais même de lui donner son fils, du consentement de M. Olier, afin qu'étant auprès de lui il pût le former aux vertus ecclésiastiques. La mort de ce saint prélat, qui arriva peu de temps après, empêcha l'exécution de ce dessein.

Ses humanités étant achevées, il étudia en philosophie et soutint à la fin de son cours une thèse en latin et en grec. Il posséda si bien cette dernière langue, qu'elle lui servit beaucoup dans la suite pour l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères. De la philosophie il passa à la théologie, et après avoir reçu les leçons des plus célèbres professeurs de Sorbonne pendant trois années, il prit le degré de bachelier. Ses parents, qui voyaient avec plaisir les grands talents dont il était pourvu, voulant le mettre à la cour pour l'avancer dans les dignités ecclésiastiques, l'engagèrent à paraître dans le monde avec éclat. Il avait grand train, voyait les personnes de la première qualité, et prêchait même quelquefois dans les chaires les plus considérables de Paris. Mais Dieu, qui le voulait entièrement pour lui, rompit les desseins et les mesures que ses parents avaient prises, lui donnant pour cela la pensée d'aller en Italie. M. Olier entreprenant ce voyage, prétendait demeurer quelque

temps à Rome, afin de s'y appliquer plus librement à l'étude de la langue hébraïque; mais ce projet ne lui réussit pas : car la Providence divine permit qu'il eût si mal aux yeux pendant son séjour à Rome, qu'il se vit privé du plaisir de l'étude et en danger de perdre la vue. Dans cette appréhension, il eut recours à la très-sainte Vierge, et fit vœu d'aller de Rome à Notre-Dame-de-Lorette. Il fit ce voyage à pied, dans les plus grandes chaleurs de l'été, ce qui lui causa une fièvre violente, dont il ressentit plusieurs accès; mais en arrivant à Lorette il se trouva parfaitement guéri de cette fièvre et du mal qu'il avait aux yeux.

Après qu'il eut satisfait à ses dévotions dans ce saint lieu, il retourna encore à pied à Rome; mais la mort de son père, qui arriva quelque temps après, l'obligea de revenir à Paris, où dans une retraite qu'il fit à Saint-Lazare chez les prêtres de la Mission, il se disposa à recevoir le sous-diaconat et fut associé par saint Vincent de Paul à la compagnie des ecclésiastiques qui s'assemblaient tous les mardis à Saint-Lazare. Dès lors il conçut un si grand zèle pour l'instruction des pauvres gens de la campagne, qu'il douta s'il devait demeurer à Paris pour se mettre sur les bancs, ou suivre les mouvements de son zèle qui le portait à travailler aux missions et à prêcher dans les villages. Ayant consulté d'habiles gens, ils lui conseillèrent de préférer le fruit que les peuples pouvaient retirer de ses instructions et des études qu'il avait faites, à la réputation qu'il pouvait acquérir en prenant le bonnet de docteur en théologie. Il regarda ce conseil comme une déclaration de la volonté de Dieu, et l'exécuta avec tant d'ardeur, qu'avant qu'il eût atteint l'âge requis pour recevoir la prêtrise, il avait fait faire des missions à ses dépens presque dans tous les lieux où il avait du bien ou de l'Eglise ou de son patrimoine. Il n'aidait pas seulement les ouvriers de la mission, mais il travaillait sous leur conduite, et faisait assidûment le catéchisme et des prédications. Il ne rencontrait pas un pauvre qu'il ne l'instruisît, et se détournait même de son chemin pour catéchiser les laboureurs. Il s'arrêtait encore dans les rues de Paris pour

instruire les pauvres qui lui demandaient l'aumône ; il les menait chez lui et les disposait à faire des confessions générales.

Sitôt qu'il fut élevé au sacerdoce, son zèle s'accrut de telle sorte, qu'après avoir célébré sa première Messe en 1633, il quitta Paris pour aller secourir les âmes les plus abandonnées. Il attira avec lui plusieurs ecclésiastiques d'une naissance distinguée, et les engagea d'aller ensemble en Auvergne (où était située son abbaye de Pébrac), pour y faire des missions dans les montagnes de cette province. Il se prépara à ce voyage par une retraite qu'il fit encore à Saint-Lazare au mois de mars de l'année 1634. Il est difficile d'exprimer quels furent les travaux de ce saint prêtre dans le cours de ses missions en Auvergne, où, après avoir demeuré six mois, il fut obligé (par suite des poursuites de ceux qui s'opposaient à la réforme de son abbaye de Pébrac qu'il avait entreprise) de revenir à Paris. Y étant arrivé il se défit de son carrosse et de tous ses domestiques, à l'exception d'un seul qu'il garda par obéissance à son directeur.

Pendant son séjour dans cette ville, il fut fort sollicité, par un évêque d'une insigne piété, de vouloir prendre sa place et se charger de son évêché : ce prélat y employa même les sollicitations de saint Vincent de Paul, qui avait beaucoup d'autorité sur l'esprit du vénérable Olier ; mais ayant formé le dessein d'aller au Canada pour y prêcher la foi, il préféra à cette dignité les fruits qu'il espérait faire dans cette mission ; cependant il ne réussit pas selon ses désirs, n'ayant pu découvrir d'ouverture pour ce voyage. Dieu ne permit pas néanmoins que son zèle fut inutile ; car ayant trouvé les moyens de retourner en Auvergne, il partit de Paris avec plusieurs ecclésiastiques, qui pendant dix-huit mois firent des missions dans tous les quartiers de cette province et du Velay. M. Olier n'y contribua pas moins de sa personne et de ses biens que la première fois ; mais avec cette différence, qu'il essuya pendant tout ce temps-là de grandes mortifications. Il fut traversé dans tous ses desseins par des usurpateurs du bien de son abbaye,

qui, ne pouvant souffrir qu'il leur résistât, soulevèrent une infinité de personne contre lui, ce qui lui fut fort sensible. Pendant le temps qu'il demeura en Auvergne, il parcourut tous les cantons des diocèses de Clermont, de Saint-Flour et du Puy, dont le clergé et les peuples devinrent la bonne odeur de Jésus-Christ. On voyait les chanoines, les curés et les prieurs travailler avec une sainte émulation à instruire le peuple, à entendre les confessions générales des paysans, à faire faire les exercices spirituels aux prêtres et à visiter les hôpitaux. Tout le monde admirait la modestie et la piété avec laquelle on célébrait l'office divin dans les églises depuis le temps de la mission : ce qui fit concevoir tant de vénération pour M. Olier, qu'un chapitre députa en cour, afin de le demander au roi pour leur évêque. Ceux mêmes qui l'avaient persécuté, reconnurent leur faute et le vinrent trouver, lui amenant leur famille pour recevoir sa bénédiction.

Cette mission étant finie, il se sentit pressé par un mouvement intérieur de la grâce, de se transporter en Bretagne, où l'événement fit voir que Dieu le conduisait pour la réforme d'un monastère de religieuses qu'il entreprit, et dont il vint à bout. Il retourna ensuite à ses exercices ordinaires et aux missions. Pendant qu'il y travaillait, le cardinal de Richelieu lui écrivit que le roi l'avait nommé à la coadjutorerie de l'évêché de Châlons-sur-Marne, et lui en envoya en même temps le brevet. M. Olier reçut cet honneur avec beaucoup de reconnaissance; mais ne pouvant se persuader que Dieu le voulût dans cette dignité, il remercia le cardinal de Richelieu, et le pria de persuader au roi qu'il nommât une autre personne pour remplir cette place. Ce refus étonna tout le monde, et fit peine à ses parents qui ne pouvaient goûter une conduite si extraordinaire, selon le monde; mais Dieu qui le destinait à être l'instituteur de beaucoup de communautés ou séminaires d'ecclésiastiques, qui devaient faire l'ornement et le bon exemple de plusieurs diocèses, ne permit pas qu'il se fixât à la conduite d'un seul, dans lequel il aurait été obligé de borner son zèle. Il lui donna pour cet effet un esprit de force et de sagesse



qui lui fit mépriser les discours du monde et les intérêts de sa famille, auxquels il préféra ceux de Jésus-Christ et de son Eglise, qu'il croyait servir plus utilement par ses missions, qu'il avait dessein de continuer. Mais la divine Providence en disposa autrement.

Le Père Charles de Condren, qui était alors général de la congrégation de l'Oratoire, et qui n'était pas moins zélé pour le bien universel de l'Eglise, que pour l'accroissement et la perfection de sa compagnie, désirant depuis longtemps voir l'établissement de quelque séminaire, dans lequel on disposât les jeunes clercs aux ordres et aux fonctions ecclésiastiques, en communiqua avec plusieurs ecclésiastiques d'un mérite distingué, qu'il avait sous sa direction, du nombre desquels était M. Olier. Tous, approuvant ce dessein, s'unirent ensemble pour former un séminaire, qui, dans la suite, fit un très-grand progrès, et devint une école de vertu sous la conduite de M. Olier. Dieu qui l'avait destiné à cette entreprise, voulut l'éprouver en le tenant, pendant les deux années qui précédèrent cet établissement, dans un état de souffrance et d'abjection si grandes, que celui qui devait être le chef des autres paraissait pendant ce temps-là le rebut des hommes.

Ces saints ecclésiastiques attendant que la divine Providence leur fournit quelque occasion favorable, s'occupèrent pendant temps-là à faire plusieurs missions, jusqu'à ce que s'étant arrêtés à Chartres, ils essayèrent d'y établir un séminaire; mais y ayant demeuré huit mois sans que personne se joignît à eux, ni que l'entreprise eût aucun succès, ils crurent que l'heure de cet établissement n'était pas encore venue, et que Dieu réservait cette œuvre à un autre temps : ainsi, ils jugèrent qu'ils devaient recommencer des missions. Mais, dans le temps qu'ils s'y disposaient, et que plusieurs étaient en différentes provinces pour diverses affaires, un de ces ecclésiastiques, dans un entretien qu'il eut à Paris avec une personne de piété, ayant fait le récit de leur dessein et du mauvais succès qu'ils avaient eu à Chartres, cette personne lui représenta qu'il ne fallait pas abandonner cette entreprise, qui pouvait leur réussir s'ils

voulaient venir demeurer à Vaugirard près Paris. Elle fit de si grandes instances pour cela, qu'elle obligea ce bon prêtre d'en écrire à ceux de sa compagnie. Plusieurs rejetèrent cette proposition : M. Olier s'y opposa même assez longtemps. Mais enfin, persuadé que Dieu, dans l'exécution de ses desseins, se sert quelquefois de ce qui paraît le plus opposé au jugement des hommes, il ne méprisa pas tant cet avis qu'il ne consentit à la prière qu'on lui fit de recommander cette affaire à sa divine Majesté. S'étant retiré pour cet effet, au commencement de l'année 1641, à une maison de campagne aux environs de Paris, pour y faire les exercices spirituels et demander les lumières du ciel, il se trouva, sur la fin de sa retraite, si encouragé à l'entreprise de cet établissement, que, ne doutant point que ce ne fût la volonté de Dieu, il porta plusieurs ecclésiastiques à se joindre à lui pour ce sujet. Il fit dans le même temps une seconde retraite, où Dieu le confirma dans ce dessein, et le remplit de l'esprit qu'il devait inspirer à la communauté, qu'il établit enfin à Vaugirard ; et il loua, pour cet effet, une maison au commencement de l'année 1642.

Dieu donna aussitôt une telle bénédiction à cette entreprise, que, quoique ce saint instituteur fût logé avec ses ecclésiastiques dans une des plus petites et des plus pauvres maisons du village, et que les dépenses qu'ils avaient faites pour leurs missions et pour l'établissement du séminaire de Chartres les eussent réduits à y vivre des libéralités d'une personne de piété qui les y entretenait, néanmoins, dès les premiers mois, plusieurs personnes considérables par leur naissance et par leur piété, s'estimèrent heureuses d'être reçues dans cette sainte compagnie, pour se former aux vertus et aux fonctions ecclésiastiques sous la conduite de M. Olier. Ils n'eurent pas demeuré quatre mois à Vaugirard, que la Providence divine les en tira pour les établir à Paris. Elle choisit pour cela le moyen suivant, qui donna à M. Olier une grande ouverture pour faire des biens inestimables dans cette capitale du royaume. M. de Fiesque, alors curé de Saint-Sulpice, étant affligé des désordres qui régnaient dans sa paroisse, et ennuyé de l'opposition

qu'il trouvait dans plusieurs de ses prêtres habitués qui résistaient à tous ses bons desseins, prit la résolution de quitter sa cure. Comme il avait entendu parler du mérite de M. Olier et de la vertu des ecclésiastiques qui étaient sous sa conduite, il jeta la vue sur eux pour l'exécution de son dessein, et prit l'occasion d'une procession qui se faisait de Saint-Sulpice à Vaugirard, pour demander à quelqu'un du séminaire s'il n'y avait personne dans leur compagnie qui voulût se charger de sa cure et permuter quelque bénéfice simple contre le sien. Cette proposition ne fut point écoutée d'abord ; mais le curé de Saint-Sulpice, persistant dans sa résolution, fit tant d'instances, que plusieurs personnes de piété représentèrent à M. Olier qu'il ne devait point négliger une occasion qui lui donnait entrée dans une moisson abondante, ce qui ne fut pas sans effet, car, après avoir recommandé cette affaire à Dieu, il écouta les propositions de M. de Fiesque, accepta sa cure et en prit possession au mois d'août de la même année 1642.

Le faubourg Saint-Germain, où est située la paroisse de Saint-Sulpice, l'une des plus grandes et des plus considérables de Paris, servait de retraite à tous les libertins et à tous ceux qui vivaient dans l'impureté et dans le désordre. Pour remédier à ces maux et ramener ces brebis égarées dans le bercail de Jésus-Christ, ce nouveau et zélé pasteur se proposa d'y employer plutôt les bons exemples que les reproches et les poursuites violentes ; c'est pourquoi il résolut de mener la vie la plus sainte qu'il lui serait possible. Il en fit vœu dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, promettant à Dieu de faire, le reste de ses jours, ce qu'il croirait être le plus parfait et le plus agréable à sa divine Majesté, le suppliant en même temps de lui donner des ouvriers capables de l'aider dans son entreprise. Dieu, qui lui avait confié la conduite de ces mauvais paroissiens et qui lui en avait réservé la conversion, exauça sa prière, car il lui en envoya plusieurs qu'il logea avec quelques-uns des prêtres qu'il avait amenés du séminaire de Vaugirard, et avec lesquels il vivait d'une manière si édifiante, qu'il ne se distinguait d'eux que par la grandeur de son zèle et par son humi-

lité profonde. Il n'omettait rien de tout ce qui pouvait servir à les établir solidement dans la vertu ; c'est pourquoi, étant persuadé que la cupidité et l'amour désordonné des biens de la terre y sont un obstacle invincible, il leur recommanda très-particulièrement de ne rien exiger pour l'administration du saint Viatique, et de refuser absolument tout ce qu'on leur présenterait pour le sacrement de Pénitence. Il voulut que toutes les rétributions qu'ils recevaient des peuples, pour les autres services, fussent mises en commun, et que chaque particulier se contentât, selon le désir de l'Apôtre, d'avoir sa nourriture et de quoi se vêtir : ce qui s'est toujours observé depuis ce temps-là. Ainsi il forma une communauté qui, sans être fondée, s'est toujours soutenue, et qui, depuis son établissement, n'a jamais manqué de sujets et de prêtres pour desservir cette grande paroisse, quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement.

Cette communauté ayant été remplie en très-peu de temps de plusieurs ouvriers évangéliques, il travailla à la réforme de ses paroissiens, commençant d'abord par la conversion des hérétiques qui y étaient en très-grand nombre. Il entreprit en même temps l'instruction des catholiques par des prédications fréquentes et par les catéchismes qu'il faisait faire dans son église, où il rétablit la majesté des divins offices et le culte du très-saint Sacrement qui y avaient été un peu négligés. Les duels étaient si fréquents dans sa paroisse, qu'on y compta jusqu'à dix-sept personnes en une même semaine périées dans ces malheureux combats. Pour remédier à ces désordres, il persuada à plusieurs seigneurs de faire ensemble une protestation solennelle de n'accepter aucun appel et de ne servir aucun ami qui voulût se battre ; ce qu'ils observèrent fidèlement ; et leur exemple fut suivi par un grand nombre de personnes avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre jusqu'alors si commun. Il abolit aussi plusieurs dérèglements superstitieux qui s'étaient répandus dans certains corps de métiers, et établit plusieurs confréries pour les disposer à célébrer dévotement toutes les fêtes. Il purgea pres-

que tout le faubourg des mauvais lieux qui y étaient, et l'on ne peut s'imaginer les soins qu'il prit pour retirer du dérèglement les pauvres créatures qui habitaient ces lieux infâmes, et les dépenses qu'il fit pour les placer dans des retraites de piété.

Pendant que M. Olier était ainsi occupé au service de sa paroisse, il ne laissait pas de veiller à la conduite de sa communauté et de travailler à obtenir des lettres patentes du roi pour l'érection de son séminaire, qui, après quelques oppositions qu'il fut obligé de lever, et après en avoir obtenu le consentement de l'archevêque de Paris, fut enfin établi à Paris, dans la rue du Colombier. Il ne tarda guère à être rempli de plusieurs saints ecclésiastiques que ce zélé supérieur prenait la peine de former lui-même pour les missions, sans parler de ceux qu'il y préparait à recevoir dignement les ordres ; mais dans le temps qu'il commençait à jouir du fruit de ses travaux, Dieu, voulant éprouver sa constance et sa fidélité, permit que l'ancien curé, sollicité par quelques personnes malintentionnées, fit quelques démarches pour rentrer dans sa cure, prétendant que le bénéfice qu'on lui avait donné à la place n'était pas de la qualité ni du revenu qu'on lui avait fait croire. Il n'en fallut pas davantage ; quelques esprits turbulents, ennemis de la paix et du bon ordre, soit par vengeance de la guerre que ce saint homme faisait à leurs vices, soit par quelques raisons d'intérêt, répandirent ce bruit parmi la populace, et s'écrièrent que l'on faisait injustice à leur ancien pasteur. Une troupe de misérables, armés de tout ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains, vinrent en foule à la chambre de cet homme apostolique, l'en tirèrent avec violence, le chargèrent de coups, et lui tenant le pistolet sous la gorge, le traînèrent honteusement au milieu de la rue ; ils ne le laissèrent en vie que pour aller profiter du pillage que les compagnons de leur audace faisaient dans la maison presbytérale, pendant que quelques uns de ses amis, pour le mettre en sûreté, l'obligèrent de se retirer au palais d'Orléans. L'affaire ayant été portée au Parlement, il fut aussitôt rétabli dans sa cure ; mais, le même jour qu'il retourna dans son presbytère, ces malheureux recommencèrent leurs violences, s'effor-

cèrent d'en rompre la porte et d'y mettre le feu, ce qu'ils auraient enfin exécuté, si leur fureur n'eût été arrêtée par quelques compagnies du régiment des gardes, que la reine eut la bonté d'y envoyer. Enfin, au bout de quarante jours, cette persécution ayant cessé, il profita de la paix et de la confiance qu'avaient en lui les personnes les plus considérables de sa paroisse, pour y affermir le bon ordre qu'il y avait déjà établi avant cette disgrâce. Les guerres civiles qui arrivèrent en France dans les années 1649 et 1652 lui donnèrent lieu d'augmenter sa charité, non-seulement à l'égard de ses paroissiens, mais encore à l'égard de ceux qui venaient de la campagne se réfugier à Paris dans le faubourg Saint-Germain. Il pourvut à la subsistance d'un grand nombre de religieuses de différents Ordres, qu'il fit vivre en communauté autant que la diversité de leurs instituts le pouvait permettre, pour empêcher que le commerce du monde ne leur fit perdre l'esprit de leur vocation, et il prit aussi soin de plusieurs Anglais et Irlandais qui s'étaient réfugiés en France pour y vivre dans la foi catholique et éviter la persécution des hérétiques.

Après avoir servi sa paroisse environ pendant dix ans, il fut attaqué, la même année 1652, d'une violente maladie, dont il crut qu'il ne relèverait pas; il se fit administrer les derniers Sacrements de l'Eglise, et se démit de sa cure entre les mains de l'abbé de Saint-Germain-des-Frès, et celui-ci la conféra à M. de Brétonvilliers, qui en prit possession au mois de juin. Mais sa dernière heure n'étant pas encore venue, et la fièvre l'ayant quittée, il se trouva en état, au mois d'août, d'aller à la campagne. Ce voyage, qu'il n'entreprit que pour le rétablissement de sa santé, lui fut une occasion de faire plusieurs choses importantes à la gloire de Dieu. Car, outre les séminaires qu'il avait établis à Paris, à Nantes et à Viviers, il en établit encore un quatrième au Puy en Velay, à la prière de l'évêque et de son chapitre, et procura une mission générale au Vivarais, qui en avait un extrême besoin. Il fit venir pour cela des missionnaires de divers endroits, qu'il envoya en tous les quartiers de cette province pour y prêcher l'Évangile, et, par ce moyen, il

rétablit en divers lieux, et surtout à Privas, l'exercice de la religion catholique, qui en était bannie depuis plusieurs années. De retour à Paris, il travailla sans relâche à perfectionner les âmes que Dieu avait confiées à sa conduite ; l'année suivante, étant tombé en apoplexie, et devenu paralytique de la moitié du corps, il fut obligé de cesser ces fonctions de charité. Ayant recouvré quelques forces en 1654, il ne manqua pas de les employer au service de l'Église : il envoya de ses ecclésiastiques à Clermont en Auvergne, pour y établir un cinquième séminaire ; il en donna d'autres aussi pour aider une colonie de Français qui allaient habiter l'île de Mont-Réal dans la Nouvelle-France, et pour travailler en même temps à la conversion des sauvages. Enfin, après avoir rendu de grands services à l'Église, il mourut le 2 avril de l'an 1657, n'étant âgé que de quarante-huit ans, six mois et onze jours.

Depuis sa mort, on a encore fondé d'autres séminaires, à Lyon, à Bourges, à Avignon, en d'autres villes considérables, et même jusque dans le Canada. Il y en a environ dix ou douze qui dépendent du supérieur de celui de Saint-Sulpice à Paris, qui est comme général de tous ces séminaires. Tous les ans, à certain jour, après la Messe, qui ordinairement est célébrée dans le séminaire de Paris par un archevêque ou un évêque, tous les séminaristes, chacun à son rang, s'approchent de l'autel et se mettent à genoux devant l'évêque ; ils renouvellent les promesses qu'ils ont faites à Dieu de le prendre pour leur héritage en entrant dans la cléricature, et prononcent ces paroles : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.*

Après la mort de M. Olier, l'éclat des miracles qu'on attribua à son intercession augmenta encore l'idée qu'on avait de sa sainteté, et l'on fit deux fois des informations juridiques sur ces prodiges, dont la réalité parut constatée. La réputation du pieux fondateur n'a fait que s'accroître jusqu'à ce jour.

Le séminaire prit aussi un accroissement considérable, ainsi que la communauté qui le dirige.

Le second supérieur de la société nouvelle fut M. Alexandre

le Ragois de Brétonvilliers, élu sous la présidence de saint Vincent de Paul, le 13 juin 1657. Le choix des Sulpiciens ne pouvait être douteux dans une communauté animée d'un si bon esprit, car M. Olier avait désigné lui-même M. de Brétonvilliers, qui fut nommé d'une voix unanime. Ce nouveau supérieur marcha sur les traces de celui qui l'avait précédé, et fut, sous tous les rapports, le soutien de la maison. Il acheta, près de l'église Saint-Sulpice, dont il était aussi curé depuis l'année 1652, une place où il bâtit une chapelle particulière pour le séminaire, dans laquelle, comme on l'a vu souvent depuis, plusieurs évêques nommés reçurent la consécration. Il établit ses prêtres dans plusieurs séminaires de province, et commença sur une grande échelle le plan et les constructions de celui de Paris. Il mourut au séminaire, en odeur de sainteté, à l'âge de cinquante-six ans, le 12 juin 1676, et fut inhumé à côté de M. Olier. Il eut pour successeur, comme curé, M. Ragudet de Poussé, et comme supérieur du séminaire le célèbre Tronson, qui, le premier, eut la haute direction des séminaires sans avoir eu la direction de la cure de Saint-Sulpice. Louis Tronson, sous lequel la communauté entra encore dans quatre nouveaux séminaires, garda dans cette société l'esprit qu'y avait introduit l'illustre fondateur auquel il s'était adjoint le 1<sup>er</sup> mars 1656. Comme ce vertueux ami, comme son prédécesseur immédiat, Louis Tronson décéda à Paris, le 26 février 1700, dans une très-grande réputation de sainteté. Il était alors âgé de soixante-dix-neuf ans.

François Lechassier, sous lequel les Sulpiciens eurent l'administration des séminaires d'Avignon (1705) et d'Orléans (1707), était un des élèves de la société qu'il était appelé à gouverner. Après avoir été supérieur de la communauté des prêtres de la paroisse, il fut élu supérieur général en 1700, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 19 août 1725. Il était alors doyen de la faculté de théologie de Paris. Charles-Maurice Le Pelletier, frère de l'aimable Sousi, dont l'abbé Proyart a publié la *Vie*, fut élu supérieur général en 1725, et fut le véritable fondateur, à parler rigoureusement, du séminaire



de Nantes, qui n'avait été qu'à l'état de projet sous M. Olier. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, le 7 septembre 1731. Jean Couturier lui succéda la même année, et étant âgé de quatre-vingt-un ans, qu'il avait passés fidèlement sur les traces de ses prédécesseurs, il mourut le 30 mars 1770. Après lui vint Claude Bourachot, qui était, comme ses trois prédécesseurs immédiats, docteur en théologie de la Faculté de Paris. Agé de près de quatre-vingts ans, il mourut le 2 juillet 1777, et eut pour successeur Pierre Le Gallic, né en Bretagne, au diocèse de Quimper, qui se démit du supérieurat en 1782, et vit nommer son successeur Jacques-André Emery, au mois de septembre de la même année. C'est sous cet homme célèbre, M. Emery, que fut dispersée par la Révolution la Société des Sulpiciens.

(BADICHE).

## LE VÉNÉRABLE DOMINIQUE TUOC,

CONFESSEUR DE LA FOI.

C'était un prêtre du Tongking oriental, converti à la foi et élevé dans la sainteté par les missionnaires de la sainte Propagande. Ordonné prêtre, il avait généreusement persisté, malgré les persécutions, dans les périlleuses fonctions de missionnaire catholique, et pendant trente-trois ans il avait pu échapper aux périls semés partout autour de lui, lorsqu'il fut arrêté aux premiers jours du printemps de 1839, par les émissaires du roi Minh-Mengh.

Les nombreux Tongkinois, qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, firent des sacrifices pour le racheter. Mais le mandarin, qui s'était emparé de lui, se montra impitoyable, et le saint missionnaire fut tué à coups de couteau le 2 avril 1839; il avait soixante-six ans.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Sainte Théodote, mère de saint Côme et de saint Damien, consacra ses deux fils à la très-sainte Vierge, qui en fit de grands Saints.

On rencontre en Judée, à quelque distance de Nazareth, une petite chapelle où l'on salue une statue de Notre-Dame, que la tradition dit avoir été faite par les Anges au lieu où la très-sainte Vierge apprit en ce jour, selon la tradition, que les juifs voulaient précipiter Notre-Seigneur Jésus-Christ du haut d'un rocher. On vénère, non loin de là, une fontaine où l'enfant Jésus allait puiser de l'eau pour sa très-sainte Mère.

La ville de Poitiers est délivrée des anglais, qui l'assiégeaient, par Notre-Dame-la-Grande, à qui on remet les clefs de la ville.

#### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

Saint François de Paule, instituteur de l'ordre des Minimes, qui, étant devenu célèbre par ses vertus et ses miracles, fut canonisé par le pape Léon X.

A Césarée, en Palestine, la fête de saint Amphien ou Appien, martyr, qui, durant la persécution de Galère-Maximien, ayant repris le président Urbain de ce qu'il sacrifiait aux idoles, fut cruellement déchiré; puis, par un raffinement de cruauté, on lui enveloppa les pieds avec un linge trempé dans de l'huile, auquel on mit le feu; enfin il fut précipité dans la mer: de sorte que, passant par le feu et par l'eau, il parvint au lieu du rafraîchissement.

1

QUARTO NONAS APRILIS.

Sancti Francisci de Paula, Ordinis Minimorum Institutoris, quem virtutibus et miraculis clarum Leo Decimus Sanctorum numero adscripsit. — Cesareæ in Palæstina, natalis sancti Amphiani Martyris, qui in persecutione Galerii Maximiani cum Urbanum Præsidem idolis immolantem arguisset, sæve dilaniatus, ac pedibus lino in oleum intincto, eoque incenso obvolutis, acerbissime cruciatus, demum in mare demersus, transiens per ignem et aquam, eductus est in refrigerium. — Ibidem, passio sanctæ Theodosiæ Virginis Tyriæ, quæ in eadem persecutione cum sanctos Confessores ante tribunal stantes publice salutasset, atque rogasset, ut cum ad Dominum pervenissent, sui recordarentur, a militibus tenta, et ad Urbanum Præsidem ducta, ejus jussu lateribus et mammis ad interiora usque dilaniatis, in mare tandem projicitur. — Lugduni, sancti Nicetii ejusdem urbis Episcopi, vita et miraculis clari. — Apud Comum, sancti Abundii Episcopi et Confessoris. — Apud Lingonas, sancti Urbani Episcopi. — In Palestina, depositio sanctæ Mariæ Ægyptiacæ, quæ Peccatrix appellatur.

Au même endroit, sainte Théodosie, vierge, de la ville de Tyr, qui, durant la même persécution, ayant publiquement salué les saints confesseurs qui étaient debout devant le tribunal, et les priant de se souvenir d'elle lorsqu'ils seraient arrivés au ciel, fut arrêtée par les soldats et menée au président Urbain, par l'ordre duquel elle eut les côtés et les mamelles déchirés jusqu'au fond des entrailles ; ensuite elle fut jetée dans la mer.

A Lyon, saint Nizier, évêque de cette ville, illustre par sa sainteté et ses miracles.

A Côme, saint Abonde, évêque et confesseur.

A Langres, saint Urbain, évêque.

En Palestine, le décès de sainte Marie Egyptienne, surnommée la Pécheresse.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Saint Polycarpe et ses compagnons, martyrs à Alexandrie.

Saint Euthyme, évêque dans l'Hellespont, surnommé le Thaumaturge, à cause des nombreux miracles qu'il obtient de Dieu.

Saint Gortunien, martyr.

Sainte Floberte, vierge du VIII<sup>e</sup> siècle, honorée à Amilly, en Brie.

Saint Tite, le Thaumaturge, prêtre, honoré chez les Grecs.

Saint Marcellin et saint Satule, martyrs avec quatre autres.

Saint Orban et ses compagnons, martyrs en Macédoine.

Saint Longin, deuxième de ce nom, évêque de Viviers.

Sainte Théodosie de Tyr est honorée à Montier-en-Der, dans la Haute-Marne, où on l'appelle sainte Thuisse.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Jean Brunet, prêtre du diocèse de Rennes, condamné à mort, comme réfractaire, c'est-à-dire comme catholique, par le tribunal criminel d'Ile-et-Vilaine, le 1<sup>er</sup> avril 1794, exécuté le lendemain, 2.

Anthoine Lothinger, prêtre Chartreux, expulsé de son cloître,

sortit de France pour ne pas se parjurer ; puis il revint à son pays en 1797, croyant les fureurs calmées. Mais il fut arrêté à Nancy, condamné et guillotiné le 2 avril 1798.

Jean-Jacques Gros, prêtre Bénédictin au diocèse d'Aire, fut expulsé de son cloître à la suppression des ordres monastiques et se réfugia à Toulouse. Mais comme il n'avait pas fait et ne voulait pas faire le serment qui l'eût séparé de l'Église, il fut condamné à mort par le tribunal criminel de la Haute-Loire, et guillotiné le lendemain 2 avril 1794.

## TROISIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Benoît le More, Frère Mineur. — Sainte Agape, sainte Irène, sainte Chionie, sainte Philippe, sainte Casie, sainte Eutyquie, et saint Agathon, martyrs. — Saint Ulpien, martyr. — Saint Nicétas, abbé en Bithinie. — Saint Urbic, évêque de Clermont. — Saint Joseph l'Hymnographe. — Saint Richard, évêque de Chichester. — Le Bienheureux Gandulphe, Frère Mineur. — La Bienheureuse Angélique, abbesse. — Le Vénérable curé Boussière, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT BENOIT LE MORE,

FRÈRE MINEUR.

Il n'y a point de race si dégénérée que Dieu n'en puisse tirer, par les mérites de Jésus-Christ, notre Seigneur, d'admirables fruits de vertu et de sainteté. Si abaissés que soient les nègres, Dieu n'a pas dédaigné de choisir parmi eux ses plus chers amis. L'Église, fidèle aux sentiments de son Époux, s'en fait honneur alors : elle les reçoit avec joie sur ses autels et les prend pour ses protecteurs.

Saint Benoît le More, qui a été canonisé par Pie VII, c'est-à-dire, presque de nos jours, était issu de cette race avilie, que la malédiction de Noé tient encore sous un dur esclavage. Son père, Christophe Manasseri, était esclave d'un riche Sicilien, possesseur de la terre de San-Fratello, située près des rivages de la mer, au nord de Messine. Sa mère, Diane Larcari, avait été esclave de la maison de Lanza, mais ses maîtres l'avaient affranchie. Elle était de race africaine aussi bien que Christophe ; de là vint à saint Benoît le surnom de More, c'est-à-dire de nègre, selon la signification de ce mot dans la langue italienne.

Christophe et Diane avaient reçu la bénédiction de l'Eglise pour leur mariage, mais ils vivaient dans la continence, ne voulant point donner le jour à des enfants qui seraient privés de leur liberté en naissant. Le maître de Christophe l'ayant su, leur promit d'affranchir leur premier né, et ainsi vint au monde le bienheureux Benoît. On croit que ce fut vers l'an 1526. Depuis, Christophe et Diane eurent un autre fils et deux filles, mais esclaves comme leur père. Une des nièces de saint Benoît prit cependant l'habit du Tiers-Ordre de saint François, et mourut en odeur de sainteté à Pavie, le 8 Mai 1643.

Saint Benoît fut élevé chrétiennement. Son père avait une foi très-vive, une grande dévotion à la très-sainte Vierge et un amour ardent pour les pauvres. Tout esclave qu'il était, ne possédant rien, pas même son corps, il ne pouvait s'empêcher de leur faire d'abondantes aumônes. Son maître, qui avait confiance en sa probité et en son intelligence, lui avait donné comme l'intendance de sa terre de San-Fratello. Christophe dirigeait les travaux, avait soin des récoltes, et Dieu bénissant ses moissons, il faisait entrer les pauvres en partage de l'abondance de son maître. En avait-il le droit ? Régulièrement il ne l'avait pas. Cependant Dieu, qui voyait sa droiture, se plaisait à récompenser sa charité ; il rendait au centuple ce que les pauvres pouvaient recevoir. Les revenus augmentaient, les troupeaux s'accroissaient sans mesure, et le maître profitait des pieuses infidélités de son esclave.

Cependant les autres ouvriers, jaloux de son crédit, accusèrent Christophe de détournement. Le fait était évident, et, l'esclave perdit la confiance de son maître. Il ne regretta point son pouvoir, mais l'abandon où ses chers pauvres allaient se trouver. Dieu se chargea de justifier la sainte imprudence de son serviteur. Les récoltes diminuèrent, les troupeaux devinrent stériles. Le maître effrayé rendit à Christophe son intendance, et l'abondance rentra dans sa maison.

Tel était le père de saint Benoît. On devine comment un pareil homme éleva son fils. Il ne lui apprit point les lettres humaines ; il ne savait ni lire ni écrire, et son fils n'en sut

jamais plus que lui, mais il lui apprit la science des Saints ; c'est-à-dire à aimer Dieu par-dessus tout, à le prier sans cesse, à le prendre pour unique règle de ses pensées, et pour le dernier but de la vie. L'enfant répondait merveilleusement à ces soins ; il gardait les troupeaux, et quand ses camarades l'allaient trouver, ils le surprenaient toujours à genoux et absorbé dans sa prière : aussi ne l'appelaient-ils déjà que le saint More ou le saint Nègre. D'autres fois cependant ils l'accablaient de railleries et d'injures, parce qu'il ne voulait point se mêler à leurs jeux : ils se moquaient de sa naissance, de la noirceur de sa peau, de l'esclavage de ses parents, et le nommaient par dérision le *Schiavotto*, le petit esclave.

Saint Benoît endurait toutes leurs moqueries avec patience ; il les fuyait non par haine, mais par amour de la solitude, où l'on peut prier Dieu avec un entier recueillement de l'âme. A l'âge de dix-huit ans, à force de peines et de privations, il parvint à ramasser le prix d'une paire de bœufs. Dès lors il travailla seul, priant et méditant en conduisant sa charrue. Il passa trois années ainsi ; mais l'heure approchait où Dieu voulait l'appeler à une vie plus parfaite.

Ee ce temps-là, un jeune et riche seigneur de Sicile, J. Lanza de San-Marco, terre peu éloignée de San-Fratello, s'était séparé de sa femme pour se donner tout à Dieu dans la solitude. La jeune épouse avait courageusement quitté le monde et était entrée dans un monastère ; Lanza s'était retiré dans l'ermitage de Santa-Domenica. Quelques autres personnes s'étaient jointes à lui ; ils menaient ensemble la vie érémitique sous la règle de Saint-François, à laquelle ils avaient ajouté un quatrième vœu pour des austérités particulières.

Un jour que Lanza passait dans la campagne de San-Fratello, il rencontra Benoît, que les autres ouvriers accablaient de railleries suivant leur coutume. Touché de la patience du Saint, l'ermite les reprit avec force : Vous vous moquez aujourd'hui de ce pauvre esclave, leur dit-il : mais bientôt vous entendrez parler de sa renommée. Puis, s'adressant à celui qui dirigeait les travaux : Je vous recommande Benoît, ajouta-t-il, parce

qu'il viendra me joindre avant peu de temps et se fera religieux.

Peu de jours après, Lanza rencontra encore saint Benoît. Cette fois il était seul. Que fais-tu là, lui dit-il ? Va, défais-toi de tes bœufs, et viens à l'ermitage avec moi.

Le Saint vendit ses bœufs et le suivit aussitôt.

Benoît avait alors vingt et un ans. Le Pape Jules III venait d'approuver par un bref la nouvelle congrégation des Ermites de Saint-François. Le bienheureux put donc bientôt prononcer ses vœux. Il mena dans le désert de Santa-Domenica la vie des anciens solitaires de la Thébaïde, ne buvant pas de vin, mangeant une seule fois le jour du pain et des herbages, châtiant sa chair et se déchirant le corps jusqu'à verser son sang en abondance. A l'imitation de saint Paul ermite, il s'était fait une tunique en feuilles de palmier ; il y ajoutait l'hiver un capuce d'étoffe très-grossière. Quand il entra plus tard dans la réforme de Saint-François, il n'abandonna pas sa chère tunique et la porta sous sa robe jusqu'à la mort.

Saint Benoît et les autres ermites, ses compagnons, réunis par Lanza, passèrent encore cinq années à Santa-Domenica ; mais la renommée de leur vie austère et de leur sainteté s'étant répandue dans les pays voisins, le peuple y accourut en foule ; de sorte que craignant la dissipation et la vaine gloire, ils se retirèrent dans la vallée de Mazzara sur les bords du Platani, où ils demeurèrent pendant huit ans, puis à Mancusa, dans un lieu aride et très-froid, où ils se virent réduits à chasser les loups de leurs cavernes pour y habiter.

Un jour que Benoît se rendait, par l'ordre de son supérieur, de Mancusa à Carini, il rencontra sur son chemin une pauvre femme rongée par un cancer affreux, qui le supplia avec instance de faire sur sa plaie le signe de la Croix. Touché de sa misère, le Saint fit le signe de la Croix et s'en alla. Le lendemain le cancer avait disparu. Le bruit de ce miracle vola partout ; les malades affluèrent : il fallut s'enfuir de nouveau pour chercher une autre solitude. Cette fois les pieux ermites s'établirent sur le Monte-Pellegrino, auprès de la grotte où sainte



Rosalie avait été ensevelie, et où l'on devait retrouver son corps un demi-siècle plus tard, en 1624. Ils s'y bâtirent de pauvres cellules avec des rochers et des branchages ; mais ils étaient si pauvres qu'ils ne savaient comment élever une église au milieu d'eux. La bonté de Dieu y pourvut. Le vice-roi de Sicile, don Juan Lacerda, duc de Médina-Celi, ayant entendu parler de l'austérité de ces nouveaux solitaires, leur fit construire une petite église, y ajouta des cellules nouvelles et un réservoir d'eau. On montrait encore sur cette sainte montagne, au commencement de ce siècle, les cellules de Lanza et de saint Benoît.

C'est là en effet que mourut le vénérable Lanza, comblé de grâces et de mérites. Le pauvre fils de l'esclave Christophe lui succéda par le libre choix de ses compagnons. Il les conduisit jusqu'en 1562, où le Pape Pie IV réunit leur congrégation à l'Ordre de Saint-François d'où elle était sortie.

La réforme de cet Ordre célèbre commençait alors à s'établir en Sicile ; par une inspiration de la très-sainte Vierge, saint Benoît résolut de s'y consacrer. Il se retira donc au couvent de Sainte-Marie de Jésus, qui était situé près de la ville de Palerme. Les Franciscains l'accueillirent avec joie. A peine eus-je connu, dit le P. Archange de Scicli, l'instance de Benoît, que, suivi des autres religieux, j'accourus pour l'embrasser. Car nulle délibération n'était nécessaire pour admettre parmi les enfants de la réforme un homme dont la vertu, les miracles et la sainteté avaient divulgué la renommée dans toute la Sicile.

Le saint nègre fut ensuite envoyé au couvent de Sainte-Anne de la Giulana, où il passa trois années dans la contemplation et les austérités de la pénitence. Il revint ensuite à Sainte-Marie, et le gardien lui confia les humbles fonctions de cuisinier du monastère. Il s'en acquittait avec joie, heureux de faire la volonté de Dieu, recourant à ce bon Père quand les provisions ou le temps lui manquaient.

Un jour d'hiver, il ne se trouva plus rien au couvent. La neige était tombée en si grande abondance que l'on ne pou-

vait aller quêter à la ville. « Le soir, dit Mgr Luquet, qui nous a donné la vie de saint Benoît le More, Benoît prit avec lui le Frère qui l'aidait à la cuisine ; ils remplirent ensemble d'eau plusieurs grands vases qui se trouvaient là ; puis, nouvel Élisée, le saint Noir appela dans une grande confiance la fécondité de Dieu sur l'oblation de sa prière. La nuit se passa tout entière dans cette amoureuse et confiante oraison. Quand le matin fut venu, Benoît et son compagnon vinrent à la cuisine. Les vases qu'ils avaient préparés la veille se trouvèrent remplis de poissons encore palpitants ; et en si grand nombre qu'ils suffirent abondamment pour les besoins de la communauté. »

Le jour de Noël, l'inquisiteur de Sicile, don Diégo de Ahédo, qui devint plus tard archevêque de Palerme, vint célébrer cette fête au couvent de Sainte-Marie avec les religieux réformés. Connaissant la pauvreté de la maison, il avait envoyé quelques provisions, voulant, disait-il, goûter de la cuisine du célèbre *Messer*, nom sous lequel on désignait, par dérision, notre Saint. Le Bienheureux ne songeait guère au dîner de l'inquisiteur de Sicile ; il ne pensait qu'à fêter la venue de Notre-Seigneur ; aussi passa-t-il cette nuit en prières, et le matin, la grand-messe était bien avancée qu'on ne l'avait point encore vu dans la cuisine. On le fit chercher partout, mais en vain. « On en était à l'Évangile, dit son historien, quand le thuriféraire agitant son encensoir, sentit qu'il rencontrait un obstacle derrière une tapisserie de la tribune voisine. Il y regarda et il vit Frère Benoît, à genoux, absorbé en Dieu. Il le secoua pour le faire revenir à lui, l'avertissant que le Père vicaire le cherchait avec anxiété ; mais Benoît lui fit signe de garder le silence, et il reprit son oraison jusqu'à la fin de la Messe. Alors Benoît se levant, prit un cierge et se rendit à la cuisine pour y allumer le feu.

» Le Père Ambroise averti vint en grande hâte, et trouva Benoît à genoux, immobile et son cierge à la main. Il le secoua fortement pour le faire lever ; mais il ne parvint à le faire revenir à lui, qu'au bout d'un certain temps. D'autres religieux

étaient accourus pour faire aussi des reproches à Benoît, lequel se contentait de répondre qu'on pouvait sonner le dîner et se rendre au réfectoire, que tout était déjà prêt.

» — Comment est-ce possible, lui demanda le Père vicaire ?

» — Le Seigneur ne nous abandonnera pas, répondit Benoît.

Et, dans ce moment, en présence de tous les religieux et de l'inquisiteur, qui était venu comme les autres, deux jeunes hommes vêtus de blanc, de la tête aux pieds, se présentèrent dans la cuisine ; puis, relevant les manches de leurs tuniques, ils commencèrent à préparer le repas. A cette vue, Benoît pria de nouveau les Frères d'aller au réfectoire, ce qu'ils firent. A peine se trouvaient-ils à table, que les mets furent servis : et quels mets ? préparés par la main des Anges ! Les religieux prirent leur repas ; tout saisis du prodigieux événement dont ils venaient d'être les témoins. Dieu, par ce miracle, démontra que la confiance de ses serviteurs n'est pas une orgueilleuse présomption. Il fit voir combien les célestes compagnons qu'il nous a donnés, et que la plupart des chrétiens traitent avec si peu de considération, sont de fidèles compagnons pour ses amis. »

On construisit un nouveau dortoir dans le couvent : les religieux vivant d'aumônes, les ouvriers travaillaient par charité ; seulement le couvent les nourrissait. Il vint un matin jusqu'à trente maçons. On ne les attendait point, et il n'y avait pas de provisions. Le gardien inquiet va trouver le saint Noir. Dieu enverra sa providence, répondit Benoît. Le gardien se retira peu rassuré. L'heure du dîner arriva ; on avertit Benoît que les ouvriers attendaient. Qu'ils aillent à table, dit le Saint, parce que nous avons la grâce de Dieu pour tous, et en abondance. Tous furent en effet copieusement servis.

« Un autre jour, qu'il avait besoin de bois pour sa cuisine, il sortit afin d'en ramasser sur la montagne, où l'ouragan avait renversé un très-grand arbre. Avec les forces d'un seul homme, il était impossible de songer à remuer cet arbre : mais Benoît le chargea sur ses épaules, et le transporta ainsi au couvent. Stupéfaits à cette vue, les religieux lui demandent comment il

a pu supporter un poids aussi excessif ; et lui, pour toute réponse, détourna la question en disant, qu'il en avait besoin pour le feu de sa cuisine. »

Mais Dieu voulut mettre son serviteur à une plus rude épreuve, et, après avoir affermi sa vertu dans ces humbles fonctions, il se plut à l'exercer dans les voies si difficiles du commandement.

En l'année 1578, le 15 février, il se tint au couvent de Sainte-Marie des Anges de Palerme un Chapitre provincial où l'on élut, selon la bulle de Clément VII, un custode pour les Franciscains réformés de Sicile. On élut aussi des gardiens particuliers pour chaque couvent, et Frère Benoît fut choisi pour diriger le couvent de Sainte-Marie de Jésus. Ce fut une grande douleur pour le saint Noir ; il supplia, mais en vain, qu'on le dispensât de porter ce pesant fardeau. Il lui fallut céder, et commander par obéissance. Il le fit avec une douceur et une humilité admirable, s'estimant toujours le dernier de tous, ne dédaignant pas d'aider comme par le passé aux plus vils travaux, reprenant avec une charité si ingénieuse qu'on ne pouvait se défendre de tomber à ses pieds pour le remercier de ses paternels avis.

Sa position était bien difficile cependant, surtout vis-à-vis des prêtres, lui qui n'était que Frère lai et sans aucune instruction. Mais il était, dit son historien, toujours plein d'affabilité quand il se présentait devant les religieux honorés du sacerdoce. Il leur représentait d'un air humble et grave leur savoir, leurs belles qualités, le caractère dont ils étaient revêtus. Il leur faisait ensuite observer le peu d'édification et l'étonnement qu'auraient les jeunes religieux, si les manquements venaient à être autorisés par l'exemple de Pères aussi respectables et renommés. Il en concluait, avec tant de douceur, la nécessité d'un amendement que, de l'aveu de tous, il était impossible de résister à la suavité d'un pareil langage. En toute circonstance, du reste, il se montrait humble dans son maintien, pauvre dans son vêtement, amaigri par la pénitence. Il était respectueux avec les religieux revêtus du sacerdoce, cha-

ritable avec les laïques, condescendant pour les novices, patient avec les hommes de service, affable pour tous. Il était respecté, aimé, obéi avec la plus grande exactitude. Nul n'abusait de l'esprit d'humilité qui le portait à s'abaisser devant tout le monde. Un jour qu'il avait repris un novice pour une faute grave, dont celui-ci fut ensuite trouvé innocent, il se jeta devant lui, à genoux, lui demandant humblement pardon. Or, non-seulement cet acte ne lui attira aucun mépris, mais causa une grande admiration aux religieux, édifiés d'un tel acte en un maître et supérieur.

Ils étaient dignes, au reste, de comprendre la grandeur de cet abaissement volontaire. L'esprit du séraphique saint François revivait en ces bons religieux, et je ne puis me défendre de transcrire encore le tableau de la vie austère qu'ils menaient.

« Une oraison presque perpétuelle formait leur principale occupation. Ils employaient deux heures chaque jour à la méditation ; outre la pieuse récitation de l'office divin, suivi de l'office des morts, de celui de la très-sainte Vierge, et des sept psaumes de la pénitence, à l'exception des jours de fête. Après Complies, ils n'omettaient jamais non plus l'office connu sous le nom de *la Benedetta*. Leur abstinence était admirable ; le dimanche et le jeudi seulement, ils mangeaient des mets cuits ; ils se contentaient, les autres jours, de pain, de fruits et d'herbes crues. Outre les jeûnes de l'Église, ils observaient rigoureusement le carême de quarante jours à partir de l'Épiphanie, ceux de l'Ascension à la Pentecôte, de l'Octave du Prince des apôtres à l'Assomption de la très-sainte Vierge, et du 20 août au 20 septembre. Ils réprimaient la révolte de leurs sens par divers genres de mortification. Les uns dormaient sur la terre nue, les autres sur de rudes planches. D'autres portaient aux cuisses des cercles de fer ; d'autres de rudes cilices, et des chemises également en fer. Ils semblaient, en un mot, vouloir reproduire les merveilles des anciennes solitudes d'Égypte. Le monde ne les connut pas, car leur vie était toute dans le ciel. »

Saint Benoît resta trois années gardien du couvent de Sainte-

Marie de Jésus. Pendant cet intervalle il se tint un Chapitre à Girgenti et il y fut appelé. Partout où il passait, les peuples accouraient pour le voir, toucher ses vêtements et recevoir sa bénédiction, si bien que pour échapper à tous ces honneurs, il n'osait plus voyager que de nuit. Dans la ville de Bivona l'empressement fut si grand, que le Saint fut obligé de se cacher et de s'enfuir.

Comme il approchait de Girgenti, un voyageur nommé Polizzi, le voyant tout exténué de fatigue, ainsi que les deux religieux qui l'accompagnaient, leur offrit un peu de vin et de biscuit qu'il portait avec lui pour le voyage. Les religieux acceptèrent, et il resta très-peu de provisions. Ils remercièrent cet homme charitable et continuèrent leur route. Un peu plus loin, à un endroit appelé Fontana-Fredda, Polizzi descendit de cheval pour s'y rafraîchir : quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en ouvrant son sac, il le trouva tout plein de biscuit et vit que sa bouteille était encore toute remplie de vin !

Cependant Girgenti était dans l'attente : on avait placé sur la route des vedettes pour annoncer l'arrivée du saint Noir. Le peuple encombrait les rues où il devait passer. Un cri se fait entendre dans la foule : Voilà le Saint ! Une immense clameur lui succède ; le peuple se précipite au-devant de lui. Le clergé sort de la cathédrale pour le recevoir avec plus d'honneur. Le Saint confus ne savait comment se soustraire à cet empressement ; plus il s'humiliait et plus les cris d'admiration redoublaient. Les uns lui baisaient les mains ; les autres cherchaient à toucher ses vêtements ; d'autres se jetaient à genoux sur son passage pour recevoir sa bénédiction ; la plupart pleuraient de joie et se recommandaient à ses prières. Ce fut un grand triomphe et une terrible épreuve ; mais son humilité était encore plus grande et plus forte.

On ne saurait, au reste, s'étonner de ces manifestations publiques, en songeant à la multitude de miracles que Dieu se plaisait à opérer par son serviteur. Que de malades il avait guéris en faisant sur eux le signe de la Croix ! Il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; à sa parole les boiteux mar-

chaient, les paralytiques se levaient, les morts ressuscitaient. Il semblait que Notre-Seigneur eût donné à ce pauvre nègre toute sa puissance sur la vie et sur la mort.

Il lisait dans les cœurs, et l'avenir n'avait point de secrets pour lui. Il révélait aux pécheurs leur malheureux état, et ils se convertissaient. Vous venez pour savoir des nouvelles de votre fils, disait-il à une pauvre mère inquiète ; allez dans la paix de Dieu, vous en aurez de bonnes et vous le reverrez bientôt. Deux jours après, son fils lui écrivit pour lui annoncer son retour.

Un homme de la campagne lui offrit un panier de raisins : le Saint en prit quelques grappes, et lui rendant le reste : Je garde seulement, lui dit-il, ce qui vient de votre vigne. Les autres grappes avaient été prises en effet dans la vigne du voisin.

Jeanne d'Aragona lui recommandait son mari et son fils dangereusement malades. Pour le premier, ne craignez rien, lui répondit-il, Notre-Seigneur vous fera la grâce. — Mais l'enfant, dit la mère ! — C'est bon, c'est bon, ne vous mettez pas en peine, reprit le Saint ; pouvez-vous rien faire de mieux que de le donner au bon Dieu ? Laissez-le aller en Paradis.

Le mari guérit en effet cinq jours après, et l'enfant mourut.

« Antoine Vignes, marchand de Catane, établi à Palerme, attendait depuis longtemps un navire d'Espagne ; Benoît lui avait promis positivement que ce navire arriverait à bon port ; mais le temps passait et le marchand avait conçu les plus vives inquiétudes. Benoît lui dit de nouveau : Le retard vient de ce que le mauvais temps l'a forcé de relâcher pendant quinze jours en Sardaigne. A ce moment un navire parut en mer ; Antoine crut que c'était le sien. Non, dit Benoît, ce n'est pas celui que vous attendez ; celui-ci vient de Majorque, le vôtre ne tardera pas. Il arriva en effet le lendemain. Quelques jours après, le marchand, par reconnaissance, porta du poisson tout cuit au couvent, mais il craignait d'être arrivé trop tard. Le portier le rassura aussitôt en lui disant que le Saint avait connu d'avance son intention, et qu'il avait tout exprès retardé le dîner de

quelques instants. Vignès cependant n'avait manifesté son intention à personne.

» Une autre fois, pendant qu'il était gardien de son couvent, il était allé avec un Frère lai quêter à une pêche de thons. Prions pour le Seigneur, dit-il à son compagnon, afin que cette nuit il veuille bien délivrer des mains des Turcs les pauvres gens de cette pêche. Le Frère lui répondit : Mais, Père, comment savez-vous que les Turcs viendront ici cette nuit ? Benoît répliqua : Et pourtant il en arrivera ainsi. Vers minuit les corsaires arrivèrent ; les pêcheurs eurent le temps de fuir et ne souffrirent aucun dommage. »

Je ne saurais raconter tous les traits de la miraculeuse bonté de ce saint homme. Quand il allait à la quête de vin, au retour il donnait à boire à tous les pauvres qu'il rencontrait. Dieu se plaisait à le lui rendre aussitôt : son vase était toujours plein lorsqu'il rentrait.

On vint un jour lui demander des oranges pour un malade. Ce n'était plus la saison de ces fruits, et il n'y en avait plus un seul sur les orangers du couvent. Le Saint cependant commanda qu'on y montât et qu'on cherchât bien. — Père, je ne trouve rien, cria enfin celui qui était monté sur l'arbre.

— Bien ! répliqua Benoît. Et sur votre tête ? Ces fruits ne sont donc pas des oranges ? Regardez bien au-dessus de vous.

André lève les yeux et voit en effet cinq oranges magnifiques. Reconnaisant clairement le prodige, ajoute l'historien du Saint, il courut en ville, où il raconta partout ce qui venait de lui arriver. Il donna trois de ces oranges au malade Vassallo, qui les prit et guérit instantanément : il en conserva une comme relique, et donna l'autre à un prêtre très-dévot du saint More.

Jamais il ne put souffrir, tant qu'il fut gardien, qu'on refusât aux pauvres à la porte du couvent. Un jour qu'il en vint beaucoup, le portier distribua tous les restes de pain, puis, voyant qu'il n'avait plus que la provision nécessaire aux religieux, il renvoya les autres qui se présentèrent. Saint Benoît les rencontra comme ils s'en retournaient tout fâchés ; il les



ramena avec lui et gronda le portier. Mais, Père gardien, dit celui-ci, il reste à peine assez de pain pour les religieux.

— Peu importe, reprit le gardien, portez l'aumône à ces pauvres, et la providence de Dieu ne nous manquera pas. Le portier prit encore dix pains et les leur distribua ; il revint ensuite compter ce qui lui restait ; et il en trouva plus qu'il n'y en avait d'abord.

Quand les trois années de sa charge furent accomplies, les religieux n'eurent point la force de se séparer de leur bon Père, et ils le créèrent vicaire du couvent, pour vivre plus longtemps sous ses ordres. On le fit ensuite maître des novices, et les novices, comme les religieux, trouvèrent en lui, dit son historien italien, le maître, le médecin, le conseiller, le père, le supérieur et l'ami, le guide sûr et l'hôte toujours prêt à leur offrir le repos de leurs âmes. Il savait leurs pensées, devinait leurs tentations. Et toi, mon fils, disait-il à l'un d'eux, pourquoi veux-tu te laisser séduire et retourner au siècle ? Deux de ses novices essayèrent de s'enfuir du couvent pendant la nuit : deux fois ils franchirent la clôture et se trouvaient déjà dans la rue ; deux fois ils rencontrèrent leur bon maître, qui les ramena au bercaïl et finit par les délivrer de cette tentation.

Après matines, il leur expliquait les leçons de la sainte Écriture. Rien n'était plus admirable que d'entendre ce saint ignorant, qui ne savait pas même lire, développer les sens les plus cachés avec l'exactitude d'un docteur, et citer de longs passages de la Bible que Dieu seul avait révélés à son cœur. Aussi les théologiens et les savants venaient-ils le consulter dans leurs doutes, et il les éclairait.

Il y avait à Palerme, un Dominicain très-célèbre par la connaissance profonde qu'il avait du droit civil et canonique : il s'appelait Vincent Magis. « Cet homme illustre, après tant et de si profondes études dans les lettres divines et humaines, se trouvait un jour affligé de ne pouvoir expliquer un passage difficile de la sainte Écriture. Comme la renommée de science infuse et de sainteté de Benoît lui avait concilié la vénération de toute sorte de personnes, le Père Magis l'avait, lui aussi, en

grande estime. Il se rendit donc, tout peiné, à Sainte-Marie de Jésus, pour y chercher des lumières près du saint Noir. Il demanda au portier Benoît, qui arriva tout à coup, et lui dit avant même de le saluer : De grâce, mon Père, ne vous troublez pas, si vous n'avez pas bien compris ce passage de la sainte Écriture ; je vais vous l'expliquer clairement. Le savant Dominicain fut stupéfait de l'entendre lui révéler ce qu'il tenait secrètement renfermé dans son cœur. Il s'assit, et Benoît dissipa ses doutes avec tant de profondeur et de clarté qu'il en demeura rempli d'admiration et grandement édifié. Aussi, en partant du couvent, il dit à quelques religieux : Pères, vous avez ici un grand Saint. Non-seulement il m'a révélé prophétiquement ce que j'avais à lui dire, mais il m'a expliqué un passage de l'Écriture que j'avais en vain étudié jusqu'ici sans le comprendre. Il y a de quoi étonner tout le monde. Certainement Dieu lui a donné la science infuse, et veut qu'on l'admire lui-même dans un homme aussi parfait. Ce religieux, dit l'historien, en rendit grâce au Seigneur, dont il ne cessa de glorifier la toute-puissance, faisant connaître à un grand nombre de personnes la science de notre Saint. »

Quand le temps de sa charge de maître des novices fut écoulé, le saint Noir reprit avec bonheur ses fonctions de cuisinier du couvent. Les plus grands seigneurs se faisaient gloire de l'aller trouver dans sa cuisine où il les consolait, les éclairait, les guérissait suivant leurs besoins. Jamais on ne lui était importun. Le supérieur lui avait donné l'ordre de répondre à tous, et il était toujours prêt. Le reste du temps, il le passait dans la prière ; ses nuits étaient employées à la contemplation. Plusieurs fois on le surprit dans l'Église tout ravi en Dieu et resplendissant d'une lumière céleste.

Je passe à regret un grand nombre de miracles qu'il fit en ce temps-là : je n'en raconterai plus qu'un qui renferme une admirable leçon. Il recommandait aux jeunes religieux qui l'aidaient à la cuisine d'avoir bien soin des restes de la table. Je vous en prie, leur disait-il, ne jetez pas ces restes qui vous semblent si peu de chose : donnez-les aux pauvres : *C'est le*

*sang de ceux qui nous ont fait l'aumône pour l'amour de Dieu.* Les jeunes religieux se mirent à rire de ce scrupule, et continuèrent comme auparavant. Alors le Saint prit le petit balai avec lequel ils balayaient ces restes, et le pressant dans sa main, il en sortit un sang vif et abondant.

Dieu s'apprêtait à couronner une si belle vie. Au mois de février 1589, le Saint tomba malade et dit à un de ses amis : Pour cette fois, il plaît à Dieu que je guérisse, mais à l'autre maladie qui arrivera bientôt je quitterai ce monde, parce que mon temps est fini.

Le 4 mars, il fut pris d'une grande fièvre et on vit que sa fin était proche. Nous aurons bien de la peine, le jour de votre mort, lui dit le Père Ambroise de Palizzi, à cause du grand concours de peuple qu'on verra ici. — Ne craignez rien, répondit le Saint ; le jour que je mourrai, il n'y aura pas de foule ; à peine s'y trouvera-t-il quelques personnes ; mais on viendra ensuite. Si mon corps n'est pas enterré aussitôt, il y aura une grande multitude et beaucoup de tumulte. Je vous supplie donc de me faire enterrer sans retard.

Le 3 avril, il voulut recevoir tous les Sacrements. Il mit son cordon à son cou, et demanda pardon avec larmes de ce qu'il nommait ses offenses et ses scandales. Il reçut ainsi le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Peu après on crut qu'il allait expirer et on alluma deux cierges bénits. L'heure n'est pas encore venue, mon enfant, dit le Saint au Frère Guillaume ; quand il sera temps, je vous avertirai. Sainte Ursule, à qui il avait une grande dévotion, vint ensuite le visiter avec ses compagnes, et à ce moment son visage brilla d'un éclat extraordinaire ; il en sortait une lumière qui éclaira la chambre où il était couché. Un religieux, mort en odeur de sainteté, vint aussi le visiter. Il se leva enfin sur son séant et dit à Frère Guillaume : Mon Frère, l'heure est venue, préparez les cierges. Il croisa ses bras sur sa poitrine, prononça une dernière fois les noms sacrés de Jésus et de Marie et celui de son Père saint François ; puis, répétant les paroles de notre Sauveur : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains, il leva les yeux

au ciel et rendit à Dieu son âme, le 4 avril de l'an 4389, de son âge environ le soixante-cinquième.

C'était le mardi de Pâques, et ce jour-là le peuple avait coutume de se rendre en foule à l'Église du Saint-Esprit. On put donc enterrer le saint Noir, comme il l'avait prédit, sans tumulte. Mais bientôt le bruit de sa mort se répandit, et le vice-roi de Sicile, l'Archevêque de Monreale, toute la population de Palerme accoururent au couvent. Une odeur du paradis sortie du tombeau embaumait l'Église et le monastère. Les miracles se multipliaient sans mesure. La renommée de ce pauvre nègre passa bientôt en Italie, en Espagne, en Portugal et jusqu'en Amérique, où les esclaves de sa race le prirent pour leur protecteur et leur patron.

À l'heure où il mourut, sa nièce, Bénédicte Nastasi, qui le savait malade, était en prière. Elle vit tout à coup voler vers elle une blanche colombe et elle entendit ces paroles : Ne demandes-tu rien, Bénédicte ? L'heureuse jeune fille reconnut la voix de son oncle : elle reprit courage et dit : Où allez-vous ?

— Au Ciel, répondit la voix.

(E. DARAS.)

SAINTE AGAPE, SAINTE IRÈNE, SAINTE CHIONIE,  
SAINTE PHILIPPE,  
SAINTE CASIE, SAINTE EUTYQUIE, SAINT AGATHON,  
MARTYRS.

L'an de Jésus-Christ 303, sous l'empire de Dioclétien et de ses collègues, Dulcetius tenant l'Audience<sup>1</sup>, Artemesius Greffier, dit : « Voici une information envoyée par le Stationnaire, et faite par lui contre six femmes Chrétiennes qui sont ici présentes, et un homme qui est avec elles. Si Votre Grandeur l'ordonne, j'en vais faire la lecture. Dulcetius dit : Nous ordonnons que la lecture soit faite de la dite information. » Le Greffier lut ce qui suit.

Le Pensionnaire<sup>2</sup> Cassandre à Dulcetius, Gouverneur de la

<sup>1</sup> A Thessalonique.

<sup>2</sup> *Beneficiarius*, ou *Stationarius* : C'était des places qu'on donnait à des

Macédoine. J'envoie à Votre Grandeur six femmes Chrétiennes, avec un homme, lesquels ont refusé de manger des viandes immolées aux dieux ; elles se nomment, Agape, Chionie, Irène, Casie, Philippe et Eutyquie, et l'homme qui est avec elles, Agathon...

Le Gouverneur l'interrompant, dit : C'est assez. Puis se tournant vers ces femmes, il leur dit : Misérables, quelle fureur et quel esprit de révolte vous possèdent, vous autres Chrétiens ? Pourquoi ne pas obéir aux saintes ordonnances des Empereurs et des Césars ? Puis s'adressant à Agathon, il lui dit : Quelle raison avez-vous eue de ne vouloir point toucher au vin et aux viandes qu'on offre aux Dieux, comme tous ceux qui sont initiés à leurs mystères ont coutume de faire ? Agathon lui répondit : La raison, c'est que je suis Chrétien. Dulcetius se tournant ensuite vers les femmes, dit à Agape : Et vous, qu'avez-vous à dire ? Agape répondit : Moi, je crois au Dieu vivant, et je n'ai point voulu par une mauvaise action, perdre le fruit de toutes les bonnes que j'ai faites jusqu'ici. Alors le Gouverneur dit : Et vous, Chionie, que me direz-vous ? — Je vous dirai aussi, répliqua Chionie, que je crois au Dieu vivant, et que je n'ai eu garde de faire ce qu'ordonnait l'édit.

Le Gouverneur faisant approcher Irène : Et vous, que dites-vous à cela ? d'où vient que vous n'avez pas voulu obéir aux ordres des Empereurs ? — C'est parce que je crains Dieu, répartit Irène. Le Gouverneur faisant signe à Casie de répondre, Casie dit : Pour moi, c'est que je veux sauver mon âme. Le Gouverneur ajouta : Ne voulez-vous pas bien participer à nos sacrifices ? — Non assurément, reprit-elle. Le Gouverneur dit : Pour Philippe, elle nous dira quelque chose de meilleur que les autres. Philippe répondit : Je ne dirai que ce que les autres ont dit. Le Gouverneur lui dit : Et quoi, que direz-vous ? — Que j'aime mieux mourir, répartit promptement Philippe, que de toucher le moins du monde à vos sacrifices. Le Gouverneur s'adressa enfin à Eutyquie, et lui dit : Eutyquie, vous serez

Officiers pour récompense, et qui ont assez rapport à nos Commanderies, ou aux Timars des Turcs.

plus raisonnable que vos compagnes. Eutyquie répondit : Je n'ai pas d'autres sentiments qu'elles. Le Gouverneur lui dit : Avez-vous un mari? — Mon mari est mort, répondit Eutyquie. — Y a-t-il longtemps, continua le Gouverneur? — Depuis sept mois, répliqua Eutyquie. — De qui êtes-vous donc enceinte, dit le Gouverneur? — Du mari que Dieu m'avait donné, reprit modestement Eutyquie, et en rougissant un peu. — Croyez-moi, ajouta le Gouverneur, défaites-vous de ces chimères-là, et suivez, avec toutes les personnes de bon sens, une religion bien plus conforme à la raison et à la nature. Qu'en pensez-vous, ne voulez-vous pas obéir à l'édit impérial? — Non, Seigneur, répartit Eutyquie, je suis Chrétienne et servante du Dieu Tout-Puissant, je ne veux obéir qu'à lui. Alors le Gouverneur dit : Qu'on mène Eutyquie en prison, et qu'on en ait soin, jusqu'à ce qu'elle soit accouchée.

Le Gouverneur revint ensuite à Agape. « Eh bien, Agape, lui dit-il, quelle résolution avez-vous prise? N'est-ce pas votre intention de faire ce que nous faisons tous tant que nous sommes, qui sommes entièrement dévoués aux Empereurs et aux Césars? Agape répondit : Pour moi, je ne suis pas d'avis de me dévouer au démon. — Chionie, dit le Gouverneur, sera sans doute plus complaisante ; n'est-il pas vrai, ma fille? — Rien ne pourra jamais me faire changer de sentiments, répartit Chionie. Le Gouverneur : Dites-moi un peu, n'y a-t-il point chez vous de ces méchants Livres, que ces impies de Chrétiens appellent les saintes Écritures, qui sont écrites sur du parchemin, dont les feuilles sont attachées ensemble, ou roulées sur du bois? Chionie répondit : Nous n'en avons point, Seigneur, on nous les a ôtées toutes par l'ordre des Empereurs. Le Gouverneur revenant à la charge : Mais qui vous a mis, leur dit-il, cette fantaisie dans la tête? Agape répondit : Le Dieu Tout-Puissant a bien voulu nous éclairer de ses divines lumières. — Je vous demande, poursuivit le Gouverneur, qui sont ceux qui vous ont enseigné ces folies? Chionie prit la parole, et dit : Ma compagne vous a déjà répondu que c'était le Dieu Tout-Puissant qui nous avait fait part de ses lumières. Je n'ai pas

autre chose à vous répondre. Dulcetius dit : Nulle puissance sur la terre ni dans le ciel, ne peut vous dispenser de l'obéissance que vous devez à nos très-puissants et très-excellents princes, les Empereurs et les Césars. Ainsi puisqu'après tant d'avertissements, tant d'édits publiés, tant de menaces, tant de délais accordés, vous persévérez toujours avec une opiniâtreté criminelle dans le mépris formel de leurs ordonnances, et que vous faites gloire au contraire, de ce nom odieux de Chrétiennes ; et qu'enfin après avoir été interpellées par les Stationnaires et les principaux Officiers de professer la religion de l'Empire, vous n'avez jamais voulu y consentir ; je ne puis me dispenser de vous condamner aux peines portées par les ordonnances.

Alors prenant des tablettes, il y lut la sentence qui suit : « Attendu qu'Agape et Chionie par un esprit d'orgueil et de désobéissance, font gloire de mépriser les divines ordonnances des invincibles Augustes et Césars, nos très-religieux Seigneurs et Maîtres ; et que contre leurs défenses expresses elles font profession de la secte des Chrétiens, proscrire et condamnée par divers édits, comme vaine, téméraire, impie, et comme étant en exécution à tous les gens de bien ; Nous condamnons les dites Agape et Chionie à la peine du feu. Et à l'égard d'Agathon, de Casie, de Philippe et d'Irène, nous ordonnons qu'ils tiendront prison jusqu'à ce qu'il nous plaise de travailler à une nouvelle instruction de leur procès. »

Après que la sentence rendue contre ces deux saintes femmes eut été exécutée, Dulcetius fit venir Irène en sa présence, et il lui parla en ces termes : « Irène, votre conduite fait pitié, et il n'y a pas la moindre ombre de bon sens et de prudence. Car enfin après avoir nié d'avoir en dépôt ce grand nombre de livres, d'écrits, de feuilles volantes, de tablettes et de cahiers appartenant à ces impies de Chrétiens, les plus méchants hommes qui soient sur la terre, et qu'on vient de trouver chez vous, vous avez été obligée de les reconnaître, lorsqu'on vous les a représentés. Ainsi vous voilà convaincue de mensonge, de mauvaise foi et de désobéissance aux ordonnances des Empe-

reurs, et par conséquent vous avez encouru la peine portée par ces mêmes ordonnances. Mais ce qui est de plus étonnant, c'est que ni le supplice de vos Sœurs, ni la crainte d'une fin semblable à la leur ne vous ont point encore ouvert les yeux, pour vous faire voir votre imprudence, et le danger où elle vous jette. Je veux bien toutefois vous faire grâce, Irène, j'oublierai votre crime, pourvu (et c'est le moins que je puisse exiger de vous) pourvu, dis-je, que vous vouliez reconnaître les Dieux. Répondez maintenant. Êtes-vous prête à faire ce que les Empereurs et les Césars ont ordonné ? êtes-vous disposée à manger des viandes qui ont été immolées aux dieux, à leur sacrifier ? — Non, répondit Irène, je ne suis disposée à rien de tout cela, et si vous ne m'en croyez pas, j'en jure par ce Dieu Tout-Puissant, qui a créé le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent. Je ne m'exposerai pas par complaisance pour vous à souffrir toute une éternité, le feu qui est préparé pour ceux qui auront renoncé Jésus, le Verbe de Dieu. Dulcetius lui dit : Avouez-moi la vérité, qui est la personne qui vous a portée à garder jusqu'ici avec tant de soin, et un si grand secret, ces méchants livres ? — C'est Dieu lui-même, répondit Irène, qui nous commande de l'aimer jusqu'au dernier soupir de notre vie. Nous étions donc résolus de nous laisser brûler toutes vives, plutôt que de livrer ses Écritures, et de trahir ainsi les intérêts de notre Dieu. — Vous aviez, dit le Gouverneur, quelque autre complice qu'il faut que vous me nommiez ? — Hors Dieu seul, qui voit tout, et qui sait tout, dit Irène, aucun autre n'en avait connaissance ; nous n'avions garde de confier ce secret à qui que ce fût, de crainte qu'on ne vint à nous déceler. — Mais, dit le Gouverneur, où vous tintes-vous cachées l'année dernière, lorsqu'on commença à publier l'édit de nos très-pieux Empereurs. — Où il plût à Dieu, répondit Irène ; dans les montagnes, Dieu le sait, exposées à toutes les injures de l'air. — Où vous retiriez-vous, reprit le Gouverneur ? — Nous n'avions point d'autres retraites, répartit Irène, que le creux des rochers, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. — Qui vous nourrissait, continua le Gouverneur ? — Dieu en



prenait le soin, répliqua Irène, lui qui nourrit les moindres animaux. — Votre père, poursuivit le Gouverneur, savait-il tout cela? — Il n'en savait rien, répondit Irène, vous m'en pouvez croire. — Vos voisins du moins ne l'ignoraient pas, dit le Gouverneur? — Vous pouvez les interroger, répondit Irène, et vous informer plus particulièrement de toutes les circonstances que vous désirez savoir. — Mais, ajouta le Gouverneur, lorsque vous fûtes de retour à la ville, lisiez-vous quelquefois ces sortes de livres, et y avait-il quelque autre que vous qui fût présent à cette lecture? — Comme nous tenions ces livres, reprit Irène, soigneusement renfermés chez nous, et que nous n'osions pas les transporter ailleurs<sup>1</sup>; c'était pour nous un sujet de douleur bien sensible, de ne pouvoir plus vacquer à cette sainte lecture le jour et la nuit, comme nous avions accoutumé de faire avant la publication de l'édit dont vous parlez. — Vos sœurs, dit alors le Gouverneur, ont été punies comme elles le méritaient. Pour vous, quoique vous ne soyez pas moins criminelle qu'elles, et que vous ayez encouru la peine de mort, pour avoir tenu cachés dans votre logis ces Livres impies, je prétends vous punir d'une autre manière; je vous laisserai la vie, mais vous serez conduite toute nue par des soldats et par Zozime, l'exécuteur de la haute justice, dans un lieu de débauche, où vous demeurerez jusqu'à nouvel ordre, vivant chaque jour du pain qu'on vous portera du palais. Et je veux qu'il y ait toujours là quelques soldats, pour vous empêcher d'en sortir. » Puis se tournant vers le bourreau et les soldats, il leur dit : « Je vous avertis que si je viens à savoir que vous ayez souffert que cette fille sorte seulement une heure de l'endroit où je l'envoie, vous me le paierez de votre tête. Qu'on m'apporte ces Livres qu'on a trouvés dans sa cassette. »

Pendant les soldats conduisirent Irène dans un lieu de prostitution des plus fameux de la Ville. Mais le Dieu de pureté se déclara si hautement son protecteur, qu'il ne se trouva là

<sup>1</sup> C'est-à-dire à l'assemblée des Fidèles, ou à la Collecte.

aucun même des plus emportés, qui osât approcher d'elle, ni dire en sa présence la moindre parole déshonnête. Cela obligea le Gouverneur à la citer une seconde fois devant son tribunal. Lorsqu'elle y fut, il lui dit : « Persistez-vous toujours dans cette audace téméraire, qui vous révolte si insolemment contre les puissances légitimes ? — Ce que vous nommez audace et révolte, répondit Irène, je l'appelle piété et religion, et je vous déclare que j'y persiste. — Puisque cela est, dit le Gouverneur, et que je trouve toujours en vous ce même esprit de désobéissance, je vais faire ma charge. Il demanda du papier, et il écrivit cette sentence. « Irène ayant refusé avec opiniâtreté d'obéir à l'édit des Empereurs, et de sacrifier aux dieux, et ayant fait la déclaration qu'elle persiste toujours à vouloir vivre et mourir Chrétienne, Nous ordonnons qu'elle soit brûlée toute vive, ainsi que ses deux sœurs. »

La sentence fut exécutée à l'heure même, et au même lieu où ses deux sœurs avaient souffert quelques jours auparavant, le jour des Calendes d'Avril, sous le neuvième consulat de Dioclétien, et le huitième de Maximien Auguste.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

### SAINT ULPYEN,

MARTYR.

Pendant que saint Apphien, dont nous avons parlé, donnait à Césarée en Palestine des exemples d'un courage chrétien dans la confession du nom de Jésus-Christ devant les payens, Ulprien faisait aussi triompher la même foi dans la ville de Tyr, en Phénicie. C'était un jeune homme de l'âge d'Apphien, et peut-être encore au-dessous ; mais dont la sagesse et la constance étaient égales à celles des personnes les plus avancées et les plus robustes.

Il soutint les coups de fouet et les tortures les plus cruelles avec une fermeté inébranlable ; jusqu'à ce que son juge, désespérant de le vaincre, ordonna qu'il fût enfermé et cousu dans un sac de cuir de bœuf avec un chien et un aspic, et jeté ainsi dans la mer.

On ne pouvait imaginer un genre de supplice plus horrible. C'est tout ce que l'antiquité avait pu inventer de plus atroce contre les parricides au premier chef, et dont ils avaient cru même devoir se relâcher dans la suite par l'horreur qu'ils avaient conçue d'une peine si effroyable. Cependant les payens ne trouvèrent pas que ce fût un supplice trop violent pour punir le crime qu'ils imputaient à ceux qui se déclaraient chrétiens : et par une suite de leur aveuglement et de leur fureur, on était moins coupable chez eux lorsqu'on commettait les parricides et les sacrilèges les plus exécrables, que lorsqu'on embrassait la foi de Jésus-Christ.

Le Martyrologe Romain fait mention de saint Ulpien le 3<sup>e</sup> jour d'avril, non pour nous persuader que ç'a été certainement le jour de son martyre, mais pour suivre l'ordre de l'historien Eusèbe qui l'a placé immédiatement après saint Apphien.<sup>1</sup>

### SAINT NICÉTAS,

ABBÉ EN BITHYNIE.

Saint Nicéas était de Bithynie. Son père, nommé Philarète, qui avait quitté le siècle après la mort de sa femme, le fit élever dans des monastères où l'on pratiquait de grandes austérités. Le jeune Nicéas ne tarda pas à suivre les modèles de vertu qu'il avait sous les yeux. La prière et la lecture de l'Écriture sainte étaient presque son unique occupation.

Comme il voulait toujours croître en perfection, il alla vivre dans un monastère qui suivait la règle des Acémètes : c'était celui de Sainte-Serge de Médicion. Il était sur le mont Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie ; il avait été fondé, vers l'an 770, par saint Nicéphore, qui en était abbé. Nicéas remplissait tous les devoirs de son état avec beaucoup d'édification, et fut ordonné prêtre, vers l'an 790, par saint Taraise, archevêque de Constantinople. Saint Nicéphore l'associa au gouvernement de son monastère, et le désigna pour son successeur.

<sup>1</sup> Extrait de Baillet.

Après la mort de saint Nicéphore, qui arriva vers l'an 800, Nicétas, qui fut seul chargé de la conduite des moines, se montra par ses vertus digne de la place qu'il occupait. Il parut toujours animé de l'esprit de son prédécesseur, à la sainteté duquel l'Église a rendu un témoignage éclatant. Il est honoré par les Grecs le 4 mai. Il souscrivit, en 787, au second concile de Nicée.

Nicétas et ses moines menaient dans leur solitude une vie angélique, lorsque le démon vint troubler la douce tranquillité dont ils jouissaient. L'instrument dont il se servit fut l'empereur Léon l'Arménien, qui, en 813, renouvela la guerre contre les saintes images. Ce prince persécuta cruellement les catholiques, bannit le saint patriarche Nicéphore, et mit sur le siège de Constantinople un des officiers de la cour, nommé Théodose, qui n'avait ni vertu, ni capacité. Nicétas se déclara hautement pour la doctrine de l'Église. Son zèle lui attira un emprisonnement, deux exils et plusieurs autres souffrances.

Théodose ayant dit depuis anathème à tous ceux qui n'honoreraient pas l'image de Jésus-Christ, notre saint abbé le crut orthodoxe, et reçut, ainsi que plusieurs autres confesseurs, la Communion de ses mains; il en eut ensuite de vifs remords, et craignit qu'on ne pensât qu'il avait trahi les intérêts de la vérité : il protesta donc ouvertement qu'il ne voulait ni abandonner la foi de ses pères, ni reconnaître Théodose pour patriarche. On lui fit inutilement de magnifiques promesses de la part de la cour : jamais on ne put le déterminer à changer de sentiment. On l'exila dans l'île de Sainte-Glycérie, aux extrémités de la Propontide, où l'eunuque Anthime le renferma dans une étroite prison. Il y resta six ans, durant lesquels il souffrit toutes sortes de mauvais traitements. Il ne voyait personne, et on lui faisait passer, par une petite fenêtre, la quantité de nourriture qui lui était nécessaire pour ne pas mourir de faim.

Michel le Bègue, qui succéda à Léon l'Arménien, assassiné le jour de Noël de l'année 820, arrêta la persécution suscitée aux catholiques ; il élargit ceux qui étaient détenus en prison,

et rappela les exilés. Saint Nicéas, par un motif d'humilité, ne voulut ni retourner à son monastère, ni vivre à Constantinople ; il se renferma dans un petit ermitage auprès de cette ville, et y mourut le 5 avril 824. Plusieurs miracles ont rendu son nom célèbre <sup>1</sup>.

### SAINT URBIC, ÉVÊQUE DE CLERMONT <sup>2</sup>.

« Saint Urbic, illustre sénateur et enfant de la célèbre ville de Clermont, fut converti à la foi catholique par les saintes prédications de saint Austremoine, premier évêque de Clermont et apôtre de l'Auvergne, à qui il donna tant de preuves de sa sainteté, qu'il le jugea digne de porter la crosse et de lui succéder à son évêché, quoiqu'il ne le voulût pas accepter sitôt, ni autrement que par contrainte.

« Et après s'être solennellement séparé de sa femme, il contracta un mariage plus relevé et plus saint avec l'Église d'Auvergne ou de Clermont, à l'avancement de laquelle il employa toute son industrie. Et la trouvant puissamment fondée sur la doctrine solide des Apôtres et des Prophètes, suffisamment annoncée par son prédécesseur saint Austremoine, il y mit la dernière main et la rendit riche et opulente en toutes sortes de bonnes œuvres et de saints exercices ; dont le diable, qui se réjouit d'avoir plusieurs compagnons en son malheur, comme il en a un nombre qui ne se peut compter dans son crime, lui porta envie, et comme si la perte de ce prélat lui eût été utile, il lui dressa mille embûches et prit si bien ses mesures, qu'enfin, se servant des attraites de sa femme, il le porta à rompre la foi qu'il avait promise à Dieu et à violer le célibat avec elle, dont il eut une fille.

« Cette faute lui jeta tant de regrets dans l'âme, que, comme un autre David, il changea la pompe de sa maison avec l'austérité d'un monastère ; et au lieu que cette mitre lui servit

<sup>1</sup> Extrait de Godescard.

<sup>2</sup> Emprunté textuellement à Jacques Branche, dans ses vies des Saints et des Saintes d'Auvergne et du Velay.

d'ornement à sa tête, il la couvrit de cendres et le reste de son corps d'un cilice bien dur, jusqu'à ce qu'il eût apaisé la colère de Dieu

« Et longtemps après, revenant dans son évêché, il donna l'habit religieux à sa fille ; et après avoir vécu quelque temps au régime de son diocèse, avec plus de pureté que devant, il partit de ce monde, lavé de toutes les taches du péché, et fut enseveli au lieu même où l'église de Chantoin est bâtie, avec sa femme et sa fille religieuse ; et de là, il fut transféré à Saint-Allyre, le troisième jour d'avril. »

Saint Grégoire de Tours a écrit sa vie.

## SAINT JOSEPH,

L'HYMNOGRAPHE.

Joseph, né en Sicile au commencement du neuvième siècle, y passa les premières années de sa jeunesse. Mais à l'approche des Sarrasins qui dévastaient tout, il s'enfuit, gagna la Grèce et passa à Thessalonique, où il prit l'habit religieux.

Comme il avait fait de bonnes études et qu'il était solidement chrétien, il fut ordonné prêtre. Mais là, les Sarrasins, qui se répandaient partout, l'obligèrent à fuir encore. Il passa à Constantinople ; il y demeura longtemps, dans le monastère des saints Serge et Bacque.

L'empereur Léon l'Arménien ayant déclaré la guerre aux saintes images, Joseph prit la fuite, et se mit en chemin pour aller à Rome ; mais il fut arrêté en route par les Sarrasins, qui le menèrent en Crète, où ils le tinrent longtemps enfermé dans une étroite prison.

Il ne perdit pas courage dans son malheur ; il implora le secours de Dieu par l'intercession de saint Nicolas de Myre, et il fut délivré des mains de ses ennemis.

De retour à Constantinople, il se procura des reliques de plusieurs Saints, après quoi il se retira en Thessalie, où il fit bâtir une église dans un lieu solitaire. Ce fut là principalement qu'il composa des hymnes à la louange de Dieu et des Saints.

hymnes dont plusieurs ont été adoptées par les Grecs dans leurs offices.

Le zèle avec lequel saint Joseph soutenait l'honneur des images, lui attira des persécutions de la part des iconoclastes. Il fut exilé dans la Chersonèse par l'empereur Theophile ; ayant été ensuite rappelé, le patriarche saint Ignace le fit *scévophylar*, ou garde des vases sacrés de la grande église de Constantinople. Il mourut dans l'exercice de cette charge, vers l'an 883. Il est nommé le 3 et le 4 avril dans les ménologes des Grecs.

Un autre saint Joseph, qui a fait aussi des hymnes pour les Grecs est honoré le 14 juillet.

### SAINT RICHARD,

ÉVÊQUE DE CHICHESTER.

Un riche propriétaire du Worcestershire, nommé Richard, avait épousé Alice de Wiche qui lui apportait en dot le château de Wiche, riche en salines. De cette union naquirent deux fils, dont l'un se nommait Richard, comme son père ; et c'est de celui-là que nous recueillons la vie. Il parut, dès son enfance, porté à la vertu. Il dédaignait les vains amusements dont le jeune âge se passionne ; et à mesure qu'il grandissait, il ne s'occupait que de la religion et des sciences utiles. Son plus grand plaisir était d'obliger les autres.

Il pouvait avoir dix-huit ans, lorsque la fortune de son frère s'étant dérangée, il se chargea de faire valoir ses terres ; et à force de soins, de travail et d'industrie, il parvint à relever sa situation et à le mettre en état de vivre honorablement.

Il avait fait cela avec tant de modestie, que son frère reconnaissant lui passa tout son bien par un contrat de donation.

Alors les amis de Richard s'occupèrent activement de le marier avec une riche héritière. Son frère, croyant déjà l'affaire conclue, regretta ce qu'il avait fait. Il s'imagina que sa belle-sœur future le dépouillerait de son vivant. Richard le délivra aussitôt de ses craintes ; il lui rendit son contrat, fit remercier l'héritière qu'il n'avait pas encore vue, quitta son pays et s'en alla étudier à Oxford.

De là il passa en France et gagna Paris, où il acquit des talents si remarquables, qu'il conquist une chaire de professeur.

Plus solide alors il alla à Bologne étudier le droit canon ; il le sut et le professa avec un tel succès, qu'on voulut aussi le marier là. Mais après sept ans d'absence, il retourna à Oxford. Là ses vertus, sa piété, sa vaste science et son amour pour les pauvres le firent remarquer par saint Edmond ou Edme, Archevêque de Cantorbéry, qui l'attira à son Église, dont il le fit chancelier. Il le chargea de plusieurs affaires où il se fit admirer.

Quatre ans après, en 1244, saint Edmond étant mort, Richard se trouva dégagé, et il partit pour Orléans, où il voulait étudier plus profondément la théologie. C'est dans cette ville qu'il reçut les Ordres sacrés et qu'il fut fait prêtre par le vénérable Évêque Guillaume de Bussy. Aussitôt il obtint la permission de bâtir dans la ville d'Orléans une chapelle sous le patronage du Bienheureux Edmond de Cantorbéry, qui n'était pas encore canonisé.

En 1243 il fut rappelé dans son pays où une cure l'attendait. Il s'en retournait pour occuper cette position lorsque Boniface, Archevêque nommé de Cantorbéry, qui avait succédé à saint Edmond, lui fit reprendre, malgré qu'il en eût, la chancellerie de son Église, espérant faire en sorte qu'on ne pût plus la dépouiller d'un si grand ornement.

Mais la Providence divine fit juger bientôt qu'elle en disposait autrement. L'Église de Chichester au pays de Sussex vint à vaquer l'an 1244 par la mort de l'Évêque Raoul de Neuville. Celui que le chapitre avait nommé avec l'agrément du roi Henry III, pour lui succéder, ayant été examiné par le métropolitain et les suffragants, fut jugé inhabile et indigne de ce saint ministère ; tout le monde jeta les yeux sur le chancelier Richard. Il fut demandé pour Évêque de Chichester d'un consentement si général, que l'Archevêque de Cantorbéry conseillé par les prélats qui connaissaient son mérite, se crut obligé d'autoriser son élection, quelque envie qu'il eût de retenir un si excellent sujet dans son Église.



Le roi indigné de ce qu'on avait cassé la nomination de son clerc ou de sa créature, pour choisir un homme qu'il regardait comme son ennemi depuis qu'il avait pris le parti de l'Archevêque saint Edmond dans un démêlé qu'il avait eu contre lui, envoya saisir tous les biens de l'Église de Chichester.

Richard, n'en ayant pu obtenir la main-levée, fut obligé de recourir au Pape Innocent IV, qui était en France cette année-là 1245. Le roi envoya aussi des avocats et des procureurs pour défendre sa cause. Le Pape confirma l'élection de Richard, qui fut ainsi le treizième Évêque de Chichester. Il fut sacré à Lyon par le même Pontife, qui eut pour lui une estime et une considération toute particulière : et il vint en diligence prendre possession de son Église, muni des lettres apostoliques.

Il trouva que les gens du roi avaient tout envahi ou dissipé dans l'Évêché, et que ce prince avait fait défense expresse à tout le monde de lui rendre aucun service. Il se vit ainsi réduit à la pauvreté et à la condition des Apôtres, n'ayant ni retraite, ni subsistance assurée. Mais au lieu de se décourager, il mit à leur exemple la main à l'œuvre du Seigneur, espérant, sur la parole de Dieu même, que ce qu'il sèmerait dans les larmes et les tribulations, lui produirait une ample récolte.

Il fit ainsi la visite de tous les lieux de son diocèse dans ce triste équipage, annonçant les vérités du salut à son peuple, lui administrant les Sacrements, s'appliquant à en bannir le vice, à réformer les mœurs, et à rétablir la discipline. Il s'estimait heureux de pouvoir souffrir la faim, la soif, le froid, le chaud, les injures de l'air, les fatigues des mauvais chemins, et les dangers où il était exposé.

Afin de ne point passer pour un lâche ou timide déserteur des droits de son Église, il voulut bien aller de temps en temps à la cour, demander au roi la restitution de ses biens. Il le fit avec toute l'humilité convenable à un serviteur de Dieu, et avec tout le respect dû à la majesté royale. Mais il fut toujours repoussé du palais. Voyant que cette dureté du roi jetait le doyen et les chanoines de son Église dans le trouble et l'affliction, il n'oublia rien pour les consoler ; il leur rappelait, avec

un visage plein de gaieté, que les Apôtres avaient été traités de la sorte ; et qu'ils s'en étaient réjouis, ayant été trouvés dignes de souffrir les insultes et les ignominies pour la cause de Jésus-Christ. Il leur prédit en même temps que la joie succéderait bientôt à leur tristesse : et il fit savoir aussitôt au Pape la manière dont il était traité. Le Pape vivement touché de tant d'indignités, chargea deux Évêques d'Angleterre d'aller promptement demander au roi la restitution de tout ce qui appartenait à l'Église de Chichester, et de le menacer de l'indignation du Saint-Siège en cas de refus.

Le roi comprit qu'il y allait de l'interdit de son royaume, et peut-être de l'excommunication de sa personne. Il restitua. Le Saint fut mis en possession de son Église et de sa maison après deux années de persécution : et cette longue épreuve que Dieu avait faite de sa vertu, ne servit qu'à le rendre plus humble et plus soumis à la Providence, plus fervent dans la prière, plus vigilant sur lui-même et sur son peuple, plus mortifié dans tous ses sens, plus compatissant envers les misérables et les affligés, plus charitable encore dans ses aumônes, et plus appliqué au soin des pauvres et des malades. Il les visitait et les servait lui-même. Il fit vendre sa vaisselle d'or et d'argent, tous les meubles dont il pouvait se passer, son cheval même. Il vécut lui-même comme les pauvres.

Étant à Douvre où il était allé faire la Dédicace de l'Église de l'Hôtel-Dieu sous le nom de saint Edmond, au culte duquel il avait beaucoup contribué depuis sa canonisation, il y fut arrêté par une maladie qu'il jugea mortelle dès son commencement, et dont il fit un préparatif excellent pour le passage de la terre au ciel. Il mourut saintement comme il avait vécu, le 3 avril de l'an 1253, qui était le 56<sup>e</sup> de sa vie et le 9<sup>e</sup> de son épiscopat. Son corps fut porté en grande pompe à Chichester, et mis honorablement dans son église près de l'autel de saint Edmond, qu'il avait lui-même consacré. Dieu honora son tombeau de miracles qui portèrent le roi d'Angleterre, les prélats et les grands du royaume à solliciter sa canonisation auprès du Pape Alexandre IV.

## LE BIENHEUREUX GANDULPHE,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Gandulphe tirait son origine de Binasco, dans le Milanais. Il était encore fort jeune lorsqu'il renonça au monde pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint François, et il s'y forma si bien à la vertu, que sa réputation se répandit très-vite dans tout le pays.

A l'exactitude rigoureuse de ses devoirs religieux, il joignait un amour tendre pour le prochain, et ne négligeait ni soins ni peines pour inspirer aux autres la vraie dévotion, et pour enseigner les moyens sûrs de l'acquérir.

Aux jeûnes prescrits par la règle de saint François, Gandulphe ajoutait une abstinence totale de toute espèce d'aliments, excepté le pain et l'eau durant trois jours de la semaine ; un cilice rude lui tenait lieu de tunique, en sorte qu'il passa sa vie dans une continuelle pénitence.

Jamais homme ne connut mieux le prix du temps, et n'eut plus d'aversion pour l'oisiveté, qu'il regardait comme la source la plus ordinaire des tentations, et les moments qui lui restaient après avoir satisfait à ses devoirs d'état, il les employait à la prière et à l'étude particulière de chaque vertu.

C'est ainsi qu'il parvint à les posséder toutes, et, qu'en avançant dans la connaissance des choses célestes, il acquit une profonde humilité et une espèce d'horreur pour les louanges, qu'il craignait comme le poison de l'âme.

Comme il passait un jour à Polizzi, en Sicile, les habitants de ce lieu le pressèrent de leur prêcher le carême, et il se rendit à leurs instances ; mais, dans le sermon du mercredi-saint, il dit à ses auditeurs que c'était la dernière instruction qu'il leur donnait. En effet, étant de retour à l'hôpital, où il logeait, parce que les Frères Mineurs n'avaient pas encore de couvent dans cet endroit, il se trouva mal, et se disposa à la mort par la réception des Sacrements et par tous les actes d'un parfait chrétien.

Le samedi-saint, il avertit ceux qui le servaient, qu'il ne ver-

rait pas le lendemain, et la chose arriva comme il l'avait annoncé, car il rendit son âme à Dieu ce jour-là, conservant un visage joyeux et serein au milieu des angoisses de la mort.

Au moment où il trépassa, les cloches de la ville sonnèrent par une impulsion surnaturelle, et il sortit de son corps une odeur suave qui embauma toute la chambre où il était. Le clergé et un grand concours de peuple honorèrent ses funérailles, et il fut enterré dans la principale église de Polizzi, où il est en grande vénération.

Les actes publics de cette ville renferment les preuves de quatre miracles remarquables qu'il a opérés durant sa vie, de vingt-trois depuis sa mort, jusqu'à sa translation, et de deux cent trente-deux depuis cette époque jusqu'au temps de leur date. Ces circonstances obligèrent les habitants de Polizzi de supplier Jacques, évêque de Cifala, qu'il leur permit de relever de terre le corps de Gandulphe pour le placer dans un lieu plus honorable ; le prélat résista d'abord à cette demande, mais le Seigneur lui ayant révélé que c'était sa volonté, il fit examiner les miracles du Bienheureux, et, les ayant trouvés bien attestés, il ordonna qu'il fût relevé.

Il y avait soixante ans qu'il était dans la terre, et, cependant la corruption l'avait respecté. Cette particularité ne fit qu'achever de convaincre l'évêque sur la béatitude de Gandulphe, et il voulut qu'on le plaçât sur l'autel où il reçoit les vœux du peuple. Cette translation se fit le samedi avant la Pentecôte de l'an 1320.

### LA BIENHEUREUSE ANGÉLIQUE,

ABBESSE.

Un savant Milanais, qui se nommait Lazare de Négri, et qui professait avec éclat ce qu'on appelle dans les collèges les humanités, eut une fille à qui il donna le nom d'Angélique.

Née aux premiers jours du xvi<sup>e</sup> siècle, elle eut une heureuse enfance, et montra, dès ses premières années, les plus remarquables dispositions. Aussi son père, charmé et souvent ravi

de son intelligence, voulut l'élever lui-même. Ses soins comme ses leçons eurent de prodigieux succès.

Pour combler la mesure, elle était vraiment pieuse, et parlait des faits religieux avec plus d'entraînement que des faits mondains, si bien qu'à quinze ans, elle menait sans effort une vie sainte, et, lorsqu'on s'entretenait de sujets chrétiens, elle en parlait avec une éloquence qui entraînait ses auditeurs.

Elle brilla plusieurs fois dans des réunions de famille, ce qui lui amena assez vite une sorte de célébrité. Aux beaux jours du printemps de l'an 1518, son père l'emmena dans les campagnes voisines de Milan, où il était connu ; là, elle prêchait les pécheresses et même les pécheurs dans les villages, et il a été constaté qu'elle fit beaucoup de conversions. Elle insistait principalement sur le besoin du retour à Dieu. Si on l'admirait, on disait : « Aimez Dieu de toute votre âme, vous le servirez alors, ce qui est le bonheur. » On raconte que beaucoup d'âmes égarées furent ramenées par elle dans les voies du salut.

Elle n'avait que dix-sept ans qu'on lui écrivait de divers bourgs où sa réputation avait inspiré le désir de l'entendre. Elle répondait aux personnes qu'elle ne pouvait visiter, et on a recueilli plusieurs de ces lettres qui sont très-édifiantes. On voit qu'elle s'était consacrée à Dieu, et qu'elle voulait rester vierge. Aussi, à vingt-et-un ans, elle prit le voile dans le couvent de Milan, qu'on appelait le monastère de Saint-Paul converti. Les religieuses ses compagnes n'hésitèrent pas à l'élire leur abbesse ; et, à cause de l'éclat qu'elle leur donna, on n'appela plus ces saintes filles que des Angéliques. Ce qui est remarquable, c'est que le privilège de porter ce nom leur fut confirmé par le Saint-Siège.

Parmi ceux que la généreuse éloquence de l'abbesse Angélique ramena à la foi chrétienne, on cite l'illustre capitaine Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, gouverneur du Milanais pour l'empereur Charles-Quint. Cet homme qui avait gagné des batailles, qui avait accompagné Charles-Quint dans l'expédition de Tunis, avait fait assassiner, en 1544, deux partisans de

François I<sup>er</sup> : César Frégose, Gênois, et Antoine Rancon, Espagnol. Ces deux crimes, il les avait expiés quelque peu par la perte de la bataille de Cérisoles, en 1544. Depuis ce revers, il était devenu sombre, et personne n'osait lui donner un sage conseil. Un de ses attachés lui raconta un jour les conversions qu'obtenait la bienheureuse abbesse Angélique. Il désira la voir, et elle vint.

La pieuse abbesse avait comme lui quarante-deux ans et menait la vie austère. Lorsqu'il lui eut découvert les remords et l'effroi que lui causait tous les jours le souvenir de ses crimes, elle lui cita d'aussi grands et de plus grands coupables que lui, qui avaient, par le repentir, expié et reconquis la bienveillance de Dieu. Elle l'émut si vivement qu'il pleura, et il pria la Sainte de lui envoyer un confesseur. Ce même jour, il fit sa terrible confession : il accepta et accomplit les pénitences qui lui furent imposées et qui durèrent deux mois ; puis, avec espérance, à la fin de mars 1546, il rendit son âme à Dieu.

Mais tant de succès accordés par la bonté de Dieu à la Bienheureuse Angélique lui avaient suscité des ennemis. Quelle que grande que fût la vénération qu'on avait à Milan pour elle, et, peut-être à cause de cette vénération, elle eut des envieux qui la traitèrent de visionnaire, de femme exaltée, et qui cherchèrent à la décrier. Ces ennemis parvinrent à la faire enfermer chez les Filles de Sainte-Claire, où elle fut cloîtrée trois ans. Là, plus encore que partout ailleurs, son innocence, sa vie sainte, sa simplicité, ses autres vertus, charmèrent les bonnes Clarisses, et le Pape Jules III chargea l'évêque de Lanciano, dans l'Abruzzi, d'informer, avec les pouvoirs de commissaire du Saint-Siège.

Les actes et la vie de la vénérable Angélique furent constatés et affirmés par l'envoyé du Souverain-Pontife, qui reconnut la sainteté de cette grande âme.

La Bienheureuse Angélique mourut le 3 avril de l'an 1555. Elle est honorée dans le Milanais, dans l'Abruzzi et dans beaucoup d'autres contrées, en Italie et ailleurs, ce même jour 3 avril, et en quelques lieux, le 3 mai.

## LE VÉNÉRABLE CURÉ BOUSSIÈRE,

CONFESSEUR DE LA FOI.

M. Boussière, curé de Challot, diocèse d'Autun, aujourd'hui de Nevers, fut expulsé de sa cure, pour avoir refusé le serment schismatique. La loi de la déportation le dispensait de s'exiler parce qu'il avait soixante et un ans ; mais elle le condamnait à être enfermé dans une maison de réclusion, sous la surveillance de l'administration départementale. Comme il se trouvait dans le département de la Nièvre, il fut emprisonné à Nevers, d'où il fut conduit à Nantes au mois de février 1794, avec soixante autres prêtres du Nivernais.

Après avoir essuyé tous les mauvais traitements auxquels étaient en butte ces vénérables vieillards, M. Boussière, dont la santé était fort affaiblie, fut jeté, ainsi que ses confrères, dans le fond de cale pestilentiel d'un navire qui devait leur servir de prison. L'air asphixiait si promptement et d'une manière si fétide dans cet affreux cachot, qu'un médecin, venant un jour le visiter, se sentit dès l'entrée, suffoqué et couvert de sueur, et dit en se retirant bien vite : « Si on mettait là quatre cents chiens pendant une nuit seulement, le lendemain on les trouverait morts ou enragés. »

Dévoré par la faim, glacé par le froid, asphixié par la putridité de cette prison, M. Boussière y mourut le 3 avril 1794.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Grégoire-le-Grand rapporte qu'il y avait une jeune fille nommée Muse, qui, tant à cause de son jeune âge que de la vivacité de son caractère, s'occupait volontiers de jeux et de frivolités avec les autres enfants de son âge. Elle avait cependant un grand amour pour la très-sainte Vierge, qui voulut l'attirer à elle afin qu'en grandissant elle ne perdît pas la dévotion et l'innocence ; mais d'abord elle la disposa doucement par une vision. Une nuit Marie lui apparut accompagnée de

beaucoup de jeunes Vierges, qui semblaient être de son âge, et elle lui dit avec bonté : « Veux-tu te joindre à ces Vierges et être ma servante ? — Oh ! si Dieu le veut, répondit Muse, je serai volontiers leur compagne. — Eh bien ! lui dit la très-sainte Vierge, pour obtenir cette faveur, il faut changer de vie et renoncer à tous les enfantillages et à toutes les frivolités. Si tu agis de la sorte, tu viendras avec elles dans un mois et tu seras semblable à ces belles jeunes filles. »

Muse fut fort étonnée de cette vision, et elle devint tout à coup si grave qu'il semblait qu'elle eût atteint l'âge mûr ; elle se retirait volontiers dans la solitude, elle parlait peu, elle riait rarement ; en un mot, elle n'avait plus rien de l'enfance.

Ses parents, voyant ce changement extraordinaire, lui demandèrent ce qu'elle avait, et elle leur raconta ce qu'elle avait vu. Ils n'y attachèrent pas plus d'importance qu'on n'en doit attacher à un songe, mais puisque le terme fixé était sur le point d'arriver, ils en attendirent l'exécution.

Comme le trentième jour approchait, la jeune fille tomba malade et bientôt elle fut réduite à la dernière extrémité. Elle avait les yeux fermés lorsque les ouvrant tout à coup, elle vit la Bienheureuse Vierge qui l'appelait, environnée de la même escorte qu'à sa première visite. Muse dit alors : « Vierge sainte, je vous suis ; Vierge sainte, je viens. » Et en disant ces mots, elle mourut et alla rejoindre dans le ciel le chœur des Vierges, pour y chanter à jamais les louanges de Jésus et de sa très-sainte Mère.

#### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

A Taormina, en Sicile, saint Pancrace, évêque, qui scella par le sang qu'il versa dans son martyre, l'Évangile de Jésus-Christ

1

TERTIO NONAS APRILIS.

Tauromenii in Sicilia, sancti Pancratii Episcopi, qui Christi Evangelium. quod a sancto Petro Apostolo illuc missus prædicaverat, martyrii sanguine consignavit. — Tomis in Scythiâ, natalis sanctorum Martyrum Evagrii et Benigni. — Thessaloniciæ, passio sanctarum Virginum Agapis et Chionixæ sub Diocletiano Imperatore ; quæ cum Christum negare nollent, primum in carcere



qu'il avait prêché dans cette ville où l'Apôtre saint Pierre l'avait envoyé.

A Tomes, en Scythie, la fête des saints martyrs Evagre et Bénigne.

A Thessalonique, le martyr des saintes vierges Agape et Chionie, qui, sous l'empereur Dioclétien, ne voulant pas renoncer à Jésus-Christ, souffrirent d'abord une longue et dure captivité, puis furent jetées dans le feu, où elles expirèrent en priant Dieu, sans que les flammes leur eussent fait aucun mal.

A Tyr, saint Vulprien, martyr, qui fut cousu dans un sac avec un aspic et un chien, puis jeté dans la mer, durant la persécution de Galère-Maximien.

Au monastère de Médice, en Orient, saint Nicétas, abbé, qui, sous Léon l'Arménien, souffrit beaucoup pour le culte des saintes images.

En Angleterre, saint Richard, évêque de Chichester, illustre par sa sainteté et par la gloire de ses miracles.

Au même lieu, sainte Burgondofore, vierge et abbesse.

A Palerme, en Sicile, saint Benoît de Saint-Philadelphie, surnommé le More ou le Noire, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Étroite Observance, illustre par ses vertus et ses miracles. Il mourut le 5 avril, et fut canonisé par le Pape Pie VII.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Donat, martyr à Nicomédie.

La Bienheureuse Hildegarde de Stein, comtesse palatine de

*maceratæ, postea in ignem missæ, sed a flammis intactæ, ibi oratione ad Dominum fusa, animas reddiderunt. — Tyri, sancti Vulpiani Martyris, qui in persecutione Maximiani Galerii cum aspide et cane insutus culleo, in mare demersus suit. — In Monasterio Meditii in Oriente, sancti Nicæti Abbatis, qui ob cultum sanctarum Imaginum sub Leone Armeno multa passus est. — In Anglia, sancti Richardi Episcopi Cicestrensis, sanctitate et miraculorum gloria conspicui. — Ibidem, sanctæ Burgondoforæ Abbatissæ et Virginis. — Panormi Sancti Benedicti a Sancto Philadelpho confessoris, ob corporis nigredinem, cognomento Nigri, Ordinis Minorum, qui signis, et virtutibus clarus pridie nonas aprilis in domino quievit, et a Pio Septimo Pontifice Maximo in Sanctorum numero relatus.*

Carinthie, qui a laissé dans le Tyrol et dans la Carinthie un nom toujours béni. Elle brillait par sa sainteté aux premières années du xiii<sup>e</sup> siècle.

Le Bienheureux Roger, religieux à Trois-Fontaines, de l'Ordre de Cîteaux.

Saint Agathémère, martyr en Mysie, au ii<sup>e</sup> siècle.

Saint Pierre, Cordelier, né à Sienne, martyr le 3 avril 1322, à Tanaha, dans les Indes-Orientales, où il portait la foi.

Saint Attale, abbé en Sicile.

Saint Guénoch, évêque en Écosse, mort saintement le 3 avril 875.

La fête des stigmates de sainte Catherine de Sienne, dans l'Ordre de Saint-Dominique.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Pierre Delbée, prêtre du diocèse de Rodez, refusa le serment schismatique et se réfugia à Bordeaux où il fut arrêté, et condamné à mort par la commission militaire de cette ville, comme réfractaire ; il fut exécuté le 3 avril 1794.

---

## QUATRIÈME JOUR D'AVRIL.

**Saint Isidore**, archevêque de Séville, docteur de l'Eglise. — **Saint Théon** ou **Théonas**, solitaire. — **Saint Zozime**. — **Saint Tigernake**, évêque en Irlande. — **Saint Hildebert**, abbé et martyr. — **Saint Alman** ou **Alain**, évêque de Nantes. — **Saint Platon**, abbé. — **Le Bienheureux Oury**, évêque de Die. — **Sainte Alethe** ou **Alix de Montbard**, mère de saint Bernard. — **Saint Pierre II**, évêque de Poitiers. — **Le Bienheureux Jean de Vaux**, Frère Mineur. — **Le Bienheureux Gaspard de Berga**, Frère-Mineur. — **Mémoire de la très-sainte Vierge**. — **Martyrologe Romain**. — **Additions des autres Martyrologues**. — **Martyrologe de la dernière persécution**.

### SAINT ISIDORE,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Isidore, archevêque de Séville, était issu d'une très-illustre famille d'Espagne; il était fils de Sévérien, préfet de la province de Carthagène, frère de saint Léandre, comme lui archevêque de Séville et l'ami de saint Grégoire-le-Grand; frère de saint Fulgence, évêque d'Ecija, de sainte Florentine, vierge très-célèbre par sa sainteté et dont l'Eglise romaine rappelle tous les ans la mémoire. Quelques écrivains lui donnent aussi pour sœur Théodosie ou Théodora, femme du roi Lévigilde, mère du glorieux prince d'Espagne, le martyr saint Herménégilde, et du roi Récarède, par le zèle duquel les Goths abjurèrent l'arianisme et rentrèrent dans le sein de l'Eglise, au troisième concile de Tolède.

Sa sœur, sainte Florentine, rapportait qu'elle avait vu un jour un essaim d'abeilles voler autour des lèvres du saint enfant encore au berceau, et qu'elle en avait tiré le présage de sa grande sagesse et de son éloquence. On raconte le même fait de saint Ambroise, de saint Dominique et de Platon, le prince des philosophes de l'antiquité.

A peine sorti du berceau, saint Isidore, en qui l'on ne remarquait rien des légèretés de l'enfance, fut appliqué par ses pa-

rents à l'étude des lettres. Il s'y employa avec ardeur, mais son génie lent à se développer n'y pouvait réussir. Désolé de son incapacité, désespérant de jamais la vaincre, il allait renoncer à l'étude, lorsque, passant auprès d'un puits, il remarqua que le marbre tout dur qu'il était, avait été usé et entamé par le frottement journalier de la corde. Cette vue lui redonna du courage. Il comprit qu'il n'y avait rien dont la patience et le travail ne pussent venir à bout, et il reprit avec une nouvelle ardeur l'étude des sciences.

Il s'y fatigua si bien qu'il dépassa tous ses contemporains, et qu'on ne lui savait point d'égal en son siècle ni pour les lettres humaines et divines, ni pour la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que l'attestent tant et de si beaux écrits, qui sont la gloire de l'Eglise et la preuve de son admirable génie. On peut au reste consulter le catalogue qui en a été fait par ses deux disciples, saint Ildephonse, archevêque de Tolède, et saint Braulion, archevêque de Saragosse.

Cependant ses frères, saint Fulgence et saint Léandre, venaient d'être exilés par le roi arien Lévigilde : saint Isidore n'en attaqua pas moins l'arianisme. Il le fit avec tant de chaleur, de sagesse et d'éloquence, que les hérétiques, ne pouvant rien répondre à ses arguments, résolurent de le tuer. La jeunesse de leur adversaire redoublait encore leur confusion, et ils s'apprétaient à trancher comme Alexandre, avec l'épée, cet autre nœud gordien. Ils l'eussent fait sans doute et auraient volontiers trempé leurs poignards dans ce sang innocent, si Dieu, qui réservait Isidore à de plus grands travaux et à voir la chute de l'arianisme, n'eût détourné leurs coups.

Saint Léandre, qui était son ami, modéra cette ardeur de jeunesse et le sauva par sa prudence et son habileté. Pour le soustraire aux embûches de ses ennemis, il l'enferma pendant longtemps ; et, en effet, saint Isidore ne sortit de sa retraite qu'à la mort de son frère, lorsque le roi Récarède le choisit pour lui succéder sur le siège de Séville. Saint Léandre l'avait désigné en mourant, comme le seul qui fût capable d'opposer à l'hérésie un rempart d'airain.

Saint Isidore fut donc créé archevêque de Séville, à la joie et aux applaudissements de tous les catholiques, qui avaient conçu de grandes espérances de sa doctrine et de sa réputation de sainteté. Mais, pendant que l'Espagne se réjouissait de son élévation, lui seul pleurait, se déclarait indigne de cette charge, et suppliait le roi de choisir quelque autre archevêque ; il eut beaucoup de peine à accepter le fardeau de l'épiscopat, et il ne s'y résigna que parce qu'il crut que c'était la volonté divine.

Aussitôt qu'il eut été consacré, on vit bien quelle acquisition précieuse l'Eglise avait faite. Il était d'une douceur admirable, poli, charitable, plein de modestie et de patience. Il était d'une libéralité inépuisable envers les pauvres, bienveillant pour les riches ; fort contre les mauvais gouverneurs de Province. Sa piété éclatait surtout dans les temples. Il était plein de zèle pour la réformation des mœurs, vigilant à conserver la discipline de l'Eglise ; agréable pour tous, il n'était dur et impitoyable qu'à lui-même.

Il fit une règle pour les moines, dont il tempéra la rigueur, afin qu'elle fût mieux observée. Il remit dans un meilleur ordre l'office de la Messe et les autres prières des clercs, afin qu'il n'y eût plus qu'une même manière de prier dans toute l'Espagne. Il est l'auteur du Bréviaire et du Missel que l'on appela d'abord de saint Isidore, puis de Tolède, quand ils eurent été approuvés par le concile de cette ville ; ils portent aussi le nom de Liturgie Mozarabique, parce qu'ils furent conservés par les chrétiens qui vivaient au milieu des Maures et des Arabes.

Il y a encore aujourd'hui, dans la ville de Tolède, des paroisses où l'on se sert, à certains jours, de la liturgie de saint Isidore, et, dans l'église cathédrale, le grand cardinal Ximénès, archevêque de Tolède, a fondé une chapelle desservie par douze chapelains, pour conserver à jamais le rite mozarabique.

Saint Isidore s'occupa aussi avec le plus grand soin de l'éducation de la jeunesse. Il savait que c'était là le fondement des

empires. Il fonda donc à Séville, non-seulement pour son diocèse, mais aussi pour les diocèses voisins, des collèges où l'on formait les enfants aux saintes lettres et aux bonnes mœurs dès l'âge le plus tendre. On y accourait en foule de toute l'Espagne. Le saint prélat partagea ces jeunes gens en différentes classes; il leur adressa les plus sages instructions et prescrivit tout ce qu'ils devaient apprendre. Il avait aussi sa chaire, comme les autres professeurs, et, en sa qualité de chef du collège, il s'était chargé de l'enseignement des plus profonds mystères de la foi. C'est de cette arche de la sagesse et de la science que sortirent, comme du cheval de Troie, tant d'hommes remarquables par leurs talents et leurs vertus, et entre autres saint Ildefonse et saint Braulion, dont nous avons déjà parlé.

Saint Isidore présida le quatrième concile de Tolède et le second concile de Séville. Sa parole y fut d'un grand poids pour affermir dans les esprits les dogmes de la foi catholique, pour déraciner l'hérésie et réformer les mœurs. C'est au concile de Séville qu'il convertit un évêque syrien nommé Grégoire, qui s'était laissé gagner à la secte des acéphales.

On rapporte que saint Isidore fit aussi le pèlerinage de Rome. Il y avait été appelé par saint Grégoire-le-Grand, qui avait contracté à Constantinople une amitié très-étroite avec son frère saint Léandre, auquel il avait dédié ses commentaires sur Job. Saint Isidore fut reçu dans la ville éternelle aux applaudissements de tous les citoyens et des prélats de la cour romaine. De retour en Espagne, il mit fin par ses prières à une grande sécheresse qui désolait le pays. Saint Isidore avait toujours été très-dévoué au Saint-Siège apostolique, et il défendit son autorité jusqu'à sa mort. Il avait coutume de dire que c'était le port le plus assuré de la foi et le refuge de l'Eglise dans toutes les tempêtes. Voici une lettre qu'il écrivait à Eugène, archevêque de Tolède, qui lui demandait si tous les Apôtres avaient reçu la même puissance.

« J'ai reçu, par Verecundus, votre messenger, les lettres de  
 « Votre Sainteté, et je rends grâces à l'Auteur de toutes choses  
 « de ce qu'il daigne vous conserver, pour le bien de sa sainte

« Église, la santé du corps et de l'esprit. Je répondrai de mon  
 « mieux à ce que vous me demandez ; mais je vous prie de  
 « m'accorder le secours de vos prières, pour que le Seigneur  
 « me délivre des maux qui m'accablent. A toutes les questions  
 « que Votre vénérable Fraternité veut bien me faire, malgré  
 « son mérite, voici ma réponse : C'est la réponse de tous les  
 « Pères orthodoxes appuyés sur l'autorité du Saint-Esprit,  
 « qu'excepté à l'article de la mort, la sentence d'un supérieur  
 « ne doit jamais être abrogée par un inférieur, tandis que celle  
 « de l'inférieur peut toujours être cassée par le supérieur, si la  
 « justice le permet. Autrement votre prudence comprend assez  
 « quel mauvais exemple ce serait, si la hache pouvait se re-  
 « tourner contre celui qui la tient. — Quant à l'égalité des  
 « Apôtres, Pierre commande à tous les autres, puisqu'il a mé-  
 « rité d'entendre de la bouche de Notre-Seigneur ces paroles :  
 « *Tu seras appelé Cephaz ; tu es Pierre, etc.* C'est du Fils de  
 « Dieu et de la très-sainte Vierge, et non d'un autre, qu'il a  
 « reçu le premier dans l'Église de Jésus-Christ, l'honneur du  
 « Pontificat. C'est à lui qu'il a été dit, après la résurrection du  
 « Fils de Dieu : *Pais mes agneaux*, ces agneaux désignant les  
 « chefs des Églises. Si la dignité du pouvoir a été communi-  
 « quée à tous les évêques catholiques, elle appartient plus spé-  
 « cialement, par un privilège particulier, au Pontife romain  
 « qui reste éternellement au-dessus de tous, comme la tête au  
 « milieu des membres. Celui donc qui ne lui rend pas l'honneur  
 « et l'obéissance qui lui sont dus, se sépare de la tête de  
 « l'Église et se rend coupable d'acéphalisme. Ceci est la doc-  
 « trine de la sainte Eglise, c'est un article de la foi catholique,  
 « et l'on peut en dire, aussi bien que le symbole de saint  
 « Athanase sur la foi à la très-sainte Trinité : Si quelqu'un ne  
 « le croit pas fermement et fidèlement, il ne saurait être sauvé.  
 « J'effleure ce sujet pour votre très-douce Charité, me rappé-  
 « lant cette parole du philosophe : Peu de mots suffisent au  
 « sage. Adieu. »

Saint Isidore gouverna l'Église de Séville pendant près de  
 quarante ans, et, quoiqu'il fût comblé de mérites et de sain-

teté, quand il sentit s'approcher le terme de sa carrière, encore que toute sa vie eût été une longue préparation à la mort, il voulut s'y disposer par une retraite de six mois. Il passa ce temps en prières ferventes et dans les austérités de la pénitence. Étant tombé dangereusement malade, il fit venir auprès de lui Jean, Éparcius et plusieurs évêques, ses amis intimes, puis il se fit porter sur les épaules de ses disciples dans l'église de Saint-Vincent. Là, couché sur la cendre, couvert d'un cilice, il fit la confession publique de tous ses péchés, et reçut avec une grande dévotion, de la main des évêques, le saint Viatique.

Il demanda ensuite pardon à tous ceux qu'il avait pu offenser, avec tant d'humilité que les larmes et les cris du peuple couvraient sa voix ; il leur recommanda à tous de s'aimer mutuellement. Un peu avant de mourir, il prédit à la nation espagnole que si elle s'écartait des préceptes et de la doctrine qu'il lui avait enseignés, elle en subirait la peine par toutes sortes de calamités ; qu'elle serait précipitée de sa grandeur et accablée sous une dure oppression. Il ajouta cependant que si ces malheurs la ramenaient à de meilleurs sentiments, Dieu lui donnerait une gloire supérieure à sa gloire passée, et qu'elle dominerait les autres nations.

L'histoire du peuple espagnol et sa grandeur en ce temps<sup>1</sup> ont bien prouvé la double prophétie de saint Isidore. Après avoir été réduit presque au néant par les Maures, son empire s'est tellement accru qu'il semble n'avoir d'autres bornes que les bornes du monde.

Enfin, ayant distribué aux pauvres tout son bien, riche de bonnes œuvres, le saint archevêque rendit à Dieu sa grande âme, le 4 avril de l'an 636, sous l'empire d'Héraclius. Son corps fut enseveli à Séville, mais les Maures s'étant emparés de cette place, le roi Ferdinand 1<sup>er</sup>, de Castille, le racheta de Benabet, à force de présents et d'instances. Il le fit transporter à Léon et

<sup>1</sup> Le Père Ribadénéira écrivait ceci au moment de la plus grande puissance de la nation espagnole, lorsque ses rois se vantaient que le soleil ne se couchait jamais dans leurs États.



le déposa dans une magnifique basilique où on le conservait religieusement enfermé dans une châsse d'or.

Saint Isidore fut célèbre pendant sa vie et après sa mort par ses nombreux miracles. On n'implora jamais en vain son secours, et il aida puissamment la nation espagnole dans ses combats contre les Maures. Aussi, se reconnaît-elle grandement redevable aux vertus, à la doctrine, et à la protection de ce saint prélat.

(RIBADÉNÉIRA.)

#### NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT ISIDORE DE SÉVILLE.

Les ouvrages que nous avons de saint Isidore, sont : 1° une *Chronique*, qui commence à la création, et finit à l'an 626 de Jésus-Christ.

2° L'*Histoire des rois des Goths, des Vandales et des Suèves*, dont on n'avait qu'une partie dans les anciennes éditions. Le P. Florès l'a publiée tout entière dans sa *Spana Sagrada*, t. VI, ap. 12, p. 474. Cette histoire fut aussi publiée à Hambourg, en 1611 et en 1597, à Leyde, avec des notes de Vulcanius. La plus complète cependant est celle d'Hugo Grotius, qui se trouve dans son *Historia Gothorum*, Amsterdam, 1655, publiée après sa mort dans l'édition complète de ses ouvrages, par les Elzevir, toutefois d'après un autre cahier.

3° Les vingt livres des *Origines* ou des *Etymologies*. Saint Isidore n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage; ce fut Braulion, évêque de Saragosse, qui le retoucha, et qui lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. L'auteur y traite de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, de l'arithmétique, de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, de l'agriculture, de la navigation, de la chronologie. Il donne de courtes définitions de chaque science, avec les étymologies des mots grecs et latins, comme on les entendait de son temps. Le sixième livre est un des plus intéressants : il y est parlé des Ecritures de l'un et de l'autre Testament, et de leur canonicité, de la liturgie et de ses différentes parties, qui sont les mêmes que celles d'aujourd'hui;

des sacrements de Baptême, de Confirmation, de la Pénitence, de l'Eucharistie, et de leurs effets par rapport à l'âme de ceux qui les reçoivent; des abstinences, des jeûnes, de la nécessité de pleurer ses péchés, et de ne les plus commettre à l'avenir, etc. Le septième livre doit être regardé comme un abrégé de théologie. Cet ouvrage fut publié séparément à Venise, 1483, in-fol.; à Paris, 1509, et à Bâle, 1577, avec des scholies de *Bon. Vulcanius*, in-fol. — Arnold Wion nous prévient contre la dernière de ces éditions, *Lign. Vit.* l. 2, c. 4, p. 244, comme étant falsifiée. *Utpote hæreticorum more, veneno pravitatis hæreticæ respersa.*

5° Le Catalogue des *Ecrivains ecclésiastiques*. Il en renferme trente-trois. Ce livre parut *cum notis Suffridi Petri*, Cologne, 1580, in-8°; *cum notis Miræi in Bibliotheca ecclesiastica*, Anvers 1630, in-fol.; *cum notis Schotii, inter scriptores Hispaniæ illustratæ*, t. 1, Francfort, 1603. Le P. Florès a donné une bonne édition de cet ouvrage, avec une dissertation préliminaire dans le premier tome de sa *Spana Sagrada*, p. 440.

5° Le livre *De la vie et de la mort des Saints de l'un et de l'autre Testament*. Il se trouve avec d'autres petits écrits du Saint dans l'édition de Hagueneau, 1529, in-4°.

6° Les deux livres *Des offices divins ou ecclésiastiques*, écrits vers l'an 610, et adressés à son frère Fulgence. Saint Isidore y développe parfaitement l'origine des différentes parties et des diverses cérémonies de l'office ecclésiastique. Cet ouvrage a toujours été regardé comme fort utile par rapport à la discipline de l'Église. Il fut imprimé à Paris, 1584, in-8°; ensuite à Rome, avec d'autres écrivains qui traitent de la même matière, 1591, in-fol., et contrefait à Paris, 1610, in-fol. Baronius le regarde comme supposé, mais à tort; car Braulion et Ildephonse le placent parmi les autres ouvrages du Saint; Bède, Fulbert de Chartres et Freculph des Lexoviens (habitants des environs de Noviomagus, aujourd'hui Chartres) l'ont aussi cité.

7° Les deux livres *Des différences ou de la propriété des verbes*; le livre *Des différences ou de la propriété du discours*. Ces

ouvrages n'ont guère d'autre objet que la grammaire. On en fit une édition à Madrid en 1599.

8° Les deux livres *des Synonymes* ou des *Soliloques*. C'est une espèce de dialogue entre l'homme et la raison. Le livre *du mépris du monde*, que tous les savants n'attribuent point à Saint Isidore, est presque entièrement tiré du précédent ouvrage. On doit porter le même jugement de *la Règle de vie*.

9° Œuvres diverses de morale, qui sont : 1° un *Discours de consolation à un pénitent trop effrayé des jugements de Dieu*; 2° une *Lamentation d'un pénitent sur ses péchés* (en vers trochaïques); 3° une *Prière pour demander à Dieu la grâce de se corriger*; 4° une autre *Prière pour ne pas tomber dans les pièges du démon*.

10° Le livre *De la nature des choses ou du monde*, adressée à Sisebut, roi des Goths. Saint Isidore y répond à diverses questions philosophiques que le prince lui avait faites. (*Liber Præmiorum ad libros utriusque Testamenti*.)

11° Les *Commentaires sur les livres historiques de l'Ancien Testament*. Nous n'avons dans les imprimés qu'une partie de ces commentaires, quoique saint Isidore eût expliqué tous les livres de l'Ancien Testament. Il l'appelle aussi *Librum quæstionum sive Secretorum expositiones sacramentorum*. Quelques auteurs attribuent à Isidore de Cordoue les commentaires sur les quatre livres des Rois.

12° Le Livre *des Allégories de l'Écriture sainte*. Les deux livres *contre les Juifs*, adressés à Florentine, sœur de saint Isidore. Le premier traite de la naissance, de la passion, etc., de Notre-Seigneur; l'autre de la vocation des gentils. Ils furent publiés à Hagueneau, 1529, in-4°, et à Venise, 1584. Les trois livres *Des sentences ou du souverain bien*. Cet ouvrage est presque tout tiré des morales de saint Grégoire, Pape. Garcias Loaysa l'a enrichi de notes, Turin, 1593, in-4°.

13° Plusieurs lettres : 1° celle adressée à Redemptus. Labbe la regarde avec raison comme fausse; 2° La *Règle des Moines*, divisée en vingt-quatre chapitres, et adressée aux religieux d'Honori dans la province Bétique. Elle a été imprimée dans

le *Codex regularum* de Holstenius. Lettre sur l'office des prêtres dans l'Église, adressée à Ludfried, évêque de Cordoue.

14° Le livre *Du Combat des vertus et des vices*. Plusieurs savants attribuent cet ouvrage au B. Ambroise d'Autpert, abbé d'un monastère d'Italie dans le viii<sup>e</sup> siècle; 2° le *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*; 3° le livre *de l'Ordre des Créatures*, imprimé pour la première fois dans le premier tome du Spicilege de D. Luc d'Achéry. On n'a aucune preuve que le *Glossaire* qui porte le nom de saint Isidore soit véritablement de lui. Quelques-uns lui attribuent à tort la *Collectio conciliorum et decretalium*, ouvrage d'Isidore Mercator. Baluze rapporte cependant que saint Isidore a fait aussi une collection de conciles et de décrétales, dans laquelle il publie, outre les synodes cités par Mercator, plusieurs autres d'Afrique, de la Gaule et d'Espagne, ainsi que les lettres des Papes qui ont succédé à Damase. Cette collection se trouvait encore du temps de Baluze à la bibliothèque de l'église d'Urgel, province de Tarragone, en Espagne <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On trouve dans les *Mémoires* de M. Picot (t. iv, p. 300) une notice trop intéressante pour l'omettre ici. — André Marc Burriel, jésuite espagnol, né en 1719, fut chargé en 1749, par Ferdinand VI, d'examiner les archives de l'église de Tolède, sous la direction du Père Rabago, confesseur du roi. Il fit copier les manuscrits les plus intéressants, entre autres ceux de la liturgie mozarabe. Le 22 décembre 1752, il adressa au P. Rabago une lettre sur la collection d'Isidore de Séville. Plusieurs protestants, comme Blondel dans son *Pseudo-Isidorus*, et Koch dans sa *Notice du code de l'évêque de Strasbourg, Rachion*, ont prétendu que cette collection, défigurée et interpolée, avait produit d'énormes changements dans la hiérarchie et la discipline, et qu'elle avait considérablement accru l'autorité des Papes. Des catholiques ont trop légèrement adopté ces assertions. Febronius attribue aussi de grands effets à cette collection. Mais la véritable collection des anciens canons à l'usage de l'Église d'Espagne, faite par saint Isidore de Séville, existe encore intacte dans un grand nombre de manuscrits authentiques, et le P. Burriel, dans sa lettre au P. Rabago, lui rend compte des découvertes qu'il a faites à ce sujet dans plusieurs manuscrits de différentes bibliothèques du royaume. Il résulte de son récit qu'il a trouvé la véritable collection de saint Isidore en divers lieux et et sans aucune altération. Il avait même mis le résultat de ses recherches en état de voir le jour, avec les variantes tirées de plusieurs manuscrits de la plus haute antiquité, par exemple de l'église de Tolède, de l'Escurial, de Gironne, de Cardonne, d'Urgel et autres. Ce travail précieux étant tombé entre les mains de Charles de la Serna Santander, il le fit imprimer, en 1800, sous

Selon Cave, les ouvrages de saint Isidore qui ont été perdus sont : 1° le livre des nombres ou de l'arithmétique; 2° le livre

le titre de *Préface* de l'édition qu'il préparait de la collection de saint Isidore (*Præfatio historico-critica, in veram et genuinam collectionem veterum canonum ecclesiæ Hispanæ, a divo Isidoro Hispalensi Metropolitano, Hispaniarum Doctore, primum, ut creditur adornatam, consequentibus deinde seculis ab Hispanis Patribus auctam, e pluribus Mss. Cod. venerandæ antiquitatis... erutam et ad eorum fidem castigatam. Studio et opera Andreæ Burriel. Quam accuratissime exscriptam, variantibusque lectionibus ornatam possidet Carolus de la Serna Santander, Bibliothecæ publicæ Bruxellensis custos.* — in-8° p. 114). Après avoir donné le catalogue et la description des manuscrits consultés, il prouve que saint Isidore est l'auteur véritable de cette collection, destinée dans l'origine à l'Église d'Espagne, et que le faussaire qui l'a interpolée n'était point Espagnol, et ne demeurait point en Espagne. Il rappelle que ce faussaire favorise plutôt les évêques et les métropolitains que le Souverain Pontife, et que l'ancienne Église d'Espagne a toujours reconnu, comme tous les autres, la primauté du Siège de saint Pierre, puisque, dans la collection des canons faite pour son usage, elle a placé les épîtres décrétales des Papes à côté et à l'instar des canons des conciles. Elle a même reconnu que cette primauté admise dans toute l'Église de Jésus-Christ, n'est point fondée sur la décision des conciles, mais sur l'institution même du Sauveur. *Sancta tamen Romana ecclesia nullis synodis constitutis cæteris ecclesiis prælata est, sed evangelica voce Domini et Salvatoris nostri primatum obtinuit.* (Collection manuscrite de saint Isidore, par le Père Burriel, n° 103.) Ce principe est répété au n° 84, tit. 9 de la même collection. D'ailleurs, le tit. 51 du livre 1<sup>er</sup> du catalogue est intitulé : *De commissa vice Sedis Apostolicæ*, et les n° 79, 91, 95 et 96, prouvent qu'en effet les Souverains Pontifes avaient délégué souvent une partie de leurs pouvoirs à des évêques espagnols qui y sont nommés et pour leur propre pays. Loin de contester cette primauté de l'Église romaine, les conciles espagnols la reconnaissent publiquement, tels que le premier concile de Brague, en 561, les troisième et quatrième de Tolède, etc. On doit former le vœu que le manuscrit que possédait feu de la Serna, soit tombé en des mains fidèles qui le donnent au public. En attendant, on n'ignore pas que plusieurs savants ont publié au moins une bonne partie de la collection de saint Isidore, savoir : Marca, dans ses *Opuscles*; D. Coustant, dans ses *Lettres des Papes*, le *Code de l'évêque de Strasbourg*, Rachion. Koch, en envoyant à l'Institut une notice de ce *Code*, avait conjecturé qu'il se trouvait en Espagne des manuscrits du *Code* falsifié, et que si l'interpolation n'avait pas eu lieu dans ce pays, elle s'était peut-être faite à Rome. De la Serna, dans sa réponse du 19 août 1801, lui déclare que le P. Burriel, dans toutes ses recherches en Espagne, n'a pu y découvrir aucune trace de la fausse collection, qui y était encore inconnue au xiii<sup>e</sup> siècle, tandis qu'on la connaissait à Mayence et dans le voisinage sur la fin du viii<sup>e</sup>, ou au commencement du ix<sup>e</sup>; d'où il conclut qu'elle a été fabriquée en Allemagne. Voyez Feller, *Dict. hist.*, art. *Isidore de Séville*, *Isidore Mercator* et *Burriel*; — voyez aussi le *Journ. hist.* du même auteur, an. 1788, août, p. 596, et an. 1789, décembre, p. 511.

des Noms de la loi et des Evangiles (*De nominibus legis et evangeliorum Liber*); 3° le livre des mystères du Rédempteur.

Le style de saint Isidore est clair et aisé; mais on y chercherait en vain l'élégance et la politesse, ce qu'on doit principalement attribuer au siècle où l'auteur écrivait. Il règne dans ses œuvres morales un ton de piété qui touche et attendrit. Les autres ouvrages de saint Isidore montrent qu'il était un savant universel.

### SAINT THÉON ou THÉONAS,

SOLITAIRE.

Du temps des empereurs Valens et Théodose-le-Grand, vivait dans un petit ermitage, près de la ville d'Oxyrinque en Thébaïde, un solitaire célèbre qu'Évagre appelle Théon, et Pallade Théonas. Ces deux personnages lui rendirent visite lorsqu'ils demeuraient en Égypte. Ils le virent reclus dans une cellule, où il avait demeuré trente ans dans un silence continuel. Son humilité profonde et son peu d'attachement à tout ce qui peut attirer l'estime des hommes sur la terre, lui avaient fait ensevelir et supprimer la grande connaissance qu'il avait des sciences et des lettres égyptiennes, grecques et romaines dans les trois langues. Il s'était, de plus, interdit la conversation des hommes pour n'en plus avoir qu'avec Dieu. Il ne mangeait rien de cuit.

Au rapport d'Évagre et de Pallade, il faisait beaucoup de miracles, et il passait dans tout le pays pour un prophète. Il n'y avait point de jour qu'une multitude de malades ne vint à lui de divers endroits pour recevoir de lui du soulagement. Il se contentait de leur passer la main par sa petite fenêtre, et, la mettant sur la tête du malade, il lui donnait sa bénédiction et le guérissait. Il ne paraissait rien de l'austérité de sa vie et de sa pénitence dans ses mœurs ni dans tout son air. On voyait dans ses yeux et sur son visage une gaieté accompagnée de douceur et de modestie; il faisait toutes choses avec beaucoup de grâces.

On raconte que des voleurs étant venus chez lui avec la ré-

solution de le tuer, dans la pensée qu'il avait de l'argent, il les arrêta, liés, en quelque sorte, par la prière qu'il fit à Dieu, de les maintenir attachés auprès de sa porte sans pouvoir remuer. Beaucoup de gens du voisinage étant venus le matin voir le Saint, selon leur coutume, furent tellement saisis d'indignation, qu'ils délibérèrent de brûler vifs ces voleurs. Cette résolution obligea le Saint à parler ; il se contenta de leur dire : Souffrez qu'ils s'en aillent sans leur faire aucun mal ; autrement Notre Seigneur retirerait de moi la grâce qu'il m'a accordée de guérir vos maladies.

Personne n'osant le contredire, on les laissa aller en liberté, et ces voleurs, touchés du désir de faire pénitence de leurs crimes, se retirèrent dans les monastères voisins, où ils embrassèrent les règles et les exercices d'une vie sainte.

Tout le pays d'alentour était peuplé de ces monastères, et la ville même d'Oxyrinque n'en était qu'un assemblage. L'enceinte de ses murailles était remplie de solitaires. S'il y avait eu là autrefois des temples dédiés aux fausses divinités, ils étaient changés en habitations de religieux. L'on voyait là, partout, plus de monastères que de maisons, et, comme elle était grande et peuplée, elle enfermait douze grandes églises où le peuple s'assemblait. En outre, il n'y avait pas de monastère qui n'eût sa chapelle. Les remparts, les grottes, les tours, les moindres coins, tout regorgeait de solitaires qui, chantant jour et nuit des cantiques à la louange de Dieu, semblaient ne faire qu'un temple.

Saint Théon eut quelque temps la conduite de l'un de ces monastères, comme on l'apprend de l'historien Sozomène. Il mourut vers la fin du iv<sup>e</sup> siècle, et, les Grecs voulant honorer sa mémoire, l'ont joint à saint Siméon et saint Phorbin, solitaires de la Syrie ou de la Palestine, pour en faire une commémoration commune le 4 avril.

#### SAINT ZOZIME.

Sous le règne de Théodose-le-Jeune, il y avait en Palestine un moine de grande vertu nommé Zozime. On allait le consul-

ter comme un oracle, pour apprendre de lui la vraie manière de parvenir à la perfection religieuse. Son éminente sainteté l'avait fait élever au sacerdoce. Ayant servi Dieu cinquante-trois ans dans le même monastère, il ouvrit l'oreille à une tentation du démon de l'orgueil, et laissa entrer dans son cœur la pensée qu'il était parfait et qu'il n'avait plus rien de nouveau à apprendre.

Pour lui découvrir les pièges du tentateur, Dieu lui envoya un religieux étranger qui lui dit : « Il est vrai, Zozime, que vous avez bien combattu jusqu'à présent ; mais, quel homme peut se flatter d'être parfait ? Apprenez qu'il y a, pour arriver au salut, bien d'autres voies que celles que vous avez suivies ; et, pour vous en convaincre, sortez de votre pays, allez au monastère qui est au bord du Jourdain. »

Étonné de ces paroles, qui annonçaient que l'inconnu avait lu dans son cœur, Zozime se prosterna humilié ; puis il se rendit au monastère qui venait de lui être indiqué. Ayant été admis parmi les religieux, il réforma bientôt le jugement qu'il avait porté de lui-même ; il reconnut qu'il s'en fallait encore de beaucoup qu'il ne fût parfait ; il vit là des hommes qui n'avaient pas plus de commerce avec les créatures que s'ils eussent été d'un autre monde. Le travail des mains, toujours accompagné de la prière, était leur unique occupation. Les Frères se partageaient en différents chœurs, afin de chanter les psaumes toute la nuit sans interruption. Du pain et de l'eau faisaient presque toute leur nourriture. Le premier dimanche de carême, après avoir reçu la sainte Eucharistie, ils passaient le Jourdain et se dispersaient dans les vastes déserts de l'Arabie. Les uns emportaient avec eux de quoi se soutenir durant ce temps d'entière solitude ; d'autres ne s'y nourrissaient que des plantes sauvages qui croissaient dans le désert. C'était une loi parmi eux de ne point se dire les austérités qu'ils avaient pratiquées. Ils retournaient au monastère le dimanche des Rameaux, pour célébrer ensemble la Passion et la Résurrection du Sauveur.

Zozime passa le Jourdain avec les Frères, vers l'an 430, et



il entra dans le désert. Il s'y enfonçait chaque jour de plus en plus, espérant y rencontrer quelque ermite encore plus consommé dans les voies de la perfection que ceux parmi lesquels il s'était retiré. Il priait avec grande ferveur. S'étant arrêté à midi, le vingtième jour, pour se reposer un peu en récitant des psaumes, il aperçut une figure qui ressemblait à un corps humain. Il fut d'abord saisi d'étonnement et de crainte, croyant que c'était une illusion du démon ; il s'arma du signe de la Croix, et remarqua que l'apparition avait un corps noirci par les ardeurs du soleil, avec des cheveux blancs comme la laine. La figure se mit à fuir. Zozime, qui la prit pour quelque saint anachorète, courut après elle pour la joindre. Quand il fut à portée de se faire entendre, il lui cria de s'arrêter et de lui donner sa bénédiction.

« Abbé Zozime, lui répondit-elle, je suis une femme et je ne puis vous parler parce que je n'ai plus de vêtements. Jetez-moi donc votre manteau pour me couvrir, afin que je puisse aller à vous. »

Zozime, surpris d'entendre prononcer son nom, ne douta point que Dieu ne l'eût révélé à cette femme ; il lui jeta son manteau. La femme s'en étant enveloppée, s'approcha alors, et le Saint la conjura, au nom de Jésus-Christ, de lui dire qui elle était, depuis combien de temps elle vivait dans le désert, de quelle manière elle y avait vécu. Elle lui parla ainsi :

« Je devrais mourir de honte en vous disant ce que je suis. Le seul récit de ma vie vous causera tant d'horreur, que vous vous enfuirez comme on s'enfuit devant un serpent. Vos oreilles ne pourront entendre l'histoire des crimes énormes que j'ai commis. Je vous les dirai cependant, après vous avoir demandé le secours de vos prières, afin que Dieu me fasse miséricorde au jour redoutable de ses vengeances.

« L'Égypte est mon pays. A l'âge de douze ans, malgré mon père, je m'en allai dans la ville d'Alexandrie. Je ne puis penser, sans frémir, à mes premiers égarements ni à ceux qui les suivirent. Je vécus dix-sept ans dans l'oubli de tous mes devoirs.

« Ayant vu un jour plusieurs personnes qui couraient vers la mer, je demandai où elles allaient. On me répondit qu'elles allaient à Jérusalem pour y célébrer l'Exaltation de la Sainte Croix. Je m'embarquai avec elles, et j'arrivai à Jérusalem sans changer de vie.

« Lorsque le jour de la fête fut arrivé, je me rendis avec la foule à l'église où l'on exposait la Croix du Sauveur à la vénération des fidèles. Mais il ne me fut pas possible d'y entrer, une force invisible me repoussait quand je me présentais à la porte. Cet affront m'ayant frappée trois ou quatre fois, je me retirai dans un coin de la place, et me mis à rechercher en moi-même quelle pouvait être la cause d'un événement si extraordinaire. Après de sérieuses réflexions, je ne doutai pas que ce ne fût l'abomination de ma vie qui me fermait l'entrée du saint temple. Cette pensée aussitôt, tira de mes yeux des larmes abondantes. Tandis que je me frappais la poitrine, j'aperçus au-dessus de moi une image de la Mère de Dieu. M'adressant à elle, je la conjurai, par son incomparable pureté, d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, et de faire agréer à Dieu mes gémissements et mon repentir. Je la priai encore de m'obtenir la grâce d'entrer dans l'église, pour y voir le bois sacré qui a été l'instrument de notre salut. Je promis en même temps de me consacrer au Seigneur par une vie pénitente, et je pris la très-sainte Vierge elle-même pour caution de la sincérité de ma promesse.

« Ma prière finie, je ressentis une grande consolation. M'étant présentée alors à la porte de l'église, j'y entrai facilement ; je pénétrai même jusque dans le chœur ; là, j'eus le bonheur d'adorer le bois sacré de cette Croix glorieuse qui a donné la vie aux hommes. Frappée de l'immense miséricorde de Dieu et de la promptitude avec laquelle il reçoit les pécheurs, je me prosternai par terre, j'arrosai le pavé de mes larmes ; après quoi je sortis de l'église, et, me mettant à genoux devant l'image de la Mère de Dieu que j'avais prise pour garante de mes promesses, je la suppliai d'être ma protectrice et mon guide. J'entendis aussitôt une voix qui me disait : « Si tu

passes le Jourdain, tu trouveras un parfait repos. » Baignée de pleurs, et regardant l'image, je priai encore la Reine du monde de ne jamais m'abandonner. Je m'en allai aussitôt acheter trois pains ; puis, ayant demandé au boulanger quelle était la porte de la ville qui conduisait au Jourdain, je partis sur-le-champ. Je marchai tout le reste du jour.

« Sur le soir, j'arrivai à l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui est au bord du fleuve ; j'y adorai Dieu et y reçus le précieux Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; je mangeai ensuite la moitié d'un de mes pains, et me reposai sur la terre.

« Le lendemain matin, je passai le fleuve, après m'être encore recommandée à la très-sainte Vierge ; et, depuis ce temps-là, j'ai eu le plus grand soin d'éviter la rencontre des hommes. »

Zozime lui ayant demandé combien il y avait d'années qu'elle demeurait dans cette solitude, et de quoi elle y avait subsisté, elle lui répondit :

« Il y a, si je ne me trompe, quarante-sept ans que je sortis de la ville sainte. Je me nourris des pains que j'avais apportés, tant qu'ils durèrent ; après quoi, je n'ai plus mangé que les herbes qui croissent dans le désert. Mes habits s'étant usés, j'ai eu beaucoup à souffrir des ardeurs du soleil et des rigueurs de l'hiver. »

Zozime l'interrogea sur les combats intérieurs auxquels elle avait été exposée ; elle continua ainsi :

« Vos questions me font trembler en me rappelant le souvenir des dangers que j'ai courus et des assauts qui m'ont été livrés par la perversité de mon cœur. Pendant dix-sept ans, j'ai éprouvé des tentations continuelles. Lorsque je commençais à manger, je me sentais portée à souhaiter de la viande et à regretter les poissons de l'Égypte. Il me semblait aussi que j'aurais voulu avoir du vin. J'avais tant aimé cette liqueur dans le monde, qu'il m'était souvent arrivé d'en boire avec excès, au lieu que dans la solitude, je ne pouvais pas toujours avoir une goutte d'eau pour étancher ma soif. Je pleurais et frappais ma poitrine ; je me recommandais à la Mère de Dieu ; je me rappelais les engagements que j'avais contractés sous sa protection ;

quand j'avais longtemps pleuré et meurtri mon corps de coups, je me voyais tout à coup environnée d'une lumière éclatante, et le calme rentrait dans mon esprit. Souvent, la tyrannie de mes anciennes passions semblait m'entraîner hors du désert. Je me jetais alors sur la terre, je l'arrosais de larmes, j'élevais mon cœur vers la très-sainte Vierge ; jamais elle n'a manqué de m'assister. »

Le saint homme, qui s'était aperçu que l'inconnue se servait de temps en temps des paroles de l'Écriture, lui demanda si elle avait fait une étude des Livres saints.

« Comment, répondit-elle, les aurais-je lus ou même entendu lire ? Vous êtes le seul homme que j'aie vu depuis que je suis dans le désert ; mais Dieu sait *donner à l'homme l'intelligence*. Telle est l'histoire de ma vie ; tenez-la secrète jusqu'à ce que Dieu m'ait enlevée de ce monde, et ne m'oubliez pas dans vos prières. J'ai encore une grâce à vous demander : c'est de ne point sortir du monastère, selon votre coutume, au commencement du carême prochain ; vous tenteriez même inutilement d'en sortir. Apportez-moi, le jour de la sainte Cène, le Corps et le Sang du Sauveur. Vous m'attendrez sur les bords du Jourdain, du côté qui n'est pas habité. »

Ayant achevé ces paroles, elle se sépara du vieillard et s'enfonça dans le désert. Zozime se mit à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il avait vu et entendu. Il baisa la trace des pas de la Sainte, et reprit, au temps marqué, la route de son monastère.

L'année suivante, il se trouva malade lorsque les Frères passèrent le Jourdain. Il se souvint alors de ce qui lui avait été dit par la Sainte, qu'il ne pourrait sortir du monastère avec les autres, quand même il le voudrait. Le jeudi saint, il se rendit au bord du Jourdain avec le Corps et le Sang de Jésus-Christ qu'il mit dans un petit calice ; il emporta aussi un panier d'osier rempli de figues, de dattes et de lentilles.

Le soir, il vit la Sainte de l'autre côte du fleuve. Elle forma le signe de la Croix sur les eaux, et y marcha comme si elle eut marché sur la terre ferme. Quand elle fut devant le vieillard,

elle lui demanda sa bénédiction, et le pria de réciter le Symbole avec l'Oraison dominicale ; ayant ensuite reçu la divine Eucharistie, elle leva les mains au ciel, et dit en fondant en larmes : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre servante, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur de mon âme.

« Pour vous, dit-elle à Zozime, ayez la charité de me pardonner la peine que je vous ai donnée, et accordez-moi la grâce de revenir le carême prochain à l'endroit où je vous ai parlé la première fois. »

Zozime la pria, de son côté, d'accepter les petites provisions qu'il lui avait apportées ; mais elle ne prit qu'un peu de lentilles. Elle repassa ensuite le fleuve, en marchant sur les eaux comme elle avait fait en venant.

Le carême suivant, Zozime entra dans le désert avec les autres Frères. Son premier soin fut de chercher la Sainte pour lui demander son nom, ce qu'il avait oublié de faire ; mais, lorsqu'il fut arrivé au lieu désigné, il la trouva morte. Il y avait auprès de son corps inanimé une inscription qui portait qu'elle s'appelait *Marie*, et qui marquait le temps où Dieu l'avait retirée du monde.

Zozime l'enterra dans une fosse creusée par un lion que Dieu avait envoyé. Ayant ensuite imploré l'intercession de la Bienheureuse pour lui et pour toute l'Eglise, il retourna dans son monastère, où il rendit compte des merveilles dont il avait été témoin. Il continua de servir Dieu avec ferveur jusqu'à sa mort, qui arriva dans la centième année de son âge.

L'auteur de la vie de sainte Marie d'Égypte, qui était contemporain, l'écrivit d'après la relation du monastère de Zozime.

## SAINT TIGERNAKE,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Tigernake était fils de Corbre, célèbre général irlandais. Il avait pour mère Deufraiche, fille d'Eochod, l'un des petits rois de l'Irlande vers la fin du v<sup>e</sup> siècle. Il reçut le Baptême des

main de Contath, évêque de Kildare. Mais il fut un jour enlevé par des pirates et conduit en Bretagne. Un roi de cette île, qui l'acheta, le voyant doux et pieux, le prit en affection et le mit dans le monastère de Rosnat, en le recommandant aux religieux. Là, il comprit tout le néant des biens de ce monde, et résolut de chercher le bonheur ici-bas dans le service de Dieu.

Lorsque le petit roi qui l'avait protégé le vit suffisamment instruit, il lui permit de retourner dans son pays. Il n'y fut pas longtemps sans être estimé, et ses compatriotes voulurent qu'il fut sacré évêque malgré ses résistances, mais il refusa de se charger de l'église de Clogher, qui venait de perdre le vénérable Mac-Cartin, son évêque. C'était en l'an 506.

Avec l'aide de ses parents, il fonda l'abbaye de Cluannois, ou Clones, au comté de Monaghan, et il y fixa son siège épiscopal,

Il devint aveugle dans sa vieillesse et passa ses dernières années dans une petite cellule, ne s'occupant plus que de la prière et de la contemplation. On place sa mort en l'an 550, et sa fête est marquée au 4 avril.

### SAINT HILDEBERT,

ABBÉ ET MARTYR.

Hildebert, abbé de Saint-Pierre, de Gand, était vénéré pour sa piété, en l'an 752. Mais l'hérésie des iconoclastes du bas empire avait suscité à Gand, cette année-là, une tourbe de destructeurs de l'Église qui se faisaient un devoir de mettre en pièces les images des Saints, qu'ils appelaient, comme les pillards de Constantinople, des instruments d'idolâtrie. Un jour que Hildebert voulut leur représenter l'indignité de leurs profanations sacrilèges, ils se jetèrent sur lui et le mirent en pièces lui-même. Dès lors, on l'honora comme martyr, et il est fêté le 4 avril.

### SAINT ALMAN OU ALAIN,

ÉVÊQUE DE NANTES.

En 804, Alain ou Alman fut placé sur le siège épiscopal de

Nantes. En 812, il reçut avec bonté saint Benoît, sainte Avenie et leurs neuf pieux compagnons. Il leur obtint du comte de Nantes la solitude de Masserac, et plaça sainte Avenie dans une communauté de filles qui édifiaient la ville de Nantes.

Tous ses jours furent marqués par de nombreuses bonnes œuvres. Il mourut en 816.

Dans l'église de Saint-Jacques, à Nantes, on voyait, avant 789, la statue de saint Alain. Dans l'Anjou, on honore un saint Alman, évêque, et Derie pense que ce peut être le pontife de Nantes. Travers partage ce sentiment et croit que c'est lui qu'on honorait à Quimper sous le nom de saint Alain. L'évêché de Nantes s'étendait au-delà même du comté. Ainsi, Château-léans et sa châellenie étaient du diocèse de Nantes, quoique dans l'Anjou. Ce qui y pouvait faire vénérer un prélat nantais<sup>1</sup>.

### SAINT PLATON,

ABBÉ.

Saint Platon naquit vers l'an 734. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père et sa mère. Le soin de son éducation fut confié à un de ses oncles, qui était grand trésorier. Son tuteur l'ayant fait travailler sous lui, il montra une capacité tonnante pour les affaires, ce qui ne l'empêchait pas d'étudier les sciences et la religion. Les progrès rapides qu'il faisait chaque jour dans les lettres et la vertu, le rendaient l'objet de l'admiration de tout le monde. Il l'emporta bientôt sur les jeunes gens de son âge, et surpassa même les grandes espérances que ses maîtres avaient conçues de lui.

Tant de belles qualités, jointes à une naissance illustre, à des biens considérables et à une probité incorruptible, ne tardèrent pas à le faire connaître à tous les grands de la cour. Il était universellement estimé, et il n'y avait point de place où il ne pût aspirer. Les personnes les plus qualifiées briguaient son alliance ; on lui offrit plusieurs partis capables de flatter

<sup>1</sup> Emprunté à la vie des Saints de Bretagne.

son ambition, s'il eût aimé le monde ; mais son cœur, toujours occupé des choses célestes, n'avait que du mépris pour des biens et des honneurs périssables. Il s'estimait heureux toutes les fois qu'il pouvait se dérober au tumulte du siècle, pour vaquer librement à l'oraison ; il rompit même insensiblement tout commerce avec les hommes, et il ne sortait plus de chez lui que pour visiter les églises et les monastères.

Saint Platon avait trois frères ; il leur peignit si bien les vanités du monde, qu'il les déterminâ à se consacrer entièrement au service de Dieu, et à vivre dans une continence parfaite. Il affranchit ses esclaves, et vendit son bien, dont une partie fut distribuée aux pauvres. Il employa l'autre à l'établissement de ses sœurs, qui vécurent avec piété dans l'état du mariage ; elles devinrent mères de plusieurs enfants qui se distinguèrent par la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Le Saint, que rien n'arrêtait plus dans le monde, quitta ses amis et sa patrie à l'âge de vingt-quatre ans. Il ne prit avec lui qu'un domestique fidèle, encore le renvoya-t-il lorsqu'il fut en Bithynie, après lui avoir donné tous ses habits. Il se revêtit d'un manteau noir, et gagna le monastère des Symboles, bâti sur le Mont-Olympe. Ayant été admis au nombre des Frères, il se fit un devoir de marcher sur les traces de ceux qui se distinguaient le plus par la pratique de l'humilité, de l'obéissance, de la mortification et des autres vertus qui caractérisent les véritables moines. L'abbé, nommé Théoctiste, le faisait passer par les épreuves les plus délicates, afin qu'il apprît à mourir entièrement à lui-même. Il le reprenait souvent de fautes qu'il n'avait pas commises, et lui imposait des pénitences comme s'il eût été coupable. Platon, au lieu de chercher à se justifier, se soumettait humblement à son supérieur, et souffrait avec joie un traitement qui lui fournissait l'occasion d'exercer des actes de patience et d'humilité. Il était charmé lorsque, dans les heures destinées au travail, on lui assignait les plus bas emplois du monastère ; il s'y livrait sans regretter son occupation ordinaire, qui consistait à copier des livres ; par-là, son



âme acquérait continuellement de nouvelles forces, qu'il entretenait par la prière et par de saintes lectures.

L'abbé Théoctiste étant mort en 770, Platon, qui avait alors trente-six ans, fut élu pour lui succéder dans le gouvernement du monastère des Symboles. Il s'opposa inutilement à son élection, il se vit forcé d'accepter le fardeau dont on le chargeait. La place de supérieur le rendit encore plus humble et plus pénitent. Il ne buvait jamais que de l'eau. Du pain, des fèves et quelques herbes étaient toute sa nourriture. Il ne mangeait qu'à l'heure de none, même les jours de dimanche. Son travail lui fournissait non-seulement de quoi pourvoir à ses besoins, mais encore de quoi assister plusieurs pauvres.

Quelques affaires l'appelant à Constantinople, il y fit un voyage en 775, et y fut reçu avec toutes les démonstrations possibles d'estime et de respect. Le temps qu'il passa dans cette ville fut employé en bonnes œuvres. Par ses exemples et ses discours, il ranima l'esprit de piété et de ferveur dans toutes les conditions. Il bannit les vices, entre autres les jurements et les blasphèmes ; il porta les pauvres à faire un saint usage de leur état, et les riches à soulager les malheureux par d'abondantes aumônes. Paul, patriarche de Constantinople, voulut le faire évêque de Nicomédie, mais il ne put jamais obtenir son consentement, le Saint refusa même de recevoir les ordres sacrés. Ses affaires étant terminées, il quitta Constantinople, et reprit la route de son monastère.

Il fut obligé, en 782, de sortir de sa solitude, pour venir gouverner le monastère de Saccudion, situé auprès de Constantinople. Ce monastère avait été fondé par les enfants d'une de ses sœurs nommée Théoctiste, lesquels avaient tous renoncé au monde. Platon y établit la règle de saint Basile, et y exerça douze ans les fonctions de supérieur ; il se démit ensuite de sa place en faveur de saint Théodose son neveu.

Ce fut vers ce temps-là que l'empereur Constantin répudia Marie sa femme légitime, pour épouser Théodote, parente de Platon. Le patriarche saint Taraise voulut s'opposer à ce mariage scandaleux, en employant les exhortations et les mena-

ces. Platon et Théodore son neveu désapprouvèrent encore plus hautement la conduite du prince Joseph, économe de l'église, et plusieurs autres personnes tant du clergé que de l'état monastique, essayèrent de faire mollir notre Saint, et de lui faire approuver le divorce de l'empereur; mais leurs sollicitations furent inutiles; Platon ne relâcha rien de sa fermeté. Constantin, auquel il avait osé parler de l'énormité de son crime, le punit de sa généreuse liberté, en ordonnant qu'on le renfermât dans une étroite prison. Le Saint ne se découragea pas; il souffrit avec joie la prison et plusieurs autres mauvais traitements jusqu'à la mort de l'empereur, arrivée en 797.

Les courses des Sarrasins, qui venaient jusqu'aux portes de la capitale, obligèrent les moines de Saccudion à quitter leur solitude. Ils prirent tous la fuite, et se retirèrent dans le monastère de Stude, qui était au milieu de Constantinople, mais qui avait été presque entièrement détruit par la persécution de Constantin Copronyme. Platon s'y renferma dans une petite cellule, et y vécut en simple religieux, sous la conduite de Théodore son neveu. La prière et le travail des mains faisaient son unique occupation. Il s'était attaché aux pieds une chaîne de fer, qu'il avait soin de cacher sous sa robe quand on venait le voir.

Saint Platon était fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Nicéphore, homme de grande vertu, mais laïque, avait été élu, en 806, patriarche de Constantinople. Le Saint désapprouva hautement son élection, parce que les canons déclaraient irrégulière l'ordination des néophytes. Sa fermeté lui attira l'année suivante une nouvelle persécution.

L'empereur Nicéphore venait de faire rétablir dans tous ses droits, Joseph, économe de l'Église patriarcale, déposé par saint Taraise pour avoir célébré le mariage scandaleux de Constantin avec Théodote. Saint Platon condamna ce rétablissement comme contraire à la rigueur de la discipline ecclésiastique. L'empereur irrité, le mit entre les mains d'une troupe de mauvais moines et de soldats insolents, qui le firent beaucoup souffrir pendant une année entière; il lui ordonna ensuite de com-

paraître devant un concile composé d'évêques vendus à la cour, qui le traitèrent d'une manière indigne, et le condamnèrent enfin sur d'horribles calomnies. En vertu de la sentence inique rendue par le concile, l'empereur exila le Saint, et le fit ignominieusement traîner de lieu en lieu dans les îles du Bosphore durant l'espace de quatre ans. Platon, malgré le mauvais état de sa santé, souffrit les fatigues de son exil avec une patience admirable. L'empereur en fut touché de compassion, et résolut même de le rappeler de son exil ; mais il ne put exécuter sa résolution, ayant été surpris et tué par les Bulgares en 811.

Michel I<sup>er</sup> son successeur, qui aimait la justice et la paix, donna des ordres pour le rappel du Saint. Platon, de retour à Constantinople, y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il alla se renfermer dans sa cellule pour n'en plus sortir. Sentant approcher sa fin, il fit creuser son tombeau, et voulut qu'on l'y descendit : là, il fut visité par plusieurs personnes de distinction, entr'autres par le patriarche saint Nicéphore, qui se recommanda à ses prières. Il s'était réconcilié avec ce dernier sur les éclaircissements qu'il lui avait donnés par rapport au rétablissement de l'économe Joseph. Il mourut le 19 mars 813, âgé de près de soixante-dix-neuf ans. Le patriarche saint Nicéphore fit la cérémonie de ses funérailles. Saint Platon est honoré le 4 avril par les Grecs et les Latins<sup>1</sup>.

## LE BIENHEUREUX OURY,

ÉVÊQUE DE DIE.

Die, aujourd'hui petite ville de quatre à cinq mille habitants, dans le département de la Drôme, a été autrefois une importante cité : *Dea Voconcorum*, capitale du Diois, alors province. Elle a été épiscopale dès les premiers temps. En 346, Palladius, évêque de Die, assistait au concile de Sardique, et le diocèse de Die, au dernier siècle, comptait deux cents paroisses.

Au XII<sup>e</sup> siècle, le Bienheureux Oury (*Uldericus*), doyen du

<sup>1</sup> Emprunté à Godescard.

Chapitre de Grenoble, brillait si généralement par ses vertus et son mérite, qu'il fut élu évêque de Die. Il n'accepta qu'en tremblant cette dignité. Nous ignorons s'il l'occupa longtemps, mais il en trouva sans doute le poids trop pesant, car il abdiqua son siège pour se faire Chartreux ; il en reçut l'habit des mains de saint Hugues, évêque de Grenoble, et il mourut dans sa retraite en l'an 1145.

Pierre-le-Vénérable lui avait dédié son livre contre l'hérésie des Pétroussiens, qui avait pour chef Pierre de Bruys. Plusieurs historiens ont donné le nom de Bienheureux au vénérable Oury.

#### SAINTE ALÈTHE OU ALIX DE MONTBARD, MÈRE DE SAINT BERNARD.

Alèthe eut pour époux le pieux Tescelin, seigneur de Fontaines, près de Dijon. Saint Bernard naquit d'elle en 1092. Soumise à son époux, elle faisait son occupation du gouvernement de sa maison et de sa famille ; son père l'avait fait instruire, et sa piété l'entraînait aux œuvres de charité. Une fille et six fils, dont elle fut mère, furent, aussitôt après leur naissance, offerts à Dieu de ses propres mains. Elle les allaita tous elle-même, et, tant qu'elle les eut sous les yeux, non-seulement elle ne souffrait pas qu'ils s'accoutumassent aux viandes délicates, mais encore elle leur donna les premiers principes d'éducation en tout genre, en dirigeant tout vers le service de Dieu. « Elle semblait dès-lors, » dit l'abbé Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, « les préparer de loin à la vie monastique, qu'ils embrassèrent, en effet, tous sept dans la suite. » Six prirent le parti du cloître, à la persuasion de leur frère Bernard, qui fut le troisième des enfants d'Alèthe.

On raconte que cette dame, étant enceinte de saint Bernard, songea qu'elle l'était d'un petit chien blanc, qui ne faisait qu'aboyer dans son sein. Un homme de piété, qu'elle consulta sur ce songe dont elle était effrayée, lui dit : « qu'elle n'avait rien à craindre ; que l'enfant qu'elle portait, serait un fidèle gardien de la maison du Seigneur ; que ce serait un prédi-

« cateur qui, par la douceur de sa langue, guérirait les âmes « malades, et qui, par la véhémence de ses discours, terrasse- « rait les ennemis de la foi. » La vertueuse Alèthe fut conso- lée, dit-on, par ces prédictions, et l'on peut très-bien, sans témérité, croire que ce songe devait servir comme d'une es- pèce d'annonce à tout le merveilleux, dont Dieu voulait rem- plir la vie de Saint Bernard. Quoi qu'il en soit, Alèthe offrit cet enfant à Dieu, comme elle avait fait de ses deux aînés; et, soit par l'effet d'une inspiration particulière, soit par suite d'un arrangement de famille, elle le destina dès-lors entière- ment au service de l'Eglise de Dieu. Ce fut pour cela qu'elle le mit, le plus tôt qu'elle pût, aux études chez des ecclésiastiques séculiers de Châtillon sur-Seine.

Elle eut la consolation de jouir de la rapidité des progrès de ce fils bien-aimé. Bernard avait environ quatorze ans lorsqu'en 1105 ou 1106, elle mourut en odeur de sainteté.

Dès qu'elle eut rendu son âme à Dieu, l'abbé de Saint-Bé- nigne, de Dijon, alla lui-même avec tous ses moines enlever le corps, l'inhuma dans son église, et fit faire un mausolée, au- tour duquel il voulut qu'on représentât ses six fils.

Sainte Alèthe est fêtée le 4 avril et le 1<sup>er</sup> septembre.

## SAINT PIERRE II,

ÉVÊQUE DE POITIERS <sup>1</sup>.

On ne sait rien des premières années du saint Évêque dont nous allons raconter la vie.

Il était archidiacre de Poitiers, lorsqu'en 1087 il fut élevé sur le siège de saint Hilaire. Ses vertus le rendaient digne d'occuper ce siège, dont il accrut la gloire par son courage à confesser la foi. Il gouvernait avec zèle et prudence l'Eglise confiée à ses soins vigilants, lorsque les cardinaux Jean et Benoit, légats du Souverain Pontife Pascal II, convoquèrent à Poitiers, par l'ordre du Pape, un concile pour remédier aux scandales

<sup>1</sup> Nous empruntons cette vie remarquable aux excellentes Vies des Saints du Poitou, par M. de Chergé.

que le roi de France <sup>1</sup> donnait à la chrétienté. Malgré les dangers que présentait cette affaire, malgré l'opposition avouée de Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Poitou, qui n'était pas moins licencieux que le roi, 140 prélats répondirent à l'appel du Souverain Pontife, et une sentence rigoureuse ayant été prononcée, elle fut, grâce au courage du Bienheureux Robert d'Arbrisselles, promulguée contre le prince coupable (1100).

C'est à dater de ce jour que le saint Evêque de Poitiers conçut pour le Bienheureux Robert une vénération profonde, et qu'il lui voua une vive amitié. Il accueillit avec la faveur la plus marquée la nouvelle de la fondation du monastère de Fontevraud, situé dans son diocèse, et fut depuis le propagateur le plus zélé de cette œuvre pieuse. Un peu plus tard, le Bienheureux Robert étant venu remplir son ministère apostolique dans le Poitou, Pierre l'accueillit avec joie, et persuadé que cette fondation était appelée à rendre de grands services à l'Eglise, il s'offrit d'aller lui-même porter au Souverain Pontife la demande de son approbation, ce qui fut accepté avec reconnaissance.

Bientôt après, le saint Evêque rapporta de Rome la bulle qu'il était allé y solliciter, et il établit lui-même canoniquement la nouvelle congrégation par ses lettres de l'année 1106. Ce fut à la protection puissante de Pierre, à ses sollicitations écoutées, à son intervention personnelle même que Fontevraud dut la plupart des établissements qui, dès l'origine, se groupèrent en Poitou autour de la maison mère. Parmi eux nous ne saurions oublier la Puye, qui devint promptement si importante, que peu après on pouvait y réunir 100 religieuses, et Villesalem, dont les restes si majestueux encore attestent l'antique magnificence. « Aussi, dit un vieil auteur, comme le Bienheureux Pierre, évêque de Poitiers, était pour ainsi dire un des entrepreneurs de la maison de Fontevraud, il ne manquait pas de l'aller souvent visiter, et durant l'absence de Robert, et pendant qu'il allait prêcher aux peuples l'Evangile, ce grand évêque (comme s'il eût été le vicaire de ce Saint) prenait un soin tout particulier du monastère... » Visites des maisons de 10'r

<sup>1</sup> Philippe Ier.

dre, consécration, dédicaces d'églises, toutes ces œuvres du ministère épiscopal étaient remplies avec un zèle et un dévouement que pouvait seule inspirer l'affection la plus sincère.

Mais l'exil et la mort du prélat vinrent bientôt changer en douloureux regrets les espérances que faisait entrevoir un si vif attachement.

Guillaume, comte de Poitou, prince impie et sans foi, effrayait le monde par les scandales d'un libertinage tel, qu'il ne s'en est peut-être pas vu de pareils exemples après lui. Un prélat courageux, Gérard, évêque d'Angoulême, avait osé lui adresser des reproches et le priver de la communion de l'Église, en lui disant qu'il en serait ainsi jusqu'à ce qu'il eût expié par de longues pénitences ses immenses iniquités. Pour toute réponse, le prince, s'adressant à Gérard qui était chauve, lui avait dit en riant : « O saint Évêque, je te promets et je te jure par serment de me repentir lorsque tu pourras passer le peigne à travers ta chevelure. »

Indigné de tant d'insultes, Pierre, évêque de Poitiers, voyant que ses propres exhortations n'avaient produit aucun effet sur le cœur endurci de Guillaume, avait enfin résolu de prononcer contre lui, et cela dans une circonstance solennelle, les terribles anathèmes de l'Église. Voici comment un témoin oculaire raconte les événements qui vont suivre<sup>1</sup> : « Pierre dénonça formellement à Guillaume que, lui ayant donné les avertissements que les Apôtres conseillent d'adresser avant de sévir contre ses frères, il sera forcé de l'excommunier dans son église cathédrale, en présence de tout le peuple et des principaux de ses vassaux. Le jour marqué pour cette cérémonie étant arrivé, Guillaume l'apprend; aussitôt il s'y transporte avec une troupe furieuse, fait entourer la basilique, en ferme les issues, et menace de tuer tous ceux qui y sont réunis. Guillaume perce la foule, monte à la tribune où était Pierre, qui donnait les motifs de l'excommunication qu'il allait lancer contre

<sup>1</sup> On attribue ce récit à Martial Hubert, vicaire général du saint Évêque. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. l'abbé Auber, qui en a pris copie sur un manuscrit latin fort précieux.

le comte Guillaume, il le saisit par les cheveux, et lui appuyant le poignard sur la gorge, à force de violence, il lui arrête la parole. Mais le saint Évêque, lui demandant répit comme s'il eût voulu réfléchir pour renoncer à son projet, achève en disant : « J'excommunie Guillaume, comte de notre province, à cause des scandales qu'il ne cesse de donner à l'église de Jésus-Christ. Qu'il soit maudit sur la terre et dans le ciel ; que ses entrailles soient rongées et se répandent comme celles de l'impie Antiochus et de l'hérésiarque Arius ; que son corps soit jeté à la voirie, de peur que le venin de sa chair impure ne souille la terre sainte. » Ayant dit cela, Pierre descend de la tribune<sup>1</sup>. L'archidiacre monte après lui, éteint le premier sur le bord de la tribune la torche qu'il avait à la main, ferme le livre de l'Evangile et ordonne aux diaques de renverser les croix, d'éteindre les torches du sanctuaire, et de jeter tous les vases qui servent à la liturgie. Alors, on entend dans l'église une rumeur qui égale le bruit que fait la mer dans son courroux. Plusieurs s'écrient qu'ils sont frappés et qu'on leur fait violence. Guillaume veut forcer le clergé de lever l'excommunication et de continuer l'office ; mais les clercs se retirent avec l'évêque, insultés par une soldatesque effrénée. »

Quelques jours après, Guillaume, accompagné de ses gardes, entoure le palais de l'évêque et veut par violence faire lever l'excommunication ; mais le saint Évêque résiste... Il reçoit l'ordre de se rendre prisonnier au château de Chauvigny.

Pierre obéit, et il fut reçu dans cette ville, non pas comme un exilé, mais comme un triomphateur, au bruit des acclamations populaires et avec un enthousiasme qui dut être bien doux à son cœur. Arrivé à la porte du château, qui avait été décorée avec magnificence, le saint Évêque reçut l'offrande d'une coupe de vin et d'un morceau de gâteau, et il dit en se

<sup>1</sup> La plupart des chroniqueurs disent que Pierre ajouta ces mots : « Maintenant, comte, tu peux frapper, j'ai fini. » Mais Guillaume, plein de stupeur, et peut-être aussi étonné de la grandeur d'âme du courageux Pontife, remettant son épée au fourreau, s'écria : « Je ne t'aime pas assez pour t'envoyer en Paradis. »



retournant vers une grande Croix : « Seigneur, que ce soit la coupe d'amertume dont on vous a abreuvé sur l'arbre de la Croix. » Puis il but quelques gouttes, refusa le reste, congédia les assistants après les avoir remerciés avec effusion, et se retira pour se livrer à la méditation. C'est dans cette prison, ajoute le chroniqueur, qu'il donna à la contrée l'exemple d'un Saint de l'Église de Jésus-Christ.

« Il logeait, ajoute-t-il, dans l'ancien château les jeunes gens destinés à la cléricature et qu'il devait ordonner. Louis d'Aubusson, homme rempli de piété et de bonnes mœurs, était son théologien. Nous lui soumettions tous nos doutes et notre science. Il était plein de zèle pour instruire les jeunes gens destinés à la cléricature. Nous faisons nos prières et nos méditations en commun. » Il ne se passait pas de jours que Pierre ne leur fit une instruction lui-même : « Ressouvenez-vous, leur disait-il souvent, que les hommes qui portent Jésus-Christ dans leurs entrailles doivent être plus purs que les Anges, qui n'ont pas ce bonheur. Les autres hommes doivent porter leurs regards vers le ciel pour rendre hommage à Jésus-Christ ; mais vous, en retournant vos yeux vers votre cœur, vous pouvez l'adorer.... Il donnait aussi ses conseils aux prêtres, et leur rappelait avec quel zèle Jésus-Christ et les Apôtres travaillaient pour la gloire de Dieu au salut des peuples. »

Le saint prélat habitait la partie nouvellement construite du château dont la façade était exposée au midi... Au-dessus de sa chambre se trouvait la chapelle où il offrait chaque jour le Saint Sacrifice pour la conversion du duc Guillaume et la prospérité de son peuple. La cloche du château le réveillait chaque jour longtemps avant le lever du soleil.

Les dimanches il officiait pontificalement en l'église de Saint-Pierre, et du haut de la tribune du chœur des chanoines, il adressait aux assistants de touchantes instructions. Souvent il portait lui-même le saint Viatique aux moribonds. Un jour qu'il ordonnait des prêtres dans l'Église canoniale, le feu prit au jeu d'orgues, au-dessus de la porte occidentale ; l'incendie menaçait d'embraser toute l'église ; mais Pierre eut le courage

de monter dans la tribune qui commençait à brûler elle-même, et sa présence fit cesser les ravages du feu.

On lui apporta un homme des quartiers bas de Chauvigny pendant qu'il célébrait à Saint-Pierre. Cet homme, possédé du malin esprit, entraînait en convulsions lorsqu'il voyait la porte de l'église; on l'avait couché sur la pierre d'un sépulcre, à l'entrée du temple. L'évêque lui dit de se lever et de le suivre dans la maison de son Seigneur Jésus-Christ. A cet ordre impérieux, la rage du malin esprit redoubla; mais bientôt le malade fut délivré de cet ennemi redoutable par les onctions de l'Huile sainte que Pierre lui fit sur les différentes parties de son corps.

Au temps du saint Évêque, il existait en France une maladie cruelle qui avait atteint un grand nombre de victimes, et comme le simple contact suffisait pour la répandre, comme aussi la science médicale était demeurée impuissante à la guérir, on avait pris contre les malheureux infectés de son germe fatal les précautions les plus rigoureuses, disons même les plus inhumaines. Cette maladie horrible, c'était la lèpre. Or, voici comment notre chroniqueur raconte les scènes épouvantables qui précédaient et accompagnaient la séquestration complète des lépreux : ces détails dramatiques, bien que étrangers à la vie de notre saint Évêque, feront mieux comprendre combien son âme charitable dut être remplie de commisération pour de si touchantes misères :

« Quand un lépreux avait été signalé quelque part, on procédait à son expulsion. Le curé rassemblait ses clercs comme pour des funérailles; ils allaient processionnellement à la maison du malade. Celui-ci était averti de l'heure et attendait la procession, couvert d'une nappe pareille à celle qu'on met sur les cercueils. Le prêtre faisait sur lui quelques prières, la procession retournait à l'église, et le lépreux suivait le célébrant à quelque distance. Arrivé dans l'église, il entraînait dans le chœur et se plaçait au milieu d'une chapelle ardente qu'on lui avait préparée comme pour un mort. On chantait ensuite une messe de *Requiem*, et, à l'issue, on faisait autour du lépreux des en-

censements et des aspersions en entonnant le *Libera*. Il sortait alors de l'église au milieu des chants lugubres. A la porte du cimetière, on lui adressait les formules suivantes :

« Je te défends d'entrer dans l'église ou dans les foires et assemblées publiques.

« Je te défends de voir ta maison.

« Je te défends de jamais laver tes mains ni tes hardes dans quelque fontaine.

« Je te défends de toucher à aucune marchandise.

« Je te défends d'entrer dans les tavernes.

« Je te défends de passer dans des chemins étroits, de peur d'y rencontrer personne, de toucher aux tours des puits.

« Je te défends de boire et manger en compagnie. »

Après ces tristes recommandations du prêtre, on aspergeait le lépreux d'eau bénite et on lui donnait la paix de Dieu.

Ce fut pour les malheureux ainsi relégués, ainsi repoussés par tous comme des bêtes féroces, que le saint évêque Pierre fit préparer une ladrerie dans le jardin de son château. Les malades devaient être séparés du jardin de l'Évêque par le petit ruisseau qui coule dans les bas quartiers de la ville.

Une inondation terrible ayant enseveli sous les eaux presque tous ces bas quartiers, Pierre, afin d'arrêter les progrès du mal et de calmer le courroux du ciel, passa trois jours et trois nuits en prières dans l'église du chapitre, se contentant de pain et d'herbes sans aucun assaisonnement; puis quand le fléau fut passé, il fit distribuer aux submergés tout ce qu'il possédait.

Un jour, comme il se promenait dans les cloîtres en ruines qui entouraient le cimetière de Saint-Pierre, le saint Évêque vit tomber la statue de saint Athanase qu'on avait élevée là pour honorer, par cette allusion glorieuse, la persécution qu'il souffrait lui-même : « Ne vous étonnez pas de cette chute, » dit-il, elle présage la mienne; dans peu la maison de boue dans laquelle je suis en esclavage rentrera dans le limon d'où elle est sortie; dans peu vous ne me reverrez plus, et dans peu vous me reverrez. » En effet, ajoute le chroniqueur, après sa mort, qui ne tarda pas à arriver, un enfant qui servait les cha-

noines l'aperçut dans l'église, revêtu de ses habits pontificaux, à genoux au pied de l'autel, comme il avait accoutumé de faire, et il dit à l'enfant : « Que la paix du Seigneur soit avec toi... »

A l'ombre des chênes qui entouraient le cimetière d'où l'on apercevait tous les environs, il existait un autel de pierre et une statue de la Vierge; c'était là que le saint Évêque passait ses soirées des beaux jours à contempler le spectacle de la nature, et il disait : « Je ne m'étonne pas de ce que saint Antoine, qui vivait dans les déserts de l'Égypte, répondit à un philosophe qui ne comprenait pas qu'il pût s'appliquer à la contemplation des choses célestes, lui qui n'avait aucun livre : Le vaste univers me tient lieu de livres et de bibliothèque, et toutes les créatures sont comme autant de caractères lisibles, où chacun peut avec quelque attention voir la grandeur de Dieu. » Le bon Évêque disait encore souvent ces paroles de saint Clément : « Le monde est un grand livre écrit de la main de Dieu, et qui n'a que trois feuillets : le ciel, la terre et la mer. »

Avec de telles pensées, Pierre ne pouvait tolérer les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique, et qui en altéraient la pureté; aussi réprimanda-t-il avec sévérité les chanoines qui, à l'exemple des hommes du monde, portaient des anneaux brillants rattachant sur les épaules une draperie élégante par-dessus la robe. Il supprima bien des coutumes scandaleuses; fit cesser les charivaris et la *fête des fous*, cérémonie burlesque qui, dans l'origine, avait été inspirée par une pensée religieuse pour honorer les *saints Innocents*, ces premiers martyrs du christianisme, mais qui avait fini par dégénérer étrangement. Il obtint aussi par l'ascendant que ses vertus avaient sur les cœurs la suppression d'une coutume populaire qui ne pouvait que porter une rude atteinte à la religion et à ses ministres, dont elle blessait l'auguste caractère. Dès cette époque, les vignes étaient en culture dans le pays de Chauvigny, et les produits qu'on en retirait les-faisaient tenir à un haut prix; c'est cette affection intéressée qui expliquera, jusqu'à un certain point, comment le peuple avait introduit le

singulier usage, quand cette plante précieuse avait été attaquée par la gelée, de rendre les chanoines de l'église de Saint-Pierre responsables de ce malheur, et de les punir, dans la personne de l'un d'eux, d'avoir, disait-on, causé la mauvaise récolte par leur négligence à faire les prières du matin. A cet effet, l'un des membres du chapitre était désigné pour être fustigé et promené par les rues au milieu des risées publiques. Le saint évêque Pierre fit cesser ce scandaleux usage.

Enfin, après une courte maladie causée par les jeûnes et les mortifications, le généreux confesseur de Jésus-Christ s'éteignit au milieu des fidèles compagnons de sa captivité, et alla recevoir au ciel la récompense de sa courageuse fermeté.

« La cérémonie funèbre achevée, dit le narrateur déjà cité, nous le portâmes en pleurant, revêtu de ses habits pontificaux, moi et les trois dignitaires du chapitre : l'archiprêtre, l'archidiaque et le prévôt, pour être déposé, au son de toutes les cloches, dans un petit tombeau pratiqué dans l'épaisseur du mur, au côté gauche du sanctuaire, à l'orient de l'église, etc.

« Gloire soit rendue à N.-S. Jésus-Christ de tant de vertus dont il nous a donné l'exemple dans la personne d'un des plus saints prélats qui aient honoré son Église militante.. »

La charité du Pontife était telle, que, pendant le court espace de temps qui s'écoula depuis son arrivée au château de Chauvigny jusqu'à sa mort (5 avril 1115), il avait tout donné aux pauvres, et qu'il ne restait plus au château rien des ornements ni des choses précieuses dont ses prédécesseurs avaient enrichi cette demeure. On en jugera par le détail suivant, dont la naïveté même nous a paru touchante. « L'inventaire consistait, quand il mourut, en 3 frépieds de fer, 4 gros landiers en bronze où étaient gravées des fleurs de lys, 13 grands pots en cuivre rouge, 20 escabeaux et 6 fauteuils de bois, et un dont les pieds étaient de bronze doré qui avaient la forme de pattes de lion. »

Des récits qui ne laissent aucun doute sur leur authenticité prouvent que les cendres du saint Évêque furent transportées

bientôt après dans les monastères de Saint-Cyprien de Poitiers et de Fontevraud. Le prélat aimait ces pieuses maisons d'un égal amour, et il avait manifesté le désir d'y reposer.

Le Bienheureux Robert d'Arbrisselles fit placer les reliques de celui qu'il regardait comme le père de son institut dans le lieu le plus honorable de l'église de Fontevraud, du côté de l'Evangile, et fit élever à sa mémoire un mausolée surmonté de sa statue gisante avec une épitaphe. De plus, le nom du prélat fut inscrit dans tous les martyrologes des monastères de l'Ordre, afin qu'on en fit mémoire au jour de son décès, et que la postérité sût la reconnaissance que la congrégation devait à son généreux bienfaiteur.

Les chroniques rapportent qu'un grand nombre de miracles furent opérés, tant à Fontevraud qu'à Saint-Cyprien, par l'intercession du saint Évêque, et signalèrent ainsi la présence de ses restes vénérables.

L'église de Poitiers célèbre la fête de saint Pierre II le 4 avril sous le rit double.

### LE BIENHEUREUX JEAN DE VAUX,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Jean naquit au village de Vaux, près de Camérino, ville épiscopale dans les États du Pape, et prit l'habit de Frère Mineur à Foligno, en l'an 1325. Il devint bientôt l'exemple des autres religieux par son exactitude à remplir ses devoirs : cependant, le désir d'atteindre à une plus haute perfection l'engagea à demander au Ministre général de l'Ordre, la permission de se retirer dans un ermitage, avec quelques autres religieux, animés d'un zèle semblable au sien pour la vie contemplative. Plusieurs obstacles s'opposaient à cet établissement particulier, mais Jean de Vaux les surmonta par sa constance, et, un peu plus tard, il put aller s'établir à Monte-Brulliano, près de Camérino. Là, il put vivre dans la retraite qu'il chérissait, et dans l'étroite observance de la règle dont il était grand zélé.

Il fonda en ce lieu un couvent, dans lequel il a vécu dix-

sept années avec quatre autres religieux qui voulaient, à son exemple, imiter leur père saint François par la pratique exacte de sa règle. Cet établissement, qui existait sous l'autorité du général et du provincial, a donné naissance à l'*observance* qui s'est accrue depuis. Jean y persévera jusqu'à sa mort, arrivée à Monte-Brulliano, le 4 avril 1351.

On l'inhuma avec autant de pompe que ce lieu solitaire pouvait le permettre, et il emporta avec lui les regrets des vrais observateurs de la pauvreté évangélique. Comme il avait passé sa vie entière dans la plus austère pénitence, et dans la pratique de toutes les vertus, il laissa après lui une grande réputation de sainteté, que le ciel a confirmée par les prodiges qui s'opèrent à son tombeau.

### LE BIENHEUREUX GASPARD DE BERGA,

FRÈRE MINEUR.

Ce Bienheureux, que peut-être on n'a surnommé de Berga que parce qu'il était originaire du Bergamasque, province d'Italie, se distingua aussi dans l'Ordre de saint François par sa simplicité, par son zèle et par son attachement à la règle. Le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu était le sujet ordinaire de ses méditations et de ses entretiens, et il était inépuisable sur cette matière, quand une fois il l'avait entamée.

Une pieuse curiosité le conduisit en Palestine, où cet ineffable mystère s'est accompli, et il semble que le séjour qu'il fit dans les saints Lieux redoubla sa vénération, et accrut les lumières qu'il avait déjà acquises sur cet important sujet. Il en parlait avec tant d'onction et de clarté, à son retour, que ses auditeurs ne pouvaient se lasser de l'entendre ni de l'admirer. Ses discours contribuèrent à faire naître la foi et la piété dans le cœur de plusieurs.

On rapporte de lui, qu'étant au Mont-Alverne, il s'enfonça dans le bois qui est proche du couvent, avec un jeune religieux nommé Frère Barthélemi. Il l'entretenait, suivant son usage, du mystère de l'Incarnation. Ils mirent tant de ferveur et d'application dans leur entretien, qu'ils tombèrent dans le

ravissement l'un et l'autre, et passèrent le reste du jour et la nuit entière dans cet état. Le lendemain, les religieux qui les cherchaient les trouvèrent assis sous un orme, et s'entretenant de nos divins mystères, sans s'apercevoir ni du temps qu'ils avaient passé ensemble, ni des besoins que cette abstinence avait dû leur causer.

Gaspard de Berga mourut à Florence le 4 avril 1505. On rapporte plusieurs miracles qui font juger qu'il jouit de la béatitude éternelle.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Départ, tous les ans, de la Sainte Famille, Jésus, Marie et Joseph, pour la Fête de Pâques, à Jérusalem, où l'Enfant Jésus devait être séparé pour quelques jours de Marie et de Joseph.

A Liège, Notre-Dame d'Aqualia sort intacte d'un incendie.

Pèlerinage à Notre-Dame-de-Grâce, près de Gaillon. Ce pèlerinage est célèbre dans toute la contrée.

### MARTYBOLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

A Séville, en Espagne, saint Isidore, évêque, illustre par sa sainteté et sa science, qui, par son zèle pour la foi catholique et pour le maintien de la discipline ecclésiastique, rendit les Espagnes célèbres.

A Thessalonique, les saints martyrs Agathopode, diacre, et Théodule, lecteur, qui, pour la confession de la foi chrétienne,

<sup>1</sup>

PRIDIE NONAS APRILIS.

Hispani in Hispania, sancti Isidori Episcopi, sanctitate et doctrina conspicui, qui zelo Catholicæ fidei, et observantia Ecclesiasticæ disciplinæ Hispanias illustravit. — Thessalonica, sanctorum Martyrum Agathopolis Diaconi et Theoduli Lectoris, qui sub Maximiano Imperatore et Faustino Præsidente ob Christianæ fidei confessionem, alligato ad collum saxo, in mare demersi sunt. — Mediolani, depositio sancti Ambrosii Episcopi et Confessoris, cujus studio, inter cætera doctrinæ et miraculorum insignia, tempore Arianæ perfidiæ tota fere Italia ad Catholicam fidem conversa est. — Constantinopoli, sancti Platonis Monachi, qui pluribus annis adversus hæreticos sanctarum Imaginum effractores, invicto animo decertavit. — In Palæstina, sancti Zozimi Anachoretæ, qui funus sanctæ Mariæ Ægyptiacæ curavit.



furent, sous l'empereur Maximien, et le président Faustin, jetés dans la mer avec une pierre au cou.

A Milan, le décès de saint Ambroise, évêque et confesseur, qui, par son zèle, entre autres prodiges de ses miracles et de sa doctrine, convertit presque toute l'Italie à la foi catholique, dans le temps même où l'arianisme dominait par la perfidie.

A Constantinople, saint Platon, moine, qui, durant plusieurs années, combattit avec un courage invincible contre les hérétiques iconoclastes.

En Palestine, saint Zozime, anachorète, qui donna la sépulture à sainte Marie Égyptienne.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Georges, solitaire honoré chez les Grecs.

Saint Publius, honoré aussi chez les Grecs.

Le Bienheureux Guillaume Cuffitella, ermite en Sicile dans le Val-di-Noto, mort en 1415 ; il appartenait au tiers-ordre de saint François.

Saint Gonery, prêtre solitaire dans une forêt voisine de Rohan, au vi<sup>e</sup> siècle, honoré à Tréguier, département des Côtes-du-Nord.

Saint Phorbin, vénéré chez les Grecs avec saint Siméon et saint Théon.

Saint Guier, honoré en Angleterre ; le roi Alfred fut guéri à son tombeau.

Le Bienheureux Nicolas du Mont-Corvi, frère mineur.

Le Bienheureux Pierre d'Aragon, frère mineur.

Saint Lucien d'Arménie, honoré à Messine.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Le vénérable Père Parigot (prénoms inconnus), religieux de l'Ordre de Grammont, chassé de son cloître, se refugia à Nevers, où il ne fit pas le serment schismatique ; envoyé à Nantes en février 1794, il mourut à fond de cale de la galiote hollandaise le 4 avril suivant, à l'âge de soixante-neuf ans.

## CINQUIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Vincent Ferrier, Frère Prêcheur, Apôtre de l'Occident. — Les Martyrs du jour de Pâques. — Saint Soussin. — Saint Gérard ou Géraud, premier abbé de Sauve-Majeure. — La Bienheureuse Julienne de Mont-Cornillon. — La Bienheureuse Catherine Thomas, Chanoinesse régulière de l'Ordre de Saint-Augustin. — Les Vénérables Agnès, Élisabeth et Ozilie. — La Vénérable Jeanne Flameng. — Le Vénérable Thomas Carbonel, Frère Prêcheur, évêque de Sigüenza. — La Vénérable Crescence Hoessin. — La Vénérable Anne Fayol. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT VINCENT FERRIER, FRÈRE PRÊCHEUR, APOTRE DE L'OCCIDENT<sup>1</sup>.

Saint Vincent Ferrier naquit à Valence en Espagne le 25 janvier 1350. Son père et sa mère étaient fort recommandables par leur piété et leur amour pour les pauvres ; ils employaient en aumônes tout ce qui leur restait de leurs revenus à la fin de chaque année. Le ciel bénit leur mariage, en leur donnant des enfants qui héritèrent de leurs vertus. Deux d'entre eux, surtout Boniface et Vincent, furent de grandes lumières dans l'Église. Le premier mourut général des Chartreux : le second montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions. Il contracta de bonne heure l'habitude de jeûner le mercredi et le vendredi, afin de maîtriser plus aisément ses passions. Il avait une tendre dévotion à Jésus souffrant, et à la très-sainte Vierge qu'il honora toujours comme sa Mère. Il voyait les membres de Jésus-Christ dans les pauvres, et les traitait avec la plus

<sup>1</sup> Tiré de sa vie, écrite par Ranzano, évêque de Lucera, lors de sa canonisation. Elle a été publiée par Henschénus, avec les notes de Papebroch. Voyez Fleury, t. 110, et le P. Tournon, *Hom. illust. de l'Ordre de saint Domin. t. III.*

grande affection ; ce qui déterminâ ses parents à le faire distributeur de leurs aumônes.

Vincent commença son cours de philosophie à douze ans, et il n'en avait pas encore quinze lorsqu'il s'appliqua à l'étude de la théologie. Il fit des progrès si rapides dans ces deux sciences, qu'il aurait pu en donner des leçons publiques dans un âge où l'on a encore besoin de maître. Le cours de ses études étant achevé, sa famille lui laissa la liberté de choisir le genre de vie pour lequel il se sentirait le plus d'attrait. Il se déterminâ pour l'état religieux, et prit l'habit chez les Dominicains de Valence à l'âge de dix-huit ans. Ayant résolu d'imiter en tout saint Dominique, il devint bientôt un homme consommé dans les voies de la perfection ; et pour se mettre en état d'atteindre la fin de son institut, il joignit à la prière et aux austérités de la pénitence, l'étude et la méditation des Livres saints, ainsi que la lecture des écrits des Pères.

Quelque temps après sa profession, il fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la philosophie, emploi dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Son cours fini, il publia son traité des *suppositions dialectiques*, n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt-quatre ans ; on l'envoya ensuite à Barcelone, où il continua les mêmes exercices. L'étude de la scholastique n'absorbait pas tout son temps ; il en trouva pour prêcher la parole de Dieu. Ses sermons produisirent des fruits merveilleux, surtout durant une grande famine qui affligea la ville de Barcelone. Il prédit aux habitants l'arrivée de deux vaisseaux chargés de blé ; et l'événement vérifia la prédiction lorsqu'on s'attendait le moins à recevoir du secours. Cette circonstance augmenta de beaucoup les sentiments de vénération que l'on avait déjà conçus pour lui.

De Barcelone, le Saint fut envoyé en Catalogne à la célèbre université de Lérida ; il y continua l'étude de la scholastique, et les fonctions du ministère toujours avec le même succès : il y passa docteur, et reçut le bonnet, en 1384, des mains du Cardinal Pierre de Lune, légat du Pape Clément VII. L'Évêque, le clergé et le peuple de Valence l'ayant redemandé, il fut obli-

gé de retourner dans sa patrie : il y expliqua l'Écriture Sainte, et y prêcha avec une réputation extraordinaire. Comme il agissait en tout par les motifs les plus purs, le ciel bénissait l'exercice de toutes ses fonctions, et il n'y avait personne qui ne l'honorât comme un grand serviteur de Dieu.

Pour éprouver sa vertu, Dieu permit qu'il fût assailli par de violentes tentations contre la pureté. Le démon lui remplit l'imagination de mille pensées horribles, sinon pour le séduire, du moins pour le troubler. Il appela à son secours une méchante femme, qui avait conçu pour le Saint une passion criminelle. Cette misérable, feignant d'être malade, envoya chercher Vincent, sous prétexte de vouloir se confesser à lui. Quand il fut arrivé, et qu'elle le vit seul dans sa chambre, elle lui déclara son détestable dessein, et mit tout en œuvre pour le faire consentir à ses désirs corrompus. Le Saint prit la fuite comme un autre Joseph, et ne répondit pas un seul mot. La coupable, furieuse de n'avoir pas réussi, joua le rôle infâme de la femme de Putiphar : elle eut recours à la calomnie ; mais cet artifice n'ayant pas eu tout l'effet qu'elle en attendait, elle avoua sincèrement son crime, et en fit une réparation publique, afin de se délivrer des remords qui déchiraient sa conscience. Le Saint lui pardonna volontiers, et la guérit même des peines intérieures dans lesquelles Dieu avait permis qu'elle tombât en punition de son crime. Les armes que Vincent employa contre le démon, furent la prière, la mortification, une exacte vigilance sur tous ses sens, et une grande attention à réprimer les premiers mouvements de la concupiscence.

Son cœur était perpétuellement uni à Dieu ; en sorte que ses études, ses travaux, toutes ses actions, devenaient une prière continue. Il s'était si bien trouvé de cette pratique, qu'il la recommandait depuis à tous les Chrétiens. Écoutons-le parler lui-même dans son *Traité de la vie spirituelle*, où il donne des instructions importantes à ceux surtout qui s'appliquent à l'étude. « Voulez-vous étudier d'une manière qui vous soit » utile ? Que la dévotion accompagne toutes vos études, et que » votre but soit moins de vous rendre habile que de contribuer

» à votre sanctification. Consultez Dieu plus que vos livres, et  
» demandez-lui avec humilité la grâce de comprendre ce que  
» vous lisez. L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez  
» de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-  
» Christ. Quelques moments de repos dans ses plaies sacrées  
» procurent une nouvelle vigueur et de nouvelles lumières.  
» Interrompez votre travail par ces prières courtes et ferventes,  
» nommées *jaculatoires* ; que la prière enfin précède et termine  
» votre étude. La science est un don du Père des lumières ;  
» ne la regardez donc pas comme l'ouvrage de votre esprit et  
» de vos talents. » Le Saint, conformément à ces maximes,  
composait ses sermons au pied du Crucifix. Il y demandait au  
Sauveur l'intelligence de sa loi, et se préparait, par le souvenir  
de ses souffrances, à faire entrer dans ses auditeurs des sen-  
timents de charité et de componction. Il passa six ans à Valence  
dans l'exercice continu des fonctions apostoliques. S'il eut  
beaucoup à souffrir de la part du démon et des hommes char-  
nels, il jouit de la plus haute considération parmi les personnes  
qui savaient apprécier le mérite et la vertu.

Le Cardinal Pierre de Lune, légat de l'anti pape Clément VII  
en Espagne, fut nommé pour se rendre avec la même qualité  
auprès de Charles VII, roi de France. Étant venu à Valence en  
1599, il voulut que le Saint l'accompagnât pour honorer sa  
nouvelle légation. Tandis que le Cardinal, trop rempli de l'es-  
prit du monde, s'occupait uniquement de politique, Vincent  
travaillait à procurer la gloire de Dieu par la conversion des  
pêcheurs. Son zèle ne fut pas moins efficace en France qu'il ne  
l'avait été en Espagne. Le légat étant retourné à Avignon au  
commencement de l'année 1394, invita le Saint à le suivre  
dans cette ville où Clément VII résidait : mais celui-ci n'accepta  
point l'invitation, et reprit la route de Valence.

Clément VII étant mort cette même année à Avignon durant  
le grand schisme, le Cardinal Pierre de Lune fut élu Pape par  
les Espagnols et les Français, et il prit le nom de Benoît XIII.  
Immédiatement après son élection, il manda Vincent à Avignon,  
en l'année 1396.

Saint Vincent, p comme resque tout le clergé de France et d'Espagne, le croyant légitimement élu, se rendit à ses ordres. Il devint donc son confesseur, grand pénitencier, et Maître du Sacré Palais <sup>1</sup>. Il vécut au milieu des honneurs avec son humilité ordinaire, en pauvre religieux, jeûnant, veillant, prêchant, comme il faisait depuis tant d'années et suppliant le Seigneur de mettre fin au schisme qui désolait l'Église et perdait tant d'âmes. Il eût voulu que Benoît XIII se démit généreusement ; il le lui conseilla, mais tout ce qu'il put en obtenir fut une feinte promesse d'abdiquer si le Pape en faisait autant. En revanche Benoît XIII le nomma à l'Évêché de Valence, mais le Saint refusa, et rempli de douleur en voyant son obstination, il se retira au couvent des Dominicains d'Avignon. Il y tomba malade, de chagrin, et en douze jours il fut à l'extrémité. Mais alors Notre Seigneur le récompensa de cet amour ardent pour l'Église qui le menait au tombeau, en le choisissant pour annoncer que le temps du jugement était venu, et pour mettre fin au schisme en convertissant les pécheurs.

La veille de la fête du Séraphique Patriarche, le 3 octobre 1396, après une crise où l'on crut que le Saint allait expirer, une lumière céleste remplit sa chambre pendant la nuit ; Notre Seigneur entouré d'une multitude d'Anges et ayant à ses côtés saint Dominique et saint François, s'approcha de son lit, et lui dit en lui touchant la joue : « Lève-toi, Vincent, sois guéri ; le schisme finira dans peu, si les hommes font pénitence. Lève-toi donc, et va prêcher contre le vice. Voici la mission particulière que je t'ai destinée. Avertis les pécheurs de se corriger, parce que l'heure de mon jugement est venue. » Notre Seigneur lui dit encore qu'il évangéliserait toutes les contrées de France et d'Espagne, et qu'après avoir fait beaucoup de fruit par ses paroles et par ses œuvres, il mourrait heureusement aux confins de la terre. Il lui recommanda de reprendre le vice sans crainte ; puis l'ayant touché de la main droite, il répéta : « Lève-toi. » Et aussitôt le Saint sentit qu'il était guéri.

<sup>1</sup> Tout ce qui va suivre, concernant la divine mission de saint Vincent Ferrer, est tiré de la Vie des Saints en quatre volumes de l'abbé E. Daras.

Le lendemain, Benoît XIII venant le visiter, fut surpris de trouver plein de santé un homme qu'il croyait mourant. Le Saint lui dit la mission qu'il avait reçue, et il demanda la permission de la remplir ; mais Benoît XIII n'y consentit qu'après deux années de sollicitations pressantes. Il essaya d'abord de le retenir en lui offrant le chapeau de Cardinal dans un consistoire qu'il tint à cet effet. Le Saint le remercia humblement, mais refusa énergiquement, en disant qu'il devait exécuter l'ordre de Dieu, qui lui commandait d'aller prêcher le jugement à toutes les nations. Comme Benoît XIII s'y opposait, Notre Seigneur le consola dans sa tristesse, et lui dit par la bouche du Crucifix, au pied duquel il priait : « Va, je t'attendrai encore. » Enfin Benoît XIII lui accorda la permission de prêcher ce que le Seigneur lui avait dit ; il le fit pour cela légat spécial du Saint-Siège, et lui en conféra tous les pouvoirs, qui furent confirmés plus tard par le Concile de Constance et par le Pape Martin V.

Il commença sa mission à Avignon même, le jour de la fête de sainte Cécile, en 1398, et pendant plus de vingt ans il parcourut tous les royaumes d'Espagne, presque toutes les provinces de France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la Savoie, la Suisse, le Piémont, l'État de Gènes, la Lombardie, la Toscane, les Romagnes, et pénétra, dit-on, jusque dans le royaume de Naples. En chacun de ces pays, il prêcha dans la plupart des villes, dans beaucoup de bourgs et de villages, non pas une fois seulement, mais souvent pendant plusieurs jours, et à différentes reprises. La France lui doit beaucoup. Il évangélisa le Languedoc, la Gascogne, la Provence, le Dauphiné, l'Anvergne, le Berry, la Touraine, le Poitou, la Bourgogne, la Picardie, la Champagne, la Flandre, la Normandie, l'Anjou, la Bretagne, et la Lorraine qui était alors pays allemand. Comme les peuples accouraient en foule à ses sermons, où il se trouvait quelquefois jusqu'à cent mille personnes, il doit y avoir bien peu d'hommes de son temps qui ne l'aient entendu.

Le fruit de ses discours était immense, ainsi que Notre Seigneur le lui avait prédit. A l'annonce qu'il faisait du dernier

jugement, les hommes pâles et consternés semblaient sécher de frayeur. Les pécheurs les plus endurcis tremblaient comme s'ils eussent entendu la fatale trompette. Au milieu de son discours, les peuples se croyant au tribunal de Dieu s'écriaient souvent d'une seule voix : « Montagnes, tombez sur nous, collines, cachez-nous contre la colère de l'Agneau. » Il avait reçu une grâce particulière pour éclairer les Juifs : on croit qu'il en convertit soixante-dix-huit mille dans les royaumes de Castille et d'Aragon. Il eût baptisé le roi de Grenade, qui était musulman, si ce prince n'eût été effrayé par les menaces de ses prêtres ; mais on porte à trente mille le nombre des Maures qui se firent chrétiens. Tant de peuples divers l'entendaient prêcher en leur langue, quoiqu'il se servît habituellement de l'idiome de Valence, son pays natal. Des Hongrois, des Grecs, des Bretons bretonnants, c'est-à-dire qui ne savaient pas un mot de français, l'entendaient clairement et distinctement. Lui-même comprenait et parlait toutes les langues des pays où il se trouvait. Comme les Apôtres il avait reçu le Saint-Esprit sous la forme d'une langue de feu, et avec le don des langues, la puissance sur la nature, sur les démons, sur la vie et sur la mort. Tous les matins, après avoir célébré le Saint Sacrifice et prêché à des foules innombrables accourues de tous les pays, il guérissait les malades qu'on lui avait amenés. Le soir il guérissait encore ceux qui étaient venus dans l'après-midi. S'il était trop las, il disait à son compagnon : « Allez guérir, le Seigneur fera par vous ce qu'il fait par moi. » Il est impossible d'imaginer le nombre des miracles qu'il opéra, combien de morts il ressuscita. L'histoire de sa vie est remplie des prodiges les plus étonnants. « Depuis les Apôtres, dit saint Louis Bertrand, aucun homme n'avait reçu une telle puissance. »

C'est ainsi que le Seigneur confirmait la parole de son Envoyé, annonçant partout que le monde entraît dans le temps du jugement, c'est-à-dire que Dieu allait désormais frapper les Chrétiens de grandes calamités pour les préparer à la venue du Souverain Juge. Et en effet après les guerres et les séditions sanglantes, qui punirent l'Europe durant le grand schisme,



après la ruine de l'Empire Grec qui exposa l'Occident, pendant plus de deux siècles, aux continuelles invasions des Turcs, on vit le Protestantisme et la révolution couvrir la Chrétienté de sang et de ruines. Aussi saint Vincent Ferrier répétait souvent ces paroles de l'Apocalypse : « Craignez le Seigneur, et rendez-lui hommage, parce que l'heure de son jugement est venue. » Par cette heure, il entendait un temps plus ou moins considérable, suivant le sens ordinaire de cette expression de la Sainte Écriture ; car il savait qu'il n'était que le premier des trois Anges, c'est-à-dire des trois Apôtres que Dieu promet dans l'Apocalypse d'envoyer à son peuple pour l'avertir de l'approche du second Avènement.

Un jour qu'il prêchait à Salamanque, entouré d'une foule immense, dans laquelle se trouvaient beaucoup de savants de l'université, il énuméra les signes du jugement ; arrivé à ces paroles du premier Ange de l'Apocalypse : *Craignez le Seigneur etc.*, il demeura quelque temps comme en extase, puis revenu à lui, il ne craignit pas de s'appliquer cette prophétie, et de dire qu'il était celui que saint Jean avait annoncé. A ces mots, il s'éleva un grand murmure parmi les docteurs. Il leur semblait inouï qu'un prédicateur se donnât de telles louanges, et s'appropriât une prophétie si célèbre : c'était à leurs yeux une témérité, une jactance manifeste. Saint Vincent comprit leur pensée. « Attendez, leur dit-il, ne vous troublez pas, car vous allez voir clairement si je suis cet Ange de l'Apocalypse. Allez seulement à la porte Saint-Paul ; vous y trouverez une femme qui est morte : apportez-la moi ici, et je la ressusciterai pour prouver ce que je viens de dire, que c'est de moi qu'a écrit saint Jean. »

Les murmures s'accrurent ; ses envieux, et il n'en manquait pas, s'imaginaient qu'il avait le délire. D'autres cependant allèrent à la porte Saint-Paul, et y ayant trouvé le cadavre de cette femme, l'apportèrent au milieu de la foule. Le Saint, du haut de sa chaire, se tournant vers elle lui dit : « Femme au nom de Dieu, je te commande de revenir à la vie. » Et aussitôt elle ressuscita. Le Saint la voyant levée du cercueil où elle

était couchée, ajouta : « Dis, maintenant que tu peux parler : Suis-je, oui ou non, cet Ange de l'Apocalypse qui prêchait à tous le jugement dernier ? » A quoi cette femme répondit : « Oui, mon Père, c'est vous qui êtes cet Ange <sup>1</sup>.

Ce que saint Vincent Ferrier avait été obligé de dire de sa divine mission, pour que sa parole eût toute son autorité, car le jour du jugement est connu de Dieu seul, le Saint-Siège le confirma dans la Bulle de sa canonisation, et permit de le répéter dans les hymnes du Bréviaire Dominicain. Voici ce que dit Pie II dans la Bulle que n'avait pas eu le temps de publier Calixte III, qui canonisa saint Vincent le 29 juin 1455.

« La multitude des infidèles, et particulièrement des juifs, s'étant accrue dans l'Occident, où leur science et leurs richesses avaient une fâcheuse influence, et les Chrétiens ayant presque perdu le souvenir du terrible jour du jugement, la divine Providence, dans la profondeur de ses desseins, avait résolu de se servir d'hommes illustres afin de restaurer et d'orner son Église, pour le salut des fidèles : elle choisit, en temps opportun, Vincent de Valence de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, grand théologien, *qui avait les enseignements de l'Évangile éternel*, et l'envoya, comme un valeureux champion pour combattre les erreurs des Juifs et des Sarrazins, ainsi que les autres infidèles : *pour proclamer, tel que l'Ange qui volait par le milieu du ciel, le jour du dernier et redoutable jugement*, et l'annoncer à ceux qui vivent sur la terre, pour répandre les paroles du salut dans *toutes les langues, les nations, les tribus et les peuples* ; pour montrer que le Règne de Dieu et le jour du jugement étaient proches, et indiquer le chemin de la vie éternelle <sup>2</sup>. »

L'ignorance et la corruption des mœurs, suites ordinaires de la guerre et du schisme, avaient rendu les missions de Vincent nécessaires <sup>3</sup>. Il fallait un Apôtre dont la voix terrible pût porter

<sup>1</sup> Voir l'Appendice des *Petites Fleurs du Cloître*, où je donne les principales preuves de la divine mission de saint Vincent Ferrier.

<sup>2</sup> Vie des Saints, par l'abbé E. Daras, T. II, 5 avril.

<sup>3</sup> Nous reprenons ici le récit de Godescard.

le trouble dans les consciences, afin d'arracher les pécheurs à leurs désordres : aussi le Saint ne traitait-il communément que les sujets les plus effrayants du Christianisme, tels que le péché, les jugements de Dieu, l'enfer, l'éternité ; il avait d'ailleurs le talent de prononcer ses discours de la manière la plus pathétique. Un jour qu'il prêchait à Toulouse, tout son auditoire ressentit ce saisissement que produit un grand effroi. Plusieurs de ceux qui l'entendaient tombaient souvent dans une espèce de stupeur, et il était quelquefois obligé de s'arrêter, afin que l'assemblée pût donner un libre cours à ses gémissements et à ses sanglots. Il ne se contentait pas d'être véhément, il parlait encore d'une manière proportionnée à l'intelligence de ses auditeurs, et il appuyait tout ce qu'il disait sur des raisonnements solides et palpables, ainsi que sur l'autorité de l'Écriture et des Pères, dont la doctrine lui était parfaitement connue. La sainteté de sa vie, jointe au don des miracles, donnait encore un nouveau degré de force à ses paroles. Entre autres miracles qu'il opéra, il rendit, en Catalogne, l'usage des membres à un estropié nommé Jean Soler, dont les médecins avaient jugé la guérison impossible. Soler ayant depuis montré un mérite supérieur, fut élevé sur le siège épiscopal de Barcelone.

Vincent vivait d'une manière fort austère, malgré ses voyages continuels, et les fatigues qui en étaient inséparables. Jamais il ne faisait gras ; il jeûnait tous les jours, excepté le dimanche. Le mercredi et le vendredi, il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture, ce qu'il observa pendant quarante ans. Il ne couchait que sur la paille ou sur des sarments. Il passait une grande partie du jour au confessionnal, où il achevait ce qu'il avait commencé en chaire. Il était aidé dans les fonctions du ministère par cinq religieux de son Ordre, et par quelques autres prêtres zélés. Son désintéressement était admirable. Il engagea plusieurs personnes à donner leurs biens aux pauvres ; mais il ne voulut jamais rien accepter pour lui. Son attention à conserver dans son cœur l'esprit d'humilité, ne le fit pas moins admirer que son désintéressement. Il refusa constamment les dignités ecclésiastiques et toutes les places

qu'on voulut lui donner dans son Ordre. Enfin on avait une telle vénération pour lui, que les effets du schisme cessaient à son égard ; on le recevait de la manière la plus honorable dans *l'obédience* de chaque Pape <sup>1</sup>.

Lorsqu'il était en Dauphiné, il apprit que les habitants d'une vallée nommée *Vaupute*, ou vallée de corruption, se plongeaient dans les plus infâmes désordres. Ils étaient si grossiers et si barbares, qu'aucun missionnaire n'osait pénétrer chez eux. Vincent, prêt à tout souffrir pour la gloire de Dieu, entreprit de les sauver aux dépens de sa propre vie. Ses travaux ne furent point inutiles. Ces malheureux, instruits et touchés, détestèrent leurs crimes, et les réparèrent par une véritable conversion. Le changement fut tel, que la vallée prit le nom de *Valpure*, ou de vallée de pureté, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Vincent étant à Genève en 1403, écrivit de cette ville à son général. Nous avons encore sa lettre, où l'on trouve plusieurs particularités concernant ses missions. Après avoir chanté la Messe, dit le Saint, je prêche deux ou trois fois par jour, n'ayant pour préparer mes sermons d'autre temps que celui pendant lequel je suis en chemin. J'ai employé trois mois à parcourir les villages et les villes du Dauphiné pour y annoncer la parole de Dieu. Mon séjour a été plus long dans les vallées de Lucerne, d'Aargenteye et de Vaupute au diocèse d'Embrun ; aussi ai-je eu le bonheur de convertir presque tous les hérétiques qui habitent ces contrées. Je me suis rendu à l'invitation pressante qu'on m'a faite d'aller dans le Piémont. J'y ai fait des instructions, ainsi que dans le Montferrat et dans les vallées. Mes peines n'ont point été perdues ; un grand nombre de Vaudois et d'autres hérétiques sont rentrés dans le sein de l'Église. Leurs erreurs venaient principalement d'une ignorance grossière, et du défaut de prédicateurs. « Je suis saisi de frayeur » lorsque je pense au jugement terrible dont sont menacés les

<sup>1</sup> Durant le grand schisme qui affligea l'Église dans les quatorzième et quinzième siècles, les pays qui tenaient pour chaque pape étaient appelés son *obédience*.

» supérieurs ecclésiastiques qui vivent à leur aise dans de  
» riches palais... tandis qu'une multitude d'âmes rachetées  
» par le sang de Jésus-Christ périt misérablement faute de se-  
» cours. Puisse le Maître de la moisson y envoyer de bons ou-  
» vriers ! C'est la grâce que je demande sans cesse à Dieu. »

Le Saint parle ensuite de la conversion de plusieurs personnes qui erraient dans la Foi, de la réconciliation des Guelphes et des Gibelins qu'il avait ménagée, et de la paix générale qu'il avait procurée à la Lombardie. Ayant été rappelé dans le Piémont, ajoute-t-il, par les Évêques et les seigneurs du pays, j'ai passé cinq mois dans les diocèses d'Aoste, de Tarantaise, de Saint-Jean-de-Maurienne et de Grenoble. Actuellement je suis à Genève, où j'ai enfin aboli une fête superstitieuse à laquelle le peuple était fort attaché. Je vais aller à Lausanne, conformément à l'invitation qui m'en a été faite par l'Évêque du lieu : c'est pour essayer d'ouvrir les yeux à des hommes grossiers qui adorent le soleil, et à un grand nombre d'hérétiques obstinés et dangereux qui habitent sur les frontières d'Allemagne<sup>1</sup>.

Le Cardinal Pierre de Lune manda au Saint de venir le trouver à Gênes, lui promettant de renoncer à toutes les prétentions qu'il avait à la Papauté. Vincent obéit, et quitta la Lorraine où il était alors. Lorsqu'il fut arrivé, il représenta vivement au Cardinal les maux que causait le schisme, et l'exhorta fortement à y mettre fin, de peur que Dieu ne l'en rendit responsable. Ses sages remontrances furent peu écoutées. Les ambitieux ne savent que tendre à leurs fins. Le Saint prêcha pendant un mois à Gênes, après quoi il parcourut de nouveau la France

<sup>1</sup> On lit dans Sponde et dans d'autres écrivains, que Vincent prêchant en sa langue maternelle, était entendu de ceux qui en parlaient une différente. Ceci est encore rapporté par Ranzano. Selon le même auteur, les Grecs, les Allemands, les Hongrois, etc., entendaient tout ce qu'il disait quand il prêchait en latin ou en la langue qui se parlait à Valence. Baillet dit que le Saint prêchait en espagnol, en italien et en français, ou bien en latin, dans les lieux où les trois langues précédentes n'étaient point entendues ; mais il est certain qu'il altère le texte des auteurs qui ont écrit sur saint Vincent Ferrer. (NOTE DE GODESCARD).

et la Flandre. En 1406, il retourna en Angleterre. Les deux années suivantes furent employées à de nouvelles missions dans le Poitou, la Gascogne, le Languedoc, la Provence et l'Auvergne<sup>1</sup>.

La réputation dont Vincent jouissait, frappa le roi des Maures de Grenade, en Espagne : il eut envie, tout mahométan qu'il était, de voir un homme si extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui. Le Saint s'embarqua à Marseille en 1408, pour répondre à cette invitation. A peine fut-il arrivé, qu'il se mit à prêcher l'Évangile. Plusieurs mahométans se convertirent. Les grands du royaume, alarmés des pertes que faisait tous les jours leur religion, firent part au roi de leurs inquiétudes, et le prièrent de renvoyer Vincent. Le saint missionnaire alla exercer son zèle dans le royaume d'Aragon et dans la Catalogne. Il renouvela, dans le diocèse de Vich, le miracle de la multiplication des pains<sup>2</sup>. Étant à Barcelone en 1409, il prédit à Martin, roi d'Aragon, la mort du roi de Sicile son fils, qui se nommait aussi Martin. La prédiction fut vérifiée au mois de juillet de la même année. Vincent, après avoir consolé le père affligé, lui persuada de se remarier, afin qu'en laissant un héritier de sa couronne, il pût assurer la tranquillité publique.

Il alla l'année suivante à Pise, à Sienne, à Florence et à Lucques : il rétablit partout la paix et le bon ordre. En 1411, il parcourut les royaumes de Castille, de Léon, de Murcie, d'Andalousie, des Asturies, et plusieurs autres contrées, où il continua d'opérer des miracles, et de faire des conversions nombreuses. Les juifs de Tolède embrassèrent le Christianisme, et changèrent leur Synagogue en une église, qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. Vincent se rendit à Salamanque au commencement de l'année 1412, il y ressuscita un mort à la vue d'un grand concours de peuple. Il entra dans la Synagogue de la même ville, ayant un Crucifix à la main, et y

<sup>1</sup> On voit encore à Clermont la chaire dans laquelle le Saint prêcha en 1407. On lit aussi dans une église de Nevers une inscription qui ne permet pas de douter qu'il n'ait prêché dans cette ville vers le même temps.

<sup>2</sup> Ce miracle est rapporté au long dans sa vie, *ap. Bolland. pag. 501, n. 25.*

fit un discours plein de cette force qui ne peut venir que de Dieu. Les Juifs, d'abord surpris, furent enfin touchés et convertis, en sorte qu'ils demandèrent le Baptême immédiatement après le sermon. Leur Synagogue fut aussi changée en une église, qui prit le nom de *Sainte-Croix*.

Les troubles qui depuis deux ans agitaient le royaume d'Aragon, n'étaient point encore finis. On disputait toujours, sans pouvoir s'accorder, sur l'héritier de la couronne. Les choses en étaient à un point, qu'il y avait une grande division dans les états d'Aragon, de Catalogne et de Valence. Les plus puissants seigneurs de Catalogne ayant proposé le comte Urgel, l'Évêque de Saragosse s'y opposa fortement. Le Prélat fut massacré. Un crime aussi atroce fit détester le comte, ses partisans l'abandonnèrent, et l'on craignit d'être à la veille d'une guerre civile. Comme il était toujours impossible de s'accorder, les états décidèrent qu'on choisirait neuf commissaires, trois pour chaque royaume ; que les commissaires s'assembleraient dans le château de Caspé en Aragon, et que celui qui aurait six voix serait reconnu pour roi. Vincent fut nommé commissaire pour le royaume de Valence, avec son frère Boniface, Chartreux, et D. Pierre Bertrand. Lorsqu'il en eut appris la nouvelle, il interrompit ses missions pour se rendre au château de Caspé. Les commissaires ayant mûrement examiné les choses, déclarèrent unanimement que Ferdinand de Castille était le plus proche parent du feu roi, et par conséquent héritier de la couronne. Vincent fit un discours en cette occasion aux ambassadeurs étrangers et au peuple qui était présent. Il n'eut pas plutôt prononcé le nom de Ferdinand, prince aussi estimé pour ses vertus que pour sa valeur, que l'auditoire rentit de cris de joie et d'acclamations.

Le nouveau roi se rendit à Saragosse, où la cérémonie de sa proclamation se fit le 3 septembre 1412. L'estime singulière qu'il avait pour Vincent, le porta à le choisir pour son prédicateur et son confesseur. Cela n'empêcha point le Saint de faire des missions dans les différentes provinces d'Espagne et dans les îles adjacentes. Il paraissait même prendre plus de plaisir

à instruire des bergers ignorants sur les montagnes, qu'à prêcher à la cour.

Comme toutes les représentations qu'il avait faites au Cardinal de Lune avaient été jusque-là inutiles, il s'avisa du moyen suivant pour rétablir la paix dans l'Église. Il conseilla au roi Ferdinand de se détacher de son obéissance, en cas qu'il ne voulût pas se soumettre au Concile de Constance. Le prince suivit ce conseil, et afin qu'on ne doutât point de ses dispositions, il les manifesta par un édit solennel daté du 6 janvier 1416<sup>1</sup>. Le Saint travailla fortement à faire entrer les Espagnols dans les vues du roi, qui ne se proposait pour but que la tranquillité de l'Église. Ayant été envoyé par Ferdinand au Concile de Constance, il prêcha dans la plupart des lieux où il passa. Les Pères du Concile attendaient son arrivée avec impatience; mais voyant qu'il n'arrivait point, ils chargèrent, en 1417, le Cardinal Annibaldi d'aller le consulter à Dijon où il était alors. Vincent reçut aussi de Gerson une lettre écrite en termes qui marquaient la haute estime qu'avait pour lui le pieux et savant chancelier de l'université de Paris<sup>2</sup>. Il ne paraît pourtant pas qu'il ait été jusqu'à Constance, quoi qu'en aient dit quelques auteurs.

Le Saint passa de Bourgogne en Berri. Bourges fut le principal théâtre de son zèle. Il était dans cette ville lorsque Jean V, duc de Bretagne, lui écrivit de la manière la plus pressante pour l'engager à venir dans ses états. Il accorda au duc ce qu'il lui demandait, persuadé que sa demande était conforme à la volonté de Dieu. Les villes de Tours, d'Angers et de Nantes, par lesquelles il prit sa route, admirèrent en lui le don des miracles, et le talent extraordinaire qu'il avait pour la conversion des pécheurs.

Le duc faisant sa résidence à Vannes, le Saint se rendit dans

<sup>1</sup> Voyez Odéric Raynauld, Mariana et Sponde. L'autorité de ces auteurs aurait dû rendre le continuateur de Fleury plus circonspect. Il altère la vérité, en disant que saint Vincent Ferrer n'agit en cette occasion que par complaisance pour le roi, puisqu'il fut le principal moteur de tout ce qui se fit.

<sup>2</sup> Gerson, *t. II, p. 658, ed. nov.*



cette ville. Le clergé, la noblesse et le peuple le reçurent en corps. Il prêcha depuis le quatrième dimanche de carême, jusqu'au mardi de Pâques de l'année 1417. Il prédit à la duchesse que l'enfant dont elle était grosse serait un jour duc de Bretagne, ce qui fut vérifié dans la suite par l'événement.

La ville de Vannes ne fut pas le seul lieu où il exerça son zèle apostolique ; il l'exerça encore dans toute l'étendue de la Bretagne ; il ne prenait aucun repos, quoiqu'il fût extrêmement infirme ; aussi vint-il à bout de déraciner les vices, d'abolir les superstitions, de corriger les abus, et d'établir une réforme générale dans toute la province. De Bretagne, il écrivit aux Evêques et aux principaux seigneurs de Castille, ainsi qu'à D. Alphonse qui gouvernait le royaume pendant la minorité de Jean II, pour les exhorter à regarder Pierre de Lune comme un antipape, et à reconnaître le Concile de Constance. Ses lettres produisirent leur effet. La Castille envoya à Constance des députés, que les Pères du Concile reçurent avec joie. Martin V, qui fut élu au mois de novembre, écrivit au Saint, et lui envoya Montan, célèbre Théologien, pour lui confirmer le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. Vers le même temps, il passa en Normandie, à la sollicitation de Henri V, roi d'Angleterre, qui était à Caen. Il était alors âgé de soixante ans ; mais l'épuisement de sa santé le rendait si faible, qu'il ne pouvait faire un pas sans appui. Il n'était pourtant pas plutôt monté en chaire, qu'il parlait avec autant de force et de véhémence que s'il eût été à la fleur de son âge. Il revenait souvent dans ses discours, sur la fuite des procès, sur l'horreur du mensonge, des jurements, des blasphèmes, et des vices qui sont les plus communs parmi les peuples.

Enfin, sa santé étant totalement épuisée, on lui conseilla de retourner dans son pays. Il se rendit à ce qu'on exigeait de lui, et se mit en route. Ses compagnons qui avaient beaucoup marché, et qui s'imaginaient avoir déjà fait une partie considérable du chemin, ne se trouvèrent pourtant qu'auprès de Vannes. Vincent, qui sentait augmenter son mal, voulut qu'on le conduisit dans cette ville que Dieu avait choisie pour le lieu de

sa sépulture. Les habitants montrèrent une joie incroyable en le revoyant parmi eux. Cette joie fut bientôt troublée, lorsque le Saint leur dit qu'il revenait, non pour continuer les fonctions de son ministère, mais pour chercher un tombeau. Ces paroles qui furent suivies d'une courte exhortation sur les devoirs généraux du Christianisme, causèrent une vive douleur aux assistants, et répandirent partout la consternation.

Le Saint voyant que sa fièvre augmentait de plus en plus, se prépara à la mort par un redoublement de ferveur, et par la réception des Sacrements de l'Église. Trois jours après, il fut visité par l'Évêque, et par plusieurs personnes du clergé et de la noblesse de Vannes. Il les conjura de maintenir ce qu'il avait commencé parmi eux ; il les exhorta à persévérer dans la pratique de la vertu, et leur promit de se souvenir d'eux lorsqu'il serait devant Dieu : il leur prédit ensuite qu'il mourrait dans dix jours. Pendant tout cet intervalle, il ne parla point des douleurs qu'il ressentait, et s'il proférait quelque parole, c'était pour remercier Dieu de l'avoir fait participer au calice de son Fils. Durant son agonie, qui fut très-pénible, il montra une résignation et une patience admirables. On remarquait même en lui des sentiments de joie au milieu des plus grandes souffrances. La ferveur de sa prière unissait tellement son cœur à Dieu, que rien ne pouvait l'en distraire.

Les magistrats, craignant que son corps ne leur fût enlevé par les Dominicains, qui n'avaient point de maison à Vannes, lui envoyèrent demander où il voulait être enterré. Je suis, répondit-il aux députés, un serviteur inutile et un pauvre Religieux ; il ne m'appartient pas de rien ordonner sur ma sépulture. La grâce que je vous demande est de conserver, après ma mort, cette paix que je vous ai si fort recommandée pendant ma vie. Je vous prie de permettre au prieur du couvent des Dominicains le plus proche de votre ville, de régler ce qui concerne le lieu de ma sépulture. Quand il eut donné cette réponse, il reprit les actes de religion qu'il avait interrompus pour quelques instants. Il désirait souvent que son âme fût délivrée des liens du corps, afin d'aller s'abîmer dans l'immensité de Dieu.

Le dixième jour de sa maladie, il se fit lire la Passion du Sauveur, et récita les sept spaumes de la Pénitence, après quoi il expira tranquillement le mercredi d'avant le dimanche des Rameaux, le cinquième jour d'avril 1419. Il était âgé de 69 ans 2 mois et 13 jours. La duchesse de Bretagne, qui était Jeanne de France, fille de Charles VI, lava le corps du Saint de ses propres mains. Il s'opéra des miracles par la vertu de l'eau qui avait servi à cette cérémonie, ainsi que l'attouchement des habits, de la ceinture, etc., du serviteur de Dieu<sup>1</sup>.

Le Duc de Bretagne et l'Évêque de Vannes décidèrent que Vincent serait enterré dans la Cathédrale. Le Pape Calixte III le canonisa en 1455 : mais la Bulle de sa canonisation ne fut publiée que trois ans après, par Pie II. On leva son corps de

<sup>1</sup> Saint Vincent Ferrer ne laissa pas, malgré ses grandes occupations, de composer quelques écrits. On a de lui, 1° un *Traité de la vie spirituelle ou de l'homme intérieur*; 2° un *Traité sur l'Oraison Dominicale*; 3° une *Consolation dans les tentations contre la Foi*; 4° des *Lettres* au nombre de sept. Les *Sermons* imprimés sous son nom ne peuvent être de lui, comme Dupin et Labbe l'ont observé. 1° Saint Vincent Ferrer y est lui-même cité. 2° On n'y trouve rien qui porte l'empreinte du caractère et du génie de ce grand homme. Peut-être que ces sermons sont l'ouvrage de quelqu'un qui avait entendu prêcher et le Saint et ses compagnons. On a encore du Saint un traité *sur la fin du monde et sur l'antechrist*.

Quelques personnes ont reproché à saint Vincent Ferrer d'avoir dit affirmativement que la fin du monde était proche : mais les expressions dont il se sert ont un bon sens, et ne signifient autre chose que ce qu'elles signifient dans les écrits des Apôtres et des Pères. Dans la réalité, la durée du monde est bien courte, et l'on a dans les calamités publiques des signes qui rappellent sans cesse sa dernière destruction. Le Saint pouvait donc profiter de ces circonstances pour exciter plus efficacement le peuple à la crainte de ce jour redoutable. Quant au temps où il arrivera, Dieu seul le connaît; et le cinquième Concile général de Latran a défendu aux prédicateurs d'en parler, soit pour le prédire, soit pour le fixer. *Conc. t. XIV, p. 240.*

D'autres ont blâmé ces troupes de pénitents qui suivaient Vincent avec des disciplines : mais ces personnes n'agissaient de la sorte que par des motifs louables, et que pour se punir de leurs péchés; il ne faut donc pas les confondre avec ces fanatiques d'Allemagne, connus sous le nom de *Flagellants*. Ces derniers étaient des hérétiques qui faisaient consister toute la pénitence dans des disciplines ou flagellations extérieures, croyant suppléer par-là aux effets salutaires des Sacrements. Notre sujet n'exige point que nous parlions de plusieurs autres abus qui provenaient de cette hérésie. Voyez Gerson, *t. II, p. 660, édit. nov.*

terre en 1456. Les Espagnols ayant demandé inutilement qu'on le transportât à Valence, résolurent, en 1590, de l'enlever secrètement comme un trésor qui leur appartenait. Pour prévenir leurs desseins, on cacha la châsse qui le renfermait. On la découvrit en 1637, ce qui donna lieu à une seconde translation, qui se fit le 6 septembre ; après quoi on mit cette châsse sur l'autel d'une chapelle qui venait d'être bâtie dans la Cathédrale, et elle y est encore exposée à la vénération des fidèles<sup>1</sup>.

(GODESCARD.)

## LES MARTYRS DU JOUR DE PAQUES,

EN AFRIQUE SOUS LES VANDALES.

L'Église honore le cinquième jour d'avril la mémoire de ceux d'entre les Catholiques qui furent tués dans l'Église le jour de Pâques par les Ariens durant la persécution des Vandales en Afrique sous le roi Genséric : ce qui n'a pu arriver que l'an 459, auquel Pâques fut célébré le 5 avril.

Les Catholiques à qui ce prince avait interdit tout exercice de religion ne pouvant se résoudre à laisser passer le grand jour de la Résurrection du Sauveur, sans s'assembler pour en célébrer la fête, ouvrirent dans un lieu nommé la Regia ou le Palais, une église qui avait été fermée par les hérétiques. Les ariens en eurent avis : et aussitôt un de leurs prêtres nommé Admuit ou Andiot, amassa quelques soldats, et les excita d'aller exterminer cette troupe d'innocents. Ils prirent donc les armes, et y coururent. Les uns entrèrent par la porte l'épée à la main ; les autres montèrent sur le toit, et tirèrent des flèches par les fenêtres. Un lecteur, qui était alors au pupitre, et qui chantait l'*Alleluia*, fut frappé à la gorge d'une de ces flèches : le

<sup>1</sup> Ces précieuses reliques ont échappé à la fureur révolutionnaire. Autrefois chaque année, le 6 septembre, on faisait à minuit une procession générale et très-solennelle en mémoire du corps de saint Vincent ; cette procession attirait à Vannes une grande multitude de peuple. Le clergé de ce diocèse célèbre encore le même jour cette fête par un office propre. Le tombeau du Saint est placé dans la cathédrale, et dans la croisée du côté du nord ; c'est un monument, en marbre, élevé de cinq à six pieds au-dessus du sol, et érigé dans le 17<sup>e</sup> siècle aux frais du chapitre de cette Église.

livre lui tomba des mains, et lui-même tomba raide mort. Plusieurs autres furent tués aussi à coups de flèches et de dards au pied de l'autel, et moururent ainsi comme des victimes égorgées en ce jour sacré où le Fils de Dieu avait triomphé de la mort, et nous avait rendu la vie. Ceux qui ne périrent pas alors par le fer, moururent presque tous depuis par divers tourments que le roi des Vandales ordonna de leur faire souffrir, n'y apportant pas d'autre discernement que de faire exécuter les premiers ceux qui étaient les plus avancés en âge, et de les rendre les principaux objets de ses plus grandes violences.

Ces persécuteurs ayant exercé dans cette église toutes les cruautés qu'ils voulurent, prirent goût à une telle inhumanité, qui était non-seulement impunie, mais encore autorisée sous le commandement d'un tyran qui joignait l'hérésie à la barbarie. Ils allèrent commettre encore en divers endroits des sacrilèges détestables. Ils entrèrent dans les lieux où les fidèles tenaient leurs assemblées secrètement depuis qu'on leur avait ôté leurs églises : et prenant le temps auquel ils participaient aux saints Mystères, ils jetèrent par terre le Corps de Jésus-Christ, répandirent son Sang sur le pavé, et massacrèrent les Ministres des autels.

Les principaux auteurs de tant d'excès étaient les Evêques ariens qui animaient de plus en plus Genséric à la destruction de la foi catholique en Afrique : et ce prince déjà porté à la cruauté de son naturel, et par les mœurs de son pays, autorisait la persécution d'autant plus volontiers, qu'ils lui faisaient entendre que cette boucherie qu'il faisait de tant d'innocents était un sacrifice agréable à Dieu.

#### SAINT SOUSSIN.

Saint Soussin (Celsinus) était le frère de lait de saint Remi. Sa mère, sainte Balsamie, était en même temps, la nourrice de saint Remi. Elle eut le bonheur de donner son lait à deux Saints.

Saint Soussin est peu connu. Élevé avec saint Remi, il étu-

dia et devint prêtre à Laon où il florissait au commencement du sixième siècle. Il mourut d'une mort toute sainte, le 5 avril 530 et son corps était conservé à Reims dans l'église de sainte Balsamie, sa mère.

### SAINT GÉRARD OU GÉRAUD,<sup>1</sup>

PREMIER ABBÉ DE SAUVE-MAJEURE.

Gérard, que d'autres appellent *Géraud*, naquit à Corbie en Picardie dans le onzième siècle, vers la fin du règne de Robert. Il fut dès l'enfance présenté par ses parents au monastère célèbre de ce lieu pour y être élevé dans la piété et dans les lettres sous la discipline des Religieux de saint Benoît. Il parut dès lors exempt des faiblesses ordinaires à ceux de son âge, doux, modeste, porté de lui-même à tout le bien qu'on lui faisait connaître, s'étudiant avec beaucoup d'application à se former sur les modèles les plus parfaits qu'on lui présentait. Il fit par ce moyen de très-grands progrès en peu de temps : et il fut reçu à la profession monastique sous l'abbé Foulques qui avait succédé à Richard vers l'an 1048.

Quoiqu'il fût encore jeune, on avait si bien éprouvé son esprit, sa vertu, son détachement et sa suffisance, qu'on ne fit point difficulté de le charger du soin des choses extérieures du monastère. Cet emploi dont il s'acquitta sous le nom de Procureur de la maison avec une fidélité inviolable, ne causa point de distraction à ses exercices spirituels. Il eut toujours la même assiduité à la prière, le même zèle pour l'abstinence et la mortification ; la même vigilance sur soi-même, la même soumission à sa règle et à ses supérieurs, la même charité pour servir ceux du dedans et du dehors, la même humilité dans ses sentiments et dans toute sa conduite. C'est ce qui lui attirait l'estime et l'affection de son Abbé et de tous les Religieux de la maison.

Il fut obligé de travailler extraordinairement pour rétablir les affaires de l'Abbaye que les guerres précédentes avaient réduites en mauvais ordre. La fatigue qu'il se donnait la nuit

<sup>1</sup> Geraldus.

comme le jour, et l'épuisement où il se vit réduit pour n'avoir voulu rien relâcher de ses jeûnes et de ses autres austérités le firent tomber dans une maladie qui fut longue et très-dangereuse. La charité qu'il avait toujours eue pour les pauvres lui suggéra, même en cet état, un moyen nouveau pour les secourir : et il faisait porter secrètement à ceux d'entre eux qui étaient malades, les remèdes et les bouillons qui étaient préparés pour lui. C'était visiblement s'exposer au danger dont on tâchait de le garantir : mais faisant peu de cas de l'art des médecins et de toute l'assistance des hommes, il ne mettait sa confiance qu'en Dieu, aux ordres duquel il demeurait soumis avec une résignation parfaite. Il était en effet dans la dernière extrémité, et l'on désespérait entièrement de sa vie, lorsqu'il plut à Dieu de lui rendre la santé.

Elle n'était pas encore bien rétablie, que son Abbé qui l'aimait tendrement, et qui semblait ne pouvoir se passer de lui, voulut le ramener à Rome, où son mal qui l'avait repris en chemin parut augmenter. Cela ne put l'empêcher de garder sa régularité ordinaire, ni de visiter les Lieux Saints, et surtout le tombeau des Apôtres, par l'entremise desquels il demandait à Dieu qu'il lui plût au moins lui conserver l'esprit sain avec la santé de l'âme. Il le suivit toujours malade au mont Gargano, et de là au mont Cassin, lieux où il trouva de quoi satisfaire sa dévotion, et se consoler dans ses maux. Étant revenus à Rome ensemble, vers l'an 1053, ils furent ordonnés prêtres tous deux par le Pape saint Léon IX, et ils reprirent le chemin de France.

Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés que saint Géraud put regagner Corbie. Il y rentra comme pour y trouver bientôt le repos du tombeau : n'ayant plus d'espérance de voir sa santé rétablie, il ne voulut plus s'appliquer qu'à assurer le salut de son âme par le redoublement des exercices de sa piété envers Dieu, et de sa charité envers ses frères et les pauvres. Il passa ainsi un an dans une préparation continuelle à la mort, tantôt au lit, tantôt traînant une santé languissante, jusqu'à ce qu'on le fit sacristain ou custode d'une église de l'abbaye nouvelle

ment bâtie, vers l'an 1060, où l'on devait transporter les reliques des Saints dont les corps reposaient dans l'ancien monastère. Ce fut parmi les soins de ce nouvel emploi que Dieu lui fit enfin recouvrer la santé. Il attribua cette faveur inespérée aux mérites et à l'intercession de saint Adelard : et il ne crut pouvoir mieux lui témoigner sa reconnaissance qu'en contribuant à l'accroissement de son culte, et en travaillant à sa vie sur l'ouvrage de saint Pascale Radbert dont il fit l'abrégé.

Il fit ensuite le pèlerinage de la Terre Sainte : mais à peine fut-il retourné à Corbie, que les moines de saint Vincent de Laon vinrent le demander pour être leur abbé à la place de Regner ou Reginer, qui était frère de Géraud selon la chair, et qui venait de mourir. Ce ne fut qu'après de longues résistances qu'il se laissa mettre ce fardeau sur les épaules, vers l'an 1070. Plus il en sentait la pesanteur, plus il crut devoir amasser de forces pour le soutenir. C'est à quoi pouvaient servir principalement les grands secours qu'il reçut de Dieu par la prière, les exemples de ses vertus et ses saintes instructions. Mais il avait affaire à des religieux presque incapables de discipline, et qui s'étaient faussement imaginé qu'il reconnaîtrait par une fausse indulgence l'honneur qu'ils croyaient lui avoir fait de le choisir pour leur supérieur. Il entreprit de les gagner d'abord par son humilité et par sa douceur. Voyant qu'au lieu de plier sous lui, ils ne s'étudiaient qu'à le vaincre pour tâcher de le rendre com plaisant et pour éluder toutes les mesures qu'il avait prises pour les réformer, il ne sut faire autre chose que de les quitter, et alla faire sa démission entre les mains d'Hélinand, Evêque de Laon, qui lui avait conféré l'abbaye.

Gérard se voyant libre, et s'estimant très-heureux de pouvoir rentrer dans la condition d'une vie privée, pour tâcher de travailler à sa sanctification dans le silence et l'obscurité, alla se retirer à Soissons dans le célèbre monastère de saint Médard. Il y vécut pendant quelques années sous la discipline de l'abbé saint Arnoud<sup>1</sup> qu'on y avait établi supérieur malgré lui à la

<sup>1</sup> Depuis évêque de Soissons.



place d'un usurpateur et faux moine nommé Ponce. Ce saint homme ayant refusé de servir ou de substituer des servants pour lui ou pour son abbaye dans la milice séculière, ou peut-être même de fournir ce que nos rois exigeaient alors des monastères pour l'entretien de leurs troupes, se vit tellement inquiété par les officiers du roi Philippe I<sup>er</sup> sur ce sujet, qu'il fut obligé de quitter l'abbaye. Ces troubles étant dissipés, Gérard, dont le mérite était connu, fut choisi pour être abbé de Saint Médard à la place de saint Arnoul, qui travailla fortement à le faire élire : et il fut forcé d'obéir, par le commandement des prélats et du consentement général du clergé et des religieux.

On ne lui donna pas le loisir d'y faire beaucoup de fruit. Ponce cet usurpateur, qui avait prévenu les esprits à la cour contre saint Arnoul, ayant appris son abdication, vint à Soissons avec quelques soldats en la compagnie de la reine Berre qui le soutenait : et joignant la violence à l'autorité du roi, il chassa Gérard de l'abbaye. Saint Arnoul qui fut depuis Evêque de la ville, fit des efforts inutiles pour maintenir son ami et son disciple dans la charge d'Abbé. De sorte que Gérard content d'obéir à Dieu en cédant à la violence des hommes, se retira du pays avec trois ou quatre Frères du monastère qui ne voulurent pas se quitter, et alla sous les ordres de la Providence chercher quelque solitude en un coin du Royaume, où il pût vivre inconnu et sans trouble dans la pénitence.

Après avoir été faire ses dévotions à saint Denys en France, à sainte Croix d'Orléans et à saint Martin de Tours, il passa la Loire, et entra dans le Poitou à la persuasion de quelques personnes du pays qu'il avait rencontrées à leur retour de Rome, et qui ayant su son dessein, lui promirent toute l'assistance possible pour en faciliter l'exécution. Ils le présentèrent avec ses compagnons à Guy-Geoffroy, dit Guillaume VII comte de Poitiers et duc de Guyenne. Comme ce prince prenait plaisir à entretenir Gérard sur les vœux qu'il avait de servir Dieu, et qu'il témoignait fort désirer pouvoir trouver de quoi l'établir dans ses Etats, un des assistants nommé Raoul, qui était prévôt de

la ville ou de l'Église de Bordeaux, dit qu'il savait un lieu tout propre à retirer des solitaires, dans un bois du diocèse de cette ville. Le duc ravi de cette ouverture, chargea Raoul du soin d'y conduire le Saint avec ses compagnons, et de leur construire un monastère sous son autorité et de ses finances. Le lieu s'appelait Silve Majeur<sup>1</sup>, c'est-à-dire la Grande-forêt, et maintenant Sauve-Majeure, ou simplement la Sauve, à six lieues environ de la ville de Bordeaux, dans le pays qu'on nomme d'entre-deux mers.

Gérard qui s'y était rendu pour la première fois dès la fin de l'an 1077 se vit en état d'y loger en 1079 et d'y recevoir même des disciples. Il y établit la règle de saint Benoît telle qu'il l'avait pratiquée dans les trois monastères où il avait vécu. La réputation de sa sainteté s'étant répandue fort loin en peu de temps, il se vit environné de toutes sortes de gens, dont les uns demandaient la grâce d'être reçus sous sa discipline, les autres sa bénédiction et le secours de ses prières, et d'autres la guérison de leurs maux. Il fit aussi des instructions charitables aux peuples de son voisinage : et ce ne fut pas en vain qu'il prêcha la pénitence qu'ils lui voyaient pratiquer fort austèrement. Après l'avoir entendu, ils venaient en foule touchés de componction lui découvrir les plaies de leur âme, et en demander les vrais remèdes. Il le faisait à l'égard de chacun en particulier, après les avoir entendus en confession. Mais outre ces remèdes spécifiques, il imposa à toute cette grande multitude une pénitence générale, qui était de jeûner le vendredi, et de s'abstenir de manger de la viande le samedi. Ce qui semblerait marquer que l'usage de l'Église d'aujourd'hui n'était pas encore établi pour lors dans la Guyenne.

Il vécut dans ces exercices continuels de charité jusqu'à l'an 1095 qu'il mourut le 5 avril, comblé de mérites. Il fut honoré de la puissance des miracles après sa mort, comme il l'avait été de son vivant. Non-seulement son nouveau monastère de Sauve, mais toute la Guyenne encore l'ayant admiré durant

<sup>1</sup> Plusieurs ont cru que c'était Grand selve au diocèse de Toulouse; mais ils se sont trompés.

sa vie comme un exemple achevé de la vertu, et respecté comme un guide envoyé de Dieu pour conduire les autres dans le chemin du ciel, le regarda après sa mort comme son protecteur perpétuel et son ange tutélaire. On accourut de tous côtés, et surtout de Bordeaux à son monastère pour rendre les derniers honneurs à son corps, et être témoin des merveilles que Dieu opérait pour rendre sa mémoire glorieuse. Le Pape Célestin III le canonisa avec les solennités ordinaires l'an 1197, et en publia la Bulle le 18 avril, après que les informations juridiques en eurent été faites par Gautier de Contance, Archevêque de Rouen, et Rotrou, Evêque de Châlons-sur-Marne. Ces deux prélats n'ayant reçu du Pape qu'un ordre général d'établir la fête du Saint pour être célébrée tous les ans, sans leur en avoir prescrit le jour, choisirent, non pas le 5 avril, qui était celui de sa mort, mais le 13 octobre qui était celui de sa translation faite vers l'an 1135 du temps de Pierre abbé de Sauve, qui avait été de ses disciples. Étienne Evêque de Tournay, dont la réputation était grande par toute la France, fut prié de composer son office. Ce qu'il fit pour la fête du jour de sa mort. On en composa aussi un pour celle de sa translation.

On commença peu de temps après sa canonisation à insérer son nom dans les Martyrologes, mais au 13 octobre, sans en faire mention au 5 avril. Aussi la principale fête du Saint a été longtemps celle de sa translation, à cause que celle de sa mort tombait souvent dans la quinzaine de Pâques : et ce n'est que depuis un siècle environ que l'on a remis la chose en l'état qu'elle est maintenant. Il s'est fait une seconde, et peut-être même une troisième translation solennelle de ses reliques, dont la tête a été séparée pour être mise à part en un buste d'argent : mais si l'on en renouvelle la mémoire, ce n'est qu'avec celle de la première par la célébration d'une même fête au 13 octobre.

(RAILLET.)

Voici la Bulle du Pape Célestin pour la canonisation de Saint Gérard.

« Célestin, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous

» les fidèles de Jésus-Christ, de la province de Bordeaux, salut  
» et bénédiction.

« Comme les prières des Saints, semblables à des coupes  
» d'or pleines de parfums, exhalent en présence du Très-Haut  
» une douce odeur qui expie la corruption de nos crimes, nous  
» croyons très-utile à notre salut de célébrer sur la terre la  
» mémoire et d'honorer de solennelles louanges les vertus de  
» ceux dont nous espérons dans le ciel l'intercession conti-  
» nuelle. Après que nos bien-aimés fils G.... et P...., religieux  
» de la Sauve-Majeure, se sont présentés au Siège apostoli-  
» que, et nous ont eu pleinement instruit de la règle, de la  
» vie, et des vertus du bienheureux Gérard, fondateur de leur  
» monastère ; après qu'ils nous en ont offert des preuves à nous  
» et à nos frères, tant par les lettres de nos vénérables frères,  
» l'Archevêque de Bordeaux et ses suffragants, que par celles  
» des abbés et d'autres personnages illustres ; après avoir acquis  
» une plus grande certitude encore par nos vénérables frères,  
» l'archevêque de Rouen, l'Évêque de Châlons, et quelques  
» autres, qui ont mieux connu les miracles que Dieu opère par  
» les mérites de ce saint homme ; après avoir entendu le récit  
» de ses rares vertus et de ses miracles, et appris qu'il a mené  
» une vie toute spirituelle sur la terre, toute angélique parmi  
» les hommes, et qu'enfin, la dissolution de son corps étant  
» arrivée, il a mérité d'être avec Jésus-Christ ; pour ne pas le  
» priver de l'honneur et de la gloire qui lui sont dus, en lais-  
» sant sans hommage et sans vénération celui que le Seigneur  
» a sanctifié ; selon le conseil de nos frères, nous l'avons cano-  
» nisé, et décrété qu'il serait inscrit au catalogue des Saints.  
» Puisqu'il a brillé dans ce monde comme une lampe ; puis-  
» qu'il n'a pas été, grâce au Seigneur, caché sous le boisseau,  
» mais qu'il a mérité d'être placé sur le chandelier, afin que,  
» brûlant en lui-même des œuvres de la charité, il brillât pour  
» les autres par ses exemples ; nous vous prions tous, nous vous  
» avertissons, nous vous ordonnons de toute l'autorité dont  
» nous sommes revêtu, de l'honorer chaque année, pieusement  
» et utilement excités à son culte, par une fête solennelle, au

» jour fixé, afin que, touché par vos prières et vos vœux, il  
» intercède pour nous auprès du Seigneur.

« Donné à Latran, le cinq des Calendes de mai, la septième  
» année de notre Pontificat 1197. »

Célestin envoya aussi cette Bulle à Othon duc d'Aquitaine, en l'engageant à faire célébrer la fête de saint Gérard dans ses États, et voici comme il répondit sur le champ :

« Othon, duc d'Aquitaine, comte de Poitou, à tous les vénérables Archevêques, Evêques et Prélats de toutes les Églises  
» du Duché d'Aquitaine, Salut.

« Sachez que notre Seigneur le Pape m'a signifié par ses lettres, que *saint Gérard, premier abbé et fondateur du monastère de la Sauve-Majeure*, déjà couronné de gloire et d'honneur dans le ciel, a été canonisé par l'Église Romaine, sur l'attestation de prodiges et de miracles éclatants et nombreux, et à cause de ses mérites et des actes de puissance que le Seigneur a opérés par ses mains ; qu'il a été inscrit au Catalogue des Saints en présence d'un grand nombre d'Archevêques, d'Evêques et d'autres Prélats, et que sa fête a été solennellement célébrée à Rome, avec une joie et une piété universelles ; qu'en conséquence, il m'a ordonné, afin que je trouve un appui dans les mérites et les prières de ce Saint, d'en célébrer dévotement les fêtes, de l'honorer et invoquer avec une piété sincère, et de porter les autres à son culte par mes exemples et mes exhortations. Recevant avec religion ce bref apostolique et le baisant avec respect, je vous prie de le faire publier dans vos synodes, vos églises et vos assemblées, et de veiller à son observation, pour l'honneur de saint Gérard, et afin qu'il intercède pour nous auprès du Seigneur. Et pour favoriser l'observation de ce bref, j'établis, en faveur du monastère, une foire, libre de tout droit, qui devra être tenue chaque année le jour de l'Élévation de saint Gérard, le quatrième jour avant la Nativité de saint Jean-Baptiste. J'accorde à tous ceux qui viendront visiter ses saintes reliques, soit à l'occasion de ses fêtes, soit à l'occasion de la foire, sauf-conduit plein et entier en allant et en

» revenant, ordonnant à tous mes Sénéchaux, Prévôts et Baillis  
 » de publier et ordonner la foire, quand ils en seront requis  
 » par les Frères du monastère, d'en observer inviolablement  
 » les libertés et saufs-conduits établis, et de les faire également  
 » observer par les autres. »

Or les reliques de saint Gérard ayant été sauvées des mains impies, le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux, en annonça, le 3 août 1847, une nouvelle translation par un mandement où il disait :

« Nous possédons le corps tout entier conservé par un bien-  
 » fait de la Providence, à travers les guerres et les révo-  
 » lutions. »

Ce saint corps fut transféré à la Grande Sauve, le 25 août, avec un concours immense de peuple.

### LA BIENHEUREUSE JULIENNE,

DU MONT-CORNILLON<sup>1</sup>.

Dieu s'est ordinairement servi de ce qu'il y a de plus faible et de plus obscur pour opérer de grandes choses. Sainte Julienne en est un exemple : orpheline à cinq ans, elle fut placée comme pensionnaire chez des religieuses de l'Ordre de Cîteaux, qui desservait l'hôpital ou léproserie de la ville de Liège. Cette communauté était située hors de la ville, au pied du Mont-Cornillon ou Saint-Corneille. Julienne y prit de l'attrait pour la vie religieuse, qu'elle embrassa avec ferveur. Quoiqu'elle fût d'une condition aisée, son esprit d'humilité lui fit demander à être employée aux offices les plus vils de la maison ; de telles dispositions ne sont pas rares parmi les Saints. L'activité de l'humble religieuse et le soin qu'elle mettait à ne jamais perdre un instant, lui permirent d'allier la culture de son esprit aux exercices du corps. Elle y trouvait un délassement salutaire. Saint Augustin était son auteur favori ; elle employait ses heures de repos à lire les œuvres de ce grand docteur, et il

<sup>1</sup> La vie de la Bienheureuse Julienne est empruntée à Madame Jeanne de Gaule, dans le *Dimanche des familles*.

inspirait ses prières et ses méditations. Le séraphique saint Bernard avait aussi un grand charme pour elle. Ce fut à cette céleste école qu'elle passa sa jeunesse, peu désireuse de toute autre compagnie, et surtout des visites des parents et des amis qu'elle avait laissés dans le monde. Cet amour de la retraite, joint aux prières et aux exercices de la pénitence, lui fit faire dans la piété des progrès qui étonnaient même les plus parfaites d'entre ses compagnes.

Julienne était tellement identifiée à Jésus-Christ, qu'elle eût voulu pouvoir mourir avec lui pour le salut du prochain, dont sa charité la portait à pleurer les péchés comme les siens propres. C'était dans ce but qu'elle s'unissait chaque jour au sacrifice mystique de la divine Victime sur l'Autel ; elle ne pouvait assez admirer l'amour que Jésus témoignait aux hommes dans la sainte Eucharistie, amour ingénieux qui, en renouvelant chaque jour la mémoire de son immolation, en fait une actualité toujours nouvelle, toujours vivante dans les siècles, et l'élève au-dessus de tous les autres mystères ; ineffables souvenirs, dont l'Eucharistie est le complément perpétuel.

Un si magnifique témoignage d'amour était l'objet habituel des méditations de la Sainte, elle s'étonnait que les hommes n'y fissent pas plus d'attention, et surtout que l'Eglise n'en eût point fait l'objet d'une solennité spéciale. Le jour du Jeudi Saint, anniversaire de l'Eucharistie, étant trop absorbé par la préoccupation des souffrances du Sauveur pour qu'il soit loisible aux fidèles de faire éclater toute la joie que doit leur inspirer le legs miraculeux d'un Dieu mourant.

Pendant plus de vingt ans, l'humilité de Julienne et sa position infime dans la communauté ne lui permirent point de signaler cette lacune dont elle était frappée : elle se contentait d'y suppléer autant qu'elle le pouvait par sa ferveur personnelle, lorsqu'en 1230 (âgée alors de trente-sept ans), elle fut élue prieure de la maison du Mont-Cornillon. Cette position semblait donner plus d'autorité à ses paroles, et seulement alors elle se sentit la hardiesse de communiquer aux supérieurs ecclésiastiques ce qu'il avait plu à Dieu de lui faire remarquer.

Si nous admirons ici l'humilité de la Sainte, qui lui fit garder, pendant un si grand nombre d'années au fond de son cœur, une pensée salutaire qu'elle ne se croyait pas en droit de propager, n'admirons pas moins sa constance qui lui fit poursuivre ensuite, pendant seize autres années, ce but de tous ses vœux. Telle est la marche que suivent ordinairement les œuvres qui viennent de Dieu ; elles naissent en quelque sorte inaperçues, comme le microscopique grain de sénévé, germent dans le silence, surgissent discrètement, obtiennent longtemps peu d'attention, et finissent par devenir l'arbre bien-faisant dont les branches touffues réjouissent les habitants du ciel et abritent les exilés de la terre.

Au lieu d'être accueillie avec acclamation, l'idée de Julienne rencontra d'abord les obstacles que l'ennemi de tout bien ne cesse jamais d'apporter à toute bonne œuvre. Julienne devait même trouver des contradicteurs parmi ceux qui paraissaient devoir être les plus empressés à la seconder, et nous devons signaler à la louange de l'Église Catholique la prudente lenteur qu'elle apporte toujours à encourager toute innovation, même la plus sainte. L'Église de Liège fut la première qui adopta et célébra cette fête du Saint-Sacrement, la plus joyeuse, la plus éclatante des fêtes catholiques, et en mémoire de cette initiative, qui lui fait tant d'honneur, cette pieuse cité renouvelle tous les cent ans l'anniversaire séculaire de cette belle institution. C'est ainsi qu'en 1846 nous avons vu de pieux prélats se rendre de tous les points de la chrétienté dans cette heureuse ville, pour y participer à l'éclat imposant de cette cérémonie. Les voix les plus éloquentes y ont été entendues à cette occasion.

Julienne avait donc cinquante-trois ans quand elle vit cette exaltation de l'Eucharistie, obtenue par ses vœux persévérants. Plus tard quelques Églises d'Allemagne imitèrent celle de Liège ; mais ce ne fut qu'après la mort de la Sainte, en 1264, que le Pape Urbain IV, qui avait été Archidiacre de Liège, et s'était montré favorable à cette institution, l'autorisa par une Bulle, confirmée en 1311, par le Concile général de Vienne,



et en 1316, par le Pape Jean XXII. Cette fête fut seulement alors reçue par toutes les Églises latines. Ce dernier Pape ordonna la procession du Saint-Sacrement, qui n'avait point encore eu lieu<sup>1</sup>. Depuis ce temps, l'Église fait éclater publiquement sa joie et sa dévotion en ce grand jour de la Fête-Dieu, et le Sauveur, porté en triomphe, parcourt comme au temps de sa vie mortelle nos villes et nos bourgades pour bénir nos maisons et nos enfants. Heureuses les rues qu'il visite ! Bénies les petites fleurs que foule le divin Cortège ! Heureuses surtout les maisons où s'arrêtent un instant ses pas ! ne reçoivent-elles pas le salut comme celle de Zachée ?

Et nous qui ne jouissons pas du même privilège, suivons-le comme cette troupe fidèle et recueillie dont il guérissait les maux et multipliait les pains. La même vertu s'échappe encore de lui, tâchons de toucher le bord de sa robe ! Si notre ingrate cité se refuse à le laisser passer, joignons-le au village, suivons-le à travers les vertes campagnes, entre les haies d'églantiers et d'aubépines. En ce jour le chemin du ciel se montre riant et fleuri.

En instituant cette fête, Urbain IV en avait fait composer l'office d'après les indications laissées par Julienne. C'est le même dont l'Église se sert encore aujourd'hui. Il est rédigé par le docte saint Thomas d'Aquin, on lui en attribue aussi la musique. Cette musique est digne de la poésie et sublime comme toute cette solennité.

Julienne ne vit pas le complément de son œuvre. Qu'importe ! elle ne cherchait point sa propre gloire ; elle avait obéi à l'inspiration divine sans intérêt personnel ! Comme tous les vrais serviteurs de Jésus-Christ, une vie de tribulations fut la sienne, et elle ne trouva pas dans l'état religieux le seul bénéfice matériel qu'il offre ordinairement en échange des sacrifices qu'il impose, l'absence de soucis et la stabilité.

Aucune existence ne fut plus traversée que celle de cette sainte prieure, pour qui se renouvelèrent sans cesse les douleurs

<sup>1</sup> Tillemont, *Histoire de saint Louis*, an 1216.

de Marie, cherchant un asile dans Bethléem, ou errante sur la terre d'Égypte. Son zèle et sa fermeté pour maintenir l'intégrité et l'exactitude de la règle entre ses propres religieuses qui se laissaient aller au relâchement, lui en firent des ennemies, ainsi que des personnes séculières, dont les visites et le commerce troublaient la discipline de la maison. Elle trouva même des persécuteurs dans les religieux de Prémontré qui occupaient le haut du Mont-Cornillon.

La division qui se mit entre ces moines et les habitants de Liège au sujet de la léproserie annexée au monastère de Julienne, obligea la sainte prieure de quitter sa communauté, emmenant avec elle un noyau de religieuses fidèles qui, tout en faisant sa consolation, ajoutaient à ses difficultés ; car il ne s'agissait pas de trouver seulement un asile pour elle, mais encore pour tout son troupeau.

Elle se retira premièrement au monastère du Mont-Robert, puis à celui du Val-Benoît, de l'Ordre de Cîteaux, aux portes de Liège. N'y trouvant pas encore le repos, ou plutôt la régularité qu'elle cherchait, elle alla au Val-de-Sainte-Marie près de Huy, où l'envie et la malignité de ses persécuteurs la suivirent encore. Obligée d'abandonner ce lieu, elle vint se réfugier à Namur, où elle entra chez les Béguines, parmi lesquelles elle vécut fort pauvrement. La cruauté de ses adversaires l'en fit encore sortir ainsi que les Sœurs du Mont-Cornillon, qu'elle menait avec elle, et qui continuaient d'être les compagnes de ses disgrâces. L'Archidiacre de Liège (Pantaléon, celui qui fut depuis le Pape Urbain IV) les retira enfin chez lui, partageant ce soin hospitalier avec quelques-uns des principaux chrétiens de la ville ; mais leur crédit ne fut pas assez grand pour soustraire Julienne aux persécutions de ses implacables ennemis. Elle souffrit toutes leurs injustices avec un courage qu'on ne saurait assez admirer ; toujours égale dans sa conduite, toujours fidèle au devoir, elle combattit partout leur mauvaise volonté sans jamais démentir ses généreuses résolutions. La résidence étant de nouveau mise en question, elle se retira dans l'Abbaye de Solsine. Et enfin une septième et dernière

migration l'amena au monastère de Fosse, d'où elle ne sortit que pour trouver dans le sein de Dieu un repos qui lui avait été refusé sur la terre, et que lui avaient mérité ses vertus et ses souffrances. Sa mort arriva le 5 avril 1258 à l'âge de soixante-six ans. Son corps fut porté dans l'Abbaye de Villiers en Brabant, alors du diocèse de Liège. C'était la sépulture qu'elle avait souhaitée.

Julienne est qualifiée *Sainte* dans plusieurs histoires et dans divers martyrologes, et simplement *Bienheureuse* dans d'autres.

On lui avait même composé un office de fête semi-double, pour le culte public qu'on devait lui rendre à Namur, mais ce fut sans autorité publique et sans suite. — Outre le jour de sa mort, on trouve encore celui de sa translation, marquée dans quelques martyrologes des Pays-Bas, tantôt au 7 avril, tantôt au 17 de janvier, qui est celui de la seconde translation que l'on fit de son corps l'an 1599. — Elle n'a pas encore été canonisée dans les formes, et il ne paraît point que le Saint-Siège se soit prononcé sur son culte par des décrets. Cependant on continue toujours de l'invoquer comme auparavant, dans les litanies et dans les autres prières publiques, à Villiers, au Mont-Cornillon et en d'autres lieux des Pays-Bas. On lui dressa des statues dans les églises comme aux autres Saints.

Le culte de la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon était établi dès le dix-septième siècle, dans le Portugal, avec un office propre pour la fête, approuvé par la Congrégation romaine des Rites, à l'occasion de quelques reliques d'elle portées de Rome à Lisbonne.

Ses reliques, transportées depuis à Anvers, ont donné lieu d'y établir aussi le même culte, et d'y célébrer le même office.

### LA BIENHEUREUSE CATHERINE THOMAS,

CHANOINESSE RÉGULIÈRE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

Catherine Thomas naquit le 10 avril 1533, à Valdemuza, petit village de l'île Majorque, dans la mer Méditerranée. Son père appelé Jacques Thomas et sa mère Marca Gallart descen-

daient l'un et l'autre de ces anciens colons qui, sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, avaient apporté dans le pays la Religion chrétienne ; mais elle eut le malheur de les perdre l'un et l'autre, fort jeune encore ; et l'un de ses oncles maternels, qui la retira chez lui, se chargea de son éducation.

Toutes les semences de vertu germèrent comme d'elles-mêmes dans le cœur de cette sainte fille. L'amour du travail et la prière, l'assistance aux offices de l'Église et à la prédication de la parole de Dieu, une réserve et une modestie extrême qui allait jusqu'à dissimuler et à cacher, autant qu'elle le pouvait, les avantages extérieurs qu'elle avait reçus de la nature à un degré extraordinaire, la fuite du monde et de toutes les occasions qui auraient pu la séduire, voilà ce qu'elle pratiqua constamment dans la maison de son oncle, uniquement dirigée par l'inspiration de la grâce et le goût de la piété qui lui était naturel. Mais ce qui contribua plus que tout le reste à augmenter son mérite devant Dieu, ce fut la conduite odieuse et injuste de cet oncle qui devait lui tenir lieu de père, et qui la traita toujours avec une dureté presque barbare. Catherine supportait sans se plaindre, avec une patience angélique, et les mauvais traitements et le surcroît de travail qu'il lui imposait. Au milieu de toutes ces épreuves, elle était d'une douceur et d'une paix inaltérables.

On lui avait confié la garde des troupeaux. Catherine trouva, en remplissant cette paisible fonction, le temps et les moyens de se livrer à l'élan de sa fervente piété. Pour mieux se rappeler la présence de Dieu, elle éleva sous un olivier un petit autel qu'elle décora d'un Crucifix grossièrement sculpté et de quelques fleurs champêtres. C'est là qu'elle se retirait pour prier à genoux et goûter en silence les douceurs de la contemplation, après avoir pris soin de son troupeau et s'être assurée qu'elle pouvait s'en éloigner quelques instants sans danger. Son oncle, qui voulait voir par lui-même si Catherine s'acquittait convenablement des devoirs qu'il lui avait imposés, s'étant un jour rendu au lieu du pâturage, trouva sa nièce à genoux sous l'olivier, tellement absorbée dans la contemplation, qu'elle ne

s'aperçut pas même de sa venue. Cet homme grossier cédant aussitôt à la première impression de sa brutalité, la frappa rudement d'une verge qu'il tenait à la main et l'accabla de reproches. La pauvre fille, sans se troubler, conduisit son oncle vers ses troupeaux, et le convainquit par ses propres yeux qu'ils étaient dans le meilleur état.

Au milieu de cette vie pénible et laborieuse, Dieu la comblait de consolations et de grâces extraordinaires. Elle avait eu le bonheur de choisir pour directeur un ecclésiastique pieux et éclairé, qui la dirigeait avec beaucoup de prudence dans la voie de la perfection. Néanmoins le bonheur et la douce paix de l'âme qu'elle trouvait dans les exercices de la piété, étaient souvent troublés par les nombreuses tracasseries qu'elle éprouvait de la part de la famille au milieu de laquelle elle vivait. Tantôt son oncle tournait en ridicule sa dévotion, tantôt il feignait de n'y voir que de l'hypocrisie, et il allait jusqu'à lui défendre de fréquenter les églises, de se confesser, de faire ses prières accoutumées. Quelquefois sa tante joignait ses remontrances à celles de son mari ; elle lui reprochait avec dureté la simplicité et la modestie de ses habillements, son éloignement pour le monde, son goût pour la retraite. Autorisés par ces odieux exemples, les domestiques de la maison se permettaient de la blâmer, et de la maltraiter même. Mais, toujours calme, toujours paisible, la jeune Catherine redoublait de soumission et d'égards pour ceux qui se montraient si injustes envers elle, et priaient pour ceux qui la faisaient souffrir.

Parvenue à l'âge de seize ans, elle quitta la maison de son oncle et entra, par la protection et la recommandation de quelques dames pieuses, chez les Chanoinesses régulières de saint Augustin, à Palma. Bientôt ces pieuses filles surent apprécier le trésor qu'elles possédaient en elle, et lui témoignèrent par toutes sortes d'égards l'affection et l'estime qu'elle leur inspirait.

Le mépris d'elle-même et l'abnégation de sa propre volonté, sont les deux vertus qui distinguèrent principalement la fervente religieuse, pendant tout le cours de sa vie et jusqu'à son

dernier soupir. Une Sœur s'oublia un jour jusqu'à lui dire qu'elle ne serait jamais qu'une charge à la communauté. La Bienheureuse au lieu de témoigner tout ce que lui causait de peine un tel reproche, remercia sa compagne de l'avis qu'elle en recevait, et lui promit de faire tous ses efforts pour se rendre plus utile à l'avenir. Elle avait su si bien se plier à une stricte obéissance, qu'il ne lui fallait qu'un signe de ses supérieures pour exécuter sur-le-champ leurs ordres. Lorsque de nombreuses infirmités la dispensèrent de vaquer aux diverses occupations de la maison, elle n'en fut pas moins exacte à se rendre aux offices et à toutes les assemblées, et à donner l'exemple de la ponctualité. Elle s'appuyait sur des béquilles, se glissait le long des murs, et si souvent elle arrivait une des dernières au lieu de la réunion, ce n'était pas à la tiédeur de son zèle qu'il fallait l'attribuer.

Aussi sa réputation de sainteté s'étendit au loin et des personnes pieuses venaient la consulter et suivre ses avis. Ses compagnes, pleines d'admiration pour elle, l'élurent supérieure de leur maison ; mais Catherine, qui se croyait indigne d'exercer les fonctions de cette charge, fit tant d'instances auprès de l'Évêque diocésain, qu'il donna l'ordre au monastère d'élire une autre abbesse. Quoique jeune encore, cette âme privilégiée croyait avoir accompli sa mission sur la terre, et soupirait ardemment après un monde meilleur, où elle s'unirait pour jamais à son divin Époux. Le Seigneur exauça ses vœux, et l'appela à lui, le 5 avril 1574, à l'âge de quarante-un ans. Plusieurs miracles ont attesté sa sainteté ; et elle a été inscrite au nombre des Bienheureux, par le Pape Pie VI, le 3 août 1792<sup>1</sup>.

### LES VÉNÉRABLES AGNÈS, ÉLISABETH ET OZILIE.

On lit dans Raissius<sup>2</sup> que ces trois Vierges chrétiennes menaient la vie monastique à Salzines dans la province de Namur.

<sup>1</sup> Extrait de Godescard.

<sup>2</sup> Supplément à la vie des Saints de la Belgique, par Molanus.

Agnès et Ozilie, après avoir traversé des jours pénibles, s'en allèrent à Dieu les premières ; Élisabeth, dont la vie était pure et toute sainte, les suivit un peu plus tard. Après la mort de celle-ci, Julienne, une de leurs compagnes, se fit remarquer par les pleurs qu'elle versait en abondance. Son abbesse l'en reprit : — Ce n'est pas sur Élisabeth que je pleure, dit-elle, c'est sur moi-même. — Mais pourquoi, reprit l'abbesse, ne priez-vous pas pour Élisabeth ? — C'est qu'il me semble, répondit Julienne, que c'est offenser Dieu, de prier pour ses Saints qui n'ont plus besoin de notre aide.

### LA VÉNÉRABLE JEANNE FLAMENG.

Le monastère de Beaupré, de l'Ordre de Cîteaux, près de Grammont en Belgique, a gardé longtemps le souvenir d'une de ses religieuses morte le 5 avril 1559. Elle s'appelait Jeanne Flameng ; et nous ne savons que peu de choses de sa vie. Mais après son passage à l'éternité bienheureuse, elle apparut à une de ses compagnes, avec un grand éclat. La Sœur qu'elle visitait lui demanda comment elle avait tant de gloire, après avoir négligé tant de petits devoirs ? La Bienheureuse répondit : — « Les jugements de Dieu sont autres que les jugements des hommes. Dieu nous laisse des imperfections pour nous contenir dans l'humilité.

La Sœur la pria alors de lui faire comprendre le bonheur du ciel. — Je ne le pourrais pas, dit l'âme. Si le firmament était un parchemin, la mer un encrier, toutes les plantes légères des plumes, et si toutes les mains qui sont sur la terre voulaient écrire toutes les merveilles des Cieux, elles n'y parviendraient pas. »

Alors, comme la sœur du ciel tenait constamment sa main droite sur sa poitrine, la sœur de la terre lui demanda pourquoi elle gardait cette position :

C'est, répondit-elle, que je couvre une pierre qui vous éblouirait, et qui m'a été donnée pour ma constante dévotion à la très-Sainte Trinité.

Et l'apparition s'évanouit.

LE VÉNÉRABLE THOMAS CARBONEL,  
FRÈRE PRÊCHEUR, ÉVÊQUE DE SIGUENÇA<sup>1</sup>.

Thomas Carbonel naquit à Madrid le 6 janvier 1621, et reçut le Baptême, avec le nom de Balthazar, dans la paroisse de Saint-Sébastien, le 17 du même mois, peu de temps avant la mort du roi catholique Philippe III, et le couronnement de Philippe IV, qui lui succéda. Son père, nommé Genêt Carbonel et sa mère Marie Sanchez, vivaient avec honneur et avec piété; mais leur fortune ne répondait point à leur noblesse. Ils n'eurent de leur mariage que deux garçons et deux filles, qu'ils élevèrent avec soin dans la crainte du Seigneur. L'aîné de tous mourut à Saragosse, âgé de vingt-quatre ans. L'aînée des filles fut mariée à don Fauste de Pagola, secrétaire du roi, et la plus jeune, Marie Carbonel, consacra sa virginité à Jésus-Christ, sous l'habit de saint Dominique, dans le monastère de sainte Catherine d'Avila.

Dès sa plus tendre enfance Balthazar parut n'avoir d'inclination que pour les pratiques de piété, pour la lecture et pour les choses sérieuses. On remarque (ce qui est bien rare dans les enfants) que son éloignement pour le mensonge était tel que rien ne pouvait l'obliger de dire quelque chose contre la vérité. Les qualités de son esprit, docile, ouvert, aisé, judicieux n'étaient pas moindres que celles du cœur, naturellement tendre et compatissant. Tout cela avait arrêté sur lui les principales attentions de ses parents et leur affection. Mais il avait à peine atteint sa onzième année, lorsqu'il eût le malheur de perdre son père et sa mère, en l'an 1631 ou 1632. Son oncle, Alphonse Carbonel, chargé désormais de son éducation, le mit d'abord aux études, et on ne tarda pas à admirer ses progrès dans les Belles-Lettres, particulièrement dans la poésie, où il réussissait au-delà de ce que son âge semblait le permettre. Il ne paraissait guère flatté des louanges qu'on lui donnait, et il ne s'accommodait pas de la compagnie des autres enfants; si,

<sup>1</sup> Sa vie a été écrite par Thomas Reluz, qui avait été témoin de la plupart des faits qu'il rapporte. Ce savant Dominicain mourut évêque d'Oviédo.



comme lui, ils ne préféraient aux frivoles amusements, l'étude, la prière, la fréquentation des églises. Dès lors on le voyait, dans la maison de son oncle, faire de petites exhortations aux domestiques; les interroger sur les principes de la Foi, et les instruire de ce qu'ils ignoraient. Il voulait surtout inspirer aux autres cette tendre dévotion envers la très-sainte Vierge, qu'il avait comme sucée avec le lait, et dont il fut le zélé Prédicateur le reste de sa vie. Tous les jours il se rendait dans l'église de Notre-Dame d'Atocha, pour y réciter le Rosaire avec les Religieux, et y faire une heure d'Oraison : pratique qu'il observait dans les différentes saisons de l'année, et lorsqu'il trouvait l'église fermée, il faisait les mêmes prières en s'arrêtant à la porte, sans craindre ni la pluie, ni le froid, ni les chaleurs, et sans se plaindre de la légèreté des jeunes étourdis, qui lui jetaient quelquefois des pierres pour le détourner de ce saint exercice.

Tel était Balthazar Carbonel dans sa douzième et treizième année. Il pensait déjà sérieusement à embrasser un état de vie pour assurer son salut : et tous ses desirs se portant vers le cloître, il n'hésita pas à se présenter au Père Etienne Rodriguez, Prieur du couvent de Saint-Thomas, à Madrid, pour obtenir de lui l'habit de Saint-Dominique. La candeur, l'innocence, et les sages réponses du postulant à toutes les demandes qu'on lui fit, prévenaient en sa faveur. Mais sa grande jeunesse et la faiblesse de sa complexion ne permettaient point qu'on se hâtât de le recevoir. On lui dit donc de continuer encore pendant quelques années de prier et d'étudier, afin de connaître plus clairement la volonté du Seigneur et de se mettre en état de l'accomplir. Cette réponse, prise pour un honnête refus, le mortifia sans le décourager. Il croyait que Dieu l'appelait à l'état religieux; il en connaissait les obligations et il les aimait. Au lieu d'une épreuve de plusieurs années, à peine put-il laisser écouler quelques mois sans réitérer ses vives et humbles instances. Mais il ne le fit pas avec plus de succès; parce que les raisons de différer sa réception paraissaient toujours les mêmes.

Il se trouvait cependant bien des religieux dans la commu-

nauté de saint Thomas, qui, connaissant mieux le mérite du Sujet, joignirent leurs prières à ses sollicitations pour essayer de vaincre la fermeté du supérieur. Ils voulurent lui persuader qu'un refus réitéré, en décourageant un jeune homme déjà distingué par sa piété, et capable d'honorer un jour sa profession par ses talents, pourrait être préjudiciable à l'Ordre. Le sage supérieur ne parut point touché de ces raisons : « Ce n'est point à nous, disait-il, à perpétuer l'Ordre de saint Dominique. Dieu qui l'a établi dans son Église, saura bien le conserver et lui donner des sujets capables d'en maintenir la beauté et la sainteté, par leur érudition et leur vie exemplaire. C'est une erreur que de croire que l'Ordre manquera de sujets lorsque les supérieurs se montreront difficiles à recevoir et rigoureux dans les épreuves. »

Celles qu'on faisait essuyer au jeune disciple de Jésus-Christ, ne servirent qu'à l'affermir de plus en plus dans sa pieuse résolution. Comme il en était occupé le jour et la nuit, il priaît avec une nouvelle ferveur, et voulant faire d'avance l'essai de ses forces, il pratiquait en secret, dans le siècle, les mêmes austerités auxquelles il prétendait se dévouer dans le cloître. Plein de confiance en la divine Bonté, il disait quelquefois avec cette sainte simplicité qui touche le cœur de Dieu : « Vous m'avez fait connaître, Seigneur, votre volonté, et vous savez que je n'ai point d'autre désir que de l'accomplir : levez donc vous-même les obstacles qui s'y opposent. Parlez, mon Dieu, et tout vous obéira. » Après sa prière il prend la plume, dresse une requête en vers héroïques, et il va avec assurance la présenter au même supérieur, qui l'a déjà renvoyé deux fois. La grâce guidait ses démarches ; elle les rendit efficaces. Le Père Rodriguez admirant la persévérance de son postulant, et ayant lu avec une joie secrète tout le contenu de la requête, ne put douter que sa vocation ne vînt du Ciel. Il l'examina néanmoins avec une nouvelle attention, et les réponses de Carbonel ayant pleinement satisfait, on lui donna l'habit religieux le 3 mars 1634, dans la quatorzième année de son âge, commencée depuis environ deux mois.

Comme on ne demanda point de dispense, pour avancer sa profession solennelle, ce ne fut qu'après trois années presque entières de probation qu'il fit ses vœux, le 18 février 1637, entre les mains du Père Jean Martinez, alors prieur du couvent de Saint-Thomas, et depuis Confesseur du roi Philippe IV et de la famille royale. Le fervent novice, quoique impatient d'achever son sacrifice, avait passé tout son temps d'épreuve dans un continuel recueillement, parce qu'il trouvait la paix de son âme et sa plus douce consolation dans les saints exercices de l'Oraison, de la Pénitence et de l'obéissance Religieuse. Ami du silence et du travail, il faisait ses délices de la Psalmodie, de la Méditation des Livres saints, dont il en apprit plusieurs par cœur, et de la lecture de quelques ouvrages de saint Augustin et de saint Bernard. Le nom de Thomas, qu'on lui donna à la profession, fut aussi pour lui un nouveau motif de travailler à imiter l'humilité, la pureté et les autres vertus du Docteur Angélique, avant même que de pouvoir puiser dans ses écrits ce trésor de doctrine et de lumières, qui le fit depuis briller dans les Universités et dans les églises d'Espagne.

La piété de Thomas Carbonel avait ainsi jeté de profondes racines, quand on lui mit les livres des Philosophes entre les mains, et ce fut dans le célèbre couvent de Salamanque qu'il alla faire son cours de philosophie et commencer celui de Théologie. Les habiles professeurs qu'on lui donna et les beaux exemples de vertu qu'il eut le bonheur de trouver dans une communauté des plus régulières, comme des plus nombreuses d'Espagne, ne servirent pas peu à exciter son émulation pour le faire avancer d'un pas égal dans la piété et dans la science. Les subtilités de l'école ne ralentirent point en lui l'amour de la prière, et les douceurs de cette vie toute cachée en Dieu, qui était son principal attrait, ne l'empêchèrent pas de donner toujours assez de temps à l'étude pour tenir un rang distingué parmi ceux de ses condisciples qui se faisaient le plus estimer dans les Disputes. Mais la modestie semblait être sa vertu favorite : il en donna un rare exemple dans une occasion où il souffrit, non-seulement avec patience, mais aussi

avec joie, une petite humiliation qu'il n'avait point méritée. C'est une louable coutume dans plusieurs maisons de l'Ordre de saint Dominique, de faire prêcher quelquefois en présence de la communauté les jeunes étudiants en théologie afin de les exercer et de connaître leurs talents pour le saint Ministère. Thomas Carbonel remplit ce devoir à son tour, et la communauté de Salamanque n'avait pas été moins satisfaite de son discours que de la manière aisée et naturelle dont il l'avait prononcé. Cependant, soit humeur, soit distraction, ou peut-être dans le seul dessein d'éprouver le jeune orateur, le Supérieur en parut fort mécontent : il lui fit sur le champ une sévère correction, comme s'il avait affecté une vaine éloquence, propre à gâter le goût des commençants, et ces reproches furent suivis d'une pénitence qu'il lui imposa. Mais tous les religieux parurent aussi édifiés du modeste silence de Carbonel, qu'ils avaient été charmés de la beauté de son discours. Lui seul se crut coupable, lui seul louait depuis la conduite de son supérieur : ce qui avait paru à quelques-uns une vivacité déplacée, il ne l'appelait que prudence, sagesse et charité.

Pendant son séjour à Salamanque, ce jeune religieux donna de si belles preuves d'une vertu solide et toujours soutenue, que longtemps après on en parlait avec admiration. « Je l'ai connu, les deux premières années qu'il étudia en philosophie (disait l'un des confesseurs du roi Charles II), je le suivis ensuite au collège de saint Thomas, et il m'a toujours paru comme un Ange ou comme un parfait Religieux, enrichi des plus excellents talents, d'une rare modestie, d'une prudence, d'une discrétion singulière, et doué d'une éloquence qui lui était comme naturelle.

« Depuis qu'il vint étudier dans notre couvent de Salamanque, ajoute le savant Pierre de Godoy, alors évêque d'Osma, je conçus de grandes espérances qu'il se signalerait par la piété et par la science, s'il continuait à s'appliquer à l'une et à l'autre, comme il fit l'espace de quatre ans qu'il fut dans le collège. C'était un exemple de vertu à tous ses condisciples, et nous admirions tous sa conduite. Il aimait à se tenir dans le silence,

et la solitude, mais dans les Disputes et les conférences il faisait paraître tant de vivacité d'esprit, avec une si rare modestie, qu'il s'acquit l'estime, l'amour et la vénération, non-seulement de ceux avec lesquels il conversait, mais encore des Supérieurs, des docteurs et des plus vénérables de cette célèbre communauté. »

Il s'en fallait bien que Thomas Carbonel ne pensât aussi avantageusement de lui-même. Il n'avait les yeux ouverts que sur ses propres défauts, tandis que la Charité le rendait attentif à tout ce qui pouvait l'édifier dans ses frères. On ne saurait mieux exprimer ses sentiments que par ses propres paroles, rapportées par l'auteur de sa vie, qui les avait ouïes de sa bouche : « Lorsque je me vis, disait-il, dans ce grand collège, où nous étions quatre-vingt ou quatre-vingt-dix jeunes religieux, je remarquai que plusieurs d'entr'eux étaient toujours dans le recueillement, qu'ils employaient plusieurs heures à l'Oraison, et qu'ils traitaient fort durement leurs corps. Quoiqu'ils eussent un esprit vif et délicat et une conception merveilleuse, ils étudiaient beaucoup et ils joignaient à ces belles qualités une vie toute Angélique. Quand je faisais réflexion à la conduite de ces jeunes religieux, je connaissais clairement combien j'étais éloigné de leur sainteté. Mais ce qui m'affligeait davantage, c'était que je n'avancais point dans la vertu, que je ne ressentais point les saintes ardeurs de ce zèle et de cet amour de Dieu qu'auraient dû allumer dans mon cœur les bons exemples que me donnaient mes maîtres, mes condisciples et un grand nombre de vieillards, assidus de jour et de nuit à toutes les actions de communauté, sobres dans leur nourriture, exacts dans l'observance de la règle, et éloignés de toute dispense, quelques instances que leur fissent les supérieurs de se soulager dans leur grand âge. Tous ces avantages me devenaient inutiles, par mon peu d'attention à imiter ce que je ne pouvais m'empêcher d'admirer. Que Dieu ait pitié de moi et qu'il me pardonne tant d'ingratitude et d'infidélités. Je suis profès depuis tant d'années; mais quelle confusion pour moi d'être si dépourvu de vertu. »

Ainsi parlait ce saint homme, lorsque dans un âge plus avancé, il se rappelait le souvenir des premières années qu'il avait passées dans la maison du Seigneur. Tout excitait en lui des sentiments de reconnaissance et d'humilité parce qu'il ne croyait pas avoir jamais bien répondu aux grandes miséricordes dont le Seigneur avait daigné le prévenir. On sait cependant qu'après avoir laissé l'odeur de ses vertus dans le collège de Salamanque, il n'édifia pas moins celui de saint Thomas, dans la ville d'Alcala, où on lui fit continuer ses études de théologie.

Dès l'an 1645, Thomas Carbonel commença à faire des leçons de philosophie à Pampelune; il en fit ensuite de théologie, avec beaucoup de réputation, dans les villes de Ségovie, d'Oviédo, de Cuença, d'Avila, de Palencia. Il annonçait en même temps l'Evangile avec le zèle d'un Apôtre, et ses beaux exemples ne contribuèrent pas moins que ses discours à plusieurs célèbres conversions. Sa haute piété et cet esprit de charité, qui l'animait, éclatèrent particulièrement dans le couvent de Sainte-Croix à Ségovie, le premier que saint Dominique ait fondé en Espagne, et qu'il ait consacré par ses prières et ses pénitences. Cette circonstance et l'exacte régularité d'une communauté qui faisait revivre l'esprit du bienheureux fondateur, par l'imitation de ses vertus, rendaient ce séjour infiniment délicieux au serviteur de Dieu. La grotte, ou chapelle souterraine, si souvent arrosée du sang de l'illustre Patriarche, est encore aujourd'hui en grande vénération aux habitants de Ségovie et aux peuples des environs. C'était aussi le lieu où Carbonel aimait à passer les nuits en Oraison, et dans les différents exercices de pénitence dont il affligeait son corps, pour attirer les regards de la Divine Miséricorde sur lui-même, sur ses disciples, sur ses pénitents, sur ses auditeurs.

Quoiqu'il ne négligeât aucun de ses devoirs, et que les progrès de ses écoliers lui fissent honneur dans toutes les Disputes publiques, cependant son assiduité à la prière, ses longues méditations et le temps qu'il employait tous les matins, ou à

purifier sa conscience ou à célébrer les saints Mystères, avec la décence que demande le redoutable Sacrifice : tout cela parut à quelques-uns peu compatible avec la charge de maître des étudiants et de professeur, à qui tous les moments doivent être si précieux. On lui en parla un jour et on prétendait lui faire entendre qu'en abrégant ses prières il trouverait plus de temps pour l'étude. Cela est vrai, répondit l'humble Religieux, mais je sais par l'expérience qu'on apprend moins par l'étude que par la prière, et si je prie beaucoup c'est que j'ai un grand besoin du secours de Dieu et de ses divines lumières. Il ajouta dans une autre occasion : « Je dois travailler plutôt à devenir un bon Religieux qu'à être un habile professeur, et pour y réussir je crois qu'il est de mon devoir de vaquer souvent à l'Oraison et de n'offrir les divins Mystères qu'avec toute la ferveur et la dévotion possible. Si on pense que cela ne peut convenir avec les devoirs d'un régent, qu'on écrive au Père Provincial d'en nommer un autre, ce sera pour moi un véritable sujet de consolation. »

Mais les supérieurs étaient trop sages pour ne point approuver la conduite d'un Religieux en qui on voyait des marques si sensibles de l'Esprit de Dieu. Les véritables spirituels savent bien que les lumières qu'une Ame fidèle, déjà dégagée de l'empire des sens et des passions, a coutume de puiser dans l'Oraison, sont et plus pures et plus sûres, que celles qu'il est permis de chercher ou dans les livres, ou dans le commerce des savants. Il n'y a que ceux qui n'ont pas mérité d'en faire l'expérience qui puissent douter de cette vérité. D'ailleurs le disciple de Jésus-Christ, en mettant à profit l'un de ces deux moyens d'acquérir la science, n'avait garde de négliger l'autre. Il priait, il lisait, il étudiait, et il trouvait du temps pour tout, parce qu'il ne savait ce que c'était que de le perdre. Aussi n'était-il guère moins distingué par l'érudition que par la piété.

Depuis près de vingt ans qu'il enseignait la théologie, il avait formé un grand nombre de bons sujets, et il continuait avec la même réputation ses leçons dans le couvent d'Avila, au

royaume de Léon, lorsque le Père Clément Alvarez ayant été fait évêque de Cadix, il laissa une Chaire de théologie vacante dans l'Université d'Alcala. Cette Chaire était une de celles que le cardinal Sandoval, duc de Lerme, avait fondées en faveur de nos Religieux. Le droit de nommer celui qui devait remplir la Chaire vacante appartenant à cette illustre famille, le duc de Médina-Cœli, au nom du duc de Lerme, choisit d'abord le Père Carbonel, qui ne se refusa point au travail. Sa réputation parut relever celle d'une Université déjà fort célèbre, et le nombre de ceux qui la fréquentaient devint plus considérable. Mais quoique consulté par bien des personnes, et obligé de répondre à leurs doutes, ce qui n'augmentait pas peu ses occupations, le serviteur de Dieu ne diminuait rien ni de son assiduité à la prière, ni de ses austérités ordinaires. Ses veilles étaient poussées si loin, et il prenait si peu de nourriture, qu'on ne savait presque de quoi il vivait. Les Supérieurs et ses Frères, craignant qu'il ne succombât enfin sous le poids, lui en témoignaient quelquefois leur peine. L'humble pénitent admirait leur charité, et il arrêta leurs plaintes en leur répondant que si on connaissait l'obligation où il était d'apaiser la colère du Seigneur, irrité par ses péchés, on s'inquiéterait moins de sa santé.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de ses pratiques de pénitence, peu différentes de celles des anciens Anachorètes. Il suffit de remarquer, que sévère à lui seul, ses rigoureuses mortifications ne le rendaient jamais ni moins agréable dans la conversation, ni moins actif lorsqu'il s'agissait de servir le prochain et d'exercer les œuvres de charité. Il pratiquait cette vertu en plus d'une manière envers ceux de ses disciples qui se trouvaient dans quelque besoin. La Providence le mit aussi dans l'occasion d'en faire ressentir les effets à un beau-frère qu'il aimait tendrement. Don Fauste de Pagola s'étant mis sur mer pour passer aux îles Canaries, vers la fin de l'année 1668, fut pris par des corsaires et conduit en esclavage dans la ville d'Alger. On assure que Thomas Carbonel eût voulu imiter en cette occasion la charité de saint Dominique, et s'offrir lui-



même pour le rachat d'une personne qui le touchait de si près, et pour la consolation d'une famille qu'il voyait dans la désolation. Mais ni son âge, ni son état ne lui permettant point de se mettre dans les fers pour un autre, il chercha d'autres moyens de l'en retirer. Les barbares ne demandaient pas moins de huit mille écus pour la rançon de leur esclave. La famille ne pouvait pas fournir une si grosse somme, mais le Père Carbonel ne désespéra pas de la trouver. Plusieurs évêques d'Espagne, qui étaient en même temps ses frères et ses amis, lui en envoyèrent une partie, et ils auraient porté plus loin leur générosité, s'ils n'avaient appréhendé de faire tort aux pauvres de leurs diocèses.

Thomas Carbonel résolu de faire diligence, et encouragé par les lettres qu'il recevait de Madrid, demanda qu'on mît un autre Docteur à sa place, afin qu'il put aller solliciter cette affaire dans la ville royale. Cependant le duc de Médina-Cæli, le Corps de la Faculté, son Provincial même s'opposaient à cette résolution, par la seule raison qu'ils ne voulaient point priver l'Université d'Alcala d'un habile professeur qui lui faisait honneur. Mais celui-ci réitéra ses instances et obtint enfin par une pieuse importunité, ce qui avait été refusé à ses premières prières. Sa réputation avait prévenu en sa faveur bien des seigneurs de la Cour : sa présence fit le reste. Les vingt-quatre mille livres furent envoyés à Alger, et il eut le plaisir de procurer la liberté à son beau-frère, cinq mois après qu'il fut tombé entre les mains des pirates.

Débarrassé lui-même de tous les soins auxquels le devoir de professeur l'avait assujéti l'espace de vingt-trois années, il se dévoua tout entier au saint ministère pour gagner des âmes à Jésus-Christ, par la prédication et la direction. Exercé, comme il était dès sa jeunesse, dans les voies intérieures, humble, zélé, charitable, pénitent et plein de lumières, rien ne lui manquait de tout ce qui peut attirer la confiance des fidèles et toucher les cœurs. Il se sentait lui-même appelé aux divines fonctions, mais il aurait voulu pouvoir les remplir en faveur des pauvres peuples de la campagne. On l'obligea cepen-

dant de s'arrêter à Madrid, où il travaillait avec autant de fruit, que d'application à la conversion des pécheurs, lorsque, malgré sa modestie, il se vit comme accablé d'emplois et de titres.

Nommé d'abord un des prédicateurs du roi, on lui fit prendre possession de cette charge dans la chapelle du palais, avec les cérémonies ordinaires, et presque en même temps, c'est-à-dire le 30 août 1672, il fut élu prieur du couvent de saint Thomas ; dans lequel il avait fait autrefois ses vœux. Son gouvernement répondit à l'idée qu'on avait de sa sainteté et de ses talents. A peine s'était-il déchargé de son prieuré, que le roi catholique Charles II le choisit pour son confesseur. Cet honorable, mais difficile emploi, qu'un homme moins saint et moins instruit aurait reçu du moins avec complaisance, s'il n'avait eu la témérité de le désirer, parut au serviteur de Dieu tout ce qu'il est en effet. Il en fut effrayé, et il n'oublia rien pour prouver sa prétendue incapacité. On ne l'obligea pas moins de se soumettre à la volonté du Prince : le 16 novembre 1675, Thomas Carbonel accepta, en tremblant, ce qu'on ne lui permettait pas de refuser. Peu de mois après il fut fait Inquisiteur d'Espagne, et le 28 d'août 1676, Sa Majesté le nomma à l'évêché de Plaisance.

Don Jérôme Eguia, secrétaire des dépêches du roi, en lui présentant le brevet, lui dit que, pour ne point le contrister plus longtemps, Sa Majesté avait pris pour son confesseur le Père Gabriel Ramirez, et qu'on espérait de lui qu'il ne refuserait pas les nouvelles marques de bienveillance que lui donnait le roi catholique, en confiant à ses soins l'Église de Plaisance. Ce peu de paroles lui apprenaient deux nouvelles qui causèrent en lui des sentiments bien différents. La première lui fut infiniment agréable, et la seconde l'affligea sensiblement. Mais ce ne fut qu'après avoir marqué, dans les termes les plus respectueux, toute sa reconnaissance envers son souverain, qu'il osa prier ce ministre, de vouloir bien employer ses bons offices pour lui faire obtenir la grâce entière. On ne fut point surpris de ce nouveau trait de sa modestie : le roi écouta avec bonté

ses raisons, et sans recevoir encore ses excuses, il lui donna quelques jours pour se déterminer. Thomas Carbonel passa tout ce temps en Oraison, ou dans ses pratiques de pénitence. Après quoi, persistant toujours dans la résolution de ne point accepter un évêché, il fallut nommer un autre sujet, pour remplir le siège de Plaisance.

Mais la joie de se voir rendu à lui-même et à la solitude ne fut pas de longue durée. Avant la fin de janvier de 1677, l'illustre Pierre de Godoy étant mort évêque de Sigüenza, le clergé, le peuple et la Cour ne parurent avoir qu'une voix pour marquer son successeur. Et on savait que le prélat défunt avait expressément témoigné le même désir : durant sa dernière maladie on lui avait entendu dire plus d'une fois : « O si ma place était remplie par le Père Thomas Carbonel, que le troupeau qui va se trouver sans pasteur, et que j'aime si tendrement, serait heureux ! » Le roi catholique le nomma en effet à ce siège le 24 de février, et cette nomination, prévenue par les vœux des fidèles, fut extrêmement applaudie. Rien ne diminuait la joie publique, que la crainte de ne pouvoir peut-être obtenir le consentement de l'évêque élu. Il se trouvait en effet dans les mêmes sentiments, qu'il venait de faire paraître dans une semblable occasion. Mais la Providence ne permit pas qu'il trouvât la même facilité à faire recevoir ses excuses. Le nonce du Pape parla sur le même ton, et ajouta que si le Père Carbonel s'opiniâttrait à refuser, on trouverait le moyen de le contraindre. Mais l'opiniâtreté ne fut jamais le caractère des saints. Ils savent se défier d'eux-mêmes, prévoir le danger, le craindre et le fuir, autant et de la manière qu'il est en eux. Mais toujours soumis aux ordres de la Providence et à la volonté connue des supérieurs, ils mettent des bornes à leur crainte, et ils ne se précipitent point dans un mal réel, par la seule appréhension d'un mal possible. Théologien instruit depuis longtemps de la doctrine de saint Thomas, il n'ignorait pas les règles que le docteur Angélique a établies pour condamner et la présomption de ceux qui ambitionnent l'épiscopat, et la fausse humilité de ceux qui, pour fuir un ministère de Charité,

résistent opiniâtrément à la volonté absolue de leurs supérieurs.

Les principes de saint Thomas et ses exemples étaient donc également présents à son fidèle disciple, et pour éviter le redoutable fardeau de l'épiscopat, il ne voulait mettre en œuvre que les mêmes moyens, que le saint docteur avait su employer dans le besoin : les prières, les humbles représentations, la médiation de ses amis. Tout cela est permis ; et lorsque tout cela fut inutile, l'évêque de Sigüenza se soumit et s'abandonna sans murmure au bon plaisir de ceux à qui il devait obéir. Les bulles étant venues de Rome, il se disposa à son Sacre par la retraite et par un renouvellement de ferveur. Trois illustres personnages s'offraient à cette cérémonie : Don Diégo Valladarez, grand Inquisiteur d'Espagne, le cardinal d'Aragon archevêque de Tolède, et le seigneur Mellini, nonce du Pape. Quelques affaires imprévues s'opposèrent aux désirs du premier. Le second se trouva empêché par une maladie. Ce fut le troisième qui fit la Consécration, avec beaucoup de pompe, en présence du roi et de toute la cour de Castille, le 26 de septembre 1677. Le duc de Medina-Cæli voulut être le parrain.

Le Prélat ne s'arrêta plus à Madrid que douze ou quatorze jours, moins pour faire ou recevoir les visites usitées, que pour acheter quelques ornements pour les pauvres églises de son diocèse. Cependant il en fit prendre possession en son nom, par son proviseur et son aumônier, et il voulut que les aumônes suivissent ou accompagnassent cette cérémonie. Mille mesures de blé furent distribuées par ses ordres à une quantité de pauvres qui s'étaient rendus de toutes parts dans la ville de Sigüenza. Il partit lui-même de Madrid le dixième d'octobre, avec un équipage peu différent de celui des premiers évêques, encore fallut-il lui faire une espèce de violence pour l'obliger de l'accepter. Le premier jour du voyage fut marqué par une tempête des plus violentes. Le vent, la pluie, les éclairs et les tonnerres furent si extraordinaires, que l'évêque et tous ceux de sa suite se trouvèrent en danger de périr au milieu des

eaux pendant l'obscurité de la nuit. Arrivé enfin aux confins de son diocèse, le pieux Prélat se mit à genoux devant une croix, qui sépare les deux diocèses de Tolède et de Sigüença : Dans la ferveur de sa prière, il demanda au Souverain Pasteur de lui donner les forces nécessaires pour porter la croix dont on l'avait chargé, et de répandre l'abondance de ses grâces sur le peuple qui lui était confié.

Plusieurs habitants de Sigüença s'étant rendus dans ce même lieu, les uns pour le conduire à son église, et les autres pour être soulagés dans leur misère, il les reçut tous avec les mêmes témoignages de tendresse, et pendant qu'on disposait tout dans la ville pour lui faire selon l'usage une entrée magnifique, il interrompit cet appareil, ou le rendit inutile, en se rendant sans bruit dans son église cathédrale, le soir du quinzième octobre. Ce n'est pas en ce seul point qu'il imita don Barthélemy des Martyrs : on peut dire que la vie et la conduite de ce saint archevêque de Brague, fut en toutes choses le modèle de celle du nouvel évêque de Sigüença. En lisant l'histoire de l'un on apprend tout ce que l'autre a fait, tant pour le règlement de sa personne que pour celui de sa famille, du clergé, du peuple, des officiers de la justice et de tout le diocèse : mêmes exemples de piété, de zèle, de charité ; même sollicitude pastorale ; mêmes attentions à corriger les abus, à rétablir la discipline ecclésiastique, à faire connaître et respecter la religion et à favoriser les études ; mêmes soins pour bannir les procès, les querelles, les inimitiés ; pour réprimer la violence ou la cupidité des grands ; pour nourrir les pauvres, pour protéger les faibles ; pour instruire enfin et pour édifier tous les diocésains. Dans tout le Palais épiscopal il n'y avait point d'appartement plus pauvre ou plus simple que celui du Prélat ; parmi les fidèles on n'en connaissait point de plus réguliers ou de plus modestes que les domestiques de l'évêque, et dans l'espace de peu d'années on pût dire qu'entre tous les diocèses suffragants de l'archevêque de Tolède, on n'en voyait pas de mieux policé, de plus tranquille, ni de plus religieux que celui de Sigüença.

Si nous ne craignons de nous étendre trop nous entrerions dans un détail aussi curieux qu'édifiant. Il suffira de remarquer d'abord que la modestie de l'Évêque, et son inclination à donner beaucoup aux pauvres, l'obligèrent à ne recevoir dans sa maison qu'un très-petit nombre de domestiques et d'officiers dont il ne pouvait pas absolument se passer, mais il les choisit bien, et il les traita toujours comme ses frères ou ses enfants. Tous les jours il faisait avec eux les prières, les lectures, la méditation. Il leur donnait des gages considérables pour les empêcher de recevoir des présents, ce qu'il leur avait étroitement défendu. Sains ou malades il avait soin qu'ils fussent bien traités. S'il les chargeait de veiller à certaines affaires, ou sur la conduite de certaines personnes, dont il voulait être particulièrement instruit, il veillait lui-même sur eux, et ne s'exposait point à être trompé par des rapports infidèles.

Ses précautions étaient encore plus grandes envers ceux de ses domestiques qui se destinaient à l'état ecclésiastique ou qui l'avaient déjà embrassé. Il n'examinait pas moins leur vocation que leurs mœurs. Après leur avoir déclaré qu'ils ne devaient point s'attacher à lui, dans l'espérance d'obtenir quelque bénéfice, puisqu'il n'aurait jamais égard qu'à la capacité et au mérite, il les exhortait à vaquer beaucoup à l'Oraison et à l'étude, et leur procurait le temps et les moyens nécessaires pour cela. Il entretenait dans l'évêché plusieurs professeurs, choisis pour enseigner la grammaire, les belles-lettres et la théologie morale aux jeunes ecclésiastiques. L'Évêque se trouvait souvent à leurs conférences ou à leurs disputes, examinait avec soin leurs progrès, et donnait toujours quelque récompense à ceux qui l'avaient méritée. On vit sortir de cette école plusieurs bons sujets, dont les uns brillèrent depuis dans l'Université de Siguença, tandis que les autres servaient utilement les églises du diocèse.

L'évêque de Siguença étant en même temps Seigneur temporel, c'était à lui à faire rendre la justice à ses peuples. Aussi fut-il toujours attentif à ne placer, ou à ne laisser en place, que

des juges éclairés et intègres, capables de remplir dignement les devoirs de leur charge. Peu content de les exhorter à se mettre, dans leurs jugements, au-dessus des considérations humaines; à ne regarder que le bien public, à faire cesser les scandales, et à prévenir tous les maux qu'il était en leur pouvoir de faire éviter; le zélé Prélat joignait ses soins à leur vigilance, pour entretenir ou rétablir la paix entre les familles et procurer à tous la sûreté et le repos. La confiance qu'avaient les fideles en la bonté et aux lumières de leur pasteur, faisait que sa médiation accommodait plus d'affaires et terminait plus de procès qu'on n'en jugeait dans le tribunal de Sigüenza. Quelques officiers, peut-être trop intéressés, se plaignirent quelquefois que ces réconciliations ou ces sortes d'accommodements, laissaient bien des fautes impunies : mais notre Évêque leur fit comprendre que les parties étant satisfaites, le bon ordre rétabli, et la tranquillité publique conservée, on devait être content, de quelque manière que cela se fit.

On n'était pas moins édifié du zèle tout apostolique qui l'appliquait à l'instruction de son peuple, soit par ses prédications ou par ses visites. Il commença celles-là dans la cathédrale, le dimanche de la Septuagésime 1678, et celles-ci dans une partie de son diocèse, au mois d'avril de la même année. Les unes et les autres furent continuées presque sans interruption tout le temps qu'on lui permit de demeurer au milieu de son troupeau. Voulant tout connaître par lui-même, il s'appliqua avec un soin particulier à tout ce qui regardait le culte divin, la conduite des pasteurs et des autres ministres, l'éducation de la jeunesse et le soulagement des pauvres. Il n'y eût ni bourg ni village de son diocèse qu'il ne se fit un devoir de parcourir dans le cours de ses visites annuelles. Il prêchait partout avec une onction qui touchait les plus endurcis, et il ne dédaignait pas lui-même instruire les enfants, ou expliquer aux pauvres gens de la campagne les mystères de notre sainte religion et les devoirs particuliers de leur état. Ceux qui l'accompagnaient dans ces pénibles voyages, touchés des fatigues extrêmes qu'il essayait en visitant jusqu'aux moindres hameaux, lui repré-

sentèrent qu'en se bornant à visiter en personne, les villes et les lieux considérables, il serait en état de renouveler tous les ans ce travail, et qu'il pourrait se contenter d'envoyer quelques prêtres de confiance, avec de bons prédicateurs, dans ces petits endroits trop éloignés ou cachés entre les montagnes.

« Mais ce n'est pas là, leur répondit-il que se bornent mes obligations, le principal devoir d'un évêque c'est d'instruire son peuple. C'est là son obligation essentielle. Ces lieux écartés, quelque méprisables qu'ils vous paraissent, sont dans mon diocèse; je suis le pasteur de ceux qui les habitent. Ce sont mes brebis dont je dois rendre un compte exact au Souverain Juge : ma charge m'oblige donc à les visiter, à les soulager, à leur donner l'instruction ou la consolation dont ils ont besoin et qui peuvent dépendre de moi. »

Cependant ses travaux continuels, joints à ses austérités ordinaires l'affaiblirent et l'épuisèrent. Il en contracta une fièvre violente qui fit craindre pour sa vie, et cette crainte parut d'autant plus fondée qu'il se trouvait alors dans un pays où il n'était pas facile de lui procurer quelque soulagement. Sensible à l'affliction de ses domestiques, le charitable Prélat ne l'était point à sa propre situation, il s'en réjouissait au contraire, et il en bénissait le Seigneur : *Car, disait-il, quelle plus grande consolation pourrait-il m'arriver que de mourir dans ces pauvres cabanes et parmi mes brebis?*

Il plut cependant à la Providence de lui rendre la santé et de lui faire voir le fruit de son ministère. Les peuples toujours plus édifiés, ne considérant leur évêque que comme un saint, ou comme un père plein de bonté pour eux, écoutaient tous ses discours avec un respect infini, et ils recevaient ses instructions comme des oracles qui sortaient de la bouche de Dieu même. Cette docilité lui facilita les moyens d'abolir d'abord bien des coutumes superstitieuses, et de retrancher plusieurs abus qui s'étaient glissés dans quelques endroits du diocèse, tant par rapport à la sanctification des fêtes fort mal observée qu'à l'égard des parjures et des injustices, dont la cupidité avait in-



roduit l'usage et dans le commerce, et dans l'exécution des testaments. Quelques usuriers furent aussi obligés de réformer leurs contrats, et le Prélat fit citer les plus rebelles à comparaître à Siguença devant son official. Il traita avec la même sévérité certains quêteurs ou imposteurs, qui, sous prétexte de quelques indulgences, suçaient le peuple et enlevaient les âmes aux véritables pauvres.

Parmi les abus, que l'évêque de Siguença avait entrepris de réformer, il regardait comme l'un des plus dangereux l'éloignement des Sacraments de la Pénitence et de l'Eucharistie. Persuadé que les fidèles, privés de ces secours, ne pouvaient longtemps résister aux attaques du démon ni soutenir avec une fermeté chrétienne les divers accidents de cette vie, il ordonna aux curés d'exhorter fortement leurs peuples à la fréquentation des Sacraments, et de redoubler eux-mêmes leurs attentions pour les y disposer selon les règles de l'Eglise. Il voulut qu'ils se rendissent plus assidus à instruire les fidèles, à régler leurs mœurs, et à se montrer toujours prêts à les entendre avec charité et avec patience. Pour nourrir la piété et la dévotion envers la sainte Vierge, il établit la confrérie du Rosaire dans toutes les paroisses du diocèse où elle n'était pas encore établie, et il engagea les curés à le faire réciter dans leurs églises tous les dimanches et les fêtes; il leur recommanda surtout de joindre toujours l'explication des mystères à la récitation des prières, afin que les peuples apprissent ainsi à connaître et à pratiquer leur religion. Ce saint usage s'introduisit insensiblement dans les maisons des particuliers. On profita aussi de plusieurs livres de piété que le saint évêque fit distribuer gratuitement dans le diocèse. Les prédicateurs, qu'il eût soin d'envoyer de tous côtés et toujours à ses dépens, achevèrent d'en bannir l'ignorance, et, avec l'ignorance, les vices les plus grossiers. Dès la seconde ou troisième visite dans les mêmes paroisses, le Prélat eut le plaisir d'y remarquer un changement si sensible qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner publiquement sa satisfaction aux fidèles et à leurs conducteurs.

Les uns et les autres se rendaient d'autant plus dociles à sa voix, qu'outre la vénération qu'ils avaient pour ses héroïques vertus, ils recevaient tous les jours de nouveaux bienfaits de sa libéralité. La première fois qu'il visita les églises de la campagne il en fit réparer plusieurs : il prit un mémoire de tous les vases ou ornements sacrés qui y manquaient, et sans avoir égard au droit qu'il avait d'obliger à ces dépenses, la fabrique ou ceux qui jouissaient d'une partie des revenus de ces églises, il aimait mieux les faire ces dépenses que de souffrir que le service divin se fit avec indécence, ou que la bonne intelligence, qu'il voulait entretenir avec tous ses prêtres, fût troublée à cette occasion.

Mais rien peut-être ne lui attirait plus les bénédictions du Ciel et la confiance des peuples, que la profusion de ses aumônes et sa tendre charité envers les pauvres. Quoique son évêché fût chargé d'une pension de quinze mille ducats, il donnait cependant beaucoup plus que les riches bénéficiers, et ce n'était que dans une sage économie qu'il trouvait de quoi pourvoir à une infinité de besoins. Attentif à retrancher toutes les dépenses superflues de la maison, à ne rien donner pour enrichir ses parents, à garder une frugalité extraordinaire à sa table, à ne nourrir des domestiques qu'autant que la bienséance et la nécessité l'exigeaient, à éloigner enfin de son palais tous les ameublements riches et précieux pour n'en avoir que de simples et de plus modestes, il se montrait libéral et magnifique envers tous ceux qui étaient dans la nécessité.

Le premier historien de sa vie, qui avait été aussi le compagnon de ses travaux, nous apprend que le saint évêque de Sigüenza, en commençant chaque année ses visites épiscopales, faisait toujours porter à sa suite des sommes considérables d'argent, un grand nombre d'habits pour toutes sortes de personnes, et une quantité de remèdes. Tout cela était distribué selon les besoins, aux pauvres, aux malades, aux veuves, aux pères de famille chargés d'enfants, à qui ils ne pouvaient donner eux-mêmes la nourriture, ni l'éducation convenable. Bien des pauvres demoiselles trouvèrent dans la charité de ce bon

Pasteur, de quoi s'établir honnêtement. Plus d'une fois, il mit l'hôpital de Saint-Mathieu de Siguença en état de fournir tout le nécessaire à ses malades. Il employa huit mille ducats pour faire bâtir l'église des Dominicains de Cisuentes ; et il en envoya sept mille au Pape Innocent XI, soit pour la guerre contre les Turcs, ou pour d'autres œuvres de piété qui regardaient le bien public. Il n'y avait que la chair et le sang, qui n'eussent point part à ses faveurs. Un de ses cousins lui ayant fait demander du secours, pour vivre avec quelque décence dans Madrid, il lui répondit qu'il n'avait point de parents plus pauvres que les pauvres de Siguença. Il ne laissa pas de lui faire donner de quoi pouvoir continuer ses études, et il le fit par un motif de reconnaissance, ce jeune homme appartenant à Alphonse Carbonel, qui avait été chargé de l'éducation de notre Evêque, lorsqu'il était mineur et orphelin.

Il n'y avait pas encore cinq années révolues, que l'Evêque de Siguença travaillait (avec le zèle et l'application qu'on vient de voir) à former un peuple saint, en rendant à son Eglise sa première beauté, lorsqu'un événement, auquel il n'avait garde de s'attendre, vint l'arracher tout d'un coup à son troupeau. Le 20 de mars 1682, il reçut un courrier de Madrid, avec les lettres du duc de Médina-Céli, et du secrétaire des dépêches du Roi, qui lui ordonnait de se rendre incessamment à la Cour, et de partir le lendemain. Ni ces lettres, ni le courrier, qui les avait rendues, ne lui donnèrent aucun éclaircissement sur le motif de ce voyage. Disposé cependant à faire toute la diligence qu'on exigeait de lui, notre Evêque nomma d'abord son proviseur pour gouverner le diocèse pendant son absence ; donna les ordres nécessaires pour faire toujours continuer les aumônes ordinaires, et, s'étant rendu à sa cathédrale, il fit un discours fort touchant au peuple qui s'y était assemblé, lui donna sa bénédiction, et se recommanda à ses prières. Les larmes et les gémissements des fidèles l'interrompirent souvent, mais l'espérance qu'il leur fit concevoir de son prochain retour, diminua un peu leur douleur.

Étant parti de Siguença le 21 de mars, il apprit le 22, qui

était le Dimanche des Rameaux, que le Confesseur du roi, le P. Charles de Bayona, était décédé le 19. Cette nouvelle ne pouvait que l'affliger beaucoup ; il avait perdu un véritable ami, dans la personne d'un pieux et savant religieux, et il commençait à craindre qu'on n'eût jeté les yeux sur lui pour occuper sa place. La conjecture n'était pas sans fondement, ni son esprit sans inquiétude. Il continua cependant sa route, et, arrivé à Madrid le lundi de la Semaine Sainte, il fut obligé d'aller loger chez le duc de Médina-Céli, qui avait envoyé ses carrosses au-devant de lui, à quatre lieues de la ville. Ce seigneur, l'ayant reçu avec l'affection d'un ancien ami, et les politesses qui convenaient à l'un et à l'autre, il lui annonça d'abord, qu'on ne l'avait fait venir si promptement, que parce que le roi l'avait choisi pour être son confesseur, et que, voulant faire sa Communion pascalle, ce prince souhaitait le voir à la Cour le Jeudi Saint.

Moins surpris qu'affligé de cette déclaration, le sage Prélat ne fit point paraître d'abord toute la peine qu'il en ressentait : deux choses en effet pouvaient le consoler. La première était la piété connue de Charles II, jeune monarque, qui, à l'âge de 21 ans, savait commander à ses passions, et gouverner ses peuples avec sagesse. La deuxième était, que la qualité d'évêque l'obligeant à résider dans son diocèse, il ne lui serait peut-être pas difficile de s'éloigner bientôt de la Cour. Il se flattait donc d'obtenir son congé après avoir satisfait à la dévotion du Roi. Mais Sa Majesté ne l'entendait pas de même. Le duc de Médina-Céli, et plusieurs autres Grands d'Espagne, que le Prélat voulait employer, parce qu'il les regardait comme ses amis, entreprirent au contraire de lui persuader, que la charge de confesseur du roi regardant le bien public, le nonce apostolique, qui était à Madrid, pourrait le dispenser de la résidence, jusqu'à ce que le Pape en eût disposé autrement. Ne pouvant mieux faire, Thomas Carbonel consentit de s'en tenir à ce que Sa Sainteté déciderait. Ce fut le Lundi de Pâques, qu'il donna cette parole au roi catholique, et ce prince en fut si satisfait, qu'en sortant de la messe, il dit à quelques seigneurs de la

**C**our, qui se trouvaient auprès de lui : *La fermeté du bon P - Carbonel m'a fait craindre jusqu'à présent, qu'il ne cherchât quelque occasion pour se retirer : mais il a eu pitié de moi, il s'arrêtera ici, comme je le souhaite, pour être mon confesseur.*

Tandis que dans tout le diocèse de Siguença, on faisait des prières publiques pour le retour d'un pasteur si généralement aimé ; et que celui-ci écrivait à Sa Sainteté, pour lui exposer avec candeur ses sentiments, assez conformes aux vœux de ses peuples ; le Roi catholique faisait agir son ambassadeur à Rome, pour avoir une réponse favorable. Voici les Lettres apostoliques qui furent adressées à ce prélat.

A Notre Vénérable Frère Thomas, évêque de Siguença,

Le Pape INNOCENT XI.

*Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.*

« Quand votre piété et votre religion ne nous auraient pas été déjà connues, par bien des endroits, nous nous en serions formé une grande idée, en lisant les Lettres que vous venez de nous adresser. Vous nous y apprenez que Notre très-cher Fils en Jésus-Christ, le roi catholique Charles d'Espagne, vous a appelé pour être son Confesseur, à la place de celui que la mort lui a enlevé depuis peu. Vous nous faites connaître en même temps, toute la peine que vous avez d'accepter une charge, et un honneur qui vous éloigneraient de la vue de votre chère Épouse, l'Église de Siguença. C'est pourquoi vous nous priez de vous déclarer notre sentiment. Nous ne saurions, notre vénérable Frère, ne pas louer ce zèle de la charité pastorale, et ces sentiments d'une humilité chrétienne, que nous remarquons en vous. Nous prions en même temps le Père des lumières de répandre ce même esprit sur les autres Évêques, aujourd'hui principalement que leur ministère est si nécessaire à l'Église catholique, déjà trop éloignée de son ancienne discipline, et agitée de toutes parts par de violentes tempêtes. Il ne nous paraît pas cependant que vous puissiez, sans résister à la

volonté de Dieu, refuser absolument l'important emploi dont vous a chargé un très-bon et très-religieux prince, d'autant mieux qu'on peut espérer qu'en exerçant cette charge, selon les vœux du roi, vous procurerez de grands avantages, non-seulement à tous les royaumes d'Espagne, mais aussi à l'Église universelle.

« Nous vous conseillons donc, et vous exhortons fortement dans le Seigneur, de vous prêter aux désirs de Sa Majesté ; et de remplir ainsi l'attente de tous les gens de bien, qui ne se promettent rien que d'heureux, et de favorable, de votre ministère. Pour ce qui regarde l'Église de Siguença, vous verrez vous-même ce qu'il conviendra de faire selon l'esprit des Saints Canons. Nous vous apprendrons aussi, quand il faudra, notre volonté, après que nous aurons consulté celle de Dieu, par la prière. Nous vous promettons d'avance tout ce qui dépendra de notre autorité. Notre cher fils le Cardinal Sabo Mellini vous dira le reste. Nous vous donnons notre Bénédiction Apostolique. Fait à Rome, sous l'anneau du Pêcheur, le 22 avril 1682, la sixième année de notre Pontificat. »

Cette lettre eut tout l'effet, que le roi catholique en attendait. L'évêque de Siguença, un peu rassuré par l'espérance d'apprendre bientôt la dernière volonté du Vicaire de Jésus-Christ, ne pensa qu'à remplir saintement l'emploi, qui le retenait pour un temps à la Cour. Après la gloire de Dieu, et le salut du prince, qui occupaient toujours ses premières pensées, il se rendait principalement attentif à procurer le soulagement des peuples ; la paix, la tranquillité des Églises, le soutien des anciennes familles ; et l'avancement de ceux qui avaient servi, ou qui servaient encore utilement l'État. Notre Évêque avait toujours été d'une exactitude infinie, à ne conférer des bénéfices qu'à ceux qu'il connaissait en être les plus dignes ; mais il redoubla ses attentions, quand il se vit dans la nécessité de diriger le choix de son Souverain, dans la nomination d'un si grand nombre de bénéficiers. Comme Sa Majesté remettait souvent à sa décision, ou à sa diligence, les affaires les plus importantes, il se croyait plus obligé qu'autrefois de vaquer à

l'Oraison, pour attirer les lumières du Ciel : et lorsque la justice ou l'injustice d'une affaire lui était connue, rien n'était capable de le faire mollir dans la défense de la bonne cause. Sa fermeté à soutenir dans toutes les occasions les intérêts de la justice ; à protéger les gens de bien ; à prévenir ou à rendre inutiles les intrigues des mal-intentionnés ; son dégagement enfin pour ses propres intérêts, et pour ceux des personnes, qui lui appartenaient : Tout cela faisait justement regarder Thomas Carbonel, comme un saint confesseur d'un roi catholique. On pouvait dire que la vérité, la justice, l'innocence n'avaient jamais eu un plus libre accès auprès du trône ; que les vœux du Pape, et du roi étaient parfaitement remplis.

Cependant cette conduite du prudent confesseur ne fut pas goûtée de tout le monde. Il parut à quelques ministres trop exact, ou trop peu politique. Quelques autres blamèrent sa sévérité, ou son peu de ménagement. Les uns et les autres eussent souhaité de le trouver plus complaisant en certaines occasions. L'auteur de sa vie insinue qu'il y eut quelques démêlés, qui firent honneur à l'intégrité de notre Évêque ; mais sur lesquels il n'a pas jugé à propos de s'expliquer : sans doute parce que les personnes intéressées étaient encore en vie lorsqu'il écrivait.

Mais le mécontentement de quelques-uns n'était pas ce qui affligeait davantage le serviteur de Dieu. Il n'ignorait point, que quand on ne prend que l'Évangile pour règle, on trouve toujours sur ses pas, ceux qui se conduisent par d'autres principes. Son grand embarras, et la source de mille peines intérieures, était de se voir si longtemps éloigné du troupeau, dont il demeurerait toujours chargé. Il est vrai qu'il avait pris toutes les précautions moralement possibles, pour que son absence ne lui fût point préjudiciable. Il en avait d'abord confié la conduite à des ministres vigilants, zélés, et d'une vertu éprouvée. Il y envoyait de temps en temps, des missionnaires apostoliques. Les visites, et les aumônes s'y faisaient à l'ordinaire : et chaque semaine on lui en rendait un compte exact. Tout cela néanmoins ne tranquillisait pas son esprit. Il est vrai en-

core, qu'il aurait pu renoncer à son évêché : aussi y pensait-il sérieusement. Car s'il craignait la charge d'Évêque, il redoutait encore plus celle de confesseur du roi : si une fois il avait abdiqué celle-là, il aurait eu un moyen de moins, pour se délivrer de celle-ci. Après plusieurs instances inutiles pour obtenir son congé, le parti qu'il crut devoir prendre, fut d'écrire de nouveau au Pape ; ce qu'il fit le 7 mars 1686.

Il exposa dans sa lettre les raisons qu'il avait de demander sa retraite : .

« La première, disait-il, est que la qualité de confesseur du  
» roi m'est un obstacle invincible à l'obligation que j'ai de ré-  
» sider dans mon diocèse, et ne me laisse pas le moindre temps  
» pour le visiter. La deuxième est fondée sur l'expérience que  
» j'ai, que la longue absence d'un Évêque cause toujours de  
» grands maux à son église, soit pour le spirituel, soit même  
» pour le temporel, étant difficile de retirer toutes les rentes  
» de l'évêché, destinées pour les pauvres, et d'en faire un  
» emploi convenable. J'ai lieu, il est vrai, de me reposer sur  
» le zèle, la charité, et la vigilance de ceux à qui j'ai donné  
» cette commission : je sais néanmoins qu'il y a plusieurs  
» choses, qui ne peuvent s'exécuter par leurs soins, et qui de-  
» mandent absolument ma présence, J'avoue que si les biens  
» et les avantages, que je puis procurer au public, en demeu-  
» rant à la cour en qualité de confesseur, réparaient la perte  
» que l'Église de Sigüenza souffre de mon absence, ce défaut  
» de résidence serait en quelque manière tolérable : mais pour  
» vous dire sincèrement la vérité, Très-Saint Père, il n'en est  
» pas ainsi. Il n'est personne, qui sache mieux à quoi se rédui-  
» sent toutes les fonctions d'un confesseur du roi, que le roi  
» même, et j'ai eu l'honneur de faire voir évidemment à Sa  
» Majesté, que les biens qu'on peut faire aujourd'hui dans cet  
» emploi, ne sont pas assez grands, pour justifier un Évêque,  
» qui serait toujours absent de son église, lorsqu'on peut trou-  
» ver d'autres sujets également, ou plus capables de bien  
» remplir l'emploi de confesseur..

« J'ajouterai à toutes ces raisons, qu'à l'âge de soixante-six



» ans, n'ayant qu'une santé fort chancelante, je ne suis plus  
» en état de m'acquitter de ces deux charges. Je renoncerais  
» avec bien de la joie à l'une et à l'autre : mais je succomberai  
» sous le poids, si on me contraint de continuer toutes ces  
» fonctions. J'ai donc recours à Votre Sainteté, et prosterné à  
» ses pieds, je la supplie de faire attention à ma très-humble  
» requête. J'attends sa résolution, et lui demande sa bénédic-  
» tion apostolique... A Madrid le 7 mars 1686 ».

La réponse du Pape Innocent XI, très-zélé lui-même pour la discipline de l'Église, ne frustra point l'attente de notre prélat. Mais la confiance, que le roi avait en son confesseur, ne lui permit pas de consentir si aisément à sa retraite. En faisant toujours espérer, il différait de donner son agrément : et il retint l'Évêque auprès de sa présence, jusqu'au dernier mois de l'année. Ce ne fut que peu de jours avant les fêtes de Noël 1686, que le diocèse de Sigüenza eut enfin la consolation de recouvrer son pasteur. Des prières publiques, qu'on n'avait cessé de faire pour cela, furent dès-lors changées en cantiques de louanges ; et la joie fut universelle. La rigueur de la saison ne put empêcher que les chemins, par où le prélat devait passer, ne fussent remplis d'une foule incroyable de peuple : et cette multitude croissait toujours, à proportion qu'on approchait de la ville épiscopale.

Mais dans tout ce spectacle religieux, qui publiait d'une manière si naturelle le tendre amour des fidèles pour leur saint Évêque, rien ne le frappa davantage, et rien ne parut en effet plus touchant, que le zèle de deux mille enfants, assemblés à Sigüenza, et sortant en ordre de la ville, pour aller, disaient-ils, recevoir leur Père. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, les uns levant au ciel leurs mains innocentes, et les autres prosternés par terre, pour recevoir sa bénédiction, ils répétaient tous ensemble les paroles, que les enfants des Hébreux avaient chantées à l'entrée de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem, *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Ces cris, qui faisaient retentir l'air, faisaient en même temps couler des larmes de joie : et le pieux prélat mêla les siennes avec celles d'un

grand peuple, qui marquait trop d'amour, pour n'être point aimé.

Pour bien répondre à ces témoignages d'affection de tout le troupeau, l'Évêque de Siguença n'avait qu'à continuer à lui faire sentir les effets de la sollicitude pastorale ; comme il avait fait pendant près de dix ans, soit lorsqu'il était présent, soit durant son absence : il parut porter encore plus loin que par le passé, et sa vigilance, et sa charité, envers les fidèles de toute sorte d'état ; mais particulièrement à l'égard de ceux, que le monde a coutume de négliger davantage. On le voyait souvent dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les maisons des pauvres, et dans celles où il y avait des malades. Il instruisait les uns avec bonté ; il consolait les autres, et les préparait à recevoir les Sacrements. Il aimait à cacher ses aumônes dans le sein des misérables ; et à n'avoir pas toujours de témoins de ses libéralités ; surtout à l'égard de certaines familles, qui craignaient encore moins la pauvreté, que la réputation d'être pauvres. Le saint homme ménageait leur faiblesse ; et il profitait cependant de tout, pour les ramener à l'esprit du Christianisme : car s'il était si attentif, pour que ses brebis ne manquassent pas des secours temporels, il était bien plus zélé pour le salut des âmes.

Ce zèle, dont il était dévoré, le rendait infatigable à instruire, avertir, corriger, et à ne donner surtout que des exemples, qu'on pût, et qu'on dût imiter. Sa modestie, et sa ferveur à chanter les louanges de Dieu, imposaient à tout son Chapitre. une douce nécessité de célébrer les Offices divins, avec la décence et la majesté, que demande la religion. Les religieux les plus réguliers, et les plus austères l'étaient moins que leur Évêque ; ils faisaient moins d'Oraison, moins de pénitence. que lui, et ceux qui faisaient une profession particulière de pauvreté, ne pouvaient point se vanter d'être plus pauvres dans leurs cellules, qu'il l'était lui-même dans son palais. Nous ne parlerons point de son humilité, qui semblait quelquefois poussée à une espèce d'excès. Nous avons déjà remarqué que, pour pouvoir faire de plus grandes aumônes, il n'avait pris de do-

mestiques, que ceux dont la bienséance ne lui permettait pas de se passer, et néanmoins il était si confus de se voir entouré de gens destinés à le servir, qu'il n'osait presque leur demander quelque service : si on ne le prévenait, il aimait mieux suppléer à leur défant, que de les fatiguer. Quelque savant, et éclairé qu'il fût dans la conduite des âmes, il n'entreprenait jamais rien, sans consulter quelqu'un, tant il se défiait de ses propres lumières. Dans ses fréquentes maladies, il n'usait jamais de la plus petite dispense, que par le conseil d'un homme de confiance : c'était le Père Alexis de Foronda, religieux de son Ordre, mort après lui en odeur de sainteté. Le docteur Don Simon Ovégéro voulant entrer dans le service de notre Évêque, il le reçut avec joie, comme un personnage d'un mérite distingué ; mais en même temps il le pria, avec une humilité qui couvrit ce docteur de confusion, de l'avertir dès qu'il le verrait commettre quelque faute, dans le gouvernement de son Église. Tels étaient les sentiments qu'avait de lui-même un grand Évêque, dont la capacité et la vertu faisaient l'admiration des Églises d'Espagne. Tels étaient les exemples, qu'il donna aux habitants de Sigüenza pendant l'hiver de 1687.

Dès le commencement du printemps, il se hâta de reprendre le cours de ses visites dans l'étendue de son diocèse. Nous ne dirons pas qu'il ait eu la consolation de trouver toutes choses dans le même état où il les avait vues cinq ans auparavant. Il eut au contraire plus d'une occasion de vérifier ce qu'il disait au Pape, dans la dernière lettre ; que nonobstant le zèle, la charité, et la vigilance de ceux à qui il avait confié le soin de son Église, il y avait néanmoins plusieurs choses, qui demandaient absolument sa présence. Il ne rencontra pas de petites difficultés, lorsqu'il voulut arrêter les scandales, ou les désordres, qui commençaient à s'introduire en quelques endroits. Mais ce qui devait le toucher plus vivement, c'était de voir que la corruption se glissait même dans le Sanctuaire. Il y reconnut des mercenaires, qui ne montaient tous les jours à l'autel, que pour vivre de l'autel. Du reste, aussi peu attentifs à s'instruire de leurs devoirs, que négligents à les remplir, ils scandalisaient

les fidèles par la précipitation , et la manière indécente, dont ils célébraient les divins Mystères. La sage fermeté du Prélat, sa charité, et sa douceur rendirent ses corrections utiles à quelques-uns. Il y en eut aussi, qui se montrèrent assez indociles à sa voix, pour mériter qu'il les suspendit des fonctions ecclésiastiques. Cependant, pour ne point les réduire à la nécessité de mendier leur pain, à la honte du clergé, il leur donna charitablement de quoi vivre.

Le pacifique Prélat ne se portait jamais qu'à regret, à ce qui pouvait contrister quelqu'un de ses diocésains, parce qu'il les aimait tous en Jésus-Christ. Il sortait en quelque manière hors de son caractère, lorsque les intérêts de la gloire de Dieu, le salut du prochain, et son propre devoir l'engageaient à se servir de son autorité, pour maintenir l'ordre, ou pour le rétablir par le châtement des coupables. Ennemi des procès, et des contestations, il n'omettait rien pour conserver toujours la paix, avec ceux même qui voulaient frustrer son Église d'une partie de ses revenus. Il disait à ce sujet, avec saint Ambroise, qu'il est indigne d'un Évêque de donner occasion à des disputes scandaleuses, pour ne pas perdre quelque peu de temporel. Son proviseur se plaignait un jour de ce que quelques ecclésiastiques avaient appelé de sa sentence au métropolitain, et il lui conseillait d'aller en personne à Tolède, pour justifier la justice de la sentence. « Vous n'agissez, lui répondit notre » Évêque, que dans le dessein de conserver la discipline, et le » bon ordre dans l'Église : je vous loue. Mais ne trouvez pas » mauvais si je ne fais pas les démarches que vous souhaitez. » Nous avons décidé cette affaire selon nos lumières, lorsque » nous en étions les juges. Le métropolitain en usera sans » doute de la même manière. S'il confirme notre sentence, » on connaîtra partout la justice de notre procédé, s'il la casse, » il en rendra compte au Souverain Juge. »

L'âge avancé du saint Évêque, ses infirmités habituelles, et les peines intérieures, dont il plaisait au Seigneur de l'affliger, ou de l'éprouver, ne l'empêchaient pas de continuer toujours ses visites annuelles, parce que si elles lui causaient de grandes

fatigues, elles ne laissaient pas de produire aussi de grands fruits. Il y avait cependant plusieurs années, qu'il sollicitait sa démission : et il poursuivit cette affaire avec plus de vivacité vers la fin de 1691. Avant que d'en venir là, il avait pesé devant Dieu les raisons qu'il avait de vouloir abdiquer son évêché : il avait ordonné des prières publiques, et consulté bien des personnes, recommandables par leur piété, et leurs lumières. Enfin il écrivit à sa Majesté catholique, à l'Archevêque de Saragosse, président du conseil de Castille, et au Père Pierre Matilla Dominicain, alors confesseur de Charles II. Il sollicita aussi le Saint Siège. Le Pape Innocent XI, et son successeur Alexandre VIII étant morts, Innocent XII remplissait la Chaire de saint Pierre. C'est à ce Souverain Pontife, que l'Évêque de Sigüenza adressa le 9 février 1692 une lettre où il lui demandait de rompre les liens qui l'attachaient à son Église.

Lorsque le Prélat écrivait de la sorte, il ne doutait point, que les amis, qu'il avait à la cour d'Espagne, n'eussent déjà tout disposé selon ses désirs. Thomas Reluz, son confesseur, le même qui a depuis écrit l'histoire de sa vie, pressait en effet cette affaire : mais les ministres en avaient tant d'autres sur les bras, que sa requête ne put être remise à la considération du conseil de Castille, que dans le mois de mars. Le succès ne répondit pas même à son attente ; car après avoir mûrement examiné les raisons, de part et d'autre, on conclut que celles, que l'Évêque faisait valoir, pour obtenir sa démission, ne regardant que sa consolation et sa tranquillité particulière, elles ne devaient pas l'emporter sur le bien général de tout le diocèse, qui perdrait trop par la retraite d'un Prélat d'une piété si reconnue, d'une vie si exemplaire, et d'une charité si étendue. Ainsi le conseil supplia sa Majesté de répondre à l'Évêque de Sigüenza, qu'on ne pouvait écouter sa demande ; et que ses travaux étant si nécessaires à son peuple, il devait, nonobstant ses peines et ses difficultés, continuer à conduire une Église que la Providence avait confiée à ses soins, lorsqu'il y pensait le moins.

Le résultat de cette assemblée ne pouvait qu'affliger le ser-

viteur de Dieu : mais il fut bientôt consolé, en apprenant, par une lettre de l'Archevêque de Saragosse, que le roi catholique, sans avoir égard à la conclusion du conseil de Castille, avait eu la bonté de consentir enfin à sa démission. Sur cette agréable nouvelle, Thomas Carbonel alla d'abord à l'église, pour rendre à Dieu ses actions de grâce ; et se disposa ensuite à se retirer parmi ses frères. Comme il voulait rentrer dans le cloître aussi pauvre, qu'il en était sorti, il mit entre des mains fidèles ce qui lui restait à distribuer. Les hôpitaux, les églises, les monastères reçurent ses dernières libéralités. Tous ses domestiques furent récompensés selon leurs services. Aucun n'aurait été mécontent, si la séparation d'un si bon maître n'avait été pour tous un juste sujet d'affliction. Il ne fut point question d'acquitter des dettes, parce que le prudent et modeste Prêlat n'en avait point contractées. Il dépensait peu, et ne donnait qu'à proportion qu'il avait. Outre les autres aumônes, dont on ne parle qu'en général, on rapporte qu'il fit donner à une pauvre demoiselle neuf mille réaux pour sa dot, ou pour entrer en religion, si elle y était appelée ; quinze cents mesures de blé au couvent des Cifuentès ; deux mille à la trésorerie de l'église de Siguença, et quatre mille au Chapitre, pour la décoration de sa cathédrale.

Mais tandis que le saint Évêque, déjà rendu à lui-même, ne soupirait qu'après le repos du cloître, il plut au Seigneur de l'appeler à celui de l'Éternité. Il'en fut averti le Lundi-Saint, trente-unième de mars, par une fièvre qui ne parut cependant dangereuse que le jeudi suivant. On peut dire que toute sa vie avait été une préparation continuelle à la mort : aussi en vit-il les approches avec une parfaite résignation : et il la reçut dans un saint excès de joie, de confiance et d'amour. Toutes les peines intérieures, qui l'avaient longtemps humilié en le purifiant, firent place aux tendres sentiments d'une ardente charité. Plein de jours, et de bonnes œuvres, il s'endormit dans le Seigneur, la veille de Pâques, cinquième jour d'avril 1692. Les gémissements des pauvres, ou plutôt les regrets de tous les habitants de Siguença, n'annoncèrent pas moins cette mort,

qu<sup>o</sup> le son des cloches de toute la ville. Ses obsèques furent d'abord célébrés avec toute la pompe, et la solennité possible : mais le Chapitre les réitéra le 21, 22, et 23 d'avril ; et on prononça trois Oraisons funèbres, à la louange de ce grand Évêque, que toutes les Églises d'Espagne considéraient comme l'ornement de leur siècle, et de leur nation.

Dans l'épitaphe, qu'on fit graver sur son tombeau, Thomas Carbonel est comparé au Docteur évangélique, pour la doctrine et la pureté, à saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, par la profusion de ses aumônes, et à saint Vincent Ferrer, par l'onction, et la force de ses discours <sup>1</sup>.

Les fidèles, qui pendant quinze années avaient été témoins de ses héroïques vertus, ne doutant point de la gloire de son âme, réclamèrent d'abord ses intercessions, comme celles d'un ami de Dieu. Nous passons ici sous silence les guérisons qui furent publiées comme miraculeuses, et les autres faveurs, que les peuples, dans leurs besoins spirituels et temporels, crurent avoir reçu du ciel, par le crédit du saint Évêque de Sigüenza. Dans le Chapitre provincial d'Espagne, tenu à Bennevente le 12 avril 1693, on fit mention avec éloge de ce pieux prélat, parmi les Religieux de saint Dominique décédés en odeur de sainteté<sup>2</sup>.

(TOURON.)

<sup>1</sup> Illustrissimus D. D. Fr. Thomas Carbonel, Ordinis Prædicatorum clara lux ; Cathedræ Complutensis moderator ; semel atque iterum Caroli Regis Confessarius, Placentino Episcopatu recusato, ad hujus Episcopatus regimen compulsus fuit. Cathedram, munus Confessarii, et Ecclesias dimisit ; quia cellam ardentissime concupivit, ad quam confugere anhelans ad deponendum Episcopale onus consensum Regium obtinuit : sed ipsa die, quæ fuit quinta Aprilis anni 1692, qua litteræ Regiæ pervenerunt, ad quietem Paradisi evolavit, ætatis suæ 72.

Fuit in puritate et Doctrina Angelici Doctoris imitator ; in eleemosynis Valentinus Thomas ; in Prædicatione Vincentius Ferrerius, cujus ipsa die, cum dilexisset suos, et eis benedictionem impertiret, Vespere Sabbati Sancti obiit : seu potius cum Christo resurrexit.

<sup>2</sup> Fr. Thomas Carbonel, hujus nostræ Provinciæ decus præclarissimum, sicut et totius Prædicatorum Sacræ Religionis præstans ornamentum ; quin et totius Hispaniæ Præsul admirandus, etc.

## LA VÉNÉRABLE CRESCENCE HOESSIN.

Cette sainte fille, née le 20 octobre 1684, à Kaufheursen, en Souabe, montra dès son enfance un grand amour de Dieu. Elle se fit religieuse du Tiers Ordre de saint François et parvint dans cet état à une grande perfection des vertus chrétiennes. On en cite des détails extraordinaires.

Elle mourut âgée de soixante ans en odeur de sainteté, le 5 avril 1744. Son tombeau fut, depuis lors, visité par une grande affluence de peuple. On croit que le procès de sa canonisation n'a été suspendu que par rapport à certaines singularités que présente l'histoire de sa vie.

## LA VÉNÉRABLE ANNE FAYOL.

Anne-Marie Fayol consacrait sa vie à l'éducation des jeunes filles, lorsque la ville de Lyon, où elle demeurait, fut livrée à une commission militaire qui se montrait de jour en jour plus altérée du sang des fidèles. Comme Marie Fayol était demeurée constante dans la foi catholique, et qu'elle en enseignait les principes aux enfants confiés à ses soins, on l'accusa de fanatisme. C'en fut assez pour motiver sa mort, qu'elle endura, en bénissant le nom de Jésus-Christ, le 5 avril 1794.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Conservation* de la ville de Cambrai contre les Hongrois, par la protection de la très-sainte Vierge, l'an 1053.

L'évêque de Cambrai Fulbert voyant en ce jour, 5 avril de l'an 1053, cette ville en grand danger à cause du siège dont les Hongrois l'avaient environnée, s'adressa à la très-sainte Vierge, et se prosterna devant la châsse de saint Gaugerie, en le priant d'être le défenseur de cette ville. Ses prières furent exaucées, et les Hongrois levèrent le siège au bout de trois jours.

Saint Vincent Ferrier était tellement porté à la dévotion en-



vers Marie, que dès son enfance, il se sentait attendri et comblé de joie lorsque, dans les sermons, il entendait prononcer le nom de cette Vierge sainte. Il n'est donc pas surprenant que la Mère de Dieu l'ait protégé dans tous ses périls.

Une nuit qu'il faisait oraison devant une image de la très-sainte Vierge, il la conjura affectueusement de lui obtenir le don de la persévérance.

Alors le démon lui apparut sous la forme d'un vénérable ermite, ayant, comme un autre Antoine, une barbe, qui lui tombait jusqu'aux genoux ; cet ermite lui dit qu'il avait vécu dans les déserts de l'Égypte et qu'il avait fait une rigoureuse pénitence ; que dans sa jeunesse il avait mené une vie dissolue, mais que Dieu lui avait accordé la grâce de se convertir dans sa vieillesse. Puis il lui conseilla de profiter de sa jeunesse pour jouir des plaisirs de cette vie, et l'assura que s'il se recommandait à la divine Miséricorde et s'il avait confiance en elle, il aurait toujours le temps de faire pénitence. Le Saint comprit la ruse qu'employait l'ennemi du salut, afin de le tromper ; il invoqua la très-sainte Vierge, son avocate, et aussitôt le démon disparut.

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Vannes en Bretagne, saint Vincent, confesseur, surnommé Ferrier, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui, puissant en œuvres et en paroles, convertit à Jésus-Christ plusieurs milliers d'infidèles.

#### NONIS APRILIS.

Venetæ in Britannia minori, sancti Vincentii Confessoris, cognomento Ferrerii, Ordinis Prædicatorum, qui potens opere et sermone, multa millia infidelium convertit ad Christum. — Thessalonicæ, sanctæ Irenes Virginis, quæ cum sacros libros contra Diocletiani edictum occultasset; post tolerantiam carceris, sagitta percussa est, et igne cremata jussu Dulcetii Præsidis, sub quo sorores ejus simul Agape et Chionia passæ antea fuerant. — In Lesbo Insula, passio quinque sanctorum Martyrum. — Eodem die, sancti Zenonis Martyris, qui detracta pelle, pice illitus, in ignem coniectus est. — In Africa, passio sanctorum Martyrum, qui in persecutione Genserici Regis Ariani in die Paschæ in Ecclesia cæsi sunt : quorum Lector, dum in pulpito Alleluia cantaret, sagitta in gutture transfixus est.

A Thessalonique, sainte Irène, Vierge, qui, en opposition à l'Édit de Dioclétien, ayant caché les Livres Saints, après avoir gémi en prison, fut percée d'une flèche, et brûlée par l'ordre du président Dulcèce, sous lequel Agape et Chionie, ses deux sœurs, avaient déjà souffert le martyre.

Dans l'île de Lesbos, le supplice de cinq martyrs.

Le même jour, saint Zénon, martyr, qui, après avoir été écorché et enduit de poix, fut jeté dans le feu.

En Afrique, le martyre de plusieurs Saints qui, durant la persécution de Genséric, roi arien, furent massacrés dans l'église le jour de Pâques. L'un d'eux, lecteur, eut la gorge percée d'une flèche pendant qu'il chantait l'*Alleluia* au pupitre.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Hégésippe, martyr.

Saint Sébastien Novello, enfant martyrisé par les Juifs.

Saint Albert, évêque de Monte-Corvino.

Saint Claudien, martyr à Nicomédie.

Sainte Théodora la Myroblite, veuve et religieuse dans l'île d'Échine morte en 884.

Saint Zénon, martyr écorché, puis enduit de poix et jeté dans le feu.

Sainte Hérine, honorée à Otrante au royaume de Naples.

Saint Abdécalas, martyr en Perse sous Sapor III.

Saint Therme, honoré chez les Grecs.

Saint Soucin (Celsinus), évêque de Toul.

Saint Honorius, martyr en Sicile.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Michel Antoine de Blanchardon, curé de Notre-Dame de Belleville en Beaujolais (département du Rhône) ayant refusé le serment schismatique, mis à mort par la commission révolutionnaire de Lyon le 5 avril 1794. Il avait cinquante neuf ans.

Thomas Lottier, prêtre et Chartreux à Saint-Brieuc, chassé de son cloître, se réfugia à Lyon, où il fut guillotiné comme le précédent et le même jour.

François Bridet, vicaire à Lyon, condamné comme contre-révolutionnaire et pareillement exécuté ce même jour.

Benoît Poncet, prêtre et Chartreux comme Thomas Lottier, mis à mort avec lui, ce même jour.

Claude de Saint-Didier, prêtre du diocèse de Lyon, arrêté comme fanatique et guillotiné ce même jour. Il n'avait que 31 ans.

Jean François Sautré, prêtre du diocèse de Metz, professeur à Vic, fidèle à ses vœux, fut arrêté à Metz, déporté à Rochefort, embarqué là et mort misérablement à Sinnamari le 5 avril 1800.

Rousset (prénoms inconnus), curé de Mingot au diocèse de Nevers, arrêté, conduit de Nevers à Nantes, enfermé là au fond de cale de la galiote hollandaise, mort en ce cachot pestilentiel le 5 avril 1794. Il avait 63 ans.

## SIXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Sixte I, pape et martyr. — Saint Célestin, pape. — Les cent vingt Martyrs de l'Adiabène en Perse. — Saint Marcellin, martyr. — Saint Eutychès ou Eutyque, évêque de Constantinople. — Saint Winebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes. — Saint Prudence, évêque de Troyes. — Saint Gennade, moine de Fontenelle. — Saint Celse, évêque d'Armagh. — Saint Guillaume d'Antioche, et son fils saint Pérégrin. — Saint Guillaume, abbé d'Eschil. — La Bienheureuse Catherine de Palanza, institutrice des religieuses de l'Ordre de Saint-Ambroise *ad Nemas*. — Le Vénérable Jean de Lesme. — La Vénérable Mère Mechilde du Saint-Sacrement, institutrice des religieuses bénédictines de l'Adoration perpétuelle. — Le Vénérable curé Cantat, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT SIXTE 1<sup>er</sup>, PAPE ET MARTYR.

Xyste ou Sixte, premier du nom, du septième quartier de la ville de Rome, et dont le père se nommait Pasteur, fut élevé sur la Chaire pontificale en l'an 117, et il y siégea près de dix ans en des jours où la dignité de vicaire de Jésus-Christ coûtait la vie à celui qui en était honoré.

Il ordonna que le peuple chantât à la Messe le *Sanctus*, et défendit qu'aucun Évêque appelé à Rome ne fût reçu à son retour dans son diocèse s'il n'était muni des lettres apostoliques. Cet acte marque bien l'universelle juridiction du Pape dans l'Église.

Le Pape Sixte 1<sup>er</sup> régla le jeûne du carême, établi par les Apôtres, à l'imitation du jeûne de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le désert. On remarque, dans ses ordonnances, que c'est lui aussi qui défendit aux laïques de toucher aux vases sacrés. Il gagna la couronne du martyr le 6 avril de l'an 127; il suc-

cédait au Pape Alexandre 1<sup>er</sup> et il eut pour successeur saint Téléphore.

## SAINT CÉLESTIN,

PAPE.

Le Pape saint Boniface étant mort le 4 septembre 422, on élut sans contestation Célestin, Romain de naissance, qui tint le Saint-Siège près de dix ans. Cette élection eut lieu le 14 du même mois de septembre, qui était un dimanche. Saint Augustin écrivit au nouveau Pape pour le féliciter sur la manière paisible dont son élection s'était faite, et pour lui recommander une affaire qui l'affligeait beaucoup, et qu'il termina suivant ses désirs.

Dans ce temps, les pélagiens cherchaient à répandre leur hérésie parmi les Bretons d'Angleterre. Ces peuples répugnaient à l'erreur, mais ils n'étaient point assez instruits pour la combattre. Ils eurent recours au Pape et aux Évêques des Gaules. Le Pape Célestin envoya sur les lieux le diacre Pallade, qui le pressa beaucoup d'y porter secours. D'après ses instances, saint Célestin y envoya comme son légat saint Germain, évêque d'Auxerre. Dans le même temps, les Évêques des Gaules assemblés en Concile priaient ce même Saint, avec son ami saint Loup, évêque de Troyes, de se charger de cette entreprise. C'était l'an 429.

Pour assurer encore plus la religion dans l'île de la grande-Bretagne, le Pape saint Célestin y envoya le diacre Pallade lui-même, qu'il avait ordonné Évêque pour les Scots, ou Écossais, dont une partie avait transmigré de l'Irlande au nord de la Bretagne ; et ce fut le premier Évêque de cette nation, qui jusqu'alors avait été barbare. Saint Jérôme témoigne qu'ils n'avaient point de mariages réglés, et qu'ils mangeaient de la chair humaine. Saint Pallade y fut envoyé Évêque l'an 431. Le Pape saint Célestin ayant appris qu'il était mort, lui substitua saint Patrice, l'ordonna Évêque et l'envoya prêcher la foi en Irlande même, d'où les Écossais étaient originaires.

Dans le temps même que le Pape saint Célestin envoyait des

légats en Bretagne pour réprimer l'hérésie, un premier Evêque aux Écossais, un Apôtre à l'Irlande, il nommait saint Cyrille d'Alexandrie son légat en Orient, pour présider en son nom au Concile général d'Éphèse, et lui faire exécuter la sentence qu'il avait prononcée à Rome contre Nestorius, évêque de Constantinople : et saint Cyrille d'Alexandrie et le Concile général d'Éphèse exécutaient la sentence du Pape.

Vers l'an 430, Nestorius, sous prétexte d'abolir certaines croyances superstitieuses introduites parmi le peuple, se mit à enseigner que la sainte Vierge n'était point et ne devait point être appelée Mère de Dieu. Chez nous, tous les enfants du catéchisme savent qu'en Jésus-Christ il y a deux natures, la nature divine et la nature humaine, mais une seule personne, la personne du Fils de Dieu fait homme, qui est né de la Vierge Marie. Or, Nestorius, évêque de Constantinople, ignorant cette leçon du catéchisme, divisait Jésus-Christ en deux personnes, l'une seulement Dieu, l'autre seulement homme, et disait que la sainte Vierge n'était Mère que de la dernière. Pour accréditer sa nouvelle doctrine, il tâcha d'abord de persuader les magistrats par ses artifices, et de gagner par ses libéralités les courtisans les plus en faveur. Ensuite il répandit clandestinement dans les provinces et les monastères divers écrits où il insinuait ses sentiments hérétiques sous le voile de la piété et du zèle pour l'amour de Dieu. Enfin, il fit monter en chaire un Evêque qu'il avait séduit, et qui prononça publiquement que c'était une impiété de dire que la sainte Vierge était Mère de Dieu. A ces mots tout le peuple se lève, pousse des cris d'horreur et s'enfuit hors de l'église. Toute la ville de Constantinople est en alarmes au récit d'un pareil blasphème. Les vieux solitaires, qui depuis une quarantaine d'années n'avaient mis le pied hors de leurs cloîtres, sortirent de leurs profondes retraites pour confesser publiquement la foi qu'ils avaient reçue de leurs pères et soutenir au dépens de leur vie l'honneur de la maternité divine de la Vierge très-sainte. Plusieurs, en effet, furent maltraités, battus, jetés en prison par les gens que l'hérésiarque avait gagnés.

Enfin le bruit de cette nouvelle impiété s'étant répandu par toute la terre, les Évêques de toutes les parties du monde chrétien, sur les ordres du Pape saint Célestin et sous la présidence de saint Cyrille d'Alexandrie, qui tenait la place du chef de l'Église, s'assemblèrent à Éphèse, dans l'église même qui portait le nom de Marie. Tout le temps de la première séance, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, le peuple d'Éphèse, cessant toute autre occupation, oubliant même de boire et de manger, se tenait continuellement aux portes de l'église où les Évêques étaient réunis, dans l'attente de la sentence qui allait être prononcée. Enfin, tout au soir les portes de l'église s'ouvrent, saint Cyrille paraît à la tête de deux cents Évêques et annonce à tout le peuple la condamnation de l'impie Nestorius. A l'instant des cris de joie remplissent les airs. L'ennemi de la Vierge est terrassé, s'écrie-t-on de toutes parts. Vive la grande, l'auguste, la glorieuse Mère de Dieu ! On ne savait comment témoigner sa joie aux Évêques du Concile ; on les accompagnait dans les rues avec des flambeaux ; on brûlait des parfums sur leur passage ; on allumait des feux de joie par toute la ville. Il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce peuple, tant il avait été affligé de l'injure que Nestorius avait faite à Marie. Dans les autres villes il en fut de même. Les fidèles se joignaient aux prêtres et aux solitaires pour chanter en procession des cantiques d'actions de grâces.

Dans cette affaire, nous trouvons encore une autre instruction importante, qui peut nous servir de règle dans des circonstances semblables. Lorsque les erreurs de Nestorius commencèrent à se répandre, et les peuples et les Évêques en adressèrent leurs plaintes au Pape, comme au chef de toute l'Église. Nestorius lui-même ne manqua pas de lui écrire. Le Pape saint Célestin ayant reçu toutes les pièces, assembla un Concile à Rome vers le commencement du mois d'août 430, où la doctrine de Nestorius fut condamnée, et saint Cyrille chargé de l'exécution. Le Pape lui en écrivit, ainsi qu'à Jean, évêque d'Antioche, Rufus de Thessalonique, Juvénal de Jérusalem, Flavien de Philippes. Le même jour, 11 août 430, il adressa

une autre lettre au peuple et au clergé de Constantinople, qu'il appelle ses membres. Elle est pleine d'exhortations à demeurer fermes dans la foi catholique, et de consolation pour ceux que Nestorius persécutait. Le Pape y déclare nulles toutes les excommunications prononcées par Nestorius, depuis qu'il a commencé à enseigner ses erreurs. Il ajoute que, ne pouvant agir en personne à cause de l'éloignement, il a commis à sa place son saint frère Cyrille.

Le même jour encore, il adressa une lettre à Nestorius même. Elle se termine ainsi : « Sachez donc seulement que, si vous ne prêchez, touchant le Christ notre Dieu, ce que tient l'Église de Rome, d'Alexandrie, et toute l'Église catholique, ce que la sainte Église de Constantinople a tenu jusqu'à nous ; et si dans dix jours, à compter depuis notre monition que voici, vous ne condamnez nettement et par écrit cette nouveauté impie qui sépare ce que l'Écriture joint ensemble, vous êtes exclu de la communion de toute l'Église catholique. L'acte authentique de ce jugement, ainsi que les autres papiers, nous l'adressons par le diacre Possidonius à notre saint collègue l'Évêque d'Alexandrie, afin qu'il agisse à notre place, et que notre décret vous soit connu et à vous et à tous nos frères, car tous doivent savoir ce qui se fait, quand il s'agit de la cause de tous. »

Bossuet, évêque de Meaux, dit à ce sujet : « Il y a dans cette affaire deux circonstances fort importantes : l'une que le Pape décidait avec une autorité fort absolue ; car il écrit à saint Cyrille en ces termes : *C'est pourquoi, par l'autorité de notre Siège et agissant à notre place avec puissance, vous exécuterez la sentence avec une sévérité exemplaire.* C'est Célestin qui prononce, c'est Cyrille qui exécute, et il exécute *avec puissance*, parce qu'il agit *par l'autorité* du Siège de Rome. Ce qu'il écrit à Nestorius n'est pas moins fort, puisqu'il donne son approbation à la foi de saint Cyrille ; et en conséquence, il ordonne à Nestorius de se conformer à ce *qu'il lui verra enseigner*, sous peine de déposition. L'autre circonstance est, que tous les Évêques de l'Église grecque étaient disposés à obéir. Une si grande



puissance exercée dans l'Église grecque, et encore contre un patriarche de Constantinople, donne sans doute une grande idée de l'autorité du Pape. Il se montrait le Supérieur de tous les patriarches : il déposait celui de Constantinople ; celui d'Alexandrie tenait à honneur d'exécuter la sentence ; celui d'Antioche, quelque ami qu'il fût de Nestorius, ne songeait pas seulement à y résister ; Juvénal, patriarche de Jérusalem, était dans le même sentiment. Célestin leur donnait ses ordres et à tous les autres Évêques de l'Église grecque, et sa sentence allait être exécutée sans opposition. »

Mais ce qui mérite surtout l'attention des enfants de l'Église, c'est la sentence que prononça le Concile œcuménique d'Éphèse contre Nestorius, en exécution de la sentence même prononcée par le Pape. Voici comme parle cette vénérable assemblée. « Nestorius ayant, entre autres choses, refusé d'obéir à notre citation et de recevoir les Évêques envoyés de notre part, nous avons été obligés d'entrer dans l'examen de ses impiétés, et l'ayant convaincu, tant par ses lettres que par ses autres écrits, et par les discours qu'il a tenus depuis peu dans cette ville, prouvés par témoins, de penser et d'enseigner des impiétés : nous, contraints par les saints Canons et par la lettre de notre saint Père et coministre Célestin, évêque de l'Église romaine, en sommes venus, par nécessité, après avoir bien des fois répandu des larmes, à cette lugubre sentence : Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il a blasphémé, a défini par ce très-saint Concile, qu'il est privé de toute dignité épiscopale et retranché de toute assemblée ecclésiastique. »

Cette sentence, l'une des plus solennelles qui aient été prononcées dans l'Église, renferme des choses bien importantes. On y voit tous les Évêques d'un Concile œcuménique, dans l'acte le plus solennel de leur autorité comme Concile, appeler le Pape leur Père, et s'avouer contraints par sa lettre, non moins que par les canons, dans cet acte suprême de leur autorité. L'expression du Concile, observe Bossuet, reconnaît dans la lettre du Pape la force d'une sentence juridique, qu'on ne pouvait pas ne point confirmer, parce qu'elle était juste

dans sa forme, comme étant émanée d'une puissance légitime<sup>1</sup>.

Le Pape écrivit dans ce temps aux Evêques des Gaules pour la défense de saint Augustin, dont quelques prêtres gaulois continuaient d'attaquer la doctrine après sa mort. A la lettre de saint Célestin sont joints neuf articles touchant la grâce, cités comme partie de la même lettre dès le commencement du siècle suivant. Ces articles sont précédés d'un avertissement qui porte : Que quelques-uns, qui se glorifient d'être catholiques et qui anathématisent Pélage et Célestius, ne laissent pas de parler contre nos maîtres, comme s'ils avaient excédé les bornes nécessaires, et font profession de n'approuver que ce que le Saint-Siège du bienheureux Apôtre a défini contre les ennemis de la grâce, par le ministère de ses Pontifes. C'est pourquoi l'on a cru devoir rechercher ce que les Papes ont déjà défini, touchant la grâce, contre les criminels défenseurs du libre arbitre, et y joindre quelques sentences des Conciles, que les Papes ont rendues leurs en les approuvant.

Cette lettre de saint Célestin, avec son appendice, est extrêmement remarquable. Le Pape y venge la mémoire de saint Augustin ; il le place parmi les principaux docteurs de l'Eglise : il témoigne que jamais soupçon fâcheux n'a flétri sa renommée. Mais il n'approuve pas pour cela, en détail, tout ce qu'il a pu dire, même sur la grâce. La règle dernière, à cet égard, ce n'est pas ce que les docteurs ont pu écrire sur ces questions ardues, mais ce que le Siège de Pierre a défini, soit directement par lui-même, soit en approuvant les définitions des Conciles. Or, comme il a été dit au Concile œcuménique d'Éphèse, saint Pierre, jusqu'à présent et toujours, vit et juge dans ses successeurs. Donc, les définitions qu'il donnera sur la grâce au dix-septième et au dix-huitième siècle, n'auront pas moins d'autorité que celles qu'il donnait au cinquième.

Le Pape saint Célestin ayant reçu, à Noël de l'an 431, les lettres de Constantinople qui lui donnaient avis de la condam-

<sup>1</sup> *Remarques sur l'hist. des Concil.* Œuv. de Bossuet, t. XXX, p. 528, édit. de Vers.

nation de Nestorius et de l'élection de Maximien, les fit lire devant tout le peuple assemblé dans l'église de saint Pierre. Cette lecture causa aux assistants une extrême joie, qui fut suivie d'acclamations et de prières pour l'empereur Théodose le Jeune. Le 15 mars 432, le Pape expédia quatre lettres : la première aux Évêques du Concile d'Éphèse, la seconde à l'empereur Théodose, la troisième à Maximien, nouvel évêque de Constantinople, la quatrième au clergé et au peuple de la même ville. Dans cette dernière lettre, Célestin marque toute la suite de l'affaire ; les périls où ils ont été, l'inquiétude qu'il en a ressentie, le zèle de saint Cyrille et ses efforts pour ramener Nestorius, les démarches qu'il a faites lui-même ; le Concile demandé par Nestorius, et auquel toutefois il n'a osé se présenter ; le secours qu'il a cherché dans les pélagiens. Ensuite le Pape exhorte l'église de Constantinople à écouter Maximien, qui ne leur prêchera que l'ancienne doctrine, qu'il a prise de l'Église romaine, et à demeurer fermes dans la foi, comme ils avaient fait jusqu'alors. Le Pape saint Célestin mourut vers le 26 juillet de la même année 432, et eut pour successeur saint Sixte, troisième du nom.

(ROHRBACHER.)

## LES CENT VINGT MARTYRS DE L'ADIABÈNE

EN PERSE.

En l'an 344, de Notre Seigneur, il y avait déjà cinq années que les chrétiens de Perse subissaient une cruelle persécution, lorsque le roi Sapor, qui faisait sa résidence à Séleucie, fit arrêter cent vingt chrétiens, parmi lesquels se trouvaient neuf vierges consacrées à Dieu ; les autres étaient prêtres, diacres et clercs de différents Ordres. On les jeta dans des cachots obscurs et infects, où ils restèrent jusqu'à la fin de l'hiver, c'est-à-dire pendant six mois entiers, dans une situation plus dure que la mort. Cependant, dans leur dénûment et leur détresse, une noble dame de la ville d'Arbelle<sup>1</sup>, nommée Jazdon-docte, ou *fille de Dieu*, vint à leur secours. Cette dame, qui

<sup>1</sup> C'est près de cette ville que le grand Alexandre remporta une victoire décisive sur Darius, dernier roi de l'ancienne monarchie des Perses.

était très-riche, nourrit les saints Martyrs pendant tout le temps qu'ils furent en prison ; et elle le fit avec tant de générosité et de zèle, que non-seulement elle ne les laissa manquer de rien, mais encore ne voulut partager avec personne ce pieux devoir.

Pendant la durée de leur captivité, les Martyrs furent souvent mis à la question par les mages, et torturés de toutes les manières. Leur visage rayonnait au milieu des supplices, et quand on les menaçait de les faire expirer dans les tourments, s'ils n'adoraient le soleil, ils s'écriaient tous ensemble : « Serviteurs du vrai Dieu, du souverain créateur et maître de toutes choses, nous adorerions le soleil, une œuvre de ses mains, jamais ! Hâtez-vous de nous faire mourir, ce sera le comble de notre joie. La mort nous délivrera de vos insultes et de vos tortures, et nous conduira au port de l'éternel repos. »

Le jour fixé pour leur supplice approchait. Jazdondocle en ayant eu avis secrètement, se rendit la veille à la prison, lava les pieds des saints Martyrs, leur fit quitter leurs habits en lambeaux, et leur donna à chacun une robe blanche, comme pour un jour de noces. Puis elle leur offrit un grand festin, et les servit elle-même à table ; et pendant le repas, elle les animait au martyre. « Allons, courage, leur disait-elle ; que la confiance en Dieu vous soutienne ; que ses magnifiques promesses, consacrées dans chaque page des saints Évangiles, vous animent ; que les exemples du Sauveur vous encouragent. Le Christ, quand il était sur la terre, a voulu souffrir les plus durs tourments ; c'est lui qui a ouvert les portes du martyre ; regardez son divin visage, mettez son image dans votre cœur, et vous ne craindrez pas les menaces de mort des ennemis de son saint nom. Pendant toute cette nuit, ne pensez qu'à cette grande affaire ; veillez, priez, chantez des cantiques. Ainsi vous obtiendrez de mourir glorieusement pour Jésus-Christ, votre seul amour ; vous mériterez de cueillir la palme du martyre. » Elle disait cela sans avoir cependant l'intention de leur déclarer qu'ils seraient mis à mort le lendemain. Mais eux, que son arrivée subite, et ses soins tout particuliers,

étaient surpris, voulurent en savoir la cause. « Pourquoi, lui dirent-ils, nous avez-vous fait servir aujourd'hui un si bon repas, et mettez-vous tant d'insistance à nous rappeler notre devoir ? » La dame dissimula. « Laissez, dit-elle, je n'ai fait que remplir à votre égard un devoir bien doux. » Après cette réponse évasive, elle se retira. Le lendemain, au point du jour, elle était à la prison, et leur disait sans plus chercher de détours : « Vous n'avez plus maintenant qu'une seule chose à faire, c'est de lever au ciel vos mains suppliantes et d'implorer de tout votre cœur la grâce de Dieu. Voilà le jour heureux qu'il doit vous donner la couronne, et vous faire entrer dans le ciel. Mais il faut auparavant livrer un rude combat sur la terre, et remporter sur l'ennemi un magnifique triomphe. Et puisque vous allez bientôt paraître devant Dieu, préparez-vous à subir pour lui une mort glorieuse, et à lui donner jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Quant à moi, je ne vous demande qu'une chose, mais je vous la demande aussi ardemment qu'on peut la demander, c'est que vous m'obteniez d'aller vous retrouver un jour auprès de Dieu ; car, si vous, qui n'avez aimé que lui sur la terre, et qui allez mourir aujourd'hui pour son amour, vous lui demandez qu'il me soit permis à la fin des temps d'habiter avec vous près de lui, vous m'aurez témoigné la plus grande reconnaissance qu'il soit possible. J'ai beaucoup péché, ma conscience me le dit assez ; mais si vous voulez être mes intercesseurs auprès de Dieu, j'ai la ferme confiance qu'il me fera miséricorde. »

Les prêtres lui répondirent : « Oui, nous espérons de la clémence et de la bonté de notre Dieu qu'il exaucera les prières que nous lui adresserons pour vous, et qu'il vous réservera une magnifique récompense pour tous les bons soins que vous avez pris de nous, pour son amour ; oui, il vous les rendra avec usure, et comblera vos saintes espérances. »

Le roi ordonna de procéder de très-bonne heure à l'exécution des Martyrs. Quand ils sortirent de la prison, Jazdondocte, qui était à la porte, se prosterna à leurs pieds, et leur baisa respectueusement les mains. Ils traversèrent rapidement la

ville. Arrivés au lieu du supplice, l'officier qui présidait à l'exécution leur promit leur grâce s'ils consentaient enfin à adorer le soleil.

Les Martyrs répondirent tous ensemble d'une voix haute et ferme : « Vous êtes doublement aveugle si vous ne voyez pas ceci : les coupables qu'on mène au supplice pâlisent et tremblent, et se revêtent d'habits lugubres ; mais nous, nous sourions à la mort, comme la fleur au matin, et nous prenons, non des habits de deuil, mais des habits de fête. Ainsi donc, bourreaux, faites-nous souffrir tout ce que vous voudrez, et aussi longtemps que vous voudrez ; nous confesserons toujours le nom auguste du Créateur ; nous n'adorerons jamais le soleil, divinité vaine. La crainte ne peut rien sur nous ; nous ne reconnaissons pas les ordres de votre maître, puisque nous serions criminels en les suivant. La mort est l'objet de nos vœux ; par elle nous arriverons à une vie immortelle, et que vous ne nous ravirez jamais. » Alors, les bourreaux reçurent ordre de les frapper ; les Martyrs présentèrent gaiement leur tête au glaive, et reçurent tous la couronne,

A l'entrée de la nuit, Jazdondocte eut soin de faire recueillir leurs corps, et pour éviter la colère des mages, elle les fit transporter à une assez grande distance de la ville et enterrer cinq par cinq dans des fosses profondes.

Ils furent mis à mort le sixième jour de la lune d'avril<sup>1</sup>.

(LAGRANGE.)

## SAINT MARCELLIN,

MARTYR.

Une lettre de saint Augustin fait en ces termes l'éloge de saint Marcellin : — « Il a vécu dans une grande piété, dans une conduite sainte, dans des sentiments vraiment chrétiens. Quelle probité dans ses mœurs ! quelle fidélité dans sa piété ! Chaste dans le mariage, intègre dans l'administration de la

<sup>1</sup> Ces saints Martyrs, dont personne ne nous a transmis les noms, sont honorés dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine ; le *Martyrologe romain* les mentionne au 6 avril.

justice, patient envers ses amis, charitable envers tous, en toute occasion prêt à faire plaisir, réservé à demander pour lui quelque grâce ; les bonnes œuvres lui donnaient de la joie, et les mauvaises de la douleur. Compatissant et secourable, son cœur était toujours ouvert pour pardonner à ses ennemis, et même pour les aimer ! Il était plein de confiance en Dieu et appliqué à la prière. Jamais il ne parlait des vérités du salut, dont il était bien instruit, qu'avec respect et modestie. Il aurait renoncé à tous les emplois du siècle, s'il n'eût été engagé dans le mariage ; mais au milieu de ses liens, il était indissolublement attaché à Jésus-Christ..... »

Dieu couronna tant de vertus par un glorieux martyre. Le comte Marin le fit prendre, comme complice de la révolte d'Héraclien<sup>1</sup> ; et quoique l'accusation fût dénuée de tout fondement, Marcellin fut mis avec son frère dans une affreuse prison qui ne recevait aucune lumière. Dans ce lieu triste, son frère lui dit un jour :

— Si ce sont mes péchés qui m'ont attiré cette disgrâce, par où avez-vous mérité d'y tomber, vous dont la vie a toujours été chrétienne ?

— Quand ce que vous dites serait véritable, répondit Marcellin, et quand néanmoins j'en devrais perdre la vie, n'en dois-je pas rendre grâces à Dieu, qui me punit en ce monde pour m'épargner en l'autre ?

La cour, persuadée de l'innocence des deux frères, envoya dire au comte Marin de les élargir ; mais ce comte avait quelque haine particulière à satisfaire, il s'était hâté de les faire exécuter.

L'Église honore Marcellin comme martyr, parce que la cause de sa mort était le zèle qu'il avait fait paraître contre les hérétiques nommés donatistes ; ce qui lui avait attiré la haine du comte Marin. Il souffrit à Carthage, en l'an 413.

<sup>1</sup> Héraclien était l'un des généraux de l'empereur Honorius. Ayant voulu renverser son maître et usurper l'empire, il fut poursuivi et tué à Carthage ; mais plusieurs chrétiens innocents furent emprisonnés comme complices d'Héraclien ; ce qui était faux.

## SAINT EUTYCHÈS OU EUTYQUE,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

Saint Eutyque vint au monde l'an 512, sous le règne de l'empereur Anastase, dans une bourgade de Phrygie appelée Thiée ou le Bourg-Dieu, devenue célèbre depuis, tant par cette naissance, que par le culte des quarante Martyrs de Cappadoce qu'il y établit dans la suite.

Son père Alexandre, officier des gardes de l'empereur Justin 1<sup>er</sup>, était aimé et considéré de ce prince, de son successeur, et de Bélisaire, à cause de sa valeur : mais sa vertu et sa piété le rendaient encore tout autrement considérable devant Dieu. Comme ses emplois ne lui laissaient pas la liberté de vaquer à l'éducation de son fils, il en confia le soin à son beau-père Eutyque, homme dont la sainteté éclatait dehors par de fréquents miracles, et qui ayant été élevé à la prêtrise exerçait le ministère ecclésiastique dans la ville d'Augustopole en Phrygie : il faisait la charge de trésorier de l'église.

Ce saint prêtre fit baptiser son petit-fils, dès qu'il eut atteint l'âge de raison et de discernement, l'accoutuma à aller tous les jours faire sa prière au lieu de son baptême, pour y renouveler sans cesse les vœux qu'il en avait faits à Dieu, s'appliqua particulièrement à former ses mœurs dans la vertu, et cultiva son esprit par les premières études des lettres qu'il lui apprit. Pour veiller même sur sa récréation, il faisait venir des enfants de son âge jouer avec lui dans sa salle : et comme un jour ils se divertissaient ensemble au jeu qu'on appelait des dignités, chacun se donnant celle qu'il lui plaisait, le jeune Eutyque écrivit sur la muraille *Eutyque patriarche* ; marquant ainsi, sans le savoir, la dignité à laquelle Dieu le destinait.

Lorsqu'il fut âgé de douze ans, son grand-père l'envoya continuer ses études à Constantinople, où il dépassa bientôt tous ceux qui étaient entrés dans la même lice, et fit des progrès extraordinaires dans les sciences. Il rejetait, en lisant les philosophes païens, tout ce qu'il y remarquait de mauvais, et ne prenait que ce qu'il y trouvait de pur et de conforme à la



religion. Il passa ensuite des vaines subtilités de la philosophie à l'étude de la véritable sagesse, à laquelle il se donna tout entier. Il alla même encore plus avant ; car il résolut de renoncer au monde et de se consacrer à Dieu sans aucune réserve.

Comme il méditait sur les moyens d'exécuter cette sainte résolution, il fut retenu pour être évêque de Lazique dans la province de Pont, par l'évêque d'Amasée qui en était le métropolitain, et par les autres Prélats. La crainte de résister à la volonté de Dieu qui se déclare ordinairement par la bouche de ses ministres, le soumit avec simplicité à ce qu'on demandait de lui. Il reçut la tonsure cléricale, et fut fait lecteur. De là il fut élevé au diaconat ; et enfin ordonné prêtre à l'âge de trente ans. Mais Dieu qui l'appelait ailleurs qu'à Lazique, permit que dans cet intervalle on pourvut cette église d'un autre Évêque : de sorte que le Saint se fortifiant dans la première résolution qu'il avait prise de quitter le monde, se retira dans un monastère de la ville même d'Amasée, monastère autrefois bâti par les saints Évêques du lieu.

Comme il avait déjà été jugé capable de gouverner un diocèse, on ne fit aucune difficulté de le charger des principaux emplois du cloître. L'opinion que l'on avait de sa vertu, et de sa sagesse, le fit établir par le métropolitain et les autres Prélats, supérieur général de tous les monastères de la province de Pont, dont Amasée était le métropole. Il en exerça la charge pendant dix ans avec une édification merveilleuse : et quoi qu'il parût élevé au-dessus des autres par le rang qu'on l'avait obligé de tenir, personne ne fut ni plus humble dans ses sentiments et sa conduite, ni plus détaché dans l'usage des choses de la terre.

Tandis qu'il s'occupait tout entier des moyens de parvenir à la perfection de la vie religieuse, dans les bornes de laquelle il se croyait renfermé pour le reste de ses jours, Dieu fit naître l'occasion d'exécuter les desseins qu'il avait sur lui.

L'empereur Justinien avait convoqué le cinquième Concile général à Constantinople l'an 552, pour être ouvert l'année

suivante et y régler l'affaire des trois chapitres, nom que l'on donnait à un écrit de Théodoret contre un autre écrit de saint Cyrille, touchant le Nestorianisme, à une lettre d'Ibas d'Édesse, et aux ouvrages de Théodore de Mopsueste. L'évêque d'Amasée, ne pouvant assister au Concile à cause de la maladie qui le retenait au lit, envoya Eutyque pour y tenir sa place.

Le patriarche Menas, qui était lui-même un grand serviteur de Dieu, le reçut parfaitement, voulut le loger dans sa maison, et dit à son clergé par un esprit prophétique, que ce moine serait son successeur.

Dans les préliminaires du Concile, qui se faisaient au palais, où l'empereur conférait souvent avec les Évêques présents, en attendant que les autres Prélats fussent arrivés à Constantinople, on proposa la question de savoir si on pouvait condamner un hérétique après sa mort. Eutyque à son tour de parler, soutint que cela se pouvait : et pour appuyer son sentiment, il alléqua l'exemple du roi Josias, qui avait fait déterrer ceux qui avaient sacrifié au veau d'or.

Cet avis plut à l'empereur et à ceux qui voulaient que l'on condamnât la mémoire de Théodore de Mopsueste : ce qui était d'ailleurs contesté par d'autres qui représentaient que ce Prélat était mort dans la communion de l'Église.

Peu de jours après, Dieu retira du monde le saint patriarche Menas : et l'empereur qui s'était formé une haute idée de la vertu et du savoir d'Eutyque, député de l'église d'Amasée, le proposa au clergé de l'église de Constantinople pour remplir le siège patriarchal. Chacun agréa ce choix. Eutyque fut sacré d'un consentement général, sur la fin de l'an 552 ; il était âgé de quarante ans.

L'ouverture du Concile général se fit le 4 mai de l'année suivante : et le nouveau patriarche Eutyque y présida. Les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche y assistèrent : Eutyque y parla contre l'hérésie avec force, y expliqua la foi orthodoxe avec netteté. Les trois chapitres y furent condamnés.

Chacun s'étant retiré dans son diocèse, le patriarche donna

tous ses soins à la conduite du troupeau que Dieu lui avait confié ; ce qu'il fit pendant douze ans, s'appliquant à nourrir son peuple de la parole de Dieu, à guérir ses maladies spirituelles, à le garantir des hérésies dont le poison se communiquait insensiblement par la malice des ennemis de la vérité, et à rétablir partout la pureté de la foi, des mœurs, et de la discipline.

Mais l'empereur Justinien, qui voulait se poser en théologien, tomba bientôt dans l'hérésie des incorruptibles et fit un édit pour rendre cette élucubration obligatoire dans tout l'empire. Il voulut que le patriarche Eutyque entrât dans ces vues. Comme il s'y opposait, il fut expulsé de sa demeure et persécuté.

Ce ne fut qu'en l'an 565, que Justinien étant mort, l'empereur Justin II rétablit Eutyche sur son siège patriarchal, qu'il ne quitta plus, jusqu'au 6 avril de l'an 582, où il couronna sa vie d'une mort très-sainte.

Et sa mémoire a toujours été célébrée chez les Grecs catholiques, avec une grande solennité.

### SAINT WINEBAUD,

ABBÉ DE SAINT-LOUP DE TROYES.

Winebaud naquit à Nogent-sur-Seine, au diocèse de Troyes, de parents aisés et d'une famille romaine, vers le milieu du sixième siècle. Son père et sa mère eurent un soin particulier de son éducation et le firent instruire dans les sciences, où il fit de grands progrès.

Dès sa tendre jeunesse, il s'aperçut des dangers de ce monde et il résolut de s'en séparer en embrassant l'état ecclésiastique. Pour mieux s'en garantir, dès lors il se bâtit une cellule auprès du village de Saint-Pierre de Boussenay, à quelque distance de Nogent, avec le projet d'y mener une vie solitaire et pénitente.

Quelques années se passèrent là ; et la réputation de sa sainteté s'étant répandue dans la contrée, Galloman, évêque de Troyes, désira l'attirer dans sa ville épiscopale. Il lui envoya

un de ses lecteurs, tourmenté d'une fièvre quarte, pour obtenir de lui sa guérison et l'inviter à venir saluer le Pontife. Le malade fut guéri, et Winebaud suivit le lecteur, pourtant avec la résolution de revenir dans sa chère solitude.

Le bon Évêque l'accueillit avec de grandes marques d'affection et il lui proposa de rester avec lui pour servir de modèle à son clergé. Malgré ses résolutions, Winebaud ne put s'empêcher d'obéir à son Évêque ; il se retira dans le monastère de Saint-Loup. Il y fut élevé au sacerdoce, afin qu'il pût être plus utile à l'Église. Dans cette nouvelle demeure il continua de mener une vie exemplaire ; il offrit souvent le Saint-Sacrifice et il servait Dieu avec autant de ferveur que d'exactitude.

Trois ans après, c'est-à-dire en 583, Audéric, abbé de cette maison, étant mort, les Religieux demandèrent à leur Évêque de leur donner Winebaud pour abbé. Le peuple même postulait pour lui cette dignité. Le Pontife reconnut dans ces sollicitations l'ordre secret de Dieu ; et bénit Winebaud comme abbé de Saint-Loup.

Dans cette nouvelle position, le Saint ne diminua rien de sa ferveur ni de la rigueur de ses jeûnes. Il vivait de peu et couchait sur la terre.

Tant d'austérités ne l'affaiblissaient cependant pas ; car, lorsqu'il sortait de son monastère, on le voyait toujours bien portant et il semblait que sa sobriété contribuât à lui donner une santé rigoureuse.

Sa vie fut accompagnée de miracles. Divers malades vinrent implorer son intercession auprès de Dieu et s'en retournèrent guéris.

L'éclat de son mérite fit qu'on l'envoya solliciter auprès du roi Clotaire II le rappel de saint Leu, archevêque de Sens, que ce prince avait exilé trop légèrement sur des plaintes calomnieuses. Winebaud, qui connaissait la bonté de cette cause et l'innocence du Prélat, se rendit avec confiance auprès du roi qui était alors dans une maison de campagne auprès de Rouen. Sa sainteté était déjà connue dans le pays, et son arrivée réjouit tout le peuple du voisinage. De toutes parts on lui amena

des malades qu'il guérit par la prière et par le signe de la croix.

Lorsqu'il parut à la cour, le roi, édifié de tant de merveilles, lui donna prompte audience, et le reçut avec distinction. Ce prince fut charmé de l'entendre, et approuvant la manière dont il justifiait saint Leu, il se sentit attendri, fit expédier des ordres, et rendit à l'église de Sens son pasteur. Celui-ci, revenu de son exil, parut à la cour et fut présenté au roi par Winebaud. Le prince le voyant maigre et exténué, se repentit de ce qu'il avait fait, se jeta aux pieds du Prélat, le fit dîner à sa table avec le saint abbé, et le renvoya à son troupeau comblé de présents.

Dans leur retour, ils traversèrent Paris ; et, soit par compassion naturelle ou en vertu des ordres du roi, Winebaud donna la liberté à plusieurs prisonniers. Il envoya un prêtre annoncer cette nouvelle au geolier. Ce prêtre revint dire qu'il ne l'avait pas trouvé, et que les portes étaient fermées. Mais le Saint, y étant arrivé, se mit en prière, entra, ôta les chaînes de ces malheureux, les consola, leur fit donner à manger, distribuer des habits au lieu de leurs haillons, et les renvoya libres au nom de Dieu.

Tant de belles actions augmentèrent l'éclat de la sainteté de Winebaud. A son retour dans Troyes, il reçut de grands témoignages de vénération. Tous les malades se présentaient à lui, pour obtenir la guérison de leurs infirmités.

Malgré les prodiges qu'il opérait fréquemment, il n'en était que plus humble, vivant dans la mortification la plus austère et dans une application continuelle à la prière. Il mourut le 6 avril de l'année 620. Ses reliques ont été conservées dans l'abbaye de Saint-Loup.

### SAINT PRUDENCE,

ÉVÊQUE DE TROYES.

Prudence, né en Espagne, passa en France, pour se soustraire à la fureur des infidèles, et changea alors son nom de *Galindo* en celui de *Prudence*. Son rare mérite le fit élever,

en 840 ou 845, sur le siège épiscopal de Troyes. Il fut un des plus savants Prélats de son temps, et il était consulté de toutes parts comme un oracle. Nous apprenons par son sermon sur sainte Maure, vierge, qu'il prêchait souvent ; qu'il vaquait avec assiduité à toutes les fonctions de l'épiscopat, et qu'il administrait encore les Sacrements de la Pénitence, de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction.

Ce fut vers le même temps que Gotescale, qui avait fait profession dans l'abbaye d'Orbais, au diocèse de Soissons, commença à dogmatiser sur la prédestination. Ce moine vagabond enseignait que Dieu avait prédestiné les réprouvés au péché et à l'enfer, de sorte qu'il n'était point en leur pouvoir d'éviter ni l'un ni l'autre. Nottingue, évêque de Bresse ou de Vérone, instruisit de ses erreurs Raban Maur, archevêque de Mayence, qui jouissait alors d'une grande réputation de vertu et de savoir. Celui-ci, après avoir examiné Gotescale dans un Concile tenu à Mayence en 848, condamna ses blasphèmes, et l'envoya au célèbre Hincmar, archevêque de Reims, son métropolitain<sup>1</sup>.

<sup>1</sup>. Voyez le P. Hardouin, t. V, *Conc.* p. 15, 16 ; les annales de Fulde, sous l'an 848, *Op. Agobardi append.* La vie de Raban Maur, au 4 février.

Hincmar, moine de Saint-Denis, fut élu archevêque de Reims en 845, et mourut en 882. On a de lui, 1° un traité sur la prédestination et le libre arbitre, contre Gotescale et les autres prédestinations, composé en 859. Hincmar avait fait un autre ouvrage sur la prédestination, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. 2° Un traité de la Trinité, contre Gotescale. 3° Deux traités sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge. Hincmar appuie ce qu'il y dit sur l'autorité de l'Écriture, des Conciles et des Pères. Il cite pourtant quelquefois des ouvrages apocryphes. 4° Plusieurs capitulaires. 5° Traité sur le service de la table de Salomon. 6° Discours de la personne du roi et du ministère royal. L'auteur y traite des qualités et des devoirs d'un prince par rapport à l'état, de sa prudence dans la distribution des grâces et des bienfaits, et de la manière dont il doit punir. Ce discours est adressé au roi Charles, ainsi qu'un autre sur les vertus et les vices. 7° Traité de la nature de l'âme, dédié au roi Charles-le-Chauve. 8° Instruction pour Carloman. Elles ont pour objet d'apprendre au jeune prince la conduite qu'il doit tenir, et les moyens qu'il lui faut employer pour la réformation de l'Église et de l'état. 9° Traité contre les ravisseurs. 10° Mémoires contre les clers ordonnés par Ebbon. 11° Le livre des cinquante-cinq chapitres, ou réfutation de deux mémoires envoyés par Hincmar de Laon. 12° Traité sur l'épreuve de l'eau froide. Hincmar tâche d'y autoriser, par l'Écriture, l'épreuve de l'eau chaude et de l'eau froide. 13° Traité sur le droit des métropolitains. 14° Traité des translations des Evêques

Celui-ci, avec Wenilon de Sens et plusieurs autres Évêques, examina de nouveau la doctrine du moine d'Orbais, dans un synode qui se tint, en 849, à Quercy-sur-Oise, au diocèse de Soissons<sup>1</sup>. Gotescale n'ayant point voulu se soumettre, fut condamné, dégradé de la prêtrise, et emprisonné dans l'abbaye de Hautvilliers au diocèse de Reims. Saint Prudence, que l'on consulta, crut qu'il ne fallait point le priver de la communion laïque ; mais Hincmar voyant qu'il persistait toujours dans son opiniâtreté, l'excommunia quelque temps après<sup>2</sup>.

Quelques personnes soupçonnèrent Hincmar d'avoir donné dans l'erreur des semi-pélagiens sur la nécessité de la grâce, et Ratramne de Corbie écrivit contre lui. Saint Prudence prit la plume pour éclaircir un point que la vivacité des disputes avait embrouillé. Il établit solidement la doctrine catholique en montrant, 1° que l'homme est libre, et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes ; 2° qu'on ne peut rien sans la grâce, et que Jésus-Christ a souffert la mort d'une manière spéciale pour le salut des élus. Malheureusement l'esprit de dispute entretint les préjugés. On ne s'entendait point de part ni d'autre, quoiqu'on professât la même foi. Loup, abbé de Ferrières en Gatinois, Amolon, archevêque de Lyon, et saint Remi son successeur, écrivirent contre Raban et Hincmar, malgré l'horreur qu'ils avaient pour les blasphèmes des pré-

Les translations qui se font par un motif d'ambition ou d'intérêt, y sont condamnées comme contraires aux lois de l'Eglise et à la tradition des Apôtres. 15° *Traité des devoirs d'un Evêque*. 16° *Traité des prêtres criminels*. 17° *Règles pour le jugement de la cause de Teutfride*, prêtre. Hincmar y fait l'application des règles qu'il avait données dans le traité précédent. 18° *Traité sur le Concile de Nicée*, où l'on trouve plus d'imagination que de solidité. 19° *Traité sur le serment*. 20° *Plusieurs lettres*, qui renferment des choses importantes sur le dogme, la discipline, le droit canonique, etc. Elles sont mieux écrites que les autres ouvrages d'Hincmar, dont le style est en général lâche et diffus.

Le P. Sirmond publia les œuvres d'Hincmar, à Paris, en 1645, 2 vol. *in-fol.* Le Père Cellot donna un troisième volume en 1658. Voyez Cave, *Hist. lit. t. II. p. 33*, et Ceillier, *t. XIX*.

<sup>1</sup> Quercy était une maison royale.

<sup>2</sup> Gotescale, auteur de beaucoup de troubles et de scandales, mourut excommunié, en 870, dans la prison où il était renfermé depuis vingt et un ans.

destinations<sup>1</sup>, Amolon même et son Église, qui semblent avoir excusé Gotescale dans les commencements, parce qu'ils ne le connaissaient pas bien, rejetèrent toujours les erreurs que l'on condamnait en lui. On doit admettre en effet la prédestination des élus comme un article de foi, mais on doit rejeter en même temps, comme une hérésie monstrueuse, toute grâce qui détruirait le libre arbitre. Quant à saint Remi de Lyon

<sup>1</sup> Loup, abbé de Ferrières en Gatinais, qui est le même que Loup Servat, comme le P. Sirmond et Baluze l'ont démontré contre Manguin, mourut en 862. On a de lui : 1<sup>o</sup> un grand nombre de *lettres*, dont la plupart sont écrites aux personnes les plus qualifiées de l'Eglise et de l'état. 2<sup>o</sup> Un traité des trois questions, c'est-à-dire de la prédestination, du libre arbitre et de la rédemption de Jésus-Christ. L'auteur suit la doctrine des Pères, et surtout celle de saint Augustin. 3<sup>o</sup> Un *Recueil de passages sur la prédestination*. 4<sup>o</sup> Une vie de saint Wigbert, deux discours sur le même saint, etc. Le style de Loup de Ferrières est clair, élégant et nerveux. L'édition que Baluze donna de ses œuvres à Paris en 1664, un vol. in-8<sup>o</sup>, est plus exacte que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle reparut avec plusieurs corrections et additions, à Leipsik en 1710, et non pas à Anvers comme porte le frontispice.

Amolon succéda à Agobard sur le siège de Lyon en 840, et mourut en 853. Il fut aimé du roi Charles-le-Chauve et du Pape Léon IV. Il est auteur de quelques *opuscules* sur la grâce et la prédestination, qui se trouvent dans les tomes XIII et XIV de la bibliothèque des Pères, et dans l'appendice aux œuvres d'Agobard, par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandait à ce Prêlat d'ôter de l'Eglise, et d'enterrer déceimment certaines reliques dont on ne pouvait constater l'authenticité. Il appuyait ce qu'il disait sur la conduite que saint Martin avait tenue en pareil cas, et sur le décret du Pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tombaient en convulsion, et qui souffraient en présence de ces reliques, il disait qu'il fallait les rejeter et les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais, non plus que l'usage de la raison, etc. *Bibl. Patr.* t. XIV, p. 529 ; *OP. Agobardi*, t. II, *append.* p. 135.

Saint Remi, successeur d'Amolon, mourut le 28 octobre 875. On dit qu'il fut, avant son épiscopat, grand-maître de la chapelle de l'empereur, charge qui avait du rapport à celle de grand-aumônier en France. Il assista à plusieurs Conciles qui se tinrent sur les matières de la prédestination et de la grâce. On trouve son nom parmi ceux des Saints dans le supplément au Martyrologe romain, par Ferrari, et dans le Martyrologe de France de du Saussay ; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Saint Remi est auteur de quelques traités sur la grâce et la prédestination. Il avait autant d'érudition que de zèle. On remarque de la force et de la netteté dans son style. Voyez Mabillon, *Suppl. Diplom.* p. 64 et *Analect.* p. 426, et le P. Colonia, jésuite, *Hist. de Lyon*, t. II, p. 139.



et à saint Prudence, jamais ils ne prirent la défense de Gotescale<sup>1</sup>.

En 853, Hincmar et plusieurs autres Évêques publièrent dans un second synode tenu à Quercy, quatre *articles*, où ils établissaient que l'homme est libre, et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes. Saint Prudence souscrivit ces quatre articles, comme nous l'apprenons de Hincmar et de l'annaliste de saint Bertin. L'Église de Lyon fut alarmée de la doctrine qui y était contenue, la croyant incompatible avec la nécessité de la grâce. C'est ce qui fit qu'en 855, le Concile de Valence, où présidait saint Remi de Lyon, publia six Canons, dans lesquels il exposait de la manière la plus précise la doctrine de la nécessité de la grâce et de la prédestination des élus. Saint Prudence obtint du Pape Nicolas I<sup>er</sup>, en 859, la confirmation de ces Canons ; il fit même plus, car dans la crainte où il était qu'on abusât, en faveur du pélagianisme, des articles de Quercy qu'il avait lui-même approuvés, il écrivit pour réfuter le mauvais sens qu'on aurait pu leur donner, et pour établir solidement la croyance de l'Église sur la grâce de Jésus-Christ. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que quelques-uns, à l'occasion des disputes, renouvelaient les erreurs condamnées dans Pélage.

Vers le même temps, Jean Scôt, dit *Érigène*, fameux sophiste, publia un ouvrage sur la prédestination contre Gotescale<sup>2</sup>. Il y enseignait ouvertement le semi-pélagianisme, et

<sup>1</sup> Ussérius, Jansénius et le président Mauguin, ont fait l'apologie de Gotescale ; mais ils ont été réfutés par le Cardinal de Laurea, *Op.* 1, c. 7, par le P. Alexandre, par le P. Honoré de Sainte-Marie, et par Tournély. Le P. Ziegler a publié, *Hist. littér. ord. S. Ben.* t. III, p. 105, l'apologie de Godescale par le Cardinal Noris, et l'histoire de l'hérésie de ce moine par le P. du Mênil, jésuite.

<sup>2</sup> Jean Scot, surnommé *Érigène*, s'est-à-dire *Hibernois*, parce qu'il était né en Irlande, qu'on nomme aussi *Hibernie*, s'était introduit à la cour de Charles-le-Chauve. Il mourut vers l'an 872. Comme il était plutôt sophiste que théologien, il avança beaucoup d'erreurs et d'absurdités. Voyez Witasse, *Tr. de Euchar.* t. I, p. 414, et une dissertation de M. Paris, à la fin de *la perpétuité de la foi*, art. 4. Si Cave eût vécu assez pour lire les auteurs que nous venons de citer, ou s'il eût lu Mabillon, *sect.* 4 et 6, *Ben.* ou le P. Alexandre, *sect.* 9

plusieurs autres erreurs. Wenilon, archevêque de Sens, en ayant extrait dix-neuf articles, les envoya à saint Prudence, qui réfuta solidement l'ouvrage de Scot.

Le zèle que le saint Évêque de Troyes avait toujours montré pour le maintien de la discipline et pour l'abolition des abus, lui attira une vénération singulière. Ce fut ce qui le fit nommer, conjointement avec Loup de Ferrières, pour travailler à la réforme de tous les monastères de France. Il s'acquitta de cette importante commission avec autant de vigueur que de sagesse. Il mourut le 6 avril 861. On trouve son nom dans les Martyrologes de France<sup>1</sup>. Ses reliques sont à Troyes dans une chässe, et on l'y honore par un office de neuf leçons<sup>2</sup>.

(GODESCARD)

et 10, diss. 4, p. 359, t. VI, etc., il n'aurait point confondu Jean Scot Erigène avec Jean Scot, abbé d'Ethéline, précepteur du roi Alfred, et l'un des premiers professeurs d'Oxford ; il aurait aussi parlé de ses erreurs, et de la honte avec laquelle il fut chassé de France par un ordre exprès du Pape Nicolas I<sup>er</sup>. Voyez l'*Histoire littér. de la Fr.* t. V, p. 36.

Jean Scot Erigène eut entr'autres adversaires, Florus, diacre de l'église de Lyon, et chargé du soin de présider aux écoles établies dans le palais archiepiscopal. On ignore l'année de la mort de Florus. Outre ses ouvrages contre Jean Scot Erigène, il composa aussi 1° un *Traité de l'élection des Evêques* ; 2° une *Explication de la messe*, et une réponse à quelques difficultés contre ce livre ; 3° des *Commentaires sur les épîtres de saint Paul* ; 4° différents écrits contre Amalaire, prêtre de Metz, à l'occasion de ses explications liturgiques ; 5° les *Actes du Concile de Quercy*, tenu vers l'an 837 ; 6° une *Lettre au Concile de Thionville*, contre Amalaire ; 7° une *Collection de décrets*, dont il ne nous reste plus qu'un fragment ; 8° des *Additions au Martyrologe de Bède* ; un *Discours sur la prescience, la prédestination, la grâce et le libre arbitre*, contre Gotescalc, qui toutefois n'est pas nommé ; 10° des *Poésies*, la plupart sur des sujets de piété. Le latin de Florus est assez bon pour le temps où il écrivait. Les écrits de cet auteur se trouvent dans diverses collections. Voyez *Cave. t. II*, p. 23 et 24 ; *Ceillier. t. XIX*, p. 1 et suiv.

<sup>1</sup> On ne voit pas sur quel fondement Baillet a confondu saint Prudence de Troyes avec un autre saint Prudence nommé comme évêque de Tarragone dans le Martyrologe romain, sous le 28 avril. Le second, au rapport de Tarmayo et de Lubin, était évêque en 586, et l'on voit encore aujourd'hui ses reliques à Tarragone.

<sup>2</sup> Les écrits qui nous restent de saint Prudence, sont : 1° un *Traité sur la prédestination*, contre Jean Scot Erigène ; 2° plusieurs *Lettres*. Celle qu'il écrivit à son frère, qui, selon toutes les apparences, était évêque en Espagne, a été publiée par Mabillon, *Analect.* p. 418. 3° Un *Discours en l'honneur de sainte*

## SAINT GENNADE,

MOINE DE FONTENELLE.

Gennade, enfant d'une grande famille des Francs, fut élevé à la cour de Clotaire III, où il gagna l'affection d'un autre jeune seigneur, comme lui, chrétien dévoué, et qui était chancelier de France ; c'était saint Ansbert qui fut plus tard évêque de Rouen<sup>1</sup>. Ils conçurent ensemble le projet de se consacrer à Dieu. Ils quittèrent donc la cour et se rendirent à Fontenelle où saint Vandrille leur donna l'habit.

Quelques années après, saint Ansbert fut élu abbé de Fontenelle, puis évêque de Rouen. Il tint un Concile où Gennade assista ; il y fut statué que l'abbaye de Fontenelle n'aurait jamais pour abbé qu'un de ses Religieux et qu'elle ne dérogerait jamais en rien de la règle de saint Benoît.

Saint Ansbert, ayant été exilé de Rouen à Haumont, Gennade ne se sépara pas de lui. Mais de là il fut élu abbé de Saint-Germer en Beauvaisis. Il ne resta dans cette charge que quelques années et s'en retourna à Fontenelle, où il mourut au commencement du huitième siècle.

Huit cents ans après, l'abbaye de Saint-Germer, où son souvenir vivait encore, obtint de Fontenelle une partie de ses reliques.

*Maure*, vierge de Troyes, qui se trouve dans Surius. L'abbé Breyer l'a traduit en français, et en a prouvé l'authenticité contre le ministre Daillé. Voyez *la défense de l'église de Troyes (ad calcem)*, Paris 1736. Les écrits de saint Prudence ont été imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XV, p. 467.

Les Bollandistes, *ad 6 april.* p. 531, et Cellot, *Hist. Gotescalci*, l. 3, c. 9, ont accusé saint Prudence de Troyes d'avoir erré dans la doctrine, et de s'être opposé à Hincmar par un esprit de jalousie, et pour se venger de ce que l'archevêque de Reims avait porté atteinte aux droits de son église : mais ceci paraît être la suite d'une calomnie publiée par les ennemis du Saint. En effet, il n'y a rien dans ses écrits que les théologiens ne puissent expliquer en un sens catholique. En supposant même l'accusation fondée, on en pourrait rien inférer contre la sainteté de Prudence. Le culte qu'on lui rend prouverait qu'il avait soumis ses ouvrages au jugement de l'Eglise. Voyez Cacciari, *Monitum in S. Leonis ep 136*, t. II, p. 432.

<sup>1</sup> Il est fêté le 9 février.

## SAINT CELSE,

ÉVÊQUE D'ARMAGH.

Saint Celse, illustre par sa science et sa piété, fut le maître de saint Malachie. Il l'éleva au sacerdoce, et comme sa dignité d'Archevêque d'Armagh le rendait primate de toute l'Irlande, il donna à son élève le pouvoir de prêcher, de confesser et d'absoudre dans toute cette île.

Lorsqu'il se vit près de mourir, en 1128, il fit promettre à son clergé de lui donner Malachie pour successeur. Saint Bernard, dans sa vie de saint Malachie donne de grands éloges à saint Celse.

## SAINT GUILLAUME D'ANTIOCHE,

ET SON FILS SAINT PÉRÉGRIN.

Guillaume habitait Antioche au douzième siècle ; il embrassa la profession des armes, mais il y trouva bientôt tant de causes de dissipation, et par là tant de dangers pour son âme, qu'il y renonça assez tôt. Il se maria alors, avec une jeune fille, chrétienne comme lui. Dieu bénit cette union et Guillaume eut un fils, qu'il appela Pérégrin.

Dès que l'enfant fit paraître les premiers signes de l'intelligence, Guillaume comprit que l'exemple est pour les enfants la leçon la plus sûre et la plus efficace. Il se fit donc une loi de ne jamais perdre de vue son cher fils et de ne lui faire voir dans sa conduite, dans ses paroles et dans ses sentiments, rien qui ne fût conforme à la vie chrétienne.

L'enfant croissait donc, se conformant en tout à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait. A quinze ans il était doucement et fortement entraîné dans la vie et la voie qui mènent à Dieu. Alors, sa mère ayant quitté ce monde par une mort toute sainte, son père le consola en lui disant qu'il avait désormais un appui dans le ciel.

Quelques jours après, il quitta Antioche et s'en alla avec son fils dans une solitude, où ils passèrent plusieurs années, menant la vie des Anachorètes.

Un jour, Pérégrin demanda à son père qu'il lui fût permis de remplir enfin un vœu qu'il avait fait depuis longtemps ; c'était d'aller à Jérusalem visiter les Saints Lieux. Le bon père ne pouvait s'opposer à un pareil dessein. Le jeune homme partit donc ; il arriva heureusement à Nazareth, visita Bethléem, et suivit, autant qu'il put les chemins de Notre Seigneur.

Après qu'il eut prié à Jérusalem, au Calvaire, à la montagne de l'Ascension et au Cénacle, il entra dans un hôpital, où il se dévoua à servir les malades et les pauvres.

Son père, cependant, au bout d'une année, n'ayant pas de ses nouvelles, se décida à partir à son tour afin de le chercher. Mais en arrivant à Jérusalem, il y tomba malade ; et Dieu permit qu'on le transportât à l'hôpital où servait son fils. Pérégrin le reconnut sur-le-champ ; et il le soigna si tendrement qu'il eut la joie de le voir recouvrer la santé.

Alors, pour contenter le vieillard, Pérégrin s'en retourna avec lui à Antioche. Là, ils vendirent les biens qui leur restaient encore, en distribuèrent les produits aux pauvres ; puis ils se rendirent dans le pays de Naples où ils habitèrent un ermitage près de Poggia.

Guillaume termina là sa vie toute sainte le 6 avril 1198. Mais on ignore le reste de la vie de saint Pérégrin, qui est honoré le 26 avril.

## SAINT GUILLAUME,

ABBÉ D'ESCHIL.

Guillaume naquit à Paris de parents nobles vers l'an 1105, et fut élevé tout jeune dans l'Abbaye de Saint Germain des Prés, sous la conduite de Hugues, son oncle, qui en était

abbé. Son goût et ses inclinations se tournèrent si parfaitement à la piété et à l'étude, que son oncle le fit ordonner sous-diacre lorsqu'il eut atteint l'âge nécessaire, et se fit pourvoir d'un canonicat de l'église collégiale de Sainte Geneviève du Mont, où il n'y avait pas encore de Chanoines réguliers.

Il ne tarda pas à se distinguer dans ce Chapitre par les excellentes qualités de son cœur et de son esprit. L'innocence de ses mœurs, sa modestie, sa douceur, sa chasteté, sa sobriété, son assiduité au chœur, son amour pour la retraite et la lecture, étaient sans doute des moyens très-propres à lui attirer l'estime et l'affection de ses confrères. Ce fut néanmoins ce qui le mit mal auprès d'eux. Ils n'étaient pas accoutumés à voir de tels exemples de vertu : et prenant sa conduite pour une censure de la leur, ils le regardèrent comme un faux frère, un introducteur de nouveautés dans leur Chapitre, un dangereux ennemi dont il fallait se défaire.

Ils s'assemblaient le plus souvent pour délibérer des moyens de le perdre. Les voies de la violence, quoique les plus courtes, ne leur parurent pas les plus sûres ; c'est ce qui les fit recourir à la ruse, et qui leur fit approuver le stratagème de l'un d'entr'eux, qui feignant de vouloir renoncer à son canonicate et se faire religieux, persuada aisément à Guillaume de lui tenir compagnie dans une si sainte résolution. Ils allèrent ensemble au monastère de la Charité-sur-Loire, d'où le fourbe s'étant retiré secrètement, revint à Sainte Geneviève, dans la pensée que Guillaume demeurerait parmi les Moines. Mais les Chanoines eurent la mortification de le revoir dans leur Chapitre ; et sa vertu leur devenant de plus en plus insupportable, ils prirent le parti de le détruire insensiblement dans l'esprit de tout le monde, par la médisance et la calomnie. Cela n'empêcha pas l'Évêque de Paris Étienne de l'ordonner diacre. Quelques efforts que fissent ses ennemis pour l'en détourner.

La calomnie ne leur réussissant pas, ils crurent qu'ils viendraient plutôt à bout de l'éloigner d'eux par des voies honnêtes. La cure ou prévôté d'Épinay, dépendante du Chapitre de Sainte Geneviève, à cinq lieues de Paris, étant venue à vaquer, ils l'y nommèrent, feignant que ce poste demandait un homme de son mérite. Il l'accepta autant pour s'éloigner de ses persécuteurs que pour les délivrer de sa présence : mais il demeura toujours Chanoine, conformément à l'usage de cette église, qui était que cette prévôté (comme on l'ap-

pelait) ne fût desservie que par quelqu'un du corps du Chapitre.

Les Chanoines ne jouirent pas longtemps de la licence qu'ils croyaient s'être procurée par l'éloignement de leur vertueux confrère. Le Pape Eugène III étant venu à Paris l'an 1147 fut informé de leurs dérèglements ; et, de concours avec le roi Louis le Jeune, il résolut de mettre ce Chapitre en règle. Le roi en donna la commission à Suger abbé de Saint Denis, qui tenta d'y mettre des Religieux de Cluny, tirés de Saint Martin des Champs. L'opposition qu'il y trouva, lui fit prendre d'autres mesures, et il y fit venir l'année suivante des Chanoines réguliers de l'Abbaye de Saint Victor. Les anciens ou Chanoines séculiers furent conservés dans leur premier état avec le revenu de leurs prébendes durant leur vie. Mais Guillaume touché de la piété de ces nouveaux hôtes, quitta sa prévôté et son canonicat, renonça à la vie séculière, et se consacra au service de Dieu dans leur institut. Il y donna tant de preuves de sa rare vertu et de son expérience en tout ce qui regardait la discipline régulière, que peu de temps après il fut élu sous-prieur de la maison. Il sut parfaitement allier l'assiduité et l'exactitude que demandait cet emploi, avec l'humilité et l'obéissance dont il faisait profession.

Pendant que ce Saint oubliait le monde, ne songeant qu'à se sanctifier dans la retraite de cette maison où il se croyait déjà enseveli, un ancien ami qu'il avait fait à Paris durant ses études, se souvint de lui dans le fond du septentrion. Cet ami était Absalon évêque de Roschild en Danemark, qui apprit de la renommée de quelle manière Dieu était glorifié par les Chanoines réguliers nouvellement établis à Sainte Geneviève, et en particulier par la piété de Guillaume. Le dessein qu'avait ce Prélat de rétablir dans la pureté de l'ancienne discipline, un monastère de Chanoines réguliers de son diocèse dans l'île d'Eschil, lui servit de prétexte pour tâcher d'attirer près de lui son vertueux ami. Il députa vers l'abbé de Sainte-Geneviève à Paris le prévôt de son église<sup>1</sup>. Guillaume voyant qu'il s'agis-

<sup>1</sup> On croit que ce prévôt était Saxon le grammairien.

sait uniquement de la gloire de Dieu, consentit sans peine à quitter sa patrie, et à faire le voyage de Danemarck. Absalon le chargea de la conduite des Chanoines réguliers du monastère d'Eschil, où il avait établi une réforme. Le Saint y vécut dans la pratique d'une piété continuelle et des mortifications austères.

Il eut cependant beaucoup à souffrir de la part de quelques seigneurs puissants qui le persécutèrent, ainsi que de l'extrême pauvreté de sa maison située dans un climat fort rude, et d'une longue suite d'épreuves intérieures : mais il triompha de tout par sa douceur et sa patience ; aussi eut-il la consolation, pendant les trente années qu'il gouverna son Abbaye, de voir plusieurs de ses frères marcher avec ferveur dans les voies de la perfection.

Il portait continuellement le cilico, couchait sur la paille, et jeûnait tous les jours. Pénétré d'un respect profond pour la grandeur et la sainteté de nos mystères, il versait des larmes abondantes toutes les fois qu'il s'approchait de l'autel.

Il mourut le 6 avril 1203, et fut canonisé, en 1224, par le Pape Honorius III.

### LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE PALANZA,

INSTITUTRICE DES RELIGIEUSES DE L'ORDRE DE SAINT-AMBROISE (AD NEMUS.)

La Bienheureuse Catherine Morigia naquit à Palanza, bourg situé sur le Lac-Majeur. La peste étant entrée dans ce lieu l'an 1437, Aliprand-Morigia, son père, fut contraint d'en sortir et de se retirer à Ugovia ; mais la contagion l'y ayant encore suivi, il y mourut avec sa femme et onze de ses enfants, ne laissant que Catherine, qui était fort jeune et qui fut donnée à une femme de qualité nommée aussi Catherine de Silenzo, qui était dans une grande réputation de sainteté.

Catherine Morigia, étant sous la conduite d'une si sainte femme, fit de grands progrès dans la vertu et donnait déjà dans ce jeune âge de grandes marques de sainteté ; elle pratiquait tous les actes d'humilité, se donnait à l'oraison, exténuait



son corps par beaucoup d'austérités et de mortifications, et tâchait d'imiter en toutes choses celle qui lui servait de mère et de conductrice, et qui au bout de sept années passa à une meilleure vie. Catherine fut sensiblement affligée de cette perte ; mais n'oubliant pas les bonnes instructions qu'elle lui avait données, elle persévéra toujours dans ses saints exercices de piété et de dévotion, et ayant atteint l'âge de quatorze ans, elle eut un grand désir de se faire Religieuse. Elle entra pour ce sujet dans un monastère où elle ne resta que trois jours, ayant été obligée d'en sortir pour obéir à ceux qui avaient soin de son éducation : elle redoubla pour lors ses prières et ses oraisons pour demander à Dieu qu'il lui fit connaître le lieu où elle devait le servir le reste de ses jours. Sa prière fut exaucée, elle eut une vision où Jésus-Christ lui ordonna de se retirer sur le mont Varaise. Elle partit donc de Milan pour aller à Palanza, et après quelques jours elle alla sur cette montagne, où il y avait une église sous le titre de la très-Sainte Vierge, desservie par des Chanoines. Elle y trouva quelques femmes qui y menaient une vie solitaire ; elle demeura avec elles ; mais peu de temps après, ces saintes femmes ayant été toutes frappées de peste, Catherine, qui en fut pour lors préservée, eut une occasion d'exercer envers elles sa charité. Elles moururent toutes, et la Bienheureuse Catherine, ayant été aussi attaquée de cette maladie quelque temps après, retourna à Palanza, où elle fut guérie miraculeusement.

Cette sainte fille, voulant obéir à son Époux, qui lui avait ordonné de se retirer sur le mont Varaise, résolut de passer toute sa vie dans cet ermitage ; c'est pourquoi l'an 1452, le 24 avril elle monta sur la cime de cette montagne, qui paraissait plus propre pour servir de retraite aux bêtes farouches que de demeure aux hommes : elle commença d'y mener une vie solitaire, châtiant son corps par les jeûnes, le cilice, les haïres et par d'autres mortifications ; et le plus souvent elle couchait sur la terre nue ; elle resta seule pendant quelque temps ; mais Dieu ayant inspiré à la Bienheureuse Julienne de se retirer dans le même endroit pour y faire pénitence, elle fut reçue

par la Bienheureuse Catherine avec beaucoup de joie l'an 1454 ; elles demeurèrent pendant plusieurs années seules, jusqu'à ce que la Bienheureuse Bivia se joignît à elles, aussi bien que deux autres saintes filles qui y vinrent peu de temps après, qui furent Françoise Bivia et Paule de Armastis.

Comme il y avait des personnes qui murmuraient de ce que la Bienheureuse Catherine assemblait des compagnes dans cet ermitage, et qu'elles pratiquaient les exercices de Religieuses sans être soumises à aucune des règles approuvées par l'Église, elles présentèrent toutes cinq une supplique au Pape Sixte IV, pour leur permettre de faire des vœux solennels sous la règle de saint Augustin, et de porter l'habit de l'Ordre de Saint-Ambroise *ad Nemus*, ce que le Pape leur accorda par un bref du 10 novembre 1474, adressé à l'archiprêtre de Milan, auquel il donnait le pouvoir de changer l'ermitage de la Bienheureuse Catherine en un monastère sous la règle de saint Augustin et l'habit des Religieux de Saint-Ambroise *ad Nemus*. Et par un autre bref donné l'année suivante, il leur permit d'avoir dans l'intérieur de leur monastère un jardin et un cimetière et de porter le voile noir. Ayant reçu le premier bref, elles députèrent quelques personnes à Gui de Châtillon, archiprêtre de Milan, pour le prier de l'exécuter ; mais y trouvant des difficultés, il fut longtemps à se déterminer, et ne vint au mont Varaise que l'an 1476. Il obtint le consentement de Gasparin de Porris, archiprêtre de l'église collégiale de ce lieu, qui n'était pas éloignée de cet ermitage, et permit à ces Religieuses d'avoir un monastère, un jardin et un cimetière, et après leur avoir donné l'habit, elles firent profession solennelle en ces termes : *Je N. faisant profession, promets obéissance, pauvreté et chasteté à Dieu tout-puissant, à la Bienheureuse Vierge, au Bienheureux saint Ambroise, notre père, et à vous, archiprêtre commissaire apostolique, de vivre sous la règle de saint Augustin et les constitutions de saint Ambroise, me soumettant à la conduite et direction de dom Gasparin de Porris, archiprêtre de l'église de Notre-Dame du mont Varaise, et à ses successeurs canoniquement institués, conformément aux constitutions apos-*

*toliques qui ont été ci-devant données, ce que je promets garder jusqu'à la mort.*

L'archiprêtre de Milan leur donna ensuite le voile noir, leur permit de réciter l'Office divin selon le rit Ambrosien, et leur ordonna d'élire une Supérieure, qui ne pourrait exercer son office que pendant trois ans. Elles choisirent Catherine Morigia ; mais elle ne put pas finir son triennal, étant morte le 6 avril 1478. Le cimetière du monastère n'étant pas encore bûit, le corps de cette bienheureuse fondatrice, après avoir été exposé pendant quinze jours sans se corrompre, fut enterré dans l'église des Chanoines, où il resta jusqu'à l'an 1502, que le Pape Alexandre VI permit qu'on le levât de terre pour le reporter dans l'église des Religieuses. Le bref est adressé à l'Abbesse et aux Religieuses du couvent de Notre-Dame du Mont, de l'Ordre de Saint-Ambroise *ad Nemus*, vivant sous la règle de saint Augustin. *Dilectis in Christo filiabus abbatissæ et conventui monasterii B. N. Montis, ordinis S. Ambrosii ad Nemus, sub regula. Augustini degentibus, Mediolanensis dioecesis.* L'on montre encore aujourd'hui son corps, qui est tout entier et sans aucune corruption.

Après la mort de la Bienheureuse Catherine Morigia, les Religieuses élurent pour Abbessse, d'une commune voix, la Bienheureuse Benoiste, qui procura l'agrandissement de ce monastère ; et Gasparin de Porris avec ses Chanoines, pour témoigner l'estime qu'ils faisaient de ces Religieuses, se dédirent de leurs prébendes l'an 1501, en faveur de ce monastère. Les revenus en étant par ce moyen beaucoup augmentés, la prieure fit de nouveaux bâtiments pour y pouvoir loger un plus grand nombre de Religieuses. Lucrèce Alciate, qui fut appelée Sœur Illuminée, ayant pris l'habit dans ce monastère, y apporta une grosse succession qui lui était échue ; plusieurs personnes l'ayant imitée, ce lieu devint célèbre, et en peu de temps on y vit jusqu'à cinquante Religieuses.

En établissant ce monastère on avait ordonné que la Supérieure ne serait que pour trois ans ; mais les Religieuses, tant que la Bienheureuse Benoiste vécut, ne purent se résoudre à

lui en substituer une autre ; et cette sainte fille, appréhendant que cela ne passât en coutume, obtint du Pape Léon X un bref l'an 1513, qui ordonnait que la Supérieure serait élue tous les trois ans, et exemptait de cette loi la Bienheureuse Benoïste, qui fut obligée de gouverner ses filles jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1519.

Saint Charles Borromée allait souvent à ce monastère, qui a été sous la protection des rois d'Espagne. L'on y conserve aussi le corps de la Bienheureuse Julienne, première compagne de la Bienheureuse Catherine, qui est entier et flexible<sup>1</sup>.

(HÉLYOT.)

### LE VÉNÉRABLE JEAN DE LESME.

Jean de l'Hôpital est très-connu dans le Bourbonnais sous le nom du Bienheureux Jean de Lesme. C'est dans ce village, situé près de Bourbon-Lancy, qu'est mort ce vénérable serviteur de Dieu. Son tombeau y attire de nombreux pèlerins dont le Seigneur a daigné plus d'une fois justifier la confiance par des événements extraordinaires, sur lesquels l'Église n'a pas encore prononcé, mais qui paraissent miraculeux. Nous avons extrait cette notice d'une relation authentique, tirée des archives de la maison de Faubert, et dictée à un notaire de Bourbon par deux témoins oculaires et irréprochables. En y mettant plus d'ordre, nous en avons conservé tous les faits et presque toutes les expressions.

Jean de l'Hôpital naquit à Bourbon-Lancy, d'une famille honorable et pieuse, le 8 septembre 1662. Son père s'appelait Adrien de l'Hôpital, et sa mère Marie Pinier. Il fut baptisé le jour même de sa naissance, dans l'église de Saint Léger de Bourbon. Toute la fortune de ses parents fut employée à doter sa sœur qui épousa M. de Grand-Val. Frustré des espérances du siècle, Jean s'abandonna sans réserve entre les mains de la divine Providence, qui lui donna la force et le courage de poursuivre ses études.

<sup>1</sup> Les mirales opérés au tombeau de la Bienheureuse Catherine ont fait approuver son culte par le Pape Clément XIV, le 16 septembre 1769.

Prévenu du don de sagesse dès son enfance, il se distingua par son innocence et sa piété. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il était si humble qu'on ne connaissait jamais ce qu'il valait, à moins qu'il ne s'agit de la gloire de Dieu. Ce fut cette humilité qui le détermina à rester simple clerc. L'abbé Rigolet, supérieur du séminaire d'Autun, connaissant son rare mérite, l'engageait à recevoir les Ordres sacrés, et s'offrait à pourvoir à tous les frais de son éducation cléricale. Jean de l'Hôpital ne voulut jamais y consentir ; se croyant indigne de la dignité sacerdotale, il se contenta du titre modeste de chapelain de Saint-Mayeul.

Soutenant la sainteté de son état par la régularité de sa vie, toujours vêtu de l'habit ecclésiastique, il faisait le catéchisme dans les paroisses où il demeurait à la grande satisfaction des curés. L'un d'eux, M. d'Orelle, archiprêtre de Bourbon, témoignait qu'il remarquait de saintes dispositions dans les enfants qu'instruisait le pieux chapelain. Malgré sa pauvreté, il employait une partie de ses honoraires à donner à ces enfants des récompenses pour exciter leur émulation et les animer à la vertu. Avec le surplus, il soulageait les pauvres et achetait des remèdes aux malades. Plein de foi et de charité, il les pansait à genoux, honorant dans leurs personnes les membres souffrants de Jésus-Christ. On l'a surpris plusieurs fois ayant la bouche sur les plaies qu'il pansait. Il retraçait ainsi les vertus héroïques des Saints, dont il lisait tous les jours la vie avec le plus édifiant recueillement, à genoux et la tête découverte.

Deux nobles familles le chargèrent de l'éducation de leurs enfants. François de Siry, d'Autun, le donna pour précepteur à ses deux fils dont l'un devint Chanoine de la cathédrale d'Autun, et l'autre président à la cour des comptes de Dijon. Pierre Challemoux, sieur du Brouillat, qui demeurait à Lesme-sur-Loire, eut le même avantage. Jean de l'Hôpital passa dans sa maison les dix dernières années de sa vie, et l'édifia constamment par sa sainteté. Nous le voyons dans la relation dont nous avons parlé et qui fut composée par mesdames de Siry et de Challemoux.

Ces honorables témoins nous apprennent : « qu'il était tout d'honneur, de cœur, et de tous services à l'égard de leurs familles. Ses conversations portaient l'onction de la grâce. C'était un homme simple, droit, craignant Dieu, éloigné de tout mal. On pouvait dire avec raison qu'il avait fait un pacte avec ses yeux, pour ne regarder jamais aucune femme. Il conservait la fleur de sa virginité par une mortification constante et universelle, une abnégation parfaite et un continuel anéantissement. Il se dérobaient autant qu'il le pouvait à la vue de toutes les créatures avec lesquelles il ne se lia jamais d'affections humaines. »

Plein de douceur et d'attention pour le prochain, toujours prêt à rendre service, dégagé de tout propre intérêt, naturellement compatissant, il réunissait toutes les qualités qui assurent l'empire de la vertu. Son corps était le seul ennemi qu'il eût à combattre. Pour l'assujettir entièrement à l'esprit, il couchait sur la dure, ne buvait jamais de vin, et mêlait l'amertume de la rue et de l'absinthe à sa nourriture ordinaire. Ayant vu, dans son enfance, un homme ivre tomber dans un torrent, il avait résolu de ne jamais boire de vin, pour ne pas s'exposer à être damné en mourant dans un si triste état. Lorsque les médecins lui en ordonnaient l'usage, il répondait : *honora medicum propter necessitatem* ; néanmoins il n'en prit qu'une seule fois. Il jeûnait pendant tout l'Avent, passait le vendredi de chaque semaine sans manger, et les dix jours depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, en jeûne et en profond silence, à la réserve de l'instruction des enfants dont il était chargé. Ces enfants profitèrent des bons exemples et des instructions de leur pieux précepteur : l'un d'eux est mort en odeur de sainteté à Autun, où il remplissait les fonctions de lieutenant général de la chancellerie.

Après une vie courte, mais pleine de bonnes œuvres, le Vénérable Jean de l'Hôpital mourut à Lesme, dans la maison de M. de Challemeux, le 6 avril 1695, âgé de trente-deux ans et sept mois. Ayant reçu les derniers Sacrements avec la plus grande ferveur, il rendit le dernier soupir dans une extase

d'amour de Dieu, à genoux, les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel. Après sa mort, on le trouva revêtu d'un cilice de pointes de fer qui perçaient sa chair sur la poitrine et derrière le dos. Il s'était lui-même fabriqué ce cilice avec une chaîne de fer qui faisait le tour de son corps.

Il fut inhumé à Lesme. Madame de Siry-de-Conches, assistante des dames de la Visitation de Bourbon-Lancy, fit placer sur son corps une tombe de marbre avec cette inscription : *Ci-git Jean de l'Hôpital, grand serviteur de Dieu, mort en odeur de sainteté le 6 avril 1695.*

C'est aussi cette dame qui, avec Marie-Madeleine-Jacqueline Mouteau, veuve de Pierre Challemoux, a dicté la vie de ce saint ecclésiastique à Benoît Aumâtre, notaire à Bourbon. Cette relation fut placée dans une boîte de fer-blanc, sous la tombe du Bienheureux. Plus de vingt ans après sa mort, son cercueil était parfaitement intact ; on le vit à l'enterrement de plusieurs personnes de la maison de Challemoux. On en dressa procès-verbal en présence de plusieurs témoins très-dignes de foi.

Pétrille Bareignan, femme d'Antoine Humbert, de Tichay, diocèse de Besançon, avait la jambe gauche courbée et retirée de six pouces. Abandonnée des médecins, elle n'avait reçu aucun soulagement des eaux de Bourbon. Elle fut guérie miraculeusement sur le tombeau de Jean de Lesme, le 7 juin 1744. On voit par cet exemple jusqu'où s'étendait la réputation de sa sainteté.

Jeanne Teulion, fille de N. Teulion de Cronat, et de Marie Jourdain, percluse de tous ses membres depuis près de dix-huit mois, ayant été placée par ses parents sur la tombe du Bienheureux, après une neuvaine faite à son intention, s'est levée, a marché et s'est trouvée parfaitement guérie, le 8 juin 1772. Ce miracle s'opéra, dit le procès-verbal, en présence d'une infinité de pèlerins venus en dévotion dans la paroisse de Lesme, le lendemain de la Pentecôte.

Le 21 novembre 1778, l'infortunée reine Marie-Antoinette eut aussi recours à l'intercession du Bienheureux

Jean de l'Hôpital, pour obtenir une heureuse délivrance.

Un grand nombre de personnes ont recouvré la santé de l'âme et du corps, par l'intercession du Vénérable Jean de Lesme. Voici quelques faits bien attestés. Une femme nommée Aimée Prudon avait l'os de la hanche du côté droit déboîté et hors de sa place dans toute sa longueur. Le calus était formé depuis quatre mois, et les médecins avaient déclaré cette infirmité incurable. Cette femme avait reçu les premiers principes de piété aux catéchismes de Jean de l'Hôpital. Elle eut l'heureuse pensée de l'invoquer et de demander quelque chose qui lui eût appartenu. Après bien des refus, on lui donna un vase de terre dans lequel le Vénérable Jean mettait les remèdes qu'il préparait pour les pauvres malades. Elle y trouva quelques restes d'onguent qu'elle mit comme un appareil sur la partie affligée. Le lendemain on fut très-surpris de sa parfaite guérison, en la voyant marcher sans béquilles. Elle voulut, en reconnaissance, porter elle-même ses béquilles sur le tombeau du Bienheureux.

Claude Mouteau, conseiller du roi, intendant des eaux de Bourbon, médecin ordinaire de Sa Majesté, homme très-habile, ayant eu connaissance de cette guérison, dit que c'était un miracle du premier ordre, aussi grand que la résurrection d'un mort.<sup>1</sup>

(PEQUEGNOT.)

#### LA V. MÈRE MECTHILDE DU SAINT-SACREMENT,

INSTITUTRICE DES RELIGIEUSES BÉNÉDICTINES DE L'ADORATION PERPÉTUELLE.

La mère Mecthilde du Saint-Sacrement naquit à Saint-Dié, petite ville du duché de Lorraine, le 31 décembre 1614 d'une famille considérable par ses alliances ; mais encore plus recommandable par la piété dont elle faisait profession. Son père se nommait *Jean de Barre*, et sa mère *Marguerite Guyon*. Elle reçut le nom de *Catherine* sur les fonts de baptême. Dès sa plus tendre jeunesse elle imita si bien ses parents, que l'on peut dire qu'elle suçait la piété avec le lait. Il n'y avait rien en

<sup>1</sup> Emprunté au légendaire d'Autun.



elle qui tint de l'enfance ; et à peine eut-elle atteint l'âge de raison qu'elle commença à se consacrer à Dieu.

La Providence divine ayant fait tomber entre ses mains la formule des vœux du premier Ordre de Saint-François, elle en fut si charmée, qu'elle ne manquait point de les réitérer tous les jours, et même plusieurs fois, n'ayant rien connu jusqu'alors de plus digne de Dieu ni qui exprimât mieux ses sentiments, et elle avait un si grand attrait pour l'oraison, que rien ne l'en pouvait détourner.

Le récit des effroyables sacrilèges commis par les hérétiques contre le Saint-Sacrement de l'autel, dans les guerres commencées en Allemagne en 1629, la toucha si sensiblement qu'animée d'un zèle ardent pour venger les intérêts de cet auguste mystère, elle s'offrit à Dieu pour en être la victime : ce qui était un présage des desseins que sa divine Majesté avait déjà formés sur elle, mais qui ne furent exécutés que plusieurs années après. Elle ne songeait qu'à la retraite et à se renfermer dans un cloître ; mais elle y trouva de grandes oppositions de la part de ses parents qui, la voyant jeune et recherchée en mariage par des personnes de distinction, ne songeaient qu'à l'établir dans le monde, la priant de ne pas s'opposer à leur volonté, et de ne leur pas donner le chagrin de les quitter : ce qu'ils faisaient avec une tendresse capable d'ébranler un cœur moins pénétré de l'amour de Dieu que le sien. Mais elle voyait couler leurs larmes sans en être émue et sans altérer la tranquillité de son âme ; et autant que le monde avait de chagrin de la quitter, autant elle témoignait de joie de s'en voir séparée.

Sa constance et sa fermeté lui ayant fait obtenir à la fin le consentement de ses parents, elle alla en diligence au monastère le plus proche, qui était celui des Annonciades des dix Vertus, au bourg de Bruyères. C'était au mois de novembre 1631 : elle était pour lors dans la dix-septième année de son âge. Avant que de prendre l'habit, elle s'y disposa quelques mois par la pratique de toutes les vertus. Elle le reçut en 1632 avec le nom de Sœur de Saint-Jean l'Évangéliste. Pour lors

elle se crut dans une nouvelle obligation d'être plus parfaitement unie à Dieu, et on vit en elle une augmentation de ferveur et de fidélité à son service.

Le temps de la profession approchant, elle s'y prépara par une retraite de quarante jours ; et après avoir prononcé ses vœux, elle en fit une autre de dix jours (que l'on appelle le silence nuptial, et que toutes les nouvelles professes sont obligées de faire en cet Ordre) pendant laquelle il n'est pas même permis de parler à sa Supérieure : la nuit qui suivit immédiatement l'engagement qu'elle avait contracté avec Dieu par la profession religieuse, pendant son sommeil, l'anneau qu'elle avait au doigt, et qui lui avait été donné le jour précédent (selon la pratique du même Ordre), s'étant rompu de lui-même sans aucun effort, elle en fut si sensiblement touchée, appréhendant que le divin Époux au nom duquel elle l'avait reçu, n'eût point agréé ses vœux, qu'elle fut trouver en silence la Supérieure, lui présentant cet anneau rompu en lui faisant signe qu'il n'y avait point de sa faute. La Supérieure, qui était une Religieuse d'une grande piété, la consola et lui prédit en soupirant qu'elle ne finirait point ses jours dans l'Ordre, que cet anneau ouvert en était un pronostic, ce qui était d'autant plus évident, qu'il se referma en ses mains, quand elle le lui eut présenté.

Comme cette Supérieure était professe d'un autre monastère, et qu'elle n'avait été envoyée dans celui de Bruyères que pour le gouverner, les années de la supériorité étant finies, elle pria les Supérieurs de lui permettre de retourner dans son monastère : ce qui lui ayant été accordé, une autre Religieuse fut mise en sa place ; mais elle ne succéda ni à sa conduite ni à son expérience, ce qui fut cause qu'elle exerça beaucoup la patience de la Mère de Saint-Jean. Cette Supérieure mourut de la peste peu de temps après, et fut assistée dans cette fâcheuse maladie par celle qu'elle avait tant fait souffrir, qui fut établie Supérieure par commission, quoiqu'elle ne fût âgée que de 20 à 21 ans.

Au mois de mai de l'an 1635, la Lorraine étant affligée du

néau de la guerre, elle fut obligée de sortir de son monastère avec ses filles pour éviter la fureur des soldats, qui après sa sortie le pillèrent, aussi bien que le bourg de Bruyères, où il était situé. Elle resta au milieu des personnes séculières pendant l'espace de trois ans, ne trouvant aucun monastère qui lui voulût donner retraite, tant était grande la misère dans la Lorraine, qui se trouvait en même temps affligée de guerre, de peste et de famine. Comme elle n'était Supérieure que par commission, le temps des élections étant arrivé, le sort tomba sur elle ; et pendant le temps de sa supériorité, la plupart de ses Religieuses moururent du mal contagieux. Au milieu de toutes ces peines, elle augmentait ses austérités, et y en ajoutait même de nouvelles, afin d'attirer la protection de Dieu sur elle et sur son troupeau.

Dans le même temps on lui conseilla de quitter son Ordre pour se mettre dans une maison réformée. Elle ne rejeta point ce conseil, mais elle y trouvait beaucoup d'obstacles et de difficultés, ce qui fit qu'elle redoubla ses prières, afin qu'il plût à Dieu de lui manifester ses volontés en lui faisant connaître le lieu où elle devait se retirer. La misère et la pauvreté où elle était réduite à Commercy, qui était pour lors le lieu de son séjour, obligèrent ses Supérieurs de lui envoyer une obédience l'an 1637 pour aller chez son père à Saint-Dié, où elle conduisit aussi ses Religieuses. Ce fut pendant le séjour qu'elle y fit qu'elle entendit parler avantageusement des Religieuses Bénédictines de Rambervilliers. La prieure de ce monastère ayant eu connaissance du mérite de la Mère de Saint-Jean, lui fit offre de sa maison, tant pour elle que pour ses Religieuses, ce qu'elle accepta d'autant plus volontiers, qu'elle soupirait depuis longtemps après la solitude. Elle y fit pratiquer à toutes ses Religieuses leurs observances avec la même régularité que si elles avaient été dans leur propre maison. Un an se passa de la sorte pendant lequel la Mère de Saint-Jean redoubla ses instances auprès de Dieu pour lui faire connaître ses volontés. Depuis son séjour en ce monastère, où l'on observait la Règle de saint Benoît sans aucune mitigation, elle conçut tant d'estime pour

cet Ordre, qu'elle résolut de l'embrasser ; mais elle ne voulut rien faire sans avoir auparavant consulté des personnes pieuses et éclairées à qui elle exposa les raisons qu'elle avait de faire ce changement, et après avoir reçu leurs avis et obtenu les permissions nécessaires, elle prit l'habit de l'Ordre de Saint-Benoît dans le monastère de Rambervilliers, le 2 juillet 1639 : son nom fut changé en celui de Mechilde du Saint-Sacrement, et elle fit profession le 11 juillet de l'année suivante.

Elle avait cru, en se retirant dans ce monastère, qu'elle y serait comme dans un port assuré où elle pourrait goûter les plaisirs de la solitude qu'elle chérissait si fort ; mais les guerres qui désolaient encore la Lorraine et qui avaient déjà obligé plusieurs Religieuses d'abandonner leurs cloîtres tant pour éviter les insultes des soldats que pour chercher ailleurs leur subsistance, manquant dans leur propre maison de tout ce qui était nécessaire à la vie, obligèrent aussi les Religieuses de Rambervilliers, qui se trouvèrent enveloppées dans le même malheur, à chercher ailleurs leur propre conservation. Les Supérieurs les obligèrent par un commandement exprès d'en faire sortir une partie, qui se réfugièrent à Saint-Mihiel au mois de septembre 1640.

Les Pères de la mission qui, comme nous le dirons en parlant de leur congrégation, portèrent en ce temps-là, de France en Lorraine plus de vingt mille livres d'aumônes, en distribuèrent une partie à ces bonnes Religieuses, mais non pas en assez grande quantité pour les tirer de la misère et de la pauvreté ; car il y avait beaucoup de pauvres dans les pays, et beaucoup de familles ruinées qu'il fallait aussi soulager. M. Guérin, supérieur de ces missionnaires qui étaient allés en Lorraine pour distribuer ces aumônes, touché de compassion de voir l'image de la mort peinte sur le visage de ces saintes filles, la pauvreté de leurs habits et encore plus le contentement où elles étaient dans une si grande misère, chercha les moyens de les soulager par d'autres voies. Étant de retour à Paris, il proposa à l'Abbesse de Montmartre, Marie de Beaulieu, dont nous avons parlé en son lieu, d'en recevoir quel-

ques-unes dans sa maison. Elle rejeta d'abord cette proposition, ne voulant point se charger de Religieuses étrangères, mais Dieu changea tout d'un coup le cœur de cette Abbesse et lui donna des sentiments de tendresse et de miséricorde, car dans le temps que la Mère Mecthilde avec deux autres Religieuses étaient prosternées dans la chapelle de Notre-Dame de Benoîte-Vaux, où elles étaient allées pour recommander cette affaire à la sainte Vierge, l'Abbesse de Montmartre eut un songe, dans lequel il lui sembla que la sainte Vierge tenant son Fils entre ses bras, lui reprochait la dureté de son cœur et son peu de compassion envers les Religieuses de Lorraine, la menaçant même de lui faire rendre compte de ce qui leur arriverait de fâcheux depuis le jour qu'elle avait été avertie de leur misère. Elle se réveilla toute effrayée, et ayant fait assembler sa communauté, elle lui proposa de recevoir de ces Religieuses. La piété qui régnait dans cette abbaye ne pouvait inspirer que des sentiments favorables pour ces pauvres affligées : les Religieuses de Montmartre consentirent tout d'une voix d'en recevoir quelques-unes. L'Abbesse voulut savoir les noms de ces Religieuses pour en choisir deux, et la Providence divine voulut qu'elle choisît la Mère Mecthilde, quoique la dernière dans la liste, et laissa le choix de l'autre aux Religieuses de Lorraine, qui, quand elles virent le choix que l'Abbesse de Montmartre avait fait de la Mère Mecthilde, ne pouvaient se résoudre à laisser partir cette sainte fille, qu'elles regardaient comme le plus digne sujet qu'elles eussent ; il fallut enfin y consentir : elles lui donnèrent une compagne pour se rendre à Paris, où elles arrivèrent le 29 août 1644, et le Supérieur de la mission de Lorraine les conduisit à Montmartre.

Les Religieuses de Lorraine, qui avaient eu tant de peine de quitter la Mère Mecthilde du Saint-Sacrement, ne prévoyaient pas l'avantage qu'elles devaient tirer de cette séparation ; car elle ne fut pas plutôt arrivée à Montmartre que se voyant dans l'abondance, elle versait continuellement des larmes d'être si à son aise pendant que ses sœurs, qui étaient restées à Saint-Mihiel, étaient dans une grande indigence.

Deux mois se passèrent de la sorte, sans que l'Abbesse eût connaissance de sa peine. Mais ayant été avertie qu'on la voyait souvent en larmes, l'estime et l'amitié qu'elle avait pour cette sainte Religieuse firent qu'elle s'informa si elle n'avait point reçu quelque déplaisir dans sa maison. Elle apprit d'elle-même le sujet de sa douleur. Cette charitable Abbesse lui dit aussitôt d'écrire aux Religieuses de Saint-Mihiel qu'elles pouvaient aussi venir, afin que Dieu ne lui reprochât point un jour de les avoir abandonnées dans leur misère. Elles arrivèrent à Montmartre et furent dispersées dans d'autres abbayes, à la réserve de la Mère Mecthilde et de deux autres qui restèrent dans ce monastère. Mais quelque temps après une dame leur ayant offert une maison qu'elle avait à Saint-Maur, à deux lieues de Paris, pour leur servir d'hospice, elles l'acceptèrent, et toutes les Religieuses de Lorraine furent réunies dans une seule maison, l'an 1643, sous la conduite de la Mère Bernardine de la Conception, qui avait été leur Supérieure lorsqu'elles étaient à Rambervilliers et à Saint-Mihiel.

Ce fut pendant le séjour que la Mère Mecthilde du Saint-Sacrement fit à Saint-Maur, qu'elle se mit sous la direction du révérend Père Chrysostome de Saint-Lô, ex-provincial des religieux pénitents du Tiers-Ordre de Saint-François de la province de Normandie. Elle ne pouvait être en meilleure main, puisque c'était un grand contemplatif, un homme très-éclairé pour la conduite des âmes, qui n'enseignait rien qu'il n'eût pratiqué lui-même, et qui, tout consommé de l'amour de Dieu, du zèle de sa gloire et de ses grandes pénitences, mourut le 26 mars 1646, et a mérité d'avoir pour écrivain de sa vie M. Boudon, grand-archidiacre d'Évreux, qui mourut au mois d'août 1702, comblé de mérites et orné de toutes les vertus qui font le caractère ordinaire de la sainteté.

Quelque temps après que ces Religieuses furent arrivées à Saint-Maur, la Mère Bernardine de la Conception fut obligée de retourner à Rambervilliers pour des affaires pressantes. Elle établit la Mère Mecthilde pour présider à sa place dans cet hospice. Elle gouverna cette petite maison avec tant de pru-

dence et de charité, qu'on jeta les yeux sur elle pour remplir la place de Supérieure dans un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît que madame la marquise de Mouy avait fondé à Caen ; ce qu'elle n'accepta qu'avec une extrême répugnance et après dix-huit mois de sollicitation de la part de la marquise de Mouy et de plusieurs personnes de la première considération qui le jugèrent nécessaire pour la gloire de Dieu et l'avantage de cette maison. Quoique les Religieuses de ce monastère, qui ne connaissaient point alors son mérite et sa vertu, ne la reçussent que malgré elles, elle se comporta néanmoins de telle sorte à leur égard, qu'en moins de six semaines elles furent contraintes de se rendre et eurent pour elle autant d'affection et de tendresse, qu'elles avaient fait paraître d'abord d'éloignement : ce qui fit que la communauté de Rambervilliers, où la plupart des Religieuses étaient retournées, appréhendant qu'à la fin de son triennal les Religieuses de Caen ne fissent tomber sur elle l'élection qu'elles devaient faire d'une Supérieure, l'élurent elles-mêmes pour gouverner leur monastère, et les Supérieurs de Lorraine l'obligèrent en vertu de la sainte obéissance de s'y rendre en diligence. Elle laissa les Religieuses de Caen dans une si sensible douleur, qu'il fallut pour sortir qu'elle prît elle-même les clefs de la porte, toutes ses filles s'y étant allées prosterner, ne pouvant pas croire qu'elle eût la dureté de marcher sur leurs corps pour s'en approcher. Elle n'était pas insensible à leur douleur ; mais l'obéissance l'emporta sur la tendresse qu'elle avait pour elles. Après sa sortie, elle souffrit avec une patience admirable d'étranges persécutions, par des calomnies que plusieurs personnes avaient inventées contre elle, afin que ces Religieuses de Caen, qui depuis son départ étaient restées inconsolables, perdissent l'attachement qu'elles avaient pour elle, à mesure qu'elles perdraient l'estime qu'elles en avaient conçue.

A peine fut-elle arrivée en Lorraine, que la guerre se ralluma plus que jamais : la ville de Rambervilliers ayant été prise par l'armée du duc de Lorraine, qui était composée de nations étrangères et sans aucune discipline, ce monastère se trouva

exposé à leur fureur : il y en eut qui vinrent pour enfoncer les portes, afin d'y entrer, sous prétexte de voir s'il n'y avait point de bourgeois qui y fussent réfugiés. Tous leurs efforts ayant été inutiles, cette sainte Supérieure, qui n'avait cessé de prier Dieu pour la conservation de son monastère, fit ouvrir les portes à ces furieux qui, par une protection visible de la divine Providence, furent saisis d'une terreur panique en entrant dans ce monastère, et en sortirent au plus tôt après en avoir fait le tour, sans oser entrer dans les offices, avouant qu'il leur avait été impossible de faire aucun tort dans cette maison, quoiqu'ils en eussent eu le dessein. Cette ville ayant été reprise par les Français, pendant le peu de temps qu'elle y demeura, elle n'y put trouver un moment de repos. Les désordres de la guerre continuant toujours en ce pays-là, les Supérieurs l'obligèrent d'en sortir une seconde fois, et elle vint en France avec quatre des plus jeunes Religieuses de son monastère.

Elle arriva à Paris le 24 mars 1651 ; elle trouva au faubourg Saint-Germain les autres Religieuses de Lorraine, qui avaient quitté l'hospice de Saint-Maur, à cause des guerres civiles qui les avaient obligées, aussi bien que plusieurs autres monastères de la campagne, à se retirer dans cette capitale du royaume. Cette ville n'était plus en état de les secourir, depuis les barricades de 1648, qui avaient donné lieu à ces guerres civiles. A peine pouvait-elle nourrir ses propres citoyens, qui quelquefois manquaient de pain, lorsque les convois qui devaient y entrer étaient arrêtés. Ainsi les Religieuses de Lorraine se virent réduites à manger des pois cuits à l'eau, sans sel ni beurre, et à n'avoir pas quelquefois un morceau de pain.

Après que Notre-Seigneur eut éprouvé la fidélité de ses épouses, il lui plut de les consoler, en inspirant à plusieurs personnes de qualité de leur faire la charité, du nombre desquelles fut la comtesse de Châteauneuf, qui, visitant un jour les pauvres, entra dans la maison des petites Religieuses de Lorraine (c'est ainsi qu'on les appelait pour lors). Elle donna



l'aumône à la Mère Mechilde, sans autre réflexion que d'exercer la charité. Il lui resta néanmoins un mouvement secret qui la porta à y retourner une seconde fois avec mademoiselle de Vervins, confidente de ses bonnes œuvres, et ce fut dans une conversation qu'elle eut avec cette sainte Religieuse, qu'elle lia avec elle une si étroite union, qu'elle n'a pu finir que par la mort. La comtesse de Châteauevieux lui fit plusieurs propositions avantageuses, entre autres, elle lui offrit une pension considérable en tel monastère où elle voudrait se retirer dans Paris ; ce qu'elle refusa. La comtesse ne se rebuta point de ce refus, et chercha de nouveaux moyens de l'arrêter dans cette grande ville, sous prétexte de l'avantage du monastère de Rambervilliers ; elle lui fit entendre qu'un hospice dans Paris lui serait très-utile, à cause des guerres qui continuaient toujours en Lorraine. La Mère Mechilde lui dit seulement qu'il fallait y penser, et recommander cette affaire à Dieu.

Sur ces entrefaites la marquise de Beauves, qui se sentait depuis longtemps portée à faire honorer le Saint-Sacrement, vint trouver la Mère Mechilde, qu'elle connaissait depuis qu'elle avait demeuré à Saint-Maur, et pour laquelle elle avait une estime singulière ; elle lui offrit un écu par mois, si elle voulait entreprendre quelque chose de considérable pour la gloire de cet adorable mystère. Cette proposition, qui aurait paru à toute autre ridicule, à regarder les choses humainement, vu que cette dame était fort riche et n'avait point d'enfants, fut reçue favorablement par la Mère Mechilde du Saint-Sacrement, parce qu'elle n'y voyait rien qui la tirât de cet état de pauvreté, d'abandon et d'anéantissement où elle était réduite, et qui faisait toute sa félicité ; et comme elle n'avait pas moins de désir de faire honorer ce divin mystère si elle en avait eu le moyen, elle proposa à cette dame l'adoration perpétuelle ; mais elle lui représenta en même temps que le nombre de Religieuses qu'elle avait pour lors avec elle n'était pas suffisant pour remplir cette fonction.

Cette dame, pressée intérieurement par un secret mouvement de la grâce de Dieu (qui voulait accomplir ce à quoi il

avait destiné Mechilde dès sa plus tendre jeunesse), revint quelques jours après la trouver pour lui dire que si cette affaire pouvait réussir, elle lui promettait dix mille livres et tous les ornements d'église. La comtesse de Châteauneuf ayant su ces propositions, résolut d'y joindre les sommes qu'elle avait destinées pour l'hospice qu'elle prétendait faire pour retenir en France la Mère Mechilde. La marquise de Sessac et madame Mangot promirent aussi une somme considérable en faveur de cet établissement. Comme la comtesse de Châteauneuf y *était* la plus intéressée, elle se chargea de toutes les poursuites : mais la difficulté fut d'y faire consentir la Mère Mechilde, qui ne pouvait se résoudre à sortir de cet état de pauvreté qui faisait toute sa gloire. Son humilité d'ailleurs y trouvait de grandes oppositions, se trouvant indigne et incapable d'une si grande entreprise ; mais l'autorité d'un Évêque qui, en la confessant, lui commanda de n'y point résister, fit qu'elle acquiesça à ce qu'on demandait d'elle ; en sorte que le contrat de fondation fut passé le 14 août 1652.

Si on eut de la peine à obtenir son consentement, on en eut encore plus à obtenir celui des puissances, sans lequel on ne pouvait faire cet établissement. La reine, Anne d'Autriche, qui était alors régente pendant la minorité du roi, ne voulait point l'accorder, sur le peu d'apparence qu'il y avait d'établir de nouvelles maisons dans un temps où les anciennes périssaient. Le duc de Verneuil, Henri de Bourbon, évêque de Metz, qui avait toute juridiction spirituelle dans le faubourg Saint-Germain, comme abbé de Saint-Germain-des-Prés, avait été prié par Sa Majesté de ne point permettre de pareils établissements tant que la guerre durerait : ainsi il fallut attendre un temps plus favorable.

Le feu de la guerre s'allumait de plus en plus dans le royaume, plusieurs villes refusaient de se soumettre à l'obéissance de Louis XIV ; et la reine, sa mère, pour détourner les maux dont la France était affligée, eut recours à Dieu par des prières et des vœux réitérés. Il y avait, dans la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, un vertueux ecclésiastique, nommé

1. Picotté, qu'on regardait comme un grand serviteur de Dieu. La reine voulut l'engager à faire tel vœu qu'il jugerait propos pour apaiser la colère de Dieu, et promit de l'accomplir. La cour était pour lors à Poitiers. La comtesse de Brienne était chargée, par ordre de la reine, de venir trouver pour cet effet ce serviteur de Dieu, qui, s'étant mis en oraison, supplia le Seigneur avec beaucoup de ferveur de lui faire connaître ce qui lui serait le plus agréable ; et dans le fort de son oraison, se sentit inspirer de vouer pour la reine, qu'elle établirait une maison religieuse consacrée au culte perpétuel du Saint-Sacrement, en réparation des outrages qu'il avait reçus pendant la guerre ; et ce qui est digne de remarque, c'est que cet ecclésiastique n'avait aucune connaissance du dessein qui avait été projeté d'un pareil établissement. Il y a de l'apparence que ce vœu fut agréable à Dieu, car la ville de Paris s'étant soumise au roi au mois d'octobre de la même année, les autres suivirent son exemple.

M. Picotté, ayant eu avis de l'établissement projeté, persuada à la reine, lorsqu'elle fut de retour à Paris, d'appliquer son vœu à ce même établissement. Cette princesse en écrivit, au mois de décembre, à l'Évêque de Metz, pour avoir son consentement. Il témoigna vouloir obéir à ses ordres ; mais ayant envoyé cette affaire à examiner au prieur de Saint-Germain-des-Prés, son grand-vicaire, il ne trouva pas la fondation assez solide, ce qui retarda ce consentement d'un an et quelques mois.

La comtesse de Châteauneuf, voyant tant de difficultés dans l'exécution de son dessein, en conçut tant de chagrin, qu'elle tomba dangereusement malade ; et dans le fort de son mal, elle s'oubliait elle-même pour ne songer qu'à cet établissement. Un jour qu'on la crut plus en danger, et qu'on désespérait entièrement de sa guérison, elle profita de cette occasion pour prier son mari de lui permettre d'augmenter les sommes qu'elle y avait déjà données, en disant qu'elle voulait encore faire ce bien pour le repos de son âme. Comme le comte de Châteauneuf ne cessait de demander à Dieu la gué-

raison de son épouse, il y consentit volontiers, dans l'espérance que l'aumône, jointe aux prières, lui feraient plus facilement accorder cette grâce. Lorsque la comtesse eut obtenu ce consentement, elle n'eut pas un moment de repos que le contrat ne fût passé : ce qui fit un si grand changement dans sa santé que dès ce moment elle commença à se mieux porter.

L'Évêque de Metz répondit enfin favorablement à la requête qui lui avait été présentée, et cela de son propre mouvement sans en être sollicité ; car cette affaire avait été négligée depuis la maladie de la comtesse de Châteauvieux. Il consentit à ce qu'il fut établi le 9 mars 1653, et peu de jours après la Mère Mecthilde obtint du prieur de Saint-Germain-des-Prés non seulement la permission de conserver dans son monastère le Saint-Sacrement, mais de l'exposer le 25 mars, jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, ce qui était comme une espèce de prise de possession. Ces Religieuses disposèrent leur chapelle le mieux qu'il leur fut possible ; la Messe fut chantée solennellement ; le soir on fit le Salut, et on mit ensuite le Saint-Sacrement dans le tabernacle. On commença dès ce jour à faire réparation, mais pour l'adoration perpétuelle jour et nuit, elle ne commença que l'année suivante.

L'éclat que fit cet établissement par le titre de fondation royale insérée dans les lettres patentes qui furent accordées par la reine, où elle était nommée comme première fondatrice, fut caue que les aumônes cessèrent toutes en même temps, et ces belles apparences qui faisaient envier le bonheur de la Mère Mecthilde et de ses Religieuses, ne servirent au contraire qu'à leur faire souffrir une véritable pauvreté, ne jouissant pas encore des avantages qui leur avaient été promis par le contrat de fondation. La Mère Mecthilde était contente d'avoir recouvré la vertu qu'elle chérissait si fort. Elle mit tout en usage pour en ôter la connaissance aux dames fondatrices qui s'étaient engagées à tous ces avantages stipulés par le contrat ; mais s'en étant aperçues, elles lui en firent reproche et y mirent ordre dans la suite.

La croix ne fut posée sur la porte du monastère que le

2 mars 1654. La reine voulut honorer cette cérémonie de sa présence en qualité de principale fondatrice, et lorsque cette princesse eut fait poser la croix, elle se rendit dans la chapelle où elle donna un rare exemple de sa vertu et de sa dévotion envers le Saint-Sacrement, prenant le flambeau à la main pour faire réparation des outrages commis contre cet auguste mystère. Ainsi cette princesse mit ces Religieuses en état d'exécuter son vœu par son autorité et par son exemple ; car dès lors elles commencèrent d'avoir l'exposition du Saint-Sacrement tous les jeudis, comme un privilège attaché à cet institut. La Mère Meethilde commença aussi dès ce jour-là, avec cinq Religieuses qui formaient sa communauté, à chanter les louanges de Dieu et à faire l'adoration perpétuelle jour et nuit, remplissant avec une ferveur admirable une fonction à laquelle une communauté nombreuse aurait à peine suffi. Cette digne Supérieure prenait pour elle les heures les plus incommodes : c'était ordinairement depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin, y comprenant les matines que l'on disait pour lors à deux heures, sans compter les autres heures du jour qu'elle employait à cet exercice, ne sortant du sanctuaire qu'autant que la nécessité ou les devoirs de sa charge l'y obligeaient. Voici les pratiques qu'elle établit dès le commencement de cet institut et qui s'observent encore à présent dans tous les monastères de cette congrégation.

La première et principale pratique est une obligation de vœu indispensable de rendre une adoration perpétuelle au Saint-Sacrement de l'autel par une présence assidue devant cet auguste mystère en réparation de toutes les irrévérences commises contre ce gage adorable de notre rédemption : chaque Religieuse y fait son adoration tous les jours selon l'heure qui lui est échue, et comme cette adoration doit être perpétuelle et sans interruption, elle est réglée de telle sorte, que le Saint-Sacrement n'est jamais sans hommage ni le jour ni la nuit. Les Religieuses se succèdent les unes aux autres. Tous les mois on tire les heures par billets, et selon que la communauté est nombreuse, les adorations sont multipliées à chaque heure.

Outre cette adoration perpétuelle, la réparation est encore une des principales obligations de cet institut, elle se fait en la manière suivante : tous les jours, une Religieuse vient à la fin de l'office (qui précède la Messe conventuelle) se mettre au milieu du chœur, où il y a une torche allumée posée sur un gros chandelier de bois que l'on nomme le poteau. Elle met à son cou une grosse corde, et prenant la torche en main, elle demeure dans cette humble posture durant la sainte Messe, faisant amende honorable à la Majesté de Dieu outragée par les crimes de tant d'impies, et humiliée dans le Saint-Sacrement. Au temps de la Communion, elle quitte la torche et la corde, et va communier, la Communion de ce jour étant d'une obligation indispensable. La réparatrice va de même au réfectoire, la corde au cou et la torche à la main comme une criminelle, marchant la dernière de toutes les Sœurs, et, s'étant mise à genoux au milieu du réfectoire, dans une humiliation profonde, elle dit tout haut à la première pause de la lecture : *Loué et adoré soit à jamais le Saint-Sacrement de l'autel. Mes très-chères Sœurs, souvenez-vous que nous sommes vouées à Dieu en qualité de victimes pour réparer les outrages et profanations qui se font incessamment du très-Saint-Sacrement de l'autel. Je demande humblement le secours de vos prières pour m'en acquitter comme je dois.* Elle retourne ensuite au chœur, et ne prend sa réfection qu'à la seconde table ; elle demeure ce jour-là en retraite jusqu'à vêpres, pour honorer la solitude et la pénitence du Fils de Dieu.

Tous les jours, après la Messe conventuelle, celle qui est en semaine pour faire l'Office divin, se met à genoux au poteau, où, ayant la torche en main et la corde au cou, elle prononce tout haut un acte d'adoration composé par la Mère Mechthilde, pendant lequel toutes les Sœurs sont prosternées contre terre. A toutes les heures, tant du jour que de la nuit, on sonne cinq coups de la plus grosse cloche pour avertir celles qui doivent venir au chœur, et pour faire souvenir toutes les autres du bienfait inestimable renfermé dans la divine Eucharistie, et tant celle qui les sonne, que celles qui les entendent, disent en

esprit d'adoration : *Loué soit le très-Saint-Sacrement de l'autel jamais*. Elles ont à tous moments ces paroles à la bouche, est pour ainsi dire leur mot du guet, soit en s'abordant lorsqu'elles ont quelque chose à se demander les unes aux autres, quand elles frappent à la porte des cellules ou des offices. C'est leur première salutation dans les lettres, aux grilles, aux murs, ou quand elles parlent aux personnes du dehors. Ce sont les premières qu'elles prononcent en s'éveillant et les dernières avant que de s'endormir. Toutes les heures de l'Office divin commencent aussi et se terminent par ces paroles qu'on prononce en latin ; et l'on observe la même chose à la fin des grâces et au commencement des conférences communes après le repas. Chaque Religieuse porte devant soi, sur le scapulaire ou sur le grand habit d'église, une figure du Saint-Sacrement en cuivre doré, faite en forme de soleil, sur le pied de laquelle sont gravées aussi ces paroles : *Loué soit le Saint-Sacrement de l'autel à jamais*, aussi bien que sur une bague qu'on leur donne à la profession.

Tous les jeudis de l'année, par une obligation indispensable de l'institut, le Saint-Sacrement est exposé pendant tout le jour dans l'église du monastère. Ce même jour la communion est générale, et les Sœurs s'abstiennent du travail manuel depuis l'exposition jusqu'après le salut. Il n'y a point non plus de conférences communes après le dîner ni aux autres jours d'exposition, afin que les Sœurs se rendent plus assidues en sa présence, d'où elles ne sortent que pour prendre leur réfection et lorsque la nécessité les en retire. L'on célèbre la fête du Saint-Sacrement et son octave avec le plus de solennité qu'on peut ; et tous les premiers jeudis de chaque mois, hors le temps pascal, elles en font l'Office double sous le titre de réparation des outrages et des profanations commises contre le très-Saint-Sacrement.

Tous les ans, le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge et pendant son octave, la communauté fait amende honorable pendant la Messe pour réparer toutes les négligences et les fautes qu'elles ont commises contre le Saint-Sacrement pen-

dant toute l'année, et elles communient en mémoire et en action de grâces de l'établissement de l'institut, qui prit naissance à pareil jour, l'an 1653. Lorsqu'il arrive ou qu'on apprend quelque profanation extraordinaire, outre les pénitences que chacune s'impose en particulier avec permission, la prieure ordonne des réparations et amendes publiques et générales, des processions, la corde au cou et le cierge en main, avec d'autres actions de pénitence. Au temps de l'agonie d'une Religieuse, la prieure fait assembler la communauté à l'infirmerie, et toutes les Sœurs étant à genoux font amende honorable en la manière accoutumée, pour réparer les fautes de l'agonisante ; et s'il se peut, on lui met aussi une corde au cou, et à la main un cierge béni. Outre la dévotion au Saint-Sacrement, qui est l'essentiel de cet institut, il en a aussi une très-particulière envers la sainte Vierge, que les Religieuses regardent comme leur Mère et leur protectrice, et qu'elles honorent en cette qualité par différentes pratiques de dévotion.

Après l'établissement de cet institut contre lequel on s'éleva, plusieurs personnes de piété se déclarèrent aussi contre la fondatrice, et le zèle indiscret de quelques-unes alla si loin que de faire des informations de sa vie. On traitait son institut de ridicule, n'étant pas possible que des filles qui étaient en si petit nombre pussent être nuit et jour devant le Saint-Sacrement, principalement dans les saisons les plus rigoureuses de l'année. D'autres, sans avoir aucun droit, ni être envoyés par les personnes qui avaient autorité sur cette vertueuse Supérieure, venaient l'interroger sur les raisons qui l'avaient portée à entreprendre ce grand ouvrage, et les interrogations ne se terminaient ordinairement que par des réprimandes humiliantes, la traitant de téméraire, de superbe et d'ambitieuse. Elle souffrit tous ces reproches avec une douceur et une patience admirables. Elle aurait pu se dispenser d'aller subir ces rigoureux examens, étant autorisée du roi et de ses Supérieurs, mais elle s'estimait si heureuse de participer aux humiliations et aux souffrances de Jésus-Christ, et de pouvoir lui témoigner par ces petites mortifications sa fidélité à son ser-



ce, qu'elle fit vœu de ne se plaindre jamais et de ne se point justifier de tout ce qu'on pourrait lui imposer, et dont on pourrait l'accuser.

Quoiqu'elle fût sujette à beaucoup d'infirmités qui la réduisaient quelquefois dans de grandes faiblesses, elle ne laissait pas de suivre les observances communes, comme si elle eût été en parfaite santé. Il fallait que sa maladie fût bien violente pour la retenir au lit. Elle en a eu très-souvent dont elle n'a été guérie que par miracle, comme il arriva l'an 1639, que cette sainte fondatrice ayant depuis quelques jours une fièvre continue avec des redoublements, son mal cessa en un instant, et elle se vit en état de pratiquer avec les autres les observances. L'an 1621, les veilles, les jeûnes, les mortifications et autres austérités l'avaient réduite dans une telle extrémité, qu'elle en pensa mourir. On chercha tous les moyens pour la guérir, et, par une obéissance aveugle, elle se soumit à ce que les médecins ordonnèrent pour le recouvrement de sa santé. Elle fut quatre mois dans les remèdes, mais inutilement. Comme on songeait à lui en faire prendre d'autres, elle pria instamment qu'avant que de les éprouver, on lui permit de faire une retraite, en disant qu'il ne lui pouvait arriver que d'être mieux ou plus mal, ou de rester dans le même état. Que si elle était mieux, elle la ferait plus longue qu'à l'ordinaire, que si elle était au même état, elle ne la ferait que de dix jours, et que si elle était plus mal, elle la quitterait pour rentrer dans les remèdes. La communauté ayant consenti à ce qu'elle voulait, elle entra en retraite le 21 novembre, et la fit plus longue qu'à son ordinaire, c'est-à-dire qu'elle y trouva du soulagement à ses maux ; et quand elle fut finie, les Religieuses furent agréablement surprises de la voir dans un embonpoint merveilleux ; un teint frais et vermeil avait pris la place de la pâleur de la mort qu'elle avait sur son visage ; et cependant pendant le temps de cette retraite, elle avait pris fort peu de nourriture. Enfin elle fut tellement changée, qu'elle se vit en état de soutenir les fatigues de plusieurs nouveaux établissements qu'elle eut la consolation de faire

avec tout le succès possible, étant secondée en cela par la piété de plusieurs Évêques qui, souhaitant d'avoir de ces Religieuses dans leurs diocèses, en parlèrent à la fondatrice ; mais elle ne put d'abord satisfaire le zèle de tous ceux qui lui en demandaient, faute de sujets ; car quoique sa communauté fût beaucoup augmentée, il aurait fallu un grand nombre de Religieuses pour soutenir l'adoration perpétuelle dans tous les lieux où on les demandait. Elle aima mieux n'avoir pas tant de maisons, et les établir solidement dans les pratiques de son institut. Entre plusieurs villes qui furent proposées, celle de Toul fut préférée. La Mère Mecthilde partit de Paris le 24 septembre 1664 avec quelques Religieuses ; la comtesse de Châteaueux voulut les accompagner dans ce voyage. Quoiqu'on les eût souhaitées avec empressement, elles eurent néanmoins de grandes contradictions à essuyer. C'était à qui les insulterait, la populace ne parlait d'elles qu'avec mépris ; mais dans la suite ces mépris et ces rebuts se changèrent en des louanges et des éloges qu'on donna à leur vertu. La Croix fut plantée sur la porte de leur nouveau monastère le jour de la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, et la Mère Mecthilde ayant mis ordre à ce qui était nécessaire pour le soutien de cette fondation, s'en retourna à Paris, où à peine fut-elle arrivée, qu'elle fut sollicitée par les Religieuses de Rambois d'aller établir son institut dans leur monastère, afin qu'il n'y eût plus de différence entre le monastère de Paris et le leur, qui était celui où elle avait fait profession.

Comme quelques anciennes avaient fait paraître d'abord de la répugnance pour recevoir l'adoration perpétuelle, elle voulut éprouver leur persévérance pendant plusieurs mois ; c'est pourquoi elle y resta jusqu'au mois d'avril 1666. L'Évêque de Toul ne lui donna pas seulement la permission d'agréger cette maison à son institut, mais il consentit encore qu'elle reçût les autres maisons religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît de son diocèse qui voudraient aussi l'embrasser ; ce qui l'obligea de rester encore deux ans dans ce pays.

Elle revint à Paris au mois de mai de l'année 1668, et elle

fut obligée presque aussitôt de s'en retourner en Lorraine pour mettre l'adoration perpétuelle dans l'abbaye de Notre-Dame de la Consolation de Nancy. C'est un point essentiel de l'institut de n'admettre jamais d'Abbesse ni de Supérieure perpétuelle dans aucune maison, n'étant pas même permis à aucune Religieuse de cet Ordre d'accepter ni abbayes, ni prieurés perpétuels. C'est pourquoi avant que d'agréger l'abbaye de Nancy à l'institut, la Mère Mechilde obtint du Pape et du duc de Lorraine Charles IV, l'extinction du titre abbatial de cette maison.

Madame la duchesse d'Orléans, Marguerite de Lorraine, comme exécutrice du testament de la princesse Catherine de Lorraine, sa tante, qui avait fondé cette abbaye, se trouvait chargée de pourvoir à la subsistance des Religieuses qui y demeuraient, et de les secourir dans leurs besoins. Il y avait plusieurs années que cette princesse avait formé le dessein de fonder un monastère de l'institut de l'adoration perpétuelle dans Nancy, ville de sa naissance ; mais parce que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'exécuter ce dessein pendant sa vie, elle avait fait une donation à la Mère Mechilde de la somme de dix mille écus payable après sa mort. Cette princesse, voyant l'union qui avait été proposée de cette abbaye à l'institut, consentit que cette somme y fût appliquée, ce qui fut accepté par notre fondatrice, qui, par cet accord, se trouva chargée des dettes et de l'entretien des Religieuses de Nancy ; ce qui ne servit qu'à augmenter ses peines et ses croix ; car, comme nous l'avons déjà dit, ces dix mille écus n'étaient payables qu'après la mort de la duchesse d'Orléans. Elle partit de Paris au mois de Décembre 1668, et arriva à Nancy au mois de février de l'année suivante. Le duc de Lorraine secondant les pieuses intentions de la duchesse d'Orléans, sa sœur, donna tous ses soins et se servit de son autorité pour faire réussir cette union. L'adoration perpétuelle fut établie dans cette abbaye, qui quitta en même temps ce titre pour laisser la liberté d'élire une prieure tous les trois ans.

Cet institut se multiplia encore dix ans après cette union

par l'établissement d'un nouveau monastère dans la ville de Rouen ; il s'en fit un second à Paris en 1680. Celui de Caen, dont nous avons parlé, et où la Mère Mechthilde avait été Supérieure, embrassa l'étroite observance de la règle de saint Benoît, et renonça à la mitigation pour recevoir aussi l'institut qui y fut établi l'an 1685. La reine de Pologne, Marie Casimire, épouse de Jean III, fit venir de ces Religieuses, l'an 1687, pour établir cet institut dans son royaume, et les plaça dans la ville de Varsovie. L'an 1688, la princesse de Meklenbourg, dame de Châtillon au diocèse de Sens, y fonda un autre monastère de cet institut, et vers l'an 1695, l'on proposa de faire un nouvel établissement dans la ville de Dreux au diocèse de Chartres ; mais plusieurs difficultés le firent différer jusqu'en l'année 1700. Ainsi la Mère Mechthilde n'eut pas la consolation de voir ce dernier achevé ; mais c'est beaucoup que, de son vivant, elle ait fait elle-même neuf établissements.

Il ne lui restait après tant de travaux pour la gloire de Dieu, tant de soumissions à ses ordres, dans les croix, dans les peines et dans les persécutions qui lui avaient été suscitées, après la patience extraordinaire avec laquelle elle avait enduré les maladies dont elle avait été affligée pendant presque toute sa vie, et enfin, après la pratique de toutes sortes de vertus, que d'en aller recevoir la récompense dans le ciel : c'est ce qui arriva le 6 avril 1698, étant morte dans son premier monastère de Paris, à l'âge de 83 ans et six jours. Son corps fut mis dans un cercueil de plomb et fut enterré dans la chapelle de saint Joseph, qu'elle avait choisi pour l'un des protecteurs de son Ordre.

Les Religieuses de ce monastère ont pris soin de recueillir les mémoires de sa vie qu'elles veulent donner au public ; l'on y verra des choses merveilleuses touchant ses communications avec Dieu et les grâces particulières qu'elle en a reçues. Je ne les ai pas rapportées pour ne pas m'éloigner des bornes que je me suis prescrites, ce qui fait que j'ai aussi passé sous silence toutes les mortifications et les austérités qu'elle a exercées sur son corps, aussi bien que quelques miracles

qui ont été faits après sa mort et qui sont décrits dans sa Vie.

(HÉLYOT.)

## LE VÉNÉRABLE CURÉ CANTAT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Monsieur Cantat, curé de la Nocle, diocèse d'Autun, aujourd'hui de Nevers, fut expulsé de sa paroisse pour avoir refusé le serment schismatique. Quoiqu'il n'eût que quarante-cinq ans, ses infirmités ne lui permettant pas de s'exiler, on l'enferma dans la maison de réclusion de Nevers avec M. Boussière dont nous honorons la sainte mort le 3 avril. Il fut comme lui conduit à Nantes où tant de prêtres avaient déjà été noyés, et on les mit à fond de cale d'une galiote hollandaise qui devait leur servir de prison.

Les souffrances de ces généreux confesseurs différèrent peu de celles des quarante soldats de Cappadoce qui furent jetés nus dans un étang glacé. Privés de la majeure partie de leurs vêtements, exposés à l'humidité d'un affreux cachot, respirant un air pestilentiel, ils conservaient, au milieu de tant de maux, une patience héroïque. « Nous sommes, écrivait l'un d'eux, les plus malheureux des hommes et les plus heureux des chrétiens. » L'espoir de se réunir bientôt à leur divin Maître les consolait, et leur inspirait même une sainte allégresse. Comme les Martyrs de Sébaste, ils s'écriaient : « C'est à vous, Seigneur, que nous faisons le sacrifice de notre vie ; vous nous recevrez près de vous comme des victimes qui s'immolent, afin d'être admises dans le sein de votre miséricorde. »

Ce fut dans ces saintes dispositions que mourut M. Cantat, le 6 avril 1794.

(PÉQUÉGNOT.)

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame de Sales est un des sanctuaires célèbres de Bourges. On y a obtenu beaucoup de grâces, de miracles. Louis XI, qui avait foi et confiance en la très-sainte Vierge, eut recours à Notre-Dame de Sales, dans une maladie que ses médecins ne pouvaient guérir. Il commença dès lors à éprouver

du soulagement. Mais impatient de recouvrer une santé parfaite, il demanda de nouvelles prières par une seconde lettre, datée à Paris le 6 avril (la date de l'année est omise); et il obtint une guérison complète.

En reconnaissance il orna la sainte Image de Notre-Dame de Sales d'un beau treillis d'argent, qu'on admira jusqu'en 1562. Mais les Huguenots le prirent et le brûlèrent avec la sainte Statue, lorsqu'ils s'emparèrent de la ville de Bourges, où ils firent les plus odieuses profanations.

### MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête de saint Sixte, pape et martyr, qui gouverna l'Eglise du temps de l'empereur Adrien, et qui, sous Antonin le Pieux, souffrit avec joie une mort temporelle, afin d'acquiescer la possession de Jésus-Christ.

En Macédoine, les saints martyrs Thimothée et Diogène.

En Perse, cent vingt bienheureux martyrs.

A Ascalon, le supplice de saint Platonide et de deux autres saints martyrs.

A Carthage, saint Marcellin, martyr, qui, pour avoir défendu la foi catholique, fut tué par les hérétiques.

A Rome, saint Célestin, pape, qui, chassa Pélage, condamna Nestorius, évêque de Constantinople, et par l'autorité de qui le saint et universel Concile d'Éphèse fut célébré contre ce même Nestorius.

1

OCTAVO IDUS APRILIS.

Romæ, natalis beati Xysti Papæ et Martyris, qui temporibus Hadriani Imperatoris regens Ecclesiam, demum sub Antonino Pio, ut sibi Christum lucrificeret, libenter mortem sustinuit temporalem. — In Macedonia, sanctorum Martyrum Timothei et Diogenis. — In Perside, sanctorum centum viginti Martyrum. — Ascalone, passio sanctorum Platonidis, et aliorum duorum Martyrum. — Carthaginæ, sancti Marcellini Martyris, qui ob Catholicæ fidei defensionem ab hæreticis occisus est. — Romæ, sancti Cælestini Papæ, qui Nestorium Constantinopolitanum Episcopum damnavit, Pelagiumque fugavit : cujus etiam auctoritate sancta universalis Synodus Ephesina adversus eundem Nestorium celebrata est. — In Hiberniâ, sancti Celsi Episcopi, qui beatum Malachiam in Episcopatu præcessit. — In Dania, sancti Gulielmi Abbatis, vita et miraculis clari.

En Irlande, saint Celse, évêque, prédécesseur de saint Malachie dans l'épiscopat.

En Danemark, saint Guillaume, abbé, illustre par la sainteté de sa vie et par ses miracles.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Amand de Gisalbe, du sixième siècle, honoré à Bergame.

Saint Philarète, de l'Ordre de Saint Basile, honoré à Palerme.

Saint Bercam (Bertichamus) évêque des Orcades au huitième siècle.

Saint Firme, martyr à Nicomédie, sous Dioclétien.

Sainte Bettélina, de qui l'histoire est perdue. Ses reliques, vénérées au monastère de Croyland en Angleterre, furent brûlées en l'an 870, par les Danois, qui avaient tué tous les Religieux et mis le feu à leur maison.

Saint Lisold, anglais, qui se sanctifia en France au neuvième siècle et laissa ses reliques à Breteuil, honoré dans le Beauvaisis.

La Bienheureuse Jeanne de Signa, vierge du Tiers-Ordre de Saint François, béatifiée le 2 juin 1851.

Le Bienheureux Notker, moine de Saint-Gall, auteur du Martyrologe qui porte son nom, mort en 912.

Saint Ménalque, oncle de saint Livin, patron de Gand, au septième siècle.

Le Bienheureux Manassès, évêque de Troyes, mort en odeur de sainteté le 6 avril 993.

Le Bienheureux Henri, moine de Villers, de l'Ordre de Cîteaux.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Pierre-Henri Boucquel de Lagnicourt, prêtre-chanoine d'Arras, mis en reclusion et condamné à mort avec cinq autres prêtres, par le tribunal révolutionnaire, exécuté à Arras, le 6 avril 1794.

François Lamoral de Buissy, prêtre de l'Artois, condamné à mort comme réfractaire, exécuté le 6 avril 1794.

Dom Chézeau, jeune Bénédictin de Bourges, eut la faiblesse de prêter le serment à la constitution civile du clergé, et n'en fut pas moins transporté à Nantes, où il mourut à fond de cale de la galiote hollandaise le 6 avril 1794.

Charles Louis Ghislain France de Vinchy, prêtre d'Arras, exécuté avec Boucquel, le 6 avril 1794.

Étienne Clément, prêtre de Lyon, pour refus de serment à la constitution civile du clergé, guillotiné à Lyon, le 6 avril 1794.

Réné Clément, prêtre du diocèse d'Angers, pour les mêmes motifs, exécuté à Rennes, le 6 avril 1794.

Antoine Christophe Malbaux, prêtre d'Arras, guillotiné à soixante-neuf ans, dans sa ville, le 6 avril 1794.

Alexis Augustin Stanislas Leroux du Châtelet, prêtre d'Arras, exécuté le même jour.

Philippe Guillaume Alphonse Hardain, prêtre d'Arras, exécuté le même jour.

Gaudin (prénoms inconnus), curé de Laurenon au diocèse de Saint-Brieuc, arrêté pour refus du serment révolutionnaire comme il portait à un malade le saint Viatique et fusillé sur le champ, le 6 avril 1797.



## SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

**Saint Hégésippe l'historien.** — Saint Aphraate, solitaire. — Saint Don ou Dodon, martyr des Vandales. — Saint Christien ou Chrétien de Douai. — Saint Georges, évêque de Mitylène. — Le Bienheureux Walter ou Gauthier, moine de Cluny. — Saint Aybert, religieux et reclus. — Le Bienheureux Herman-Joseph de l'ordre de Prémontré. — La Vénérable Mère Elvire de Ville-Seiche — Le Vénérable Père Edouard Oldecorn, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT HÉGÉSIPPE, L'HISTORIEN.

Hégésippe, le premier des écrivains ecclésiastiques qui ait entrepris d'écrire l'histoire de l'Eglise après saint Luc, était Juif d'origine, mais converti à la foi de Jésus-Christ. Il vivait en un temps très-rapproché de celui des Apôtres : et selon saint Jérôme il n'était pas moins l'imitateur de leurs vertus et de leur vie que de leur manière de parler.

Il paraissait avec distinction, dès le temps de l'empereur Adrien, parmi ceux qui défendaient la vérité contre les hérétiques, de vive voix et par leurs écrits. Il n'était pas moins animé contre les païens qui attaquaient la religion chrétienne ; et loin de leur laisser aucun avantage sur lui, il les réduisait ordinairement à l'impossibilité de pouvoir défendre leur culte, et il contribuait ainsi à leur conversion.

On ne voit pas qu'il ait eu aucun emploi qui l'obligeât à résider en un lieu plus qu'en un autre ; il fit plusieurs voyages dans les provinces de l'empire, pour conférer avec les hommes apostoliques et connaître ceux qui avaient conversé avec les Apôtres.

Il apprit les origines de chaque église, la propagation et l'accroissement de la foi, la conformité de la doctrine que tenaient les Évêques qui avaient succédé aux premiers disciples de Jésus-Christ. Il fut particulièrement satisfait du séjour qu'il fit à Corinthe, et des entretiens édifiants qu'il eut avec Prime évêque du lieu et avec les fidèles de la ville.

Il fit aussi un voyage à Rome au temps du Pape Anicet, sous le règne d'Antonin. Il y demeura près de vingt ans, jusqu'au pontificat du Pape Éleuthère, qu'il avait connu diacre de l'Église Romaine sous Anicet.

Durant ce long séjour à Rome, il recueillit et mit en ordre la doctrine apostolique, reçue de main en main dans cette église sans corruption et sans altération depuis saint Pierre jusqu'à saint Anicet. Mais au lieu de publier cet écrit à part, il l'employa depuis à composer le corps de son histoire, avec les autres mémoires que lui avaient donnés les Évêques qu'il avait consultés dans le cours de ses voyages.

Il divisa cette histoire en cinq livres, dans lesquels il renfermait, selon l'ordre des temps, tout ce qui s'était passé dans l'Église depuis la Passion de Jésus-Christ jusqu'au temps où il écrivait, qui était celui d'Éleuthère élevé sur le Saint-Siège après la mort de Soter successeur d'Anicet. C'était un recueil sincère des traditions apostoliques, où brille la foi de son auteur, et l'amour qu'il avait pour la vérité et pour l'Église. Il était écrit d'un style simple, car, bien qu'Hégésippe fût savant, il s'attachait à imiter la manière d'écrire des Apôtres, aussi bien que leur vie.

On ne doit pas douter que cet ouvrage ne fit honneur à l'Église, et qu'il ne fût même d'une grande utilité pour les fidèles. Cependant Dieu a permis qu'il se soit perdu, et il ne nous en reste que quelques fragments insérés dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, par lesquels nous ne pouvons pas juger si quelques critiques ont eu raison de conjecturer que cet ouvrage était peu exact.

On y entrevoit plus évidemment que le dessein d'Hégésippe était de montrer aux hérétiques la vérité de la doctrine catho-

lique, en leur faisant voir qu'elle était la même partout, qu'elle s'enseignait avec une parfaite uniformité dans toutes les églises particulières, et qu'elle s'y était toujours enseignée de même depuis les Apôtres.

Saint Hégésippe mourut fort âgé sur la fin du règne de Marc-Aurèle, ou vers le commencement de celui de Commode, après avoir édifié et soutenu l'Église par la sainteté de sa vie, et par sa doctrine, pendant plus de cinquante ans.

Les Martyrologes des Latins font mention de lui depuis le neuvième siècle, avec l'éloge qu'ils en ont emprunté de saint Jérôme, et marquent sa fête au septième jour d'avril. Le Martyrologe romain semble supposer qu'il est mort à Rome.

Il courut dans le monde une histoire de la ruine de Jérusalem en cinq livres sous le nom d'Hégésippe, dont on prétend que saint Ambroise de Milan est le traducteur latin : mais il suffit d'avertir que l'auteur est plus de deux cents ans postérieur au Saint qui nous occupe, et que ce n'est qu'une compilation tirée de Joseph l'historien.

### SAINT APHRAATE,

SOLITAIRE.<sup>1</sup>

La grâce et la miséricorde de Jésus-Christ éclatèrent merveilleusement dans saint Aphraate, en le retirant du sein du paganisme pour en faire un des plus excellents solitaires qui aient fleuri de son temps, soit à Édesse, soit à Antioche. Il était Persan de naissance, d'une famille illustre, mais idolâtre, et même de la race des mages, c'est-à-dire de ceux qui, dans le pays, étaient les maîtres de l'idolâtrie, et les plus opposés à la religion chrétienne. L'éducation qu'il reçut fut conforme à l'impiété dont ses parents faisaient profession ; mais il eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité, et il l'embrassa avec tant d'ardeur, qu'il se dévoua tout entier à en suivre les plus parfaites maximes.

Il abandonna pour cela sa patrie sans se mettre en peine de

<sup>1</sup> Théodoret, *Vit. PP.*

la grandeur de sa maison ; et comme il avait préféré la foi à l'erreur, il préféra aussi la pauvreté évangélique à l'opulence dont il eût pu jouir dans le siècle. Il aima mieux, dit Théodoret, habiter une terre étrangère que de demeurer avec ceux de sa nation, qu'il voyait avec horreur professer des dogmes détestables. Sa première retraite fut auprès d'Édesse dans la Mésopotamie, où ayant trouvé une maisonnette hors de la ville, il s'y enferma avec une sainte joie, et y entreprit un saint et généreux combat contre ses passions, travaillant sans cesse ainsi qu'un habile jardinier, à arracher de son âme les épines des vices, et la cultivant par de saintes pratiques, afin de présenter à Jésus-Christ des fruits de vertu dignes de lui être offerts.

Théodoret dit qu'il vint ensuite à Antioche, alors agitée avec violence par l'orage de l'hérésie. Comme cette ville se trouva dans ce triste état depuis que saint Eustache en avait été chassé en 334 jusqu'à la mort de l'empereur Valens, qui arriva en 378, on ne peut pas dire positivement en quel temps il s'y rendit. Il semble que ce fut sous le règne de Julien l'apostat, et avant celui de Jovien, qui dura peu ; du moins il était avant que Valens commençât à y persécuter les catholiques.

Il s'établit en y arrivant, auprès de la ville, et à l'aide de quelques leçons qu'il prit de la langue grecque ; car il ne savait auparavant que celle de son pays, il trouva le moyen de se faire entendre et de parler de Dieu avec cette abondance de grâces dont le Saint-Esprit avait rempli son âme ; vérifiant en soi, dit Théodoret, cet oracle de l'Apôtre : *Quoique je ne sois pas éloquent, je ne manque pas de science*. En effet, bien que le mélange qu'il faisait de sa langue naturelle avec ce qu'il savait de la grecque, rendit son langage à demi-barbare, il faisait si bien comprendre ses pensées qu'il puisait dans la source de la vérité, qu'il y avait presse à le venir voir pour entendre ses discours pleins d'une piété solide ; et non-seulement le peuple, mais encore les magistrats, les gens de guerre, les savants, et enfin les personnes de toute condition, venaient

l'écouter avec empressement, les uns se tenant dans le silence pour ne rien perdre de ses saints avis, et les autres lui faisant des questions qui lui donnaient occasion de parler davantage pour la gloire de Dieu et l'édification de tous les assistants.

Il s'était fait une loi inviolable de n'introduire que des hommes dans sa cellule, et quant aux femmes il ne leur parlait que hors de la porte. Il ne voulut point non plus recevoir personne pour demeurer auprès de lui, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, donnant pour raison qu'il aimait mieux se servir lui-même que d'être servi par un autre. Et enfin il ne reçut jamais ni pain, ni d'autre nourriture, ni habit de qui que ce fût, excepté d'un seul de ses amis qui lui apportait ce qui lui était nécessaire, ce qui se réduisait à très-peu de chose ; car il ne mangeait qu'un peu de pain après le soleil couché, jusqu'à ce que dans son extrême vieillesse il y ajouta quelques herbes.

Anthème, qui fut depuis préfet en 405, et un magistrat des plus puissants et des plus estimés de son temps, étant revenu de son ambassade de Perse, lui apporta une tunique et lui dit pour l'obliger de l'accepter : « Mon Père, vous savez qu'on aime naturellement sa patrie, et que les fruits qu'elle produit sont toujours agréables : voici donc une robe que je vous apporte qui est faite en Perse ; je vous prie de l'accepter et de me donner votre bénédiction. » Il la prit et la mit sur son siège, et après quelques discours sur d'autres sujets, il lui dit qu'il y avait quelque chose qui lui causait de la peine, et qu'il ne savait à quoi se déterminer.

Anthème lui demanda ce que c'était, et il lui répondit : « Je me suis fait une loi de n'avoir jamais qu'un compagnon avec moi, ne pouvant souffrir que nous soyons plus de deux dans cette cellule ; or il y a seize ans que j'en ai un dont je suis très-content, et voilà qu'il en est venu un second de mon pays qui me presse beaucoup de le recevoir et de congédier l'autre. Je n'en ai aucun sujet, et il me paraît dur de le renvoyer après qu'il a demeuré tant de temps avec moi ; c'est ce qui m'occupe l'esprit et me donne de la peine. » — « Certes, mon

Père, vous avez raison, lui dit Anthème, qui ne pensait point au but où le Saint visait ; car, pourquoi mettriez-vous dehors celui qui vous a servi longtemps, comme s'il avait fait quelque faute, pour en recevoir un autre en sa place dont vous ne connaissez ni les mœurs, ni le caractère, et seulement sous prétexte qu'il est de votre pays ? »

« Vous me dispenserez donc, lui dit Aphraate, de recevoir la robe que vous m'avez apportée de mon pays, puisque n'étant pas en usage d'en avoir deux, je suis très-content de celle qui me sert depuis tant d'années, et que vous avez jugé vous-même que je devais la préférer pour cette raison à celle que vous me présentez. » Anthème admira la manière ingénieuse dont le Saint s'excusa d'accepter son présent, et fut obligé d'avouer qu'il n'avait rien à y répliquer.

Il faut le suivre à présent dans les travaux auxquels il s'engagea volontairement pour le soutien de la foi orthodoxe. L'empereur Valens, grand fauteur des ariens, comme nous l'avons dit, ayant tourné ses armes contre les catholiques quoiqu'ils fussent ses propres sujets, tandis qu'il laissait ravager impunément les terres de son empire par les Scythes et les autres barbares, le diocèse d'Antioche souffrit extrêmement de ses violences. Non-seulement il en avait exilé le pasteur comme il avait fait aux autres églises ; mais il ne voulut point que les fidèles fissent aucune assemblée, même dans la campagne, et nous en avons vu un exemple remarquable dans la vie de saint Abraham.

Saint Aphraate voyant le besoin qu'ils avaient d'être secourus, quitta sa retraite et se joignit à Flavien et à Diodore, ces deux puissants soutiens de l'église d'Antioche en l'absence de saint Méléce, leur Évêque qui avait été banni, et se mit à combattre avec le glaive de la foi, c'est-à-dire des paroles des Livres saints, ainsi que par ses miracles et la sainteté de sa vie, l'erreur d'Arius, qu'il voyait soutenue par les puissances du siècle. Il se montrait partout comme un défenseur intrépide pour encourager et fortifier les fidèles, soit qu'ils fussent à la campagne, ou dans la ville. Il envoya aussi, de concert avec

Flavien et Diodore, Acace de Berée vers saint Julien Sabas pour le prier de venir rendre avec eux témoignage à la vérité.

La présence de l'empereur, qui se trouvait alors dans Antioche, ne l'intimida point : au contraire, il lui parla dans une rencontre avec une fermeté digne d'un homme véritablement apostolique. Voici en substance comment Théodoret le rapporte : Aphraate allant au lieu où les catholiques étaient assemblés, qui était du côté du fleuve, quelqu'un en fit apercevoir l'empereur. Il ordonna qu'on l'appelât, et quand il se fut approché, il lui dit : « Où allez-vous avec tant de précipitation ? » — « Je vais, lui répondit le Saint, prier pour tout le monde, et particulièrement pour l'empire. » — « D'où vient donc, répliqua l'empereur, que faisant profession de la vie solitaire, au lieu de demeurer en repos dans votre cellule, vous allez dans ces assemblées publiques ? » — « Prince, lui répondit le saint homme, si j'étais une vierge retirée dans une chambre, et que quelqu'un eût mis le feu dans la maison de mon père, me conseilleriez-vous de ne me donner aucun mouvement, et de la laisser consumer par les flammes ? » — « Non, sans doute. » — « Je fais donc pour la maison de Dieu ce que cette vierge devrait faire, de votre propre aveu, pour celle de son père. Vous avez mis le feu dans la maison du Seigneur, qui est notre père, et je quitte ma retraite pour tâcher de l'éteindre. Ne me blâmez donc pas d'avoir abandonné ma solitude pour un sujet si légitime ; mais blâmez-vous vous-même d'avoir causé cet incendie. En agissant comme je fais, bien loin de manquer à ma profession, j'imité les bons bergers qui rassemblent le troupeau de ceux qui sont instruits dans la piété, et qui les nourrissent de pâturages célestes. »

L'empereur se tut, et parut par son silence ne point désapprouver dans ce moment une réponse si sage et si raisonnable ; mais un de ses ennuques vomit mille injures contre le Saint, et le menaça même de le tuer. Il ne porta pourtant pas loin la peine due à son insolence ; car l'empereur voulant prendre les bains, et l'ayant envoyé pour voir si l'eau était assez tempérée, il lui prit un vertige si violent, que ne sachant

ce qu'il faisait, il se jeta dans une chaudière d'eau bouillante et y fut étouffé sans qu'il pût être secouru, parce qu'il était entré seul.

Valens ne le voyant point revenir, y envoya un officier, qui ne put lui en donner aucune nouvelle ; enfin plusieurs y accoururent, et après avoir cherché de tous côtés dans l'appartement et visité toutes les chaudières, ils le trouvèrent mort comme nous l'avons dit.

On en fut aussitôt instruit dans la ville, et chacun rendit gloire à Dieu qui avait vengé avec tant d'éclat saint Aphraate des injures que ce malheureux ennuque lui avait dites. L'empereur même et les ariens de sa cour en furent frappés, et dans l'étonnement où était ce prince, il changea le dessein qu'il avait de l'exiler, ne voulut plus écouter ceux qui le lui avaient conseillé, et commença à respecter sa vertu ; mais il ne se convertit pas pour cela, non plus que quand le Saint eut guéri miraculeusement un des plus beaux chevaux de son écurie qui allait périr. Aussi n'échappa-t-il pas à la vengeance divine ; car ayant perdu la bataille contre les Goths, dans laquelle il avait été blessé, comme il était hors d'état de fuir, on le porta dans une maison de paysan, où les barbares qui le poursuivaient mirent le feu sans savoir qu'il y était, et il y fut brûlé avec plusieurs autres qui s'y trouvèrent. On remarque surtout son grand chambellan, partisan furieux des ariens, et qui l'avait toujours extrêmement animé contre les catholiques. Nous aurons lieu de détailler ceci plus au long en parlant d'un saint solitaire nommé Isaac, qui demeurait auprès de Constantinople.

La paix étant rendue à l'Église par la mort de ce prince, saint Aphraate rentra dans sa retraite, où il continua les exercices de sa profession, et ne cessa, dit Théodoret, de faire des miracles. Cet historien se contente d'en rapporter deux, dont le premier fut en faveur d'une femme de condition, qui était extrêmement affligée de ce que son mari, ensorcelé par une méchante créature, préférait un amour criminel au légitime qu'il lui devait. Le Saint pria pour elle et pour son mari, lui



dit de s'oindre d'une huile qu'il avait bénite, ce qui eut l'effet qu'elle souhaitait. Le second fut qu'une nuée de sauterelles s'étant répandue dans la campagne et y ravageant tout, un pauvre homme, mais plein de piété, qui n'avait qu'une pièce de terre pour entretenir sa famille et payer la taille à l'empereur, vint le supplier de le préserver de ce fléau par ses prières ; sur quoi le Saint lui donna de l'eau bénite, avec ordre d'en arroser les extrémités de son champ, ce qui réussit si bien, qu'on voyait ces insectes voler autour du champ sans y entrer, comme en étant repoussés par la force de la prière du Saint.

Théodoret dit qu'étant encore jeune, sa mère le conduisait chez lui pour recevoir ensemble sa bénédiction ; il devait être alors dans une extrême vieillesse, car il était déjà très-cassé et fort âgé du temps de Valens vers l'an 375. Il fut enterré dans l'église des Martyrs au faubourg d'Antioche, où reposait le corps de saint Julien, martyr. Les Grecs font sa fête le 29 de janvier, et on l'a mis dans le *Martyrologe romain* au 7 avril.

(MARIN.)

### SAINT DON OU DODON,

MARTYR DES VANDALES.

Don ou Dodon était, à ce qu'on croit, un Apôtre de l'Évangile. Il vivait au cinquième siècle et parcourait les rivages de la Meurthe, portant aux Allemands de ces contrées la bonne nouvelle du salut. Mais il fut arrêté par les Vandales et martyrisé avec d'autres Chrétiens aux lieux où l'on a bâti ensuite un prieuré sous son patronage. Ses reliques étaient gardées et vénérées à l'abbaye de Saint-Mansuy, en Lorraine, et il est honoré le 7 avril, jour de son martyre.

### SAINT CHRISTIEN OU CHRÉTIEN,

DE DOUAI.

Ce saint prêtre, qui était attaché à l'église de Saint-Aubin de Douai, s'est illustré par sa charité envers les pauvres. On a perdu les actes de sa vie ; mais son culte et plusieurs confréries

érigées en son honneur prouvent que les fidèles ont en tout temps reconnu sa sainteté. Les femmes en travail d'enfant l'invoquent, ainsi que ceux qui souffrent des fièvres opiniâtres. On portait autrefois ses reliques aux processions de la ville, et on montrait à une petite distance de l'église de Saint-Aubin un clos appelé le jardin de saint Chrétien. Son chef était renfermé dans une châsse particulière. On ignore l'époque où il a vécu et l'année de sa mort.

On l'honorait le lundi de Pâques contre toutes les rubriques.

### SAINT GEORGES,

ÉVÊQUE DE MITYLÈNE.

Mitylène, dans l'île de Lesbos, avait dans les dernières années du huitième siècle, un saint Évêque, nommé Georges. Issu d'une famille noble et riche, il ne voyait dans cet avantage que le bonheur de venir en aide aux pauvres, qui seuls avec Dieu occupaient tout son cœur.

Il était en tout fidèle à l'Église ; et quand Léon l'Arménien fit schisme en détruisant les saintes Images, il s'unit contre lui, à tous les Prélats fidèles. Alors le tyran impie l'enleva de son Siége pour l'exiler dans la Chersonnèse auprès du Pont-Euxin. Le saint Évêque y mourut le 7 avril de l'an 816.

### LE BIENHEUREUX WALTER OU GAUTHIER,

MOINE DE CLUNY.

On honorait en ce jour au monastère de Cluny, la mémoire de Walter ou Gauthier. Le Martyrologe bénédictin lui donne le titre de Bienheureux ; Du Saussay en fait aussi mention ; toutefois on ne lui rend aucun culte public.

Il fut l'un des nombreux disciples de saint Odilon, abbé de Cluny. Les leçons et les exemples de cet excellent maître le portèrent facilement à la perfection. On rapporte qu'il était d'une très-petite taille, mais d'une éminente vertu ; humble, simple, innocent, et dévoué de cœur aux observances monastiques.

Raoul Glaber, moine de Cluny, qui a écrit la chronique de

cette époque par ordre de saint Odillon, rend un beau témoignage à la sainteté de Gauthier : « Il mourut, dit-il, au commencement de la nuit du grand samedi, veille de la résurrection de Notre Seigneur. Une multitude innombrable se pressait alors autour de l'abbaye pour passer cette nuit sainte en prières. Or, au moment, où Gauthier s'endormit dans le Seigneur, on vit une immense colonne de feu s'étendre depuis le faite du monastère jusqu'au ciel. »

Tous les témoins de ce prodige en conclurent que Dieu voulait faire partager à l'âme du saint Religieux la gloire de sa résurrection, et montrer à cette foule de peuple combien la voie du ciel est éclatante et lumineuse, après l'obscurité de cette vie.

Le Martyrologe bénédictin ajoute au récit du même miracle, cette édifiante réflexion : « La grâce divine a permis que cet humble Religieux, qui avait paru si petit aux yeux des hommes, devint comme une magnifique colonne de l'Ordre de Saint-Benoît ; colonne fondée sur l'humilité, et s'élevant jusqu'au comble de la gloire céleste par le mépris et l'abaissement<sup>1</sup>.

### SAINT AYBERT,

RELIGIEUX ET RECLUS<sup>2</sup>.

Saint Aybert naquit au village d'Espéan, près de Tournai. Son père était un homme d'armes appelé Albalde, sa mère avait nom Elvide. Ils vivaient dans une honnête aisance et dans la pratique des vertus chrétiennes. Le jeune enfant trouva dans la maison paternelle les exemples les plus capables de le porter vers le bien ; aussi les inclinations heureuses que la grâce et la nature avaient mises en lui se développèrent aisément sous cette sage direction. Tout petit encore, il aimait à s'imposer des privations et des pénitences pour plaire à Dieu. Presque chaque nuit il se levait pour adresser au ciel sa prière, et faire sur la terre nue un grand nombre de genuflexions. Cette fer-

<sup>1</sup> Emprunté au Légendaire d'Autun, de M. l'abbé Péquignot.

<sup>2</sup> Emprunté à M. l'abbé Destombes.

veur extraordinaire, qu'on pourrait dire immodérée si elle n'avait été inspirée à ce pieux enfant par un mouvement du Saint-Esprit, semblait croître en lui de jour en jour.

Toutefois il ne put se livrer longtemps à ces mortifications nocturnes sans éveiller l'attention de ceux qui l'environnaient. Des serviteurs de sa maison le surprirent une fois dans ce pieux exercice ; dès ce jour l'enfant chercha un autre lieu, où il pût, sous les regards de Dieu seul, accomplir ses actes de pénitence. Pour cela il choisit l'étable dans laquelle étaient renfermés les troupeaux de son père. C'est là que prosterné en prière, il livrait son âme innocente aux ardeurs de l'amour divin et s'appliquait à des œuvres de mortification. Les jeûnes les plus austères ne l'effrayaient point, mais il avait toujours soin de prendre quelque peu de nourriture, afin de pouvoir répondre qu'il avait mangé, si on venait à l'interroger.

Cet admirable enfant, si dur envers lui-même, était d'une charité inexprimable à l'égard des pauvres. Il leur donnait ses petites épargnes, les aliments qu'il se refusait à lui-même et les douceurs qu'il recevait parfois de sa pieuse mère. Souvent aussi, quand dans les champs il gardait les troupeaux de son père, on le voyait, au premier son de la cloche, courir avec empressement vers l'église, pour offrir à Dieu ses adorations et ses prières, et appeler sur sa tête les bénédictions célestes. Le Seigneur avait préparé lui-même le vertueux Aybert à la vie d'abnégation et de sacrifice par laquelle il voulait en être glorifié. L'énergie de sa vertu, la force de sa volonté, et le désir de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ disposaient le jeune pénitent à embrasser un genre de vie extraordinaire. Voici la circonstance aussi simple que touchante dont Dieu se servit pour lui en faciliter l'accomplissement.

Un jour que le pieux Aybert était dans la maison paternelle, il entendit passer dans la rue un homme qui, pour obtenir quelques aumônes, chantait une religieuse complainte. La romance populaire rappelait cette touchante histoire du reclus saint Thibaud, jeune homme de l'illustre famille des comtes de Champagne, qui avait préféré la sainte pauvreté de Jésus-

Christ aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs que le monde lui promettait, et qui mourut à l'âge de trente-trois ans dans un désert, où sa piété et son esprit de pénitence l'avaient porté à se retirer, auprès de Vicence en Italie. En entendant ces couplets empreints d'une douce mélancolie et d'une religieuse simplicité, Aybert se prit à réfléchir, et la grâce agissant alors plus puissamment sur son âme, il résolut d'imiter le vertueux Thibaud et de mener comme lui une vie solitaire et pénitente.

A quelque temps de là, Albalde, son père, recevait dans sa demeure un pèlerin et lui donnait l'hospitalité. Le jeune Aybert, édifié de la piété de cet homme, lui parla avec beaucoup de confiance et d'abandon. Le pèlerin, à son tour, l'entretint d'un saint prêtre qui habitait une solitude peu éloignée de là et où il pratiquait les plus sublimes vertus. Ce prêtre, appelé Jean, était un Religieux du monastère de Crespin, qui avait reçu de ses Supérieurs la permission de vivre en reclus dans une petite cellule. Satisfait de ce qu'il venait d'apprendre, Aybert résolut de quitter le monde pour aller vivre avec ce saint prêtre et se mettre sous sa conduite. Celui-ci le reçut avec une joie inexprimable et reconnut bientôt dans son jeune et vertueux compagnon une âme privilégiée, sur laquelle le Seigneur avait de grands desseins. Animés tous deux des mêmes désirs, tous deux affamés de souffrances et de mortifications, ils commencèrent à vivre dans une parfaite harmonie de sentiments et de volontés. Qui pourrait dire les austérités effrayantes qu'il s'imposaient, les prières longues et fréquentes qu'ils adressaient au ciel? N'ayant souvent pour nourriture et pour boisson que les racines des champs et l'eau des fontaines ou des rivières, ils trouvaient dans ces mortifications une source abondante de consolation et de joie spirituelle.

L'abbé du monastère de Crespin, témoin de ces actes de vertu qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer ainsi que tous ses frères, était rempli de respect pour les deux saints cénobites. Aussi les affaires de sa communauté l'ayant appelé à Rome vers cette époque, il ne crut pas pouvoir choisir de meilleurs compa-

gnons de son pèlerinage. Le prêtre Jean et saint Aybert acceptèrent avec joie la proposition qu'il leur faisait et qui leur donnait l'occasion tant désirée d'aller vénérer le tombeau des saints Apôtres. Tous trois alors offrant au ciel les fatigues et les incommodités d'un si long voyage, se mirent en chemin en louant Dieu. Les pieds nus, le corps couvert d'un cilice, n'ayant que quelques pièces de monnaie pour se procurer les choses les plus indispensables, ils marchaient avec une modestie religieuse et exemplaire, supportant avec un inaltérable courage les peines de tout genre auxquelles ils étaient exposés.

En arrivant à Rome les trois pieux pèlerins apprirent que le Souverain Pontife Urbain II était à Bénévent. L'abbé Reinier alla seul auprès de lui ; le prêtre Jean qui était malade se rendit au monastère de Vallombreuse avec saint Aybert, qui lui servait de guide et de soutien. Ils furent grandement édifiés de l'affectueux empressement avec lequel on les reçut, de la parfaite régularité qui régnait dans cette maison, et de l'esprit de pauvreté, d'humilité et de recueillement qu'ils remarquaient dans tous les Religieux. Quand l'abbé Reinier fut venu les rejoindre, ils témoignèrent tous ensemble aux Religieux Italiens leur reconnaissance pour les bons services qu'ils en avaient reçus, et se remirent en chemin vers la France.

De retour en Hainant, saint Aybert pria l'abbé Reinier de l'admettre dans son monastère au nombre des Frères. Sa demande fut reçue avec joie et le pieux reclus devint dès le premier jour un Religieux exemplaire. Ses vertus jusqu'alors presque ignorées éclatèrent aux yeux de tous, et elles excitèrent une admiration si unanime parmi ses frères, qu'ils demandèrent bientôt qu'on lui confiât les charges de prévôt et de cellérier. L'homme de Dieu s'en acquitta de la manière la plus satisfaisante. « Toujours on le voyait occupé des intérêts de la communauté, recherchant le bien en toutes choses. Il rendait avec joie le devoir de l'hospitalité, et se montrait aussi libéral envers les pauvres qu'il était sévère et économe pour lui-même. Il aimait par-dessus tout la paix et la concorde entre les

Frères, et détestait les murmures, les médisances et toutes les fautes de même nature. »

La vie de saint Aybert ne fut pas moins mortifiée dans le monastère que dans sa cellule. Il ne prenait de nourriture qu'une seule fois le jour, ne mangeait ni viande, ni laitage, ni poisson, portait un rude cilice sur sa chair et n'avait que quelques planches pour reposer durant la nuit. Le chaud, le froid, la faim, la soif, toutes les incommodités devenaient pour lui autant d'occasions de souffrances, de joie et de mérite. Telle fut la vie admirable de ce Saint durant les vingt-cinq années qu'il passa au monastère de Crespin.

Les hommes que Dieu remplit de son esprit, et à qui il inspire des œuvres extraordinaires de pénitence et de mortification, en deviennent insatiables, comme le sont des plaisirs coupables ceux qui s'abandonnent à l'esprit du siècle et à ses suggestions criminelles. Aussi n'est-on pas étonné en voyant saint Aybert, dont la vie était déjà si austère, et qui avait acquis tant de mérites pour le ciel, demander à son abbé la permission d'aller terminer ses jours dans un désert, à peu de distance du monastère. Lambert et tous ses Religieux eurent de la peine à se séparer d'un confrère si fervent et si précieux dans la communauté ; mais la volonté de Dieu se manifestait d'une manière si sensible que, malgré toute la douleur qu'ils en ressentaient, ils ne purent s'opposer aux desirs du généreux Aybert. Il partit donc, et s'enfonçant dans un lieu désert, il commença à y mener une vie pénitente, sous la direction de son abbé à qui il voulut toujours rester attaché.

Il serait impossible d'exprimer les austérités effrayantes que s'imposait le pieux cénobite dans cette solitude, où il n'avait pour témoins de ses actions que Dieu seul et ses Anges. Il y avait déjà trois ans qu'il y vivait, ne sortant que pour aller entendre la sainte Messe, lorsque, dans un débordement des eaux, sa demeure fut tellement environnée, que personne ne pouvait plus en approcher pour lui porter sa nourriture. Ce n'était pas là ce qui l'affligeait alors ; mais bien de ne pouvoir plus participer aux divins Mystères. Dans cette extrémité,

l'homme de Dieu s'adressa à la très-sainte Vierge : « O Marie, s'écriait-il, sainte Vierge des vierges, vous qui, en mettant au jour le Fils de Dieu, avez apporté la joie au monde près de périr ; vous qui êtes la fontaine de miséricorde et de charité, venez au secours d'un malheureux qui n'a plus de pain pour se nourrir et qui ne peut assister au saint Sacrifice de la Messe. » Quelques moments après avoir adressé au ciel cette prière pleine de foi et de confiance, le pieux anachorète sentit un doux sommeil s'emparer de ses sens : puis tout à coup la sainte Vierge, accompagnée d'une multitude de jeunes vierges, se présenta à lui : « Je suis la Vierge Marie que vous avez pieusement invoquée, dit-elle en l'abordant, que désirez-vous ? » Aybert, lui répondant aussitôt, dit : « Venez au secours d'un pauvre pécheur, en lui accordant ce que vous savez lui manquer. » « Croyez-vous, lui dit alors la sainte Vierge que le Dieu tout-puissant puisse vous nourrir sans pain ? » « Oui, je le crois, ô ma Souveraine. » La sainte Vierge reprenant alors la parole lui dit aussi, pour le rassurer, de ne point s'affliger de ce qu'il ne pouvait assister à la Messe : « Toute votre vie, toutes vos œuvres sont comme un sacrifice offert à Dieu. » Ayant prononcé ces mots, elle sembla prendre un morceau de pain et le mit dans la bouche de l'homme de Dieu. Depuis ce jour, le Bienheureux Aybert ne sentit plus le besoin de prendre du pain, et pendant les vingt-deux ans qu'il vécut encore, il ne se nourrit que de racines, d'herbes ou d'autres aliments semblables.

A ces mortifications déjà si grandes, le serviteur de Dieu en ajoutait encore beaucoup d'autres, capables d'effrayer notre délicatesse. Son corps était toujours couvert d'un rude cilice, et durant la nuit il n'avait que quelques planches pour reposer, et un autre cilice sur lequel il plaçait la tête. Non-seulement pendant vingt-deux ans il ne prit plus de pain pour sa nourriture, mais il se priva même d'eau pendant vingt années. Dieu, en présentant au monde un exemple si extraordinaire de pénitence, voulait frapper l'esprit des peuples et montrer la puissance de sa grâce dans les âmes. Il fut facile de s'en con-



vaincre bientôt en voyant les fruits de salut qu'opéra saint Aybert dans sa petite cellule. La réputation de l'humble cénobite se répandait en tous lieux, et l'on venait déjà en foule vers lui pour recevoir ses instructions et ses sages conseils. L'Évêque de Cambrai, Burchard, voyait avec bonheur cet empressement de ses ouailles vers un homme, dont la vie si admirable et si sainte devait produire tant de bien dans les âmes. Lui-même voulut le faire entrer dans les Ordres sacrés, et lui conféra successivement le sous-diaconat et le diaconat. Saint Aybert, par le conseil de personnes prudentes, avait reçu quelque temps auparavant l'Ordre d'Acolyte. Voyant que l'empressement des peuples de la contrée vers le pieux solitaire ne faisait qu'augmenter, Burchard l'appela de nouveau près de lui et lui donna la prêtrise afin qu'il pût rendre de plus grands services.

La ferveur de l'homme de Dieu sembla encore redoubler dès ce moment. Tous les jours il disait deux Messes, l'une pour les vivants, l'autre pour les morts ; il récitait ensuite des prières pour le repos des âmes trépassées, y ajoutant des génuflexions multipliées, des prostrations et la récitation d'un certain nombre d'Ave Maria, pour honorer la sainte Vierge, envers qui il avait une tendre dévotion. En un mot, les prières et les saintes méditations du Bienheureux Aybert ne cessaient que quand quelqu'un se présentait pour lui demander un conseil ou quelque autre secours spirituel. Beaucoup venaient aussi vers lui pour s'accuser de leurs crimes et lui en demander le pardon. Saint Aybert était devenu en quelque sorte le grand pénitencier du diocèse de Cambrai, et il reçut, non-seulement de l'Évêque Burchard qui avait en lui une entière confiance, mais encore des Souverains Pontifes, les pouvoirs les plus étendus. Cousin, dans son histoire de Tournai, rapporte la copie d'une lettre, longtemps conservée aux archives du monastère de Crespin, et par laquelle le Pape Innocent II donnait au Bienheureux solitaire des pouvoirs extraordinaires pour entendre les confessions. Elle est conçue en ces termes : « Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son très-cher fils Aybert,

moine et reclus, salut et bénédiction apostolique. Ayant appris par un témoignage certain que vous aviez reçu de mes prédécesseurs Paschal et Honoré la faculté de donner la pénitence et l'absolution à ceux qui vous confessaient leurs péchés, Nous vous accordons, par l'autorité de Dieu, du Bienheureux Apôtre Pierre et de Nous, la même faveur ; Nous prions en même temps votre charité de se souvenir de Nous dans ses prières. Quant à la réédification de votre cellule dont vous Nous avez parlé, je prie et conjure tous ceux vers lesquels vous avez été envoyé et à qui vous remettrez leurs péchés, de vous aider de leurs aumônes. D'ailleurs Nous accordons à tous ceux qui vous viendront en aide la rémission de la quatrième partie de leur pénitence, au nom de Dieu, des Apôtres saint Pierre et saint Paul et de Nous. Nous vous accordons aussi à vous-même la faculté de célébrer la Messe, les portes ouvertes, quand même le reste du pays serait, à cause d'un forfait quelconque, soumis à l'interdit. Nous ordonnons de plus que tous ceux qui, allant ou venant, vous visiteront, jouissent d'une paix entière, et Nous déclarons excommuniées les personnes qui mettraient la main sur vous jusqu'à ce qu'elles se repentent et vous donnent satisfaction. Adieu. Donné à Reims le XII des calendes de novembre, (21 octobre<sup>1</sup>).

L'homme de Dieu comprenait toujours de mieux en mieux quelles avaient été les intentions miséricordieuses du ciel, en lui inspirant la pensée d'embrasser ce genre de vie. Aussi se consacra-t-il tout entier à l'accomplissement des œuvres du ministère sacerdotal. « Le lieu où il demeurerait, continue son biographe contemporain, était environné de toutes parts par des visiteurs, comme les villes et les châteaux que des ennemis assiègent. A peine trouvait-il le temps nécessaire pour prendre la nourriture et le repos que la nature exige. Il arriva même souvent que plusieurs, désirant lui parler en secret et n'en trouvant pas le moyen, lui faisaient à haute voix, et en présence de tous, l'aveu de leurs fautes et de leurs crimes les plus

<sup>1</sup> Boll. vii Apr. p. 679. Nota B.

horribles. Il leur répondait à chacun et leur donnait les conseils les plus salutaires..... De toutes parts arrivaient aussi vers lui des Evêques, des archidiacres, des abbés, des Religieux et d'autres personnes de toute condition..... Combien d'âmes, trompées par les artifices du démon, il retira de ses liens, lui, homme simple et de science médiocre, par le remède de la confession et de la pénitence, ou plutôt Dieu par lui!..... Et afin de résumer tout ce que j'ai déjà dit touchant ce prêtre vénérable, j'ajouterai que toute sa vie a été un martyre, un miracle, une protection pour les malheureux, une consolation pour les pécheurs, qu'elle s'est écoulée dans le travail et la pénitence, dans l'amour et la crainte de celui qui a dit : « Que celui qui veut venir après moi, se renonce soi-même, et porte sa croix et me suive. »

Même pendant sa vie, saint Aybert opéra non-seulement des conversions, mais encore des guérisons miraculeuses. On cite en particulier celle d'Arnould, frère du comte de Hainaut, Bauduin. Ce seigneur était attaqué d'une maladie grave à laquelle les médecins ne voyaient aucun remède. Plein de confiance dans la vertu du solitaire de Crespin dont il avait souvent entendu parler, il se fit transporter près de lui, et lui fit une confession de tous ses péchés. Au moment où il s'entretenait avec le saint prêtre des choses du salut, il se sentit tout à coup très-altéré et demanda quelque chose pour apaiser la soif qui le dévorait. Saint Aybert n'avait dans sa cellule que de l'eau ; il en présenta au noble comte après l'avoir bénite. A peine celui-ci l'avait-il goûtée, qu'il reconnut que cette eau était changée en vin. Presque au même moment son infirmité disparaissait et il se trouvait parfaitement guéri.

Enfin le Seigneur allait appeler saint Aybert à la récompense qui lui était due pour ses vertus éminentes, ses austérités et toutes ses autres bonnes œuvres. A l'approche de la fête de Pâques de l'année 1140, il sentit les premières atteintes de la maladie, et reconnaissant qu'il allait bientôt mourir, il fit appeler Dom Ingilbert, prieur de l'abbaye de Crespin. Il reçut de ses mains avec une touchante piété les Sacraments de l'Eglise,

et se prépara, dans une douce tranquillité, au terrible passage de l'éternité. Ce fut le jour même de Pâques, 7 avril, que saint Aybert remit paisiblement son âme à son Créateur. Le corps fut inhumé avec les plus grands honneurs par les abbés de Crespin et de Saint-Amand, dans la cellule même qui avait été si longtemps sanctifiée par sa présence, et où depuis lors furent opérés un grand nombre de guérisons et de prodiges. Cousin, dans son histoire de Tournai,<sup>1</sup> cite plusieurs faits de ce genre dont il avait été témoin, ou qui lui avaient été rapportés, avec tous les témoignages d'authenticité désirables, dans les lieux qu'il avait lui-même visités. On trouve aussi dans les Bollandistes plusieurs guérisons semblables, revêtues des attestations les plus respectables et reconnues par l'autorité diocésaine.

Le corps de saint Aybert reposa depuis à l'abbaye de Crespin, où il reçut longtemps les honneurs de la pieuse vénération des peuples. En 1609, sur la demande des magistrats et du peuple de Valenciennes, ses reliques furent transportées, avec celles de saint Landelin et de plusieurs autres Saints, autour des murs de la ville avec une pompe extraordinaire. Quelques morceaux des ossements du Saint furent distribués à différentes églises, et notamment à celle du village d'Espain, près de Tournai, où il était né.

On rencontre à peu de distance de Condé et de Crespin une chapelle, qui porte le nom de Saint-Aybert et qui a été récemment érigée en église paroissiale. Il y a aussi au village de Blaheries, entre Saint-Amand et Tournai une chapelle placée sous l'invocation de l'humble reclus, dont la mémoire se conserve précieusement dans tout ce pays. On l'invoque surtout pour la guérison de la fièvre. Les malades prennent avec confiance, pour cet effet, de l'eau d'un puits qui porte le nom du Saint. Voici une prière ancienne qu'ont coutume de réciter les personnes qui se recommandent à son intercession. « O très-saint Père Aybert, fidèle et juste serviteur du Dieu très-

<sup>1</sup> Cousin. Hist. de Tournai. T. III, chap. 44.

hant, vous qui portez secours à ceux qui ont la fièvre et donnez le remède aux personnes attaquées de diverses maladies, je vous en prie, par votre compassion accoutumée ayez pitié de moi, et rendez à la santé par vos prières celui qu'une fièvre longue et douloureuse tourmente, afin que sain d'âme et de corps, je puisse rendre des actions de grâces au Dieu tout-puissant et le servir tous les jours de ma vie. »

## LE BIENHEUREUX HERMAN JOSEPH,

DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Le Bienheureux Herman naquit à Cologne de parents fort pauvres, sous le règne de l'empereur Frédéric Barberousse. A l'âge de douze ans, il entra dans le monastère de Steinfeld, possédé par les Chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré<sup>1</sup>. Le jeûne, la mortification, l'humilité et la prière furent les moyens par lesquels il s'éleva jusqu'à la plus sublime contemplation. Il reçut du ciel des faveurs signalées, mais il fut aussi éprouvé par de longues tentations. On remarqua toujours en lui une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Le souvenir du mystère de l'Incarnation lui inspirait les plus vifs transports d'amour pour Jésus-Christ. Il était comme ravi hors de lui-même quand il récitait le cantique *Benedictus*, qui se dit à l'aulas. On ne peut dire jusqu'où il portait le désir des humiliations et des mépris. « Frappez-moi au visage, dit-il un jour à un paysan. » Celui-ci étonné lui ayant demandé pourquoi il voulait qu'il le frappât, il lui répondit : « C'est que je suis une créature remplie de péchés et d'abominations. Je ne serai jamais aussi humilié et méprisé que je le mérite. » Le Bienheureux Herman mourut le 7 avril 1236. Ce fut sa chasteté qui lui fit donner le surnom de *Joseph*. Il est honoré parmi les Saints de son Ordre en divers endroits des Pays-Bas. Son corps est à l'abbaye de Steinfeld, où il y a un autel dédié sous son invocation. On trouve de ses reliques à Anvers chez les Prémontrés, à Louvain dans l'abbaye du Parc, à Cologne chez

<sup>1</sup> Dans le duché de Juliers au diocèse de Cologne.

les Chartreux et dans l'église paroissiale de Saint-Christophe.

L'empereur Ferdinand II sollicita la canonisation du serviteur de Dieu, et l'on envoya à Rome les preuves des miracles opérés par son intercession ; mais il n'a jamais été canonisé. Son nom a pourtant été inséré au 7 avril dans le Martyrologe des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, lequel a été approuvé par le Pape Benoît IV<sup>1</sup>.

Voyez dans Bollandus, *april t. I. p.* 682, la vie du Bienheureux Herman Joseph, écrite par un Prémontré de grande vertu, ainsi que deux autres vies, et les pièces que l'on avait recueillies pour sa canonisation.

### LA VÉNÉRABLE MÈRE ELVIRE

DE VILLE-SEICHE.

Il paraît que cette pieuse femme était d'une condition distinguée, puisque après la mort de son mari elle devint fondatrice d'un monastère et que sa propre maison suffit à cet établissement.

Elle était à Cordoue, et c'est dans cette ville qu'après avoir rempli les formalités nécessaires, elle érigea sa demeure en couvent, sous le titre de Sainte-Élisabeth des Anges. Elle fut la première Abbesse de cette maison, dans laquelle elle établit la plus exacte régularité et fit fleurir les vertus.

Les succès d'Elvire dans cette communauté naissante la firent choisir pour ramener l'observance régulière dans le monastère de Sainte-Marie de Jésus. Elle s'y rendit en 1520, avec douze de ses Religieuses. La justesse de son esprit, sa douceur et, plus que tout cela, ses bons exemples, ne tardèrent pas à faire revivre dans cette maison la discipline primitive ; et à sa mort, qui eut lieu le 7 avril 1540, elle eut la consolation de voir que le ciel avait béni ses travaux et que toutes les filles qu'elle avait formées à la vie religieuse s'avançaient avec courage dans le chemin de la perfection.

<sup>1</sup> Le Bienheureux Herman Joseph a composé un commentaire sur le *Cantique des cantiques*, et plusieurs traités de piété. On doit le compter parmi les

## LE VÉNÉRABLE PÈRE ÉDOUARD OLDECORN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Edouard Oldecorn, plus connu en Angleterre, sous le nom de Hall, né en 1561 dans la province d'York, fit ses études à Reims et à Rome, où il reçut l'Ordre de prêtrise. Admis dans la Compagnie de Jésus, et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant dix-sept ans, dans la province de Worcester.

La conjuration des poudres donna occasion de l'arrêter. On l'appliqua cinq fois à la question ; mais on ne put apprendre, ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant, qu'il eût eu connaissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avait pas connu le complot avant qu'il fût public ; qu'il n'avait jamais approuvé ni pris la défense des coupables ; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606.

Il eut la consolation de réconcilier à l'Église un des criminels qui subit la mort avec lui, et qui mourut dans de grands sentiments de foi et de pénitence.

Un certain Littleton demanda publiquement pardon à Dieu et au Père Oldecorn de l'avoir injustement accusé d'être de la conspiration.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

NOTRE-DAME DE LA FOUR-CHAUD.

Les écoles publiques de Bourges qui devinrent si célèbres pendant le moyen-âge, existaient déjà au commencement du sixième siècle. Tous les enfants de la ville y étaient indifféremment admis, et les Religieux, qui dirigeaient l'enseignement, ne s'inquiétaient point si leurs élèves avaient pour parents des chrétiens, des juifs ou des païens. Car, à cette

plus célèbres contemplatifs, tels que Thomas A'Kempis, sainte Thérèse, Taulère, Harpius, Blossius, Lansperge, Hilton, etc.

époque reculée, les derniers adorateurs des idoles, les fidèles de la religion nouvelle, et les observateurs de la loi de Moïse vivaient côte à côte dans les villes soumises à la domination des Francs, jouissant d'une tolérance de fait, qui devait avoir pour résultat de les réunir tous dans la foi catholique, puisque le catholicisme seul avait un enseignement organisé, dont les enfants de toute origine profitaient également.

En l'année 527, pendant l'épiscopat de Humatus, dix-neuvième évêque de Bourges, il y avait dans cette ville un juif dont le nom n'a pas été conservé, verrier de son état et plus soucieux de s'enrichir que de toute autre chose. Cet homme avait un fils d'une douzaine d'années, qui, comme tous les autres enfants, fréquentait l'école de la ville, et puisait là, sans que son père y prît garde, avec les éléments des connaissances humaines, les premières notions de la religion catholique.

Souvent, au sortir des classes, le petit juif allait avec ses amis dans les églises ; il s'agenouillait comme eux et priait, à leur exemple, l'Enfant Jésus et la Vierge Marie, sa Mère. Il était ainsi presque chrétien, sans le savoir et sans désirer même de le devenir tout à fait par le Baptême. Or, il arriva qu'à la fête de Pâques, l'enfant juif, voyant ses camarades se rendre à la sainte Table, eut l'idée de les accompagner ; il reçut avec eux la sainte Eucharistie, et vint ensuite, comme les autres, faire sa prière devant l'image de Notre-Dame.

L'absence de son fils, ayant été cette fois plus longue que de coutume, le père lui en demanda la raison. Alors l'enfant raconta avec candeur comment il allait souvent à l'église avec les autres écoliers, comment il ne manquait jamais d'y saluer Notre-Dame, et comment ce jour-là, il s'était assis au banquet divin. A ce récit, le juif, qui, cependant, si l'on en juge d'après sa négligence à l'égard de son fils, n'était pas très-fidèle observateur de sa religion, fut pris d'un mouvement de barbare fanatisme ; il saisit son enfant, le jeta tout vif dans son four où brûlait un feu dévorant, et ajouta encore deux fagots pour redoubler l'activité de la flamme.

La femme du verrier étant survenue demanda son fils ; le



mari, sans dire un mot, lui montra le four ; alors les deux fagots, à demi-consumés, s'étant abattus, la pauvre mère vit son malheureux enfant au fond du gouffre. A ses cris d'angoisses, les voisins accoururent et tous aperçurent l'enfant qui semblait, par un prodige inexprimable, assis paisiblement et plein de vie. Tous se jetèrent sur le juif, en le voyant prendre d'autres fagots pour achever son crime ; on fit sortir l'enfant, qui était demeuré frais et n'avait rien souffert.

— J'ai été préservé, dit-il, par cette Dame qui est sur l'autel et qui est venue me garder des flammes.

L'indignation, exaltant la foule, le père juif fut en un instant jeté lui-même dans le four où il expira. Sa maison fut démolie et remplacée par une église sous l'invocation de la très-sainte Vierge, qui, à cause de cet événement, reçut le surnom de Notre-Dame du Four-chaud, ou vulgairement de la Four-chaud. Ce miracle était représenté sur la bannière et sur les tapisseries de l'église, ainsi que sur les verrières de la chapelle de Notre-Dame qui fut fondée en 1481<sup>1</sup>.

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>2</sup>.

En Afrique, la fête des saints martyrs Épiphané, évêque, Donat, Rufin et treize autres.

A Synope, dans le Pont, deux cents bienheureux martyrs.

<sup>1</sup> Emprunté aux madones de France par M. A. de Santeul, dans le magasin catholique illustré.

<sup>2</sup>

#### SEPTIMO IDUS APRILIS.

In Africa, natalis sanctorum Martyrum Ephiphanii Episcopi, Donati, Rufini, et aliorum tredecim. — Synope in Ponto, sanctorum ducentorum Martyrum. — In Cilicia, sancti Calliopii Martyris, qui sub Maximo Præfecto post alia tormenta verso in terram capite cruci affixus, nobili corona martyrii decoratus est. — Nicomediæ, sancti Cyriaci et aliorum decem Martyrum. — Alexandriæ, sancti Pelusii Presbyteri et Martyris. — Romæ, sancti Hegesippi, qui vicinus Apostolorum temporibus Romam venit ad Anicetum Pontificem, ibique mansit usque ad Eleutherium, et Ecclesiasticorum Actuum a Passione Domini usque ad suam ætatem sermone simplici texuit historiam : ut quorum vitam sectabatur, dicendi quoque exprimeret caractere. — Veronæ, sancti Saturnini Episcopi et Confessoris. — In Syria, Sancti Aphraatis Anachoretæ, qui Valentis tempore Catholicam fidem virtute miraculorum adversus Arianos defendit.

En Cilicie, saint Calliope, martyr, qui, après avoir souffert diverses tortures sous le préfet Maxime, fut crucifié la tête en bas, et honoré ainsi d'un glorieux triomphe.

A Nicomédie, saint Cyriaque et dix autres martyrs.

A Alexandrie, saint Péluse, prêtre et martyr.

A Rome, saint Hégésippe, qui, presque contemporain des Apôtres, vint à Rome trouver le Pape Anicet, et y demeura jusqu'au pontificat d'Eleuthère. Pendant son séjour il composa l'*Histoire Ecclésiastique*, depuis la Passion de Notre-Seigneur jusqu'à son temps, il l'écrivit dans un style simple, afin d'exprimer, par sa manière d'écrire, la vie de ceux qu'il imitait.

A Vérone, saint Saturnin, évêque et confesseur.

En Syrie, saint Aphraate, anachorète, qui, du temps de l'empereur Valens, défendit contre les Ariens la foi catholique par la force de ses miracles.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Saint Antoine de Tamoï, honoré comme évêque chez les Éthiopiens.

Saint Clotaire, dont les reliques étaient conservées au monastère de Saint-Jacques, près de Vitry en Champagne.

Sainte Orseline, appelée aussi Ursula, née à Parme et morte en odeur de sainteté à Vérone, l'an 440. Ses reliques sont conservées à Parme dans une chapelle qui porte son nom.

Saint Victor, saint Coprique, saint Donat, martyrs en Lybie, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme.

Saint Cyriaque, martyr avec dix autres chrétiens en 304, à Nicomédie où présidait Dioclétien.

Saint Saturnin, évêque de Vérone,

Saint Rufin, martyr en Afrique.

Le Bienheureux Évrard, comte de Nellenbourg, puis religieux bénédictin, mort à la fin du onzième siècle ; honoré à Schaffouse en Suisse.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

François-Pierre Demoy, curé de la Roche-Beaucourt, au diocèse de Périgueux, arrêté pour refus de serment en 1793, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal de la Dordogne, guillotiné le 7 avril 1794.

Léonor-Augustin Auvray, curé dans le Maine, condamné à mort par la commission militaire de Laval, comme contre-révolutionnaire, exécuté le 7 avril 1794.

## HUITIÈME JOUR D'AVRIL.

**Le Bienheureux Julien de Saint-Augustin, Frère Mineur. — Saint Denys,** évêque de Corinthe. — **Saint Édèse,** martyr à Alexandrie. — **Saint Badème,** abbé et martyr. — **Saint Perpétue ou Perpet,** évêque de Tours. — **Saint Rédempt,** évêque de Féréntino. — **Saint Gauthier,** abbé de Saint Martin de Pontoise. — **Le Bienheureux Albert,** patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'Ordre des Carmes. — **Le Bienheureux Jean Soreth,** vingt-sixième général et réformateur de l'Ordre des Carmes. — **Le Bienheureux Clément d'Osimo,** général des Ermites de Saint Augustin. — **Le Bienheureux Jérôme de Monté-Fiori,** Frère Mineur Capucin. — **La vénérable Vincentina Lomellini.** — **La Vénérable Louise Huc.** — **Mémoire de la très-sainte Vierge.** — **Martyrologe Romain.** — **Additions des autres Martyrologues.** — **Martyrologe de la dernière persécution.**

### LE BIENHEUREUX JULIEN DE SAINT-AUGUSTIN, FRÈRE MINEUR.

**Le Bienheureux Julien** était Français d'origine. Son père, **André Martinet,** avait quitté la France, où l'hérésie commençait à semer des troubles, pour échapper aux poursuites de son frère qui s'était emparé de tout le bien paternel, et qui le voulait tuer. Il vint se réfugier à Medina-Céli, dans le royaume de Castille, et travailla pendant huit ans dans la boutique d'Antoine Codillo, marchand de cette ville. Son maître, content de sa bonne conduite, le maria à une jeune fille d'Acquaviva, nommée Catherine Guttiérez, et qui servait également chez lui. On leur donna, comme cadeau de noces, une petite maison, située en face de celle de leur patron, où les deux époux passèrent de longues et heureuses années. Dieu bénit leur union, à cause de leur vie toute chrétienne, et il leur donna pour premier-né le Bienheureux Julien.

Ce saint enfant montra de bonne heure l'amour de la perfec-

tion où Dieu l'appelait ; tout son plaisir était de rester à l'église et d'y servir les Messes. Plus tard, quand ses parents l'eurent mis en apprentissage chez un tailleur, il passait encore à l'église le temps qu'il avait libre, entendant la sainte Messe le plus souvent qu'il pouvait. Ses camarades se moquaient quelquefois de lui ; mais il ne s'inquiétait guère de leurs railleries, continuant à servir Dieu de son mieux. Il se confessait fréquemment et avec une grande abondance de larmes, se regardant comme un grand pécheur, quoique ses confesseurs aient déposé, après sa mort, qu'ils croyaient qu'il n'avait jamais perdu la grâce du saint Baptême.

Le Bienheureux passa ainsi les premières et dangereuses années de la jeunesse. Il craignait le monde, ses plaisirs perfides, et n'avait d'autre désir que d'échapper à ses séductions. Il recommandait instamment au Seigneur le salut de sa pauvre âme, et Dieu lui fit naître le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Julien en parla à son confesseur qui approuva son dessein. Il se présenta donc aux Pères déchaussés de la province de Saint-Joseph de Castille, qui le reçurent avec joie.

Le Bienheureux commença son noviciat avec une ferveur si extraordinaire que sa vie n'était que jeûnes, prières et mortifications continuelles. Dieu permit cependant que cette ferveur devint pour lui le sujet d'une douloureuse épreuve. Les Pères craignant que cette grande austérité n'annonçât une tête plutôt exaltée que solidement religieuse, le renvoyèrent du noviciat.

Ce fut un amer chagrin pour le Bienheureux ; mais réfléchissant que sans doute il n'était pas digne de ce saint état, il se résigna à la volonté de Dieu, et rentra dans le monde, non sans appréhension des périls qui l'y attendaient. Il s'en alla à Santorcaz, dans l'archevêché de Tolède, et reprit son premier métier de tailleur.

En ce temps-là, le Vénérable Père François de Torrès, Franciscain de l'Observance, évangélisait le royaume de Castille. Il vint à Santorcaz pour y donner une mission. Frappé de

l'assiduité de Julien, de son recueillement, de la sainteté qui paraissait dans toute sa personne, le Père lui proposa de le suivre et de l'aider dans ses courses apostoliques. Le Bienheureux y consentit sans hésiter : on lui donna un habit de pèlerin et il partit. Quand le Père arrivait dans un village, le Bienheureux parcourait les rues une clochette à la main, appelant le peuple à la mission, exhortant les tièdes, pressant les retardataires, édifiant tout le monde par sa piété et ses bons exemples.

Son humilité fut mise à une rude épreuve. Le Père Torrès vint prêcher à Medina-Céli. Il devait en coûter au saint jeune homme de reparaitre dans son pays en si pauvre équipage, après avoir aspiré à l'honneur d'être Religieux. Il n'hésita pas un seul moment. Il prit sa sonnette et parcourut les rues de sa ville natale avec une simplicité admirable. Tout le monde le reconnaissait et marquait son étonnement sans qu'il y fit attention. Le petit nombre loua sa ferveur et sa modestie, quelques indifférents ne sachant qu'en penser haussèrent les épaules ; mais la foule le prit pour un fou et se moqua de lui. Le pauvre garçon ! disait-on sur son passage, il a perdu la cervelle. Le Bienheureux se retourna et répondit en souriant : Oui ; mais je l'ai perdue pour l'amour de Dieu.

Cependant le Père Torrès l'observait avec soin, et voyait avec bonheur la courageuse sincérité de sa foi. Le Bienheureux lui avait confié ses peines ; il avait imploré sa protection pour rentrer au noviciat ; mais le Père ne voulait agir qu'avec prudence. Enfin il se crut assuré de sa vocation, et à la très-grande joie de Julien, il le fit recevoir au couvent de Notre-Dame de Salcéda, qui était une maison de Récollection, c'est-à-dire de retraite, et le premier couvent de l'Observance régulière en Espagne.

A peine eut-il recommencé son noviciat, que le Bienheureux s'élança avec une ardeur nouvelle dans les voies de la perfection. Il reprit ses jeûnes, ses austérités extraordinaires, saisissant avec empressement toutes les occasions de manifester son amour de la pénitence. Un jour il entra au réfectoire le

corps demi-nu, la tête couronnée d'épines, portant une croix pesante sur ses épaules et se traînant sur ses genoux. Le jeudi saint, non content de la longue discipline qui est d'usage en ce jour dans les couvents de Saint-François, en mémoire de la cruelle flagellation de Notre-Seigneur, il se mit à se flageller si cruellement dans le cloître, que les Religieux étonnés du bruit, crurent que c'était une compagnie de pénitents qui passait.

Une autre fois le Père gardien ayant de l'argent à faire porter à un pays voisin, crut que le Bienheureux qui, comme novice, n'était pas encore strictement soumis à la règle, pouvait s'en charger. Il le lui remit donc. En chemin, voilà Julien qui réfléchit que la règle de Saint-François défend de jamais porter ni or, ni argent. Il jette son sac au milieu d'un champ, et revient en hâte au couvent soumettre ses craintes à son Supérieur. Le gardien crut d'abord qu'il y avait de la malice et peut-être de la fraude ; mais quand il eut remarqué la candeur du Bienheureux, et qu'on eut retrouvé le sac à l'endroit indiqué, il ne put qu'admirer une si scrupuleuse observance de la règle ; mais il lui resta des doutes sur la solidité de son jugement.

Chaque jour d'ailleurs ce fervent novice inventait quelque pénitence nouvelle ; mais ce zèle de mortification tourna encore une fois contre lui-même. Dieu permit que ces bons Religieux ne reconnussent pas à ces traits les marques de la haute sainteté où il voulait appeler son serviteur. Eux aussi le crurent un peu fou, et d'une voix unanime, ils le renvoyèrent du noviciat.

Tout autre que le Bienheureux, en se voyant victime d'une si cruelle injustice, se serait laissé aller au désespoir d'être jamais Religieux : mais il supporta ce coup avec un courage surhumain, il ne dit que ces paroles : « Je crois que ma vocation est d'être Religieux, et avec ou sans l'habit, je le serai. »

Il reprit donc, mais non sans regret, ses vêtements séculiers et se retira sur une montagne qui était proche du couvent. Il s'y fit une petite cabane de branchages où il continua ses

exercices de piété, passant les jours et les nuits dans la prière, la contemplation et la pénitence. Vers midi il descendait au couvent, instruisait les pauvres qui attendaient comme lui à la porte, surtout les enfants qu'il catéchisait avec soin, et, après avoir reçu une part de la soupe que le portier distribuait à tout le monde, il remontait à sa chère solitude.

Il rencontre un jour un pauvre qui était à moitié nu. Le Bienheureux ne peut voir cette misère sans se sentir déchirer les entrailles. Il ôte ses habits et les donne à ce pauvre. Il arriva nu à son tour à la porte du couvent. Quand le portier le vit en cet état, il lui fit une sévère réprimande. Que voulez-vous, dit Julien ? Le pauvre petit ! il en avait plus besoin que moi. Le portier raconta le fait aux Religieux qui reconnurent bien à ce trait le peu de sagesse de leur novice ; cependant ils lui donnèrent par compassion une vieille robe de moine avec une corde, ce qui fit que le Bienheureux ressemblait assez à un Frère du Tiers-Ordre. Il en eut tant de joie et de reconnaissance, que considérant qu'il ne pourrait jamais s'acquitter assez envers ces Religieux qui le nourrissaient et l'habillaient, il se mit à quêter pour eux dans tous les villages voisins.

Les paysans qui savaient sa vie austère et le regardaient déjà comme un Saint, lui donnaient de tout avec abondance. Le Bienheureux rapportait fidèlement ces aumônes au portier, et se contentait d'un morceau de pain que celui-ci lui donnait par charité.

Une vertu si vraie, une abnégation si profonde, un dévouement si touchant émurent enfin les Religieux qui l'avaient chassé. Ils lui ouvrirent de nouveau les portes du noviciat, et après une année d'épreuve, ils l'admirent à la profession solennelle, au milieu d'un concours extraordinaire de peuple. Tous les pays voisins y étaient venus comme à une fête, et avaient voulu prendre part à la joie de leur saint ami.

Aussitôt qu'il fut Religieux, il donna sans crainte un libre essor à son amour de la prière et de la pénitence. Tout le temps qu'il avait à lui était employé à la méditation. Il jeûnait tous les jours, se contentant pour son repas d'un peu de pain et de



quelques herbes à peine assaisonnées. Sa collation, quand il la faisait, se composait de cinq noix ou de quelques amandes. Il donnait aux pauvres le reste de sa portion. Il portait toujours une mauvaise robe toute rapiécée, et sous cette robe il avait caché une chaîne de fer pesant dix-huit livres ; ses bras et ses jambes étaient garottés de bracelets de fer : une croix de fer pendait de son cou sur sa poitrine. Il craignait que tout accablé qu'il fût sous ses liens, son corps n'essayât encore de se révolter, et il le déchirait avec une discipline armée de pointes de fer. La haine a-t-elle jamais inventé de pareils supplices, une vengeance plus implacable contre le plus cruel ennemi ?

La nuit, il prenait à peine quelques heures de repos. Il n'avait point de cellule, ne se couchait jamais dans un lit : il restait à l'église et priait ; quand son pauvre corps abattu réclamait un peu de sommeil, il s'appuyait au mur ou au confessionnal, et, après un léger assoupissement, il reprenait ses oraisons. Quand il faisait la quête hors du couvent, il s'étendait sur quelques sarments de vigne et dormait un instant, puis il se levait et entrait en entretien avec Notre-Seigneur. Le plus souvent il sortait alors dans la campagne, afin que ceux de la maison n'entendissent pas les gémissements et les cris que l'amour divin lui arrachait. Combien de fois ne l'a-t-on pas surpris ainsi dans les champs, au milieu de la nuit, brillant d'une clarté céleste, élevé en l'air, absorbé dans l'extase ?

Un soir d'hiver des voyageurs furent tout étonnés de sentir dans la campagne une douce chaleur. Plus ils s'approchaient et plus la chaleur augmentait. Enfin ils rencontrèrent le Bienheureux, dont la poitrine enflammée échauffait, comme un brasier immense, tous les champs d'alentour.

Peu de temps après sa profession, le Père Torrès le redemanda pour l'accompagner dans ses missions. On le lui donna volontiers, et certes la vie de ce pauvre Frère était plus éloquente que tous les sermons du Père. Ce n'est pas qu'il ne prêchât quelquefois, tout ignorant qu'il était. L'amour l'inspirait alors, et Dieu lui mettait sur les lèvres d'admirables paroles.

Il rencontra un soir dans une auberge un voyageur français, qui parcourait l'Espagne. On parla de l'hérésie, des révolutions qu'elle produisait en France depuis tant d'années. Le Bienheureux écoutait et se taisait. Enfin son zèle l'emporte : il soupçonnait sans doute au voyageur quelque inclination secrète pour l'hérésie. Il demanda donc au Père Silva, qu'il accompagnait cette fois, la permission de parler. Le voilà qui explique les maux qu'enfante l'hérésie, l'audace de cette révolte contre la vérité divine, il indique les causes et les remèdes avec une clarté, une profondeur, une justesse dont le théologien le plus consommé, le génie le plus clairvoyant eussent à peine été capables. Le voyageur l'écoutait avec ravissement, et il dut à ce pauvre Frère lai de voir la vérité se raffermir dans son cœur.

Après la mission, le Père Torrès et lui revenaient ensemble au couvent d'Alcala. Le grand Cardinal Ximénès avait fondé dans cette ville une Université célèbre. Quand les docteurs d'Alcala étaient embarrassés sur quelque question difficile de la théologie ou sur un passage de l'Écriture sainte, ils allaient consulter le Frère Julien. Alors il leur expliquait avec simplicité ce qu'ils n'avaient pu comprendre, et ces savants hommes s'en retournaient tout émerveillés des prodiges de la grâce qui se plaisait à éclairer ainsi cet ignorant. Mais le Bienheureux craignit bientôt la vaine gloire : il refusa de répondre. Alors on le prit par l'humilité, on le traitait comme un enfant et on lui disait : Eh bien ! Frère Julien, que pensez-vous de ceci ? Ne nous en parlerez-vous pas un peu pour que nous nous amusions de vos âneries ? Cela nous fera rire. Ainsi rassuré, le Bienheureux se réjouissait en lui-même de servir de jouet aux savants d'Alcala : il parlait sans crainte, bien persuadé que ses paroles le feraient mépriser davantage ; mais on l'écoutait en silence ; théologiens et prédicateurs étaient heureux de se mettre à l'école du Frère lai.

Il n'avait pas toujours le même succès dans le monde, et ses auditeurs les plus ignorants n'étaient pas les moins rebelles. Il arrive sur une place, comme on y allait danser. Il veut re-

montrer aux jeunes gens les dangers de la danse ; on ne le laisse point parler. Celui qui tenait le tambourin l'accabla d'injures. Malheureux, lui dit le Frère, en le regardant avec indignation, tu ne veux point m'écouter, fais à ta guise ; mais prends garde à toi, car tu finiras bientôt ta vie scandaleuse par la plus misérable mort. Quelque temps après, ce malheureux désespéré se jetait dans la rivière, et son cadavre devint la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

Une autre fois, le Bienheureux rencontre sur la route des jeunes gens qui dansaient : Allons, mes enfants, leur dit-il, laissons-là ces jeux dangereux ; venez avec moi dans cette petite église que voilà là-bas, et je vous ferai un sermon. La danse eut plus d'attraits que le sermon : personne ne bougea. Eh bien ! dit le Frère, vous ne voulez pas m'entendre ; mais ces petits oiseaux m'écouteront mieux que vous. Alors il les appelle, et les petits oiseaux de se rassembler en foule à sa voix. Ils se forment en cercle autour de lui, écoutent sa prédication avec une attention charmante ; puis le sermon étant fini, et le Bienheureux leur ayant donné sa bénédiction, ils se dispersèrent gaiement, à la grande confusion des paysans qui ne s'attendaient guère à la docilité de ces singuliers auditeurs.

Ce sermon, comme on le pense bien, fit grande sensation dans le pays : on en parla un jour à Frère Julien qui cacha le miracle de son mieux. Ne savez-vous pas, dit-il, que j'ai l'habitude de donner des miettes de pain aux petits oiseaux : ils ont cru que je voulais leur faire ma distribution ordinaire, et c'est pourquoi ils m'entouraient si bien : voilà tout le miracle. Mais ne me trahissez pas, au moins, ajouta-t-il en souriant.

Il aimait en effet les oiseaux. Un chasseur en prit un jour un certain nombre. Le Frère demanda leur grâce, et elle lui fut presque promise ; mais après son départ, la gourmandise l'emporta : les pauvres oiseaux furent plumés et mis à la broche. On le dit au Bienheureux, qui survint pendant qu'ils rôtissaient. Il les tira de devant le feu, et à mesure qu'il les

prenait, il les rendait à la vie. Ils voletaient autour de leur bienfaiteur. Le chasseur confus ne les vit pas partir sans regret, mais l'étonnement et l'admiration lui fermèrent la bouche.

Frère Julien quêtait dans un village : il rencontra un berger qui portait un agneau tué par un coup de pierre. Le Bienheureux en eut compassion. Pauvre petit agneau, dit-il, que Dieu te vienne en aide ! A cette parole, l'agneau reprit vie et courut retrouver sa mère.

Tous les animaux connaissaient le Bienheureux et lui obéissaient. Une vache furieuse avait saisi une jeune fille avec ses cornes et s'apprêtait à la lancer en l'air. Frère Julien voit le danger de cette enfant. Arrête, crie-t-il à la vache : elle s'arrête, quitte la jeune fille et prend un autre chemin.

Quand il faisait la quête, on lui donnait quelquefois des poules pour les malades du couvent. Un jour d'été qu'il passait auprès d'un ruisseau, il voulut les faire boire, et le dit à son compagnon. Comment vous y prendrez-vous, répondit celui-ci ? Si vous les laissez sortir du panier, je vous défie bien de les rattraper. Laissez-moi faire, dit le Bienheureux, elles reviendront d'elles-mêmes. En effet il les rappela, et obéissant à sa voix elles rentrèrent une à une après avoir bu.

Une autre fois qu'il passait dans un pré, il ouvrit encore ses paniers : Allez pâturez, leur dit-il, pendant que je vais faire un peu d'oraison. Les poulets se dispersèrent ça et là dans la campagne. Quand il eut fini son oraison, il les appela : Allons, frères, il se fait tard ; dépêchons-nous, car il faut que j'entende la Messe. En un moment tous les poulets furent réunis et se replacèrent d'eux-mêmes.

Cet homme si simple et si bon ne pouvait voir aucune misère sans qu'il la soulageât. Il rencontre une femme qui avait une maladie dont elle ne voulait point parler. Il lui demande comment elle se porte, et sur la réponse qu'elle va bien : Mais non, reprend-il. La femme niait toujours. Avouez donc votre mal : vous avez telle infirmité, mais faites ce remède, et vous guérirez. La femme surprise avoua, fit le remède et guérit.

Il portait à son couvent un vase de vin, et voyant un pauvre garçon tout pâle de la fièvre quarte qui le travaillait depuis longtemps, pour avoir un prétexte de le guérir il lui dit de porter son vase. Mais, Frère Julien, répond ce malheureux, voilà l'heure de ma fièvre, et je ne pourrai vous aider.

— Va toujours, reprend le Bienheureux. L'enfant fait quelques pas et s'arrête épuisé.

— Je crois que je ne pourrai pas aller plus loin, dit-il ; je sens la fièvre qui va me prendre.

— Allons, dit le Frère, va au moins jusqu'à ce qu'elle t'ait pris tout à fait.

L'enfant alla jusqu'au couvent et il n'eut plus la fièvre.

Le feu avait pris à une grange : la flamme menaçait de consumer toutes les maisons d'alentour. Les paysans étaient désolés. Frère Julien accourut : Rassurez-vous, mes enfants, leur dit-il, le feu n'ira pas plus loin. A sa parole, le feu tomba en effet et s'éteignit.

Un enfant qui était monté sur la tour d'Alcala fit un faux pas et vint se briser sur le pavé. La pauvre mère prit ce cadavre sanglant, et le mettant aux pieds du Bienheureux, elle lui redemandait la vie de son fils. Touché de ses larmes, Frère Julien se jeta à genoux : sa prière n'était pas encore finie que l'enfant recouvra la parole et se leva sans aucune blessure.

Le bruit de ces miracles s'était répandu dans toute l'Espagne : on ne parlait partout que de la sainteté du Frère lai. La reine Marguerite, mère de Philippe IV, voulut le voir ; elle écrivit au gardien du couvent d'Alcala, qui donna ordre au Bienheureux de se rendre à la cour. Ce fut un triste jour pour Frère Julien ; il partit, parce que l'obéissance l'exigeait, mais non sans une peine profonde. La reine lui fit le meilleur accueil ; elle le combla de prévenances et voulut qu'il lui promît de la recommander à Dieu, dans ses prières. Le Bienheureux se taisait et n'osait ouvrir la bouche devant cette majesté de la terre, lui qui parlait avec tant d'amour et de familier abandon à la douce Majesté du ciel. Ce fut à grand'peine que la reine obtint un oui, qui fut prononcé, dit-on, avec une simpli-

citée toute rustique. Mais cette princesse pleine de foi admira plus son humble confusion qu'elle n'eût fait de son éloquence ; elle savait que la grandeur et la politesse des cours disparaîtraient comme une fumée devant la dernière vertu des amis de Dieu.

Après l'audience royale, le Bienheureux alla dîner chez un seigneur qui l'en avait prié. Au moment de se mettre à table, il supplie qu'on l'attende un peu et sort. Il court en hâte et trouve sur le pont de Ségovie un homme qu'il arrête. Il lui demande avec autorité où il va. L'autre s'excuse sur une affaire. Le Bienheureux découvre un lacet qu'il portait : Et que voulez-vous faire de cette corde ? lui dit-il. L'inconnu avoua alors qu'il était perdu de dettes, désespéré, et qu'il s'éloignait de la ville pour s'aller pendre. En disant cela, il pleurait à chaudes larmes. Le Bienheureux en eut pitié. Allons, lui dit-il, afin que tu saches combien le Seigneur est bon, et qu'il ne faut jamais désespérer de sa Providence, viens avec moi. Il l'emmène en effet chez le noble personnage qui l'attendait, le prie d'être sa caution, et le sauve ainsi du désespoir et de la ruine éternelle.

Dieu se plaisait souvent à lui révéler le secret dessein des cœurs. Un ami de Frère Julien était depuis longtemps tourmenté du désir de se faire ermite ; il lui dit un jour : Frère Julien, je vous prie de recommander instamment au Seigneur une affaire à laquelle j'attache beaucoup de prix.

— Faites-vous ermite, lui répondit aussitôt le Bienheureux. Il y a près de Notre-Dame de SalcEDA un ermitage qui vous conviendrait bien ; allez-y.

Un paysan lui annonçait avec joie qu'il venait d'avoir une fille.

— Je prends d'autant plus de part à votre bonheur, dit Frère Julien, qu'elle sera Religieuse au couvent de Saint-Jean de la Pénitence d'Alcala.

L'enfant grandit, et quand le Bienheureux faisait la quête, il lui rappelait sa prédiction, ce qui la fâchait toujours, car elle n'avait aucune envie de se faire Religieuse.

— Oh ! vous avez beau dire, reprenait Frère Julien ; bon gré ou malgré, vous serez Religieuse à Saint-Jean.

Elle le fut en effet, Dieu ayant changé son cœur contre toute attente. Le Bienheureux allait quelquefois la voir à Saint-Jean, et il lui disait en riant : Voyez-vous que je suis un bon prophète.

Il se trouvait un jour à Paracuéglios dans une compagnie assez nombreuse. Ce soir, leur dit-il, vers neuf heures, deux nuées apparaîtront à l'horizon, l'une au levant, l'autre au midi ; le couchant sera de couleur rougeâtre : les deux nuées se réuniront au même point du ciel et s'évanouiront. A ce moment l'âme du vieux roi (c'était le nom qu'on donnait dans le peuple à Philippe II) sortira du Purgatoire pour s'envoler en Paradis.

En effet, à l'heure que le saint homme avait dite, deux nuées d'une splendeur extraordinaire apparurent à l'horizon, marchant l'une vers l'autre : elles se réunirent et disparurent en un moment. Dieu avait daigné révéler ainsi à son serviteur l'entrée dans la gloire de l'âme du grand roi Catholique.

Une autre fois qu'il se rendait à ce même Paracuéglios, il pria un gentilhomme du pays de permettre à un esclave Maure qu'il avait de l'accompagner dans son voyage. Ce Maure était mahométan. Pendant le chemin, Frère Julien lui parla de la religion chrétienne, de ses bienfaits, de sa divinité ; le Maure l'écoutait volontiers, croyant qu'il le faisait pour passer le temps. Mais bientôt le Bienheureux cherche à lui démontrer les impostures de Mahomet et les absurdités du Koran. Le Maure alors comprit son dessein, et furieux qu'il le voulût convertir, il l'accabla sous une grêle de pierres. Frère Julien parait avec sa main les pierres qui tombaient à terre sans l'atteindre, et continuait son discours, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que ce furieux ne voulait rien entendre, il lui dit : Mais, malheureux, songe donc à toi : je donnerais volontiers mon sang pour ta conversion ; mais fais donc attention que tes pierres ne me font point de mal, et que tu prends une peine inutile.

Il eut le bonheur de le convertir plus tard, avec un très-grand nombre d'autres Maures qui avaient été baptisés, mais qui n'avaient de chrétien que le nom.

Cependant la fin de ce saint homme était proche, et Dieu l'en avait averti. Il avait eu déjà une maladie considérable, qui l'avait surpris dans un village où il faisait la quête. Il avait fait appeler son confesseur, et l'avait prié de lui ôter sa chaîne et ses cercles de fer, afin qu'on ne s'aperçût point à l'infirmerie de ses austérités qu'il cachait soigneusement. On voudra m'ôter ma robe, disait-il, et que deviendra notre secret?

En effet, quand il rentra au couvent appuyé sur le bras de son confesseur, il rencontra le gardien qui, le voyant si pâle, l'envoya à l'infirmerie et commanda qu'on le changeât de linge. Pendant que le gardien donnait cet ordre, le saint homme disait tout joyeux à son confesseur : Eh bien ! mon Père, sans notre précaution, que serions-nous devenus ?

Les médecins voulurent le saigner ; mais ils le trouvèrent si faible, si amaigri, qu'ils n'osaient lui enlever ce reste de sang. Pendant qu'ils délibéraient, le Bienheureux leur dit : Ne prenez pas tant de peine de moi : le bon Dieu me donnera bien encore un peu de temps pour que je fasse pénitence de mes péchés, et il me le donnera sans avoir besoin de remèdes. Il dit ensuite à son confesseur qu'il avait encore cinq années à vivre. En effet il guérit.

Mais les cinq années étaient écoulées : la mesure des mérites était comptée ; la couronne était prête. Le Bienheureux faisait la quête à Torrès, à deux lieues d'Alcala, lorsqu'il tomba malade. Les paysans qui l'aimaient comme un père, se disputaient l'honneur de le transporter au couvent. Le saint homme avait toujours été à pied ; il ne voulut point manquer à la règle dans les derniers jours de sa vie. On eut peine à obtenir de lui que deux jeunes gens lui tinssent une perche sur laquelle il s'appuyait de ses deux mains. Il fit ainsi, non sans peine, et bien lentement, son dernier voyage.

Quand il rentra à Alcala, par une porte à laquelle on a donné



son nom, toute la population sortit dans les rues et l'accompagna jusqu'au couvent. Tout le monde pleurait ; il semblait que la ville allât perdre son soutien. Les moines le reçurent au milieu du deuil public. Cette fois encore il demanda son confesseur pour lui enlever ses chaînes, mais Dieu permit qu'il fût absent en ce moment-là.

On le porta donc à l'infirmerie ; on lui ôta son chapelet qui était de fer et qui pesait six livres ; on voulut lui ôter sa robe. Le Bienheureux essaya de résister, espérant toujours garder son secret ; mais le gardien commanda qu'on lui mit une chemise et il fallut obéir. Quand sa robe fut ôtée, on découvrit avec effroi la croix de fer, les chaînes de fer, les cercles de fer dont son pauvre corps était chargé. A cet horrible et touchant spectacle, les Religieux ne purent retenir leurs sanglots. Le Bienheureux ne savait comment cacher sa honte et sa confusion : il avait peur qu'on ne le crût meilleur qu'il n'était. On le dépouilla de ces instruments de pénitence, qu'on remit au Père gardien et qui sont devenus de précieuses reliques. Enfin le confesseur arriva, mais trop tard. Ah ! mon Père, lui dit Frère Julien avec douleur, tout est perdu, tout est découvert.

Le médecin le trouva triste : il voulut l'encourager. Ce n'est pas la maladie qui me chagrine, répondit-il : mais c'est qu'il y a deux chemins pour passer dans l'éternité, et je ne sais lequel on me commandera de prendre. Ce cœur si humble tremblait encore devant les jugements de Dieu.

On lui administra les derniers Sacrements. Il demanda qu'on lui remît sa robe, par respect pour Notre-Seigneur, qu'il reçut à genoux. Peu après le médecin lui dit : Frère Julien, voici la mort qui s'approche. Le Bienheureux jeta un dernier regard sur son rosaire, puis sur les Religieux qui l'entouraient en fondant en larmes, comme pour leur dire adieu, et le visage tout radieux, il entra dans les joies éternelles, le samedi 8 avril de l'an 1606.

Une foule immense accourut au couvent. Toute la population de la ville et des environs, les étudiants, les professeurs

de l'université, le clergé, la noblesse, tous voulurent revoir le Bienheureux. Son corps était resté flexible et rendait une odeur céleste. L'empressement fut si grand, qu'on fut obligé de le laisser exposé pendant dix-huit jours. Plusieurs fois on dut renouveler ses vêtements que la foule dérobait par petits morceaux, malgré la surveillance des Religieux.

Le jour de ses funérailles, l'encombrement et le tumulte forcèrent de l'enterrer avant la fin des Offices. Chacun emporta une parcelle de la terre dans laquelle il fut enseveli. Le soir on l'exhuma, on l'habilla de nouveau, on le mit dans une caisse de bois, et on acheva ses funérailles. Une multitude de miracles répandirent son nom aux extrémités de l'Espagne. Les grands, les Évêques, les Archevêques, les Cardinaux, le roi Philippe III et la reine Marguerite, vinrent se prosterner sur le tombeau du pauvre Frère et implorer sa protection. L'Archevêque de Tolède permit qu'on l'exhumât et qu'on lui rendit un culte public. Mais en 1631, Urbain VIII ayant défendu qu'on continuât ces honneurs aux Bienheureux qui n'en étaient pas en possession depuis plus de cent ans, il fut enseveli de nouveau. Enfin Léon XII le béatifica le 26 novembre 1822.

(E. DARAS.)

### SAINT DENYS,

ÉVÊQUE DE CORINTHE.

Il fut un des plus illustres Prélats du second siècle, et peut avoir succédé à saint Primus, qui était évêque de Corinthe lorsque saint Hégésippe y vint dans le cours de ses voyages. Non content de veiller sur son troupeau et d'instruire son peuple, il étendait son zèle et sa charité sur les autres provinces par les excellentes lettres qu'il écrivit à un grand nombre d'Évêques. Eusèbe en compte sept auxquelles il donne le titre de catholiques ou universelles, parce qu'elles étaient adressées principalement, non point aux Évêques dont elles portent le nom en tête, mais à leurs églises et aux nations entières. Du peu que nous en a conservé le même auteur, on

voit combien nous devons déplorer la perte d'aussi précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique<sup>1</sup>.

La première était écrite aux Lacédémoniens pour les instruire dans la foi orthodoxe et les exhorter à la paix et à l'union. Dans la seconde, qui s'adressait aux Athéniens, il tâchait de réveiller en eux la foi et de les engager à mener toujours une vie digne de l'Évangile. La foi des Athéniens s'était affaiblie après la mort de Publius, leur Évêque, qui, dans les persécutions de ces temps, avait souffert le martyre. Mais Quadrat lui ayant succédé, il avait de nouveau rassemblé les membres de cette Église que la fureur des persécutions avait dispersés, et la première ardeur avait commencé à se réveiller en eux. Aussi, dans cette lettre, où il fait encore mention de saint Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul, et qu'il atteste avoir été le premier Évêque d'Athènes, le saint Évêque ne paraît avoir eu d'autre but que de les engager à être à l'avenir plus fermes dans leurs saintes résolutions. La troisième était écrite aux fidèles de Nicomédie, capitale de la Bithynie : il y défendait avec beaucoup de force et de vigueur la règle de la foi, c'est-à-dire les principaux articles du symbole des Apôtres, contre l'hérésie de Marcion.

En écrivant aux Gortyniens et aux autres Églises de Crète, il louait hautement la vertu de Philippe, évêque de Gortyne, et il attribue à son zèle et à sa vigueur la piété et la générosité illustres de ses ouailles, qu'il avertit en même temps de ne pas se laisser surprendre aux fourberies des hérétiques. Dans l'épître à l'Église d'Amastrie et à toutes les Églises du Pont, il marquait d'abord qu'il avait été excité à écrire par Bachelide et Evelpiste, probablement deux prêtres ou deux évêques du pays. Ensuite, ayant parlé de Palma, leur Évêque, il leur expliquait quelques passages de l'Écriture, les instruisait fort au long sur le mariage et sur la virginité, et leur commandait de recevoir avec douceur tous ceux qui voulaient faire pénitence, soit qu'ils fussent tombés dans l'hérésie, soit

<sup>1</sup> Euseb., I. IV, c. XXIII.

qu'ils eussent commis quelque autre faute. Ce qui donne à conclure qu'il s'est proposé dans cette lettre de combattre la secte naissante des montanistes, qui condamnaient les secondes noces, et refusaient à l'Église le pouvoir d'absoudre de l'homicide, de l'adultère et de l'idolâtrie.

Dans la sixième, écrite aux fidèles de Gnosse en Crète ou Candie, saint Denys exhorte Pinyte, qui en était évêque, à considérer la faiblesse du commun des hommes, et à ne pas imposer généralement aux fidèles le joug de la virginité ou de la continence perpétuelle, comme s'il fût question d'une vertu absolument nécessaire au salut. Saint Pinyte, qui était très-éloquent et un des plus grands hommes de ce siècle, répondit à cette lettre. Après avoir témoigné beaucoup d'estime et de respect pour saint Denys et pour son épître, il le prie de donner à un peuple une nourriture plus forte, et d'écrire des lettres nouvelles pour lui suggérer des maximes différentes à l'exciter à une plus haute perfection, de peur qu'accoutumés à être nourris toujours de lait, ils ne vieillissent dans l'enfance de la vie spirituelle, sans aspirer jamais à devenir des hommes parfaits. On voyait dans cette lettre de Pinyte, comme dans un tableau fidèle, la pureté de sa foi, sa sollicitude pour l'avancement de son peuple, sa grande éloquence et la lumière avec laquelle il pénétrait les choses saintes.

Un merveilleux changement se peut ici remarquer. L'île de Crète ou de Candie n'était renommée jusqu'alors que par la vie molle et voluptueuse de ses habitants. Et voilà que la virginité, la continence perpétuelle y sont devenues tellement communes, qu'un saint Evêque a peur qu'on n'en veuille faire comme une obligation à tout le monde.

Quant à la lettre de saint Denys à l'Église de Rome, Eusèbe a cru qu'elle appartenait plus à l'histoire ecclésiastique que les précédentes. Pour celles-ci, il ne fait qu'en indiquer sommairement les principaux objets ; tandis que, pour l'autre, il a cru devoir en rapporter quelques fragments, surtout pour montrer l'ancienne et louable coutume des Pontifes romains à subvenir par leurs charités à toutes les Églises de l'univers

qui se trouvaient dans l'indigence, et aux nécessités de tous les fidèles, principalement de ceux qui étaient exilés pour la foi, ou qui, pour le même motif, étaient condamnés aux travaux publics, tels que les carrières et les mines. La chaire de saint Pierre était occupée alors par Soter, qui avait remplacé Anicet, mort, suivant Eusèbe, la huitième année de Marc-Aurèle, après avoir tenu le Siége apostolique onze ans. Après avoir loué la générosité des Romains, qui, depuis l'origine du christianisme, pratiquaient ces œuvres de miséricorde, saint Denys ajoute : « Votre Bienheureux Évêque, Soter, non-seulement a conservé cette coutume, il l'a augmentée encore, et en distribuant des aumônes plus abondantes aux indigents des provinces, et en recevant et en consolant avec une affabilité pleine d'amour, comme un père ses enfants, les frères qui, de ces mêmes provinces, viennent à Rome. » Eusèbe témoigna, de son côté, que les libéralités universelles de l'Église romaine avaient continué jusqu'à son temps.

Saint Denys disait encore dans cette même lettre au Pape Soter : « Nous avons célébré aujourd'hui le saint jour de dimanche, et nous avons lu votre lettre. Nous en ferons de même dans la suite, ainsi que de celle qui nous a été écrite par Clement ; de cette manière, nous serons abondamment pourvus des plus excellentes instructions. » C'est encore dans cette même épître qu'il disait aux Romains que saint Pierre et saint Paul, après avoir prêché ensemble à Corinthe, furent aussi ensemble en Italie, et avaient souffert en même temps, à Rome, un glorieux martyre. Il ajoutait enfin que certains apôtres du diable avaient altéré ses autres lettres, y ôtant, y ajoutant ce qu'il fallait pour les rendre suspectes ou même favorables à leurs erreurs. Il prononce contre eux cette terrible sentence : *Malheur à vous !* et conclut qu'il ne devait pas paraître étrange qu'ils eussent essayé de corrompre les saints Évangiles, puisqu'ils croyaient de leur intérêt d'altérer des écrits d'une autorité si moindre<sup>1</sup>. Ce qui porta le saint

<sup>1</sup> Euseb, I. IV, c. XXIII.

Évêque à faire cette plainte, peut avoir été l'obligation de satisfaire le Pape, auquel on avait peut-être dénoncé ces lettres, pour n'en avoir lu que des copies altérées par les hérétiques.

Outre ces lettres catholiques ou universelles, il en écrivit encore une particulière à une sainte femme, nommée Chrysophore, pour lui donner divers avis salutaires. Nous savons enfin que le saint Evêque avait fait voir dans ses écrits de quels philosophes chaque hérésie avait sucé son venin. Comme il ne paraît pas que tel ait été l'objet des lettres précédentes, il peut se faire qu'il eût publié encore d'autres ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'utilité de l'Eglise. On ne sait point en quelle année mourut ce saint Evêque.

(ROHRBACHER.)

### SAINT ÉDÈSE,

MARTYR A ALEXANDRIE.

Saint Édèse était de Lycie, province de l'Asie Mineure, et frère aîné de saint Appien, célèbre Martyr dont nous avons parlé au second jour de ce mois. il avait encore plus étudié que son frère ; et avant d'être chrétien il avait été philosophe de profession. Après avoir confessé la foi de Jésus-Christ en plusieurs rencontres devant les juges païens et les ministres de la persécution sous Galère-Maximien, après avoir souffert plus d'une fois la prison et les fers, après avoir été condamné aux mines de la Palestine, et avoir été renvoyé depuis en liberté, il s'en alla en Égypte où l'attendait la couronne du martyre.

Maximien Daza, ou Daïa, créé César depuis que Galère avait été déclaré empereur, y exerçait des cruautés inouïes contre les Chrétiens, et il n'était que trop fidèlement secondé par les gouverneurs et les juges des lieux.

Le plus emporté de ces persécuteurs était celui qui commandait dans Alexandrie lorsqu'Édèse y arriva, et que l'on croit être ce Hiéroclès préfet ou gouverneur de l'Égypte, contre lequel Eusèbe de Césarée écrivit pour repousser l'injure qu'il

avait faite aux Chrétiens de comparer l'imposteur Apollonius de Tyane au divin Sauveur.

Édèse voyant les excès auxquels ce juge se laissait emporter contre les Chrétiens, ne put demeurer insensible aux tourments et aux indignités qu'il faisait souffrir à des hommes graves, moins encore aux outrages qu'il faisait faire à des femmes très-vertueuses, et à des vierges même dont il n'avait pas honte de sacrifier l'honneur à d'infâmes marchands d'esclaves.

Il fut saisi d'un zèle presque semblable à celui dont nous avons remarqué que son frère Appien avait été animé : il alla trouver ce juge, s'approcha de lui avec la hardiesse d'un homme qui veut affronter la mort. Il le couvrit de confusion par ses reproches. Le juge employa pour le punir tout ce que le désir de la vengeance joint à ses emportements ordinaires put lui suggérer de plus cruel. Édèse souffrit diverses sortes de tourments les uns après les autres, avec une confiance et un courage qui répondaient parfaitement à la hardie résolution qui l'avait engagé dans cette entreprise. Il fut enfin jeté dans la mer, comme son frère qui l'avait précédé de peu dans son martyre.

### SAINT BADÈME,

ABBÉ ET MARTYR.

Saint Badème, archimandrite, fut arrêté par ordre de Sapor, avec sept de ses disciples, dans la cruelle persécution que ce prince exerça contre les Chrétiens de la Perse. Il était né à Béthlapat, de parents aisés. Ayant pris la résolution d'embrasser la vie solitaire, il avait distribué tout son bien aux pauvres. Il avait ensuite bâti un petit monastère hors de la ville, où il s'étudiait jour et nuit à plaire à Dieu et à pratiquer toutes les vertus qu'il croyait lui être le plus agréables. Cet homme rempli de la grâce et de la vérité, ce vase d'élection, ce saint Abbé conduit par la Sagesse divine, était arrivé au sommet de la montagne du Seigneur, il était parvenu jusqu'au lieu saint, où il avait mérité de recevoir la bénédiction de

son Sauveur, et de contempler la face adorable du Dieu de Jacob.

Cet excellent Solitaire fut tiré de la masse sainte des Martyrs, pour être en nos jours comme un levain précieux, qui conservât leur esprit dans l'Église, et afin que sa foi généreuse, qui lui fit donner sa vie pour Jésus-Christ, raffermît la foi chancelante de notre siècle. Il fut véritablement une pierre fidèle, coupée de cette ancienne roche des premiers Fidèles, sur laquelle l'Église a été fondée. Enfin il nous traça par son sang le chemin du salut. Et en effet il ne montra pas une moindre constance à la mort, qu'il avait fait paraître de sainteté durant sa vie. La pureté de ses mœurs ne fut jamais souillée d'aucune tache ; le nom même des crimes lui fut inconnu ; il faisait fuir les vices par sa seule présence : l'avarice n'osa jamais se présenter à ses yeux ; le désir immodéré des biens de la terre redoutant sa vertu, n'entreprit jamais de toucher son âme : l'or se voyant méprisé par cet homme désintéressé se cachait de honte ; l'orgueil s'humiliait devant lui ; l'élévation de l'esprit rampait à ses pieds, et s'en laissait fouler comme de la poussière : mais la pauvreté se tenait à ses côtés avec la douceur ; la vérité et la justice ne l'abandonnaient point ; la charité et la paix lui faisaient mille caresses : en un mot, toutes les vertus étaient ses amies, l'accompagnaient partout, demeuraient avec lui, répandaient dans le monde la bonne odeur de son âme, et le rendaient agréable à tous ceux qui le connaissaient, chacun s'empressant (si j'ose m'exprimer de la sorte) à venir cueillir chez lui quelque vertu.

Saint Badème demeura quatre mois en prison avec ses sept disciples, chargé de chaînes, accablé de misères, recevant chaque jour un grand nombre de coups de fouets, mais endurant toutes ces peines avec une patience et une joie inconcevable, parce qu'il les endurait pour Jésus-Christ en qui il mettait toute son espérance. Il y avait alors à la cour de Perse un seigneur nommé Nersan, prince d'Aria dans la province de Bedgème. Ce seigneur était chrétien, et le roi le voulant obli-



ger à adorer le soleil, sur le refus que Nersan en faisait, l'avait fait arrêter. Mais Nersan se relâcha peu à peu, et perdit enfin cette fermeté qu'il avait d'abord fait paraître. La vue des tourments dont on le menaçait lui fit peur, le courage lui manqua, et l'attache aux biens fragiles et périssables acheva ce que la crainte des supplices avait commencé. Il succomba à cette double attaque ; et voulant retenir en même temps les biens du ciel, et ceux de la terre, il fut malheureusement privé des uns et des autres ; car il laissa échapper les vrais plaisirs d'une vie divine et éternelle qui lui était assurée par le martyre, et il ne put même jouir de ces plaisirs terrestres et passagers pour lesquels il avait fui le martyre.

Préférant donc la faveur d'un prince mortel à celle d'un Dieu immortel, il déclara qu'il était prêt de faire tout ce qu'il plairait au roi de lui prescrire, et qu'il renonçait dès ce moment au culte de ce Dieu qu'il avait adoré jusqu'alors. Sapor apprit avec joie le changement de Nersan ; mais pour éprouver s'il était sincère, il ordonna qu'on ôtât les fers à Badème, et qu'on le conduisît par une porte secrète dans un appartement du palais, qui servait de prison à Nersan. Ensuite le roi dit à deux seigneurs qui étaient proche de lui : « Si Nersan veut obtenir sa liberté, il faut qu'il tue Badème de sa propre main. » On amène aussitôt ce saint Abbé, au lieu où était Nersan ; on dit à celui-ci la condition que Sapor mettait au recouvrement de sa liberté, et les récompenses qu'il y joignait.

Ce misérable consent à la chose. On lui donne une épée, et il s'avance vers le Saint pour la lui plonger dans le corps. Mais frappé tout à coup d'une terreur extraordinaire et sur-naturelle, il devient immobile, son bras se raidit, et refuse de s'allonger. Alors le serviteur de Jésus-Christ arrêtant les yeux sur cet apostat : » Infortuné Nersan, lui dit-il, jusqu'où prétends-tu porter la noirceur de ton forfait ? Il ne te suffit donc pas d'avoir renoncé à ton Dieu, il faut, pour te rendre encore plus criminel, que tu t'efforces d'ôter la vie à ses serviteurs. Malheureux, que feras-tu en ce jour terrible ? où fuiras-tu pour

éviter ce tribunal redoutable ? que répondras-tu à ce grand Dieu, à ce Dieu éternel, quand tu seras cité devant lui ? Pour moi je cours avec joie au martyre, et je donne de bon cœur ma vie pour mon Seigneur Jésus-Christ. Cependant je te l'avoue, j'aimerais mieux recevoir la mort d'une autre main que de la tienne ; pourquoi faut-il que tu sois mon bourreau ? » Nersan n'avait, ni assez de force, ni assez de courage pour l'achever. Mais tâchant de se faire un front d'airain pour ne point rougir des reproches de Badème, et un cœur de pierre, pour ne point ressentir de remords, il continuait toujours d'une main faible et tremblante, de porter des coups de son épée dans les flancs du Saint ; qui enfin percé de toutes parts, rendit son âme bienheureuse à son Créateur. Au reste, le nombre des coups qu'il avait reçus était si grand, que les païens qui assistèrent à sa mort ne pouvaient assez admirer sa patience invincible qui le rendait semblable à une colonne, que mille traits décochés contre elle ne sauraient ébranler. Mais en même ils chargeaient d'une infinité d'exécutions son lâche homicide, n'ayant pas moins d'horreur de sa cruauté, que de mépris pour sa timidité et sa faiblesse. Dieu en fit lui-même la justice ; et ce misérable, après avoir été tourmenté de toutes sortes de maux, périt enfin d'un coup d'épée.

Saint Badème endura le martyre le 8 avril de l'an 375. Son corps fut jeté hors de la ville ; mais quelques personnes de piété l'enlevèrent secrètement ; et l'ayant enseveli avec soin, le déposèrent en un lieu sûr.

Ses disciples demeurèrent quatre ans prisonniers, et ne furent élargis qu'après la mort de Sapor. Mais par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ (auquel soit gloire et honneur) ils persévérèrent constamment dans la foi de saint Badème leur maître.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

### SAINT PERPÉTUE OU PERPET,

ÉVÊQUE DE TOURS.

Perpétue, que l'on compte pour le huitième Évêque de Tours depuis saint Gratien, sortait d'une famille de sénateurs,

et possédait de grands biens en diverses provinces : mais il ne se servit de ses revenus que pour l'utilité de l'Église et le soulagement des malheureux. Il n'eut pas plus tôt été élevé sur le Siège de Tours, qu'il travailla de toutes ses forces à faire fleurir la piété dans son diocèse. Il tint plusieurs synodes, où l'on dressa des règlements pleins de sagesse. Le Saint y prescrivit la manière de célébrer les veilles des grandes fêtes dans les différentes églises de la ville. Il y ordonnait des jeûnes le mercredi et le vendredi, excepté depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à la fin d'août, depuis Noël jusqu'au 15 janvier, et durant tout le temps pascal. Il y ordonnait encore que l'on jeûnerait un troisième jour de la semaine, depuis la fête de Saint-Martin jusqu'à celle de Noël, et l'on croit que ce jour était le lundi. Quoi qu'il en soit, ce troisième jeûne prouve l'antiquité de l'avent. Les règlements dont nous venons de parler s'observaient encore lorsque saint Grégoire écrivait son histoire, c'est-à-dire 120 ans après la mort de saint Perpétue.

Ce grand serviteur de Dieu avait beaucoup de vénération pour les Saints : il honorait leurs reliques, décorait les châsses qui les renfermaient, et embellissait les églises fondées sous leur invocation. Celle de Saint-Martin, bâtie par saint Brice, lui paraissant trop petite pour contenir les fidèles qui y venaient de toutes parts, il en fit construire une autre plus vaste et plus magnifique. Quand elle fut achevée, et qu'il en eut fait solennellement la dédicace, il y transporta le corps de saint Martin le 4 juillet 475.

Rien ne prouve mieux combien il aimait les pauvres, que son testament qui est parvenu jusqu'à nous, et qu'il signa le 1<sup>er</sup> mars 475, quinze ou seize ans avant sa mort. Il y remet d'abord à ses débiteurs tout ce qu'ils pouvaient lui devoir ; ensuite, après avoir légué sa bibliothèque et quelques fonds à son église, il institue les pauvres ses héritiers. Voici de quelle manière il commence : « Au nom de Jésus-Christ, ainsi-soit-il. » Je, Perpétue, pécheur, prêtre de l'église de Tours, n'ai pas voulu mourir sans avoir fait connaître mes dernières volon-

» tés, de peur que les pauvres ne fussent oubliés dans le partage de mes biens. » Peu après il continue ainsi : « O vous qui êtes mes entrailles, mes frères bien-aimés, ma couronne, ma joie, mes seigneurs, mes enfants ! ô vous, pauvres de Jésus-Christ, qui êtes dans l'indigence, qui mendiez votre pain, malades, veuves et orphelins ! je vous déclare, vous nomme et vous institue mes héritiers. A l'exception de ce dont j'ai disposé ci-dessus, je vous lègue et vous donne tout ce que je possède en terres, en pâturages, en prairies, en bois, en vignes, en maisons, en jardins, en rivières, en moulins, en or, en argent, en habits, et en toute autre chose. Je veux qu'aussitôt après ma mort tous ces biens soient vendus, et que la somme provenant de la vente soit divisée en trois parties, deux desquelles seront distribuées aux hommes pauvres, à la discrétion du prêtre Agrarius et du comte Agilon ; la troisième sera remise à la vierge Dardolène, pour être distribuée aux veuves et aux pauvres femmes, etc. » Le Saint ajoute de tendres exhortations à la concorde et à la piété ; puis il lègue à sa sœur Fidia Julia Perpétua, une petite croix d'or, avec des reliques. Il légua aussi différentes choses à ses amis et à ses prêtres, à l'un une chasse d'argent qui renfermait des reliques de Saints, aux autres des croix et des calices d'or ou d'argent, les conjurant tous de se souvenir de lui dans leurs prières.

Saint Perpétue mourut le 30 décembre 490, ou le 8 avril 491. Sa fête est marquée au premier de ces jours par Florus et par d'autres martyrologistes anciens. Usuard et le martyrologe romain le nomment le 8 avril. Ce saint Evêque avait gouverné trente ans le diocèse de Tours. Il fut enterré dans l'église de Saint-Martin. L'auteur de son épitaphe et saint Sidoine Apollinaire, font de lui les plus beaux éloges. Le premier l'égale au grand saint Martin ; et le second dit qu'il en a fidèlement imité toutes les vertus.

(GODESCARD)

## SAINT RÉDEMT,

ÉVÊQUE DE FÉRENTINO.

Saint Rédmpt, dont le nom signifie qu'il avait été racheté, lui ou le chef de sa race, devait à sa piété comme à sa sagesse le don de prophétie. Il florissait au milieu du sixième siècle, et il occupait dignement le siège de Férentino dans la campagne de Rome, lorsqu'il annonça à l'Italie les maux que lui préparaient les Lombards et qui éclatèrent en 568. Saint Rédmpt les vit commencer, car il ne mourut qu'en 586. — Saint Grégoire le Grand a loué ce saint Prélat.

## SAINT GAUTIER,

ABBÉ DE SAINT MARTIN DE PONTOISE.

Gautier, né à Andainville en Picardie, montra dès ses jeunes années un remarquable entraînement à la vie religieuse. Entré dans le monde au onzième siècle, vers la fin du règne du bon roi Robert, il eut le bonheur de recevoir une excellente éducation ; et dès qu'il put comprendre la vie ici-bas, il se promit d'embrasser la vie religieuse. Il voulut, dans ce but, essayer ses forces, et sans que personne le pût deviner, il prit tout jeune le cilice, s'imposa des jeûnes, des heures de silence et des jours de retraite. Quand il reconnut ses forces et le côté sérieux de ses résolutions, il alla se soumettre à la règle de saint Benoît dans l'abbaye de Rebais, au diocèse de Meaux. Là, son humilité, sa soumission, sa patience, sa modestie et sa charité lui gagnèrent les cœurs.

Il édifia la maison de Rebais. Mais bientôt sa réputation l'en tira. On l'envoya gouverner une nouvelle communauté religieuse qui venait de s'établir auprès de Pontoise. Il n'accepta cette charge qu'après une longue résistance. En entrant dans cette nouvelle demeure, il y apporta la règle de saint Benoît et fit dédier son abbaye sous le nom de saint Germain, qu'elle quitta peu après pour prendre le patronage de saint Martin.

On vit rapidement fleurir la discipline monastique dans cette

maison, où les exemples du saint Abbé furent pour les Religieux une règle vivante.

A ses grandes qualités il joignait un jugement solide, une prudence éclairée, une douce éloquence. Il avait une belle taille, un port majestueux, un air affable. Mais ces avantages l'effrayèrent, parce qu'ils lui attiraient des louanges. Il quitta donc secrètement son abbaye et se retira sans se faire connaître dans celle de Cluny où il était inconnu.

Ses Religieux, qui le chérissaient, découvrirent sa retraite et se rendirent à Cluny avec des lettres de l'Archevêque de Rouen qui obligèrent l'Abbé de Cluny à le rendre.

Revenu à Pontoise, il se fit une cellule dans une grotte écartée, où il se réfugiait souvent et dont il fit bientôt sa résidence ordinaire. Mais il ne put empêcher qu'on le vint consulter de tous côtés sur les affaires du salut. Il y mena une vie si austère, si dégagée des sens, et tellement élevée au-dessus des forces ordinaires de l'homme, qu'on ne le regardait presque plus que comme un citoyen du ciel.

Alors il vit dans les respects et les honneurs qu'on lui rendait en cette qualité, un nouveau sujet de tentation dont il ne crut pouvoir se délivrer que par la fuite.

Il se sauva donc de nouveau, et alla se retirer dans une petite île, près de la ville de Tours ; il y servit une petite chapelle dédiée sous les noms de saint Côme et de saint Damien. Les habitants de Tours ne furent pas longtemps à reconnaître que c'était un homme extraordinaire : ce ne fut plus qu'un concours continuel, de la ville à sa cellule, de gens qui allaient lui demander sa bénédiction et recevoir ses instructions. Il se souffrit quelque temps en cet état, faisant servir au soulagement des pauvres les aumônes qu'on lui apportait à l'envi. Mais comme il délibérait de se retirer en un lieu où il pût enfin vivre inconnu aux hommes, il se vit découvert par ses Religieux de Pontoise, qui lui firent tant d'instances pour s'en retourner avec eux, qu'il ne put s'en défendre.

Quelques années après il saisit l'occasion qui se présentait d'aller à Rome, faire ses dévotions au tombeau des Apôtres ;

mais surtout pour demander au Pape d'être déchargé de son abbaye. C'était alors Grégoire VII, qui, informé des qualités du suppliant, rejeta sa démission, le renvoya à son monastère, et lui défendit d'abandonner son troupeau sans sa permission expresse.

Il le combla en même temps de témoignages d'estime et d'affection, l'exhortant à employer ses talents, non-seulement à l'instruction de ses frères, mais encore au service de l'Église, lorsque Dieu lui présenterait les occasions de le faire, même hors de son monastère.

Gautier, retourné dans son abbaye, employa dès lors son zèle et la liberté qu'il avait acquise de parler à tout le monde avec autorité, pour s'opposer aux désordres publics. Il reprit les vices des grands et des puissances ecclésiastiques ou séculières, sans épargner ni les Evêques ni les princes. Il fit au roi Philippe 1<sup>er</sup> de sévères remontrances sur la simonie. Il fut souvent maltraité, frappé outrageusement, souffleté, insulté de diverses autres manières, jeté dans une prison, et menacé de la mort. Mais intrépide au milieu de ces mauvais traitements, il sentit une joie semblable à celle qu'avaient les Apôtres au sortir du conseil et du tribunal des princes des prêtres, d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour la justice et la vérité.

Ayant été élargi, il alla se renfermer dans son ancienne cellule où il vit bientôt arriver sa fin, qui eut lieu le 8 avril 1099.

Ses funérailles furent honorées d'un immense concours de fideles et honorées de faits miraculeux.

A la levée de son corps en 1153, les Evêques de Paris, de Senlis et de Rouen, réunis pour cette grande cérémonie, constatèrent de nombreux miracles obtenus à son tombeau.

Son corps resta dans son abbaye, dont les Religieux, depuis lors, bénissaient une eau dans laquelle ils faisaient tremper un os du Saint; et cette eau qu'on appelait l'eau de saint Gautier était efficace contre la fièvre. André Duval, dans la vie de ce bon Saint, raconte, sur de respectables autorités,

qu'un certain Hilduin se moquait de ceux qui se disaient guéris de la fièvre par saint Gautier et qu'aussitôt son fils tomba malade, c'est-à-dire atteint d'une fièvre contre laquelle les médecins ne purent rien. Cette leçon l'effraya. Il courut invoquer saint Gautier ; son eau guérit le malade et de ce jour Hilduin honora beaucoup le bon Saint.

**LE BIENHEUREUX ALBERT,**  
**PATRIARCHE LATIN DE JÉRUSALEM ET LÉGISLATEUR DE L'ORDRE**  
**DES CARMES.**

Le Bienheureux Albert n'était point Français d'origine, ni petit neveu de Pierre l'Ermite, d'Amiens, comme plusieurs écrivains l'ont avancé. Il naquit à Castro-di-Gualteri en Italie, dans le diocèse de Parme, et fut destiné à l'étude des lettres et au service de l'Église par ses parents, qui avaient rang parmi la noblesse du pays. A peine eut-il achevé ses études, qu'il renonça au monde pour se donner entièrement au service de Dieu. Il prit l'habit de Chanoine régulier au monastère de Sainte-Croix de Mortare dans le Milanais, où il fit en si peu de temps un si grand progrès dans la vertu, qu'étant encore jeune, il fut élu prieur de ce monastère.

Sa réputation s'étant répandue au-dehors, il fut choisi trois ans après pour être Évêque de Bobio, et dans le temps que sa modestie et son humilité lui faisaient naître de jour en jour de nouvelles difficultés pour ne point accepter cette dignité, et qu'on lui voulait faire violence pour l'enlever de son monastère, l'évêché de Verceil étant venu à vaquer, il fut aussi élu pour gouverner cette église ; mais ceux de Verceil eurent avec beaucoup de difficulté le consentement que ceux de Bobio n'avaient pu obtenir, et pendant vingt ans qu'il fut leur pasteur, il en remplit les devoirs avec toute la vigilance qu'on pouvait attendre d'une personne qui n'instruisait pas moins ses peuples par les exemples de sa vie que par ses discours : ce qui ne servit pas peu à la réforme de son clergé et de ses autres diocésains, qui avaient honte d'être dans le désordre lorsque leur pasteur pratiquait toutes les vertus dans un degré éminent.



Son principal soin fut de procurer à son église les biens spirituels, mais en même temps il leur en procura de temporels, en acquittant ses dettes dont elle était beaucoup chargée, et en augmentant ses revenus. Il l'embellit par de nouveaux édifices, il en défendit les droits, conserva ses immunités ; et, comme s'il n'était pas moins habile juriconsulte et canoniste que bon théologien, il ne poursuivit aucune cause dont il ne fût pleinement persuadé de la justice, ce qui faisait que, dans toutes les poursuites, il en obtint toujours le succès qu'il en avait espéré.

Il fut choisi par le Pape Clément III et par l'empereur Frédéric II pour être médiateur entre l'Eglise romaine et l'empire, et l'arbitre de leurs différends. L'on ajoute même qu'il fut honoré du titre de prince de l'empire par Henri VI, successeur de Frédéric, qui accorda aussi, à sa considération, plusieurs grâces à l'église de Verceil. Le Pape Célestin III, successeur de Clément, le combla aussi de bienfaits, et Innocent III, imitant ses prédécesseurs, l'employa pour ménager un accommodement entre les peuples de Parme et de Plaisance qui étaient en guerre.

Sa réputation passa les mers ; et, soit que la sainteté de sa vie et les emplois qu'il avait eus l'eussent fait connaître en Terre sainte ou qu'il y eût fait lui-même un voyage, il fut nommé, l'an 1204, patriarche de Jérusalem, d'une voix commune, par ceux qui s'assemblèrent en Palestine pour donner un successeur à Monachus, onzième patriarche latin de Jérusalem, sur le refus que fit le Cardinal Soffredo, légat du Pape en Palestine, d'accepter cette dignité à laquelle il avait été aussi élu. Monsieur Baillet dit que ce fut à Héraclius qu'il succéda, qui était le dixième patriarche latin ; mais nous aimons mieux suivre la chronologie de ces patriarches que le P. Papebroch nous a donnée au commencement du troisième tome du mois de mai des Actes des Saints, où il compte Héraclius pour le neuvième patriarche, auquel succéda Sulpice, qui eut pour successeur Monachus à qui succéda saint Albert.

Le Pape Innocent III témoigna la joie qu'il avait ressentie de son élection par une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet le vingt et unième février de la même année, dans laquelle il combat les excuses qu'il pourrait alléguer pour refuser cette dignité, et en même temps il lui donne des instructions sur ce qu'il avait à faire et à souffrir dans ce pays. Il le fit venir à Rome pour recevoir sa confirmation, et il ne se contenta pas de lui donner le *Pallium* avec la dignité de patriarche, mais il le fit encore son légat pour quatre ans dans la Palestine, et le combla de privilèges.

Albert retourna à Verceil pour mettre ordre aux affaires de son église et pourvoir à un successeur. Il s'embarqua ensuite sur un vaisseau génois pour la terre sainte, où il aborda l'an 1206, et établit sa résidence à Acre, autrefois Ptolémaïde en Phénicie, où les patriarches latins de Jérusalem se retirèrent lorsque les Sarrasins se rendirent maîtres de cette ville. Les patriarches de Jérusalem y firent leur résidence quoiqu'il y eût un évêque particulier, et les choses demeurèrent en cet état jusqu'au pontificat d'Urbain IV qui, voyant qu'il n'y avait point d'espérance qu'on pût reprendre la ville de Jérusalem, et qu'il n'était pas convenable que le patriarche demeurât comme hôte dans une autre ville, unit l'évêché d'Acre au patriarcat de Jérusalem. Saint Albert vécut à Acre dans un martyre continu, joignant aux travaux et aux persécutions du dehors qu'il eut à souffrir, la mortification de sa chair, les jeûnes, les veilles et plusieurs autres austérités : ce qui lui attira l'estime et le respect, non-seulement des chrétiens, mais même des infidèles.

Ce fut l'an 1209 que Brocard, supérieur des ermites que Berthold avait ramassés sur le mont Carmel, comme nous avons dit précédemment, s'adressa à lui afin qu'il leur prescrivît une règle qu'ils pussent suivre. Il leur en donna une fort courte qu'il renferma en seize articles et qui fut dans la suite divisée en dix-huit chapitres, après les additions et mitigations qui y furent faites par les commissaires députés par le Pape Innocent IV. Cette règle primitive du patriarche Albert fut

adressée à Brocard et aux ermites qui demeuraient avec lui, qui embrassèrent cette règle avec joie; et, pour satisfaire au premier article où il est parlé de l'élection d'un Supérieur, ils se soumirent à l'obéissance de Brocard, qui fut établi prieur de cette petite congrégation, qui a eu depuis de si grands accroissements, et qui ayant passé du Levant en Europe, s'est répandue par toute l'Église. C'est ainsi que le Bienheureux Albert a mérité le titre de législateur de l'Ordre des Carmes, qui a pris pour patron le Prophète Élie, à cause de la retraite qu'il a faite sur la montagne de Carmel; il prétend même l'avoir eu pour fondateur et s'est mis aussi sous la protection particulière de la sainte Vierge.

Le Pape Innocent III, ayant convoqué le Concile de Latran qui se tint l'an 1215, y manda le Bienheureux Albert avec lequel il avait entretenu un grand commerce de lettres. Mais ce Pape n'eut pas la consolation de voir ce saint patriarche, qui, étant à la procession le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, le 14 septembre de l'an 1224, fut assassiné par un Italien de Calusio, au Montferrat, pour se venger de ce que ce Saint, étant évêque de Vercell, l'avait repris de ses désordres; c'est ce qui a fait que Philippe Ferrari, dans son catalogue des Saints et des Bienheureux d'Italie, omis dans le Martyrologe romain, l'y a inséré au 14 septembre, et lui a donné le titre de martyr comme ayant répandu son sang pour la justice. Cependant les Carmes qui, par autorité du Saint-Siège, ont eu permission d'en célébrer l'office, ne le font que d'un confesseur et ne mettent sa mort qu'au 8 avril.

(HÉLYOT.)

### LE BIENHEUREUX JEAN SORETH,

VINGT-SIXIÈME GÉNÉRAL ET PREMIER RÉFORMATEUR DE L'ORDRE  
DES CARMES.

Lézana et plusieurs écrivains de l'Ordre des Carmes prétendent que l'institution des Religieuses Carmélites<sup>1</sup> n'est pas une

<sup>1</sup> Voy., à la fin du vol., nos 154, 155 et 156.

nouveauté qui ait été introduite dans leur Ordre, et que, comme il y a toujours eu dès les premiers siècles de l'Église des vierges consacrées à Dieu, et que leur Ordre a commencé au temps d'Élie, neuf cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, non-seulement il y a eu, dès les premiers siècles de l'Église, des Religieuses Carmélites, mais même au temps des Prophètes. Mais le P. Louis de Sainte-Thérèse, dans son livre qui a pour titre : *La succession d'Élie*, a été plus sincère ; car il dit que ce fut le Bienheureux Jean Soreth, qui obtint du Pape Nicolas V les mêmes privilèges que les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-Augustin avaient, pour la réception des couvents de religieuses, vierges, veuves et béguines ; pourvu que celles qu'il recevrait jeûnassent et fissent les mêmes exercices que celles des Ordres de Saint-Dominique et de Saint-Augustin : le Bienheureux Soreth, dit cet auteur, estimant que c'était une chose indigne que les autres Mendians eussent des filles qui observassent leurs règles, et que le seul Carmel, institué pour honorer la très-sainte Vierge, Mère des vierges, n'eût pas des filles de son Ordre. Ainsi, sans aller chercher une origine éloignée des Religieuses Carmélites, il est certain qu'elles n'ont été instituées canoniquement que vers l'an 1452, en vertu de la Bulle de Nicolas V, obtenue par le Bienheureux Jean Soreth, qui fonda leurs premiers monastères en France.

Il naquit en Normandie vers l'an 1420, de parents fort vertueux, qui eurent un grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu, et de lui faire apprendre ce qui était convenable à son âge. Ayant fait ses humanités, il délibéra de l'état de vie qu'il devait embrasser ; et après avoir recommandé cette affaire à Dieu, il fut inspiré de prendre l'habit religieux parmi les Carmes, dans leur couvent de Caen en Normandie, où, après sa réception, il fit voir, par ses exercices de vertu et de piété, que Dieu l'avait appelé à cet Ordre pour sa gloire et pour la réforme de cet Ordre.

Il fut envoyé par ses Supérieurs au couvent de Paris, pour y apprendre les saintes lettres et la théologie. Il se rendit si habile en l'une et en l'autre, qu'il mérita le bonnet de docteur

dans l'université de Paris, et son mérite le fit élever en peu de temps aux dignités de son Ordre. En 1440, il se trouva au Chapitre général d'Ast, en qualité de définiteur et de provincial de la province de France ; au Chapitre général tenu à Châlons, il y fut en qualité de provincial de Toscane, et au Chapitre général tenu à Rome en 1447, il fut encore nommé définiteur et provincial de France. Pendant son provincialat, il visitait à pied les couvents de la province, accompagné d'un seul compagnon. On ne peut pas dire le bien qu'il y fit, et la réforme qu'il introduisit partout, à cause qu'il n'exigeait rien des autres qu'il n'eût premièrement pratiqué. Enfin, l'an 1451, au Chapitre général tenu à Avignon, il fut élu Général de tout l'Ordre ; et comme l'office de provincial de sa province vaquait par cette nouvelle élection, le Chapitre n'y voulut point nommer, mais ordonna qu'il gouvernerait toujours la province de France jusqu'au Chapitre provincial.

Ce nouveau Général, ayant senti au-dedans de lui-même que Dieu l'appelait à la réforme de son Ordre, résolut d'y travailler et d'employer toutes sortes de moyens pour mettre la régularité en vigueur et rétablir son Ordre dans sa première splendeur. Il commença le premier ; et quoiqu'il eût toujours vécu dans une grande perfection, il y travailla néanmoins comme un simple novice, et s'attacha sur toutes choses à la vertu d'humilité, comme la base et le fondement de toutes les autres.

Les Religieux du chœur de son temps étaient vêtus de noir, et les Frères laïques, de couleur minime ou tannée. Il quitta le noir et se revêtit de couleur minime, tant à cause que c'était l'ancienne couleur de l'Ordre qu'il rétablit dans ses constitutions, qu'à cause que ceux qui étaient les moins estimés dans son Ordre en étaient revêtus. On reconnaissait toujours ses habits, en ce qu'ils étaient toujours les plus vils et les plus rapiécés. Son entretien ordinaire était avec les plus simples et les jeunes du couvent. Il prenait plaisir d'aller avec eux pour les instruire, pour leur apprendre à mortifier leurs passions, à combattre les vices, à acquérir les vertus et à mener une vie conforme à la règle et aux anciens statuts de l'Ordre.

Avec cet esprit, une grande douceur et beaucoup d'affabilité, il entreprit la réforme de son Ordre, qu'il visita dans presque toutes les provinces de l'Europe. Ce ne fut pas sans recevoir beaucoup de contradictions de la part de ceux qui s'opposaient à ses bons desseins. Il fut même obligé contre son naturel, qui était d'employer ordinairement les voies de douceur, d'user d'une extrême rigueur envers quelques couvents qui ne voulaient pas embrasser la réforme : ce qui arriva principalement à l'égard de celui de Cologne, où les Religieux au retour d'une procession fermèrent la porte sur lui, de sorte qu'il demeura avec ceux de sa suite hors du couvent, ce qui l'obligea de les excommunier et de mettre le couvent en interdit ; et il ne leva ses censures, qu'à condition qu'ils souffriraient la visite qu'il fit avec beaucoup de douceur. Mais Dieu prit vengeance de cet excès : une maladie contagieuse emporta en peu de temps la plus grande partie des rebelles, et retint les autres dans la soumission ; ce qui arriva l'an 1461. S'il était si sévère à punir les fautes de ses Religieux, il pardonnait aisément les injures qui regardaient sa propre personne, et par ce mélange de douceur et de sévérité, il réforma un grand nombre de couvents auxquels il prescrivit de saintes lois qui furent observées avec beaucoup d'exactitude.

Ce ne fut pas seulement en cette manière qu'il procura le bien de son Ordre. Il institua, comme nous avons dit, les Religieuses du même Ordre, et obtint pour elles du Pape Nicolas V les mêmes privilèges que les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-Augustin avaient pour la réception de pareilles Religieuses. Il fonda cinq couvents de ces saintes filles. Il eut toujours grand soin d'elles ; et nonobstant qu'il commit quelquefois à d'autres la visite de quelques couvents d'hommes, il visitait toujours lui-même les couvents de Religieuses, spécialement celles de Liège, dont le couvent fut brûlé l'an 1468, et transféré à Huy, et celles de Bretagne, que Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne, avait fondées.

Cette princesse, après la mort de son mari, fit venir à

Vannes des Religieuses de Liège, en ayant obtenu la permission du Pape. Elle leur fit bâtir un monastère où elle se retira et y prit l'habit en 1497. Comme ce monastère était proche de celui des Carmes, et que leur église servait aussi aux Religieuses, la princesse trouva que c'était une grande incommodité de n'avoir point d'église particulière. Elle obtint permission du Pape de faire sortir les Religieuses Bénédictines de la congrégation de Saint-Sulpice, du monastère des Coëts, près de Nantes, où elles n'étaient que sept, et ne vivaient pas dans une grande régularité ; et avec ses Religieuses, elle prit leur place l'an 1478, après que le Pape eut usé de censures envers les Bénédictines pour les faire sortir, et qu'elles eurent résisté pendant quatre ans. Elle répara la maison, fit de nouveaux bâtiments, et y mourut en odeur de sainteté l'an 1485.

Ce fut en 1462 que, ce général tenant son Chapitre à Bruxelles, on examina et approuva les constitutions qu'il avait faites pour la réforme, et, animé toujours du zèle de cette réforme, il alla trouver le Pape Paul II, duquel il obtint une Bulle en 1466, qui confirmait ce qui avait été ordonné dans des Chapitres généraux touchant l'élection des prieurs des couvents réformés. Enfin étant venu en France pour achever la réforme de tous les couvents qui y étaient établis, étant à Nantes avec le provincial de Touraine et un autre Père qu'il avait dessein d'y laisser pour prieur, afin de maintenir la réforme qu'il y voulait introduire, on leur donna à manger des mûres empoisonnées. Sitôt qu'ils en eurent mangé, il y en eut un qui tomba mort subitement ; les deux autres, quoique malades à l'extrémité, sortirent de ce couvent et vinrent avec beaucoup de peine à celui d'Angers, où, par la force des remèdes, il y en eut un qui échappa, l'autre, qui fut le bienheureux Soreth, en mourut : il fit une confession générale de toute sa vie, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une piété exemplaire, et pardonna à ceux qui avaient été cause de sa mort, qui arriva l'an 1471. Il s'est fait plusieurs miracles à son tombeau, et les Carmes lui donnèrent le titre de Bienheureux. Dans le Chapitre tenu à Ast en Piémont, en

1472, on confirma les constitutions qu'il avait faites, et il fut ordonné que toutes les provinces en auraient un exemplaire. (HÉLYOT.)

### LE BIENHEUREUX CLÉMENT D'OSIMO,

GÉNÉRAL DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN.

Ce Saint du treizième siècle a fait honneur à la ville d'Osimo dans la marche d'Ancône, par ses œuvres et sa sainteté. Il s'était dès sa jeunesse consacré sans réserve au service de Dieu et de l'Église ; et dans ce but, il était entré chez les Ermites de Saint-Augustin, qui sont l'un des plus anciens Ordres religieux. Ses vertus et son mérite éprouvé l'élevèrent à la dignité de Général de l'Ordre ; il le dirigea si habilement qu'il en fut considéré comme le second fondateur.

Il sut, sans blesser personne, remettre en vigueur dans son Ordre la discipline régulière ; il avait gagné tellement la confiance de tous ses moines qu'il ne rencontrait aucun obstacle.

Sa conspiration incessante pour les âmes du purgatoire lui inspira d'établir dans son Ordre deux anniversaires solennels, chaque année pour les fidèles défunts. L'estime qui l'entourait lui amena un pénitent considérable, le Pape Boniface VIII qui le prit pour son confesseur.

Le Bienheureux Clément, vieilli par les fatigues, revenait d'une visite générale aux maisons de son Ordre, lorsqu'il sentit que Dieu l'appelait à lui. Il mourut à Orviéto, le 8 avril 1261. — On l'appelait aussi quelquefois Clément de Saint-Elpide.

### LE BIENHEUREUX JÉRÔME DE MONTÉ-FIORI,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Ce Bienheureux étant encore fort jeune avait embrassé l'Ordre de Saint-François, dans la famille des Conventuels, avec son frère utérin, appelé François. Il enseigna la théologie chez les Conventuels avec un grand succès, et les vertus qu'il fit paraître dans cet Ordre, lui attirèrent l'estime et l'admiration de tous ceux qui le connurent.



Guidé par l'esprit de pénitence, Jérôme passa dans la réforme des Capucins, où il fit en peu de temps d'étonnants progrès vers la perfection religieuse. Son esprit était parfaitement soumis aux volontés du ciel, et son obéissance pour ses Supérieurs ne souffrait pas de retard. Il sévissait contre son corps, comme contre un ennemi qui, par ses désirs corrompus, attire mille maux durant cette vie et dans l'autre. Pendant la nuit, il passait trois ou quatre heures dans la contemplation des choses célestes, et en cette situation, il recevait des consolations infinies. On rapporte qu'il eut plusieurs ravissements, et qu'on le vit un jour environné de lumières, dans la posture d'une personne qui s'entretient avec quelqu'un : on ne put retenir de cette conversation que ces paroles de saint Jérôme : *O mater mea dulcissima* (ô ma très-douce mère!), et l'on en conclut, avec assez de raison, que c'était avec la très-sainte Vierge qu'il s'entretenait.

Ses talents et ses vertus le firent élever aux premières charges de son Ordre, qu'il remplit à la satisfaction de ses frères, et lui méritèrent de la part du Cardinal de Montalte, depuis élu Pape sous le nom de Sixte V, les plus flatteurs éloges. Ce grand Pape qui avait été Général des Conventuels, et qui connaissait Jérôme, dit aux Capucins, en apprenant qu'il était entré dans leur Ordre, et en faisant allusion à son surnom : « Plût à Dieu que vous eussiez dans votre parterre un grand nombre de telles fleurs. »

Ce bon Religieux fut, dès ce monde, l'objet des miséricordes divines ; car il fit diverses prédictions que l'événement a vérifiées ; il pénétrait les pensées les plus cachées ; avantage dont il se servait pour le salut des âmes. Les démons obéissaient à sa voix, et on lui amenait de toutes parts les possédés pour qu'il les délivrât. On attribue à l'efficacité de ses prières plusieurs miracles, et entre autres la résurrection d'un enfant de la marquise d'Ariano, qui avait été étouffé par sa nourrice. Il obtint plusieurs fois de Dieu des vivres dans des moments de disette ; et un jour qu'il visitait les couvents de Sicile, il

procura de l'eau par un prodige à ses compagnons qui souffraient d'une soif ardente.

La vie entière du Bienheureux Jérôme fut un exemple édifiant de ferveur, de pénitence, et de la pratique exacte des maximes évangéliques ; aussi fut-elle marquée par des prodiges, dont le récit serait bien capable d'encourager ceux qui marchent dans la voie étroite et laborieuse du salut ; mais que les bornes d'un abrégé nous obligent de supprimer.

Après avoir rempli deux fois avec applaudissement les fonctions du généralat, Jérôme se rendit à Ancône. Il y vécut dans l'obscurité, dans l'humilité, dans tous les exercices de la piété ; et il n'en fut que plus admirable. Imitateur sincère de son bienheureux Patriarche, il régla toute sa conduite sur la sienne, et la persévérance lui amena la mort la plus digne d'envie.

Il était âgé de soixante-quatre ans, dont il en avait passé environ trente-cinq dans la réforme des Capucins, lorsqu'il lui fut révélé, pendant sa prière, qu'il allait quitter la terre. Cette nouvelle le remplit de joie. Il l'annonça à ses frères, et alors, il prédit à l'un d'eux, appelé Benoît, qu'il mourrait le Vendredi-Saint, et que pour lui Jérôme, il mourrait huit jours après Pâques ; il avertit un autre Religieux, nommé Anselme, qu'il irait à Rome, et qu'arrivé à Picéno, il y finirait sa carrière.

Benoît mourut, en effet, au jour indiqué, et Jérôme recommanda qu'on laissât assez d'espace dans sa tombe pour qu'il pût être enterré à ses côtés. Tout le reste arriva comme il l'avait annoncé ; il alla jouir des récompenses célestes le jour de l'Octave de Pâques, 8 avril de l'an 1584. Ses funérailles furent honorées d'un grand concours de fidèles, et lorsqu'au bout d'un an, on ouvrit son tombeau, on trouva ses vêtements réduits en poussière, mais son corps dans le même état, où il était lorsqu'on l'avait inhumé.

## LA VÉNÉRABLE VINCENTINA LOMELLINI.

Vincentina, amie et compagne de Victoire Fornari<sup>1</sup>, et conjointement avec elle, fondatrice des Annonciades célestes, naquit à Gênes, en 1552, et eut pour père François Lomellini, gentilhomme Génois, qui mourut lorsque cette dame était encore au berceau. Benoît Lomellini, frère de François, adopta sa nièce, et la mit dans un monastère de Gênes pour y être élevée dans la piété chrétienne. Vincentina y demeura dix ans, et répondit avec tant d'ardeur aux soins qu'on prit de son éducation, qu'on jugea dès lors de ce qu'elle ferait un jour. Elle aimait à rendre service à tout le monde ; et quoiqu'elle n'eût alors aucune idée d'embrasser l'état monastique, elle fréquentait les Sacrements, faisait les méditations et les prières avec autant et plus de ferveur que pas une Religieuse.

Son oncle Benoît Lomellini, qui fut depuis créé Cardinal par le Pape Pie IV, la retira du couvent vers 1564, et la maria, quelques années après, avec Etienne Centurioni, gentilhomme Génois, de l'une des vingt-huit illustres maisons de Gênes, comme est aussi celle des Lomellini. « Au commencement de leur mariage, dit le P. Hilarion de Coste, Vincentina trouva plus d'épines que de roses : quoique son mari eût beaucoup d'affection pour elle, et fit grand état de ses mérites, Dieu le permettant pour éprouver davantage la vertu de sa servante : il se montrait difficile à contenter, trouvait à redire à tout ce qu'elle disait ou faisait ; jusque-là qu'il s'étonnait lui-même de ce qu'il la traitait si mal, vu qu'il n'en avait aucun sujet. »

La patience, la douceur, la complaisance, vertus si belles et si nécessaires dans les femmes, gagnèrent à Vincentina le cœur de son mari. Ses humeurs et ses brusqueries le firent rougir. Il reconnut que sa femme, toujours égale, toujours prévenante, ne méritait que sa tendresse. Bientôt le calme et la paix succédèrent aux tempêtes et aux querelles. Vincentina

<sup>1</sup> Honorée le 12 septembre.

en attribua toute la gloire à Dieu, qu'elle n'avait cessé d'implorer par ses prières.

Chérie et respectée de son époux, elle ne désirait que de lui voir se donner tout entier à Dieu par une conversion sincère, afin de pouvoir un jour marcher de concert dans la voie du salut, et s'édifier réciproquement par la pratique des vertus chrétiennes ; elle eut cette satisfaction en 1579. Cette année, Centurioni ayant été attaqué de la peste, dont toute la ville de Gènes était fort affligée, la crainte de la mort lui fit faire de sérieuses réflexions, et former le dessein de changer de vie, s'il recouvrait la santé. Il tint parole, et depuis il partagea les bonnes œuvres et les pieux exercices de son épouse.

Ce seigneur fut fait, en 1586, gouverneur de la principauté de Melfe, au royaume de Naples. Il s'y rendit aussitôt avec toute sa famille ; et Vincentina employa les treize années qu'elle demeura dans ce pays avec son époux, à soulager les pauvres, à faire régner dans sa maison la paix, l'union et la piété. Etant âgée de trente ans, elle eut une couche dangereuse, suivie d'une épilepsie, qui, s'emparant de tout son corps, la laissa si fort affaiblie du côté gauche pour le reste de sa vie, qu'il ne lui fut plus possible de marcher, ou de se soutenir sans béquilles. Toute la ville de Naples la vit supporter cette affliction avec une patience et une humilité chrétienne. Dans les moments de relâche que lui donnaient ses douleurs, elle disait à ses plus intimes amis : « Hélas ! j'ai bien mérité » cette incommodité, pour la négligence avec laquelle j'ai » servi Notre-Seigneur étant en parfaite santé ; et sa divine » Majesté a bien eu raison de me priver de l'usage des jambes, » puisque je bronchais si souvent dans le chemin de son » service. »

Elle fut mère de onze enfants, dont quatre moururent peu de jours après avoir reçu le Baptême. Elle voulut élever les autres elle-même ; et, dès que leur âge le permettait, elle leur apprenait les préceptes de la religion, et les formait de bonne heure à la prière.

Sa maison était une des mieux réglées de Gènes et de

Naples. L'entrée en était interdite, non-seulement aux libertins, mais encore aux gens oisifs, aux médisants, et aux personnes indifférentes pour l'affaire de leur salut. De retour à Gènes, en 1599, elle redoubla ses soins pour sa famille, au point qu'on disait communément que c'était un monastère. Son zèle s'étendit plus loin. Tantôt elle faisait venir chez elle les femmes les plus pauvres et les plus malheureuses de Gènes, et leur procurait les secours spirituels et temporels dont elles avaient besoin : tantôt elle engageait, par l'appât des récompenses, des filles publiques à quitter le genre honteux de vie qu'elles menaient ; elle leur en facilitait les moyens, soit en leur procurant de l'ouvrage, soit en les plaçant dans quelque communauté, où elle payait leur pension. Les pauvres orphelines avaient surtout des droits à sa charité. La crainte qu'elles ne fussent un jour abandonnées à elles-mêmes les lui rendait extrêmement chères. Elle les mettait, par ses libéralités, à l'abri de la séduction ; et dès qu'elles avaient atteint un certain âge, elle mariait honnêtement celles qui se déterminaient pour cet état, et procurait aux autres d'autres établissements.

Madame Centurioni avait passé quatre ans dans des occupations si saintes, lorsqu'elle se joignit à madame Strata, de la maison ancienne des Fornari, pour la fondation du second Ordre de l'Annonciade. Il y avait un an que cette dame avait obtenu de l'Archevêque de Gènes la permission de fonder cette nouvelle compagnie de filles consacrées très-particulièrement au service de Jésus et de Marie, et à l'adorable mystère de l'Incarnation. On ne saurait exprimer la joie que ressentirent ces deux illustres Génoises quand elles se virent pour conférer ensemble de l'établissement de l'Ordre des Annonciades ; ce fut au carême de l'année 1603, quatorze ou quinze mois avant qu'on jetât les fondements du monastère : elles conçurent d'abord l'une pour l'autre l'amitié la plus tendre et l'estime la plus parfaite ; et lorsqu'elles furent demeurées d'accord de leur projet, elles s'encouragèrent mutuellement à le conduire à sa perfection : on les eût prises depuis pour deux sœurs, tant elles

furent constamment unies. L'orgueil et la vanité, vices attachés quelquefois aux grandes entreprises, eurent si peu d'accès dans leurs âmes, qu'elles se déferaient publiquement l'une à l'autre le titre de *fondatrice*.

Le 5 d'août 1604, fête de Notre-Dame des Neiges, Vincentine prit l'habit de Religieuse des Annonciades avec la Bienheureuse Marie-Victoire, et trois autres compagnes, et quitta son nom de Vincentina, pour prendre celui de *sœur Marie-Madeleine*. Elle ne vécut que neuf mois et dix jours, depuis son entrée au noviciat ; mais, pendant ce court espace, elle fut un modèle d'obéissance, d'humilité, de désintéressement, et de charité chrétienne. Elle se regardait comme la dernière des Religieuses ; et lorsque ses compagnes lui rendaient quelque service, elle s'écriait : « O mon Dieu ! quand est-ce que cette ingrate créature a jamais mérité que les épouses de Jésus-Christ la servent de la sorte ? »

Quinze jours avant sa mort, elle fut éprise d'un violent désir de faire les trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, puisqu'il ne lui était pas permis de faire ceux de la profession solennelle ; l'année du noviciat n'étant pas accomplie. Elle en obtint la permission de l'Archevêque de Gènes, et les prononça avec autant de joie que de ferveur, après s'être préparée à cette cérémonie par les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie. Le Jeudi-Saint, elle communia de rechef en Viatique, et le lendemain 8 avril, elle mourut saintement sur les trois heures et demie du soir, âgée de cinquante quatre ans, et riche de vertus et de bonnes œuvres.

#### LA VÉNÉRABLE LOUISE HUC.

Louise Huc menait à soixante ans la vie la plus pieuse et faisait l'édification des fidèles de Montpellier, lorsque la persécution révolutionnaire éclata. Veuve d'un mari très-respectable, elle perdit encore une fille unique dont les vertus devaient la consoler ici-bas ; et, seule dans le monde, elle attendait, dans la retraite, dans la résignation et la prière, qu'il plût à Dieu de l'appeler à lui. Dieu récompensa sa piété éminente,

sa charité, son humilité, par la gloire du martyre. Dans l'affreuse disette qui se fit sentir au mois de mars 1794, Louise fut accusée d'avoir donné de petits pains à des prêtres cachés, qui, sans ses pieux secours, allaient mourir de faim. Le tribunal révolutionnaire de Montpellier la fit arrêter et saisir, et la condamna à mort le 8 avril; cette sentence fut exécutée le même jour.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Mémoire* des prérogatives, dignités et excellences de la très-sainte Vierge au-dessus de toutes les créatures. — Un serviteur de Marie souhaitait qu'on établît une fête en l'honneur de ces prérogatives de la très-sainte Vierge; mais on doit se contenter aujourd'hui d'en faire le sujet de ses méditations. Ces prérogatives sont exprimées sous ces symboles en deux distiques qu'on lit à Rome dans l'église du Collège romain :

*Christiparam signant sol, urbs, rosa, lilia; templum,  
Palma, hortus clausus, flos, oleæque decor;  
Luna, cedrus, speculum, puteus, platanusque cypressus;  
Fons, turris, Mariam, vellera, porta notant.*

Le soleil, une ville, une rose, les lys, un temple, une palme, un jardin fermé, la fleur, l'olivier, la lune, le cèdre, un miroir, un puits, le cyprès, une fontaine, une tour, une toison, une porte, toutes ces choses sont autant de figures sous lesquelles nous est représentée la Mère de Jésus-Christ.

Saint Bonaventure explique toutes ces figures sous lesquelles les prérogatives de la très-sainte Vierge sont marquées<sup>1</sup>.

### MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, saint Édèse, martyr, frère du Bienheureux Aphénien, qui, sous l'empire de Maximien-Galère, reprenant pu-

<sup>1</sup> Saint Bonaventure *Opuscul. Laus B. V. Mariæ*. tom. 6 part. 2. et in speculo B. M. sect. 6.

SEXTO IDUS APRILIS.

Alē Alexandriæ, sancti Edesii Martyris, fratris beati Apphiani; qui sub Maximia-

bliquement un juge impie de ce qu'il livrait à la prostitution des vierges consacrées à Dieu, fut arrêté par des soldats, après d'horribles supplices, fut jeté dans la mer pour le Seigneur Jésus-Christ.

En Afrique, les saints martyrs Janvier, Maxime et Macaire  
A Carthage, sainte Concesse, martyre.

Le même jour, la mémoire des SS. Hérédion, Asyncrite  
Phlégon, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains.

A Corinthe, saint Denys, évêque, qui, par son érudition par le don de la parole qu'il avait reçu de Dieu, éclaira non seulement les peuples de sa métropole et de sa province, mais instruisit encore par ses lettres les Evêques des autres provinces et des autres villes. Il vénéra tellement les Pontifes Romain qu'il avait coutume de faire lire leurs épîtres publiquement dans l'église, les jours de dimanche. Il vécut du temps des empereurs Marc-Antoine-Vère et Luce-Aurèle-Commode.

A Tours, saint Perpétue, évêque, homme d'une admirable sainteté.

A Férentino dans la campagne de Rome, saint Rédempteur évêque, dont le Pape saint Grégoire fait mention.

A Côme, saint Amance, évêque et confesseur.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Martin, solitaire, honoré à Gènes.

no Galerio Imperatore cum impium Judicem, quod Deo dicatas virgines lenocinibus traderet, palam argueret, a militibus tentus, sævissimisque affectus suppliciis, in mare demersus est pro Christo Domino. — In Africa, sanctorum Martyrum Januarii, Maximæ, et Macariæ. — Carthagine, sanctæ Concessæ Martyris. — Eodem die, commemoratio sanctorum Herodionis, Asyncriti, et Phlegontis, de quibus scribit beatus Paulus Apostolus in Epistola ad Romanos. — Apud Corinthum, beati Dionysii Episcopi, qui eruditione et gratia, quam habuit in verbo Dei, non solum suæ civitatis et provinciæ populos, sed et aliarum provinciarum et urbium Episcopos Epistolis erudit; Romanosque Pontifices adeo coluit, ut eorum Epistolas publice legere in Ecclesia diebus Dominicis consueverit. Claruit autem temporibus Marci Antonini Veri, et Lucii Aurelii Commodi. — Turonis, sancti perpetui Episcopi, admirandæ sanctitatis viri. — Ferentini in Hernicis, sancti Redempti Episcopi, cujus meminit beatus Gregorius Papa. — Apud Comum, sancti Anantii Episcopi et Confessoris.



Saint Hermès, évêque et martyr, honoré en Dalmatie.

Saint Hugues, évêque de Paris, mort ce jour, de l'an 730.

Saint Philarète, de l'Ordre de Saint-Basile, martyr.

Saint Gelvas, honoré chez les Ethiopiens.

Saint Hermès, disciple de saint Paul, honoré chez les Grecs.

Sainte Denyse (*Dyonisia*), diaconesse, fêtée en Grèce.

Le Bienheureux Orgagne (*Origania*), religieux prémontré, honoré dans le diocèse d'Urgel en Catalogne, où ses reliques attirent un grand concours de fidèles.

Saint Jean, martyr à Tricala en Thessalie.

Saint Avol, vingtième évêque de Clermont-Auvergne, véné-  
rable dans l'église de Saint-Allyre.

Sainte Lidanie, patronne d'un monastère de vierges en Ir-  
lande, et sainte Cocquée (*Cocchéa*), sa nourrice.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Jean Antoine Bourret, simple Frère-lai de l'Ordre de la Trappe, retiré à Langogne au diocèse de Mende, condamné à mort, comme réfractaire, par le tribunal criminel du département de l'Ardèche, exécuté le 8 avril 1794.

Rousseau (prénoms inconnus), chanoine de la cathédrale de Nevers, pour refus du serment schismatique, fut transporté à Nantes et emprisonné à fond de cale dans la galliote hollandaise, où il mourut asphyxié le 8 avril 1794. Il avait 68 ans.

Alexandre Dublaye, vicaire dans la paroisse de Castelrau, pour avoir évité le serment révolutionnaire, fut emprisonné à Tartas, condamné à mort par le tribunal criminel des Landes, et guillotiné le 8 avril 1794.

## NEUVIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Vaudru ou Valdetrude, abbesse de Château-Lieu. — Sainte Marie de Cléophas. — Saint Prochore, l'un des sept diacres. — Saint Eupsyque, martyr. — Saint Acace, évêque d'Amide. — Les Martyrs Massylitains. — Les prisonniers romains, martyrs en Perse. — Saint Marcel, évêque de Die. — Sainte Cassilde, vierge. — Saint Dotton, abbé. — Saint Hugues, évêque de Rouen. — Saint Gaucher, chanoine régulier. — Le Bienheureux Ubald d'Adimari, servite. — Le Bienheureux Pavon, martyr dominicain. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINTE VAUDRU OU VALDETRUDE,<sup>1</sup>

ABBESSE DE CHATEAU-LIEU.

La vie de sainte Vaudru présente à l'admiration et à l'imitation des familles chrétiennes le modèle accompli d'une épouse et d'une mère. Fille de saint Walbert et de sainte Bertilie, et sœur de sainte Aldegonde, elle naquit à Cousolre, où elle passa les premières années de sa vie. Dès lors elle se distinguait par de précoces vertus qui la rendaient chère et aimable à tous ceux qui l'approchaient. La nature et la grâce l'avaient comme à l'envi douée des dons les plus précieux, que relevaient encore en elle les charmes de la jeunesse et les chastes attraites de l'innocence. Ses parents la donnèrent en mariage à un vertueux jeune homme d'une très-noble famille du royaume, et qui remplissait des fonctions importantes à la

<sup>1</sup> Le titre de duchesse de Lorraine que donnent à sainte Vaudru certains diplômes, ou bien celui de comtesse de Hainaut ne sont pas admissibles : le duché de Lorraine ne paraît dans l'histoire que sous un fils de Louis-le-Débonnaire, 150 ans au moins après la mort de sainte Vaudru, et le titre de comte de Hainaut n'était affecté qu'aux hommes. Peut-être faut-il entendre que sainte Vaudru était épouse du comte de Hainaut ; encore cette explication serait-elle difficilement prouvée.

cour des rois mérovingiens : il s'appelait Madelgaire ou Mauger. Jamais union ne fut plus belle et ne produisit de plus grands fruits de salut : les quatre enfants, que le ciel daigna accorder à leurs communes prières, sont devenus autant de Saints que l'Eglise a placés sur ses autels<sup>1</sup>.

Dans cette nouvelle position, la bienheureuse Vaudru remplit admirablement tous ses devoirs d'épouse et de mère chrétienne : elle veillait avec une constante sollicitude sur ses enfants et s'efforçait de former leur jeune cœur à la vertu. Tout ce qui pouvait contribuer à développer en eux les sentiments religieux, les nobles pensées et les belles affections était l'objet de ses soins. Elle exerçait aussi en leur présence les œuvres de la plus touchante charité, afin que cette vue leur inspirât une tendre compassion pour les malheureux et les membres souffrants de Jésus-Christ. On la voyait distribuer une partie de ses biens aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, donner de grandes sommes pour racheter des captifs ou pour recevoir des étrangers et des voyageurs. Sainte Vaudru ajoutait à

<sup>1</sup> Nous donnons ici, d'après Vinchant dans ses *Annales de la province et comté d'Hainaut*, page 103, la généalogie de sainte Vaudru qu'il fait remonter à Pharamond. Si la souche première est douteuse, il ne paraît pas du moins qu'on puisse contester l'affinité très-rapprochée de cette famille avec celle des mérovingiens.

1° Pharamond, premier roi de France, épouse Argotte, fille du roi des Cimbres.

2° Clodion épouse Basine, fille du roi de Thuringe.

3° Auberon, comte d'Hainaut, épouse Argotte, fille de Théodemer, roi des Ostrogoths.

4° Waubert I comte d'Hainaut, épouse Lucille, sœur de l'empereur Zénon.

5° Waubert II comte d'Hainaut, dit le sénateur, épouse Clotilda, sœur d'Athalaric, roi d'Italie.

6° Waubert III comte d'Hainaut, épouse Amalberge.

7° Waubert IV comte d'Hainaut, épouse Berthille, fille de Bercaire, roi de Thuringe.

8° Sainte Vaudru comtesse d'Hainaut, épouse le prince Madelgaire.

Elle a pour sœur sainte Aldegonde, pour fils saint Landri, plus tard évêque de Meaux, et saint Dentelin qui meurt en bas-âge ; pour filles sainte Aldegrude et sainte Madelberte qui gouverneront le monastère de Maubeuge après leur tante.

Le noble seigneur Hidulphe, dont il est parlé dans cette vie de sainte Vaudru avait épousé sainte Aye, fille de Brunulphe, qui était frère de Waubert IV.

toutes ces œuvres si chrétiennes des prières ferventes, qu'elle adressait sans cesse au ciel et de continuelles mortifications qu'elle s'imposait à elle-même.

Telle était la conduite sainte et édifiante de la noble princesse au milieu de ses enfants et auprès de son vertueux époux : les désirs de perfection croissaient toujours dans son âme, et si rien n'y eut apporté d'obstacles, elle eût volontiers consacré à Dieu le reste de ses jours dans quelque monastère, loin du monde et dans la pratique des vertus religieuses. Elle en avait déjà manifesté la pensée au pieux Mauger qui se sentit lui-même disposé à embrasser cette carrière : il put même l'exécuter avant sa sainte épouse. Les paroles qu'il entendit à la consécration du monastère de la Celle, bâti par saint Ghislain, déterminèrent sa résolution, et après avoir reçu la bénédiction du saint Evêque de Cambrai, Aubert, il se retira dans le monastère qu'il alla fonder sur la colline d'Hautmont.

Déjà à cette époque, sainte Vaudru avait eu la consolation de voir son fils aîné, le vertueux Landri, renoncer au monde pour entrer dans la carrière sacerdotale, et monter bientôt après sur le Siège de Meaux, où l'appelaient les vœux unanimes du clergé et du peuple. Le plus jeune de ses enfants, Dentelin, avait remis à Dieu son âme innocente lorsqu'il portait encore la robe blanche des nouveaux baptisés. Les deux filles, qui lui restaient, croissaient sous ses yeux en âge et en sagesse ; elles devaient dans la suite suivre leur tante sainte Aldegonde dans son monastère de Maubeuge.

Depuis le départ de son époux, sainte Vaudru sentait augmenter en elle l'amour de la solitude, et elle prenait chaque jour les moyens qui devaient lui faciliter l'exécution de ce projet. Une vision du ciel vint bientôt lui manifester que l'heure était arrivée d'accomplir son sacrifice.

Une nuit, pendant son sommeil, elle s'imagina qu'elle était transportée dans l'église de Bossu, village voisin de Cousolre, et que là, saint Géry lui remettait entre les mains un calice plein de vin, lequel, lorsqu'elle en eut goûté, la remplit d'un

souverain dégoût pour les affaires du siècle et d'un vif désir des biens célestes.

Encore peu expérimentée dans les voies spirituelles, sainte Vaudru rapporta avec simplicité cette vision à quelques personnes peu discrètes qui la communiquèrent elles-mêmes à d'autres, de sorte qu'en peu de temps sa résolution fut connue publiquement. Des hommes animés d'un mauvais esprit s'en moquèrent, la traitèrent de visionnaire, d'enthousiaste, d'insensée, et ne lui épargnèrent ni les injures ni les outrages. Mais cette épreuve, bien qu'elle troublât et affligeât sainte Vaudru dans le principe, servit encore à la purifier davantage et à exercer sa patience et son humilité, avant qu'elle fût appelée elle-même à diriger les autres dans les voies de la perfection.

Ce fut à cette même époque que saint Ghislain qui venait de se fixer à la Cella et qui avait appris la conversion admirable du comte Mauger, époux de sainte Vaudru, persuada à cette vénérable dame de prendre le voile religieux et de se retirer au lieu appelé alors *Castri locus*, Château-lieu, aujourd'hui Mons. Ses conseils lui furent d'un grand secours, et après avoir pris les dernières mesures que nécessitait sa séparation d'avec le monde, elle pria son parent, le noble seigneur Hidulphe, de lui faire construire là une demeure. Celui-ci fit aussitôt l'acquisition d'un terrain convenable et y construisit une maison très-belle : mais sainte Vaudru, étant venue la visiter avant qu'elle fût achevée, la trouva trop grande et trop commode. Dieu lui-même sembla vouloir satisfaire sa digne servante, car durant la nuit, un vent violent s'étant élevé, la maison croula en grande partie et le comte Hidulphe s'empressa de la rebâtir d'une manière plus conforme aux désirs de son humble cousine.

Sainte Vaudru, par le conseil de saint Ghislain, vint alors à Cambrai demander le voile sacré des veuves au vénérable saint Aubert, puis elle se dirigea vers sa nouvelle habitation qui était terminée. C'est surtout alors que commencèrent à briller toutes les vertus de la noble dame. Pleine de gravité dans ses mœurs, d'un esprit sage et réglé, d'une admirable

douceur et d'une grande modération dans ses paroles, on la voyait aussi attentive à procurer la gloire de Dieu et à rendre au prochain tous les services qui étaient en son pouvoir. La prière faisait ses délices, elle vivait dans une intime communication avec Dieu et s'exerçait par les jeûnes et les veilles à réduire son corps en servitude. Bientôt un grand nombre de saintes filles ou d'illustres veuves vinrent la prier de les recevoir sous sa direction et de les conduire dans les voies du salut. Tels sont les commencements du monastère autour duquel s'est formée dans la suite la ville de Mons.

Ces beaux jours ne devaient pas être sans nuages : de nouvelles épreuves allaient encore exercer la vertu de sainte Vaudru et la faire briller d'un plus vif éclat. Le démon, furieux de n'avoir pu la vaincre au milieu du monde, chercha du moins à la troubler dans sa retraite et lui jeta dans l'esprit mille pensées importunes. Tantôt il lui rappelait les grandes richesses qu'elle possédait autrefois, ses vastes domaines et les honneurs attachés à la noblesse de son rang ; tantôt il lui inspirait des pensées de découragement, en lui remettant devant les yeux le grand nombre d'années qu'elle avait encore à vivre sur la terre, et la difficulté de persévérer si longtemps dans la vie austère et mortifiée qu'elle avait embrassée. Quelquefois aussi il lui représentait vivement à l'esprit les douceurs et les jouissances de la vie qu'elle aurait pu continuer de goûter dans le monde, ou bien il cherchait à la troubler par des pensées criminelles. La généreuse servante de Jésus-Christ résista courageusement à toutes ces attaques de l'ennemi, et bientôt succéda à ce trouble momentané une paix délicieuse et inaltérable.

Dans sa chère solitude, sainte Vaudru reçut plus d'une fois la visite de sa sœur sainte Aldegonde, soit lorsqu'elle était encore dans le monde, et qu'elle sollicitait de ses parents la permission de se donner entièrement à Dieu, soit lorsque dans la suite il lui fut donné d'accomplir sa promesse. La jeune vierge de Consolre trouvait toujours de grandes consolations auprès de sa sœur aînée, qui fortifiait son âme par ses discours, l'édifiait par les exemples de sa vie sainte, et lui donnait les

sages conseils que réclamaient son âge et sa position. Plus tard, lorsqu'enfin Aldegonde eut obtenu de pouvoir imiter le renoncement généreux de sa sœur, les conseils de sainte Vaudru la suivirent encore dans son monastère de Maubeuge.

Dieu récompensa, même dès cette vie, par d'abondantes consolations, les sacrifices qu'avait faits sainte Vaudru pour se dévouer à lui. L'humilité de ses sentiments et la paix habituelle de son âme l'aiderent à pénétrer dans les mystérieux secrets du ciel qu'il se plaisait à lui communiquer. A ces lumières, le Seigneur ajouta bientôt des prodiges plus sensibles, qui firent connaître à quelle haute perfection sainte Vaudru était arrivée.

Un jour qu'elle remettait à un de ses serviteurs une somme d'argent destinée au rachat des captifs, le poids en augmenta tout à coup dans la balance d'une manière si considérable, que cet homme surpris et étonné était comme tout hors de lui-même. L'humilité de la sainte Abbesse lui fit taire pendant toute sa vie ce prodige par lequel le ciel avait voulu récompenser sa charité. Une autre fois, une pauvre femme en pleurs vint la troubler avec son petit enfant qui, depuis quatre jours, ne prenait plus de nourriture et dépérissait visiblement. Elle la pria de placer sa main sur lui, persuadée que Dieu, en considération de sa servante, lui accorderait la guérison de son fils. Sainte Vaudru, si sensible à toutes les douleurs, ne pouvait manquer de l'être à celles d'une mère. A peine l'eut-elle satisfaite que l'enfant fut guéri. Un peu plus tard, un autre enfant qui venait de naître lui fut présenté ; il était si faible et si malade que sa mère craignait de le voir mourir sans Baptême. Pleine de sollicitude pour le salut de cette créature, elle fait prier sainte Vaudru de vouloir bien poser ses mains sur sa tête. La vénérable Abbesse y consent et fait sur l'enfant le signe de la Croix. Aussitôt il frissonne de tout son corps, jette un petit cri et ouvre les yeux que jusqu'alors il avait tenus fermés. Cet enfant, dans la suite devint prêtre et mourut dans un âge très-avancé.

Ces guérisons admirables rendirent célèbre le nom de sainte

Vaudru et inspirèrent à tous une grande confiance en sa protection. Après sa mort qui arriva le 9 avril 686, il continua de se faire à son tombeau beaucoup de prodiges, que le souvenir reconnaissant des peuples conserva très-précieusement.

Le culte rendu à sainte Vaudru remonte à l'époque même de son bienheureux trépas. Il a été de tout temps célèbre, non-seulement dans la ville de Mons où ses reliques étaient conservées, mais encore dans les pays circonvoisins. On trouve son nom dans de très-anciens Martyrologes. Celui du monastère de Saint-Laurent renferme en particulier cet éloge : « Quoique morte, elle vient encore au secours de ceux qui l'implorent, comme elle faisait pendant sa vie. » Dans l'église de Mons sainte Vaudru avait quatre fêtes : la première, au jour anniversaire de sa mort, le 9 avril ; la seconde, le 3 février, jour de la translation de ses reliques, la troisième, au 2 novembre, jour de sa canonisation, et enfin le 12 août, en mémoire de la séparation du chef de ce corps vénérable. Cette cérémonie, qui eut lieu en 1250, fut faite par Pierre, évêque d'Albe et Légat du Pape, en présence de Nicolas, évêque de Cambrai ; les pièces authentiques existent encore.

En 1349, le 7 octobre, les reliques de sainte Vaudru furent portées en procession dans les rues de Mons, pour implorer la miséricorde de Dieu contre la peste qui faisait alors de grands ravages. Une multitude innombrable d'habitants de la ville et des villages voisins accoururent en cette circonstance pour rendre leurs hommages à leur patronne ; « de sorte que véritablement, dit de Bossu, dans son histoire de Mons, c'est à son culte que cette ville est redevable qu'elle soit la capitale de la province, et que les faveurs continuelles qu'en reçoivent les habitants méritent leurs respects et leurs vénération<sup>1</sup>. »

Dans le village de Castiaux, à une lieue environ de Mons.

<sup>1</sup> C'était à cette époque une pratique assez générale de porter processionnellement les reliques des saints Patrons pour détourner les fléaux et les calamités. On voit qu'en 1129, sous Louis VI dit le Gros, les reliques de sainte Geneviève de Paris furent portées ainsi dans Paris, et que le mal des ardents, qui faisait alors beaucoup de ravages, cessa presque aussitôt.



on montre encore la fontaine de sainte Vaudru, dont parle Baldéric, au chapitre vii du troisième livre de la chronique de Cambrai et d'Arras. De nombreuses guérisons s'y sont opérées jusqu'à ce jour. Ce lieu est encore aujourd'hui en grande vénération.

Les reliques de sainte Vaudru reposent toujours à Mons dans une châsse très-riche et d'un merveilleux travail. Un reliquaire particulier renferme la tête qui a été séparée du corps. Chaque année, le lendemain de la Sainte-Trinité, on fait une procession solennelle, dans laquelle ces dépouilles précieuses sont portées sur un char, que traînent les plus beaux chevaux des brasseurs de la ville.

L'église de sainte Vaudru, à Mons, est un des plus beaux monuments religieux de la Belgique. Elle fut construite dans le quinzième siècle sur les dessins de Jean Dethuin, l'un des plus savants architectes de cette époque de la renaissance.

Dieu veut que, dans la conduite des Saints, les choses les plus simples et les plus ordinaires servent à notre édification et à notre instruction. Leurs peines intérieures nous apprennent à ne point nous décourager lorsque nous en éprouvons, et à les supporter comme eux avec humilité et confiance. Nous avons vu sainte Vaudru assaillie dans sa retraite par des pensées importunes qui la troublaient dans sa prière ; que de fois n'avons-nous pas gémé aussi sur les écarts de notre imagination. Imitons sa sage conduite et recourons à Dieu comme elle. « N'oublions pas comme dit saint Ephrem, que c'est l'occupation ordinaire du démon, de jeter mille pensées dans l'esprit pendant l'oraison et de troubler celui qui demande à Dieu quelque grâce. Car il sait que si nous persévérons dans la prière, Dieu nous exaucera, quels que soient les péchés que nous ayons commis<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Emprunté à monsieur l'Abbé Des Tombes, dans ses belles et savantes vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.

## SAINTE MARIE DE CLÉOPHAS.

Marie de Cléophas est ainsi nommée parce qu'elle était l'épouse du disciple de ce nom, qui avec un autre disciple rencontra, sur le chemin d'Emmaüs à Jérusalem, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le jour de sa résurrection. Elle eut quatre fils : saint Jacques le Mineur, saint Jude nommé aussi Thadée, saint Siméon, qui fut évêque de Jérusalem, et un autre nommé Joseph.

Jacques et Jude furent Apôtres, Joseph et Siméon disciples. On les appelait les frères de Jésus, parce qu'ils étaient, dans notre langage, ses cousins germains.

Marie de Cléophas, sœur de la très-sainte Vierge dans le même sens que ses fils étaient frères de Jésus, se mit à la suite du Rédempteur après son Baptême, pour l'assister dans ses voyages et entendre sa parole. Elle le suivit jusqu'au Calvaire et fut présente à sa sépulture, avec Marie-Magdeleine et Marie-Salomé.

Elle alla à son tombeau, le lendemain matin, avec les autres saintes femmes. Là, elle apprit, de la bouche des Anges, que Jésus-Christ était ressuscité. Elle courut l'annoncer aux Apôtres.

On croit qu'elle était présente à l'Ascension de Notre-Seigneur, et on n'a pas de détails sur le reste de sa vie. Mais l'Eglise célèbre sa fête le 9 avril.

Quelques-uns, d'après saint Hégésippe, qui le dit formellement, croient que Cléophas était frère de saint Joseph, l'auguste époux de la sainte Vierge. Par là, Marie de Cléophas était aussi belle-sœur de la Vierge immaculée.

On croit, dans le midi de la France, que le corps de sainte Marie de Cléophas et de sainte Salomé se conservent dans une petite ville de Provence appelée les Trois-Maries, au pays de la Camargue, vers les Bouches-du-Rhône. On y célèbre, aussi bien que dans la ville d'Arles, la découverte de ces deux corps vénérés, le troisième jour de décembre, selon l'auteur du Martyrologe de France, qui prétend qu'on les possède dans

l'église des Religieuses de Saint-Pierre de Mont-Major, et qui ajoute que la grande fête de sainte Marie de Cléophas au 25 mai et celle de sainte Salomé au 22 octobre se célèbrent avec beaucoup de solennité dans tout le diocèse d'Arles : ce qui se pratique aussi à Bordeaux le 25 mai.

Nous suivons ici le Martyrologe Romain, qui fixe au 9 avril et au 19 juin la fête de sainte Marie de Cléophas.

### SAINT PROCHORE,

L'UN DES SEPT DIACRES.

Saint Prochore, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fut élu parmi les sept diacres qui devaient aider les Apôtres dans les œuvres de charité et prêcher aussi la foi. On raconte qu'il se rendit célèbre par ses prédications et ses miracles. Il ne le fut pas moins par la constance avec laquelle il souffrit le martyre.

Les Grecs disent qu'il fut le premier Evêque de Nicomédie. On l'honora à Antioche le 9 avril.

### SAINT EUPSYQUE,

MARTYR.

Julien l'*apostat*, allant à Antioche, passa par Césarée, capitale de la Cappadoce. Il fut vivement piqué de voir que presque tous les habitants étaient chrétiens, et d'apprendre qu'ils venaient d'abattre le temple de la Fortune, le seul qui fût resté au paganisme. Sa vengeance tomba sur toute la ville : il l'effaça du catalogue des cités, et voulut qu'elle reprit son ancien nom de *Mazaca*, lui ôtant celui de *Césarée* que Tibère lui avait donné.

Il dépouilla en même temps les églises de la ville et de son territoire, de tout ce qu'elles possédaient en meubles et immeubles, et pour empêcher qu'on ne détournât quelque chose de ces biens, il employa diverses tortures pour obliger les fidèles à les lui découvrir. Il imposa une taxe très-onéreuse sur les laïques, et fit enrôler le clergé dans la milice la plus misérable, qui était celle du gouverneur de la province. Ce ne fut

pas tout encore, plusieurs Chrétiens perdirent la vie pour leur religion.

Parmi ceux qui scellèrent leur foi de leur sang, était Eupsyque, homme d'une famille distinguée, et engagé depuis peu dans le mariage.

L'empereur avait aussi ordonné aux Chrétiens de rebâtir les temples des idoles ; mais au lieu d'obéir, ils élevèrent une église au vrai Dieu, sous l'invocation de saint Eupsyque. Huit ans après, saint Basile célébra dans cette église, le 9 avril, la fête de ce saint-Martyr. Il y invita tous les Evêques du Pont par une lettre qu'il leur adressa, et que nous avons encore.

### SAINT ACACE,

EVÊQUE D'AMIDE.

Saint Acace était évêque au cinquième siècle de la ville d'Amide ou Amed, sur le Tigre, aux extrémités de la Mésopotamie ; et il vivait au temps de Théodose le jeune. Or le roi de Perse Vararane V s'étant déclaré le persécuteur des Chrétiens, à la sollicitation de ses Mages, Théodose lui déclara la guerre. Elle fut de peu de durée et glorieuse pour les Romains qui défirent les Perses en plusieurs rencontres. Puis ayant passé le Tigre, les vainqueurs ravagèrent l'Azazène et firent un grand nombre de prisonniers qu'ils emmenèrent en Mésopotamie.

L'Evêque Acace voyant qu'on les laissait mourir de faim, et que personne ne se mettait en peine de les secourir à cause de leur multitude, outre que les Romains refusaient de les rendre au roi de Perse, eut recours aux moyens que sa charité lui fit trouver pour remédier à leurs maux, quoiqu'ils fussent au moins sept mille Persans, et sans doute encore païens pour la plupart. Il n'examina pas s'ils étaient du nombre de ceux qui persécutaient les Chrétiens de la Perse. Loin d'écouter les ressentiments ou les désirs de la vengeance, ce fut au contraire ce qui excita encore plus fortement son cœur à rendre le bien pour le mal, et à accomplir à la lettre ce que dit l'Apôtre : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif, donnez-lui à boire. »

Il assembla les ecclésiastiques de son église, pour leur communiquer sa résolution. Il leur représenta que Dieu ne demandant aux hommes que l'amour et un culte spirituel, il n'avait que faire de vaisselle d'or et d'argent ni de meubles précieux pour être servi : qu'il était juste de vendre quantité de vases d'or et d'argent que l'église possédait par la libéralité des fidèles, et d'en employer le prix à racheter et à nourrir les prisonniers. Tout le monde se rendit à une si sage remontrance. Acace aussitôt fit fondre tous ces vases, il en paya aux soldats la rançon des prisonniers, les nourrit jusqu'à ce qu'ils fussent en état de retourner dans leur pays, et les renvoya avec de l'argent pour la dépense de leur voyage.

Une action si extraordinaire donna de l'étonnement au roi de Perse, et lui fit avouer que les Romains savaient aussi bien vaincre leurs ennemis par la grandeur de leurs bienfaits que par la force de leurs armes. Il conçut pour le saint Evêque d'Amide une estime particulière et une vénération secrète qui lui fit souhaiter de le voir. Acace ne recherchait ni l'approbation ni la faveur des hommes dans ce qu'il ne faisait que pour Dieu : et content de servir son maître en se renfermant dans le poste où il l'avait placé, il ne se mettait en peine que d'y remplir tous les devoirs du ministère épiscopal.

Mais l'empereur Théodose l'obligea de donner au roi de Perse la satisfaction qu'il désirait. La paix se fit entre les deux empires, et l'on vit aussitôt cesser la persécution des Chrétiens dans la Perse. Nous ne savons rien autre chose de saint Acace ; et il serait assez peu nécessaire de vouloir substituer ce qu'il a pu faire à ce qu'il a fait effectivement, sous prétexte de vouloir remplir l'idée que nous avons de sa sainteté.

On conserve à Bologne en Italie des reliques que l'on croit être celles de ce saint Evêque.

### LES MARTYRS MASSYLITAINS.

Le Vénérable Bède a fait mention de ces saints Martyrs dont le nom se trouve dans les plus anciens calendriers. Nous avons un sermon de saint Augustin, qui fut prêché le jour de leur

fête. Ce fut en Afrique qu'ils versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Il paraît que le nom de *Massylitains* leur est venu de Massila, ou du pays voisin qui s'étendait le long des côtes de la mer.

LES PRISONNIERS ROMAINS,  
MARTYRS EN PERSE,  
AVEC L'ÉVÊQUE HÉLIODORE ET SES PRÊTRES.

Dans une guerre des Romains avec les Perses, ceux-ci, ayant fait irruption sur le territoire des Chrétiens, prirent le château de Bethzarda sur le Tigre, massacrèrent la garnison et firent neuf mille prisonniers qu'ils emmenèrent avec eux. Parmi ces captifs, on comptait l'Evêque Héliodore (on ne dit pas son Siêge) Dausas et Lariabe ses prêtres et plusieurs autres ecclésiastiques. Dans ce transport, Héliodore se sentant mourir, eut la précaution de donner l'onction épiscopale à Dausas pour le remplacer. Il pensa que la nécessité était assez urgente pour déroger aux Canons qui défendaient à un Evêque d'en ordonner un autre à moins d'être assisté par deux collègues. Cette mort eut lieu l'an 362 la cinquante troisième année du règne de Sapor II.

Les prisonniers s'assemblaient dès lors tous les jours avec Dausas qui célébrait les saints Mystères.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les frontières de l'Assyrie, on en sépara trois cents prisonniers à qui on annonça qu'il leur fallait adorer le soleil ou se préparer à mourir. Vingt-cinq de ces malheureux renoncèrent à leur religion et reçurent, pour récompense de leur apostasie, chacun une pièce de terre. Les deux cent soixante-quinze autres ayant persévéré constamment dans la confession de leur foi catholique furent massacrés avec l'Evêque Dausas, et gagnèrent ainsi la couronne.

SAINT MARCEL,  
ÉVÊQUE DE DIE.

Die, aujourd'hui petite ville du département de la Drôme, était la capitale des Voconces, l'une des quatre-vingt dix-huit

nations qui peuplaient les Gaules, et on l'appelait *Déa Vocontiorum*. Devenue la capitale du *Diois*, elle avait, avant la prétendue réforme, de belles églises et de grands monastères. Mais tous ces monuments ont été ruinés de fond en comble par les Huguenots, qui la pillèrent et s'y installèrent en maîtres. La révocation de l'édit de Nantes lui rendit son évêché, qui remontait aux premiers siècles. Au milieu du cinquième, elle avait pour Evêque saint Pétrone qu'elle fête le 10 janvier, et qui mourut saintement en 463. Son frère nommé Marcel, très-saint et très-bon, fut élu, par les vœux de tous pour lui succéder. Marcel l'apprenant s'enfuit et se tint douze jours caché dans le creux d'un rocher, où ses diocésains finirent par le découvrir. On le ramena à Die ; et il fut sacré par saint Mamert, évêque de Vienne.

L'Archevêque d'Arles Léonce vit là une usurpation de ses droits et s'en plaignit au Pape saint Hilaire, qui ordonna que l'élection fût confirmée par Léonce ; ce qui eut lieu aussitôt ; et Marcel commença dignement son épiscopat qui devait durer quarante ans.

Dans une invasion des Burgondes infectés d'arianisme, il fut enlevé par eux et emprisonné quelque temps. Mais ses diocésains le délivrèrent, et sa mort sainte, honorée de miracles, eut lieu qu'en l'an 503, le 9 avril.

## SAINTE CASSILDE,

VIERGE.

Dieu est admirable dans les moyens qu'il emploie pour sauver les âmes et récompenser nos pauvres bonnes œuvres. Il ne veut rien nous devoir, quoiqu'il soit le maître de tout et que nous lui devions tout. Encore que la vierge sainte Cassilde fût Maure, issue de parents Maures, fille du roi des Maures, pour la récompenser d'une bonne œuvre qu'elle avait faite, Dieu la convertit d'une manière admirable à la foi de Notre-Seigneur.

Cette vierge était fille d'Aldémon, roi de Tolède, Maure, cruel ennemi des Chrétiens, qui ruinait leurs villes, ravageait

leurs châteaux, les jetait dans les fers et les laissait mourir de faim dans ses cachots infects. Tel était ce roi, ou plutôt ce tyran, et c'est à ce monstre que Dieu avait donné une fille pleine de compassion pour toutes les misères. Cette vierge donc ayant appris la faim atroce qu'enduraient les pauvres prisonniers chrétiens, réunit quelques fragments de pain avec tous les mets qu'elle put trouver et les porta elle-même aux captifs pour les réconforter un peu. Elle ne le put pas faire si secrètement que l'on n'en eût connaissance. Le roi le sut et entra dans une violente colère. Il fit épier sa fille, voulant voir de ses propres yeux ce qu'il ne savait encore que par ouï-dire. Il la rencontre un jour, et lui remarquant au sein une grosseur innaccoutumée, il lui demande tout furieux ce qu'elle portait ainsi.

« Ce sont des roses et des fleurs, répondit la jeune princesse. » Le roi voulut les voir ; elle les tira de son sein et les montra ; Dieu ayant changé en roses et en fleurs les mets qu'elle portait.

C'est ainsi qu'il plut au Seigneur de récompenser sa bonté naturelle, et de la conduire aux lumières de la foi par le chemin de la charité. Tant ce que l'on fait aux pauvres est agréable à ce cher Seigneur, qui se regarde comme obligé de la miséricorde que l'on a pour eux !

Sainte Cassilde distribua aux prisonniers chrétiens le pain et les viandes qu'elle leur avait apportés et que le Roi avait pris pour des fleurs : puis tous ensemble rendirent de vives actions de grâces à Dieu : les Chrétiens, de ce qu'il les avait secourus d'une manière si merveilleuse et de ce qu'il avait sauvé leur bienfaitrice de la colère de son père ; sainte Cassilde, de ce qu'il l'avait délivrée des ténèbres du paganisme et lui avait fait connaître par ce miracle la divinité de son Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Cette vierge sainte désirait ardemment recevoir la grâce du Baptême, mais elle ne le pouvait facilement, à cause de son père. Dieu qui voulait cueillir cette rose au milieu des épines de la gentilité, et qui se l'était choisie pour épouse, sut bien



encore aplanir cet obstacle. Il permit qu'elle fût atteinte d'un flux de sang que les médecins jugèrent incurable, et en même temps il l'avertit par une vision céleste qu'elle recouvrerait la santé à Burgos, en se baignant au lac Saint-Vincent. La Sainte le dit à son père, le priant de l'y laisser aller, s'il ne voulait la voir mourir. Mais ce voyage déplaisait au roi, parce que ce lieu appartenait aux Chrétiens. Cependant les prières de sa fille et l'amour qu'il lui portait, finirent par triompher de ses répugnances. Il lui donna une suite royale, la fit escorter par un grand nombre de ses serviteurs et la recommanda au roi Ferdinand I<sup>er</sup>, à qui il renvoya une grande quantité d'esclaves chrétiens. Ferdinand recut la princesse malade avec honneur; elle put se baigner dans le lac Saint-Vincent, et aussitôt elle fut guérie.

Pleine de reconnaissance, sainte Cassilde se fit construire en ce lieu un oratoire et une petite maison; elle y passa le reste de sa vie dans la retraite et dans la prière, et y mourut saintement. Dieu l'honora de beaucoup de miracles, ce qui l'a rendue très-chère au peuple espagnol; aussi célèbre-t-on sa mémoire en Espagne d'une manière solennelle. Elle mourut l'an de Notre-Seigneur 1407.

Elle n'est point inscrite au Martyrologe Romain, et sa vie a été tirée des anciens Bréviaires de l'Espagne.

(E. DARAS.)

## SAINT DOTTON,

ABBÉ.

Dotton était un pieux enfant de l'Écosse. Il se retira du monde et s'en alla dans une des pauvres îles Orcades qui ne sont séparées de l'Écosse que par un canal large de dix ou douze kilomètres. Il y fonda un grand monastère qui a porté son nom, et qui se peupla rapidement de solitaires.

C'était au sixième siècle; malgré les travaux et les sollicitudes de la vie assez rude qu'on menait dans les Orcades, Dotton y vécut près de cent ans. On raconte qu'en voyant venir sa fin, il répétait souvent ces paroles du psaume CXXI : « Je me

suis réjoui de ce qui m'a été dit : nous irons dans la maison du Seigneur. » Il s'éteignit, les yeux élevés au ciel et la bouche souriante.

## SAINT HUGUES,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

Hugues, fils de Drogon et d'Adeltrude, était, par son père, petit-fils de Pépin de Herstal, neveu de Charles Martel, et cousin-germain du roi Pépin le Bref. Il fut élevé avec les plus grands soins par sa pieuse aïeule maternelle Ansflède, qui s'appliqua surtout à écarter de lui tout ce qui était capable de corrompre ses mœurs. Elle lui inspira l'amour de la vertu et l'entraîna doucement dans le désir de se consacrer à Dieu. Il méprisa, de bonne heure, les plaisirs et les vanités de la terre ; et il entra dans les voies étroites du salut, distribuant en divers temps aux pauvres, aux monastères et aux églises, la plus grande partie de son riche patrimoine. Il donna toute son étude à l'Écriture sainte, et médita jour et nuit la loi du Seigneur, pour la suivre.

N'étant encore que laïque, il donna des terres considérables aux abbayes de Fontenelle et de Jumièges : et pour se délivrer des distractions du monde, il se retira dans ce dernier monastère l'an 718 ; il y embrassa la profession religieuse sous l'abbé saint Achard, et il vécut quatre ans dans ce saint repos, se livrant tout entier aux exercices de la pénitence, à la prière et à la contemplation.

Mais le Siège épiscopal de Rouen étant venu à vaquer en 722, on le tira de sa solitude pour l'obliger à le remplir. L'année suivante il fut abbé de Saint-Vandrille, un an après évêque de Paris. On le chargea encore de l'évêché de Bayeux, et enfin de l'abbaye de Jumièges.

Ce ne fut ni par avarice ni par ambition qu'il posséda ainsi tant de bénéfices à la fois contre la disposition des saints Canons. Mais voyant que l'on commençait alors à en donner à des séculiers qui en dissipaient les revenus, il accepta sans répugnance ces bénéfices avec des terres du domaine du roi

qui lui furent confiées par son oncle Charles Martel ; et il s'appliqua avec zèle et vigilance à la conduite de ces trois évêchés.

Ayant pourvu, selon l'étendue de sa charité pastorale, aux besoins spirituels et temporels de tant de peuples, en même temps qu'il travaillait à rétablir et conserver les droits et les biens temporels de leurs églises, il se retira dans son abbaye de Jumièges qu'il avait comblée de bienfaits et il y mourut le 9 avril de l'an 730.

Sa mémoire se trouve consacrée dans les fastes de diverses églises, surtout dans les Martyrologes de France et des Pays-Bas ; et la pluralité de ses bénéfices n'a pas été un obstacle à sa sanctification. Son corps fut enterré très-honorablement dans l'église de Notre-Dame de Jumièges : et on suspendit sur son tombeau une grande couronne ou cercle richement composé de divers métaux, tant pour marquer l'opinion qu'on avait de sa sainteté, que pour laisser un témoignage de la reconnaissance qu'on avait des bienfaits dont il avait comblé la maison.

Quelques historiens ont confondu le Saint qui vient de nous occuper avec un autre Hugues, fils, dit-on, de Charlemagne. Mais cet autre Hugues brillait cent ans après le saint Evêque de Rouen. Il n'était qu'abbé et vivait avec fracas des revenus de ses abbayes, car il en avait plusieurs. Sa mort ne fut pas celle d'un Saint ; il était turbulent et guerroyeur, et il fut tué dans un combat. Son histoire, au surplus, est pleine de fables.

## SAINT GAUCHER,

CHANOINE RÉGULIER.

Gaucher naquit à Meulan, dans le diocèse de Rouen, vers le milieu du onzième siècle. Il eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne. Il se lia avec Humbert, chanoine de l'église de Limoges, à qui il découvrait le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu.

— Mon fils, lui dit le bon chanoine, si votre cœur est d'ac-

cord avec vos paroles, si c'est sincèrement que vous voulez renoncer au siècle pour suivre Jésus-Christ, venez avec moi ; Dieu, qui a toujours égard aux bons désirs, vous fera trouver quelque lieu convenable où vous le servirez selon les intentions que lui-même vous a inspirées ; et il vous tiendra la main, de peur que vous ne vous égariez.

Gaucher avait dix-huit ans ; il partit avec Humbert et un jeune compagnon d'enfance nommé Germond, qui fut depuis son disciple dans la vie régulière, mais qui ignorait alors son dessein. Quand il fut arrivé à Saint-Léonard, il s'y arrêta, et le lendemain matin, il demanda permission à Humbert de chercher dans le voisinage un lieu solitaire où il pût se fixer. Prenant son compagnon avec lui, il parcourut tous les alentours. Enfin, étant venus à Chavagnac, qui leur parut éloigné du commerce des hommes, ils choisirent ce lieu pour leur demeure, afin d'accomplir à la lettre cette parole du prophète : *J'ai fui ; je me suis éloigné et j'ai demeuré dans la solitude*. Ils restèrent trois ans seuls dans ce lieu, occupés de la prière et du travail des mains, ignorés du monde, mais connus de Dieu, et marchant par la voie de la pénitence vers la céleste patrie.

Quelque soin qu'ils prissent pour demeurer inconnus, Dieu, néanmoins, permit que la réputation de leur vertu pénétrât jusque dans les villes. Gaucher attirait l'admiration. On venait le consulter ; on se recommandait à ses prières ; quelques-uns voulurent même vivre sous sa conduite. Forcé de faire céder son humilité à l'empressement de ceux qui cherchaient à se donner à Dieu, il reçut des disciples, qu'il traita comme des frères ; et quand le nombre en fut grand, il obtint des Chanoines de Limoges la permission de bâtir un monastère dans une forêt qui appartenait à leur Chapitre. Dès que le bâtiment fut achevé, on accourut de tous côtés pour entendre le Saint, et Dieu toucha le cœur d'un grand nombre par ses instructions. Plusieurs femmes ayant aussi demandé à vivre sous sa direction, il ne put se défendre de leur faire élever un couvent à quelque distance du sien, de leur donner une règle et de les prendre sous sa conduite.

Enfin, après avoir formé beaucoup de disciples, qui, ayant été ses compagnons dans la pénitence, devaient lui être associés dans la gloire, il alla jouir de celle qui lui était destinée. Il mourut des suites d'une chute, âgé de 80 ans, le 9 avril de l'année 1140. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur : beaucoup de miracles s'opérèrent à son tombeau et ailleurs, par son intercession.

### LE BIENHEUREUX UBALD D'ADIMARI,

SERVITE.

Cet homme, né à Florence en 1249, d'une grande famille, se trouvait entraîné dans la faction des Gibelins, ennemi du Saint-Siège, lorsqu'il apprit la conversion du Bienheureux Bonaventure Bonacorsi, l'un des chefs de cette secte. Il en fut si frappé que, déjà dégoûté du monde et de ses agitations, il voulut entrer dans l'Ordre des Servites. Il en reçut l'habit, se mit sous la direction de saint Philippe Béniti et se retira au mont Sénaris, où il se purifia des taches de sa vie passée : il avait trente et un ans. Son saint Directeur l'associa à ses travaux apostoliques.

Quand la mort le lui eut enlevé, Ubald vécut saintement dans la prière jusqu'au 9 avril 1315, où il sortit de ce monde, sanctifié par la pénitence. Il avait soixante-six ans et sa sainteté fut proclamée par des miracles. Aussi le Pape Pie VII l'a déclaré Bienheureux en 1821.

### LE BIENHEUREUX PAVON,

MARTYR DOMINICAIN.

Le Bienheureux Pavon, l'une des gloires des Frères Prêcheurs, fut envoyé, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, aux vallées des Alpes, qui étaient alors peuplées d'hérétiques pétrobusiens, pauvres de Lyon et autres déserteurs de la foi. Il fit tout au monde, par ses instructions et ses exemples, pour ramener ces sauvages dans le sein de l'Eglise. Mais ces bêtes féroces le massacrèrent à Breycharasse, près de Sa-

villan dans le Piémont, le 9 avril 1374. Il est honoré sur les frontières du Piémont.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 9 avril 1098, fondation du célèbre monastère de Citeaux, spécialement mis sous le patronage de la très-sainte Vierge, ainsi que la plupart des monastères de cet Ordre, tels que ceux du Vergier de Sainte-Marie près de Cambrai, de l'honneur de la Vierge près de Flines, de Notre Dame-de-la-Trappe dans le Perche, etc.

NOTRE-DAME-DE-LA-DÉLIVRANDE. « Un marchand de Normandie ayant entrepris le voyage d'outre-mer fut pris par les Turcs et emmené en Barbarie. Déposé à terre avec d'autres, les pirates l'enchaînèrent si étroitement d'une chaîne de fer attachée à un carcan qu'ils lui mirent au cou, qu'il devint tout courbé par la pesanteur et l'étroite liaison de ses fers. Réduit à une si dure captivité, il ne lui restait que le cœur libre pour soupirer, les yeux pour pleurer et la langue pour invoquer tout bas le secours de la très-sainte Vierge, en faisant vœu de visiter sa sainte maison tant renommée de la Délivrande, si elle daignait accueillir ses humbles prières ; lesquelles furent si bien exaucées qu'il reçut ainsi la liberté : les chaînes qui l'attachaient tombèrent d'elles-mêmes, sans que personne de ses gardiens s'en aperçût, et sans que nul que lui entendit le bruit de leur chute. Ensuite, comme si ceux qui le tenaient n'eussent plus pensé à lui, il trouva le moyen de s'échapper, revint heureusement dans son pays, et s'en alla tout droit à Notre-Dame-de-la-Délivrande, pour y remplir son vœu. De ses entraves, il ne lui restait que le carcan qu'on lui avait mis au cou, et que le marteau ni la lime ne pouvaient lui ôter. Mais dès qu'il eut commencé sa prière à la très-sainte Vierge, la cheville de fer qui tenait le carcan tomba d'elle-même, le carcan s'ouvrit, et l'heureux pèlerin le suspendit à l'autel de Notre-Dame<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Histoire de Notre-Dame-de-la-Délivrande par le P. J. Frossard, Frère Mineur.

**MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.**

A Antioche, saint Prochore, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu célèbre par sa foi et par ses miracles, reçut la couronne du martyre.

A Rome, la fête des saints martyrs Démètre, Concesse, Hilaire et leurs compagnons.

A Sirmich, le supplice de sept saintes vierges et martyres, qui achetèrent la vie éternelle au prix de leur sang.

A Césarée en Cappadoce, saint Eupsychius, martyr qui, après avoir abattu le temple de la Fortune, fut martyrisé sous Julien l'Apostat.

En Afrique, les saints martyrs Massylitains, en l'honneur desquels saint Augustin prêcha le jour de leur fête.

A Amide en Mésopotamie, saint Acace, évêque, qui, pour racheter les captifs, fit fondre et vendit jusqu'aux vases sacrés de l'église.

A Rouen, saint Hugues, évêque et confesseur.

A Die en Dauphiné, saint Marcel, évêque, que ses miracles ont rendu célèbre.

En Judée, sainte Marie de Cléophas, sœur de la très-sainte Mère de Dieu.

1

**QUINTO IDUS APRILIS.**

Antiochiæ, sancti Prochori; qui fuit unus de septem primis Diaconis; et fide ac miraculis clarus, martyrio coronatus est. — Romæ, natalis sanctorum Martyrum Demetrii, Concessi, Hilarii, et sociorum. — Sirmii, passio sanctarum septem Virginum et Martyrum, quæ dato simul pretio sanguinis, vitam mercatæ sunt æternam. — Cæsaræ in Cappadocia, sancti Eupsychii Martyriis, qui ob eversum Fortunæ fanum sub Juliano Aposta martyrium consummavit. — In Africa, sanctorum Martyrum Massilitanorum, in quorum die natali sanctus Augustinus tractatum habuit. — Amidæ in Mesopotamia, sancti Acatii Episcopi, qui pro redimendis captivis etiam Ecclesiæ vasa conflagavit, ac vendidit. — Rhodomagi, sancti Hugonis Episcopi et confessoris. — In civitate Diensi, sancti Marcelli Episcopi, miraculis clari. — In Judæa, sanctæ Mariæ Cleophæ, sororis sanctissimæ Dei genitricis MARIE. — Romæ, translatio corporis sanctæ Monicæ matris beati Augustini Episcopi, quod ex Ostiis Tiberinis, Martino quinto summo Pontifice, in Urbem delatum, in Ecclesia ejusdem beati Augustini honorifice reconditum fuit. — Montibus in Hannonia, beatæ Valdetrudis, vitæ sanctimonia et miraculis claræ.

A Rome, la translation du corps de sainte Monique, mère de saint Augustin, évêque, qui fut transporté d'Ostie à Rome, sous le pontificat de Martin V, et déposé avec honneur dans l'église du même saint Augustin.

A Mons en Hainaut, la Bienheureuse Valtrude, que la sainteté de sa vie et ses miracles ont rendue recommandable.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Plusieurs Juifs de Sicile, convertis à la foi, martyrisés sous l'empereur Dèce.

Les deux cent soixante-dix martyrs de Perse, avec saint Dausas.

Saint Mariabe, prêtre, martyr en Perse, sous Sapor II.

Saint Mauger (Madelgarius), moine de Lagny, mort au huitième siècle, et célèbre par les miracles qui ont été opérés à son tombeau.

Saint Maxime, l'un des martyrs Massylitains qui ont témoigné dans la persécution de Valérien.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Deschamps (prénoms inconnus), vicaire à Ambrières au diocèse du Mans, ne prêta aucun serment schismatique, et sans jugement fut assassiné par des soldats du bataillon d'Auvès, le 9 avril 1797.

Claude Richard, prêtre Bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes à Nancy, ne fit pas de serment, fut arrêté en 1793, conduit à Rochefort, et mourut là le 9 avril 1794.

Amable Firmin Vignerons, prêtre et religieux de l'Ordre des Carmes, ne fit pas le serment schismatique, fut arrêté à Amiens, condamné à mort par le tribunal criminel et guillotiné le 9 avril 1794.



## DIXIÈME JOUR D'AVRIL.

**Saint Fulbert**, évêque de Chartres. — **Saint Pallade**, évêque d'Auxerre. — **Saint Macaire** d'Arménie, évêque d'Antioche et patron de Gand. — **Saint Bède le jeune**. — **Saint Gérold**, ermite. — **La Bienheureuse Judith de Raitenback**. — **La Bienheureuse Mechtilde**, abbesse de Diessen. — **Le Bienheureux Guillaume de Sproncata**, évêque. — **Le Bienheureux Philippe d'Aquiers**, Frère Mineur. — **Le Vénérable Bertrand**, abbé de La Ferté. — **Saint Ézéchiél**, Prophète. — **La sainte Prophétesse Holda**. — **Mémoire de la très-sainte Vierge**. — **Martyrologe Romain**. — **Additions des autres Martyrologues**. — **Martyrologe de la dernière persécution**.

### SAINT FULBERT, ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Le nom de Fulbert a fait croire à quelques écrivains que cet Évêque était d'origine française ; et comme il avait reçu une éducation très-soignée, on lui a supposé une illustre origine ; mais il nous apprend lui-même qu'il était d'une extraction basse et commune, et qu'il fut tiré de la poussière pour être placé sur le siège épiscopal de Chartres.

Saint Fulbert, qui était Italien, vint en France de bonne heure, et il s'acquit bientôt la réputation du premier savant de son temps et de restaurateur des lettres. Le Pape Sylvestre II, qui avait été son professeur de mathématiques et de philosophie à Reims, se souvint de son jeune disciple après son élévation, et le fit venir à Rome auprès de lui.

Dans la suite Fulbert retourna en France, et devenu Chancelier de l'église de Chartres, il ouvrit dans cette ville une école de théologie, qui fut bientôt fréquentée par un grand nombre de jeunes gens attirés par la réputation du vénérable professeur.

Vers l'an 1002, il s'éleva un grand trouble dans le monas-

tère de Saint-Pierre de Chartres par l'ambition d'un moine qui se fit installer abbé durant la vacance du siège, après la mort de l'Évêque Odon. Cette affaire fit un grand éclat. Saint Abbon de Fleuri, voulant en savoir le détail, s'adressa à Fulbert, qui enseignait alors dans l'école de Chartres, et qui était la gloire de cette Église, avant même que d'en être l'Évêque. Fulbert lui répondit en ces termes qui marquent bien l'estime singulière qu'il faisait du mérite et de la piété d'Abbon.

« Saint abbé et grand philosophe, lui disait-il, que puis-je » vous rendre pour les assurances de la sainte amitié que vous » me promettez par votre lettre si polie et si éloquente ? Car, » comme vous possédez tous les biens qui paraissent solides, » et que vous faites peu d'estime de ceux qui ne le sont pas, » que pourrais-je vous donner que vous ne possédassiez déjà, » ou que vous ne méprisassiez ? » Venant ensuite à l'affaire dont Abbon voulait être instruit, il lui en fait un détail si bien circonstancié, que je ne crois pas pouvoir mieux en instruire les lecteurs, qu'en le transcrivant ici.

« Gislebert, abbé de Saint-Pierre, étant dangereusement » malade, dit Fulbert, mais n'ayant perdu ni la raison, ni la » parole, le moine Magenard, pour qui j'avais auparavant quel- » que amitié, sortir nuitamment et furtivement, pour aller » demander l'abbaye au comte Thibaud, qui était à Blois. Le » comte nous le renvoya le lendemain, avec ordre aux moines » et aux chanoines de lui faire une réception honorable, comme » au nouvel abbé. Ce procédé nous parut aussi nouveau qu'ir- » régulier. Ainsi nous répondîmes que nous ne jugions pas qu'on » pût établir abbé un homme qui par ambition avait brigué la » place d'un abbé encore vivant, qui n'avait point été élu par » les moines, qui n'était ni notre religieux, ni notre clerc, et » qui vivait plutôt en courtisan qu'en religieux, comme nous » étions en état de le prouver par témoins. Sur ce refus, Mage- » nard remonta à cheval, et retourna aigrir le comte contre » nous.

« Cinq jours après, l'abbé Gislebert étant mort, les moines » s'assemblèrent au Chapitre, où quelques chanoines assistè-

rent, ainsi que la raison le requérait. Nous demandâmes si quelque moine approuvait l'entreprise de Magenard : tous la désapprouvèrent. Ainsi nous résolûmes d'envoyer au comte des députés, et entre autres Radulfe, notre Évêque désigné, pour lui apprendre la mort de l'abbé Gislebert, et lui demander la permission de faire une élection canonique.

Après le départ de ces envoyés, continue Fulbert, deux des moines, Durand et Vivien, sortirent malgré la défense du doyen, et allèrent à Blois dire, contre la vérité, au comte, que tous les moines demandaient Magenard pour leur abbé. Aussitôt le comte, plein de joie, donna publiquement le bâton pastoral à Magenard. Les moines qui étant restés dans le monastère l'ayant appris, dressèrent la protestation suivante : *Que toute l'Église sache que nous n'avons pas élu Magenard pour notre abbé ; nous n'en voulons point, nous n'y consentons point : au contraire, nous le réprouvons, nous le rejetons, nous nous opposons.* Ils signèrent tous cet écrit en ma présence.

Le lendemain, le comte Thibaud arriva à Chartres, et fit dire aux moines qu'ils eussent à le recevoir en procession. Les moines répondirent qu'ils le feraient volontiers, pourvu qu'il n'amenât pas avec lui l'intrus. Le comte, choqué de cette réponse, se modéra ce jour-là ; mais le jour suivant il conduisit Magenard au monastère avec une bonne escorte. Les moines le voyant entrer, allèrent faire une prière dans l'église, et de là se réfugièrent à la cathédrale, qui était aussi sans pasteur. Mais la très-sainte Vierge les y consola, et Radulfe, notre doyen, les y reçut avec bonté. Ils se sont ensuite retirés au monastère du saint abbé Hubert, c'est-à-dire à Lagny.

Le second de février (c'est toujours Fulbert qui parle) Magenard se fit donner par un certain Hervise, évêque breton, la bénédiction abbatiale, nonobstant l'absence du clergé, l'indignation du peuple, et les protestations des moines qui étaient restés. Mais, que peut la raison sur des furieux ? L'intrus triomphe de sa victoire, et il s'efforce par ses intrigues

» de gagner les abbés, les évêques et le Pape même. Pendant  
 » ce temps-là, des moines chassés gémissent, et il n'y a pa  
 » de prélat en France qui ait assez de zèle pour s'élever con  
 » tre ces désordres. Hélas ! la force de Denis n'est plus. On n  
 » voit plus la piété de Martin. Vous nous avez aussi abandon  
 » née, saint Père Hilaire, vous qui, armé du glaive de l'Esprit  
 » Saint, avez si bien défendu l'unité de l'Eglise. O sainte Eglis  
 » des Gaules que vous êtes délaissée ! Quelle affliction ! quell  
 » désolation que la vôtre ! Nous nous consolions un peu de  
 » brèches qu'on vous faisait de toutes parts, parcequ'on pou  
 » vait du moins trouver un asile dans l'état monastique comm  
 » dans un capitoie assuré. Mais, ô douleur ! si les voleurs e  
 » les ambitieux s'emparent de ce dernier retranchement de l  
 » religion, c'est fait de vous ; vous êtes perdue !

Fulbert adressant ensuite la parole à saint Abbon, lui dit  
 « Je reviens à vous, vénérable Père, et je vous en conjure pa  
 » les dons de la sagesse dont vous êtes orné, et par la douceu  
 » de charité fraternelle, joignez-vous à Radulfe votre ami : com  
 » battez ensemble les ennemis de Dieu. Soulagez les Frères  
 » opprimés, et ne laissez pas périr, fauté de votre secours  
 » ceux pour qui vous croyez que le sang de Jésus-Christ a ét  
 » versé. »

Cette lettre fait également honneur au zèle de Fulbert et  
 celui de saint Abbon. Radulfe, doyen de Chartres, en ayant  
 été ordonné évêque, les moines de Saint-Pierre, dont il avait  
 pris la protection, chassèrent Magenard. Cet abbé se réfugia  
 son tour à l'évêché, et profitant de sa disgrâce, il y édifia tel  
 lement par sa conduite, que ses propres religieux, par le con  
 seil de l'évêque, le rappelèrent et lui rendirent le bâton pastoral.  
 C'est ainsi que ce trouble fut heureusement terminé.

Pour Fulbert après s'être trouvé avec saint Gislebert à l'as  
 semblée de Chelles, il fut élu évêque de Chartres l'an 1007, à  
 la mort de Radulfe, et il reçut l'Ordination épiscopale des  
 mains de Leotheric de Sens, son métropolitain. Quoique évêque,  
 il continua d'enseigner, et l'école de Chartres devint sous lui  
 la plus célèbre académie de France. Il y eut pour disciples

plusieurs ecclésiastiques et plusieurs moines qui se distinguèrent par leur érudition. Le fameux Bérenger, si connu par son hérésie, fut de ce nombre. Mais ce malheureux sectaire ne puisa pas ses pernicieuses erreurs à l'école de Fulbert, qui, loin de les enseigner, ne manquait pas l'occasion de les combattre avec autant de zèle que d'érudition. Il croyait devoir précautionner ses disciples contre l'amour de la nouveauté qui commençait à s'emparer des esprits ; car on s'efforça alors de renouveler dans l'Eglise de France l'hérésie que Jean Scot y avait enseignée autrefois contre la présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement de nos autels.

Fulbert qui connut le danger de ce faux dogme, écrivit pour le réfuter. Voici comme il en parle dans la première de ses lettres. Après avoir établi que la foi de la Trinité, du Baptême et du sacrement du Corps et du Sang de Jésus-Christ, est nécessaire au salut, il ajoute : « Mais plusieurs considérant ces mystères des yeux de la chair, en croient plus à leurs sens charnels qu'à la révélation de la foi, et se jettent dans le précipice de l'erreur : Ils ne comprennent ni la vérité des choses, ni la vertu des sacrements. Ils sont dès-là séparés de l'unité de l'Eglise ; et refusant d'être les disciples de la vérité, ils deviennent les maîtres de l'erreur. » Ensuite, après avoir expliqué le mystère de la Trinité et le sacrement de Baptême, il expose la croyance de l'Eglise sur l'Eucharistie. Sur quoi il dit que Jésus-Christ ayant résolu de soustraire à nos yeux, par son Ascension, le corps qu'il avait offert pour nous, ne voulut cependant pas que nous fussions privés de la présence et de la protection de ce divin Corps.... Que c'est le véritable Corps de Jésus-Christ qui est sur nos autels l'objet de nos adorations ; et que ce qui paraît à l'extérieur la substance du pain et du vin, devient réellement par la consécration le Corps et le Sang de Jésus-Christ. Il ajoute : « Goûtez, et voyez combien cette nourriture est agréable. Goûtez ce Pain de vie où la Divinité incarnée devient notre

<sup>1</sup> Fulbert, ep. 1

» nourriture. Prenez ce Vin qui n'a pas été foulé par un v  
 » vendangeur, mais qui a été exprimé du pressoir de la Croix.  
 Après des expressions si énergiques et si peu équivoques  
 il faut toute la mauvaise foi dont l'hérésie seule est capable  
 pour oser accuser Fulbert, comme on a fait, d'avoir favorisé  
 l'hérésie des sacramentaires.

Ce savant Prélat poursuivit ces erreurs jusque dans ceux qui  
 les palliaient avec art pour en diminuer l'horreur. Léotheric  
 archevêque de Sens, s'était rendu suspect sur la foi de la pr  
 sence réelle par une innovation qu'il fit dans l'admiration d  
 ce Sacrement. En donnant la communion au peuple, il ne d  
 rait point, comme c'était alors l'usage : *Que le Corps de Notre*  
*Seigneur Jésus-Christ soit le salut de votre âme et de votre*  
*corps* ; il disait seulement : *Si vous en êtes digne, recevez-le*  
 comme s'il eût voulu faire entendre qu'on ne recevait le Corps  
 du Sauveur que quand on était bien disposé, c'est-à-dire, qu'on  
 ne le mangeait que par la foi. Si c'étaient-là ses sentiments  
 il n'osait les développer : mais il montrait du doute et de l'in  
 certitude ; et c'en fut assez pour scandaliser les peuples et exci  
 ter le zèle de Fulbert. Comme Léotheric cachait encore le  
 venin des erreurs dont on croyait devoir le soupçonner, Ful  
 bert se contenta de lui écrire en termes couverts, bien capa  
 bles cependant de lui faire apercevoir le danger auquel  
 s'exposait. « Pilote du vaisseau du roi, lui dit-il, soyez circon  
 » pect et sur vos gardes. Les flots commencent à s'enfler ; n  
 » vous faites pas dans votre cœur une double mer d'incert  
 » titude et de duplicité. La voie du Seigneur est simple : celle  
 » qui marche avec simplicité marche avec confiance. Si voi  
 » vous écartez de la route prescrite par la foi, vous ferez ce  
 » tainement un triste naufrage. »

La tempête dont parle Fulbert, et qui commençait à gronder  
 contre Léotheric, était la colère du roi Robert, qui paraissait  
 résolu à ne souffrir aucune innovation dans l'administration du  
 Sacrement de nos autels, afin de mieux conserver la foi de ce  
 mystère.

En 1226 Hugues, fils aîné du roi Robert, mourut à la fleur

de son âge. Toute la France pleura sa mort, et la douleur sembla aussi juste qu'elle était universelle ; car ce jeune prince, que son père avait fait couronner roi de France, donnait les plus belles espérances. Le roi Robert et la reine Constance parurent surtout inconsolables de sa mort. Les motifs humains étaient trop faibles pour adoucir leur douleur. Le saint abbé Guillaume de Dijon alla à la cour pour tâcher de leur en suggérer de plus puissants. Ayant été admis à l'audience du roi et de la reine, il leur dit : « Vous ne devez pas tant vous croire malheureux d'avoir perdu un fils si accompli, que vous devez vous estimer heureux de l'avoir possédé. Pour moi, je le trouve surtout heureux d'être mort avant que d'être monté sur le trône, parce que je crois qu'il n'y a pas d'état où il soit plus difficile de se sauver que dans la royauté. » Le roi et la reine, étonnés de ce discours, lui dirent : « Quelle raison avez vous de parler ainsi ? » Il répondit : « N'avez-vous jamais fait réflexion à ce que nous apprend l'Ecriture ? A peine en trente rois y en eut-il trois bons. C'est pourquoi cessez de pleurer le jeune prince, et félicitez-le plutôt de ce qu'il est dans le repos. » Il n'y a que la sainteté qui inspire le courage de parler ainsi aux têtes couronnées sur les dangers de leur condition.

Il restait deux fils au roi savoir, Henri et Robert. Pour affermir le trône dans sa maison, il prit la résolution de faire couronner Henri, qui était l'aîné. Mais la reine Constance, femme altière et impérieuse, n'aimait pas ce jeune prince ; et par une injuste prédilection, elle voulait qu'on lui préférât le prince Robert son cadet. Le roi tint bon pour Henri, et il le fit en effet sacrer et couronner à Reims, le jour de la Pentecôte de l'an 1207. Plusieurs Evêques qui avaient été invités au sacre, n'osèrent s'y trouver, de peur de s'attirer le ressentiment de la reine, qu'on craignait plus que le roi.

Un ami de Fulbert de Chartres manda à ce Prélat de se tenir sur ses gardes, et de s'observer, parce que la reine s'en prenait à lui de la résolution du roi ; qu'ainsi il ferait prudemment de plier un peu en cette occasion, pour ne pas s'attirer

des affaires fâcheuses ; qu'au reste plusieurs étaient d'avis que le roi, dans ces circonstances, ne devait faire sacrer ni l'un ni l'autre de ses enfants. Mais Fulbert ne savait pas faiblir quand il croyait qu'il s'agissait de son devoir et du bien public. Cependant, pour ne pas aigrir la reine par sa présence, il ne jugea pas à propos de se trouver au sacre du prince Henri. Quelques infirmités lui servirent de prétexte.

Voici ce qu'il écrivit à un de ses amis : « J'aurais bien envie » d'assister au sacre du prince Henri, mais ma mauvaise » santé y met obstacle. Je tâcherais néanmoins de m'y rendre » à petites journées, si je ne craignais la cruauté de la mère, » qui ne trompe guère quand elle promet de faire du mal. » L'érudition et la vertu de Fulbert lui donnaient une grande autorité dans l'épiscopat : les faits suivants en sont des preuves.

Azelin<sup>1</sup>, évêque de Paris, que quelques monuments nomment Albert, étant malade, fit sa confession à Léotheric de Sens et à Fulbert, et ayant pris la résolution d'abdiquer l'épiscopat, il pria le roi de lui donner un successeur. Le roi, qui voulait élever sur ce Siège Francon, son chancelier et doyen de l'Eglise de Paris, fit prier Fulbert de ne se point opposer à cette élection. Fulbert répondit que si Francon était propre pour l'épiscopat, s'il était lettré et habile, s'il avait le talent de la parole, si le clergé de Sens et des autres Sièges de la province consentaient à son élection, il y consentirait aussi. C'est tout ce qu'il crut pouvoir accorder à la recommandation du roi.

<sup>1</sup> Dans l'édition des Lettres de Fulbert de l'an 1608, cet Evêque est nommé *Avesgaud*. Apparemment que le nom n'étant marqué que par la lettre initiale A, selon la coutume de ce temps-là, le copiste ou l'éditeur aura cru que l'A signifiait Avesgaud, qui était alors évêque du Mans. M. Du Pin, parlant des lettres de Fulbert, croit en effet qu'il s'agit de cet Evêque du Mans. Comment n'a-t-il pas fait réflexion que Léotheric, archevêque de Sens, ne pouvait être le métropolitain d'un Evêque du Mans ? Ce critique aurait pu corriger beaucoup de fautes qui se sont glissées dans cette édition des lettres de Fulbert. Il dit, par exemple, que la quarante-cinquième lettre est adressée à Adarus, évêque de Laon : il fallait dire à Adalberon. Et il nomme Guarlin l'archevêque de Bourges, qui s'appelait Gauzlin.



Francon, qui avait en effet du mérite, fut élu et ordonné évêque de Paris. Mais Azelin, qui lui avait cédé la place, ne fut pas longtemps à se repentir de son abdication, et il se donna bien des mouvements pour remonter sur son siège. Il prit même à partie les deux Prélats auxquels il s'était confessé, et les accusa d'avoir révélé sa confession. Fulbert, choqué de ce procédé, lui écrivit la lettre suivante :

« A Dieu ne plaise, mon frère, qu'on ajoute foi à ce que vous avez écrit, que mon Archevêque et moi avons révélé votre confession. C'est une calomnie et un outrage que vous nous faites. Nous n'avons publié de vous que ce que nous en savions de bien, pour confondre ceux qui voulaient attribuer votre abdication à l'avarice, à la pusillanimité, ou même à une passion honteuse. Si vous nous avez déclaré des péchés secrets, nous les avons cachés avec soin : mais si vous nous avez confessé des péchés dont le peuple avait connaissance, il nous a été impossible de les rendre secrets... Au reste, si vous voulez intenter un procès pour remonter sur votre Siège, je ne vois pas à qui vous puissiez faire ce procès ; car personne ne vous a chassé. C'est vous-même qui avez renoncé à l'épiscopat pour cause de maladie, ainsi que vous le disiez... Francon vous a été substitué par l'élection du clergé et les suffrages du peuple, avec l'agrément du roi et l'applaudissement du Pape, et par l'ordination qu'il a reçue du métropolitain. On n'a rien fait en cela que de conforme aux décrets de Saint-Grégoire... Mais il y a quelque autre chose qui vous rend indigne de l'épiscopat. C'est à vous à vous connaître... Cessez donc de fatiguer les rois et les princes par vos écrits ennuyeux. Cessez de vous ingérer pour gouverner encore l'Eglise de Paris. Elle ne regrette pas de vous avoir perdu, comme elle ne s'est pas réjouie de vous posséder. »

Francon demeura évêque, et il eut de grands démêlés avec Lisiard son archidiacre, qui souleva son peuple contre lui. Il s'en plaignit à son métropolitain, qui écrivit à ce sujet une lettre fort pathétique au clergé de Paris. Il lui fait des repro-

ches « de ce qu'ayant été averti, il ne s'est pas séparé de Li-  
 » siard autrefois archidiacre, lequel, au lieu d'être, comme il  
 » devait, l'œil de son Evêque, l'économe des pauvres, et le ca-  
 » téchiste des ignorants, a été comme un clou dans l'œil de  
 » son Evêque, a pillé le bien des pauvres, et n'a servi qu'à  
 » égarer les simples. » C'est pourquoi il déclare qu'il l'excom-  
 munie, et ordonne aux clercs à qui il adresse cette lettre, de  
 notifier cette censure à Lisiard, pour le porter à venir à rési-  
 piscence. Il paraît que cet archidiacre prit ce parti ; du moins  
 il fut dans la suite doyen de l'Eglise de Paris.

Fulbert prit aussi la défense d'Avesgaud de Bellesme, évêque  
 du Mans, qui était persécuté par Herbert, comte de cette ville ;  
 et il menaça d'excommunier ce comte, de concert avec ses  
 comprovinciaux, aussitôt que l'Evêque du Mans aurait porté  
 la sentence d'excommunication. Il fit la même menace à Foul-  
 ques, comte d'Angers, s'il ne faisait satisfaction à l'Eglise de  
 Tours, dont il avait usurpé les biens.

Une guerre qui s'était élevée entre Foulques, comte d'An-  
 gers, et Odon, comte de Tours, avait servi de prétexte aux  
 Angevins pour envahir les biens de l'Eglise de Tours. Hubert,  
 qui était alors évêque d'Angers, s'était mis à la tête d'un corps  
 de troupes, et il avait ravagé les vignes et les autres biens de  
 l'Eglise de Tours. Hugues, archevêque de Tours, suspendit  
 l'Evêque d'Angers de ses fonctions, et porta contre lui une  
 sentence d'excommunication. Hubert se plaignit de ce qu'on  
 ne lui avait pas fait les monitions canoniques. Mais Hugues lui  
 répondit<sup>1</sup> qu'on n'était pas obligé d'observer les délais pres-  
 crits par les Canons, quand le mal était pressant, et à l'égard  
 d'un Evêque qui de pasteur se faisait général des troupes pour  
 porter le fer et le feu dans toute la province. Le comte d'An-  
 gers était la première cause de ces ravages, et c'est la raison  
 pour laquelle Fulbert menaça de l'excommunier.

<sup>1</sup> Cette lettre de l'Archevêque de Tours se trouve dans le recueil des lettres  
 de Fulbert ; mais l'inscription est défectueuse. On y lit : *HAND Præsul* ; il  
 faut séparer en deux le premier mot, et lire *H. And. Præsul*, c'est-à-dire  
*Huberto Andegavensium Præsul*.

Ce saint Evêque tâchait de ne donner qu'au mérite les bénéfices de sa nomination, et il n'accordait rien en ce point à la faveur et à l'amitié, ainsi qu'il le fit voir à l'occasion de ce que je vais dire. La dignité de sous-doyen de l'église de Chartres étant venu à vaquer, Radulfe, évêque de Senlis, la fit demander à l'Evêque de Chartres pour lui ou pour Gui, son frère. Fulbert répondit que l'Evêque de Senlis ne pouvant remplir les fonctions de sous-doyen, n'était pas en état de posséder cette dignité avec son évêché, et que son frère était trop jeune. Ainsi, sans aucun égard aux plus pressantes recommandations, il la donna à un clerc de grande piété. Mais le nouveau sous-doyen fut assassiné peu de temps après par les domestiques de la famille de l'Evêque de Senlis. Fulbert accusa ce Prélat et son frère d'avoir fait commettre cet assassinat, et menaça de les excommunier. Il écrivit une lettre fort pathétique à ce sujet à l'Evêque de Laon pour l'engager à les excommunier aussi, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une digne satisfaction pour un attentat si horrible. Mais l'Evêque de Senlis, qui n'était peut-être pas coupable, demanda d'être jugé dans les formes. On ne sait quel fut le résultat de ce jugement.

Fulbert, qui mourut peu de temps après, combattit les erreurs et les vices jusqu'au dernier soupir. Ce saint Evêque étant au lit de la mort, aperçut Bérenger, son disciple, parmi ceux qui étaient venus le visiter. Il fit signe qu'on le fit sortir, parce qu'il voyait, dit-il, un dragon auprès de lui. Cependant Bérenger n'avait pas encore publié son hérésie ; mais Fulbert connaissait son penchant pour la nouveauté, et peut-être que Dieu lui révéla alors les maux que ce malheureux ferait bientôt à l'Eglise. Ce saint Evêque mourut le Mercredi-Saint, dixième d'avril de l'an 1028<sup>1</sup>, et il fut enterré à Saint-Pierre en Vallée. Quelques écrivains lui donnent le nom de Saint, qu'il a mérité par ses éclatantes vertus. Cependant on ne lui

<sup>1</sup> Fleuri, t. XII, p. 486, dit que Fulbert mourut l'an 1029. Baillet fait la même faute, et il dit que ceux qui placent sa mort l'année précédente, n'ont pas fait réflexion que les anciens auteurs qui en ont parlé, commencent les années à Pâques, et qu'ainsi Fulbert est mort le 10 d'avril l'an 1029. Mais

rend aucun culte, même dans son église, où l'on célèbre tous les ans son anniversaire.

Une ancienne épitaphe de Fulbert confirme ce que nous avons dit du jour de sa mort, et les éloges que nous avons faits de ce saint Evêque. Je la rapporte ici, pour ne rien omettre de ce qui peut servir à la gloire d'un si illustre Prélat.

« L'an de l'Incarnation 1028, le 10 d'avril, mourut notre » père Fulbert, de vénérable mémoire, l'ornement des Evêques » de son temps, la lumière du monde, le nourricier des pauvres, le consolateur des affligés et le fléau des brigands. Il » se distingua fort par son éloquence et par son habileté, non » seulement dans les sciences divines, mais encore dans les » arts libéraux. » On marque ensuite qu'il avait laissé de grandes sommes pour achever son église, qu'il avait commencé de rebâtir de fond en comble, et qu'il tint le Siège vingt et un ans et six mois.

Fulbert avait une tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Il n'était jamais plus éloquent que quand'il en faisait l'éloge dans ses homélies, et qu'il portait son peuple à l'honorer. L'église de Notre-Dame de Chartres ayant été brûlée la quatrième année de son épiscopat, la veille même de la Nativité de la très-sainte Vierge, il entreprit de la rebâtir plus magnifiquement par les libéralités de Canut, roi d'Angleterre, de Guillaume, duc d'Aquitaine, et de Richard II, duc de Normandie. On a même prétendu que c'était ce saint Evêque qui le premier avait institué la fête de la Nativité de la Vierge, ce qui ne peut être véritable que pour l'église de Chartres ; car nous avons vu dès le huitième siècle cette fête établie en quelques églises.

Les ouvrages qui nous restent de Fulbert sont un recueil de ses lettres, avec quelques homélies et quelques poésies, des proses en l'honneur de quelques Saints, et la vie de saint Au-

Baillet n'a pas fait réflexion lui-même que ces anciens auteurs disent que Fulbert mourut la veille du Jeudi-Saint, le 10 d'avril ; et par conséquent il n'est pas mort l'an 1029 ; car Pâques était cette année le 6 d'avril, au lieu qu'il était le 14 d'avril en 1028.

bert, évêque de Cambrai et d'Arras. On trouve parmi ses homélies trois sermons contre les Juifs, où il prouve invinciblement, par les fameuses prophéties de Jacob et de Daniel, que le Messie est venu, et par celle d'Isaïe, qu'il a dû souffrir une mort ignominieuse pour le salut de son peuple.

Les lettres de Fulbert sont bien écrites, pleines de marques de son zèle et de sa fermeté. On y voit combien ce saint Prélat était considéré de Robert, roi de France, de Canut, roi d'Angleterre, de Richard II, duc de Normandie, de Guillaume, duc d'Aquitaine, et de la plupart des seigneurs et des Prélats de son temps. Le duc Guillaume voulut se l'attacher en lui donnant la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers. Fulbert ne garda ce bénéfice avec son évêché, que pour en employer les revenus à rebâtir son église. Il eut même quelque envie de renoncer à l'épiscopat, et il consulta là-dessus saint Odilon, abbé de Cluni, avec lequel il était lié d'une amitié très-étroite. Odilon lui conseilla de garder son Siège, et Fulbert lui manda que puisqu'il n'avait gardé sa place que par son conseil, il était obligé de lui donner les avis nécessaires pour la bien remplir. Il le pria même par une autre lettre de lui marquer avec franchise ce qu'il trouvait à reprendre à sa conduite. Mais Odilon ne répondit que par des éloges de la vertu et de la sagesse de Fulbert, qui de son côté témoignait la plus respectueuse estime pour ce saint abbé, qu'il nommait l'*Archange des moines*<sup>1</sup>.

On peut recueillir des lettres de Fulbert quelques traits de l'ancienne discipline, que je crois devoir faire remarquer au lecteur. Il donnait à ceux qu'il ordonnait prêtres une grande hostie consacrée, dont ils devaient prendre une parcelle pendant les quarante jours qui suivaient leur ordination<sup>2</sup>. Un prêtre l'ayant consulté pour lui demander la raison de cet

<sup>1</sup> Ep. Fulb. et Odil. in Cluniac. Ep. 66.

<sup>2</sup> Dans un ancien pontifical, cité par le P. Morin (*De sacris Ordin. p. 34*), il est marqué que l'Evêque qui a été ordonné reçoit une hostie, dont il doit garder pour se communier pendant quarante jours après son ordination. Dans un autre ancien pontifical, on prescrit aux prêtres de communier de l'hostie qu'ils ont reçue de l'Evêque, pendant les quarante jours qui suivent leur

usage, qui lui paraissait nouveau, il répondit qu'il avait cru qu'on en usait ainsi dans toutes les Eglises, et que cette pratique était marqué dans un rituel qu'il avait apporté avec lui de son pays, et qui avait été tiré des archives romaines; qu'au reste, il ne fallait pas se scandaliser de voir la discipline différente dans les diverses Eglises, pourvu que la foi fût la même.

Fulbert ne voulait pas qu'on dit la Messe sans qu'il y eût deux ou trois assistants, afin que le prêtre pût dire avec vérité : *Dominus vobiscum*, et ces paroles du Canon où il est marqué que les assistants offrent avec le prêtre : ce qu'il explique d'un sacrifice de louanges, qui est offert à Dieu par les mains du prêtre. Il conseilla à Léotheric de Sens de dégrader un prêtre convaincu d'avoir donné de l'argent pour recevoir la prêtrise, et de le mettre en pénitence pour deux ans; après quoi s'il le trouvait véritablement repentant, de le rétablir sans le réordonner. « Vous lui rendrez, dit-il, les différents Ordres avec » les vêtements et ornements qui leur sont propres, en disant : » Je vous rends le degré de portier, etc. Ensuite vous lui donnerez la bénédiction, par cette formule : Que la bénédiction » de Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit, descende sur vous, » afin que vous soyez confirmé dans l'Ordre sacerdotal, et que » vous offriez le sacrifice pour les péchés du peuple. » On voit encore par plusieurs lettres de Fulbert qu'il était habile dans la médecine, et qu'il donnait des médicaments aux malades; mais il dit que depuis qu'il avait été élevé à l'épiscopat, il n'en composa plus.

(LONGUEVAL.)

### SAINT PALLADE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Pallade, qui était prêtre et abbé de Saint-Germain, à Auxerre, fut élevé par le suffrage de tous sur le Siège épiscopal de cette ville, les premiers jours de janvier de l'an 622. Il succédait à saint Didier.

ordination, en mémoire des quarante jours que Jésus-Christ a conversé avec ses disciples.

Il s'occupa aussitôt à faire fleurir la discipline ecclésiastique dans son clergé. Il enrichit magnifiquement l'église de Saint-Etienne, et transporta hors des murs de sa ville l'ancien monastère de Saint-Julien; il y mit des Religieuses, qui furent dotées par le roi Dagobert.

Il ordonna à ces Religieuses de se rendre en procession tous les jeudis à la cathédrale, ce qui atteste que la clôture n'était pas alors de rigueur dans tous les couvents. Il statua que tous les ans ses Chanoines recevraient chacun cent sous de la main de l'Evêque le jour de la fête de saint Germain. Il fonda plusieurs églises et en bâtit une qu'il dédia à saint Eusèbe de Verceil.

Ce digne Prélat mourut en odeur de sainteté, après avoir assisté à plusieurs Conciles et fait beaucoup de bonnes œuvres le 10 avril 658, ayant siégé trente-six ans.

### SAINT MACAIRE D'ARMÉNIE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET PATRON DE GAND.

Macaire, Arménien de naissance, fils de Michel et de Marie, tous deux d'extraction noble, reçut dans la maison paternelle une éducation chrétienne. On le mit sous la discipline d'un Prélat de sa famille qui s'appelait Macaire, et qui lui donna son nom. L'enfant, qui était docile, n'était pas moins vertueux qu'appliqué à l'étude, et il se montra bientôt capable de servir l'Eglise. Dès qu'il eut l'âge, ayant reçu les Ordres sacrés, il s'acquitta de toutes les fonctions dont on le chargea, avec beaucoup d'édification et de fruit. Il devint le modèle du clergé, et s'attira par son mérite l'estime et le respect du peuple, qu'il n'excitait pas moins à la vertu par ses actions que par ses discours : de sorte que l'Archevêque son parent se voyant près de sa fin, n'eut aucune peine à l'obtenir pour son successeur, lorsqu'il en fit la proposition.

Les vertus du jeune Archevêque reçurent une grâce toute nouvelle dans son ordination, et parurent avec éclat sur le Siège épiscopal. Il gouverna son peuple avec une douceur et une bonté si grandes, qu'il paraissait insensible aux injures et

aux persécutions. On lui voyait traiter toutes sortes d'affaires avec une prudence consommée : il remplissait les devoirs de sa charge avec vigilance et avec zèle. Il était si sensible à la misère et aux besoins des pauvres, qu'il n'épargnait rien pour les soulager, et qu'il se réduisait souvent lui-même dans la nécessité, en leur faisant distribuer tout ce qu'il avait. Le retranchement de la plupart des commodités de la vie lui donnait moyen de faire des aumônes d'autant plus grandes, qu'il s'était accoutumé à se passer de peu.

Sa maison, qui était celle des pauvres de Jésus-Christ, ne fut souvent remplie que d'indigents, de misérables, d'estropiés et de malades, dont les uns venaient à lui comme à leur père commun, les autres comme à leur médecin. Mais considérant le danger où son humilité se trouvait exposée au milieu des louanges et des honneurs qu'on lui rendait, et trouvant que son expérience, au lieu d'adoucir ou de diminuer le fardeau de sa charge, ne servait qu'à lui en rendre la pesanteur plus sensible, il prit le parti de s'en retirer pour ne plus travailler qu'à son salut dans l'obscurité d'une vie privée. Il distribua ce qui lui restait de biens aux pauvres et aux églises, confia le soin de son troupeau à un prêtre de grand mérite nommé Eleuthère, sortit de la ville secrètement ; et ayant choisi trois ou quatre personnages, dont il connaissait l'affection et la piété, il prit avec eux le chemin de la Palestine pour aller visiter les Lieux Saints.

Il fit tous ces voyages en véritable pénitent, comme un étranger sur la terre, qui n'aspirait qu'à sa patrie céleste, souffrant avec joie la faim, la soif, les dangers et les inconvénients des chemins. C'était en l'an 4006, il fut reçu avec honneur par Jean, patriarche de Jérusalem : et pendant tout le temps qu'il passa dans la Terre Sainte, il ne perdit aucune occasion de conférer ou de disputer avec les Juifs et les Sarrazins pour les convaincre de leurs erreurs et les attirer à la foi en Jésus-Christ. Mais ayant réduit souvent ces infidèles à ne pouvoir lui répondre, il les irrita de telle sorte contre lui, qu'ils le saisirent et le traînèrent en prison, après lui avoir



fait beaucoup d'outrages. En dérision de la doctrine qu'il leur enseignait, ils l'étendirent sur la terre nue en forme de croix, lui attachèrent les pieds et les mains avec des cordes et des clous, lui chargèrent l'estomac d'une grosse pierre, et lui firent souffrir encore d'autres tourments mêlés d'ignominie. Le Saint soutint tous leurs efforts avec confiance : et plusieurs, touchés de sa patience, de sa douceur et de ses exhortations, embrassèrent l'Evangile qu'il leur prêchait.

Etant encore en Palestine, il fut sollicité par ses parents et ses amis de retourner à son église : mais il renvoya leurs députés sans les écouter. Persuadé qu'il ne faisait que suivre les ordres secrets de Dieu, dont il prétendait avoir reconnu la volonté en ce point par des signes sensibles, il s'embarqua, traversa l'Epire et la Dalmatie, vint jusqu'en Bavière, passa par les villes de Mayence et de Cologne, laissant sur sa route des marques de sa sainteté et du pouvoir qu'il avait reçu de Dieu sur les maladies.

Il entra ensuite dans le Brabant, le Haynaut, et la Flandre : et après quelque séjour à Malines, à Maubeuge, à Cambray et à Tournay où il calma une fâcheuse sédition et réconcilia le peuple avec le comte de Flandres Baudouin IV, il alla à Gand, qui fut le terme de ses voyages.

Il arriva en cette ville l'an 1011 avec trois des compagnons qu'il avait amenés de son pays, et là il se retira au monastère de Saint-Bavon, après avoir passé quelque temps dans celui de Blandinberg, où son mérite était demeuré inconnu. Il fut si bien reçu de l'abbé Erembold et des Religieux, qu'il résolut de demeurer avec eux jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le laisser retourner en son pays.

Les moines de saint Bavon ne furent pas longtemps sans reconnaître que leur hôte était un homme extraordinaire. Ils étaient si édifiés de ses conversations, si touchés d'estime et d'admiration pour tout ce qu'ils lui voyaient faire ou qu'ils lui entendaient dire, qu'ils n'oublèrent rien pour lui faire perdre le souvenir de son pays et l'envie de les quitter.

Ils ne purent néanmoins le persuader, et dès le commence-

ment du printemps de l'année suivante, il voulut s'embarquer pour son retour au Levant malgré les conjurations, les larmes et les instances d'Erembold et de ses Religieux qui tâchaient de le retenir, et contre l'avis de ses compagnons, dont deux ne firent point difficulté de se séparer de lui pour rester avec leurs hôtes.

Macaire fut arrêté dans le port par les douleurs de la goutte qui lui causèrent une fièvre très-violente. Il fallut le remporter à Gand, où il recouvra la santé peu de jours après. Il ne se vit pas plutôt sur pied, qu'il voulut presser son départ. Mais comme il recevait les visites de ses adieux, il fut frappé d'une peste violente qui désolait la ville de Gand, et qui se formait ordinairement dans la bouche, ou prenait les gens à la gorge. Ayant perdu d'abord la parole, il fut porté dans l'église de Notre-Dame, où il marqua de son bâton le lieu de sa sépulture, devant l'autel de saint Paul. Il fut rapporté ensuite dans sa chambre, et il y mourut le soir du Jeudi-Saint, le 10 avril de l'an 1012 entre les bras des Religieux de Saint-Bavon, environné d'une multitude de monde qui venait en foule demander sa bénédiction.

Il fut enterré avec grande pompe au lieu qu'il avait désigné ; et sa mémoire devint de plus en plus glorieuse par la grandeur des miracles qui honoraient son tombeau.

En l'an 1067, on leva son corps vénéré. La cérémonie se fit en présence de Louis le Gros, roi des Français, du comte de Flandre, Baudouin II, de Godefroid le Barbu, duc de Brabant, et de plusieurs autres seigneurs. Plusieurs miracles illustrèrent ses reliques, dont la plus grande partie est demeurée à Gand, mais dont on a détaché plusieurs parcelles sollicitées par les principales Eglises des Pays-Bas.

#### SAINT BÈDE LE JEUNE.

On croit qu'il était né en Italie au commencement du neuvième siècle, et qu'il tenait à une famille noble. Ce qui fortifie cette opinion, c'est qu'il passa quinze ans de sa vie active avec les principaux seigneurs de la cour de Louis le Débonnaire et

celle de Charles le Chauve. Sans doute il avait reçu des principes religieux, qui ne s'étaient pas éteints tout à fait dans les dissipations du monde, car un jour il se rappela avec regret les joies pures qu'il avait goûtées dans la vie chrétienne.

On présume qu'il avait quarante ans, lorsqu'il résolut d'abandonner le luxe et les richesses pour ne plus rechercher que ces vrais trésors de la piété et de la vertu. Il alla se cloître dans le monastère de Gaveli, près de Ferrare, et se soumit à la discipline et aux exercices de la vie religieuse. Sa sainteté, son mérite et ses talents firent qu'on l'élut évêque dans plusieurs diocèses. Mais son humilité repoussa tous ces honneurs ; et pénitent affermi, il eut une sainte mort, le 10 avril de l'année 883.

### SAINT GÉROLD,

ERMITE.

Gérolde, possesseur de grands domaines en Saxe, était le chef d'une famille chrétienne, mais vivant dans le luxe et les grandeurs. Comme il faisait du bien avec un cœur charitable, Dieu lui fit comprendre le néant des attraites de la vie mondaine. Il prit un jour la résolution de se donner tout à Dieu, et sans rien dire de son projet, il quitta son riche manoir, sa femme et ses enfants, et gagna une forêt du Walgau, près de Feldkirch, dans le Tyrol. Il s'y construisit une cabane, et mena sans bruit dans cette retraite la vie solitaire, joignant au travail des mains la prière et la pénitence.

Quelques années après, sa solitude fut troublée par Othon, comte de Jagberg. Ce seigneur qui chassait assez rarement dans cette forêt, y vint à la poursuite d'un ours. L'ours traqué se réfugia auprès de Gérolde, et Othon, voyant l'ermite, lui demanda qui il était. Gérolde se nomma. Othon, qui connaissait sa famille, l'embrassa et lui donna la forêt où il s'était retiré. Il fit plus ; il lui bâtit un petit monastère et une église, afin qu'il pût avoir des compagnons.

Pendant ces travaux, il fit savoir à sa famille que celui qu'elle regrettait était vivant près de Feldkirch. Les deux fils de l'er-

mite, Cunon et Ulric, saisis de joie à cette bonne nouvelle, accoururent auprès de leur père, déterminés à prendre l'habit monastique. Peu de temps après, Gérold mourut dans une grande sainteté, et il fut enterré dans l'église qu'Othon lui avait bâtie et qui était servie par quelques religieux prêtres. Cette mort arriva à la fin du dixième siècle, et on rapporte que des miracles signalèrent le tombeau de Gérold.

Il est honoré en Suisse, où sa fête se fait le 10 avril.

#### LA BIENHEUREUSE JUDITH DE RAITENBACK.

Au douzième siècle, dans le temps où Diémode et Herlucque édifiaient l'Allemagne par leurs vertus, la Bienheureuse Judith marchait dignement sur leurs traces dans le monastère de Raitenback. Elle descendait d'une famille distinguée de la Bavière. Quoiqu'elle eût reçu de ses parents une éducation chrétienne, elle s'était laissée d'abord éblouir par le faux éclat des biens de ce monde, et étourdie par le tumulte de ses passions, elle avait presque entièrement oublié le soin de son salut. Heureusement pour elle, la pieuse Herlucque, qui ne pouvait voir encore sans compassion la perte d'une jeune personne digne d'un meilleur sort, fit tant par ses prières auprès du Seigneur, que la grâce toucha enfin le cœur de Judith ; sa conversion fut complète. Elle reçut le voile des mains de l'Evêque de Passau, et fit de rapides progrès dans la perfection. L'année de sa mort est inconnue. Elle fut ensevelie à Wessenbrunn.

#### LA BIENHEUREUSE MECHTILDE,

ABBESSE DE DIRSSEN.

Mechtilde naquit à Islèbe dans la haute Saxe, vers la fin du treizième siècle. Sa famille était des plus illustres, et l'empereur Frédéric II en sortait.

Mechtilde fut élevée chez les Bénédictines de Rodersdorff. Elle montra, dès ses premières années, une grande innocence de mœurs et beaucoup d'éloignement pour les vanités mondaines. Son obéissance charmait ses Supérieures ; on la voyait

toujours exécuter, avec autant de joie que d'empressement, ce qui lui avait été prescrit.

Son amour pour la mortification frappait toutes les personnes qui vivaient avec elle. Quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, elle s'interdisait l'usage de la viande et du vin. Son humilité lui faisait éviter tout ce qui aurait pu sentir l'ostentation. Elle prenait même autant de soin de cacher ses vertus, que les autres en prennent ordinairement pour cacher leurs vices. Elle ne voulut pas sortir de la solitude, quand elle fut en âge de se consacrer à Dieu, et elle prononça ses vœux dans le monastère où elle avait été élevée.

Quelque temps après sa profession, on l'envoya à l'abbaye de Diessen en Bavière, dont elle devint Supérieure. Elle y introduisit bientôt la pratique des plus sublimes vertus. Persuadée qu'on ne peut atteindre à la perfection monastique sans une exacte observation de tous les points de la règle, elle exhortait ses sœurs à s'y conformer avec promptitude, et à anticiper plutôt sur le temps marqué pour chaque exercice, qu'à se permettre le moindre retardement par négligence.

Le monastère d'Ottilsteten, en Souabe, était alors tombé dans un grand relâchement. Les Evêques, voulant y introduire la réforme, ordonnèrent à Mechtilde de s'y retirer et de se charger de cette bonne œuvre. La Sainte employa diverses raisons pour s'en dispenser ; elle eut même recours aux larmes et aux prières ; mais tout fut inutile, il fallut obéir. Etant arrivée dans sa nouvelle communauté, elle y rétablit en peu de temps l'esprit d'une parfaite régularité. Personne ne put résister à la force réunie de sa douceur et de ses exemples. Austère pour elle-même, elle était pleine de bonté pour les autres. Elle savait faire aimer les devoirs en les faisant observer, et tenir un juste milieu entre l'austérité évangélique et la faiblesse humaine. Ses instructions étaient toujours accompagnées de cet esprit de charité et d'insinuation qui rend la vertu aimable.

Elle obligeait ses sœurs à la plus exacte clôture, et les te-

nait éloignées de tout commerce avec les gens du monde. Par là elle les préservait de la dissipation, dont l'effet ordinaire est de refroidir la charité et d'éteindre la ferveur. Elle n'avait d'autre lit qu'un peu de paille. Sa nourriture était fort grossière ; encore ne mangeait-elle que pour se soutenir. Elle partageait tous ses moments entre la prière, la lecture et le travail des mains. Elle observait le silence le plus rigoureux. L'esprit de componction dont elle était animée lui faisait répandre des larmes continuelles.

Ayant été appelée à la cour de l'empereur pour les affaires de son monastère, elle ne se dispensa jamais de l'observation de sa règle.

Elle mourut un peu après l'an 1300, à Diessen. On la fête le 10 avril.

### LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE SPRONCATA, ÉVÊQUE.

Le Bienheureux Guillaume de Sproncata naquit dans l'île de Corse, aux premières années du treizième siècle. Il était docteur en théologie, et en l'un et en l'autre droit, vicaire provincial de la province de Corse. Sixte IV le nomma à l'évêché de Sagone, ville de la même île, et le créa vicaire de Sainte-Marie-Majeure. Soit qu'on le considère comme Religieux, soit qu'on examine sa conduite comme Pasteur des âmes, on le voit orné de toutes les vertus qui font les Saints. Il était également humble, obéissant, charitable et zélé pour le salut des hommes et pour la gloire de Dieu, qui lui accorda des récompenses anticipées, en lui donnant la grâce d'opérer des miracles et de prévoir les événements futurs.

On place, au nombre des prodiges qu'il opéra pendant sa vie, la justification d'une femme de qualité, soupçonnée d'adultère, sur un accouchement singulier. Ce fait qui arriva à Sassari, en Sardaigne, aux yeux d'une multitude, mit Guillaume, qui n'était encore que simple Religieux, en grande réputation de sainteté. Il avait éprouvé tant de désagréments en Corse, sur la présomption qu'il favorisait le prince régnant

de cette île, Jean-Paul de Legha, qu'il se vit obligé d'en sortir. D'un autre côté il perdait toute espérance de pouvoir réformer son clergé. Ces raisons le déterminèrent à gagner Rome pour remettre son évêché de Sagone au Souverain Pontife.

Quand il eut abdiqué, il rentra dans son cloître, où il reprit l'exercice de la prédication avec beaucoup de fruits. Il mourut saintement à Rome, dans un âge très-avancé, en l'année 1294, et fut inhumé au couvent de Saint-Jérôme de cette ville.

## LE BIENHEUREUX PHILIPPE D'AQUIERS,

FRÈRE MINEUR.

Frère Philippe d'Aquiers était issu de la maison de ce nom établie à Arles, où il naquit dans le treizième siècle.

Ayant embrassé fort jeune la règle de saint François, il s'y distingua par une exacte régularité, et par des mortifications qui lui donnèrent bientôt une grande réputation de sainteté.

Après avoir demeuré au mont Alverne et au couvent des Prisons, près d'Assise, il passa à Naples, où Robert, qui en était roi, et Sancier sa femme, le firent venir par ordre de son général. Il resta dans cette capitale tant que ces princes véquirent, et à leur mort il revint au couvent des Prisons.

Mais le Seigneur lui ayant fait connaître sa volonté, et voulant sanctifier les peuples de ce royaume par l'exemple de ce saint pénitent, il retourna à Naples, où il passa le reste de ses jours au service des Religieuses de Sainte-Claire. Il obtint par ses vertus le don des miracles et celui des prophéties. Il prédit la mort de Louis II, roi de Sicile.

Jacques II, roi de Majorque, allant au secours de Pierre, roi de Castille, qui était en guerre contre son frère Henri, le Religieux annonça le malheur qui suivrait cette entreprise ; et, en effet, après une première victoire remportée sur Henri, Jacques fut fait prisonnier dans Burgos.

Ce fut aussi ce bon Religieux qui assura à sainte Delphine, dont il était le confesseur, que Dieu lui accorderait et à saint

Elzéar, son mari, la grâce de conserver leur virginité dans le mariage.

La reine Sancier, dont nous venons de parler, avait fondé dans Naples un monastère, sous l'invocation de sainte Marie Égyptienne, pour des femmes débauchées et repentantes, que dirigeaient des Frères Mineurs. Des circonstances vinrent troubler l'ordre établi dans cette maison, et l'on vit le moment où ces recluses allaient retourner aux périls. Le Frère Philippe se transporta à leur communauté, et les prêcha avec tant de ferveur que non-seulement, il les confirma dans leur repentir, mais que plusieurs d'entre elles firent le vœu de religion.

Dieu soumit la constance de Philippe à la plus rude épreuve : il tomba dans une maladie de langueur, et son corps se couvrit d'ulcères infects, d'où sortait une grande quantité de vers. Il supporta cette affliction pendant trente ans avec une parfaite résignation, se contentant de dire au milieu des plus cruelles douleurs : « Que l'adorable nom de Dieu soit béni ? »

Il eut révélation de l'heure de sa mort, et il s'y prépara par tous les actes qui peuvent la rendre heureuse ; puis il rendit son âme à Dieu en l'année 1369, âgé de près d'un siècle. Son corps, incontinent après sa mort, reprit la fraîcheur de la jeunesse, et l'infection qu'il exhalait se changea en une odeur suave.

On l'avait d'abord enterré dans la chapelle de Sainte-Claire ; mais les Religieuses, craignant qu'on ne le leur enlevât, le firent porter dans leur cloître, où elles l'enfermèrent dans une chaise, et c'est là qu'il repose aujourd'hui, sans cesser d'être l'objet de la vénération des peuples.

### LE VÉNÉRABLE BERTRAND,

ABBÉ DE LA FERTÉ.

L'abbaye de La Ferté-sur-Grosne fut fondée le 18 mai 1113, l'année même où saint Bernard et ses compagnons vinrent embrasser la vie monastique à Cîteaux. Saint Etienne, voyant le nombre de ses Religieux augmenter de jour en jour, dut s'occuper de l'établissement d'une colonie. Gauthier, évêque



de Châlons, parcourut avec lui son diocèse, pour trouver un lieu propre à son dessein. Savéric et Guillaume, comtes de Châlons, leur offrirent un endroit solitaire sur les bords de la Grosne. C'était une forêt appelée le *Grand-Bragne* que l'on défricha en partie. Après y avoir élevé une humble église entourée de cellules, Etienne y envoya douze moines sous la conduite de Bertrand, homme vénérable par sa piété autant que par son grand âge.

Il se montra digne de l'importante mission qu'il avait reçue de l'Abbé de Cîteaux. Par lui et par ses pieux compagnons, le désert refleurit, la solitude retentit des louanges de Dieu ; les imposantes forêts du Grand-Bragne et les rives gracieuses de la Grosne devinrent le théâtre de vertus nouvelles et d'héroïques sacrifices : la première fille de Cîteaux justifia le nom symbolique de *La Ferté* qu'elle reçut à sa naissance, par sa constance à maintenir dans toute sa pureté la règle de saint Benoît.

Le Vénérable Bertrand mourut le 10 avril vers l'an 1124, et fut inhumé dans l'église du monastère<sup>1</sup>.

### SAINT ÉZÉCHIEL,

PROPHÈTE.

Ezéchiël, prêtre de la race d'Aaron, était fils du sacrificateur, Buzi. Il naquit du temps de Josias roi de Juda, et si ce fut en la dix-huitième année de son règne, comme on a tout lieu de se le persuader, on peut juger qu'il était de vingt ans plus jeune que Jérémie. Il fut du nombre des captifs qui furent transportés vingt-cinq ans après à Babylone par le roi Nabuchodonosor avec le roi Jéchonias fils de Joachim petit-fils de Josias ; et parmi les compagnons de sa captivité, il eut Mardochée, oncle d'Esther reine des Perses. Plusieurs y mettent aussi Daniel et les trois jeunes Hébreux, du sang royal : mais il paraît qu'ils avaient été de la première transmigration qui s'était faite sept ans auparavant.

<sup>1</sup>M. l'abbé Péquignot, légendaire d'Autun.

L'Esprit de prophétie ne s'était pas fait reconnaître encore publiquement dans Ezéchiel, lorsqu'il fut emmené de son pays. Ce ne fut que cinq ans après, ou environ qu'il en reçut le don, lorsque le trouvant au milieu des captifs près du fleuve Chobar, qui était un grand canal, de l'Euphrate au Tigre, à travers la Chaldée, il vit les cieux ouverts, et qu'il eut des visions divines. Il était alors en la trentième année depuis que le livre de la loi du Seigneur avait été trouvé sous Josias, et depuis le renouvellement solennel de l'alliance du peuple Juif avec Dieu, et la célébration fameuse de la Pâque qui passe pour la plus célèbre de toutes celles de la nation. C'était la cinquième année depuis que le roi Joachim, c'est-à-dire Jéchonias, avait été transféré à Babylone ; et ce fut le cinquième jour du quatrième mois, de cette année que le Seigneur adressa sa parole au prêtre Ezéchiel, et qu'il fit agir sa main sur lui.

La première des visions qu'il eut de la part du Seigneur, fut celle qui lui représentait la gloire de Dieu dans une grosse nuée poussée par un tourbillon de vent environnée d'un grand feu et d'une lumière qui éclatait tout autour. Le dedans de la nuée paraissait d'un métal très-brillant et au milieu se voyait la ressemblance de quatre animaux ailés, chacun de quatre ailes, joints ensemble, et n'en faisant qu'un à quatre faces d'hommes, de lion, de bœuf, et d'aigle, et les quatre faces paraissant des quatre côtés par où ils marchaient ensemble comme quatre brasiers ou quatre lampes ardentes. Près de ces quatre animaux inséparables, se voyait une roue à quatre faces, pleines d'yeux, qui se croisaient et qui roulaient toutes à la fois dans la même disposition que les quatre animaux. Au-dessus paraissait un firmament d'un cristal étincelant, sous lequel était un trône et un grand homme, dessus, environné de feux ; le tout terrible à voir.

Peu de temps après, Ezéchiel eut une autre vision d'un livre écrit dedans et dehors. On y lisait des cantiques lugubres et des malédictions, que le Seigneur lui ordonnait de manger, afin d'aller ensuite plus hardiment reprendre les captifs qui

demeuraient toujours aveuglés et endurcis dans leurs péchés, et contre l'obstination et résistance desquels Dieu lui dit qu'il lui avait donné un front de diamant pour le rendre intrépide.

L'Esprit se saisit alors de lui, et l'enleva pour lui faire entendre des bruits effroyables, et pour lui faire voir des objets terribles et pour lui faire sentir l'amertume et l'indignation que Dieu avait de l'endurcissement de son peuple. Après qu'il eut employé sept jours, à prêcher et à reprendre leurs vices avec larmes, le Seigneur lui dit qu'il le donnait, pour sentinelle à la maison d'Israël, à condition que si l'impie venait à mourir dans son iniquité faute d'être averti, son sang lui serait redemandé ; mais qu'il ne serait point responsable de sa mort, s'il avait eu soin de l'avertir.

L'Esprit le conduisit ensuite, dans la campagne d'où après lui avoir découvert encore la gloire du Seigneur, il le fit renfermer dans sa maison, et lui fit voir des chaînes préparées pour le lier. Il reçut ordre vers le même temps de figurer le siège que Nabuchodonosor devait mettre devant la ville de Jérusalem, en l'obligeant de dormir sur le côté gauche pendant trois-cent quatre vingt-dix jours et sur le côté droit pendant quarante jours. On a remarqué en effet que le dernier siège qui fut suivi de la prise de la ville six ans environ après cette prédiction, dura 690 jours, et qu'il y eut encore environ quarante jours, entre la prise et l'incendie de la ville et du temple. Le Seigneur lui fit marquer ensuite les manières différentes dont il devait faire périr son peuple rebelle, en lui ordonnant de se raser les poils de la tête et de la barbe qu'il devait hacher ou brûler diversement, et dont le reste devait être dispersé.

Le cinquième jour du sixième mois de la sixième année de la captivité du roi Jéchonias et de la sienne, il y eut une nouvelle vision de quelque ressemblance de Dieu, durant laquelle il fut transporté en esprit de Babylone à Jérusalem, où il vit les abominations du peuple dans le temple jusqu'au fond du sanctuaire, les différentes idolâtries des hommes et des femmes sous diverses figures, et six hommes commandés pour tuer tous ceux qui n'auraient point le Tau marqué sur le front, (let-

tre qui dans la plupart des langues a presque toujours représenté une croix ou une potence). Il y eut encore diverses autres visions, que nous nous dispenserons de représenter ici plus au long, à cause qu'elles se rapportent à une même fin, qui est de marquer la captivité du reste des Juifs, la ruine de Jérusalem et du temple, les malheurs des peuples voisins, le retour des Juifs dans leur pays, le rétablissement du temple et de la ville : toutes figures de la venue et du règne du Messie, de la délivrance des pécheurs, de la vocation des Gentils, et de l'établissement de l'Église. D'ailleurs la plupart de ces visions, que l'on compte jusqu'à vingt-deux, sont si mystérieuses, si énigmatiques, et par conséquent si obscures que personne n'a pu se vanter encore d'être entré parfaitement dans leurs sens. C'est ce qui avait porté autrefois les Hébreux à défendre la lecture de la prophétie d'Ezéchiel, à tous ceux qui étaient au-dessous de trente ans. Ce qu'il fit de plus clair et de plus manifeste, fut de confirmer à Babylone toutes les prophéties que Jérémie faisait dans le même temps à Jérusalem, contre les Juifs, sans avoir néanmoins aucune communication avec lui, et de réfuter et de confondre tous les faux prophètes, qui s'élevaient contre lui, et qui remplissaient Jérusalem et Babylone même de leurs mensonges et de leurs impostures. Cette fureur de prophétiser avait passé jusqu'aux femmes, et jamais il ne s'était vu tant de fausses prophétesses, parce que le Seigneur irrité contre les péchés d'un peuple endurci au mal, l'avait abandonné à l'esprit d'erreur et de séduction ; et qu'ayant résolu sa perte, il n'écoutait plus les prières de ses fidèles serviteurs en sa faveur : eussent-ils été aussi saints qu'étaient Noé, Job, et Daniel.

En la neuvième année de la captivité du roi Jéchonias, qui était aussi la neuvième du règne de Sédécias son oncle, que Nabuchodonosor avait mis sur le trône en sa place ; ce prince irrité de la perfidie de Sédécias, qui avait voulu se soustraire de sa dépendance, pour se donner aux Égyptiens, vint avec son armée attaquer Jérusalem, et il en commença le siège le dixième jour du dixième mois de cette année. Ezé-

*chiel* en eut révélation, dès le même jour dans la Chaldée ; et le Seigneur lui ordonnant de bien remarquer ce jour, lui représenta l'état de la ville de Jérusalem et de ses habitants, entourés des assiégeants, sous la figure d'une marmite ou d'une chaudière bouillante, remplie de viandes et environnées de feu.

Le Seigneur voulut aussi que la mort de sa femme qui arriva subitement vers le même temps, servit encore à représenter la perte de la malheureuse Jérusalem qu'il avait autrefois chérie comme une ville sainte. Il voulut l'en avertir en lui parlant de la sorte : « Fils de l'homme je vais vous frapper d'une plaie, et vous ravir ce que vous avez de plus cher et de plus agréable à vos yeux. Mais vous ne ferez point de plaintes funèbres, vous ne pleurerez point, vous soupirez en secret, mais vous ne ferez point de deuil comme on le fait pour les morts. Votre couronne demeurera liée sur votre tête, (autour de votre thiare sacerdotale à l'ordinaire) ; et vous aurez vos souliers à vos pieds. Vous ne vous couvrirez pas le visage, et vous ne mangerez point des viandes qu'on donne à ceux qui sont dans le deuil. » Ezéchiël parla donc le matin au peuple, et le soir sa femme mourut : le lendemain au matin il fit ce que le Seigneur lui avait ordonné. Le peuple lui demanda ce que cela signifiait et le pressa de lui découvrir la raison d'une conduite si extraordinaire. « Voici leur dit-il, ce que le Seigneur m'a ordonné de vous dire : « Je vais profaner mon sanctuaire, dont vous faites l'ornement superbe de votre empire, qui est ce qui paraît de plus cher et de plus agréable à vos yeux et l'objet des craintes de votre âme. Vos fils et vos filles qui seront restés, passeront au fil de l'épée ; et vous ferez à leur mort comme j'ai fait à celle de ma femme ; vous ne vous couvrirez point le visage ; vous ne porterez point le deuil ; vous ne verserez point de larmes ; mais vous sécherez dans vos iniquités ; et vous vous contenterez de soupirer en vous regardant les uns les autres. Ezéchiël vous fera un signe pour ce temps-là ; et vous saurez alors que c'est muis le Seigneur Dieu.

Ezéchiél fit ensuite diverses prophéties contre les Ammonites, les Moabites, les Iduméens et les Philistins, qui non contents d'affliger en toutes rencontres les enfants d'Israël, se réjouissaient encore des maux, qu'ils souffraient de la part des Chaldéens. Il leur prédit que le Seigneur se servirait de l'épée de Nabuchodonosor pour les châtier eux-mêmes, et les réduire sous le même joug et aux mêmes calamités que les Juifs.

L'année suivante qui était la dixième de la captivité de Jéchonias et du règne de Sédecias, le onzième jour du dixième mois, il commença à publier ses prophéties contre l'Egypte et contre la personne de son roi Pharaon Vaphrée. Il prédit que l'Egypte serait réduite en une triste servitude par l'armée de Nabuchodonosor et que cette désolation durerait quarante ans; que l'orgueil du roi Pharaon serait fort humilié, et que la couronne lui serait ôtée; que la terre d'Egypte serait donnée à Nabuchodonosor après qu'il en aurait ruiné toutes les villes, en récompense de ce qu'il aurait travaillé à la destruction de Tyr suivant les ordres du Seigneur. Il continua encore les deux années suivantes à prophétiser la chute de Pharaon et les malheurs de l'Egypte qui devaient arriver incontinent après la mort du prophète Jérémie.

Le premier jour du cinquième mois de la onzième année de la captivité de Jéchonias, trois semaines environ après la prise de Jérusalem, Ezéchiél prédit la destruction de la célèbre ville de Tyr, capitale de Phénicie, la plus marchande de l'univers en ces temps-là, et le siège du commerce des peuples, pour s'être réjouie des maux de Jérusalem, et s'être flattée de s'agrandir de sa ruine. Ses prophéties s'étendirent ensuite sur les peuples les plus éloignés, sur Tubal et Mosoch, depuis l'Espagne jusqu'en Cappadoce; et principalement sur Gog et Magog que l'on croit avec assez d'apparence n'être autres que les Scythes et d'autres peuples du Septentrion, qui étaient venus souvent faire leurs irruptions jusqu'en Judée, depuis près de deux cents ans.

Mais depuis la vingt-deuxième année du règne de Naducho-

Onosor, le ministre et l'exécuteur des desseins du Seigneur, depuis la dix-septième de la transmigration de Jéchonias, Ezéchiél n'eut presque plus de visions ou de lumières prophétiques que pour prédire le retour des juifs captifs en leur pays, le rétablissement de la ville, et du temple de Jérusalem. L'une des plus célèbres visions qu'il eut alors et des plus intelligibles fut celle où il lui parut que l'Esprit du Seigneur le mena au milieu d'une campagne toute pleine d'ossements de morts extrêmement secs et déjà tombant en poudre. Après lui en avoir fait faire le tour et lui avoir demandé s'il croyait que ces os pussent revivre, il lui ordonna de prophétiser sur ces os secs, et d'attirer en eux l'esprit de vie qu'il allait leur envoyer. Ezéchiél obéit, et pendant qu'il prophétisait on entendit un bruit qui fut suivi d'un grand remuement parmi ces os. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure. Il aperçut tout d'un coup des nerfs se former sur ces os, des chairs les environner, et de la peau s'étendre par-dessus : mais l'esprit de vie n'y était point encore. Le Seigneur lui commanda de prophétiser à l'esprit, et de lui dire : « Esprit venez des quatre vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent. » Ezéchiél fit ce qui lui était ordonné. En même temps l'esprit entra dans ces os qui devinrent vivants et animés, et qui s'étant dressés sur leurs pieds, formèrent une grande armée. Le Seigneur lui dit alors que ces os n'étaient autres que les enfants d'Israël, qui n'ayant plus d'espérance de retour dans leur pays, comme ces os secs n'avaient point lieu d'espérer de revivre, devaient néanmoins y retourner et se rétablir en leur premier état.

Quatorze ans après la ruine de Jérusalem, au dixième mois qui était le commencement de la vingt-cinquième année de la captivité de Jéchonias, Ezéchiél eut la fameuse vision de la réparation, ou plutôt de l'édifice tout nouveau de la ville et du temple d'une nouvelle Jérusalem. Un expert de figure humaine tout éclatant de gloire, tenant un cordeau d'une main, et de l'autre une canne pour mesurer, lui en fit tous les compartiments, lui en marqua toutes les proportions, et lui traça les fi-

gures de chaque partie de ce merveilleux édifice. La description qu'il en a faite sur ce modèle dans une étendue et un détail surprenant, est trop belle pour nous laisser croire qu'il ait eu intention de nous représenter une ville de la terre et un temple matériel de pierre et de bois. C'est ce qui a fait juger qu'il n'avait en vue que l'Eglise de Jésus-Christ, composée de ses Saints, et la Jérusalem céleste ou le séjour des Bienheureux, selon que l'on a encore jugé depuis que celle de saint Jean a été donnée dans son Apocalypse. C'est ce qui a donné lieu au rapport de cette dernière vision avec les deux précédentes pour y trouver notre fin bienheureuse. On a cru voir la guerre et la destruction de l'Ante christ dans la prophétie contre Gog et Magog ; la résurrection générale des corps dans la vision des os secs réunis et vivifiés : et la béatitude du ciel dans la figure de cette nouvelle Jérusalem et du temple du Seigneur.

On peut remarquer qu'Ezéchiél prophétisait encore deux ans après cette dernière vision, lorsque le premier jour du premier mois de la vingt-septième année de sa captivité, le Seigneur lui apparut pour lui dire que Nabuchodonosor, roi de Babylone, lui avait rendu service contre la ville de Tyr, qu'il n'avait prise que depuis environ trois ans et demi, après un siège de treize années entières ; et qu'il lui abandonnait toute la terre de l'Egypte pour la récompense d'un tel service, qui lui avait coûté tant de travaux. Ezéchiél n'avait alors guère que cinquante-deux ans ; et il peut avoir vécu encore plusieurs années depuis.

Nous trouvons divers autres faits merveilleux et assez singuliers, attribués au prophète Ezéchiél, dans l'antiquité ; mais il ne serait point sûr de s'y fier s'ils n'avaient point d'autres garants que les récits d'Epiphane, Dorothee, et de l'auteur de la chronique Pascale, qu'on sait avoir adopté beaucoup de chimères et de mensonges des Rabins. Si l'on s'arrête à ce qu'ils ont rapporté du genre de sa mort, on sera obligé de le regarder comme un martyr. Car ils racontent qu'il fut tué à Babylone par le magistrat ou le juge du peuple Juif qui était dans la captivité, parce qu'il le reprenait trop librement de



so- ~~en~~ <sup>l'</sup>idolâtrie. Il paraît en effet par saint Athanase, et par l'an-  
ci- ~~on~~ <sup>l'</sup>auteur de l'ouvrage imparfait, sur saint Mathieu, qu'on  
ait persuadé dans l'Église qu'il avait fini par une mort vio-  
lente; qu'il avait souffert pour la vérité qu'il avait annoncée à son  
peuple; qu'il avait été lapidé et qu'on lui avait répandu la cer-  
ve ~~le~~ sur le pavé.

### LA SAINTE PROPHÉTESSE HOLDA.

**H**olda, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem, fut con-  
sul- ~~tée~~ <sup>tée</sup> par le roi Josias sur le Livre de la loi, trouvé dans le  
tré- ~~sor~~ <sup>sor</sup> du temple en travaillant aux réparations de cet édifice.  
La Prophétesse annonça aux envoyés du roi tous les maux que  
la ~~colère~~ <sup>colère</sup> de Dieu allait faire fondre sur le peuple. Mais elle  
aj- ~~outa~~ <sup>outa</sup> que, puisque Josias s'était humilié devant le Seigneur,  
ces ~~maux~~ <sup>maux</sup> n'arriveraient pas sous son règne.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

**L**e 10 avril 1163, fut posée la fondation du célèbre monas-  
tère de Sainte-Marie de l'Ordre de Prémontré, dans le diocèse  
de Namur; mais l'abbaye ne fut achevée qu'en 1230. On l'ap-  
pe- ~~le~~ <sup>le</sup> la Fleur de Marie, ou Sainte-Marie la Fleur.

**D**ans l'histoire de saint Macaire d'Arménie, on raconte que  
se ~~trouvant~~ <sup>trouvant</sup> un jour à Cambrai, il entra avant le coucher du  
soleil, dans une église de la sainte Vierge, ainsi qu'il avait  
coutume de le faire chaque jour. Le sacristain qui l'aperçut, le  
chassa avec dureté, de sorte que Macaire alla s'agenouiller sur  
le seuil de l'église où il passa toute la nuit à réciter des  
psaumes et à faire de pieuses méditations. Mais Dieu se plut à  
ho- ~~nor~~ <sup>nor</sup>er son serviteur, et pour montrer que ses prières jointes  
à son humilité profonde, s'élevaient jusqu'au ciel, il permit  
qu' ~~e~~ <sup>e</sup> les portes du lieu saint s'ouvrissent tout à coup d'elles-  
m- ~~êmes~~ <sup>êmes</sup>, afin que Macaire y pût entrer librement. Cependant  
le Saint se contenta de rester sur les degrés de l'église pour  
ne pas irriter le sacristain, en se montrant à lui à cette même  
place dont il l'avait chassé la veille.

Au point du jour, le sacristain se rendit à l'église et fut singulièrement étonné d'en voir les portes ouvertes, d'autant plus que Macaire était toujours sur le seuil. Il reconnut alors la vertu du serviteur de Dieu et ne manqua pas de la manifester aux autres, de sorte que l'humble Macaire fut comblé d'honneur.

Marie voulut ainsi récompenser la dévotion constante de son fils dévoué qui, malgré l'injure qu'il avait soufferte, n'avait pas voulu abandonner son église<sup>1</sup>.

### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>2</sup>.

Saint Ézéchiél, prophète, qui, reprenant le juge du peuple d'Israël de ce qu'il adorait les idoles, fut, par son ordre, mis à mort à Babylone, et enterré dans le sépulcre de Sem et d'Arphaxad, tous deux ancêtres d'Abraham. Plusieurs fidèles ont eu la coutume d'aller prier dans ce lieu.

A Rome, la fête d'un grand nombre de saints Martyrs, baptisés par le Pape saint Alexandre lorsqu'il était en prison, et que le préfet Aurélien fit mettre dans un vieux navire, avec ordre de les mener en pleine mer, et de les y précipiter avec une corde au cou.

A Alexandrie, les saints Martyrs Apollone, prêtre, et cinq autres, qu'on noya dans la mer, durant la persécution de Maximien.

<sup>1</sup> Ce récit est tiré de Muzzarelli.

<sup>2</sup>

QUARTO IDUS APRILIS.

Ezechielis Prophetæ, qui a Judice populi Israël, quod eum de cultu idolorum argueret, apud Babyloniam interfectus, in sepulchro Sem et Arphaxad Abrahæ progenitorum sepultus est : ad quod orationis causa multi conflueret consueverunt. — Romæ, natalis plurimorum sanctorum Martyrum, quos sanctus Alexander Papa, cum detineretur in carcere baptizavit. Hos autem omnes Aurelianus Præfetus navi vetustæ impositos, in altum mare deduci, et illic ligatis ad colla lapidibus mergi præcepit. — Alexandriæ, sanctorum Martyrum Apollonii Presbyteri et aliorum quinque, qui in persecutione Maximiani in mare demersi sunt. — In Africa, sanctorum Martyrum Terentii, Africani, Pompeii, et sociorum, qui sub Decio Imperatore et Fortuniano præfecto virgis cæsi, equuleis torti, aliisque suppliciis cruciati, demum capitis obruncatione martyrium compleverunt. — Eodem die, sancti Macarii Episcopi Antiocheni, virtutibus et miraculis clari.

En Afrique, les saints Martyrs Térance, Africain, Pompée et leurs compagnons, lesquels, sous l'empereur Dèce et le pré-lortunatien, furent battus de verges, mis à la torture, et tourmentés en d'autres manières ; enfin, ayant eu la tête coupée, ils achevèrent leur sacrifice.

Le même jour, saint Macaire, évêque d'Antioche, illustre par ses vertus et ses miracles.

#### Additions des autres Martyrologes.

Saint Marcel, saint Pinnade et saint Successe, martyrs.

Saint Apollone, prêtre martyr, jeté dans la mer avec cinq autres, dans la persécution de Maximien.

Saint Térance et saint Africain, martyrs avec plusieurs autres, torturés de divers supplices et ensuite décapités, dans la persécution de Décus.

Saint Donat et saint Concesse, compagnons du martyr de saint Apollone.

Saint Gaïen et saint Gaïon, martyrs en Illyrie.

Saint Grane, martyr à Alexandrie avec saint Hilaire et saint Apollone.

Le Bienheureux Paternus, écossais, reclus près de Paderborn, brûlé en 1038, dans l'incendie de son humble cellule. Trithème lui donna le titre de Saint.

Saint Michel de Sanctis, de l'Ordre des Trinitaires Déchaux de la Rédemption des Captifs, mort en 1625.

Sainte Suniverque, vierge honorée à Bobbio.

Saint Auderic, abbé de saint Claude.

#### Martyrologe de la dernière persécution.

Fautras (prénoms inconnus), curé de Chalusy, diocèse de Nevers, ne fit pas le serment schismatique, fut traîné à Nantes en février 1794, et mourut à fond de cale dans la galiote le 10 avril suivant, âgé de 65 ans.

Fraisence de la Rémondie, prêtre du diocèse de Périgueux, refusa le serment impie, fut conduit à Rochefort, mis à l'hôpital de cette ville et mourut là le 10 avril 1794, âgé de 33 ans.

## ONZIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Léon le Grand, Pape et docteur de l'Eglise. — Saint Philippe, évêque de Gortyne. — Saint Domnion ou Douge II, évêque. — Saint Antipas, martyr. — Sainte Théodora de Carthage, martyre. — Saint Barsanuphe solitaire. — Saint Isaac, solitaire. — Sainte Godeberte, vierge. — Saint Guthlake ou Guthlac, ermite. — Le Bienheureux Têcelin, père de saint Bernard. — Le Bienheureux Ulrich, abbé. — Le Bienheureux André de Montréal, ermite de Saint-Augustin. — La Vénérable Marie de Mornai. — Le Vénérable Chanoine Thierriat, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT LÉON LE GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE<sup>1</sup>.

Saint Léon, surnommé le Grand, sortait d'une des premières familles de Toscane ; mais il naquit à Rome, comme nous l'apprenons de lui-même et de saint Prosper<sup>2</sup>. La pénétration de son esprit et la maturité de son jugement se manifestèrent par les rapides progrès qu'il fit dans ses études. Il acquit une grande connaissance de toutes les parties de la littérature et surtout de l'éloquence. Il était trop éclairé pour s'en tenir là ; il ne regarda les sciences profanes que comme un préliminaire à l'étude de la théologie et des Livres saints.

<sup>1</sup> Tiré des conciles, t. IV ; des écrits du Saint, *edit. Rom.*, et des historiens contemporains. Voyez Tillemont, t. XV, p. 141, et Ceillier, t. XIV, p. 136, qui tous deux ont suivi les mémoires concernant la vie de Saint Léon, lesquels ont été donnés par Quesnels, *dissert.* 1, in *Op. S. Léon.* t. II. On doit corriger ces mémoires souvent fautifs, en les comparant avec les remarques du P. Cacciari, qu'on trouvera dans les *Excercitationes* de cet auteur sur les œuvres de saint Léon, et surtout dans les *Excercitationes de hæresi Pelagiani et de hæresi Eutichiani*.

<sup>2</sup> *Ep. ad Pulcher.* c, 4

« Julien, dit un ancien concile général en parlant de lui, qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur, et à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis dans ses mains les armes de la science et de la vérité<sup>1</sup>. »

Étant entré dans l'état ecclésiastique, il fut fait archidiaque de l'Eglise romaine, et eut beaucoup de part aux affaires sous le Pape Célestin<sup>2</sup>. Ce fut avec le secours de sa pénétration et de son zèle, que Sixte III, successeur de Célestin, découvrit les artifices, et rejeta la fausse pénitence de Julien le pélagien, qui employait mille manœuvres sourdes pour rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Personne ne parut plus propre que lui à terminer le différend survenu entre Aétius et Albin, lequel pouvait avoir des suites très-fâcheuses : il se transporta dans les Gaules où étaient ces deux généraux, et vint heureusement à bout de les réconcilier.

Pendant son absence, le Pape Sixte mourut vers le milieu du mois de juillet de l'an 440. Le clergé de Rome jeta les yeux sur Léon pour le remplacer. Il jugeait avec raison qu'on devait placer sur la première chaire de l'Eglise, celui que sa sainteté, sa prudence, son savoir et son éloquence rendaient le premier homme de son siècle. Ce choix ne pouvait manquer d'avoir l'approbation de tout le monde chrétien. En effet, Léon réunissait en sa personne, et dans un degré éminent, toutes les qualités et toutes les vertus dont l'assemblage est regardé comme une espèce de prodige ; aussi conçut-on de lui les plus hautes espérances : il les remplit, et les surpassa même par les grandes actions qui illustrèrent son pontificat.

Cependant on lui envoya une députation publique pour le prier de venir à Rome, où il était attendu avec une vive impatience ; mais il ne put y arriver que quarante jours après. On le reçut avec des démonstrations de joie qu'il serait difficile d'exprimer, et la cérémonie de son exaltation se fit un di-

<sup>1</sup> Conc. t. IV, p. 820.

<sup>2</sup> C'est ce que l'on apprend par le témoignage de saint Prosper, par une lettre que saint Cyrille lui écrivit, et par le livre de Cassien contre Nestorius.

manche 29 septembre 440. Nous apprenons de lui-même que furent ses sentiments à la nouvelle de son élection. Il regarda une dignité sublime comme une place élevée où les chutes sont très-fréquentes, et toujours dangereuses. Il s'écriait à la vue des périls qui l'environnaient : « Seigneur, j'ai entendu votre voix qui m'appelait, et j'ai été saisi de crainte ; j'ai vu l'ouvrage dont vous m'aviez chargé, et j'en ai été frappé de terreur : car quelle proportion y a-t-il entre le fardeau qui m'est imposé, et ma faiblesse ; entre cette élévation et moi néant ? Quoi de plus redoutable qu'un poste éminent sans mérite, que l'exercice des fonctions les plus saintes lorsqu'il est confié à un homme tout couvert de péchés ? O vous qui m'avez imposé ce pesant fardeau, portez-le avec moi, je vous en conjure ! Soyez mon guide et mon soutien. Donnez-moi la force dont j'ai besoin, vous qui m'avez appelé au travail et qui avez mis le fardeau sur mes épaules<sup>1</sup>. » De pareilles dispositions ne pouvaient manquer d'attirer le secours du ciel.

Le temps où Léon fut chargé du gouvernement de l'Eglise était fort orageux ; mais il ne se découragea point, parce qu'il mettait en Dieu toute sa confiance. Il n'eut pas plus tôt été intronisé, qu'il déclara une guerre irréconciliable au vice et à l'erreur. Il était fort exact à prêcher la parole de Dieu à son peuple. Comment aurait-il négligé cette fonction ? Il la regardait comme le plus indispensable devoir des pasteurs ; et il se serait fait un crime de ne pas suivre l'exemple que ses prédécesseurs lui avaient donné<sup>2</sup>. Nous avons encore de lui cent cinquante sermons sur les principales fêtes de l'année. Il y recommande souvent le jeûne et l'aumône, qu'il ne veut pas que l'on s'en dispense, parce que ces bonnes œuvres se soutiennent mutuellement. On trouve parmi ses ouvrages neuf sermons sur le jeûne du dixième mois, ou des quatre-temps de décembre. Selon le saint docteur, l'Eglise a institué les quatre-temps dans les quatre saisons de l'année, afin de les sanctifier toutes par le

<sup>1</sup> *Serm. 2 de assumptione sud, c. 1, v. 4, t. I, edit. Rom.* — <sup>2</sup> *Serm. 3. 7, 11.*

mine.<sup>1</sup> Elle a voulu encore par-là fournir des armes à ses enfants contre le démon, et les porter à remercier Dieu des biens et des autres bienfaits qu'ils reçoivent continuellement de son amour<sup>2</sup>. Le saint Pape revient souvent à l'obligation de faire l'aumône. Cette obligation, dit-il, ne souffre point de dispense. Dieu n'a donné des richesses aux hommes, que pour qu'ils les versent dans le sein de l'indigence. C'est donc aller contre son intention que de les entasser par avarice, ou de les consumer en superfluités ; aussi la sentence que Jésus-Christ doit prononcer au dernier jour, portera-t-elle principalement sur la conduite qu'on aura tenue à l'égard des pauvres. Le Sauveur a voulu nous apprendre par-là, que l'aumône est la clef et le canal des grâces<sup>3</sup>. L'obligation de faire l'aumône, ajoute-t-il, ne se mesure pas sur la quantité des biens, mais sur les sentiments du cœur. Elle est commune à tous les hommes, puisque tous doivent aimer leurs semblables, et désirer de les secourir<sup>4</sup>. Quant aux riches, ils sont tenus de rechercher les pauvres honteux, et de les assister sans les mettre dans le cas de rougir de leur misère<sup>5</sup>. Il montre que l'institution des *collectes* ou *quêtes* pour les pauvres, vient des Apôtres mêmes, et qu'on n'a jamais cessé dans l'Église de composer un fonds des libéralités des fidèles pour soulager ceux qui étaient dans le besoin<sup>6</sup>. On ne peut douter que saint Léon ne soit rempli de force et d'éloquence lorsqu'il traite les matières dont nous venons de parler ; mais il se surpasse en quelque sorte lui-même quand ses discours ont pour sujet le mystère de l'Incarnation, et l'amour incompréhensible qui porta le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature et de nos misères.

Ses lettres, qui sont au nombre de cent quarante-une, méritent aussi une attention particulière. Il y est traité de plusieurs points importants qui concernent la foi et la discipline, et elles suffiraient seules pour faire connaître avec quelle ardeur le

<sup>1</sup> *Serm.* 18. — <sup>2</sup> *Serm.* 12. — <sup>3</sup> *Serm.* 8, c. 3 p. 17 ; *serm.* 9, c. 3, p. 20 ; *serm.* 10, c. 1, p. 21, — <sup>4</sup> *Serm.* 7. *It.* 5, 6, 7, 16, 39, etc. — <sup>5</sup> *Serm.* 8, p. 17. — <sup>6</sup> *Serm.* 10, p. 21.

saint Pontife travaillait à étendre le règne de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde.

Il eut la consolation d'amener un grand nombre d'infidèles à la connaissance de la vérité, et il trouvait un plaisir incroyable à les instruire lui-même. Il fut le fléau des hérétiques, et il fit remporter à l'Église des victoires signalées sur les manichéens, les ariens, les apollinaristes, les nestoriens, les eutychiens, les novatiens et les donatistes.

La ville de Carthage ayant été prise par les Vandales en 439, il y eut un grand nombre de manichéens qui abandonnèrent l'Afrique pour se retirer à Rome : mais ils y cachèrent leurs sentiments ; ils feignirent même, à l'extérieur, d'être catholiques, afin de se soustraire à la rigueur des édits que les empereurs avaient portés contre leur secte. Comme c'était un point de leur hérésie, que le vin avait été produit par le mauvais principe, ils s'abstenaient de cette liqueur, qu'ils appelaient *le fiel du dragon*, et qu'ils jugeaient immonde de sa nature ; ainsi quand ils communiaient avec les fidèles, ils ne prenaient jamais l'espèce du vin. On fut quelque temps sans y faire attention, parce qu'il était libre de ne pas recevoir les deux espèces<sup>1</sup> ; mais on s'aperçut enfin de leur affectation, et on découvrit leur hérésie en 443<sup>2</sup>. Le saint Pape n'eut pas plus tôt été informé de l'abus sacrilège qu'ils faisaient des choses les plus sacrées, qu'il employa des moyens efficaces pour éloigner la contagion de son troupeau. Il vint à bout de connaître plusieurs de ces hérétiques, celui entr'autres qu'ils appelaient leur Évêque. Voulant ensuite manifester leur impiété au grand jour, afin d'en donner plus d'horreur, il convoqua une assemblée, qui fut composée d'Évêques, de prêtres, et des personnes

<sup>1</sup> *Serm. 4, de Quadrag. t. I, p. 217.*

<sup>2</sup> Les manichéens continuèrent cette pratique jusqu'à l'an 496, que le Pape Gélase, pour empêcher efficacement les communions *sacrilèges et superstitieuses* de ces infâmes hypocrites, ordonna à tous les fidèles de communier sous les deux espèces. Cette loi fut observée à Rome tant que l'hérésie des manichéens en rendit l'observation nécessaire ; mais lorsque le danger fut passé, on ne tint plus la main à ce règlement de discipline, qui tomba de lui-même par le non-usage.



les plus qualifiées du sénat et de l'empire. On fit comparaître en leur présence les *élus* des manichéens, c'est-à-dire ceux qui étaient initiés dans leurs mystères<sup>1</sup>. Ces malheureux reconnurent publiquement qu'ils avaient plusieurs dogmes impies, et s'avouèrent coupables d'un crime que la pudeur ne permet pas de nommer<sup>2</sup>. Saint Prosper dit qu'on brûla leurs livres, et qu'il y en eut beaucoup d'entr'eux qui se repentirent, et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Saint Léon, en recevant leur abjuration, les recommanda aux prières du peuple fidèle<sup>3</sup>. Quant à ceux qui persistèrent dans l'erreur ils furent bannis<sup>4</sup>.

Vers le même temps, saint Léon écrasa le pélagianisme, qui commençait à reparaitre du côté d'Aquilée<sup>5</sup>. Il empêcha aussi cette hérésie de s'introduire dans la ville de Rome ; en quoi il fut merveilleusement aidé par saint Prosper d'Aquitaine. Il l'avait choisi pour en faire son secrétaire, et l'avait attaché auprès de sa personne, ainsi que plusieurs autres savants. C'était à lui qu'il confiait le soin d'écrire ses lettres, et celui de conduire plusieurs affaires importantes.

Les priscillianistes dogmatisaient alors en Espagne presque sans aucune contradiction. Il n'y avait que saint Turibe, évêque d'Astorga, qui combattit fortement leurs erreurs. Saint Léon écrivit une lettre pour donner de justes éloges à son zèle et en même temps pour réveiller l'attention des autres évêques d'Espagne. Il leur ordonnait à tous de s'assembler en Concile, afin d'exterminer l'hérésie qui, semblable à un cancer, se répandait insensiblement.

<sup>1</sup> Ep. 8, p. 33, et ep. 15, p. 71 ; *serm.* 15, p. 31 ; *serm.* 33, p. 87 ; *serm.* 41. p. m. — <sup>2</sup> Ep. 15, ad. Turrib. p. 62 ; *serm.* 16 — <sup>3</sup> *Serm.* 33, ep. 6.

<sup>4</sup> Le docteur Lardner a attaqué la réputation de saint Léon dans sa *Crédibilité de l'Evangile*, vol. 9. Il lui reproche d'avoir fausement, et contre toute vraisemblance, accusé les manichéens de donner dans des pratiques abominables. Mais n'en déplaît à cet auteur, nous l'en croirons moins sur sa parole que saint Léon sur la sienne. D'ailleurs les manichéens ne devaient-ils pas être crus dans ce qu'ils dirent d'eux-mêmes ? Or, ils avouèrent les crimes dont parle saint Léon en présence des personnes les plus qualifiées de l'église et de l'état, et ils en furent publiquement convaincus. Voyez Cacciari, *Excercitationes in Op. S. Leonis, M. de manichæorum hæresi*, l. 2, c. 7, p. 142, c. 9, p. 154.

<sup>5</sup> Ep. 15.

Saint Hilaire d'Arles ayant déposé un Évêque nommé Chélidoine, celui-ci appela de la sentence portée contre lui, à saint Léon qui, après avoir examiné ses raisons, le rétablit sur son siège<sup>1</sup>. Il ôta aussi à l'église d'Arles le droit de métropole, pour le donner à celle de Vienne<sup>2</sup>. Il ne disputait pas à saint Hilaire sa juridiction sur Chélidoine<sup>3</sup> ; mais il renvoya cet Évêque absous, parce qu'il ne le trouva point coupable de ce qu'on lui reprochait ; et l'on ne peut douter qu'il n'eût confirmé la sentence du métropolitain, si les chefs d'accusation sur lesquels elle portait eussent été bien prouvés<sup>4</sup>. En effet, saint Léon avait pour maxime de ne jamais juger, surtout au préjudice des droits d'autrui, qu'après avoir pris des informations pour connaître la nature et le fond des affaires.

Notre Saint fut toujours fort attentif à bien choisir ceux qu'il admettait aux Ordres sacrés. Il suffit, pour s'en convain-

<sup>1</sup> Ep. 9, 10. — <sup>2</sup> Baronius, *ad an.* 417.

<sup>3</sup> Cette remarque est du savant de Marca.

<sup>4</sup> *Mansisset namque in illum prolata sententia, si objectorum veritas extitisset.* S. Leo, ep. 10, edit. Quesn. 1<sup>o</sup> Il est certain que Chélidoine n'était point évêque de Besançon, comme on l'a prétendu. En effet, lorsque saint Léon parle de la déposition de Chélidoine par saint Hilaire, il ne reproche pas à celui-ci d'avoir étendu sa juridiction hors de sa province, ce que saint Hilaire aurait cependant fait si Chélidoine eût été évêque de Besançon. 2<sup>o</sup> L'épiscopat de Chélidoine à Besançon ne se prouve que par la vie de saint Romain, mais il paraît que cet article est une fourrure ; le copiste avait lu que saint Hilaire avait déposé un Chélidoine évêque ; il trouve dans la vie de ce saint Romain un évêque de Besançon portant ce nom, et cette identité l'a induit en erreur.

Saint Hilaire avait encore ordonné un évêque pour succéder à Projecte, qui était malade, mais qui ensuite recouvra la santé, et continua de gouverner son église. Cette ordination précipitée était contraire aux Canons ; aussi l'auteur de la vie de saint Hilaire, qui se déclare partout son apologiste, n'a-t-il point entrepris de justifier sa conduite à cet égard. Ce fut pour apaiser les clameurs de Chélidoine et de Projecte, et surtout pour maintenir dans sa vigueur l'observation d'un Canon qu'on ne pouvait violer sans remplir l'Eglise de troubles et de confusion, que saint Léon ôta à saint Hilaire la juridiction qu'il avait sur la province de Vienne. Il en rendit cependant une partie à son successeur. Voyez Fabre, *Panégryrique et Hist de la ville d'Arles*, 1743.

Il paraît que saint Léon ne connut pas d'abord le vrai caractère de saint Hilaire, et que ce fut pour cette raison qu'il en agit si sévèrement à son égard. On ne peut cependant guère douter qu'il n'ait changé depuis de sentiment pour lui.

cre, de lire ces écrits. Il établit par rapport à ceux qui devaient être ordonnés ministres des autels cette règle de l'Apôtre, qui est passée de ses ouvrages dans le corps du droit canonique : *N'imposez légèrement les mains à personne*. Sa pensée est qu'il ne faut élever au sacerdoce que ceux qui sont d'un âge mûr, qui ont été éprouvés durant un temps suffisant, qui ont bien mérité de l'Eglise par leur travail et leurs services, qui ont donné des preuves de leur soumission aux règles, de leur amour pour la discipline, et de leur zèle à l'observer<sup>1</sup>.

Les troubles qui s'élevèrent en Orient à l'occasion de l'euty-chianisme, donnèrent beaucoup d'exercice à la sollicitude pastorale de saint Léon. Eutychès, auteur de la nouvelle hérésie, avait été condamné, en 448, par saint Flavien de Constantinople ; mais il sut si bien se ménager la protection de l'eunuque Chrysaphius, alors fort puissant, qu'il obtint de l'empereur Théodose II la convocation d'un Concile auquel présidait Dioscore d'Alexandrie, qui lui était entièrement dévoué. Ce prétendu Concile, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*, et dont l'ouverture se fit le 8 août 449, donna gain de cause à Eutychès, et condamna saint Flavien, qui fut traité de la manière la plus indigne<sup>2</sup>. Les Légats de saint Léon, qui étaient Jules, évêque de Pouzzoles, René, prêtre, Hilaire, diacre, et

<sup>1</sup> Voyez saint Léon, *ep. 1, t. II, p. 2, edit. Rom. Item, distinct. 78, 3. Quid est manus. Ex. 1, Ttm. V, 22. L'auteur du *Pré spirituel*, c. 149, rapporte qu'il avait entendu Amos, patriarche de Jérusalem, dire à plusieurs abbés : « Priez pour moi. » Le terrible fardeau du sacerdoce m'épouvante au-delà de toute expression : mais ce que je redoute le plus, c'est la charge de conférer les ordres. J'ai trouvé écrit que le Bienheureux Pape Léon, égal aux Anges, avait veillé et prié quarante jours au tombeau de Saint Pierre, demandant, par l'intercession de cet Apôtre, la rémission de ses péchés, et qu'après cela, saint Pierre lui avait dit dans une vision : Le Seigneur vous pardonne tous vos péchés, excepté ceux que vous avez commis en conférant les saints Ordres, et dont vous êtes encore chargé pour en rendre un compte rigoureux. »*

<sup>2</sup> Voyez sur l'appel de saint Flavien au Pape, Cacciari, *Excercit. in Op. saint Leon. M. Diss. de hæresi Eutych. l. 1, c. 8, p. 387, et c. 9, p. 393. Item, ep. Valentiani imperat. ad Theodos. imperat. inter épist. saint Léon. p. 201, t. II. Voyez encore le même auteur, *ibid.*, sur l'appel de Théodoret et sur celui d'Eutychès au Pape saint Léon.*

Dulcitius, notaire, ne voulurent point souscrire à l'injuste sentence portée contre l'Archevêque de Constantinople ; ils prirent même son parti avec un courage qui leur attira l'admiration de tout le monde chrétien<sup>1</sup>.

Le Pape n'eut pas plus tôt été informé de ce qui venait de se passer, qu'il annula les actes du conciliabule d'Ephèse<sup>2</sup>. Il écrivit en même temps à saint Flavien, pour l'exhorter à ne pas démentir les sentiments qu'il avait montrés. Il écrivit aussi à l'empereur une lettre fort touchante sur la conduite que l'on avait tenue à l'égard de l'Archevêque de Constantinople<sup>3</sup>. « Seigneur, lui disait-il, vous devez laisser aux Evêques la liberté de défendre la foi ; elle subsistera malgré le pouvoir et les menaces des hommes... C'est à vous à protéger l'Eglise, et à réprimer ceux qui veulent en troubler la paix, afin que Jésus-Christ se déclare le protecteur de votre empire. Je crains, ajoutait-il, de voir tomber sur votre tête les coups de la vengeance divine. » C'était une espèce de prédiction des malheurs qui affligèrent depuis ce prince, et de la mort qui l'enleva subitement de ce monde. Théodose commençait cependant à ouvrir les yeux lorsqu'il alla paraître devant Dieu.

Marcien et Pulchérie, qui lui succédèrent dans le gouvernement de l'empire, se déclarèrent fortement pour la doctrine catholique. Ils secondèrent de tout leur pouvoir les vues de saint Léon, qui convoqua un Concile général composé de six cents, ou même six cent trente Evêques. L'ouverture s'en fit à Chalcedoine le 8 octobre 451. Le saint Pape y présida par ses Légats, qui furent Paschasin, évêque de Lilibée, Lucence, évêque d'Ascoli, et Boniface, prêtre de Rome. On y rétablit la mémoire de saint Flavien. Quant à Dioscore, il fut excommunié et déposé pour plusieurs crimes<sup>4</sup>, dont les principaux étaient d'avoir supprimé malicieusement la lettre de saint

<sup>1</sup> Théodoret, *ep.* 116. — <sup>2</sup> *Conc. t. IV, p. 47*, et saint Léon, *ep.* 49 et 56, *édit. Quesn.* 50 et 57, *édit. Rom.* — <sup>3</sup> Saint Léon, *ep.* 42, *édit. Quesn.* 43, *édit. Rom. p. 187, t. II, ep. ad Theodos. imp.* 40, *édit. Quesn.* 41, *édit. Rom. p. 178, ep. ad Pulcheriam August.* 41, *Quesn.* 42, *édit. Rom. p. 183.*

<sup>4</sup> *Conc. tom. IV, pag. 424.*

Léon dans le Concile d'Ephèse ; d'avoir osé excommunier le même Saint, et d'avoir prétendu tenir un Concile général sans l'autorité du Pape, ce qui n'avait jamais été permis, et ce qui ne s'était jamais fait<sup>1</sup>.

La lettre dont il s'agit était celle que saint Léon avait écrite à saint Flavien le 13 juin 449. Elle contenait une explication nette et précise de la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation, attaqué par Nestorius et Eutychès. Les Pères du Concile de Chalcedoine n'en eurent pas plus tôt entendu la lecture, qu'ils s'écrièrent tout d'une voix qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit, et qu'elle devait servir de règle à toute l'Eglise. Théodoret entr'autres bénit Dieu de ce qu'il avait conservé le précieux dépôt de la foi<sup>2</sup>.

Dans la lettre synodale que les Pères de Chalcedoine adressèrent à saint Léon, ils le prièrent de confirmer leurs décisions. « Vous nous avez présidés, disaient-ils, comme la tête préside » aux membres<sup>3</sup>. » Le saint Pape confirma tous les décrets concernant les matières de foi<sup>4</sup>, et ils furent reçus de toute l'Eglise avec le plus grand respect ; mais comme il était ennemi des innovations, il s'opposa fortement au vingt-huitième Canon du Concile, qui avait été fait en l'absence de ses Légats. On y donnait à l'Archevêque de Constantinople le titre de patriarche, et même de premier patriarche de l'Orient<sup>5</sup>. Ce Canon

<sup>1</sup> De Marca, *de concord. sacerdot. et imper.* l. 5, c. 5, et Cacciari, *Diss. de hæren Eutychiand.*

<sup>2</sup> Ep. 121. — <sup>3</sup> Conc. t. IV, p. 833. — <sup>4</sup> Saint Léon, ep. 87, c. 2, p. 613 ; ep. 92, cap. 5 p. 625, etc.

<sup>5</sup> Voyez saint Léon, ep. 87, 92, *edit. Quesn.* Le Siège épiscopal de Byzance était originairement soumis à la métropole d'Héraclée en Thrace : mais il fut honoré du titre de *métropole* sous le règne de Constantin. Dans le second Concile général, l'archevêque de Constantinople (c'était le nom que portait alors Byzance) eut la préséance sur tous les évêques, et même sur les patriarches d'Orient. Voilà l'origine de la juridiction supérieure que les archevêques de Constantinople exerçaient sur la Thrace, l'Asie-Mineure et le Pont. Saint Chrysostôme, au rapport de Théodoret, *Hist.* l. 5, c. 28, gouvernait ces trois districts, composés de vingt-huit provinces. Quelques autres trouvent dans le décret du second Concile général, l'origine du patriarcat de Constantinople ; d'autres la rapportent au vingt-huitième Canon du Concile de Chalcedoine. Voyez Thomassin, *Discipline de l'Eglise*, l. 1, c. 6, p. 22.

Voici ce que pense le P. le Quien sur le sujet en question. Le Canon dont

ne laissa pas d'avoir lieu dans la suite ; il subsista, et fut exécuté malgré l'opposition de saint Léon et de ses successeurs. D'ailleurs les Evêques orientaux, qui avaient souvent besoin de l'Archevêque de Constantinople pour trouver accès auprès de l'empereur, lui accordèrent volontiers le titre et la prééminence de patriarche, que l'usage, ayant acquis force de loi, lui confirma<sup>1</sup>.

Le Concile de Chalcédoine déclara l'Evêque de Jérusalem indépendant de celui d'Antioche, et le reconnut pour primat des trois Palestines<sup>2</sup>. Il rétablit sur leurs Sièges Théodoret de Cyr, et Ibas d'Edesse, après qu'ils eurent anathématisé Nestorius. Ces deux Evêques avaient été injustement déposés dans le *brigandage* d'Ephèse. Ibas n'avait jamais eu beaucoup d'ardeur pour la défense de Nestorius ; mais il s'était fortement déclaré en faveur de Théodore de Mopsueste, qu'il regardait comme un docteur orthodoxe, parce qu'il était mort dans la communion de l'Eglise. Il fut justifié de l'accusation de nestorianisme par Domnus, patriarche d'Antioche, et par un Concile tenu dans la même ville en 448. Cela n'empêcha pas le cinquième Concile général de condamner sa lettre à Maris Persan.

En même temps que l'empire d'orient était troublé par les factions des hérétiques, celui d'occident était livré en proie à la fureur des barbares. Attila, roi des Huns<sup>3</sup>, enrichi des dé-

il s'agit fut formé, dit-il, par le clergé de Constantinople, et par les Evêques que les situations de leurs diocèses semblait naturellement soumettre à cette église. Saint Léon ne voulut point le recevoir, et engagea les évêques et les patriarches d'Orient à maintenir l'ancienne discipline. Saint Protère d'Alexandrie, et tous les évêques d'Egypte, s'opposèrent fortement à l'innovation : le nombre des opposants fut si considérable, que l'archevêque de Constantinople se vit obligé d'abandonner ses prétentions. Acace revint à la charge, et tenta d'obtenir ce qui avait été constamment refusé à ses prédécesseurs : depuis ce temps-là, on s'accoutuma peu à peu à reconnaître pour patriarche l'archevêque de Constantinople, et ce titre lui fut enfin accordé par les autres églises. Voyez le P. le Quien, *Or. Chr. de Patriar. Constantin c.*, 9, t I, P. 4 Item, de *Patriar. Alevand. t. II*, p. 339.

<sup>1</sup> Voyez Thomassin, *Discip. de l'Eglise*, l. 1, c. 6. — <sup>2</sup> Sess. 7.

<sup>3</sup> Les Huns, peuple barbare sorti de cette partie de la Scythie qui appartient aujourd'hui aux Moscovites, passèrent, en 276, les Palus-Méotides, ravagèrent les côtes de la mer Caspienne, et poussèrent leurs conquêtes en Orient

pouilles de plusieurs nations, tourna sa marche du côté de Rome. Les habitants de cette ville, saisis d'effroi, supplièrent saint Léon d'aller trouver ce prince, dans l'espérance qu'il viendrait à bout d'adoucir sa férocité. Le Saint partit accompagné d'Aviénus, homme consulaire, et de Trigétius, qui avait été préfet de Rome ; ils rencontrèrent Attila à Ambuleium près de Ravenne, au passage du Menzo. Le prince, contre l'attente de tout le monde, reçut le saint Pontife avec de grands honneurs ; il lui donna une audience favorable, et promit de vivre

jusqu'au Mont-Taurus. Attila, le plus puissant comme le plus barbare de leurs rois, tomba, en 433, sur l'empire d'Orient, alors gouverné par Théodose le Jeune. Ayant fait un immense butin en Asie, il retourna dans la Pannonie, où il avait déjà fait des conquêtes considérables. Il forma ensuite le projet d'attaquer l'empire d'occident. Il prit sa route par la Germanie, dont plusieurs nations lui envoyèrent de nombreuses troupes. Enfin son armée se trouva composée de 500, ou même de 700 mille hommes, selon Jornandès. En entrant dans les Gaules, il saccagea Tongres, Trèves et Metz. Les villes de Troyes et de Reims furent redevables de leur conservation, l'une à saint Loup, et l'autre à saint Nicaise. Orléans fut emporté d'assaut : mais Aétius, qui commandait l'armée romaine, força le roi barbare à sortir de cette ville, et le poursuivit jusque dans les plaines de Mauriac ou de Châlons, lesquelles avaient, au rapport de Jornandès, 100 milles de longueur et 70 de largeur ; ce qui porte à croire qu'elles comprenaient tout le pays connu, depuis le sixième siècle, sous le nom de *Champagne*.

Les deux armées s'étant mises en présence, il se livra une bataille sanglante. L'auteur d'une dissertation insérée dans le *Mercure*, *avr.* 1753, prouve que ce fut dans la plaine de Merry-sur-Seine, à cinq lieues de Troyes. La victoire se déclara pour les Romains. Attila, furieux de sa défaite, résolut de s'en venger. Il répara donc ses pertes le plus promptement qu'il fût possible, et entra en Italie par la Pannonie, l'an 454. Devenu maître d'Aquilée, il la réduisit en cendres, et mit tout le pays à feu et à sang. On fuyait de toutes parts pour se soustraire à sa férocité. Plusieurs familles se retirèrent dans de petites îles remplies de marais profonds, à l'extrémité du golfe de la mer Adriatique. Ils s'y construisirent d'abord des cabanes ; ils s'y fixèrent ensuite, et se bâtirent des maisons plus solides. Tels furent les premiers fondements de la ville de Venise, dont on trouve le nom dans Cassiodore, qui écrivait cinquante ans après cet événement.

Attila cependant, auquel rien ne résistait, laissait partout des traces de sa fureur. Il saccagea Milan, et prit Pavie. L'empereur Valentinien III, prince faible, n'osa s'opposer au cours de ses victoires, et alla se renfermer dans Ravenne. Les habitants de Rome s'abandonnaient au désespoir, et s'attendaient à voir bientôt le roi des Huns devant leurs portes. Les choses étaient en cet état lorsque saint Léon alla trouver Attila.

en paix avec l'empire, moyennant un tribut annuel<sup>1</sup> ; et pour preuve de la sincérité de ses dispositions, il fit aussitôt cesser tous les actes d'hostilité. Quelque temps après, il repassa les Alpes, et se retira dans la Pannonie au-delà du Danube : mais tandis qu'il retournait dans son pays, il fut pris d'un horrible vomissement de sang, dont il mourut en 453<sup>2</sup>. Telle fut la fin d'Attila, appelé *la terreur du monde et le fléau de Dieu*, parce qu'il fut l'instrument dont le ciel se servit pour punir les péchés des chrétiens. De quelle gloire ne se couvrit pas saint Léon, en désarmant la fureur d'un pareil ennemi, et en préservant Rome des malheurs qu'elle n'eût pu éviter n'étant point en état de défense !

Le général Aétius ayant été assassiné par l'ordre de Valentinien III, qui suspectait sa fidélité, ses amis vengèrent sa mort, en ôtant la vie à l'empereur lui-même. L'impératrice Eudoxie, irritée de la fin tragique de son mari, et de ce qu'on lui avait fait épouser de force le tyran Maxime qui venait d'usurper l'empire, chercha du secours en Afrique contre ses ennemis. Elle invita Genséric, roi des Vandales, à venir avec une nombreuse armée, afin de tirer vengeance de tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Valentinien. Le prince vandale se mit aussitôt en marche. Maxime, désespérant pouvoir lui résister, prit la fuite ; mais il fut massacré par les domestiques de Valentinien le 12 juin 455, le vingt-septième jour de son règne. Genséric arriva trois jours après, et trouva les portes de Rome ouvertes pour le recevoir. Saint Léon alla au-devant de lui, et le pria d'ordonner à ses troupes de se contenter de piller la ville, sans y verser de sang, et sans y mettre le feu, ce qui lui fut accordé. Tant il est vrai qu'un saint pasteur est la meilleure ressource de son troupeau dans les calamités publiques.

<sup>1</sup> Baronius rapporte, d'après un écrivain du huitième siècle, qu'Attila vit deux personnes vénérables, qu'on a cru saint Pierre et saint Paul, à côté du Pape saint Léon pendant qu'il parlait.

<sup>2</sup> L'empire des Huns fut détruit par les divisions qui s'élevèrent entre les enfants d'Attila et les principaux de la nation.



Les Vandales se retirèrent après avoir fait un butin immense et un grand nombre de prisonniers. Saint Léon pourvut à leurs besoins spirituels et corporels, en envoyant en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables. Il fit rebâtir les basiliques et substitua de nouveaux vases et de nouveaux ornements à ceux qui avaient été pillés. On n'avait pu sauver que ceux des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, auxquelles Genséric accorda le sanctuaire, comme cela se pratiquait souvent en de pareilles occasions<sup>1</sup>.

L'humilité, la douceur et la charité étaient les vertus qui faisaient comme le fond du caractère de notre saint Pontife ; aussi fut-il toujours respecté et aimé des empereurs, des princes, des hommes de tout état, même des infidèles et des barbares. Il mourut le 10 novembre 461, après avoir siégé 21 ans 4 mois 12 jours. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre ; on le leva ensuite de terre pour le transporter dans un autre endroit de la même église. Cette cérémonie se fit le 11 avril, jour auquel son nom se trouve dans le calendrier romain. Il y eut une nouvelle translation de ses reliques en 1715 ; on les mit, enfermées dans une boîte de plomb, sur l'autel dédié sous l'invocation de saint Léon dans l'église du Vatican<sup>2</sup>.

Un auteur qui se plaît à lancer contre les Papes les traits de satire la plus envenimée, n'a pu s'empêcher de payer un tribut de louanges à saint Léon. « C'était, dit-il, un homme qui » avait des talents extraordinaires. Il a surpassé de beaucoup » tous ceux qui l'avaient précédé dans le gouvernement » de l'Église romaine, et il y en a eu peu parmi ses successeurs » dont le mérite ait approché du sien<sup>3</sup>. »

Saint Léon doit à ses écrits une partie de la gloire dont il a toujours joui dans l'Église. Ils sont en effet les monuments les plus authentiques de sa piété, de son savoir et de son génie.

<sup>1</sup> C'est de Baronius que nous apprenons ces particularités.

<sup>2</sup> Voyez sur cette translation Bened. XIV, de canonis. l. 4, c. 22, t. 4, p. 212, 213.

<sup>3</sup> Voyez l'apostat Bower, dans ses *Vies des Papes*, sur saint Léon, tom. 2.

Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, transportent. Il est partout semblable à lui-même ; partout il se soutient, sans jamais laisser paraître d'inégalité. Sa diction est pure et élégante ; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passerait pour enflure dans un écrivain ordinaire, n'est que grandeur dans saint Léon. On remarque dans les endroits même où il est le plus élevé, une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisait que suivre l'impression d'un génie naturellement noble et porté au sublime.

Mais la manière dont saint Léon rend ses idées, mérite encore moins d'attention que l'importance des sujets qu'il a traités. On trouve dans ses sermons et dans ses lettres une piété consommée et une connaissance parfaite de la théologie, ce qui fait que le lecteur est tout à la fois instruit et édifié. On peut les comparer à une espèce d'arsenal où l'Eglise trouvera dans tous les siècles des armes propres à confondre les hérétiques. Le Saint explique avec autant de solidité que de clarté la doctrine orthodoxe sur l'Incarnation, et prouve, contre les eutychiens, que Jésus-Christ a un vrai corps, parce que son corps est véritablement reçu dans l'Eucharistie<sup>1</sup>. En déplorant les maux spirituels qui régnaient à Alexandrie durant la persécution des eutychiens, il ne voit rien de comparable à l'interruption du Sacrifice et de la bénédiction du Saint-Chrême<sup>2</sup>. Il est très-formel sur la primauté de saint Pierre<sup>3</sup>, et sur celle de ses successeurs<sup>4</sup>. Souvent il se recommande aux prières des Saints qui règnent dans le ciel, et surtout à celles de saint Pierre ; il exhorte aussi les fidèles à réclamer leur intercession avec une ferme espérance d'être exaucés<sup>5</sup>. Il se montre fort

<sup>1</sup> Ep. 46, c. 2, p. 260, ed Quesn. ep. 47, p. 193, ed Rom. Item, serm. 6, de jejun Sept, mensis, etc.

<sup>2</sup> Ep. 125 ad Léon. imp. c. 5, p. 337, ed Quesn. ep. 129, ed Rom. p. 435.

<sup>3</sup> Serm. 2. p. 52, ed. Quesn. p. 5, ed. Rom. — <sup>4</sup> Ep. 89, 93, 4, 5, 10, ed. Quem. 91, 95. 4, 5, 10, ed. Rom. — <sup>5</sup> Serm. 4, c. 3, p. 13 ; serm. 3, p. 11 ; serm. 34, c. 4, p. 91, 83, ed. Quesn. 87, ed. Rom. It. ; serm. 15, p. 32 ; serm. 41, p. 112 ; serm. 76. ed. Quesn. 78, ed. Rom. p. 230 ; serm. 80. ed. Quesn. 82, ed. Rom.

religieux envers leurs reliques et leurs fêtes<sup>1</sup>, et nous apprend qu'on entretenait des lampes dans les églises dédiées sous leur invocation<sup>2</sup>. Il pense comme l'Eglise d'aujourd'hui sur le jeûne du carême et des quatre-temps<sup>3</sup>, etc.<sup>4</sup>.

Benoît XIV fait de grands éloges du profond savoir et de la sainteté éminente de saint Léon. C'est dans le décret qu'il publia en 1744, pour ordonner que l'on dit le jour de sa fête la Messe propre des docteurs.

(GODESCARD.)

<sup>1</sup> p. 238; *serm.* 81, *ed. Quesn.* 83, *ed. Rom.* p. 240, etc.

<sup>2</sup> Ep. 59, *ed. Quesn.* 60, *ed. Rom.* t. II. p. 245, etc. — <sup>3</sup> *serm.* 100, in *cathedra sancti Petri*, c. 2, p. 286. — <sup>4</sup> *Serm.* 46, de *Quadrages.* p. 125; *serm.* 77, *ed. Quesn.* 79, *ed. Rom.* p. 230.

<sup>5</sup> L'édition des œuvres de saint Léon, donnée par le père Quesnel, avec des sommaires et seize dissertations, est plus ample que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle parut à Paris en 1675, et fut condamnée l'année suivante par l'inquisition de Rome, dont le décret fut inséré, en 1682, dans l'*Index* romain, p. 277. On a reproché, entre autres choses, à l'éditeur d'avoir quelquefois altéré le texte de saint Léon. Il donna une seconde édition à Lyon en 1700, avec quelques changements, mais qui ne tombaient pas sur les points les plus essentiels. Savioli et Poleti réimprimèrent les œuvres de saint Léon et de saint Maxime, à Venise, l'un en 1741, et l'autre en 1748. Ils ont suivi tous deux le texte du P. Quesnel, avec cette différence que le premier a donné la plupart des notes et des dissertations de l'oratorien, au lieu que le second n'a donné que des sommaires. Voyez sur les falsifications reprochées au P. Quesnel, Baluze, *Not. et observat. ad Conc. Calced.*; Antelmi, Jean Salinas, Coustant, etc.

Le P. Quesnel a publié, *Od. saint Léon. t. II, p. 1*, une collection de canons, qui a faussement intitulée : *Ancien Code des canons de l'Eglise romaine*. Cette compilation n'est autre chose qu'un recueil de canons de différents siècles et de différents pays, lequel n'a pas une origine fort ancienne : c'est ce qui a été démontré par plusieurs savants entre autres par Coustant, in *Collect. Pontif. Rom.*, *sp. Præf. gener.* p. 57. L'église romaine se servait du code des canons de l'Eglise universelle, c'est-à-dire du recueil des canons des quatre premiers conciles généraux, des conciles d'Ancyre, de Gangres, de Néocésarée, d'Antioche et de Laodicée. On l'augmenta depuis d'un nouveau recueil fait par Denys le Petit vers l'an 520, et qui contenait les cinquante canons dits *apostoliques*, ceux du concile de Sardique et de plusieurs autres conciles. Le Pape Adrien I<sup>er</sup> en envoya une copie à Charlemagne, et lui manda en même temps que l'Eglise de Rome, s'était servie de ce code pendant 300 ans. Baluze reproche à Quesnel d'avoir supprimé des passages qui favorisaient la primauté du siège de Rome, et d'avoir eu recours à des suppositions pour rejeter l'autorité du concile de Tépente dans la Byzacène. Voyez Baluze, *Diss. de thelensi concilio*, et le P. Cacciari, in *Op. saint Léon. t. II, p. 55*.

Le dernier qui est un religieux carme, publia à Rome, en 1753, les œuvres

## SAINT PHILIPPE,

ÉVÊQUE DE GORTYNE.

Philippe, évêque de Gortyne, dans l'île de Candie, au deuxième siècle de l'Eglise, vivait sous Marc-Aurèle. Saint Denys évêque de Corinthe, écrivant aux fidèles de la ville de Gortyne relève le mérite de leur premier pasteur par des éloges magnifiques, comme on le voit dans Eusèbe. Il loua la piété, la constance dans la foi et la générosité de ce diocèse et il invita ses fidèles à se précautionner contre les artifices des hérétiques. Mais Philippe veillait avec zèle. Il écrivit même contre Marcion un livre excellent qui s'est malheureusement perdu. Il mourut vers l'an 180.

## SAINT DOMNION OU DONGE II,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Domnion ou Domne, évêque de Salone en Dalmatie, au second siècle, marchant sur les traces de Domne ou Donge I<sup>er</sup> qui avait dignement occupé ce Siège, fut arrêté comme chrétien et enlevé par les persécuteurs avec huit soldats chrétiens : Anastase, Antiochien, Astère, Catane, Maur, Paulinien, Félo et Septime ; et comme ces huit soldats imitaient leur saint Prélat, repoussant les idoles et confessant Jésus-Christ, ils furent mis à mort avec leur Evêque et enterrés ensemble. Mais les chrétiens ne les oubliaient pas ; et longtemps après leur con-

de saint Léon, avec des notes, 2 vol. *in-fol.* Le premier tome contient les sermons, qui sont au nombre de 101. (Quesnel n'en avait donné que 96.) Le second contient 143 lettres de saint Léon, avec plusieurs lettres des empereurs et d'autres personnes qualifiées, lesquels ont rapport aux affaires qui se passèrent sous le pontificat du saint. Quesnel n'avait publié que 141 lettres de saint Léon. Elles renferment des choses très-intéressantes pour l'histoire. Le P. Cacciari fit paraître, en 1751, ses *Excercitationes in Opera sancti Leonis M. in folio*. C'est un recueil de dissertations sur les hérésies des manichéens, des priscillianistes, des pélagiens et des eutychiens. Le travail de ce ouvrage a été d'une grande utilité à l'Eglise. On désirerait seulement plus de précision, de pureté et d'élégance dans le style. Nous avons une traduction française des sermons de saint Léon, par l'abbé de Bellegarde, laquelle parut à Paris en 1701.

l'essor généreuse, en l'an 644, le Pape Jean IV, qui était Dalmate, fit enlever leurs saintes reliques que les Romains vénèrent aujourd'hui dans un oratoire situé près du baptistère de Constantin, dans le palais de Latran.

### SAINT ANTIPAS,

MARTYR.

De ce Saint que notre Seigneur Jésus-Christ appelle, dans l'Apocalypse, son *fidèle témoin*, nous ne pouvons dire que quelques mots. Il souffrit la mort dans la ville même de Pergame, probablement sous Domitien. La manière dont en parle saint Jean, pourrait faire croire que son martyre aurait eu lieu par l'épée. Mais selon les traditions du pays où il siégeait, il fut enfermé dans un taureau d'airain rouge de feu et il y fut consumé.

L'auteur de ses actes, qui était de Pergame même, rapporte que Dieu faisait des miracles au lieu où il avait été martyrisé.

### SAINTE THÉODORA DE CARTHAGE,

MARTYRE.

Cette sainte Théodora vivait pieusement dans la retraite, à Carthage, aux jours où la foi catholique était persécutée par les agents impitoyables de l'empereur Décius. C'était au milieu du troisième siècle. Elle avait pour compagne fidèle une dame nommée Fortuna. Elle fut arrêtée. On ne sait pas si Fortuna fut prise avec elle, mais on sait que Théodora supporta d'affreuses tortures qui lui donnèrent la mort. On la fête le 11 avril.

### SAINT BARSANUPHE,

SOLITAIRE.

Le monastère de saint Séride, ainsi appelé parce que ce Saint en fut apparemment le fondateur, était situé près de Gaza dans la Palestine, et fut habité par des Religieux d'une vertu consommée. On remarque surtout saint Barsanuphe, Jean surnommé

le Prophète et son disciple, et saint Dorothée, qui eut Je pour père spirituel, et le fut à son tour de saint Dosithée. Nous ne savons rien de particulier sur saint Séride ; mais les Religieux qu'il forma aux devoirs de la vie monastique, qui les remplirent avec tant de perfection, ont fait assez son éloge. Evagre, dans son *Histoire ecclésiastique*, parle ainsi de saint Barsanuphe :

« En ce temps-là, il y avait des hommes tout divins qui opéraient des merveilles extraordinaires, et dont la réputation se répandait partout. Saint Barsanuphe y parut avec éclat. Il tira sa naissance de l'Égypte, et s'était retiré dans un monastère situé dans le voisinage de la ville de Gaza, où il vivait comme s'il n'eût point eu de corps ; car, s'étant renfermé dans une cellule, il y passa cinquante ans sans voir personne, ni sans user d'aucune nourriture, et fit quantité de miracles. Le patriarche de Jérusalem, nommé Salluste<sup>1</sup>, ne pouvant croire ce qu'on en disait, voulut le voir, et commanda qu'on fit une ouverture à la muraille de sa cellule, mais il en sortit une flamme qui faillit consumer tous ceux qui l'avaient accompagné. C'est ce que nous savons de plus assuré de la vie de ce Saint. Il fallait que sa réputation fût bien grande puisqu'on mit son image dans la grande église de Constantinople avec celles de saint Antoine et de saint Ephrem. Il y a apparence qu'il vécut près de cent ans ou même davantage. L'Église en fait mémoire le 11 d'avril. Il mourut sous l'empire de Justinien.

(MARIN.)

### SAINT ISAAC,

#### SOLITAIRE.

Saint Isaac, Syrien de naissance, voyant les Catholiques de son pays opprimés par les patriarches hérétiques que l'empereur Anastase avait placés sur le siège d'Alexandrie, passa en Occident accompagné de quelques autres Solitaires qui cherchaient à servir Dieu dans le repos. Il vint en Italie avec le B.

<sup>1</sup> Dans l'édition de Lyon de la *Bibliothèque des Pères*, on a mis Eustache au lieu de Salluste ; mais nous avons suivi ici le sentiment des Bollandistes.

Jean de Parane vers le commencement du pontificat du Pape Hormisdas, et s'établit comme lui dans le territoire de Spolète en Ombrie où il se fit connaître principalement de saint Eleuthère abbé du monastère de saint Marc aux faubourgs de cette ville : et c'est de lui que saint Grégoire le Grand a su ce qu'il nous en apprend dans ses Dialogues.

Isaac allait souvent faire oraison dans la cathédrale de Spolète, ayant obtenu du sacristain ou du portier la liberté d'y prier autant qu'il le jugerait à propos. Il passa une fois trois jours et trois nuits dans ce saint exercice. Ces longueurs jetèrent le portier dans l'impatience : et croyant que ce n'était que par une vaine ostentation de piété qu'il demeurait tant de temps à l'église, il lui reprocha d'abord qu'il n'était qu'un hypocrite, et qu'il ne cherchait qu'à faire montre de sa dévotion aux hommes. Non content d'employer les paroles pour le faire sortir, il alla encore lui donner un soufflet. Mais Dieu vengea son serviteur sur-le-champ. Il permit, comme le rapporte saint Grégoire, que le démon se saisit de cet homme, et que le jetant par terre il le tint abattu aux pieds du Saint, criant de toute sa force qu'Isaac le chassait. Le monde y accourut, et le Saint touché de compassion, obtint de Dieu la délivrance du possédé.

Ce miracle rendit le nom d'Isaac fort célèbre dans la ville où il avait été inconnu jusque-là, et où il n'avait encore paru que comme un étranger. Chacun marqua beaucoup d'empressement, soit pour l'avoir chez soi, soit pour le visiter dans sa cellule, et lui faire des aumônes. Il fut convié de prendre des disciples sous sa conduite : et pour lui faciliter les moyens de bâtir un monastère, les uns voulaient lui donner des portions de leurs héritages, les autres lui apportaient de l'argent ; tout le monde à l'envi lui marquait sa libéralité et son affection. Mais Isaac n'ayant rien voulu recevoir de tout ce qu'on lui offrait, choisit un désert abandonné de tout le monde, où il construisit une petite demeure dont la pauvreté ne rebuta point ceux qui eurent le courage de tout quitter pour aller servir Dieu sous sa discipline. Il fut toujours ferme à refuser tous les secours qu'on le pressait de recevoir pour sa subsistance et

celle des siens : et il remontra fortement à ses disciples qu'ils n'avaient pas autant d'amour que lui pour la pauvreté, qu'un Religieux qui cherche à posséder quelque chose sur la terre n'est pas un vrai Religieux.

Dieu l'honora de son vivant de la grâce des miracles et du don de prophétie. Saint Grégoire en rapporte quelques marques sur la foi de l'abbé saint Eleuthère : et il ajoute que ce saint homme, quoiqu'orné de tant de vertus et comblé de faveurs du ciel les plus rares, avait néanmoins un défaut qui semble que Dieu eût voulu lui laisser pour le faire souvenir qu'il était toujours homme, et persuader la même chose aux autres qui le voyaient vivre d'une manière si élevée au-dessus de leur portée. Ce défaut était de paraître quelquefois trop gai jusqu'à se laisser transporter par intervalles à des mouvements d'une joie excessive que l'on ne savait comment accorder avec le recueillement et la gravité de la vie monastique. Isaac combattait cette imperfection sans pouvoir s'empêcher d'y retomber de temps en temps. C'est ainsi qu'il arrive, dit saint Grégoire, que Dieu refuse quelquefois les grâces qui sont de moindre conséquence aux personnes qu'il favorise de celles qui sont les plus importantes, afin qu'ils aient toujours en eux-mêmes de quoi se faire des reproches continuels sur leurs propres faiblesses, et s'humilier dans l'impuissance où ils se trouvent de pouvoir s'élever par des forces humaines à la perfection à laquelle ils aspirent. C'est aussi pour leur apprendre ou leur faire reconnaître que s'ils ont d'ailleurs quelques bonnes qualités qui les rendent vertueux, ils ne les tiennent pas d'eux-mêmes, puisqu'ils ne peuvent se corriger seuls de leurs moindres défauts.

Le Saint vécut jusqu'à la fin de la domination des Goths en Italie, et il mourut quelques années après le milieu du sixième siècle. Son corps enterré d'abord dans son ermitage fut transporté dans la suite à Spolète, et mis dans une église qui apporta son nom, et qui ayant pris depuis celui du martyr saint Ansan, a passé des Bénédictins aux Chanoines réguliers qui la possèdent aujourd'hui. Son culte a toujours été célèbre à



Spolète depuis qu'il y a été établi : il a passé même en Allemagne, et il y subsiste encore principalement dans l'église de Bamberg.

## SAINTE GODEBERTE,

VIERGE.

Sainte Godeberte naquit dans le diocèse d'Amiens, et selon les apparences dans la terre de Boves à deux ou trois lieues de cette ville. Ses parents qui étaient des plus qualifiés du pays, mais qui n'étaient pas moins considérés par leur piété que par leur noblesse, lui procurèrent une éducation fort chrétienne : et se fortifiant dans la vertu à mesure qu'elle croissait en âge, elle conçut le dessein de consacrer sa virginité à Dieu. Cette généreuse résolution lui fit rejeter divers partis fort avantageux dans le monde pour n'en prendre point d'autre que celui de la pénitence et ne suivre que Jésus-Christ. Elle reçut le voile sacré des mains de saint Éloi, évêque de Noyon, en présence du roi Clotaire III et de ses parents. Ce prince touché d'admiration pour une vertu si rare dont il avait fait lui-même l'expérience auparavant lorsqu'il avait entrepris de la marier, lui donna la maison qu'il avait à Noyon avec deux terres qui en dépendaient pour y établir une communauté de douze filles qui se joignirent à elle dans le dessein de vivre aussi dans la virginité sous la direction de saint Eloi qui établit notre Sainte, Supérieure des autres à cause de l'éminence de sa sagesse, et du grand exemple de piété, de mortification et d'humilité qu'elle leur donnait. Godeberte leur distribuait les instructions qu'elle recevait de saint Eloi : mais les grâces particulières dont il plaisait à Dieu de la combler ne contribuaient pas moins à leur inspirer la vertu. Elle les accoutumait à fuir la conversation des personnes séculières par la vue de sa retraite continuelle. Ses jeûnes étaient très-fréquents et duraient quelquefois deux ou trois jours de suite. Mais au lieu de profiter de ses abstinences et de celles de ses Sœurs pour mettre l'abondance dans sa communauté, elle l'appauvrisait pour nourrir et revêtir les pauvres. Elle veillait et priait sans

cesse : mais sans affecter la singularité, elle demandait à Dieu le salut de tout le monde dans ses prières.

Quoiqu'elle se fût absolument interdit la compagnie et la vue du monde, elle ne faisait point de difficulté de quitter sa solitude lorsque la charité l'exigeait. C'est ce qui parut dans un grand incendie où elle se fit porter toute malade au-devant des flammes que Dieu arrêta en récompense de sa foi. Sa charité éclata encore dans une peste violente qui affligea la ville de Noyon. Elle fit entendre aux habitants qu'il n'y avait que la pénitence qui pût détourner de leurs restes ce terrible fléau de la colère de Dieu. Elle les fit recourir à la prière et au jeûne, et leur persuada de faire beaucoup d'aumônes, et dans peu de jours ils éprouvèrent la vérité de ses promesses.

Dieu la rendit illustre encore par d'autres merveilles : et après l'avoir sanctifiée par une longue suite de grâces, il couronna ses vertus par une heureuse mort, et l'appela à la gloire éternelle vers la fin du septième siècle ou le commencement du suivant. Elle fut enterrée dans l'église des saints Apôtres qu'on a longtemps depuis appelée de son nom. On a choisi pour célébrer sa principale fête le 11 avril qui fut le jour de sa sépulture : celle de l'élévation de son corps est marquée au 27 du même mois. Ses reliques furent solennellement transportées de son église dans la cathédrale vers l'an 1499. Elles y furent honorablement placées après qu'on les eut renfermées dans une châsse d'argent neuve : et en 1504 on leur donna la place qu'elles ont encore aujourd'hui. Il en est resté néanmoins quelque portion dans l'église de son nom où les peuples ont toujours continué d'aller réclamer son assistance dans leurs besoins.

### SAINT GUTHLAKE OU GUTHLAC,

ERMITE.

Guthlac était un homme de qualité, qui servit d'abord dans les armées d'Ethelred, roi de Mercie ; mais la grâce ayant vivement touché son cœur, il résolut, à l'âge de vingt-quatre ans, de quitter un état où Dieu était si souvent offensé, pour con-

sacrer le reste de sa vie à la pénitence. Le monastère de Répandum fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Il se forma, sur les modèles qu'il avait sous les yeux, à la pratique de la mortification et des autres vertus religieuses. Deux ans après, c'est-à-dire, en 699, il obtint de son Supérieur la permission de sortir du monastère. Suivi de deux compagnons, il passa au moyen d'une barque de pêcheur dans l'île de Croyland le jour de la fête de saint Barthélemi. Il choisit ce Saint pour patron, et obtint depuis, par son intercession, plusieurs grâces signalées. Sa vertu reçut un nouvel éclat des tentations et des épreuves qu'il eut à essayer, et l'expérience lui apprit que Dieu ne paraît abandonner ses serviteurs que pour les combler ensuite des plus abondantes consolations. Hedda, évêque de Dorchester, lui fit une visite, et l'ordonna prêtre. Il prédit au prince Ethelbald qui l'allait souvent voir durant son exil, qu'il règnerait un jour sur les Merciens ; prédiction qui s'accomplit en 719, après la mort du roi Coëlfred. Sentant enfin que sa dernière heure approchait, il envoya chercher sainte Pègue sa sœur, qui vivait en recluse à quatre lieues de là<sup>1</sup>. Il mourut le 11 avril 714, après une maladie de sept jours, qui ne l'empêcha point de dire la Messe tous les matins. Il était âgé de quarante-sept ans, et en avait passé quinze dans l'île de Croyland.

Voyez sa vie par Félix, moine de Jarrow, avec les notes d'Henschénus<sup>2</sup>. Cet auteur était contemporain, et n'écrivit

<sup>1</sup> Sa cellule était à l'extrémité d'une hauteur qui avance dans la plaine marécageuse où est la chapelle du monastère de sainte Pègue : là passait le canal de Carausius, appelé *Carsitike*. Ce canal, entrepris par Agricola, fut achevé par Sévère, qui le destinait à faire transporter du blé par eau à l'armée qui était au nord de l'Angleterre. On le conduisit à Peterborough et à Torksey par la Trent, au-dessous de Bruton, d'où, par le moyen des rivières, les bateaux allaient jusqu'à la ville qui fut bâtie sous le nom de Granta, aujourd'hui Cambridge. Ce lieu devint ensuite comme l'entrepôt de l'Angleterre pour le blé et les autres denrées. Ce fut aussi Carausius qui établit la grande foire connue sous le nom de *Stourbridgefair*, et qui retient encore aujourd'hui une partie des anciennes coutumes romaines. Voyez Stukely, *Hist. métal. de Carausius*, t. I, p. 172, et t. II, c. 6. p. 129.

<sup>2</sup> Ingulph, célèbre abbé de Croyland, qui mourut en 1109, écrivit un livre

que d'après la relation de Bertelin, compagnon du Saint à Croyland.

*de la vie et des miracles de S. Guthlac*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous ; il composa aussi une bonne histoire de l'abbaye de Croyland, depuis l'an 664 jusqu'à l'an 1091, laquelle a été publiée par le chevalier Henri Saville. L'édition qu'en donna Thomas Gale en 1684, est beaucoup plus ample et plus correcte. On y lit, p. 16, que Géolnoth, archevêque de Cantorbéry, fut miraculeusement guéri, par l'intercession de saint Guthlac, d'une paralysie que les médecins jugeaient incurable. Ce miracle arriva en 851 ; l'Archevêque en attesta la vérité, en présence du roi Bertulf, dans une assemblée d'Évêques et de seigneurs, qui tous s'engagèrent par un serment à faire un pèlerinage à Croyland pour y vénérer la chaise du Saint. Plusieurs autres paralytiques obtinrent dans la suite une parfaite guérison par l'intercession du même Saint.

Le roi Ethelbald fonda un magnifique monastère dans l'île de Croyland : mais il lui en coûta des sommes immenses, parce qu'il fut obligé de bâtir sur pilotis, et de faire rapporter des terres de fort loin pour combler des fondrières. Les Danois mirent le feu à ce monastère en 870, et en massacrèrent tous les Religieux avec leurs domestiques ; il n'y eut qu'un enfant d'épargné. Cet incendie réduisit en cendres les corps de Cissa, prêtre et ermite, de sainte Betteline, et de saint Egbat, de saint Tatwin, de sainte Etheldrith, etc. L'abbaye de Croyland resta ensevelie sous ses ruines. jusqu'à l'an 946, qu'elle fut rebâtie par le vieux Turketil, chancelier du roi Edred.

Turketil était cousin-germain d'Athelstan, d'Edmont et d'Edred, qui portèrent successivement la couronne. Il rendit de grands services à ces trois princes ; il commanda leurs armées avec succès, et remporta de fréquentes victoires sur les Danois et sur les autres ennemis de l'état. Il y eut surtout une occasion où il signala son courage de la manière la plus éclatante. Le traître Asslaph avait usurpé le royaume de Northumberland à la tête d'une armée nombreuse, composée de Danois, de Norwégiens, d'Ecossais, de Pictes, peuples qui pour la plupart étaient idolâtres. Le roi Athelstan ayant été mis en fuite à Brunford, Turketil le délivra du danger où il se trouvait, battit les ennemis, quoiqu'il n'eût avec lui que les Merciens et ceux de Londres, et laissa sur le champ de bataille Constantin, roi des Ecossais. L'empereur Henri, Hugues, roi de France, et Louis, duc d'Aquitaine, n'eurent pas plus tôt appris la nouvelle de cette victoire, qu'ils envoyèrent des ambassadeurs au roi d'Angleterre pour l'en féliciter ; ils lui firent aussi remettre de riches présents, parmi lesquels étaient une partie de la vraie croix et de la couronne d'épines du Sauveur, ainsi que l'épée de Constantin le Grand, dont la garde était enrichie d'un des clous qui avait servi au crucifiement de Jésus-Christ.

Athelstan avait quatre sœurs, dont deux furent mariées à deux fils de l'empereur Henri. La troisième épousa le fils de Hugues, roi de France, et la quatrième, Louis, duc d'Aquitaine. Ce fut Turketil qui conduisit les princesses à leurs époux. Il remporta en Angleterre de riches présents, entr'autres des reliques précieuses qu'il donna ensuite à l'abbaye de Croyland.

Turketil, après avoir longtemps servi sa patrie, et triomphé de tous ses ennemis, supplia instamment le roi Edred de lui accorder la permission de re-

## LE BIENHEUREUX TÉCELIN,

PÈRE DE SAINT BERNARD.

Le Bienheureux Télcelin ou Tézelin, riche seigneur bourguignon, habitait près de Dijon le château de Fontaines. Il eut le bonheur d'être le père de saint Bernard, et de plusieurs autres fils qui le suivirent dans sa retraite. Lui-même quitta le monde huit ans après la mort de sa femme et s'en alla à Clairvaux où saint Bernard lui donna l'habit monastique. Il y passa pieusement ses dernières années, et mûr pour le ciel, mourut saintement en l'an 1120. On l'honore le 11 avril ou le 23 mai.

## LE BIENHEUREUX ULRICH,

ABBÉ.

Lorsque le noble comte Henri de Lechsmund eut fondé en Bavière l'abbaye de Kaisersheim, voulant que son établissement fût réellement utile à l'édification de toute la contrée, il chercha un abbé qui fut un consommé dans la sainteté et la direc-

tionner à la place éminente qu'il occupait. Le prince, qui sentait la grandeur de la perte qu'il allait faire, se jeta aux pieds du chancelier, et le conjura, de la manière la plus pressante, de ne le point abandonner. Turketil, pénétré de la démarche de son souverain, se prosterna lui-même par terre, et l'obligea de se relever ; mais il persista toujours dans sa première résolution. Enfin, il arracha le consentement du roi, après le lui avoir demandé au nom de l'Apôtre saint Paul, auquel Edred avait une dévotion singulière.

Aussitôt le chancelier envoya un héraut crier dans toutes les rues de Londres : « Que tous ceux qui ont des sujets de plainte contre Turketil, viennent le trouver à tel jour et en tel lieu, et il fera une entière satisfaction : il réparera aussi tous les dommages qu'il a pu causer, dès qu'on les lui aura fait connaître. » Cette promesse fut fidèlement accomplie. Turketil donna ensuite une partie de ses biens au roi, et l'autre au monastère de Croyland, où il prit l'habit, et dont il devint abbé en 948. Il mourut en 975, à l'âge de 68 ans, après avoir réparé les bâtiments de son abbaye avec magnificence. Dans les instructions qu'il faisait à ses moines, il répétait souvent ces paroles : « Ayez grand soin de conserver le feu de votre charité, et la ferveur de votre dévotion. »

Croyland signifie *terre déserte et marécageuse*. Les moines vinrent à bout par leurs soins de la rendre fertile ; ils joignirent l'île au continent, et y firent des ouvrages tout à fait merveilleux, dont les ruines remplissent encore les voyageurs d'étonnement.

(GODESCARD.)

tion des Religieux. Il eut le bonheur de connaître un saint prêtre de son voisinage, dont le passé promettait un bon avenir. C'était Ulrich, que nous ne pouvons désigner que par son nom.

Ce saint abbé n'admettait dans son monastère que les Religieux d'une piété éprouvée, et il soumettait les novices à des exercices rigoureux ; aussi sa sévérité à ce sujet était bien connue. C'est ainsi qu'il fit de son abbaye une maison modèle. Il la gouverna vingt ans, et mourut en odeur de sainteté le 11 avril 1155.

L'Ordre de Cîteaux de qui dépendait l'abbaye de Kaisersheim a toujours fêté le Bienheureux Ulrich.

### LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE MONTRÉAL,

ERMITE DE SAINT-AUGUSTIN.

Masciuni, bourg situé près de Montréal, dans le diocèse de Riéti en Ombrie, fut le lieu de la naissance du Bienheureux André. Il y vint au monde en l'année 1397. Ses parents, qui étaient pieux, ne purent, à cause de leur pauvreté, soigner son éducation, et ils l'employèrent, dès son bas âge, à la garde de leur troupeau. Cette occupation paisible contribua sans doute à l'entretenir dans les sentiments de dévotion dont il fut rempli dès son enfance.

Parvenu à l'âge de quatorze ans, il rencontra un jour le prieur d'un couvent d'Augustins ; il se jette à ses pieds, lui exprime le désir qu'il avait de mener une vie parfaite, le prie instamment de le recevoir dans son Ordre, et lui promet d'en observer fidèlement la règle. Sa demande ayant été favorablement accueillie, il fut, après avoir fini son temps de probation, admis à prononcer ses vœux, et plus tard il parvint au sacerdoce.

Joignant la science à la piété, André se fit bientôt distinguer sous ce double rapport ; aussi ses frères, persuadés de sa capacité, le nommèrent-ils à plusieurs emplois, lui donnant ainsi une preuve de la confiance qu'il leur avait inspirée. Elle fut si grande, qu'en 1444, ils le nommèrent provincial d'Ombrie, et

le députèrent au Chapitre général qui devait se tenir à Avignon, mais qui fut transféré à Bourges.

Ce n'était pas la première fois que le Bienheureux venait en France ; il avait déjà assisté en 1430 au Chapitre de Montpellier, où le titre de docteur lui avait été conféré. Il est probable que, lors de son premier séjour en ce royaume, il avait appris la langue française ; car après avoir fréquemment annoncé la parole de Dieu en Italie, il s'adonna également à cette fonction du saint ministère, lorsque, pour la seconde fois, il revint en France. Il paraît qu'il y fit un long séjour. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant cinquante ans, il prêcha dans l'un ou l'autre pays, avec un zèle infatigable, les vérités du salut. Sa vie donnait à ses paroles une autorité merveilleuse, et ses austérités continuelles l'avaient rendu l'objet de la vénération des peuples. Rien en effet de plus rigoureux que sa pénitence. Trois fois par semaine, il jeûnait au pain et à l'eau ; il portait un rude cilice, couchait sur une paille avec une pierre pour oreiller, et se donnait chaque jour une sanglante discipline.

Il ne donnait que peu d'heures au sommeil, et il employait le reste du temps à prier, à prêcher, à instruire le prochain, ou à l'assister de quelque autre manière, se trouvant heureux de pouvoir secourir et consoler ceux qui de toutes parts avaient recours à lui.

Parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il tomba dangereusement malade, et annonça bientôt le jour ainsi que l'heure de sa mort. Il reçut les derniers Sacrements avec la piété la plus touchante. Tous les Frères de la maison étant rassemblés auprès de lui, il les exhorta à l'exacte observance de leur règle, puis il récita les sept spaumes de la Pénitence qu'il entremêlait de soupirs et de pleurs. Enfin, en disant ces paroles de David : « C'est en lui que je dormirai et me reposerai en paix, » il rendit son âme à son créateur le 11 avril 1479.

On fut obligé de le laisser exposé trente jours, avant de le mettre en terre, pour satisfaire la dévotion des fidèles qui venaient en foule donner à son saint corps des témoignages publics de leur vénération. Plusieurs miracles prouvèrent bientôt

le crédit d'André auprès de Dieu, et on commença à l'honorer publiquement comme Bienheureux. Ce culte n'ayant pas été interrompu, le Pape Clément XIII l'approuva, et le confirma le 18 février 1764. (DONEY.)

### LA VÉNÉRABLE MARIE DE MORNAI.

Marie de Mornai, demoiselle de Buhy, fille de Pierre de Mornai, seigneur de Buhy, fut non moins illustre par ses vertus et par sa piété, que par son esprit et par ses talents. Elle naquit à Paris en 1616, et dès son enfance, on vit paraître en elle les plus heureuses dispositions. Elles furent cultivées avec soin ; et à l'âge où les personnes de sa condition ne savent que broder et lire, elle entendait les langues latine, italienne et espagnole, et les parlait assez bien ; elle étudiait en même temps la philosophie, l'histoire et la géographie ; de sorte qu'elle passait dans sa famille et dans tout Paris, pour un prodige de science et d'esprit.

Sa sœur aînée s'étant retirée au Val-de-Grâce où elle fit profession, M. et M<sup>me</sup> de Mornai tournèrent toutes leurs espérances vers la cadette, et la produisirent à l'envi dans le grand monde. Elle en fit bientôt les délices et l'admiration. Mais, touchée intérieurement du désir de se consacrer à Dieu, comme avait fait sa sœur, elle trouvait insipides les conversations les plus amusantes, et les divertissements les plus agréables. Lorsqu'on l'obligeait de faire des visites, elle les abrégait le plus qu'elle pouvait, et courait s'enfermer dans les églises ou dans les hôpitaux.

Elle avait perdu son père à vingt ans ; sa mère s'opiniâtait à l'établir, et voulait qu'elle donnât à sa parure et à ses plaisirs le temps qu'elle employait en lectures pieuses et en bonnes œuvres. Mademoiselle de Mornai, pour se soustraire à cette espèce de tyrannie, se retira chez les Filles de Sainte-Marie, de la rue Saint-Antoine ; et il ne fallut rien moins que les ordres de l'Archevêque pour la faire retourner chez sa mère.

Mais, ne voulant plus être exposée aux sollicitations de ma-



dame de Mornai, elle fit vœu de chasteté, au milieu du siècle, et fut fidèle à l'observer. Il est certain qu'elle fut par là aussi utile au monde en l'édifiant, en l'instruisant, en le convertissant, qu'elle n'eût été dans le cloître. Toutes sortes de personnes allaient la consulter, soit pour s'arracher aux attraites pernicious du vice, soit pour avancer dans le chemin du salut. Elle encourageait les uns, elle affermissait les autres ; elle était chérie et respectée de tous. Ses parents seuls voyaient d'un mauvais œil que la religion leur enlevât un trésor si précieux.

Ils la persécutèrent en vain. Mademoiselle de Mornai supporta leurs mauvais traitements avec patience. Elle mourut en odeur de sainteté, le 11 avril 1664, à Buhy, d'où son corps fut porté à l'abbaye du Trésor, Ordre de Cîteaux, qui reconnaît pour fondateurs les ancêtres de cette pieuse demoiselle. On dit qu'il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession.

### LE VÉNÉRABLE CHANOINE THIERRIAT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean-Baptiste Thierriat de Cruzille, chanoine de la cathédrale de Châlon et trésorier du Chapitre, refusa constamment de prêter le serment schismatique. Au lieu de sortir de France, il crut pouvoir rester à Châlon-sur-Saône, espérant y trouver un asile sûr, et croyant sans doute que le calme succéderait bientôt à la tempête.

Il fut trompé dans son attente. Les révolutionnaires ne pouvant plus soutenir sa présence à Châlon, l'emprisonnèrent vers la fin de l'année 1793. On le conduisit ensuite à Autun, et le tribunal criminel du département de Saône-et-Loire le condamna comme *prêtre réfractaire* à la peine de mort. Le lendemain, 11 avril 1794, cette injuste sentence fut exécutée. M. Thierriat de Cruzille était alors âgé de 76 ans.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 11 avril 1235, le roi Jacques d'Aragon surnommé le conquérant, voulant délivrer la ville de Valence assiégée par les Maures, fit célébrer la sainte Messe à la tête de son camp, y communia ainsi que la plupart de ses soldats ; et après avoir invoqué tous ensemble le secours de la très-sainte Vierge, et avoir exhorté ses soldats à combattre généreusement, ils s'aperçurent que les Maures prenaient déjà la fuite. Ils les poursuivirent, et plus de dix mille Mahométans furent taillés en pièces. On dit que dans ce combat saint Georges apparut armé aux Chrétiens et aux Maures. Quoique l'armée des Chrétiens fût bien inférieure à celle des infidèles, qui était composée de quarante mille six cents hommes ; cependant les Chrétiens remportèrent une victoire complète. Le roi fit faire des processions dans toutes les villes de son royaume, pour en rendre grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge. Au même endroit où fut remportée cette victoire, près d'*Enesse*, Jacques I<sup>er</sup> roi d'Aragon fit bâtir une superbe abbaye sous l'invocation de la très-sainte Vierge, et y plaça les Religieux de Notre-Dame de la Mercy qu'il avait fondée. Il y a dans l'église de cette abbaye une image de la très-sainte Vierge au-dessus du maître-autel ; elle est très-ancienne et très-célèbre par ses miracles. Elle est en très-grande vénération dans la ville de Valence, et dans toute l'Espagne.

MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

A Rome, saint Léon, pape et confesseur, à qui son rare mérite et ses excellentes vertus ont fait donner le surnom de

<sup>1</sup>

TERTIO IDUS APRILIS.

Romæ, sancti Leonis Papæ et Confessoris, qui virtutum excellens meritis, dictus est magnus. Ejus temporibus celebrata fuit sancta Synodus Chalcedonensis, in qua ipse per legatos Eutychen damnavit, cujus etiam Synodi decreta auctoritate sua confirmavit : cumque multa sanxisset et luculenter scripsisset, de sancta Dei Ecclesia et universo grege Dominico pastor bonus optime meritus, in pace quievit. — Pergami in Asia, sancti Antipæ testis fidelis, cujus meminit sanctus Joannes in Apocalypsi. Is sub Domitiano Imperatore in bovem

Grand. De son temps fut célébré le saint Concile de Chalcedoine, dans lequel il condamna Eutychès par ses légats, et dont il confirma les décrets par son autorité. Après avoir sanctionné beaucoup de choses et composé de savants livres, le bon pasteur, ayant bien mérité de la sainte Eglise et du troupeau de Jésus-Christ, mourut en paix.

A Pergame en Asie, saint Antipas, ce témoin fidèle dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. Ayant été enfermé dans un bœuf d'airain embrasé, il y accomplit son martyre sous l'empereur Domitien.

A Salone en Dalmatie, les saints martyrs Domnion, évêque, avec huit soldats.

A Gortyne, dans l'île de Crète, saint Philippe, évêque très-célèbre par sa sainteté et sa science, qui, du temps des empereurs Marc-Antonin-Vère et Commode, gouverna si bien l'église qu'on lui avait confiée, qu'il la garantit de la fureur des gentils et des pièges des hérétiques.

A Nicomédie, saint Eustorge, prêtre.

A Spolète, saint Isaac, moine et confesseur, dont le Pape saint Grégoire rapporte les vertus.

A Gaza en Palestine, saint Barsanuphe, anachorète, sous l'empereur Justinien.

#### Additions des autres martyrologes.

Saint Etienne, abbé, et saint Hildebrand, Frère convers, de l'Ordre de Cîteaux, martyrs des Albigeois.

Saint Airy, abbé de Saint-Martin de Tours, loué par saint Ouen.

*neum candentem conjectus, martyrium consummavit. — Salone in Dalmatia, sanctorum Martyrum Domnionis Episcopi, cum militibus octo. — Gortynæ in Creta, sancti Philippi Episcopi, vita et doctrina clarissimi, qui temporibus Marci Antonini Veri et Lucii Aurelii Commodi Ecclesiam sibi creditam regens, a furore Gentilium et hæreticorum insidiis eandem tutatus est. — Nicomedie, sancti Eustorgii Presbyteri. — Spoleti, sancti Isaac Monachi et Confessoris, cujus virtutes sanctus Gregorius Papa commemorat. — Apud Gazam Palestinæ, sancti Barsanuphii Anachoretæ, sub Justiniano Imperatore.*

Saint Siagre et saint Patrice, mentionnés par le Martyrologe de saint Jérôme, honorés à Lyon.

Saint Reynier, reclus à Osnabruck, mort en 1240.

Saint Pharmuthe, anachorète en Arménie, honoré chez les Grecs.

Saint Cérémone, saint Nestor et saint Philon, martyrs à Nicomédie avec saint Eustorge.

Saint Maxime, martyr en Mauritanie avec plusieurs autres.

Saint Liébald ou Liébaud, évêque d'Avranches.

Saint Maillard, évêque de Seez, qui souscrivit au quatrième Concile de Paris.

Saint André de Peschiéra, dominicain.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Lanoé, (prénoms inconnus), curé de Louvigné, près de Laval, diocèse du Mans, ne fit pas le serment schismatique, et, sans abandonner ses paroissiens, se tint caché dans une métairie de la paroisse de Saint-Ouen-des-Toits. Il fut découvert par les gardes nationales d'Andouillé, qui mirent la main sur lui. Il le traînèrent dans un champ voisin et le massacrèrent le 11 avril 1792.

Sigisbert Thouvenin, prêtre religieux de l'Ordre des Prémontrés, chassé de son cloître en 1791, sortit de France pour éviter le serment schismatique, et revint en Lorraine en 1794. Arrêté en 1797, il fut conduit à Nancy, emprisonné, et enfin condamné à mort le 10 avril 1798, exécuté le lendemain 11.

## DOUZIÈME JOUR D'AVRIL

**Saint Jules, Pape.** — **Saint Sabas le Goth, martyr.** — **Saint Victor de Braga, martyr.** — **Saint Zénon, évêque de Vérone, martyr.** — **Saint Constantin, évêque de Gap.** — **Saint Florentin, dit le bon Abbé.** — **Saint Erkembode, évêque de Térouane et abbé de Saint-Bertin.** — **Saint Alfiéri, fondateur du monastère de Cava, en Italie.** — **La Bienheureuse Mechtilde d'Écosse, vierge.** — **La Bienheureuse Herluque, vierge.** — **Le Bienheureux Jean Ethier, Frère Mineur, martyr au Caire.** — **Le Bienheureux Ange de Clavasio, Frère Mineur.** — **Mémoire de la très-sainte Vierge.** — **Martyrologe Romain.** — **Additions des autres Martyrologes.** — **Martyrologe de la dernière persécution.**

### SAINT JULES,

PAPE.

Le Pape saint Marc, sucesseur de saint Silvestre, étant mort le 7 octobre de l'année 336, la Chaire apostolique resta vacante jusqu'au 6 février 337, qu'y fut élevé le Pape saint Jules.

Les hérétiques ariens, condamnés au Concile de Nicée en 325 sous le Pape saint Silvestre, s'étaient relevés par la légèreté et l'inconstance de l'empereur Constantin, qui mourut en 337. Ils devinrent encore plus puissants sous son fils l'empereur Constance, qui, incapable de gouverner l'empire et gouverné par les eunuques, prétendait néanmoins régenter en maître l'Église de Dieu. Les ariens persécutèrent donc les plus fidèles catholiques, principalement saint Athanase, évêque d'Alexandrie. Ainsi l'an 335, dans leur conciliabule à Tyr, ils le condamnèrent pour avoir mis à mort l'Evêque Arsène, après lui avoir coupé la main droite. Et dans ce même conciliabule ils reçurent à leur communion ce même Evêque Arsène, ayant ses deux mains. Il y eut quelque chose de plus prodigieux encore : le nom d'Arsène figura parmi les signatures du jugement, et

celui qu'on disait mis à mort par Athanase souscrivit vivant à la déposition d'Athanase. C'est la réflexion de l'historien grec Socrate. Tels étaient les hérétiques qui niaient la divinité de Jésus-Christ, autrement les ariens. Les plus impudents mensonges ne leur coûtaient pas plus que les plus cruelles violences. Ils chassèrent les Evêques catholiques des principaux Sièges et y mirent de force les hérétiques.

Les ariens, comptant mener le Pape Jules comme ils menaient l'empereur Constance, le prièrent d'assembler un Concile et d'y mander Athanase et ses accusateurs. Le Pape accepta la proposition, écrivit aux uns et aux autres, et manda saint Athanase en particulier. Cette tournure des affaires n'accommodait guère les ariens. Ils sentirent qu'ils ne seraient pas les maîtres à Rome. Après avoir demandé un Concile et un jugement au Pape, ils aimèrent mieux se rendre juges de leur propre cause. Ils s'assemblèrent à Antioche. Athanase y fut déposé. Mais la primauté du Pape était dès lors si bien reconnue en Orient, que Socrate, auteur grec du même siècle, prouve l'irrégularité du Concile d'Antioche, en ce que Jules, évêque de la grande Rome, n'y assista point ni n'envoya personne à sa place, bien qu'il y eût une règle ecclésiastique qui défendait aux églises de rien régler sans le consentement de l'Evêque de Rome.

Le Pape saint Jules était l'unique soutien du grand nombre des persécutés; car non-seulement saint Athanase, mais Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza, chassés tous deux de nouveau, de plus un grand nombre d'Evêques de Thrace, de Syrie, de Phénicie et de Palestine, se réfugièrent à Rome, afin d'être tenus par le chef comme membres du corps. L'historien dit : « Quand ils eurent instruit Jules de ce qui les concernait, celui-ci, selon la prérogative de l'Eglise romaine, les munit de lettres où il s'exprimait avec une grande autorité, et les renvoya en Orient, après avoir rendu à chacun d'eux son Siège, et blâmé fortement ceux qui avaient eu la témérité de les déposer. Étant donc partis de Rome, et appuyés sur les rescrits de l'Evêque Jules, ils reprirent procession de leurs églises, et en-

« Sozomène, autre historien grec, dit de son côté : « L'Evêque de Rome, ayant examiné la cause de chacun et les voyant tous d'accord en la foi du Concile de Nicée, les reçut à sa communion, attendu qu'ils pensaient comme lui. Et parce que le sort de tout lui appartient en vertu de la dignité de son trône, il rendit à chacun son église. » C'est ainsi que parlent ces deux historiens grecs, nés une quarantaine d'années après la conclusion de ces affaires, une dizaine d'années après la mort de saint Athanase.

Il faut observer toutefois que ces affaires ne se terminèrent pas aussi promptement qu'ils le disent ou semblent le dire ; car elles traînèrent encore plusieurs années. En attendant, saint Athanase fut reçu avec une estime particulière du Pape saint Jules, Somozène dit : « Le Primat de l'Eglise romaine et tous les Pontifes de l'Occident regardèrent ces choses, l'intrusion des Sièges d'Antioche, d'Alexandrie, et de Constantinople, comme une injure faite à eux-mêmes. Car ayant approuvé dès le commencement la décision de ceux qui étaient venus à Nicée, ils avaient persévéré jusqu'alors dans les mêmes sentiments. Athanase étant donc venu vers eux, ils le reçurent avec beaucoup de bienveillance, et entreprirent de lui rendre justice. »

Jules envoya aux ariens, dont le chef était Eusèbe de Nicomédie, les prêtres Elpide et Philoxème, afin qu'ils vinssent d'autant plus sûrement au Concile de Rome qu'ils avaient provoqué. Mais eux s'épouvantaient d'un jugement libre, ecclésiastique, et avaient peur d'Athanase. Ils osèrent même retenir les Légats plusieurs mois ; puis en les congédiant, ils leur donnèrent pour Jules une lettre composée, dit Sozomène, avec tous les artifices de la rhétorique et de la chicane, respirant l'ironie et la menace. Jules répondit avec la véritable dignité d'un pasteur suprême, avec autant de franchise et d'énergie que de douceur chrétienne, avec la simplicité et la cordialité d'un Apôtre, non moins qu'avec le zèle et l'incorruptibilité d'un protecteur de l'innocence opprimée. La lettre était écrite

à la prière du Concile de Rome, qui, après un soigneux examen, avait absous Athanase et Marcel. Il faut y remarquer surtout ce que dit le Pape Jules, touchant les jugements ecclésiastiques et l'autorité de l'Eglise romaine : « Ne savez-vous pas que c'est la coutume de nous écrire d'abord, et que d'ici devait venir la décision de ce qui est juste ? Il fallait donc écrire à l'Eglise d'ici ; » ce que deux historiens grecs, Sozomène et Nicéphore, résument en ces termes : « Il y avait dès lors une loi sacerdotale ou ecclésiastique qui déclarait nul tout ce qui se faisait sans le consentement de l'Evêque de Rome. »

Cependant, à la prière du Pape saint Jules et d'autres Evêques, l'empereur Constant avait écrit à son frère Constance, pour assembler un Concile d'Orient et d'Occident, afin de réunir l'Eglise divisée, et rétablir Athanase et Paul de Constantinople dans leurs Sièges. On convint de part et d'autre de tenir un Concile à Sardique en Illyrie, aux confins des deux empires. Il y fut convoqué par l'autorité du Pape saint Jules ; car Socrate nous apprend que quelques Orientaux l'accusèrent d'avoir fixé un terme trop court. Le Concile s'assembla donc en 347. Les seuls Evêques catholiques passèrent trois cents. Les ariens, accompagnés d'avocats et de généraux d'armée y vinrent avec empressement, croyant y dominer en maîtres. Mais quand ils virent que les Occidentaux n'avaient à leur tête qu'Osius et les Légats du Pape Jules, et que ce Concile serait un jugement ecclésiastique, sans assistance de comtes ni de soldats, ils furent surpris et troublés par les remords de leur conscience, et s'enfuirent de Sardique après quelques jours.

Il y avait trois choses à traiter dans le Concile : la foi catholique, les causes de ceux que les eusébiens ou les ariens de la faction d'Eusèbe de Nicomédie accusaient, et les plaintes formées contre les eusébiens eux-mêmes. Quant à la foi, le Concile décida qu'on s'en tiendrait au Concile de Nicée. Il reconnut Athanase, Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza, innocents des accusations formées ou plutôt inventées contre eux. Les huit chefs de la faction arienne furent déposés et excommuniés,



c'est-à-dire privés non-seulement de l'épiscopat, mais de la Communion des fidèles. Les Pères de Sardique firent ensuite quelques Canons de discipline, dressèrent leurs lettres synodales, envoyèrent une ambassade à Constance, et s'en retournèrent chez eux.

Le commencement de leur lettre au Pape est remarquable. « Ce que nous avons toujours cru, nous le pensons encore maintenant; car l'expérience prouve et confirme ce que chacun a entendu dire : c'est la vérité, que le Bienheureux Paul, docteur des nations, a dite concernant lui-même : *Voulez-vous une preuve de celui qui parle en moi, du Christ?* Car, comme le Seigneur Jésus habitait en lui, il est sans doute que l'Esprit-Saint a parlé par son âme et retenti par l'organe de son corps. Vous aussi, bien-aimé frère, séparé de corps vous nous avez été présent en esprit et en volonté. Votre absence était juste et nécessaire, de peur que les loups schismatiques ne vinssent furtivement à ravager le troupeau, les chiens hérétiques à le troubler par leurs frénétiques aboiements, le serpent blasphémateur à l'infecter de son venin. Car il n'y a rien de meilleur ni de plus convenable, sinon que les prêtres du Seigneur rapportent tout, de chaque province, au chef, c'est-à-dire au Siège de l'Apôtre Pierre. »

Ceci est très-digne d'attention. Dans leurs poursuites contre Athanase, les ariens ne voyaient qu'eux-mêmes; toujours ils avaient prétendu que l'Eglise universelle devait approuver sans façon la tendance destructive d'une de ses parties, bien loin que cette partie malade cherchât la guérison dans l'universalité. Le Concile de Sardique ordonne, au contraire, que les parties soient sans cesse d'accord avec le tout. Et comme le Pape, héritier de la dignité de Pierre, est le chef, la tête avec laquelle sont unis tous les membres du corps, tous les mouvements des églises particulières ne doivent non plus se produire que de concert avec ce chef. De même que, par la vertu toute-puissante du Sauveur, ce qui avait été séparé redevenait un; de même il y avait dans l'arianisme, qui niait la divinité du Sauveur, un germe de séparation, d'indépendance, de des-

truction, ainsi que le démontre toute son histoire. Comme donc l'Eglise catholique combattait l'arianisme, il était dans la nature des choses que, par une inspiration secrète, elle en combattît aussi la tendance séparatiste, et qu'avec le centre et le chef invisible de l'Eglise, elle en relevât aussi le centre et le chef visible. Dans la défense d'Athanase, le représentant de l'Eglise catholique combattant pour la divinité du Sauveur, ce fut donc le chef de l'Eglise visible qui fixa les regards. Tout se tient. Ceux qui défendaient la dignité du chef invisible s'attachèrent au chef de l'Eglise visible qui les défendit à son tour; de cette manière, ils furent rendus à leurs églises, afin de pouvoir défendre le chef invisible avec un nouveau courage. De là, au commencement de la lettre des Pères de Sardique, cette mystérieuse comparaison, où le Pape, quoique absent, est sensé parler par eux, comme le Christ, quoique invisible, parlait par le docteur des nations.

La même chose se manifeste encore dans les Canons du Concile. Persécutés par les ariens, les Evêques catholiques avaient eu recours au Pape, comme à leur supérieur et au conservateur des Canons. Ne pouvant nier cette supériorité, les ariens cherchaient à la tourner en ridicule et à entraver le droit d'appel au Pape. De là certains Canons de leur conciliabule d'Antioche. Le Concile de Sardique, au contraire, reconnaît formellement et explique ce droit d'appel dans les Canons qui suivent, et qui ont été insérés textuellement par Photius dans son *Synagma* ou classification méthodique des Canons<sup>1</sup>.

Le texte grec, qui est l'original, et qui nous a été conservé par Photius même, donne ce sens : « Que si l'Evêque de Rome croit connaître suffisamment l'affaire et pouvoir porter la sentence sur l'Evêque appelant, il fera ce qu'il jugera à propos dans sa sagesse<sup>2</sup>. » Ce texte authentique complète les différentes

<sup>1</sup> Mai, *Spicilegium romanum*, t. VII. *Synagma Photii*, tit. I, c. v, p. 26 et 27; tit. IX, c. v et vi, p. 250 et 254.

<sup>2</sup> Εἰ δὲ ἐξαρχῆν νομίζοι πρὸς τὴν τοῦ πράγματος ἐπιγνώσιν καὶ ἀπόφασιν τοῦ ἐπισκόπου, ποιήσει ὅπερ ἂν τῇ ἐμπρονεστάτῃ αὐτοῦ βουλῇ ἔχειν δόξη.

Littéralement : « Si autem sufficere putaverit ad rei cognitionem, et epi-

formes judiciaires proposées dans le cas d'appel au Pape de la part de l'Evêque condamné : 1° Les Evêques écriront au Pontife romain. 2° Si le Pape croit connaître suffisamment l'affaire et pouvoir porter la sentence sur l'Evêque appelant, il fera ce qu'il jugera à propos dans sa sagesse. C'est-à-dire que le Pape peut juger par lui-même et sans faire reviser sur les lieux. Ce droit du Pape était tellement regardé comme certain, l'usage que venait d'en faire Jules 1<sup>er</sup> était tellement présent à l'esprit des Pères de Sardique, qu'ils ne songent même pas à l'exposer avec développement, et ils s'étendent uniquement sur les formes à suivre lorsque le Pape voudra faire recommencer le jugement sur les lieux. C'est pour ce cas que sont établies les mesures suivantes : 3° il daignera écrire aux Evêques voisins de la province ; 4° ces Evêques examineront de nouveau et prononceront ; 5° si le condamné en appelle encore de cette seconde sentence, on ne pourra pas lui donner un successeur, mais il faudra attendre que le Pape ait porté la sentence définitive.

Voilà comme, en 347, le Concile de Sardique reconnaissait et expliquait le droit d'appellation au Pape. Il ne l'établissait pas, car nous le voyons en usage dès les premiers siècles, et il est d'ailleurs une conséquence nécessaire de la primauté de juridiction accordée par Jésus-Christ à saint Pierre et à ses successeurs. Le Concile ne fait que le développer contre les efforts des ariens pour l'obscurcir. Dans ce qu'il en dit, on voit que dès lors le Pape envoyait ce qu'on a appelé depuis des Légats *a latere*. Le texte grec du cinquième Canon se sert même de cette dénomination-là.

Comme le Concile de Sardique ne fut qu'une suite et un complément de celui de Nicée, qu'il ne voulut point d'autre symbole, qu'il ne fit que développer quelques-unes de ses

*copi sententiam, faciet, quod prudentissimo ejus concilio recte habere videtur.* » La version suivante de Denys le Petit change complètement le texte : *Si vere crediderit episcopos sufficere, ut negotio terminum imponant, faciet quod sapientissimo concilio suo judicaverit.* » Mansi, t. III, col. 10, can. 4. — col. 25, can. 7. — *Mal. Spicil. rom.*, t. VII, p. 27, tit. I, *De fide orth.*, c. v.

<sup>1</sup> Bouix, *Du Concile provincial*, p. 316 et 317.

règles de discipline, ses Canons ont été cités quelquefois sous le nom de Canons de Nicée.

Cependant plusieurs motifs divers ramenèrent l'empereur Constance à des sentiments de justice. Il défendit de persécuter les catholiques. Il écrivit même jusqu'à trois lettres à saint Athanase, et lui fit écrire, pour l'inviter à venir le voir. Saint Athanase quitta alors Aquilée, où il séjournait après le Concile de Sardique, et vint à Rome faire ses adieux au Pape Jules, et lui montrer les lettres de Constance. L'Église romaine en eut une joie incroyable ; car elle regardait l'empereur d'Orient comme revenu à la vraie foi, puisqu'il rappelait Athanase. Saint Jules écrivit aux catholiques d'Alexandrie une lettre, où il les félicite de leur constance dans la foi, de leur attachement pour Athanase, et de la joie qu'ils auront de le revoir. « Pour moi, conclut-il, ce m'est un délice, quand je me représente en esprit le retour de mon frère, la joie de chacun de vous, la piété du peuple allant à sa rencontre, l'allégresse de ceux qui accourent de toutes parts : quel jour ce sera pour vous ! Le passé sera fini : ce retour tant désiré unira tout le monde dans la même jubilation. La part que nous prenons d'avance à cette joie est d'autant plus grande, que Dieu nous a fait la grâce de connaître un si grand homme. » Le Pape finit par des prières pour leur attirer les grâces qu'ils méritent.

Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est qu'Ursace et Valens, qui, après la mort d'Eusèbe de Nicomédie, étaient les plus violents ennemis d'Athanase, allèrent à Rome et présentèrent au Pape saint Jules une rétractation formelle et complète.

Ce grand Pape mourut le 12 avril 352, après avoir tenu le Saint-Siège quinze ans, deux mois et six jours.

(ROHRBACHER.)

Saint Jules fut enterré sur la voie *Aurelia* dans le cimetière de Saint-Calépode, d'où il fut transporté par Innocent II dans l'église de Sainte-Marie au *Transtévère*.

## SAINT SABAS LE GOTH,

MARTYR.

Les Goths étaient originaires de la Gothie en Suède. Ils passèrent d'abord dans la Poméranie et s'y établirent, au rapport de Tacite ; ils s'avancèrent ensuite vers les Palus-Méotides, où Caracalla les défit en 215. Cela ne les empêcha pas de s'étendre le long du Danube, ainsi que dans la Thrace et la Grèce. Après de fréquentes incursions sur les terres des Romains, ils renversèrent l'empire d'occident, et élevèrent sur ses ruines les royaumes des Ostrogoths ou Goths orientaux, et des Visigoths ou Goths occidentaux. Les premiers étaient maîtres de l'Italie, et les seconds de la partie méridionale de la France et de l'Espagne.

Les Goths reçurent les premiers rayons de la lumière évangélique vers le règne de Valérien : ils en furent redevables à quelques prêtres, et à d'autres chrétiens qu'ils avaient faits prisonniers dans la Galatie et la Cappadoce, et qu'ils avaient emmenés avec eux. Les guérisons qu'ils virent opérer sur leurs malades par ces missionnaires, fixèrent leur attention sur la nouvelle doctrine qu'on leur prêchait, et il y en eut plusieurs d'entr'eux qui demandèrent le Baptême.

En l'an 370, Athanaric leur roi voyant augmenter chaque jour le nombre des fidèles, alluma le feu d'une violente persécution contre ceux de ses sujets qui faisaient profession du christianisme. L'expérience lui apprit que les vrais fidèles sont supérieurs à la crainte des tourments, et que rien n'est capable d'arracher la foi de leurs cœurs. On ne sait ni le nombre, ni le nom de la plupart des Goths qui furent martyrisés en cette occasion. Les Grecs en honorent cinquante-un dans leur ménologe. Les plus célèbres de ces généreux soldats de Jésus-Christ, sont saint Nicétas et saint Sabas.

Nicétas est honoré le 13 septembre et Sabas le 12 avril.

Les actes du martyre de ce dernier nous ont été conservés dans une lettre adressée à l'Eglise de Cappadoce par l'Eglise des Goths.

L'Eglise des Goths à l'Eglise de Cappadoce, et à tous les Chrétiens de l'Eglise catholique, la miséricorde, la paix et la charité de Dieu le Père, et de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette parole de saint Pierre est très-véritable<sup>1</sup> : De quelque nation que soit un homme, s'il craint Dieu, et s'il aime la justice, il est agréable à Dieu. Cette parole, dis-je, a été accomplie en la personne de saint Sabas, illustre par sa vertu, plus illustre par son martyre. Car étant Goth de nation, né dans une terre barbare, élevé et nourri au milieu d'une nation perverse, il sut toujours se former sur les plus grands Saints ; et il cultiva avec tant de soin et d'application toutes les vertus, qu'il brillait parmi ses compatriotes comme une étoile dans une nuit obscure. Il avait embrassé la religion chrétienne dès sa première jeunesse, et il conçut pour la piété une estime si sincère, qu'il s'étudia toute sa vie à l'acquérir dans toute sa perfection, se formant, autant qu'il pouvait, sur Jésus-Christ même, qu'il se proposa toujours pour modèle. Et parce que toutes choses réussissent par un effet de la bonté de Dieu, à l'avantage de ceux qui l'aiment, Sabas après avoir combattu contre les puissances de l'enfer, et contre les maux de la vie, victorieux des uns et des autres, mérita de remporter le prix dû à sa valeur et à sa persévérance. Ce serait donc en quelque sorte vouloir dérober à Dieu sa propre gloire, que de supprimer celle de son serviteur ; et envier aux siècles à venir un grand sujet d'édification, que d'ensevelir dans le silence la mémoire de Sabas et de ses vertus. C'est ce qui nous a engagés à mettre par écrit celles qui ont le plus éclaté durant sa vie, et qui ont le plus contribué à rendre sa mort glorieuse.

Sa foi fut pure sans aucun mélange d'erreur : son obéissance fut prompte sans précipitation, sa douceur fut humble sans bassesse. Il avait une éloquence naturelle, que l'art n'avait ni cultivée ni polie ; son discours avait de la force, quoique

<sup>1</sup> Act. 10. 35.

négligé et sans affectation : sa science n'avait pas moins de profondeur que d'étendue. Affable à tout le monde, mais avec dignité, véritable, intrépide, et sans ménagements pour les ennemis de sa religion : modeste, parlant peu, d'une humeur paisible, mais vif pour tout ce qui regardait les intérêts de Dieu ; se plaisant à chanter ses louanges dans l'église, prenant soin d'y maintenir l'ordre, et procurant de tout son pouvoir la propreté des ornements, et la décoration des autels. Sans attache aux biens de la fortune, sobre, chaste, évitant d'avoir aucun entretien avec des femmes, persuadé que tout commerce avec le sexe, quelque innocent qu'il paraisse, peut avoir des suites très-dangereuses. Passant les jours et les nuits dans la prière, et toute sa vie dans les exercices continuels d'une pénitence sérieuse ; fuyant la vaine gloire, portant tout le monde à l'amour de la vertu par ses paroles et par ses exemples ; s'acquittant avec une grande fidélité des devoirs de son état ; enfin joignant à tant de vertus un désir ardent de glorifier Jésus-Christ, l'ayant confessé généreusement par trois fois, et ayant scellé par son sang la troisième confession<sup>1</sup>.

Les principaux d'entre les Goths, et leurs magistrats étaient payens : ils entreprirent de détruire la religion chrétienne dans la Gothie. La persécution commença par obliger les fidèles à manger des viandes offertes aux idoles. Quelques Gentils, qui avaient des parents chrétiens, les voulant sauver, leur faisaient présenter par les ministres des faux dieux qu'ils avaient gagnés, des viandes communes, et qui n'avaient point été immolées. Sabas ayant appris la chose, non-seulement refusa de toucher aux viandes offertes, mais paraissant en public, il protesta hautement, que si quelque Chrétien mangeait de ces viandes supposées, il n'était plus chrétien. Et il empêcha par ce moyen, plusieurs Chrétiens de donner imprudemment dans les pièges du démon. Cela ne plut pas à ceux qui avaient

<sup>1</sup> Les Grecs modernes le font soldat, quoique ces actes n'en disent rien ; mais ils le confondent avec un autre Sabas, aussi Goth de nation, qui en effet était officier dans l'armée d'Aurélien, et qui fut martyrisé sous lui avec soixante-dix autres à Rome le 24 d'avril.

inventé cette tromperie qu'ils croyaient innocente, ils trouvaient Sabas trop sévère et trop scrupuleux, ils le chassèrent du bourg où il demeurait ; mais quelque temps après, ils le rappelèrent.

La persécution ayant recommencé, et un commissaire du roi étant venu au bourg de Sabas pour y faire une perquisition des Chrétiens, quelques habitants offrirent de jurer sur les victimes, que dans tout le bourg il n'y avait pas un seul Chrétien. Mais Sabas se montrant une seconde fois, et s'approchant de ceux qui voulaient faire ce serment : « Que personne, dit-il, ne jure pour moi, car je suis chrétien. » Le commissaire d'Athanaric ne laissa pas d'ordonner que le serment serait fait. Sur quoi les principaux habitants ayant fait cacher leurs parents qui faisaient profession du Christianisme, jurèrent que dans tout le bourg il n'y avait qu'un seul Chrétien. Le commissaire ordonna que ce Chrétien comparût : Sabas se présenta hardiment. Le commissaire demanda à ceux qui l'environnaient, ce que cet homme pouvait avoir de bien ; on lui répondit, qu'il ne possédait autre chose que l'habit qu'il portait : ce qu'entendant le commissaire, il ne fit pas grand cas de lui, disant qu'un homme de cette sorte était sans conséquence, et qu'il ne pouvait nuire. Il le laissa aller sans lui dire autre chose.

La persécution s'étant rallumée pour la troisième fois vers la fête de Pâques, Sabas songea comment et en quel lieu il pourrait célébrer ce saint jour. Il lui vint en pensée d'aller trouver un prêtre de sa connaissance, nommé Guttica, qui demeurait dans une autre ville. Mais s'étant mis en chemin, il rencontra un homme d'une taille extraordinaire, et d'un aspect vénérable, qui l'arrêta, et lui dit : « Retournez d'où vous êtes parti, et célébrez la fête avec le prêtre Sansale. Sabas répondit : Le prêtre dont vous parlez n'est pas au bourg, où il demeure ordinairement. »

Il est vrai que Sansale en était sorti, et s'était réfugié dans la Romanie pour s'y mettre à couvert de la persécution ; mais il y était retourné depuis à cause de la fête de Pâques ; et c'est



ce que Sabas ignorait. Ainsi sans vouloir déférer à l'avis de cet inconnu, il se mettait en devoir de poursuivre son chemin, lorsque tout à coup il tomba une si grande quantité de neige du côté où il voulait aller, quoique l'air n'y eût aucune disposition, et la terre en fut couverte à une telle hauteur, qu'il fut impossible à Sabas de passer outre. Ce prodige lui ouvrit les yeux, et il lui fit connaître que la volonté de Dieu était qu'il retournât chez lui, et qu'il y fit la Pâques avec le prêtre Sansale. Il retourna en même temps sur ses pas, en rendant grâces à Dieu. Et étant venu plein de joie trouver Sansale, il lui raconta, et à plusieurs autres fidèles, ce qui lui venait d'arriver.

Ils célébrèrent tous ensemble la grande fête de Pâques. Mais trois jours après la fête, Atharide, fils de Rotheste, qui avait en ces quartiers-là une petite souveraineté, entra à l'improviste avec une troupe de brigands, dans le bourg où demeurait saint Sabas. Ils allèrent d'abord au logis du prêtre Sansale, ils le surprirent comme il dormait sans se douter de rien, et l'ayant lié, ils le jetèrent dans un chariot. A l'égard de Sabas, l'ayant arraché de son lit, ils le traînèrent tout nu parmi des épines, où ils avaient mis le feu, le frappant sans cesse, et lui meurtrissant tout le corps à coup de fouet et de bâton, tant était grande la rage dont ces hommes impitoyables étaient animés contre les serviteurs de Dieu. Mais, elle exerça la foi et la patience de Sabas d'une manière extraordinaire : car le jour ayant paru, et le Saint voulant glorifier Dieu, parla de cette sorte à ses persécuteurs : « Ne m'avez-vous pas fait marcher les pieds nus par des lieux tout couverts de ronces, et tout semés d'épines ? voyez si mes pieds ont la moindre égratignure : venez, touchez mon corps, y trouvez-vous une seule contusion, après tous les coups que vous m'avez donnés ? » Eux, n'apercevant, en effet sur sa chair, aucune marque de leur cruauté, bien loin d'être touchés d'un miracle si évident, ils n'en furent que plus envenimés contre notre Saint. Ils lui mirent sur les épaules un des essieux du chariot ; ils y attachèrent ses deux mains : ils prirent ensuite l'autre essieu, où

ils lui lièrent les pieds, les écartant avec violence, et les tirant de toute leur force pour les faire aller jusqu'aux extrémités de l'essieu. En cet état ils le poussèrent rudement, et le renversèrent sur la place, où ils le tourmentèrent une partie de la nuit. Mais ses bourreaux s'étant endormis, une femme survint, qui le détacha ; il ne songea point à se sauver, mais restant au même lieu, il aidait à cette femme à préparer le déjeuner pour quelques domestiques.

Le cruel Atharide s'étant réveillé au point du jour, lui fit lier les mains derrière le dos, et le suspendre ainsi à une poutre du logis. Il n'y eut pas été longtemps que des gens d'Atharide arrivèrent, ils portaient des viandes qui avaient été immolées aux idoles. « Voici, dirent-ils à saint Sabas et au prêtre, ce que le grand Atharide vous envoie, afin que vous en mangiez, et que par-là vous mettiez votre vie à couvert. Le prêtre répondit : Nous ne mangerons point de ces viandes : cela ne nous est pas permis. Vous pouvez donc dire à Atharide, qu'il peut nous faire attacher à une croix, ou nous faire mourir par tel autre genre de supplice qu'il voudra. Le Bienheureux Sabas ajouta : Qui est celui qui nous envoie ces viandes ? Ces hommes répondirent : C'est le seigneur Atharide. — Il n'y a que Dieu, répliqua Sabas, qui doit être appelé proprement Seigneur ; car il l'est du ciel et de la terre. A l'égard de ces viandes que vous nous présentez, elles sont impures et profanes comme celui qui nous les envoie. »

Ce discours de Sabas mit si fort en colère un des esclaves d'Atharide, qu'il lui porta en même temps la pointe de son javelot dans le corps. Tous ceux, qui étaient là, crurent que le coup avait percé de part en part ; mais le Saint, surmontant par sa vertu la douleur que lui devait causer sa blessure, s'adressant à celui qui la lui avait faite : « Vous avez cru, lui dit-il, m'avoir tué, je vous assure que je n'ai pas senti plus de mal, que si vous m'aviez jeté un flocon de laine contre la poitrine. » Et il y a de l'apparence qu'il n'exagérait pas, puisqu'en effet il ne s'écria point lorsqu'il fut frappé : et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'il ne parut point que son

corps eût été entamé en aucun endroit, le javelot, quoique lancé avec raideur, ne lui ayant pas même effleuré la peau.

Atharide apprit ce miracle sans en être touché ; il résolut, au contraire, de se défaire du Saint sans différer davantage. Il renvoya le prêtre Sansale, et fit conduire Sabas sur le bord du fleuve Musée<sup>1</sup>, pour y être jeté. Le Martyr ne voyant point Sansale, et se souvenant du précepte du Seigneur, qui veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, demanda aux soldats où était le prêtre. Et quel péché a-t-il commis, ajouta-t-il, pour ne pas mourir avec moi ? Ils lui répondirent : Ce n'est pas là votre affaire. Alors il s'écria dans un saint transport : Soyez béni, Seigneur, et que le nom de votre fils Jésus-Christ soit béni aussi dans tous les siècles. *Amen*. Vous permettez, ô mon Dieu, que l'infortuné Atharide se condamne lui-même à une mort éternelle, pendant qu'il me procure une vie qui ne finira jamais. C'est ainsi, Seigneur, qu'il vous plaît d'en user avec vos serviteurs.

Cependant les soldats qui le conduisaient se disaient l'un à l'autre : Férons-nous mourir cet homme ? il est innocent ; laissons-le aller : Atharide n'en saura rien. Mais le Bienheureux Sabas leur dit : A quoi sert tout ce badinage ? Faites ce qui vous est ordonné. Vous ne voyez pas ce que je vois. Voilà ceux qui doivent recevoir mon âme, et la conduire au séjour de la gloire, qui n'attendent pour cela que le moment qu'elle sortira de mon corps. Les soldats le prirent donc, et le précipitèrent dans le fleuve. Lorsqu'il fut au fond, ils lui enfoncèrent dans l'estomac l'essieu qu'ils lui avaient attaché au cou. Ainsi mourant par l'eau et par le bois, il exprima par ce double genre de supplice, le véritable symbole du salut des hommes<sup>2</sup>. Il n'était âgé que de 38 ans. Son martyre arriva le cinquième jour de la première semaine après Pâques, et le jour de devant

<sup>1</sup> Fleuve de Valachie, nommé aujourd'hui Mussovo, qui après avoir arrosé les environs de Turgoviséque, séjour ordinaire du Vaivode, se jette dans le Danube, au-dessous de Rebnik.

<sup>2</sup> La croix et l'eau du Baptême.

les Ides d'avril<sup>1</sup>, sous l'empire de Valentinien et de Valens, et le consulat de Modeste et d'Arinthée.

On retira le corps de l'eau, et on le laissa sur le rivage sans sépulture, mais sans que les bêtes osassent toutefois en approcher, les frères le gardant nuit et jour, jusqu'à ce que l'illustre Junius Soranus, duc de Scythie, et grand serviteur de Dieu, l'eût fait enlever par des personnes fidèles qu'il envoya exprès sur les lieux pour le lui apporter dans la Romanie. Depuis voulant gratifier son pays d'un don si précieux, il l'envoya à l'Eglise de Cappadoce, du consentement de celle de la Romanie, et par une disposition particulière de la Providence de Dieu, qui répand ses grâces et ses bienfaits sur ceux qui le craignent, et qui espèrent en lui. — Ne manquez donc pas, nos très chers frères, de lui offrir le divin Sacrifice le jour que le saint Martyr a été couronné ; faites-le savoir aux autres fidèles, afin que tous ceux qui composent l'Eglise catholique et apostolique, se réjouissent saintement au Seigneur, unissant leurs voix pour le louer et le bénir. Saluez de notre part tous les Saints. Ceux qui souffrent avec nous pour la Foi vous saluent. Gloire, honneur, puissance, majesté, soient à Celui qui par sa bonté et le secours de sa grâce, peut nous couronner dans le Ciel, où il règne avec son Fils unique et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

## SAINT VICTOR DE BRAGA,

MARTYR.

Ce jeune Saint portugais, n'étant encore que catéchumène, donna sa vie pour Jésus-Christ, en l'an 306. Sa famille habitait Braga. On l'arrêta dès qu'on sut qu'il était chrétien, et comme il refusait d'adorer les idoles, on chercha à l'ébranler par diverses tortures. Mais il demeura ferme et les bourreaux lui coupèrent la tête. Il est honoré le 12 avril.

<sup>1</sup> Le 12.

## SAINT ZÉNON,

ÉVÊQUE DE VÉRONE, MARTYR<sup>1</sup>.

Ce Saint a le titre de martyr dans saint Grégoire le Grand<sup>2</sup>, et dans plusieurs Martyrologistes ; mais il n'a été honoré que comme confesseur à Vérone jusqu'au temps de Louis Lippoman, qui devint évêque de cette ville en 1548<sup>3</sup>. Nous avons encore une lettre de saint Ambroise, d'où l'on peut conclure qu'il ne périt point par l'épée. C'est la lettre à Syagrius, successeur de Zénon sur le Siège de Vérone. Il y est parlé des vertus éminentes et de la bienheureuse mort du Saint ; mais il n'y a rien qui porte à croire qu'il ait été martyrisé. Ayant vécu sous les règnes de Constance, de Julien et de Valens, il aura sans doute été enveloppé dans les persécutions que ces princes excitèrent contre l'Eglise, et ses souffrances lui auront fait donner le titre de martyr qu'il a dans quelques calendriers.

Zénon était africain de naissance<sup>4</sup>. Il fut élevé sur le Siège épiscopal de Vérone en 362, sous le règne de Julien. On

<sup>1</sup> Tiré de sa vie, composée d'après ses écrits et d'autres monuments authentiques, par les deux frères Ballerini, savants prêtres de Vérone, *in diss.* 3, *in op.* S. Zénon. p. 109. Voyez aussi le marquis Scipion Maffei, *Historiæ diplomaticæ monumenta*, p. 329, et *Veronæ illustratæ*, part, 2 ; l'Histoire de la translation des reliques de saint Zénon, par un moine anonyme, et la *Serie chronologica dei Vescovi di Verona*, par Biancolini. A Vérone, 1761, in 4<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> *Dial.* l. 3, c. 19.

<sup>3</sup> Ceci a donné lieu à quelques auteurs de distinguer deux saints Zénon, évêques de Vérone, dont le premier fut martyrisé vers le règne de Gallien. Ils placent le second dans le quatrième siècle, et en font un Père de l'Eglise : mais Onuphrius, auteur d'une bonne histoire des Evêques de Vérone, ne parle que d'un Zénon, auquel Syagrius succéda dans le quatrième siècle. Il a été suivi par les Ballerini et par les plus judicieux critiques.

<sup>4</sup> Le marquis Scipion Maffei, et quelques autres auteurs ont prétendu qu'il était grec ; mais les Ballerini ont montré qu'il était latin, ou du moins qu'il avait été élevé parmi les Latins, et même qu'il était africain de naissance. Ils tirent leur principale preuve de la tournure de son esprit, ainsi que de la manière aisée, vive et concise avec laquelle il exprime ses pensées ; ils confirment encore leur sentiment par son panégyrique sur saint Arcade, martyrisé en Mauritanie. On ne peut douter d'ailleurs que le nom de Zénon ne fût en usage chez les Africains.

voit par plusieurs de ces sermons, qu'il baptisait chaque année un grand nombre d'idolâtres, et qu'il combattait les ariens avec autant de zèle que de succès. L'arianisme avait jeté de profondes racines en Italie par la protection de l'empereur Constance, ainsi que par les artifices d'Ursace, de Valens, et surtout d'Auxence, évêque intrus de Milan<sup>1</sup>. Saint Zénon s'opposa aussi avec beaucoup de force aux erreurs des pélagiens. Enfin il vint à bout de purger presque tout son diocèse des impiétés de l'hérésie et des superstitions du paganisme. Son troupeau étant considérablement augmenté, il entreprit de bâtir une grande église. Il fut aidé dans cette bonne œuvre par des personnes riches de Vérone, qui, sans avoir été sollicitées, lui fournirent des fonds abondants<sup>2</sup>. On éleva une croix dans cette église, afin qu'elle en fût comme le rempart<sup>3</sup>.

Parmi les vertus que le saint Pasteur inspirait à son peuple par ses exemples plus encore que par ses discours, il n'y en avait point qu'il recommandât plus fortement que la charité envers les pauvres ; aussi l'on vit ses diocésains porter cette vertu si loin, que leurs maisons étaient toujours ouvertes aux étrangers. Ils prévenaient les malheureux, et leur épargnaient jusqu'à la honte de demander<sup>4</sup>. Le Saint crut devoir les féliciter de leurs libéralités. « En donnant votre argent aux pauvres, leur disait-il, vous amassez de gros intérêts dans le ciel. Vous tirez un profit très-considérable de vos trésors, sans exciter l'envie. Quoi de plus riche qu'un homme dont Dieu lui-même veut être le débiteur ? »

Les Goths ayant battu les Romains à Andrinople en 378, firent un très-grand nombre de prisonniers dans la Thrace et l'Illyrie<sup>5</sup>. Les habitants de Vérone donnèrent en cette occasion de nouvelles preuves de leur charité ; leurs aumônes procurèrent la liberté à plusieurs captifs. Ils en délivrèrent d'au-

<sup>1</sup> Auxence occupa le Siège de Milan durant l'espace de vingt ans, c'est-à-dire jusqu'en 374.

<sup>2</sup> Saint Zénon, *l. 1, tr. 14, p. 403.* — <sup>3</sup> *Ibid. pag. 466.* — <sup>4</sup> *L. 1, tr. pag. 56.*

<sup>5</sup> La bataille d'Andrinople fut très-sanglante, et les Romains n'avaient jamais été si maltraités depuis la journée de Cannes. Voyez Ammien-Marcellin, Zozime, *l. 4, c. 31*, et saint Ambroise, *de Offic. l. 2, c. 15 et 28.*

tres, par le même moyen, des travaux pénibles auxquels ils avaient été condamnés, et de la mort cruelle qui les menaçait.

Autant saint Zénon était charitable pour les pauvres, autant il était dur à lui-même. Il se refusait tout ce qui n'était pas indispensablement nécessaire aux besoins de la nature. Il s'appliquait à former des clercs pour le service des autels ; il s'associait des prêtres, auxquels on donnait à Pâques une rétribution proportionnée à leurs besoins, et aux fonctions qu'ils exerçaient<sup>1</sup>. C'était aussi à Pâques qu'il faisait les ordinations<sup>2</sup>, et qu'il réconciliait solennellement les pénitents.

Nous apprenons de saint Ambroise<sup>3</sup> qu'il y avait à Vérone des vierges qui portaient le voile, qui s'étaient consacrées à Dieu par le ministère de saint Zénon. Les unes vivaient dans leurs maisons, et les autres dans un monastère dont le Saint avait la direction. Il paraît que ce monastère existait avant que saint Ambroise en eût fondé aucun à Milan.

On abusait depuis longtemps des agapes ou repas de charité qui se faisaient aux fêtes des Martyrs ; ils n'étaient plus pour un grand nombre de Chrétiens qu'une occasion de vanité et d'intempérance. Saint Zénon combattit ce désordre avec son zèle et son éloquence ordinaires<sup>4</sup>, et l'on ne peut douter qu'il

<sup>1</sup> Saint Zénon, *l. 2, tr. 50, de Pascha*, 6, p. 261.

<sup>2</sup> Voyez saint Zénon *loco sup. cit.* Pâques ne se trouve point dans l'énumération des temps marqués pour conférer les Ordres sacrés, laquelle a été faite par le Pape Gélase, *ep. 9 ad episc. per Bruttios et Lucaniam*, c. 11. par le Pape Zacharie dans le Concile tenu à Rome en 743, c. 2. etc. Quelques auteurs ont conclu de là avec le P. Quesnel, *in Op. S. Leon. diss. 3. n. 5, et not. in ep. 11*, et avec le P. Mabillon, *Mus. Ital. t. II, p. 104*, qu'anciennement Pâques n'était point un des temps marqués pour la collation des saints Ordres. Il est au moins certain par le témoignage de saint Zénon *l. 2, tr. 49 de Pascha*, 5, p. 262, qu'on ordonnait à Pâques à Vérone, et selon toutes les apparences dans plusieurs autres églises. Quant à la réconciliation des pénitents, elle se faisait le Jeudi-Saint, suivant les sacramentaires de Gélase, etc. Elle ne se faisait pourtant que le Vendredi-Saint à Milan, comme on le voit par une lettre de saint Ambroise, *ep. 20 ad Marcellin.*, n. 26. Cette coutume passa depuis en Espagne, ainsi que dans quelque églises de France. voyez le P. Martène, *l. II, de Antiq. Eccles. Rit. liv. 1, c. 6, a. 5*.

<sup>3</sup> *Ep. 5. ad Syagr.* — <sup>4</sup> *L. 13, tr. 1, p. 115. Vid. Annot. 18, ibid. et S. Am-*

ne soit un des Evêques d'Italie loués par saint Augustin<sup>1</sup> pour avoir banni de leurs diocèses la source de tant d'abus. Il corrigea avec le même succès ceux qui, par leurs larmes, troublaient les prières et les sacrifices que les prêtres offraient à Dieu pour les morts<sup>2</sup>. Enfin, après avoir conduit son diocèse avec autant de vigueur que de prudence, Zénon alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. La patience, l'humilité, et une sollicitude vraiment pastorale, furent les vertus qui brillèrent le plus dans sa personne. Il fallait qu'il les possédât dans un degré bien éminent, pour en parler avec autant de feu et d'énergie qu'il l'a fait dans ses discours.

Voici comment il termine son sermon sur la patience, « O » patience, ô reine de toutes choses, que je voudrais bien être » en état de vous célébrer, mais plus par ma conduite que par » mes paroles!.... Vous êtes l'appui des vierges, le port des » veuves, le guide des époux, le lien des amis, la consolation, » la joie, et souvent la liberté des esclaves. C'est par vous que » les pauvres trouvent le vrai bonheur dans leur état, c'est » par vous que les Prophètes se sont perfectionnés dans la » vertu, et que les Apôtres ont été unis à Jésus-Christ. Vous » êtes la couronne et la mère des Martyrs, le boulevard de la » foi, le fruit de l'espérance, l'amie de la charité... Heureux, » mille fois heureux celui qui vous possède toujours dans » son âme! »

Il parle ainsi de la charité, dans son sermon sur cette divine vertu : « O charité, que vous êtes tendre, que vous êtes » puissante ! On n'a rien quand on ne vous possède pas. Vous » avez pu changer Dieu en homme. Vous avez vaincu la mort, » en apprenant à Dieu à mourir.... »

Saint Zénon mourut en 380, le 12 avril, jour auquel il est nommé dans le Martyrologe romain. On célèbre à Vérone deux autres fêtes en son honneur, l'une le 21 mai, et l'autre le 6 décembre. La première a pour objet la translation de ses reliques,

bros. *l. de Elia et jejuno*, c. 17, n. 62. — <sup>1</sup> *Ep.* 22, 29 et *Confes.* *l.* 6, c. 2.

<sup>2</sup> *Solemnia ipsa divina quibus à sacerdotibus Dei quiescentes commendari con-severant, profanis aliquoties ululatus rumpit.* S. Zen 1, 1, tr. 16, p. 126.



et la seconde son ordination, ainsi que la dédicace de sa nouvelle église, qui se fit sous Pépin, roi d'Italie. La première église qui porta le nom du Saint fut bâtie sur son tombeau, et sur les bords de l'Adige, hors les murs de Vérone. Il s'y opéra, en 589, un miracle éclatant que saint Grégoire rapporte de la manière suivante ; il l'avait appris du patrice Jean, qui en avait été témoin oculaire avec le roi Autharis et le comte Pro-nulphe.

Dans le temps que le Tibre débordé couvrait de ses eaux un quartier considérable de Rome, une grande partie de la ville de Vérone fut submergée par une inondation de l'Adige, qui se précipite du haut des montagnes. Le peuple courut en foule à l'église de Saint-Zénon : les eaux parurent en respecter les portes ; elles s'élevèrent à la hauteur des fenêtres sans entrer dans l'église : elles restèrent suspendues comme celles du Jourdain lors du passage des Israélites. Le peuple resta vingt-quatre heures en prières, après quoi le fleuve rentra dans son lit.

Ce miracle, dont les habitants de Vérone furent témoins oculaires, joint à plusieurs autres qui s'opérèrent dans la suite, augmenta de beaucoup la dévotion qu'on avait déjà pour le Saint. Rotalde, un de ses successeurs, transporta ses reliques, en 865, dans la nouvelle église bâtie sous son invocation.

### SAINT CONSTANTIN,

ÉVÊQUE DE GAP.

Beaucoup d'hagiographes ont fait de ce Saint le premier et d'autres le second Evêque de Gap. Mais il siégeait en 439 ; et il a souscrit la lettre que les Evêques de France, au Concile d'Orange, adressèrent au saint Pape Léon le Grand ; et il paraît même qu'il avait été précédé sur le Siège de Gap par plusieurs autres Evêques dont on a perdu les noms.

Il est toujours très-vénéré dans son diocèse, où ceux qui l'invoquaient dans leurs besoins éprouvent la puissance de sa protection.

On ne sait pas l'année de sa mort ; mais on l'honore le 12 avril.

## SAINT FLORENTIN,

DIT LE BON ABBÉ.

Saint Aurélien, évêque d'Arles, qui siégeait avec honneur au sixième siècle, avait, par ses mérites, acquis les bonnes grâces du roi Childebert. Aidé par ce prince, il fonda dans sa ville deux monastères, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Il donna pour abbesse aux vierges chrétiennes, une sainte Religieuse dont on ne nous a pas conservé le nom ; et il donna aux hommes saint Florentin, qu'à cause de sa douceur et de ses autres vertus, on appelait Florentin le bon abbé. Il était déjà avancé en âge quand on lui confia la direction des Religieux. Pourtant il les gouverna cinq ans, béni de tous et regretté à sa mort, qui eut lieu le 12 avril de l'an 553.

Ses reliques conservées dans une châsse d'argent, furent transférées dans l'église de Sainte-Croix, puis dans celle de Saint-Pierre, et sur son tombeau en marbre blanc, on fit son épitaphe en vers acrostiches. C'est, dit-on, le premier exemple que fournisse l'antiquité, de ce genre de poésie.

SAINT ERKEMBODE<sup>1</sup>,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE ET ABBÉ DE SAINT-BERTIN.

A l'époque où le Vénérable Bertin terminait, dans son monastère de Sithiu, sa longue et sainte carrière, vivait près de lui saint Erkembode, qui devait un jour le remplacer dans sa charge, et même être élevé sur le Siège de Térouane. On ne connaît rien de bien certain touchant les premières années de sa vie, son origine et sa famille. Des auteurs croient qu'il était un des compagnons des Saints Lugle et Luglien, qu'il vint avec eux de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, qu'il fut, comme eux, saisi, dépouillé, frappé et laissé pour mort, dans le lieu alors appelé Scyrendal, près de Ferfay, dans le canton actuel de Norrent-Fontes. Ils assurent que ce Saint, étant revenu à lui après le départ des assassins, couvrit à la hâte avec des

<sup>1</sup> Boll. xii apr. — Gallia Christi., T. III, p. 487. — Légendaire de la Morinie, p. 91, etc.

broussailles les corps sanglants des deux Martyrs Irlandais, et alla aussitôt à Téroüane rendre compte à l'Évêque saint Bain de tout ce qui s'était passé. D'autres supposent au contraire que saint Erkembode était originaire de la Morinie, et que sa piété et son zèle pour le service de Dieu l'avaient porté à se faire en quelque sorte le guide et le compagnon des Saints Lugle et Luglien dans cette contrée.

Quoiqu'il en soit de ces premières années de saint Erkembode, et des questions qui s'y rattachent, les hagiographes sont unanimes à nous le représenter vivant dans le monastère de Sithiü, sous la conduite de saint Bertin, et travaillant, avec un zèle admirable, à marcher sur ses traces dans la pratique des vertus monastiques. Il y fit de si rapides progrès, que tous les suffrages des Frères se prononcèrent en sa faveur, quand il fut question de donner un successeur à ce saint Abbé, qui venait d'expirer sous ses yeux. Saint Erkembode gouverna donc cet important monastère après Erlefride et Rigobert, lesquels avaient été du vivant de saint Bertin, chargés de le remplacer dans les fonctions que son grand âge ne lui permettait plus de remplir entièrement.

Saint Erkembode exerça avec une admirable fidélité tous les devoirs que lui imposait sa nouvelle position. Il maintint l'exacte discipline qui avait fleuri jusqu'alors dans le monastère de Sithiü, il donna par ses exemples et ses discours le goût de la vertu et de la perfection, pourvut aux besoins de sa nombreuse communauté, et la défendit avec prudence et sagesse contre les entreprises des hommes violents, qui, à cette époque surtout, portaient souvent le trouble dans la paisible retraite des hommes de Dieu.

L'Évêque de Téroüane, Ravenger, successeur de saint Bain, étant mort dans ce temps, le clergé et le peuple élurent saint Erkembode pour le remplacer. Le Saint conserva néanmoins la direction de la communauté de Sithiü, dont tous les Religieux lui étaient unis par les liens de l'affection la plus touchante et la plus sincère.

La conduite du nouveau Pontife répondit aux vœux des

habitants de Téroüane, et à la confiance que l'on avait dans sa vertu et sa prudence. Il se montra constamment le père des pauvres et des malheureux, le consolateur de tous ceux qui étaient dans la souffrance, et un véritable ministre de Jésus-Christ. L'œuvre de saint Omer fut par lui continuée avec succès, et le pays des Morins se couvrit de plus en plus d'églises, où les peuples se réunissaient pour adorer Dieu, de monastères où beaucoup venaient se dévouer pour toujours à son service. Tout le temps de l'épiscopat de saint Erkembode fut consacré à cette œuvre sainte. Les fruits de salut qu'elle produisit se multiplièrent rapidement, et achevèrent de donner à cette terre autrefois inculte et sauvage, une physionomie toute chrétienne qu'elle a de tout temps fidèlement conservée. « Après donc que le bon et prudent serviteur de Dieu, Erkembode, eut bien géré durant sa vie l'argent de son seigneur, et qu'il eut travaillé avec persévérance dans la vigne où le céleste Père de famille l'avait conduit, le soir de sa vie approchant, il fut appelé par le Seigneur pour recevoir le dernier de la récompense suprême, et changer par un heureux commerce les biens terrestres pour les biens célestes, les choses périssables pour les éternelles. »

Erkembode mourut le 12 avril de l'année 742<sup>1</sup>, après avoir gouverné son diocèse l'espace de vingt-six ans. Son corps fut déposé par les soins du peuple dans l'église de Notre-Dame, à Saint-Omer, devant l'autel principal de la Sainte Mère de Dieu. De nombreux miracles s'opérèrent auprès de ce tombeau, et les pieuses libéralités des fidèles envers leur Patron se multiplièrent à tel point, qu'elles suffirent pour réparer cette église déjà ancienne, et même pour en bâtir une seconde.

« On voit encore aujourd'hui, rapporte le légendaire de la Morinie, la tombe de saint Erkembode, dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer. Elle est au fond de la croisée du côté de l'Évangile ou du nord, appuyée contre le chœur, élevée sur deux figures de lions. Elle a la forme d'un carré long, sans

<sup>1</sup> Le Cointe place cette mort en 740, Ferri de Locres en 734, les Bollandistes en 742.

ornements, grossièrement taillée dans un bloc énorme de grès, et recouverte d'une autre large pierre. »

« Cette tombe vénérée porte les marques évidentes de la pieuse dévotion de nos aïeux ; en plusieurs endroits, en effet, le grès, malgré sa dureté extrême, se trouve assez profondément usé, résultat du passage d'une longue suite de générations de fidèles qui venaient se frotter avec confiance contre cette pierre pour se délivrer de leurs maux corporels. »

Les reliques de ce saint Évêque, qui ont échappé aux persécutions de 1793, ajoute M. Parenty, chanoine d'Arras, continuèrent d'être honorées dans l'église de Notre-Dame. Monseigneur de la Tour-d'Auvergne-Lauraguay en a reconnu l'authenticité.

Saint Erkembode, dit en finissant son pieux biographe, a été agréable à Dieu ; il a été trouvé juste en sa présence. Le Seigneur l'a comblé de ses bénédictions, lui a conservé sa miséricorde, et lui a fait trouver grâce devant ses yeux. Aussi le Seigneur l'a exalté en présence des rois, et il lui a donné la couronne de gloire. Nous donc, à son exemple, pratiquons la justice, cherchons à plaire à Dieu, afin que nous méritions de recevoir de ses mains la miséricorde céleste. Et parce que nous sommes jetés au milieu des innombrables erreurs de la vie présente, et dans les pièges multipliés des tentations et des péchés, implorons humblement la miséricorde de Jésus-Christ, afin d'obtenir sa grâce, et qu'un jour, en présence de ce Roi suprême, nous méritions d'obtenir la couronne de la gloire éternelle. Que Jésus-Christ, le Roi des rois, le chef et la couronne de tous les Saints, daigne nous accorder cette faveur par les prières de saint Erkembode, son serviteur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Emprunté à l'abbé Destombes.

## SAINT ALFIÉRI,

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE CAVA, EN ITALIE.

Le Saint dont nous allons raconter les vertus, naquit vers l'an 970 dans la ville de Salerne, au royaume de Naples. Comme il se rendit aimable par la douceur de ses mœurs, et par la connaissance des lettres humaines, où il s'appliqua particulièrement, il fut mis auprès du prince, qui conçut beaucoup d'inclination pour lui, et se plut extrêmement à ses entretiens ; de sorte qu'il le distingua fort à sa cour, et lui fit rendre de grands honneurs.

En ce temps-là, les affaires de ce prince l'obligeant à envoyer une ambassade au roi de Germanie, le mérite d'Alfiéri le fit élire, et on le destina à régler encore dans les Gaules plusieurs affaires.

Ce choix ne parut pas tant néanmoins venir de la part des hommes, que de la divine Providence qui parut l'appeler à de plus grandes choses conformes à l'élévation de ses désirs, qui le faisaient vivre déjà dans le Ciel.

Lorsqu'il fut arrivé près de l'abbaye de Saint-Michel de Cluse, il tomba dans une grande maladie ; les progrès qu'elle fit le disposèrent à un autre voyage que celui d'Allemagne ; et ses maux étant devenus très-pressants, il en fut effrayé, et prit la résolution, s'il guérissait, de renoncer tout à fait au monde. L'Abbé de Cluny, saint Odilon, que ses vertus rendaient profondément respectable, était alors à ce monastère. Alfiéri le conjura, avec de grandes instances de le recevoir dans la congrégation, et de lui en donner l'habit. Ils allèrent à Cluny l'un et l'autre, et le saint Abbé lui accorda ce qu'il souhaitait si ardemment.

Après qu'il fut engagé dans la milice céleste, il ne songea plus qu'à travailler fortement à l'œuvre de son salut ; et tous les talents qu'il avait eus pour le siècle, furent désormais employés à chercher les moyens d'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection évangélique. Ses désirs pour les biens de l'éternité s'enflammèrent davantage ; et cette vivacité

qu'il avait eue pour réussir dans les choses du monde, se changea tout à coup en un violent amour pour la retraite.

Après qu'il eut passé plusieurs années dans les exercices du cloître, où il vécut fort solitaire, et tendrement aimé de tous les Religieux, on ne put le refuser au prince de Salerne qui le redemanda, et voulut qu'il eût sur tous les monastères de la ville une inspection générale, afin de les tenir dans la régularité par ses lumières et par ses exemples.

Le Saint, qui dans la solitude avait goûté les innocentes délices que Dieu fait sentir aux âmes qui ne vivent que pour lui, ne put se résoudre à demeurer longtemps enveloppé dans les ténèbres où le jetaient les soins extérieurs, et à se voir privé de tant de lumières, dont il avait été éclairé dans la retraite de Cluny. Il se déroba donc à ses occupations, et quittant la ville, il alla se retirer sur une haute montagne, où il trouva le repos qu'il cherchait, et ce fut lui qui y fonda le monastère de Cava, où plusieurs solitaires devaient venir servir Dieu. Alfiéri vécut seul bien des années sur cette montagne, enfermé dans une caverne. Il ne s'y occupait qu'à méditer sur les vérités éternelles, et à se rendre de jour en jour plus agréable à Dieu. Mais tandis qu'il ne pensait qu'à vivre inconnu à tous les hommes, il ne put empêcher que la renommée ne répandit dans les villes voisines le bruit de ses vertus. Plusieurs personnes en furent touchées, et renonçant au siècle, vinrent apprendre auprès de lui, le moyen de marcher avec succès dans le chemin de la pénitence.

Il y en eut deux entre autres, qui s'attachèrent plus particulièrement à lui, comme ses disciples; l'un s'appelait Léon, l'autre Benoist. Le premier fut abbé de son monastère après sa mort; le second fut abbé du Mont-Cassin, et peu de temps après Souverain Pontife.

Cependant le démon devint jaloux des succès du Saint; le voyant un jour aller à Salerne, il se présenta devant lui sur le sommet d'un rocher bien haut; là il effraya le cheval que montait Alfiéri, le Saint tomba et roula du haut de la montagne jusqu'en bas où était la mer. Ceux qui l'accompagnaient

vinrent en pleurant jusqu'au bord de cette mer, et furent bien surpris et charmés de le trouver sans le moindre mal. L'ennemi du salut fut très-confus d'avoir été vaincu par le Saint, et de n'avoir fait qu'augmenter sa gloire. Dans un autre temps, quelques habitants de la ville de Salerne, fuyant des voleurs qui les poursuivaient avec fureur, vinrent se réfugier auprès de la cellule du Saint ; là, une pierre se détachant du rocher, écrasa un de leurs compagnons. Les autres le voyant mort et le corps tout brisé, le portèrent au monastère de Cava pour qu'on l'enterrât. Alfiéri leur ordonna de s'en retourner et de revenir le lendemain pour cet enterrement.

Cependant le Saint, qui avait construit une chapelle dans sa caverne, y fit porter le corps mort, et prenant avec lui son disciple Léon, ils passèrent ensemble la nuit en prières à cette chapelle. Dès le matin, les compagnons du mort revinrent à la solitude ; et ils furent frappés d'étonnement, en trouvant celui qu'ils avaient laissé mort, non-seulement en vie, mais dans une santé parfaite.

Dieu accorda encore à saint Alfiéri l'esprit de prophétie. Quelques gens du voisinage de sa retraite, lui amenèrent un possédé qu'ils avaient enchaîné, le priant instamment de lui imposer les mains, et de chasser l'esprit impur de son corps. — Ce miracle, leur répondit Alfiéri, ne se fera pas durant ma vie, mais après ma mort. Ce qui se vérifia.

Il avait recommandé à Léon son disciple et aux autres, qu'on ne permit jamais qu'il y eût plus de douze Religieux dans son monastère, de crainte qu'un plus grand nombre ne pût pas suffisamment avoir de quoi vivre. Mais lorsqu'il fut près de mourir, il fit venir tous ses disciples autour de son lit :

— Quand je vous parlai, leur dit-il, du nombre des disciples qu'il ne fallait pas excéder dans ce monastère, je vous ai parlé en homme ; mais suivant la révélation que j'ai reçue du Seigneur, il doit s'assembler ici pour son service une grande multitude de pénitents ; et comme c'est la Providence qui les y assemblera, ce sera elle aussi qui leur fournira tous les secours dont ils auront besoin.



La suite fit connaître la vérité de sa prédiction. Mais il ne leur prédit pas seulement ce qui devait leur arriver d'agréable, il les avertit aussi de ce qu'ils avaient à craindre. Après sa mort, leur dit-il, il entrera un loup dans cette bergerie du Seigneur, qui tâchera d'en troubler la paix ; mais ne vous laissez pas aller au trouble, parce que sa persécution sera bientôt passée.

Et tous les anciens Religieux attestèrent encore cette vérité.

Voilà les miracles qui sont venus à notre connaissance touchant saint Alfiéri ; non pas qu'il n'en ait fait bien davantage, mais son humilité les lui a fait tenir cachés. On ne sait même qu'une partie des abstinences dont il affligeait son corps, de ses veilles ferventes et assidues, des larmes que la pénitence et le désir de la vie future lui ont fait répandre, de sa fermeté dans les malheurs, et de sa modération dans les heureux succès.

Jésus-Christ lui apparut six jours avant sa mort, et lui dit : Vous viendrez vous unir à moi le jour où j'instituai le Sacrement de mon Corps. Personne ne pourrait exprimer avec quelle joie le Saint reçut une si consolante nouvelle, et avec quelle impatience il attendit l'effet d'une telle promesse. On dit que ce jour étant venu, il s'acquitta de toutes les fonctions qu'il faut remplir dans cette solennité : il célébra la Messe du monastère, lava les pieds à ses Religieux, distribua des aumônes aux pauvres, et après avoir nommé son disciple Léon pour son successeur, il envoya les Frères au réfectoire, et remonta à la cellule de sa caverne où il avait coutume de faire son séjour. Il se mit en prières, et durant les transports de son oraison fervente, son âme s'enleva dans le Ciel : car il ne faut pas douter que Celui qui l'avait invité six jours auparavant, ne soit venu au-devant de lui. Ce saint homme mourut plein de jours et de vertus, âgé de près de cent vingt ans. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'à cet âge et jusqu'au moment de sa mort, il parut toujours sain et robuste, et ne fut pas sujet à la moindre défaillance.

Jusqu'à la fin il lisait aisément et écrivait sans peine ; il disait la Messe tous les jours et remplissait parfaitement tous les différents emplois de son monastère.

### LA BIENHEUREUSE MECHTILDE D'ÉCOSSE,

VIERGE.

Cette bienheureuse vierge, née en Écosse au douzième siècle, voyant son pays très-agité par des guerres intestines, le quitta pour venir dans notre France, qui offrait alors un peu plus de sécurité. Elle débarqua à Calais et se retira dans une contrée qu'on a appelée la Thierache et qui est à peu près le département de l'Aisne. Elle y trouva une solitude où, avec quelques ressources qu'elle avait, elle se fit construire une cellule.

Elle s'y enferma pour y mener la vie de recluse ou de solitaire. Elle eut le bonheur d'être aimée et respectée par les âmes chrétiennes des environs. Elle mourut saintement le 12 avril 1150, et elle est honorée en quelques lieux de la Picardie, à cause du grand nombre de miracles qui se firent sur son tombeau.

### LA BIENHEUREUSE HERLUQUE,

VIERGE.

Paul d'Hernied a écrit la vie de cette pieuse recluse, qu'il appelle tantôt sainte et tantôt bienheureuse. Son nom était Hella. On voit qu'elle était enfant de la Souabe, et que dès ses plus tendres années elle avait le bonheur de comprendre que Dieu est le plus cher trésor qu'il faut rechercher dans ce monde, et que ce monde n'est qu'un passage.

Elle brilla au douzième siècle, et avide de ne vivre que pour Dieu, elle se fit recluse dans l'ermitage de Saint-Laurent près d'Empsach.

Sa retraite fut remarquée, car sa vive piété était accompagnée d'une noble intelligence, et elle quittait le monde où sa famille vivait avec éclat.

Elle correspondait, dans sa solitude, avec quelques vierges

du grand monde qui, comme elle, voulaient se sauver. L'une de ses amies était la bienheureuse Judith, fille d'une grande famille de la Bavière. Inspirée comme elle, Judith avait quitté le monde pour se sanctifier dans le monastère de Raitenbach ; puis l'amour de la vie mondaine lui était revenu ; elle s'était rejetée dans le tumulte ; elle s'y laissait éblouir, et elle en était là lorsqu'une généreuse lettre d'Herluque vint réveiller en elle l'amour de Dieu. Elle reprit la vie sainte, qui la sauva en l'amenant dans la phalange des pénitentes. Elle fut aidée à ce retour d'une bonne âme chère à Dieu par une autre recluse, la bienheureuse Diémode, qui, religieuse au monastère de Wessembrunn, se perfectionnait dans la vie de recluse, en une cellule voisine de sa communauté.

Ces trois saintes amies gagnèrent le Ciel, où elles s'élevèrent, Herluque le 12 avril, Diémode le 29 mars et Judith un autre jour de la même année, au milieu du douzième siècle.

### LE BIENHEUREUX JEAN ÉTHIER,

FRÈRE MINEUR, MARTYR AU CAIRE.

Jean Ethier était originaire d'Espagne et il fut le confesseur de l'infant Ferdinand d'Aragon. Le désir d'étendre la religion lui fit prendre la résolution d'aller à Jérusalem et d'y passer le reste de ses jours à fortifier les fidèles, ou à prêcher l'Évangile aux Mahométans. Il ne fut pas longtemps dans la Palestine sans être arrêté par ordre du Soudan, et mis aux fers. Il avait pour compagnon Frère Gonzalve, qui survécut peu à sa détention, et qui mourut dans la prison, le 16 mai 1370.

Jean Ethier, demeuré seul, captif, et maltraité d'une façon barbare, sentit sa foi chanceler, et crut pouvoir racheter sa vie par l'abjuration de sa religion. Il embrassa donc la loi musulmane ; mais, retenu par son caractère de prêtre, il n'osa se marier et resta trois ans entiers dans son apostasie, combattu sans relâche par les remords et par la crainte d'être puni.

Au bout de ce temps enfin, le cri de sa conscience fut plus fort que tous les intérêts de la terre. Il sentit qu'il ne pouvait plus rester dans l'état horrible où sa lâcheté l'avait mis. Péné-

tré de repentir, à la vue d'une faute dont il connaissait toute l'énormité, il écrivit aux Religieux de son Ordre, qui étaient dans l'île de Chypre, leur peignit son malheur et leur confia sa sage résolution ; les suppliant de lui envoyer au Caire, où il était alors, deux de leurs compagnons, pour travailler avec lui à son retour dans le sein de l'Église.

Aussitôt que Jean Ethier se fut mis en état de réconciliation avec la foi, il fit profession publique du Christianisme, et détesta hautement Mahomet et ses erreurs. Comme il expiait la sienne propre, par la pénitence, les Sarrasins le prirent, et déployèrent sur lui toute la rage que son retour à Jésus-Christ pouvait leur inspirer. Après l'avoir flagellé cruellement et répandu sur ses plaies du sel et du vinaigre, ils l'attachèrent sur une croix avec six clous, deux aux mains, deux aux coudes et deux aux pieds. Le Martyr qui, pendant les tourments préliminaires, était pâle et défiguré, devint vermeil et prit un visage souriant dès qu'il fut élevé sur la Croix : changement subit qui causa un grand étonnement aux spectateurs. Mais le pénitent confessant Jésus-Christ, et détestant Mahomet, expira tranquillement, le 12 avril 1373.

### LE BIENHEUREUX ANGE DE CLAVASIO,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Ange de Clavasio, était d'une famille noble de Piémont. Son innocence et la candeur de ses mœurs se manifestèrent de très-bonne heure. Sa mère, qui observait avec plaisir ses progrès dans la piété, le trouva plusieurs fois, au milieu de la nuit, prosterné aux pieds d'un Crucifix, dans l'attitude d'un homme pénétré des plus vifs sentiments sur la Passion de Jésus-Christ. C'était à ces pieuses méditations qu'il employait le temps destiné à son repos.

Aussitôt qu'il fut en âge, il prit les degrés de docteur en théologie, dans l'Université de Bologne : et bientôt après il fut pourvu d'une charge de Magistrature dans la province de Mont-Ferrat.

Dans cette situation, Ange de Clavasio, considérant l'instabilité

dès choses humaines, et de combien d'écueils sa place était environnée, se sentant d'ailleurs enflammé du désir de la perfection évangélique, souhaita de ne plus vivre que pour son Sauveur. Il abdiqua ses dignités, renonça aux richesses, et quitta le monde. Il avait alors trente ans.

Par choix, il embrassa l'Ordre de Saint-François. Ce fut à Gènes qu'il prit l'habit ; et bientôt après sa profession, il devint un modèle de toutes les vertus chrétiennes. On admirait principalement sa ferveur dans la prière, son ardeur à méditer sur les vérités éternelles, son amour tendre et respectueux pour Jésus-Christ, et sa vive dévotion à la très-sainte Vierge.

Son zèle pour le salut des âmes le rendit un prédicateur infatigable, et son talent pour la parole fut salulaire à un grand nombre de pécheurs. Pour leur être utile, lors même que Dieu l'aurait appelé à lui, il composa une *Somme des cas de conscience*, qui porte son nom : *Summa Angelica*, et qui est très-estimée.

Sa compassion pour les pauvres était sans exemple, il allait de porte en porte demander de quoi les assister.

Après avoir beaucoup réfléchi sur l'utilité des Monts-de-piété, et sur les abus énormes auxquels ils obviennent, il y travailla, et eut la meilleure part à ces établissements, qui contribuent tant au soulagement des malheureux, sans les vexer.

Ange de Clavasio fut, au reste, un exact observateur de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté. Il mortifiait son corps par les veilles, les jeûnes, les cilices ; et ces moyens le conduisirent à un sublime degré de sainteté. La réunion de tant d'excellentes qualités, le fit élire Vicaire-Général des Observantins, de la famille Cismontaine, qu'il a gouvernés avec beaucoup de prudence, de douceur et de charité, donnant à ses Frères l'exemple d'une profonde humilité et de la plus étroite observance de la Règle. Sa conduite lui mérita l'estime des Pontifes et des Princes de son temps. Charles premier, duc de Savoie, l'honora d'une confiance particulière, et lui confia la direction de son âme.

En 1481, le Pape Sixte IV le décora du titre de Nonce apostolique pour publier la Croisade contre les Turcs qui avaient fait une descente dans la Pouille ; et le revêtit du pouvoir de dispenser dans les mariages, du troisième et du quatrième degré de consanguinité et d'affinité.

Innocent VIII, en 1489, lui donna la même commission contre les Vaudois qui ravageaient l'Italie. Sa grande capacité le mit à portée de remplir les différents emplois que les Papes lui ont confiés, avec un entier succès. Ils voulurent l'élever en dignité, ce qu'il a constamment refusé. Enfin, accablé de travaux, il mourut à Coni, âgé de quatre-vingt-quatre ans, en 1595. Il fut enterré dans l'église des Frères-Mineurs-Réformés, qui sont hors de la ville, et dont il est devenu le Patron.

Le Pape Benoît XIV a approuvé avec les formalités ordinaires, le culte de *dulie*, qu'on rendait de temps immémorial à ce Bienheureux dont le corps est demeuré sans corruption.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame de Recouvrance. — Cette fête est célébrée en divers lieux. Elle rappelle les sentiments de regret et de douleur de la très-sainte Vierge et de saint Joseph lorsqu'ils revinrent de Jérusalem avec les fidèles, et qu'ils reconnurent que l'enfant Jésus n'était pas avec eux. Ils durent retourner à la ville sainte, où ils retrouvèrent l'enfant Jésus, resté au milieu des docteurs, émerveillés de sa sagesse et de ses réponses. Il s'en revint dès lors avec Marie et Joseph, et il leur était soumis.

Antoine d'Averoult raconte qu'une sainte Religieuse, qui avait une vive tendresse pour l'Enfant Jésus, se sentait continuellement animée du désir de jouir au moins une fois de la vue de son Sauveur. Elle priait donc toujours la très-sainte Vierge immaculée de lui faire voir son divin Fils, comme il était à l'âge où il avait commencé à parler. Sa prière fut exaucée.

Un jour qu'elle était à l'église, priant avec ardeur, elle vit

s'arrêter devant elle un petit enfant si gracieux qu'elle n'en avait jamais vu de tel. Elle le prit dans ses bras et, l'ayant caressé avec amour, elle lui demanda de dire son *Ave Maria*, ce que fit le petit enfant. Mais dès qu'il arriva à ces mots : *et le fruit de vos entrailles est béni*, voulant donner à la Religieuse une leçon d'humilité, il s'arrêta, et s'élevant aussitôt, il remonta dans les Cieux.

Le Bienheureux Pierre, ermite, dans les Alpes, très-dévoth à la très-sainte Vierge, fonde avec son secours le monastère de Montépiano.

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Vérone, le martyr de Zénon, évêque, qui, au milieu des tempêtes de la persécution, gouverna cette église avec une constance admirable, et obtint la couronne du martyr du temps de l'empereur Gallien.

En Cappadoce, saint Sabas, Goth, qui, sous l'empire de Valens, lorsque Athanaric, roi des Goths, persécutait les Chrétiens, après de cruels tourments, fut jeté dans une rivière. Ce fut aussi en ces temps-là, ainsi que l'écrit saint Augustin, qu'un grand nombre de Goths orthodoxes furent honorés de la couronne du martyr.

A Brague en Portugal, saint Victor, martyr, qui, lorsqu'il n'était encore que catéchumène, ayant refusé d'adorer une

#### <sup>1</sup> PRIDIE IDUS APRILIS.

Veronæ, passio sancti Zenonis Episcopi, qui inter procellas persecutionis eam Ecclesiam mira constantia gubernavit, et Gallieni tempore martyrio coronatus est. — In Cappadocia, sancti Sabæ Gothi, qui sub Valente Imperatore, cum Athanaricus Gothorum Rex Christianos insequeretur, post dira tormenta in flumen projectus est : quo etiam tempore (ut sanctus Augustinus scribit) quamplurimi ex Gothis Orthodoxis martyrii corona sunt insigniti. — Bracari in Lusitania, sancti Victoris Martyris, qui adhuc cathecumenus cum idolum adorare nolisset, et Christum Jesum magna constantia confessus fuisset, post multa tormenta capite abscisso, meruit proprio sanguine baptizari. — Firmi in Piceno, sanctæ Vissæ Virginis et Martyris. — Romæ via Aurelia, natalis sancti Julii Papæ, qui adversus Arianos pro fide Catholica plurimum laboravit, ac multis præclare gestis, sanctitate celebris quievit in pace. — Apud Vapingum oppidum, sancti Constantini Episcopi et Confessoris. — Papiæ, sancti Damiani Episcopi.

idole, et confessé Jésus-Christ avec une fermeté inébranlable, après plusieurs tourments, eut la tête tranchée, et mérita d'être baptisé dans son sang.

A Fermo, dans la Marche d'Ancône, sainte Visse, vierge et martyre.

A Rome, sur la voie Aurélienne, la fête de saint Jules, pape, qui combattit beaucoup contre les ariens pour la défense de la foi catholique. Après avoir fait un grand nombre d'éclatantes actions, et s'être rendu célèbre par sa sainteté, il mourut en paix.

A Gap, saint Constantin, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Damien, évêque.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Saint Lazare, honoré à Trieste.

Sainte Acutine, martyre avec saint Darius et soixante dix-sept Chrétiens, honorés chez les Grecs.

Sainte Sophie, martyre avec sainte Visse, sous Dioclétien, dans la ville Fermo dans la marche d'Ancône.

Saint Arbur, l'un des martyrs compagnons de saint Darius.

Saint Basile de Paros, exilé pour son attachement au culte des saintes Images.

Sainte Simplicie, vierge et martyre, honorée à Nice.

Saint Protion et saint Démès, martyrs honorés chez les Grecs.

Saint Élie, abbé de saint Pantaléon de Cologne, mort en 1042.

Saint Maximien, patriarche de Constantinople, après la déposition de Nestorius.

Sainte Minolie, martyre avec sainte Acutine.

Saint Patin, martyr avec saint Darius.

Le Bienheureux Pierre de Montepiano, religieux de Vallombreuse, honoré à Pistoie.

Sainte Sirtille, martyre avec sainte Acutine.

Saint Tétrique, martyr, abbé de Saint-Germain d'Auxerre.



**Martyrologe de la dernière persécution.**

Ambroise de Chartres et Jean de Chartres, frères sans doute ou du moins parents, tous deux dans le clergé, ayant refusé le serment schismatique, furent tous deux condamnés à mourir par le tribunal criminel de la Haute-Vienne et guillotines à Poitiers le 12 avril 1794.

Pierre Saint-Surin, curé d'Assarts au diocèse de Nevers, ne fit pas le serment et resta parmi ses paroissiens. Il fut arrêté en 1792, longtemps emprisonné, enfin transporté à Nantes où il mourut dans la galiote hollandaise le 12 avril 1794. C'était un prêtre de très-grand mérite.

Pierre Barthélemy Vian, prêtre et religieux d'un couvent de Marseille, resta insermenté dans la ville ; puis arrêté, il fut condamné à mort, comme contre-révolutionnaire, par le tribunal criminel des Bouches-du-Rhône et guillotiné à Marseille le 12 avril 1794.

## TREIZIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Justin le philosophe, apologiste et martyr. — Saint Herménigilde, prince Visigoth, martyr en Espagne. — Saint Carpe, évêque de Thyatire, et ses compagnons, martyrs. — Saint Mars, abbé en Auvergne. — Saint Caradeuc, ermite. — La Bienheureuse Ida, comtesse de Boulogne. — La Bienheureuse Marguerite de Castello, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Bienheureux Ange de Montéléoné, Frère Mineur. — Les Vénérables Zacharie, Ferrari et Morigia, fondateurs des Clercs Réguliers de Saint-Paul ou Barnabites. — Le Vénérable Loup d'Olmédo, fondateur des Ermites de Saint-Jérôme de l'Observance, ou de Lombardie. — La Vénérable Marguerite de Boiron. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT JUSTIN LE PHILOSOPHE,

APOLOGISTE ET MARTYR.

Saint Justin était de Naplouse, ville de la Palestine, appelée autrefois Sichem, près du puits de Jacob, et qui du temps d'Alexandre le Grand était la métropole de la Samarie. Il naquit vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne. Il était, ainsi que ses parents, Grec d'origine et païen de religion. Dès sa jeunesse, il s'adonna passionnément à l'étude de la philosophie, de la sagesse, autrement la science des vérités générales de la raison humaine, afin d'apprendre à connaître Dieu et de parvenir à la science du souverain bien. S'étant donc adressé d'abord à un stoïcien, il le quitta quelque temps après, parce qu'au lieu de pouvoir lui communiquer cette science, il l'ignorait au point de la mépriser et de ne la croire pas nécessaire. Il se dégoûta de même bientôt d'un professeur péripatéticien, et puis d'un phytagoricien célèbre : du premier, parce qu'il demanda de convenir d'un salaire, bassesse, dit Justin, indigne d'un philosophe ; du second, parce que, avant

de l'élever à la considération du souverain bien et du souverain beau, il exigeait qu'il apprît l'astronomie, la musique et la géométrie. Il fâchait à Justin qu'on voulût l'obliger de faire un si long détour. Il se retourna donc du côté des platoniciens. Par bonheur, un des principaux d'entre eux, homme intelligent, s'était fixé depuis peu à Naplouse, il se mit sous sa conduite. Chaque jour il faisait des progrès sensibles à cette école. Il lui semblait que l'intelligence des choses incorporelles le soulevait de terre, et que la contemplation des idées donnât des ailes à son esprit. Déjà il s'applaudissait d'être devenu sage en si peu de temps, et follement s'imaginait qu'il était sur le point de voir Dieu lui-même ; car il savait que c'était là le but de la philosophie de Platon.

Ainsi rempli de lui-même et enflé de son savoir, il sortit un jour de la ville et se dirigea vers une solitude peu éloignée de la mer, pour s'y livrer plus tranquillement à ses méditations accoutumées. Il approchait du lieu où il croyait aller et se trouver tout seul, quand il aperçut derrière lui un vieillard d'un extérieur doux et vénérable. Il se retourne aussitôt, s'arrête et le considère attentivement. « Est-ce que vous me connaissez donc ? dit alors le vieillard. — Non, répondit Justin. — Et le vieillard : Pourquoi donc me regardez-vous si fixement ? — Je m'étonne, répliqua l'autre, comment vous m'avez suivi en ce lieu, où je ne m'attendais pas à rencontrer personne. — Ce qui m'y amène, repartit celui-là, c'est l'inquiétude que j'ai pour quelques-uns de mes amis : ils sont en voyage ; je viens ici pour en apprendre des nouvelles et voir si je ne les découvrirai pas quelque part. Mais, vous-même, pourquoi vous trouvez-vous dans cette solitude ? »

Justin lui ayant appris que c'était pour se livrer à ses méditations philosophiques, il s'établit entre eux, sur ce sujet, une assez longue conversation, dans laquelle le sage et vénérable vieillard s'étudia et réussit à le convaincre de la vanité de la science dont il se faisait gloire, et à lui découvrir les sources d'où la connaissance de la vérité venait aux hommes.

Comme il lui démontrait que ni Pythagore, ni Platon, ni

aucun autre philosophe n'étaient des guides sûrs pour arriver au terme où il aspirait, Justin lui demanda quels maîtres il fallait donc suivre, si ceux-là n'avaient pas connu la vérité. « A une époque très-reculée, dit le vieillard, et bien avant ceux qu'on a cru philosophes, il y a eu des hommes justes, bienheureux et chéris de Dieu, qui, parlant par l'Esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle prophètes. Eux seuls ont connu la vérité ; eux seuls l'ont annoncée aux hommes, sans craindre ni considérer personne, sans se laisser vaincre à la gloire. Ils n'ont prêché que ce qu'ils ont entendu et vu par l'Esprit-Saint qui les animait. Leurs écrits subsistent encore. Quand on les lit avec foi, ils contribuent puissamment à faire connaître les principes, la fin et tout ce qu'il convient à un philosophe de savoir. Ils n'usent point de démonstrations dans leurs discours : le témoignage qu'ils rendent de la vérité est beaucoup au-dessus de toute démonstration. Leurs oracles, que nous voyons ou accomplis déjà, ou bien s'accomplissant tous les jours sous nos yeux, nous font une nécessité de leur donner une croyance entière. Ajoutez-y les miracles réels qu'ils opéraient en célébrant un seul Dieu, Créateur et Père de toutes choses, et en annonçant aux hommes son Fils Jésus-Christ, ce que n'ont jamais fait ni ne font jamais les faux prophètes, qu'anime un esprit trompeur et immonde. Ils entreprennent seulement de produire certains prodiges pour surprendre les hommes, et ils célèbrent les louanges des esprits d'erreur et des démons. Mais vous, priez avant tout que les portes de la lumière vous soient ouvertes ; car nul ne peut ni voir, ni entendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence. »

Quand il lui eut dit ces paroles et beaucoup d'autres encore, le vieillard, en se retirant, l'engagea à les méditer plus au long ; après quoi Justin ne le revit plus jamais. Ce discours alluma dans son cœur un grand feu et un vif amour des Prophètes et des hommes qui sont les amis du Christ. » En réfléchissant dans moi-même à tout ce que je venais d'entendre,

dit-il en terminant son récit, je trouvai que c'était là la seule philosophie certaine et utile. Et voilà comment et pourquoi je suis à présent philosophe<sup>1</sup>. »

Outre les motifs que lui avait allégués le vénérable vieillard, ce qui le décida puissamment encore à embrasser le Christianisme, ce fut la constance des Martyrs : il voyait une preuve convaincante de la vérité de leur religion et de la fausseté des dérégléments qu'on leur imputait, dans le peu de crainte qu'ils avaient de la mort et de tout ce qui effraie le plus la nature humaine<sup>2</sup>. Cette conversion arriva de 132 à 136, dans les dernières années du règne d'Adrien.

Après que Justin eut été initié aux saints Mystères, il s'appliqua tout entier à la lecture des Livres sacrés. Il y avait ressenti d'abord une majesté terrible, capable d'effrayer ceux qui s'égarent du droit chemin ; mais alors il goûtait, en les méditant, un repos délicieux. Le dialogue avec Tryphon montre clairement combien il était versé dans cette étude ; car on y voit d'innombrables et très-longes passages des divines Ecritures, cités par cœur, selon que demandait le discours, et appliqués avec une adresse et une force merveilleuses. Mais le Saint ne s'appliqua pas moins à tous les exercices de la piété chrétienne, et il semble qu'il ait été un de ces ascètes qui, avant l'institution de la vie monastique, en remplissaient les obligations principales, mettant leurs biens en commun ou les distribuant aux pauvres, vivant dans le célibat et tout à fait étrangers aux affaires du siècle.

Pour montrer cependant qu'en devenant chrétien il n'avait pas renoncé à la vie de philosophe, mais qu'il s'était consacré à l'étude et à la pratique d'une philosophie plus sainte, plus sublime, la sagesse même de Dieu, saint Justin garda le pallium ou le manteau. Ce vêtement qui, parmi les païens, distinguait les philosophes, semble avoir été adopté par ceux des Chrétiens qui faisaient profession d'une vie plus austère. C'est dans cet esprit que paraissent l'avoir porté saint Aristide, phi-

<sup>1</sup> Justin. *Dial. cum Tryph.*, n. 1-8. — <sup>2</sup> *Apolog.*, n. 12.

losophe chrétien d'Athènes, Tertullien, le Martyr saint Porphyre, et saint Héraclas, évêque d'Alexandrie.

Que saint Justin ait été lui-même revêtu du sacerdoce, beaucoup de raisons et de conjectures, tirées, soit de ses œuvres, soit des actes de son martyre, nous le persuadent. En tous cas, la grâce sacerdotale ne fut point oisive en lui, témoin les éminents services qu'il rendit à l'Eglise du Christ : il l'édifia par ses exemples, l'instruisit par ses livres, la défendit de vive voix et par des écrits publics, l'enrichit de son sang et l'illustra par un glorieux martyre. Notre Saint eut certainement, pour enseigner et défendre la vérité, une ardeur merveilleuse et telle qu'il convenait à un homme qui se regardait comme appelé de Dieu à cet unique ministère. Ce qui donne à croire qu'il avait embrassé un genre de vie où il ne pouvait, sans encourir la damnation éternelle, manquer à ce devoir, y eût-il pour lui les dangers les plus imminents : « Notre devoir, dit-il dans un endroit, est de faire connaître à chacun quelle est notre vie, quelle est notre doctrine, afin que les fautes de ceux qui pèchent par ignorance ne nous soient pas imputées et que nous n'en portions pas la peine<sup>1</sup>. » Dans un autre : « Comme j'ai obtenu de Dieu la grâce d'entendre les Ecritures, je m'efforce de faire part de cette grâce à tout le monde, de peur que je ne sois condamné au jugement de Dieu<sup>2</sup>. » Et ailleurs : « Telle est ma résolution : dans toutes mes paroles, je n'ai en vue que de dire la vérité ; je la dirai sans crainte ni considération aucune, et dussé-je à l'heure même être mis en pièces<sup>3</sup>. » Voilà un véritable philosophe, c'est-à-dire un homme qui aime sincèrement la vérité et la sagesse ; Platon, Sénèque, qui retenaient cette vérité captive, qui n'osaient la prêcher publiquement, de peur de s'exposer à quelque péril : Platon, Sénèque n'aimaient qu'eux-mêmes.

Le saint Martyr ne pouvait choisir pour exercer son zèle un théâtre plus imposant que Rome ; il paraît s'y être rendu et fixé peu après sa conversion. Il avait fait auparavant le voyage

<sup>1</sup> *Apol.*, 1, n. 3. — <sup>2</sup> *Ibid.*, n. 58. — <sup>3</sup> *Dial. cum Tryph.*, n. 120.

d'Alexandrie. Les Juifs de cette ville lui montrèrent, dans l'île du Phare, les restes des cellules où ils disaient que les soixante-douze interprètes avaient fait leur célèbre version des saintes Écritures. Il se peut qu'il y ait publié son petit discours aux Grecs, pour leur rendre compte des motifs qui lui avaient fait abandonner leur religion et embrasser le Christianisme. Venu à Rome, il y mit au jour un discours beaucoup plus long, intitulé *Réfutation des Grecs*, qui paraît être ce que nous avons aujourd'hui sous le titre d'*Exhortations aux Grecs ou Gentils*.

Ce qui, suivant le saint Martyr, produisit les extravagances du polythéisme, fut l'oubli de la parole ancienne, révélée de Dieu et conservée pure dans la religion de Moïse et des patriarches ; ou, comme il dit ailleurs, l'oubli de la croyance catholique<sup>1</sup>. Ce qui jeta les philosophes dans des extravagances plus grandes encore, dans une infinité de systèmes contradictoires entre eux et avec eux-mêmes, fut d'avoir cru qu'ils pourraient d'eux-mêmes, par leur raison particulière, s'élever à la science des choses divines, de ne s'en être pas tenu fidèlement à la parole ancienne, mais d'en avoir tourné chacun à sa manière certains articles pour faire des sectes et leur laisser son nom. Sous le Christianisme, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Les hérésies renouvelèrent et les extravagances du polythéisme et les extravagances de la philosophie. Et si l'orateur romain a pu dire, il y a dix-neuf siècles : « Il n'est point d'absurdité au monde qui n'ait été soutenue par quelque philosophe, » on peut dire aujourd'hui, avec plus de raison encore : « Il n'y a point d'extravagance ni d'impiété imaginable qui n'ait été enseignée par quelque hérésiarque. »

Saint Justin composa un livre contre toutes les hérésies. Il parle de ce livre dans sa première apologie, écrite vers l'an 150, et il offre de le présenter aux princes et au sénat, s'ils avaient envie de le lire. Les anciens font mention encore d'un

<sup>1</sup> De monarchid.

autre livre qu'il avait fait en particulier contre Marcion. Eusèbe fait un grand éloge de l'un et de l'autre ; mais ils sont également perdus.

Généreux athlète du Christianisme, Justin le vengeait donc à la fois et contre le polythéisme, dont il révélait l'absurdité, et contre l'hérésie, qui retombait dans les mêmes extravagances, parce qu'elle abandonnait également l'unique règle de vérité et de certitude, la croyance à la doctrine ancienne et révélée de Dieu. Bientôt il eut encore la gloire de le défendre contre la fureur des idolâtres dans une apologie publique adressée à l'empereur Antonin, à ses fils, au sénat et au peuple romain.

Justin demanda que les Chrétiens fussent jugés selon les lois, et non plus condamnés témérairement. Rien de plus injuste que la manière de procéder contre eux. On leur imputait les crimes les plus énormes, mais, dans le fait, on ne punissait en eux que le nom seul et la profession du Christianisme. En effet, pour être absous, il suffisait de nier qu'on fût chrétien, et ceux qui confessaient de l'être étaient punis sans autre enquête ; tandis que l'ordre de la justice exigeait qu'on examinât sévèrement la vie des uns et des autres, pour que chacun fût châtié et absous suivant ses œuvres. Cette injustice criante, il faut l'attribuer à l'instigation des démons ; ces esprits méchants s'étant rendus terribles aux hommes en ont été adorés comme des dieux. Lorsque Socrate, par la raison, le verbe ou la parole, essaya de renverser cette superstition, ils le firent mourir comme athée et comme voulant introduire des dieux nouveaux. Ils en font de même aux Chrétiens. « Car, dit Justin, la raison, le verbe ou la parole a non-seulement condamné ce culte des démons chez les Grecs, par Socrate : cette condamnation a été proclamée encore chez les barbares, par la même raison, parole ou Verbe, devenu homme et appelé Jésus-Christ. Comme nous croyons à cette parole et que nous ne craignons pas d'appeler démons impurs les auteurs de tous ces maux, nous passons pour athées ; nous le sommes sans doute à l'égard de ces dieux prétendus, mais nullement à l'égard du Dieu



très-véritable, le Père de la justice, de la chasteté et des autres vertus, sans mélange d'aucun vice. Car nous l'adorons en esprit et en vérité ; nous l'adorons conjointement avec le Fils qui est sorti de lui et nous a enseigné ces choses, ainsi qu'aux Anges fidèles : nous l'adorons conjointement encore avec l'Esprit prophétique. » Tout homme raisonnable conviendra donc que nous ne sommes point athées, puisque nous adorons premièrement le Dieu éternel, créateur de l'univers ; en second lieu, son Fils Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate ; et, au troisième rang, l'Esprit prophétique. On nous reproche comme une folie d'adorer un homme crucifié ; mais cet homme est le Fils de Dieu et la raison souveraine. Pour s'en convaincre, il suffit de voir le merveilleux changement qui s'est opéré dans nos mœurs, du moment que, par lui, nous suivons le Dieu immortel.

Quoiqu'il fût de règle de ne point divulguer aux infidèles les mystères de la foi chrétienne, saint Justin crut néanmoins, pour la défense du Christianisme, devoir leur donner comme une idée assez nette du Mystère de la sainte Trinité et des autres. On trouve même dans son apologie un exposé assez complet de la liturgie ancienne. Elle consistait alors, comme aujourd'hui, dans la lecture des Prophètes et des Apôtres, c'est-à-dire des Écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament ; dans l'offrande du pain et du vin mêlé d'eau ; dans la prière pour différentes sortes de personnes ; dans la célébration des louanges de Dieu ; dans la commémoration de ses bienfaits, dans la consécration des dons, moyennant les paroles que Jésus-Christ proféra dans l'institution même du Sacrement : Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang, et dans la distribution des dons consacrés.

C'est dans cette oblation sainte que consiste, suivant le Bienheureux Martyr, la partie la plus importante du culte divin. Il l'oppose, dans cette apologie, aux sacrifices profanes des idolâtres, pour leur prouver que c'était à tort qu'ils accusaient les Chrétiens d'athéisme : dans son dialogue avec Tryphon, il soutient qu'elle avait succédé aux anciens sacrifices de la loi,

et qu'elle était cette victime pure qui, après la réprobation des sacrifices judaïques, devait, suivant la prédiction de Malachie, être offerte en tout lieu. « Oui, dit le Saint, voilà ce que le Seigneur a prédit touchant les sacrifices que nous lui offrons partout, c'est-à-dire touchant le Pain et la Coupe eucharistiques, qui, comme nous avons vu, ne sont pas un aliment commun et un breuvage ordinaire, mais la Chair et le Sang du Verbe de Dieu incarné<sup>1</sup>. » Il ne pouvait guère exposer plus clairement la doctrine catholique sur le Sacrifice de la Messe.

Sur la morale, voici entre autres comme il s'exprime : « Dans ce que Jésus-Christ nous dit sur la chasteté, il condamne jusqu'à une pensée mauvaise. Aussi est-il un grand nombre de l'un et de l'autre sexe qui, à l'âge de soixante ou soixante-dix ans, conservent la pureté, ayant suivi dès l'enfance la doctrine du Christ. Je me vante de pouvoir en montrer de tels dans toutes les conditions humaines ; car, à quoi bon parler de la multitude innombrable de ceux qui de la débauche ont passé à la vie réglée ? Il nous ordonne d'aimer tous les hommes, même nos ennemis ; de partager nos biens avec le pauvre ; de supporter avec patience les injures. Aussi pouvons-nous montrer un grand nombre qui, pour avoir été avec nous, de violents et d'emportés, sont devenus tout autres, s'étant laissé vaincre ou par la vie réglée de leurs voisins, ou par la patience extraordinaire de leurs compagnons de voyage, ou par la fidélité qu'ils ont éprouvée dans leurs affaires. Il nous défend d'user de serments dans nos discours. Il nous a dit : Le grand commandement, c'est : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul de tout ton cœur et de toutes tes forces. Qui ne vit pas selon ces préceptes, n'est pas chrétien, confessât-il de bouche la doctrine du Christ. Il n'obtiendra point de salut ; le Christ lui-même le déclare. Pour ces Chrétiens de nom, nous vous prions même de les punir. Quant aux tributs que vous imposez, d'après ce qu'il nous enseigne, nous les payons avec plus d'empressement que personne. »

<sup>1</sup> *Dialog.* n. 41.

Un temps de calme ayant succédé à la persécution, saint Justin fit un voyage en Asie. Sur le point de partir d'Ephèse et n'attendant plus qu'un temps favorable à la navigation pour revenir en Italie, il se promenait dans les galeries publiques de la ville, lorsqu'il fit rencontre d'un individu qu'il ne connaissait pas et qui était accompagné de six autres. L'inconnu, l'ayant salué poliment, lui exprima le désir de conférer avec lui, parce que son vêtement lui avait fait connaître qu'il était philosophe. Justin, l'ayant salué à son tour, lui demanda son nom et sa condition. L'autre lui répondit ingénument qu'il était un Hébreu, nommé Tryphon ; que, chassé de sa patrie par la dernière guerre, il s'était retiré en Grèce et demeurerait habituellement à Corinthe, où il s'était appliqué à l'étude de la philosophie ; et c'est pour cela qu'il aimait à s'entretenir avec les philosophes. Le Saint lui témoigna son étonnement de ce qu'étant Juif, au lieu de s'adonner tout entier à la lecture et à l'étude de Moïse et des Prophètes, il s'était livré à celle des philosophes. Car, encore que ces derniers aient parlé de Dieu, connu son unité et disserté sur sa Providence aux choses universelles, aux genres, aux espèces, ils l'ont niée pour les individus ou personnes particulières ; et cela pour avoir une pleine liberté de faire et de dire tout ce qui leur passait par la tête, comme s'ils n'avaient rien à espérer ni à craindre de la justice divine.

Il raconta ensuite comment lui-même, embrasé du désir de connaître Dieu, il s'était mis sous la discipline de différents maîtres, et il s'imaginait enfin avoir profité beaucoup à l'école d'un philosophe platonicien<sup>1</sup>. Mais ayant rencontré un jour un vieillard inconnu qui lui fit sentir le néant de la philosophie humaine, il s'était adressé à la source de la véritable sagesse, qui est Jésus-Christ, prédit autrefois par des hommes inspirés de Dieu ; c'est en se consacrant tout entier à l'étude de ces hommes saints qu'il était devenu un philosophe véritable ; car il n'y a pas d'autre philosophie certaine et salutaire. Et comme

<sup>1</sup> Justin., *Dialog. cum Tryph.*

il désirait que tout le monde devînt philosophe dans ce sens, il dit, en se tournant vers Tryphon : « Si donc vous aussi vous avez quelque soin de votre salut et quelque confiance en Dieu, il vous sera facile, à vous qui n'êtes pas si étranger à cette doctrine que je l'étais alors, il vous sera facile, moyennant la connaissance du Christ et la participation à ses mystères, d'arriver au véritable bonheur. <sup>1</sup> »

Là-dessus saint Justin eut avec Tryphon une conférence qui dura toute la journée et encore le lendemain jusqu'au soir. C'est une défense du Christianisme contre les Juifs. On y distingue trois sujets principaux. Le premier concerne la loi de Moïse, que le saint Martyr prouve par beaucoup de raisons avoir été abolie ; le second, la divinité de Jésus-Christ ; le troisième, la vocation des Gentils et l'Église.

On admire dans tout ce dialogue la grande étude que le saint Martyr avait faite des Écritures et la profonde intelligence que Dieu lui en avait donnée, en particulier des prophéties. Il en cite, suivant que l'occasion se présente, tant et de si longs passages, qu'on voit bien qu'il les savait par cœur. Tout ce qui, dans les Livres de l'Ancien Testament, peut s'alléguer de plus clair, de plus fort et de plus propre à convaincre l'opiniâtreté judaïque, saint Justin l'emploie avec une force si merveilleuse que souvent ni Tryphon ni ses amis ne savaient que répondre. Tels que ceux qui, forcés dans leur dernier retranchement, ne veulent pas néanmoins convenir de leur défaite, ils en reviennent aux difficultés déjà éclaircies, nient ce dont ils étaient convenus, quand ils s'aperçoivent des conséquences qui s'ensuivent. De quoi le saint Martyr se plaint plus d'une fois et avec raison.

Pour ce qui est de la personne de Jésus-Christ, bien que Tryphon et ceux qui l'accompagnaient fussent persuadés, non moins que les autres Juifs, que leur Messie, leur Christ devait être un homme environné de toute la gloire de ce monde et à qui tout réussirait pleinement, plus d'une fois, néanmoins,

<sup>1</sup> N. 8, n. 2.

il est contraint par le saint Martyr de distinguer deux événements du Christ<sup>1</sup> : dans l'un, sujet aux souffrances ; dans l'autre, revêtu de gloire pour juger tous les hommes avec un souverain empire sur toutes les nations et toutes les monarchies. Il ne peut pas s'empêcher non plus de convenir que le Saint lui avait prouvé, par des témoignages irrécusables de l'Écriture, qu'il est un Dieu personnellement distinct de celui qu'adoraient les Juifs, sous l'idée de Créateur de l'univers<sup>2</sup>. Il va même jusqu'à permettre que les gentils le reconnaissent et l'adorent comme leur Christ, leur Seigneur et leur Dieu, pourvu qu'ils ne prétendent pas y obliger les Juifs, auxquels suffisait le culte du Créateur<sup>3</sup>.

Finalement, le Saint ayant démontré que le Christ devait être vrai Fils de Dieu et vrai Dieu ; que son Père devait l'envoyer en ce monde pour être la lumière des nations ; qu'il devait lui communiquer sa gloire ; que ce Fils devait naître d'une vierge et être sujet à la souffrance et à la douleur, Tryphon admit tout cela et convint que c'était entièrement conforme à l'idée que les divines Écritures nous donnent du Christ<sup>4</sup>. Il ne lui restait qu'un doute : peut-on vraiment démontrer que suivant les prophéties, il dût souffrir une mort aussi cruelle et aussi infâme que celle de la croix, vu que dans les Livres saints il se prononce une malédiction contre ceux qui sont condamnés à ce genre de supplice ? Justin s'appliqua donc à lui prouver le Mystère de la Croix avec une telle abondance et clarté de textes, surtout en lui développant le psaume xxi, où sont prédits si évidemment la passion et le crucifiement du Messie, que ni Tryphon ni les siens ne surent que répliquer. Il semblait que le fruit de ce discours devait être leur conversion. Mais quoi que fasse l'homme au dehors pour ensemer, planter, arroser la terre du cœur humain, elle reste stérile et la semence de la divine parole infructueuse, si Dieu ne la vivifie et ne la féconde par la vertu de sa grâce.

Enfin Tryphon et ses amis le quittèrent en lui souhaitant un

<sup>1</sup> N. 8. — <sup>2</sup> N. 36, 38, 49. — <sup>3</sup> N. 63, 129. — <sup>4</sup> N. 64.

heureux voyage et une navigation favorable ; tandis que de son côté il priait pour eux, en disant que le plus grand bien qu'il pût leur souhaiter, c'était de connaître que c'est par cette voie que se donne à quiconque l'intelligence humaine, et de croire fermement comme lui que Jésus est le vrai Christ de Dieu.

Revenu à Rome, où la persécution commença sous l'empereur Marc-Aurèle, saint Justin y trouva un philosophe cynique, qui traitait publiquement les Chrétiens d'athées et d'impies. C'était le philosophe Crescent, connu pour ses amours infâmes et son avarice, et toutefois pensionné de l'empereur. Justin le provoqua à une conférence publique, où en la présence d'un grand nombre de témoins, il le convainquit clairement, ou d'ignorer souverainement les choses des Chrétiens, ou d'être le plus méchant des hommes : d'une souveraine ignorance, si réellement il tenait les Chrétiens pour tels qu'il le publiait hautement ; d'une souveraine méchanceté, si, connaissant leur doctrine et leurs mystères, il osait néanmoins les diffamer et vouloir les faire passer, dans l'esprit des princes, des magistrats et du peuple, pour des hommes sans religion, sans piété, sans Dieu. Cette dispute se renouvela non pas une fois ou deux, mais très-fréquemment.

Le Saint parle de ces disputes dans sa seconde apologie, adressée, comme la première, aux empereurs, au sénat et au peuple romain. Justin disait, dans cette même requête, au philosophe Marc-Aurèle, qu'il s'attendait de jour en jour, d'après les manœuvres des philosophes, particulièrement de Crescent le cynique, à être attaché à un poteau pour être brûlé vif ou dévoré par les bêtes<sup>1</sup>. Ce que le Saint avait prévu ne tarda point à s'accomplir. Tatien, son disciple, atteste que sa mort fut, en effet, l'ouvrage de ces philosophes de nom, particulièrement de Crescent, irrités les uns et les autres de ce que Justin leur reprochait sans crainte leur fourberie, leur avarice et la corruption de leurs mœurs<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> N 3. — <sup>2</sup> Tatien, *Oratio contra gentes*, n. 19.

Dans les actes de son martyre, qui sont venus jusqu'à nous et portent tous les caractères de sincérité, nous voyons que Justin et quelques autres qui étaient avec lui, ayant été arrêtés, furent conduits devant le préfet de Rome, nommé Rustique. Il les exhorta d'abord à obéir aux dieux et aux édits de l'empereur. Le Saint répondit : « Quiconque obéit aux préceptes de notre Sauveur Jésus-Christ, ne pourra jamais être ni blâmé ni condamné. » Le préfet lui ayant demandé à quel genre d'étude il s'était appliqué, le Saint lui dit : « J'ai essayé de toutes sortes de doctrines, et enfin je me suis appliqué à celle des Chrétiens, quoiqu'elle ne plaise point à ceux qui se laissent tromper à des opinions fausses. — Quoi ! misérable, reprit Rustique, tu te plais à une pareille science ? — Oui sans doute, répliqua Justin, parce qu'elle me fait marcher avec les Chrétiens dans une doctrine droite et pure. — Quelle est cette doctrine ? — La doctrine véritable que nous professons est de croire un seul Dieu, Créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et de confesser le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, prédit par les Prophètes, qui viendra juger le genre humain, qui a publié le salut, et qui instruit ceux qui sont véritablement ses disciples. Pour moi, n'étant qu'un homme, je suis incapable de dire quelque chose de grand de sa divinité infinie. Cela n'appartient qu'aux Prophètes qui, inspirés de Dieu, ont prédit plusieurs siècles d'avance que son Fils viendrait dans le monde. » Le préfet lui demanda ensuite dans quel lieu s'assemblaient les Chrétiens. Justin répondit : « Chacun s'assemble où il veut et où il peut. Et pensez-vous que nous ayons accoutumé de nous réunir tous dans un même lieu ? il n'en est pas ainsi : le Dieu des Chrétiens n'est pas renfermé dans un lieu particulier, mais invisible, il remplit le ciel et la terre ; les fidèles l'adorent partout, partout ils célèbrent sa gloire. — Mais, insista le préfet, je veux que tu me dises en quel lieu vous vous assemblez, et où toi-même tu as ton école. — Quant à moi, répondit le Saint, j'ai demeuré jusqu'à présent vers les bains de Timiotine, auprès de la maison d'un nommé Martin. C'est pour la seconde fois que je suis venu à

Rome, et je ne connais point d'autre lieu. Que si quelqu'un a voulu venir me trouver, je lui ai communiqué la doctrine de la vérité. — Tu es donc chrétien? conclut Rustique. — Assurément, répondit Justin, je suis chrétien. »

Le préfet, se tournant alors vers les compagnons du saint Martyr, demanda d'abord à Chariton : « Es-tu chrétien? il répondit : Oui, je suis chrétien par la grâce de Dieu. » Interrogée après lui, une femme nommée Caritaine fit la même réponse. « Et toi, qui es-tu? continua le préfet, en s'adressant à Évelpiste? — Je suis esclave de l'empereur, dit celui-ci, mais, comme chrétien, rendu à la liberté véritable par le Christ lui-même, et, par sa grâce, devenu participant des mêmes espérances que ceux que vous voyez. » Hiérax, interrogé après Évelpiste, s'il était chrétien aussi : « Certainement, dit-il, je suis chrétien, puisque je sers et adore le même Dieu. — Mais, répliqua le préfet, est-ce Justin peut-être qui vous a rendus tous chrétiens? — J'ai été chrétien, dit Hiérax, et je le serai encore. — Et moi encore, dit Péon en se tenant debout, je suis chrétien. — Et qui t'apprit à l'être? demanda Rustique. — Mes parents, repartit Péon, m'ont appris à confesser ce saint nom. Évelpiste reprenant la parole : Pour moi, dit-il, j'ai toujours écouté avec grand plaisir les instructions de Justin : c'est néanmoins de mes parents que j'ai appris à être chrétien. » Interrogé où étaient ses parents, il dit qu'ils étaient en Cappadoce. Hiérax, également questionné là-dessus, répondit : « Notre véritable père est Jésus-Christ, et notre véritable mère, la foi par laquelle nous croyons en lui. Quant aux parents que j'avais sur la terre, ils sont morts ; pour moi, j'ai été conduit ici de Lycaonie, en Phrygie. » Le préfet demanda finalement à Libérien ce qu'il disait, s'il était aussi chrétien et impie contre les dieux. Oui, répondit le Martyr, moi aussi je suis chrétien, puisque je sers et adore le seul vrai Dieu. »

Alors le préfet s'adressant à Justin : « Écoute, lui dit-il, toi qui passes pour éloquent et qui crois avoir la vraie science ; quand tu seras déchiré de coups de fouet depuis la tête jusqu'aux pieds, crois-tu que tu monteras au Ciel? — Oui, dit



Justin, si je souffre ce que vous dites, j'espère recevoir ce qu'ont déjà ceux qui ont gardé les préceptes de Jésus-Christ. — Tu imagines donc, continua le préfet, que tu monteras au ciel pour recevoir quelque récompense? — Je ne l'imagine pas, dit Justin, je le sais, et j'en suis si assuré que je n'en ai aucun doute. — Venons au principal, conclut Rustique : Assemblez-vous, et tous de concert sacrifiez aux dieux. — Nul homme de bon sens, reprit Justin, ne quitte la piété pour se jeter dans l'impiété et dans l'erreur. — Si vous ne voulez point obéir à nos ordres, répliqua le préfet, vous serez tourmentés sans miséricorde. — Eh ! ce que nous désirons le plus, répondit Justin, est de souffrir des tourments pour notre Seigneur Jésus-Christ ; car c'est ce qui nous donnera de la confiance devant son tribunal terrible, où tout le monde doit comparaître. » Les autres Martyrs en dirent autant, et ajoutèrent : « Faites vite ce que vous voudrez, car nous sommes chrétiens et ne sacrifions point aux idoles. »

Le préfet, ayant ouï ces paroles, prononça la sentence en ces termes : « Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir à l'édit de l'empereur, soient fouettés et puis menés à la mort, comme le prescrivent les lois. » Ainsi donc les saints Martyrs, louant Dieu, furent conduits au lieu du supplice, et, après avoir enduré la flagellation, décapités d'un coup de hache. Leurs corps furent enlevés secrètement par quelques fidèles et enterrés dans un lieu convenable.<sup>1</sup>

Telle fut la fin de saint Justin, qui mérite à bon droit, comme une prérogative spéciale, le titre de martyr ou de témoin ; car il rendit témoignage aux vérités de la foi, non-seulement par son sang, ce qui lui est commun avec beaucoup d'autres, mais encore par ses paroles, par ses écrits, et en la défendant vaillamment contre les calomnies des Gentils, des Juifs et des hérétiques. Aussi Tertullien, dans son livre contre les Valentiniens<sup>2</sup>, faisant le dénombrement des hommes illustres par leur sainteté et leur doctrine, qui avaient com-

<sup>1</sup> Ruinart, et *Acta SS.*, 1 junii. — <sup>2</sup> C. vi.

battu les hérétiques avant lui, célèbre en premier lieu *Justin, philosophe et martyr*. Eusèbe<sup>1</sup> l'élève au-dessus de tous ceux qui fleurirent au temps de l'empereur Antonin, et, avec Tattien<sup>2</sup>, l'appelle un homme très-digne de l'admiration de tout le monde. A leur exemple, les autres écrivains ecclésiastiques célèbrent comme à l'envie sa sainteté, sa doctrine et son zèle.

(ROHRBACHER.)

### SAINT HERMÉNIGILDE,

PRINCE VISIGOTH, MARTYR EN ESPAGNE<sup>3</sup>.

Lévigilde ou Léovigilde<sup>4</sup>, roi des Goths en Espagne, eut deux fils de sa femme Théodosie : leurs noms étaient Herminigilde et Récarède. Ils furent tous deux élevés dans l'arianisme que leur père professait. Herménigilde, l'aîné des deux princes, épousa Ingonde, catholique zélée, et fille de Sigebert, roi d'Austrasie.

La couronne avait été élective chez les Goths d'Espagne : c'étaient les grands qui choisissaient celui qui devait la porter. Lévigilde voulant l'assurer à ses descendants, associa ses deux fils à la royauté. Il donna même à chacun une portion de ses états à gouverner. Séville fut la capitale du pays que l'aîné eut en partage.

Ingonde sa femme eut beaucoup à souffrir de la part de Goswinde, arienne outrée que Lévigilde avait épousée après la mort de Théodosie. Les persécutions qu'elle lui suscita avaient pour but de la détacher de la doctrine catholique : mais rien ne put ébranler Ingonde, elle resta toujours ferme dans la profession de la vraie foi ; ses exemples et ses discours

<sup>1</sup> L. IV. c. xi. — <sup>2</sup> *Orat.* etc., n. 16.

<sup>3</sup> Tiré de saint Grégoire le Grand, *Dial.* l. 3. c. 31 ; de saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 5. c. 39, et l. 9, c. 16 ; de Mariana, *Hist.* l. 5. c. 12 ; du P. Florès, *Spana Sagrada*, t. V, c. 2, p. 200. Voyez Henschénius, t. II, *apr.* p. 134.

<sup>4</sup> Le P. Florès observe que ce prince est toujours appelé *Linvigild* dans les anciens Mss. gothiques. Il commença à régner l'an 586 de Jésus-Christ, et le 606<sup>e</sup> de l'ère d'Espagne. Ce fut dans la dix-huitième année de son règne qu'il mit à mort saint Herménigilde. Ceci se prouve par une ancienne chronique que le P. Florès a publiée, *Spana Sagrada*, tom. II. p. 199.

firent même une vive impression sur Herménigilde. Ce prince eut des doutes sur la religion qu'il professait, et ses doutes furent entièrement éclaircis par les instructions de saint Léandre, évêque de Séville. Il ouvrit les yeux à la lumière qu'il avait méconnue jusque-là, et profita d'une absence de son père pour abjurer solennellement l'hérésie ; il fut ensuite reçu dans l'Église par l'imposition des mains, et par l'onction du Saint-Chrême qu'on lui fit sur le front.

Lévigilde, que les premières apparences du changement de son fils avaient déjà indisposé contre lui, entra dans une étrange colère quand il eut appris qu'il faisait une profession ouverte de la foi catholique ; il le dépouilla du titre de roi qu'il lui avait donné, et résolut de lui ôter ses biens, sa femme, sa vie même, s'il ne retournait à l'arianisme. Herménigilde considérant qu'il était prince souverain, prit des mesures pour écarter l'effet des menaces de son père. Tous les Catholiques d'Espagne se joignirent à lui ; mais ils étaient en trop petit nombre pour résister aux ariens. Il envoya donc saint Léandre demander du secours à Tibère, empereur d'orient ; mais il n'en obtint ni de ce prince, mort peu de temps après, ni de Maurice son successeur. Ce dernier fut obligé de réunir toutes ses forces pour se défendre contre les Perses, qui avaient fait plusieurs irruptions sur les terres de l'empire. Herménigilde implora ensuite l'assistance de l'armée romaine que les empereurs de Constantinople entretenaient en Espagne pour conserver le peu de possessions qui leur restaient dans ce pays. Les chefs de cette armée s'engagèrent, par serment, à soutenir sa cause, et prirent en ôtage sa femme Ingonde et son fils, sous prétexte de mettre en sûreté la vie de la mère et de l'enfant : mais ensuite ils se laissèrent corrompre par l'or de Lévigilde, et manquèrent à leur parole.

Lévigilde tint son fils assiégé dans Séville pendant plus d'un an. Herménigilde se voyant hors d'état de faire une plus longue résistance, s'enfuit secrètement pour se rendre au champ des Romains ; mais sur la nouvelle qu'il eut de leur trahison, il se retira à Cordoue, puis à Osseto. Cette dernière ville, où était

une église célèbre dans toute l'Espagne par la dévotion du peuple, avait d'assez bonnes fortifications. Herménigilde s'y renferma avec trois cents hommes d'élite. La place ne put cependant tenir, elle fut prise et brûlée par Lévigilde. Le prince vaincu se réfugia dans l'église au pied de l'autel. Son père ne voulut point l'en arracher de force ; il permit même à Récarède, engagé aussi dans l'arianisme, d'aller trouver son frère, et de lui promettre sa grâce s'il reconnaissait sa faute en se soumettant. Herménigilde, qui croyait qu'on agissait de bonne foi à son égard, vint se jeter aux pieds de son père. Lévigilde l'embrassa, et renouvela toutes les promesses qui lui avaient été faites de sa part ; mais il ne l'eut pas plus tôt mené dans son camp, qu'il le fit dépouiller de ses habits royaux, il ordonna ensuite qu'il fût chargé de fers et conduit prisonnier dans la tour de Séville. Ceci arriva en 586<sup>1</sup>.

Lévigilde employa de nouveau les menaces et les promesses pour rengager son fils dans l'arianisme ; et afin de le vaincre plus facilement, il le fit resserrer dans un cachot affreux, et ordonna qu'il fût traité avec la plus grande dureté. Herménigilde resta inébranlable, et ne cessa de répéter ce qu'il avait précédemment écrit à son père. « Je confesse que votre bonté pour moi a été portée très-loin ; aussi conserverai-je jusqu'au » dernier soupir le respect et l'amour que je vous dois : mais » pouvez-vous exiger que je préfère une grandeur périssable à » mon salut éternel ? Je ne veux point de couronne à ce prix ; » je suis prêt à la sacrifier, ainsi que ma propre vie, plutôt » que d'abandonner la vérité. »

La prison devint pour Herménigilde une école de vertu ; il s'y consacra aux exercices d'une austère pénitence. Il prit le cilice et ajouta beaucoup de mortifications volontaires aux peines qu'il endurait déjà. Sans cesse il s'adressait à Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir le courage dont il avait besoin dans les combats qu'il soutenait pour la cause de la foi.

<sup>1</sup> Herménigilde avait régné deux ans, comme le P. Florès le prouve par l'autorité de plusieurs anciens monuments.

La fête de Pâques étant arrivée, Lévigilde chargea un Évêque arien d'aller trouver son fils pendant la nuit pour lui offrir sa grâce, au cas toutefois qu'il voulût recevoir la Communion des mains du Prélat ; mais Herménigilde rejeta cette proposition avec horreur ; il reprocha même à l'Évêque, avec une généreuse liberté, son attachement à une doctrine impie. Le roi, informé de tout ce qui s'était passé, devint plus furieux que jamais, et résolut d'éteindre dans le sang de son fils la haine qu'il portait à la foi catholique : il envoya donc des soldats pour le mettre à mort. Ceux-ci étant entrés dans la prison, lui fendirent la tête d'un coup de hache. Le Saint n'avait fait aucune résistance, et s'était livré à ses bourreaux avec intrépidité. Son martyre arriva le Samedi-Saint, qui était le 13 avril de l'année 586. On garde encore son corps à Séville.

Saint Grégoire le Grand attribue aux mérites du saint Martyr la conversion du roi Récarède, ainsi que celle de toute la nation des Goths d'Espagne. Quant à la faute qu'il commit en prenant les armes de son père, il l'expia par ses héroïques vertus et par l'effusion de son sang.

Lévigilde ressentit bientôt les remords d'une conscience qui lui reprochait son crime ; mais par un juste jugement de Dieu, son repentir n'alla point jusqu'à la conversion du cœur. Il recommanda en mourant son fils Récarède à saint Léandre, et le pria de l'instruire dans la foi catholique<sup>1</sup>.

(GODESCARD.)

### SAINT CARPE, ÉVÊQUE DE THYATIRE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Carpe que plusieurs ont cru contemporain de saint Justin le philosophe et de saint Polycarpe évêque de Smyrne,

<sup>1</sup> Il s'était élevé une violente persécution contre les Goths, qui avaient embrassé la doctrine de l'Eglise, avant que saint Herménigilde se fût converti. Plusieurs d'entre eux furent bannis, et d'autres souffrirent divers genres de mort. Selon saint Grégoire de Tours, Goswinde fut la principale cause, et de la persécution, et de la mort de saint Herménigilde.

vivait plus de quatre-vingts ans après eux. Il gouvernait l'église de Thyatire en Lydie, lorsque l'empereur Dèce publia l'édit de la persécution contre les Chrétiens, et il fut pris l'an 251 avec son diacre saint *Papyle*, que quelques-uns appellent *Papyre*. On les mena tous deux devant le proconsul Valère ou Valérien gouverneur d'Asie, dont la Lydie n'était pas encore alors démembrée. Ce juge les voyant fermes dans la confession de leur foi, les fit dépouiller de leurs habits et charger de chaînes, puis il ordonna qu'on les promenât en cet état par les rues et la place publique de Thyatire, afin qu'ils fussent exposés aux insultes populaires.

Les saints Confesseurs regardèrent cette confusion comme leur gloire : et leur courage n'en parut que plus grand lorsque le gouverneur les interrogea une seconde fois. Après avoir en vain tenté divers moyens pour les gagner, il crut devoir punir leur résistance par la confiscation de leurs biens, qu'il fit adjuger à ceux qui les avaient dénoncés : et comme il devait s'en retourner à Sardes où le gouverneur d'Asie faisait ordinairement plus de séjour qu'à Thyatire, il les y fit conduire sur des voitures très-incommodes. Mais il éprouva bientôt que tous ces mauvais traitements ne contribuaient qu'à faire éclater davantage leur fermeté. Après un troisième interrogatoire où ils confessèrent Jésus-Christ comme auparavant, il ordonna qu'on les renfermât dans la prison, et fit déchirer à coups de nerfs de bœuf Agathodore qui servait les deux Saints, et qui mérita d'avoir part à leurs souffrances et à leur couronne pour ne les avoir pas voulu abandonner. Il mourut dans les douleurs de ce long tourment, et il prévint dans la gloire du Ciel ceux qu'il s'était estimé heureux de pouvoir suivre sur la terre. Le juge avait ordonné qu'on laissât son corps aux chiens : mais des personnes de piété l'ayant enlevé la nuit suivante, l'enterrent dans une caverne. Sa mémoire est honorée le même jour que celle de saint Carpe, auquel il est associé dans les Livres ecclésiastiques des Grecs, et dans le Martyrologe romain.

Le proconsul crut avoir intimidé les deux Saints par le supplice d'Agathodore : mais il fut assez surpris de les trouver

toujours également inébranlables à ses promesses et à ses menaces. De sorte que comme il devait aller à Pergame, se souvenant qu'ils étaient tous deux de cette ville, selon qu'il avait pu apprendre par leur interrogatoire, il les y fit aller à pied, afin que les objets du lieu de leur naissance et la vue de leurs parents pussent servir à les abattre, ou du moins à augmenter leur supplice s'ils persistaient dans leur résolution. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit battre le saint Évêque de Thyatire avec des baguettes hérissées d'épines, lui fit brûler les côtes avec des torches, et fit encore jeter du fiel sur les plaies. Saint Papyle ne fut pas traité plus favorablement que saint Carpe : on lui fit souffrir les mêmes tourments, et le disciple marcha partout d'un pas égal à celui du maître. Après ces rudes épreuves de leur constance, on les ramena dans la prison, où l'on crut que la lenteur des maux pourrait venir à bout de ce que n'avait pu faire leur violence. Mais les saints Confesseurs, invincibles de tous côtés, triomphèrent partout des ennemis de leur foi. Quelques jours après on les coucha nus sur des pointes de fer, on leur déchira de nouveau les côtes, et enfin on les condamna au feu, dans lequel ils consommèrent leur martyre, et allèrent recevoir au Ciel la récompense de leur généreuse confession. On ajoute que saint Papyle avait une sœur dans Pergame, nommée Agathonice, qui avait été élevée comme lui dans la piété chrétienne, et qui servait Dieu auprès de ses parents. Les actes disent que voyant son frère souffrir si généreusement pour Jésus-Christ, elle s'anima de telle sorte à l'imiter, que quittant ses habits, elle se jeta dans le feu où il brûlait, et y fut consumée avec lui. Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse conduire au martyre et à la gloire céleste par ces voies extraordinaires, que l'Eglise a toujours jugées d'ailleurs très-périlleuses par la difficulté qu'il y a de discerner ses inspirations d'avec celles de l'esprit humain. Elle a jugé favorablement de sainte Agathonice, et a cru devoir honorer sa mémoire avec celle de son frère et des autres.

Les Grecs font la fête de saint Carpe, de saint Papyle et de leurs compagnons le 13 octobre, qu'ils ont pris pour le jour de

leur mort. Ils la célébraient, lorsque Constantinople était chrétienne, dans une église de leur nom près du palais d'Hélène. Elle est marquée chez les Latins à différents jours du mois d'avril, au 8 et au 12, mais plus ordinairement au 13.

Les Martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme, donnent à saint Carpe environ cinquante compagnons de son martyre, qu'ils disent avoir souffert avec lui à Pergame.

### SAINT MARS,

ABBÉ EN AUVERGNE.

Le Bienheureux Mars naquit en Auvergne vers l'an 440 ou 445, selon d'autres, et se trouva porté dès sa première jeunesse à servir Dieu hors du monde. Il en conçut le désir dans le cours même de son éducation et de ses études, pratiquant dehors toutes sortes de vertus par le mouvement d'une grâce toute particulière dont Dieu l'avait prévenu. Il était extrêmement sobre et retenu dans ses désirs. Il donnait peu à la satisfaction de son corps, et était fort libéral de tout ce qu'il avait, envers les pauvres. Toute sa vie n'était qu'un exercice continuuel de piété et de pénitence dans les jeûnes et les autres mortifications, dans les veilles et la prière. Il évitait avec grand soin tout ce qu'il jugeait capable de le porter au mal ; bannisait de son esprit toute pensée d'ambition, d'avarice et de volupté ; fermait la porte du cœur à toute suggestion contraire à l'humilité et à la continence dont il faisait profession, enfin il était dans des précautions continuelles contre les embûches du monde et des autres ennemis de son salut.

Ce fut pour se garantir plus facilement de leurs pièges qu'il se sépara vers l'an 464, de la société des hommes, pour se retirer sur une montagne proche de la ville où il avait vécu jusque-là, et qui n'était autre que celle qui a porté depuis le nom de Clermont. Il y tailla quelques cellules dans les roches, où les sièges et les lits n'étaient que de pierre, et où il ne laissa rien entrer de ce qui pouvait flatter la cupidité de l'homme. Il s'y renferma avec quelques personnes qui voulurent profiter de ses exemples et de ses instructions dans la solitude, et il y



devint le père d'une petite communauté qui ne subsistait que des aumônes des personnes de piété. Il éleva ses frères dans la pratique des conseils les plus sévères de l'Évangile, dans une pauvreté générale, dans une mortification de tous les sens, dans le retranchement de tout ce qui aurait pu donner quelque goût pour la vie ou quelque attache pour la terre. Il ne relâcha rien de ce rigoureux institut lorsque la multitude de ceux qui voulurent se mettre sous sa discipline, l'obligea ensuite à bâtir un monastère plus régulier. Il y vécut pendant l'espace de près de soixante ans dans une égalité de conduite qui marquait assez la solidité de sa vertu, pratiquant ses austérités ordinaires, et s'appliquant à la prière continuelle avec une ardeur qui paraissait toujours nouvelle.

Dieu voulut honorer le mérite d'un serviteur qui lui était si attaché, par la vertu des miracles qu'il lui communiqua : et l'Église ne pouvant souffrir qu'un homme d'une sainteté si éclatante ne fût bon que pour sa communauté, le tira du rang des laïques pour l'élever à la prêtrise. Le père de saint Grégoire de Tours nommé Florent, et un de ses amis nommé Nivard, furent du nombre de ceux qui reçurent des effets sensibles de la puissance surnaturelle qu'il avait sur les maladies du corps. Nivard fut guéri par un simple attouchement, d'une très-dangereuse hydropisie qui se dissipa tout d'un coup sous la main du Saint, à la vue et au grand étonnement de plusieurs témoins. Florent n'était encore qu'un enfant de onze ans, lorsque tourmenté d'une fièvre tierce depuis longtemps, il fut amené au saint homme qui l'en délivra par la bénédiction qu'il lui donna.

Mars mourut fort peu de temps après, et alla recevoir en la compagnie des Bienheureux la récompense des travaux dans lesquels il s'était sanctifié durant le long cours d'une vie de quatre-vingt-dix années. Il fut enterré avec honneur dans la chapelle de son monastère : et Dieu continuant d'opérer des miracles en sa considération après sa mort, porta ainsi témoignage à sa sainteté et rendit sa mémoire glorieuse devant les hommes. Son culte subsiste toujours en Auvergne, où l'on a

choisi le 13 avril pour le jour de sa fête, quoique les peuples séduits par l'équivoque de son nom tel qu'ils le prononcent avec celui de l'Évangéliste saint Marc, aient longtemps affecté d'aller faire leurs dévotions dans son église au 25 de ce mois. Les Martyrologes de France en font mention, et ceux même des Bénédictins, quoique saint Benoît lui ait été postérieur. Mais il peut se faire que son monastère ait suivi la règle de ce Saint dans la suite des temps. Ce n'était plus avant 89 qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Allyre de Clermont.

### SAINT CARADEUC,

ERMITE.

Saint Caradeuc ou plus exactement Caradoc, né dans le comté de Brecknock d'une famille noble, au pays de Galles, reçut en raison de sa naissance une brillante éducation. Résius, roi de la partie méridionale des Gallois, fut charmé de son mérite et lui donna un poste distingué à sa cour. Mais Dieu ayant permis que pour un sujet très-léger Caradoc perdit la confiance du prince, il comprit la fragilité des faveurs humaines, et prit la résolution de servir un autre roi, Celui qui domine tous les autres. Il fit donc le vœu de ne s'attacher qu'au Roi des rois. Il s'en alla à Landaff, dans le comté de Glamorgan et se présenta à l'Évêque, en lui annonçant qu'il désirait se donner tout à Dieu. L'Évêque, après l'avoir soumis à un sérieux examen, lui donna la tonsure cléricale et lui permit de servir l'église de Saint-Théliau. Il y resta quelques mois ; puis sa vocation l'engageant à une vie plus solitaire, il y bâtit une cellule dans un lieu isolé, et s'y enferma. Il allait prier tous les jours dans une église presque abandonnée, qui avait été dédiée sous le patronage de saint Kinède. Sa sainteté ayant été remarquée, plusieurs vinrent le consulter et se recommander à ses prières. Le bruit de sa vie d'ermite parvint aux oreilles de l'Archevêque de Saint-David, qui la fit venir et l'ordonna prêtre.

Dès lors, accompagné de quelques Chrétiens pieux qui s'étaient attachés à lui, il passa dans l'île d'Ary où il espéra

être moins en vue. Mais des pirates de Norwège venus dans l'île d'Ary pour faire de l'eau l'enlevèrent avec ses compagnons ; il reconnut alors que Dieu protége ceux qui se donnent de cœur à lui. Les pirates ramenèrent Caradeuc et ses compagnons dans son île : ils avaient été frappés de la sainteté de leurs prisonniers, et la crainte de quelque punition de Dieu les décida à laisser en paix ses serviteurs. Dès lors sur le conseil de l'Archevêque de Saint-David, Caradeuc se retira dans le canton de Ross, au monastère de Saint-Ysam.

Henri 1<sup>er</sup> roi d'Angleterre, ayant mis dans cette contrée de nouveaux habitants assez sauvages, Caradeuc eut beaucoup à en souffrir, surtout d'un de leurs chefs nommé Tankard. Mais cet homme brutal, étant pris d'une maladie qui le menaçait de mort, entendit raconter quelques miracles du Saint et il l'envoya prier de venir à son aide. Caradeuc, qui aimait à rendre le bien pour le mal, se hâta d'aller au chevet de ce malheureux et le guérit par sa prière. Tankard, touché de ce miracle, devint le protecteur du monastère et lui fit de grandes générosités.

Caradeuc mourut très-saintement le 13 avril 1124 et fut inhumé avec honneur, dans l'église de Saint-David.

### LA BIENHEUREUSE IDA,

COMTESSE DE BOULOGNE.

Cette princesse, que l'on trouve honorée du nom de sainte dans quelques Martyrologes, était fille de Godefroy, duc de Lorraine, du sang de Charlemagne. Elle naquit vers l'an 1040, et fut élevée dans la piété et l'étude des lettres, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parents la marièrent à Eustache II, comte de Boulogne, qui descendait de Charles le Chauve.

Elle trouva dans son mari non-seulement beaucoup de vertu, mais encore une grande facilité pour vaquer à la prière et aux exercices de charité auxquels elle s'était portée dès l'enfance. Il la seconda même dans plusieurs de ses bonnes œuvres, et vécut avec elle dans la crainte du Seigneur. Elle lui donna trois fils et quelques filles ; le second fut le célèbre

Godefroy de Bouillon, qui fut roi de Jérusalem, après avoir conquis la terre sainte sur les infidèles ; le troisième fut Baudouin, roi de Jérusalem après son frère.

Ida s'appliqua particulièrement à élever ses enfants pour le Ciel. Elle voulut les nourrir tous de son lait, mettant cette obligation parmi les devoirs les plus indispensables d'une mère, et craignant d'ailleurs que les semences du vice ne se glissent dans le cœur de ses enfants avec le lait d'une étrangère. Elle ne voulait jamais les perdre de vue, non qu'elle eût une inquiétude démesurée ou mal entendue pour leur conservation, mais pour prévenir toute mauvaise impression.

Toutes ses actions ne tendirent qu'à leur inspirer la piété et la vertu. Elle avait une humilité sincère et profonde, qui se faisait remarquer dans les sentiments qu'elle avait d'elle-même et des autres, et dans toute sa conduite. Elle méprisait l'éclat et la grandeur qui l'environnaient. Elle en connaissait le néant. Elle mortifiait son corps sous des habits superbes, que sa condition l'obligeait de porter, mais qu'elle n'estimait pas plus que les haillons des pauvres, dont elle aurait embrassé l'état avec joie, sans ce qu'elle devait à son mari et à ses enfants.

Ses charités étaient proportionnées à ses grands biens et se répandaient sur toutes sortes d'indigents, sur les étrangers, les malades, les veuves et les orphelins. Elle faisait aussi beaucoup de libéralités aux ministres des autels et aux maisons religieuses ; elle fréquentait avec assiduité les églises et les hôpitaux, sans que toutes ses actions extérieures de charité dissipassent en elle l'esprit de recueillement. Le comte de Boulogne son mari, après avoir aidé Guillaume, duc de Normandie, à conquérir le royaume d'Angleterre, la laissa veuve en un âge où elle semblait avoir le plus besoin de lui pour ses enfants. Mais la confiance qu'elle eut en la protection divine l'éleva au-dessus de ses craintes et de ses faiblesses.

Elle continua de se sanctifier avec le même courage qu'auparavant, et elle devint le modèle des veuves chrétiennes,

dans le retranchement des délices de la vie et la pratique des œuvres de miséricorde.

Peu de temps après la mort de son mari, elle alla en Allemagne vendre quelques fonds de son patrimoine pour nourrir les pauvres de Jésus-Christ, bâtir des églises et quelques monastères. Sa bonté et la douceur de son gouvernement la rendirent l'objet de l'amour et de la vénération de ses peuples, parmi lesquels elle avait grand soin d'entretenir la paix et l'union. Les petits la regardaient comme leur protectrice et leur mère ; les grands étaient honteux de n'être pas vertueux à la vue de tant de vertus dont elle leur donnait l'exemple. La ferveur de sa piété et le zèle qu'elle faisait paraître dans les exercices continuels de sa pénitence et de son oraison, au lieu de se ralentir jamais, semblaient redoubler à mesure que le nombre de ses années se multipliait. Mais les forces de son corps se trouvèrent épuisées par ses jeûnes, ses veilles, et par les travaux où l'avait engagée le soin des pauvres, des malades et des églises.

C'est par ces moyens qu'elle s'était préparée et comme exercée à mourir sans cesse au monde. De sorte qu'étant soutenue de l'espérance qu'elle avait en la miséricorde de Dieu, elle vit sans crainte venir la mort, dans sa dernière maladie qui fut lente, et qui lui donna lieu, par ses langueurs, d'ajouter à ses autres vertus l'exemple d'une patience admirable et d'une soumission parfaite aux Ordres divins. Elle mourut saintement le treizième jour d'avril 1113. Son corps fut porté dans l'abbaye de Saint-Waast, comme elle l'avait souhaité. On raconte que Dieu l'honora de miracles de son vivant et après sa mort.

### LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE CASTELLO,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La patrie de Marguerite fut le bourg de Médola, en Toscane ; mais comme elle demeura presque toujours dans la suite en la petite ville de Castello, qui en est à quatre lieues, elle en a reçu le nom sous lequel on la connaît vulgairement. La

pauvre enfant était née aveugle : ses parents, qui étaient de bons Chrétiens, l'élevèrent dans l'amour et la pratique de la religion, seule consolation dans le malheur et seule joie des infortunés.

Son cœur s'ouvrit de bonne heure aux inspirations de la grâce, qui prévint et développa en elle la raison, bien avant l'âge ordinaire : amoureuse d'une pureté sans la moindre tache, elle se mit à dompter sa chair dès ses plus tendres années, jeûnant tous les vendredis au pain et à l'eau, revêtant son petit corps d'un cilice, et priant le bon Dieu et la bonne Vierge de toute son âme.

Désireuse d'obtenir le sens de la vue, afin de pouvoir gagner sa vie par le travail, la jeune Marguerite, déjà grandelette, se fit mener à Castello, près du tombeau d'un Saint qui opérait beaucoup de miracles ; mais le Seigneur ne daigna pas obtempérer à ses désirs : Dieu a des vues, pour notre sanctification, qui sont bien souvent toutes différentes des nôtres, et auxquelles nous gagnons toujours à nous soumettre. Ses parents, qui étaient pauvres, la laissèrent alors à elle-même, et la petite aveugle dut avoir recours à la ressource de l'aumône, et confier désormais toute sa personne aux soins de la Providence.

Elle alla tout d'abord frapper à la porte d'un monastère de filles, qui furent touchées de compassion et qui la reçurent pour l'amour de Dieu ; mais la jeune aveugle était déjà trop sainte, et son esprit voyait déjà trop clair pour qu'elle pût rester en un monastère qui avait besoin d'une réforme. Elle eut le tort de comprendre les défauts des Religieuses, et celui, plus grand encore, d'oser les leur reprocher ; on mit donc à la porte cette petite importune, qui payait d'ingratitude le bien qu'on lui faisait. Marguerite sortit sans peine de cette maison, où elle souffrait trop de sentir Dieu mal servi. Un homme charitable, ayant pitié d'elle, lui donna en sa maison un asile, qu'elle ne tarda pas de payer largement par un très-grand service : le feu ayant pris à cette maison, elle eut l'adresse de l'éteindre en s'exposant à périr elle-même.

Le maître garda le souvenir du service rendu, et la pauvre aveugle reçut le reste de sa vie l'hospitalité dans la maison qu'elle avait sauvée. Elle vécut du pain de l'aumône ; mais sous les haillons de l'indigence, elle cachait une âme séraphique. Elle reçut l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et devint une fervente épouse du Sauveur. Elle passait presque tout le jour en prières, en adorations, dans l'église de la ville, où elle se confessait et communiait souvent. Pendant la nuit elle interrompait son sommeil pour mâter son corps par de sanglantes disciplines. Bientôt elle fut en vénération à tous, et on ne parla plus que de la sainte aveugle. On l'écoutait avec admiration parler de Dieu, elle qui jamais n'avait reçu d'instruction suivie ; ses discours portaient les pécheurs à la pénitence, et les âmes pieuses à la vertu ; ses exemples les entraînaient vers la perfection.

Souvent on la vit, dans son ardeur pour la prière, élevée sur les ailes de son amour au-dessus de la terre, à laquelle rien de cet ange ne tenait plus : son corps tendait à s'élancer au lieu qu'habitait alors son âme. C'était surtout à la sainte Messe que Dieu l'enivrait de ses prodigieuses faveurs : elle voyait tous les jours, à l'Élévation, l'Enfant Jésus dans la sainte Hostie : ce qui l'entretenait en une profonde humilité et en un fervent amour, elle qui, étant aveugle, recevait du Ciel cette incomparable faveur ! Aussi aimait-elle de méditer sur l'Enfant-Dieu, naissant d'une Vierge, reposant dans le berceau d'une crèche, sur un peu de paille, et réchauffé par le souffle d'animaux innocents : la pensée de l'étable de Bethléem la plongeait dans les ravissements de l'extase.

Marguerite mena cette vie jusqu'à l'âge de trente ans, soumise et obéissante comme une enfant aux personnes de la maison qu'elle habitait, d'une reconnaissance sans borne pour ceux qui lui faisaient quelque aumône, douce et humble, patiente et serviable, d'une gaieté ravissante, en un mot d'une perfection qui n'est plus de la terre. Une petite maladie trancha le fil de sa frêle existence, le 13 avril 1320. La vénération du peuple fut grande à sa mort ; on voulut embaumer

son corps pour le conserver ; quand les chirurgiens y touchèrent, ses mains, ô merveille de la pudeur virginale ! se portèrent au-devant d'eux pour se faire un voile impénétrable. Dieu révéla sa gloire par plusieurs miracles. (CHAPIT.)

### LE BIENHEUREUX ANGE DE MONTÉLÉONÉ,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Ange de Montéléoné avait embrassé l'Ordre de Saint-François dans la province religieuse de ce nom, et prit l'habit dans la Congrégation des Conventuels. Ayant entendu parler de l'éminente sainteté de Frère Paul (ou Paulet), il quitta les Conventuels parmi lesquels il était lecteur de théologie pour s'unir à la réforme, sous la conduite de cet admirable Religieux. Alors Jean de Stronconio, amateur sincère de la pureté de la règle, le voyant animé du même zèle que lui, le prit pour compagnon. Ils vinrent ensemble à Florence, où leurs prédications ramenèrent un grand nombre de pécheurs à leurs devoirs, et excitèrent tellement à la piété, qu'ils obtinrent plusieurs établissements avantageux à l'Ordre. Par le moyen de la prière et de la méditation, Frère Ange parvint à un si haut degré de perfection, qu'on rapporte que Jésus-Christ lui apparut dans un moment où il faisait l'oraison avec une ferveur angélique. Lorsque le Bienheureux fut proche de sa mort, son Supérieur le conjura et lui commanda de lui dire, pour l'édification des Frères, quel don principal il avait reçu du Ciel. Ange avoua humblement que le Seigneur lui avait fait la grâce de n'avoir pas prononcé une seule parole oiseuse depuis trente ans. Il mourut après cet aveu au couvent de Saint-Processe, en l'année 1390. Son corps y fut inhumé, et plusieurs virent son âme monter au Ciel accompagnée d'autres âmes bienheureuses. Alors sa béatitude éclata par plusieurs prodiges : trois morts furent ressuscités par son intercession ; et ceux qui ont la foi reçoivent constamment du soulagement dans leurs afflictions ou dans leurs maux par l'attouchement de son cordon que l'on conserve avec une dévotion particulière au couvent des Fécules. Lorsqu'il règne quelque maladie



dangerouse à Florence, les habitants de cette ville ne manquent pas de recourir au Bienheureux Ange, et de demander avec instance que le cordon miraculeux leur soit porté.

### LES V. ZACHARIE, FERRARI ET MORIGIA,

FONDATEURS DES CLERS RÉGULIERS DE SAINT-PAUL OU BARNABITES.

La Congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul, ou Barnabites, eut pour fondateurs un noble Crémonais et deux nobles Milanais, savoir : Antoine-Marie Zacharie de Crémone, Barthélemi Ferrari et Jacques-Antoine Morigia de Milan. C'est là le rang que l'on a donné à ces saints fondateurs dans leur Congrégation, qui fut confirmé par un décret du Chapitre général. Peut-être pourrait-on croire que la primauté doit appartenir à Barthélemi Ferrari, et qu'on doit le reconnaître comme premier fondateur, à cause qu'il est nommé le premier dans la Bulle de Clément VII qui confirme cette Congrégation, laquelle Bulle est adressée à Barthélemi Ferrari et Antoine-Marie Zacharie : *Dilectis filiis Bartholomæo Ferrario et Antonio-Mariæ Zachariæ* ; mais ce n'était qu'un effet d'amitié et de reconnaissance de Basile Ferrari, secrétaire de ce Pape et frère de Barthélemi, ce qui ne peut préjudicier à la primauté qu'Antoine-Marie Zacharie a toujours eue sur les autres fondateurs, qui lui a été même confirmée par un Chapitre général de cette Congrégation, comme nous venons de dire.

Zacharie qui reçut au Baptême les noms d'Antoine-Marie, naquit à Crémone, l'an 1500, de parents qui tenaient rang parmi la première noblesse de cette ville. Son père se nommait Lazare Zacharie, et sa mère Antoinette Piscarola, qui le mit au monde au septième mois de sa grossesse, et peu de temps après se trouva veuve à la fleur de son âge. Elle ne songea point à passer à de secondes noces. La perte de son mari la rendit plus libre pour vaquer à ses exercices de piété, et sa plus grande attention aux affaires de ce monde ne fut qu'à donner une bonne éducation à son fils, qui était l'unique qu'elle avait eu de son mariage. Les jeûnes, les veilles, les oraisons étaient ses occupations continuelles ; il semblait que le

petit Antoine-Marie voulût déjà l'imiter dans son jeune âge, en faisant tout ce qu'il lui voyait faire, n'ayant point de plus grand plaisir que lorsque, ne faisant encore que bégayer, on lui faisait réciter les prières qu'on apprend d'ordinaire aux enfants. Sa mère, lui voyant de si heureuses inclinations, les fortifiait encore plus par son exemple que par ses paroles ; mais rien ne fit paraître davantage la piété de cette sainte femme, et le désir qu'elle avait que son fils se sanctifiât, que lorsqu'il donna un jour son habit à un pauvre ; car, après cette généreuse action, Zacharie, revêtu seulement du manteau de la charité, l'ayant été trouver et lui ayant dit d'un air gai que si l'action qu'il venait de faire était une faute, il venait pour subir la peine qu'elle méritait, cette femme, loin de désapprouver cette action, en eut au contraire une joie sensible. Depuis ce temps-là Zacharie, renonçant de bonne heure aux vanités du monde, ne voulut plus porter d'habit de soie, et se contenta d'habits humbles et modestes.

Après avoir fait ses études d'humanités, il alla à Padoue, où il étudia en philosophie et en médecine, et ayant reçu dans cette université les degrés de docteur à l'âge de vingt ans, il retourna à Crémone. Sa mère lui confia le soin des affaires domestiques : il hésita longtemps s'il devait exercer la médecine pour éviter l'oisiveté et pour avoir lieu de secourir les pauvres dans leurs maladies ; mais un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qu'il avait pris pour son directeur, lui conseilla d'embrasser l'état ecclésiastique. Il étudia pour cet effet en théologie, et s'appliqua à la lecture de la sainte Écriture et des saints Pères, où il fit un grand progrès. Il prit les ordres sacrés et ayant été promu au sacerdoce, il se disposa à célébrer sa première messe par une confession générale qu'il fit de toute sa vie, par des actions d'humilité, par des mortifications dont il affligea son corps, et il retrancha les pompes et les appareils inutiles dont la plupart des nouveaux prêtres accompagnent cette action sainte.

Il se donna ensuite tout entièrement au salut du prochain. L'église de Saint-Vital, qu'on appelle aujourd'hui de Saint-

Gerolde, fut le lieu qu'il choisit pour vaquer aux fonctions de son ministère. Il y prêchait tous les dimanches, et avait un si grand talent pour toucher les cœurs, qu'on vit en peu de temps des conversions considérables dans la ville. Dès ses premières années, il avait témoigné une grande compassion pour les pauvres ; il en avait donné des preuves lorsqu'il s'était dépouillé de son habit pour en revêtir un pauvre, comme nous avons déjà dit ; mais sa compassion s'augmenta lorsqu'il se vit honoré de la dignité du Sacerdote. Il les recevait en son logis, il leur donnait à manger et les soulageait dans leurs misères. Les étrangers venaient à lui pour recevoir ses avis et ses conseils. Il les recevait aussi dans sa maison, de sorte que la ville de Crémone étant trop petite pour resserrer dans ses limites la réputation de toutes ces actions de vertu, elle vola en peu de temps au dehors ; ce qui a peut-être donné occasion de dire que ce fut l'an 1524, ou, selon le sentiment le plus commun, l'an 1526, qu'avec ses compagnons il donna commencement à la Congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul. Il est vrai que ce fut vers l'an 1525 qu'il s'adonna à ces œuvres de piété ; mais ceux qui n'ont rapporté l'établissement de sa Congrégation qu'à l'an 1530 ont plus approché de la vérité, puisque ce ne fut que vers ce temps-là qu'il en conféra avec ses compagnons à Milan.

Il avait quelques biens dans cette ville où il était obligé d'aller demeurer quelques mois de l'année, pour ne pas perdre le droit de citoyen qui était accordé à la famille des Zacharie ; et parmi ceux qui lièrent amitié avec lui et qui le fréquentaient le plus souvent pendant son séjour, il y eut deux nobles Milanais qui étaient d'une confrérie ou société sous le nom de la Sagesse-Éternelle, qui avait été établie par les Français après que Louis XII se fut emparé de cette ville, l'an 1500. Le Père Siccio, Clerc Régulier de la Congrégation de Saint-Paul, dans un abrégé de l'histoire de cette Congrégation, dit que cette société de la Sagesse-Éternelle eut pour instituteur Jean-Antoine Bellot, docteur en théologie et abbé de Saint-Antoine de Grenoble. Le Père Bonnefons de la Compagnie de Jésus,

dans ses Vies des Saints, en rapporte l'institution au roi Louis XII, qui fut incité à cela, à ce qu'il prétend, par la Bienheureuse Jeanne, sa femme, et que ce Jean-Antoine Bellot, qu'il nomme Bellius, et qu'il dit avoir été évêque de Grenoble, en fut le directeur et dressa les règles et les statuts de cette confrérie. Tous les deux se sont trompés ; premièrement le Père Sizzo, en disant que ce Bellot fut abbé de Saint-Antoine de Grenoble, car il n'y a qu'une seule abbaye d'hommes sous le nom de Saint-Antoine, en France, laquelle est située dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, et est Chef de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Antoine de Viennois. Ce Bellot ne se trouve point dans le Catalogue des abbés de cette abbaye ; c'était au contraire Théodore de Saint-Chamont, qui la gouvernait en 1500, qui avait été élu en 1494 et qui eut pour successeur en 1527 Antoine de Langeac, qui mourut en 1536. Il n'est point non plus au rang des Évêques de Grenoble ; Claude Robert et messieurs de Sainte-Marthe ne l'auraient pas oublié dans le dénombrement qu'ils ont fait des Évêchés de France et des Prélats qui les ont gouvernés ; et il y a bien de l'apparence que cette société ne fut pas instituée à la prière de la Bienheureuse Jeanne, puisqu'elle s'était retirée à Bourges dès l'an 1498 que son mariage avec Louis XII fut déclaré nul : ce qui prouve encore que le P. du Breuil s'est trompé dans ses Antiquités de Paris lorsqu'il dit que la Congrégation des Barnabites commença à fleurir sous le roi Louis XII et la Bienheureuse Jeanne de Bourges, sa femme, pour lors ducs et seigneurs de Milan ; puisque, comme nous avons déjà dit, ce prince ne s'empara du Milanais qu'en 1500, et qu'en 1530 où commença la Congrégation des Barnabites, François Sforza en était le maître, y ayant été rétabli pour la seconde fois en 1529 sous le règne de François I<sup>er</sup>, roi de France, successeur de Louis XII, qui était mort dès l'an 1515.

Quoi qu'il en soit, dans le temps qu'Antoine-Marie Zacharie, avec Barthélemi Ferrari et Antoine Morigia, concertaient ensemble pour l'établissement de leur Congrégation, la confrérie de la Sagesse-Éternelle était presque abandonnée. Ce qui

devait exciter les confrères à s'attacher avec plus de ferveur à leurs obligations au milieu des fléaux dont Dieu affligea le Milanais, n'avait au contraire servi qu'à les en éloigner. Les confrères étaient réduits à un petit nombre, le tumulte de la guerre et une cruelle peste qui lui avait succédé avaient interrompu les œuvres de charité auxquelles ils étaient engagés, qui étaient de fréquenter les Sacrements, enseigner la jeunesse, vaquer à la prédication, à l'oraison et à la prière, visiter les pauvres, les soulager dans leurs misères, et autres semblables exercices. Barthélemi Ferrari et Antoine Morigia gémissaient de ces désordres, et ne trouvèrent point d'autre moyen pour y remédier que de s'unir avec Zacharie pour former ensemble une Congrégation de Cleres Réguliers, dont les principales obligations seraient de confesser, prêcher, enseigner la jeunesse, diriger les séminaires, faire des missions et conduire les âmes, selon que les Evêques les emploieraient dans leurs diocèses. Ce fut donc l'an 1530 qu'ils s'unirent ensemble pour ce sujet à Milan, et en peu de temps ils eurent d'autres compagnons, les premiers qui entrèrent dans leur société ayant été deux prêtres de la même ville et d'une éminente piété, l'un nommé François Lucco, et l'autre Jacques Caséo. Mais avant que de passer outre, il faut dire un mot des deux autres fondateurs de cette Congrégation, Barthélemi Ferrari et Jacques-Antoine Morigia.

Barthélemi naquit à Milan de la noble famille des Ferrari, l'an 1497 ; il eut pour père Louis Ferrari, et pour mère Catherine de Castiglione. Mais à peine les eut-il connus qu'il les perdit, et peu de temps après son frère aîné mourut aussi ; c'est pourquoi il fut mis, avec son frère Basile Ferrari, sous la tutelle d'un de ses parents qui eut soin de le faire étudier. Après avoir fini ses humanités, il alla à Pavie pour y apprendre le droit ; mais il fut bientôt rappelé à Milan par son frère, qui, voulant aller à Rome pour s'avancer dans les charges ecclésiastiques, lui abandonna le gouvernement de leur famille, ce que Barthélemi n'accepta qu'avec peine ; et quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans accomplis, il fut néanmoins déclaré majeur

par un arrêt du sénat de Milan, et mis hors de tutelle. Il retourna à Pavie pour y continuer ses études de droit, et quoique maître de son bien dans un âge peu avancé, il ne se laissa pas pour cela entraîner au torrent des plaisirs ; il les fuyait au contraire, et surtout il évitait la compagnie des femmes comme un écueil dangereux, où souvent les jeunes gens se perdent.

Étant de retour à Milan, il entra dans la confrérie de la Sagesse-Éternelle, et prit en même temps l'habit clérical. Il s'acquitta avec beaucoup de fidélité de tous les devoirs dont les confrères étaient chargés. On le voyait avec un soin infatigable visiter les hôpitaux, soulager les malades, leur donner leurs besoins, les exhorter à la patience et les consoler par de ferventes exhortations. Les pauvres honteux étaient soulagés dans leurs misères, et il fournissait abondamment de quoi marier de pauvres filles que la nécessité contraignait de prostituer leur honneur. L'état pitoyable où était réduit le Milanais ne lui fournissait que trop de moyens différents pour exercer sa charité. Le pays qui servait de théâtre à la guerre se trouvait dans une grande désolation, et le soldat, enclin à la brutalité, laissait partout des marques de la dissolution et des dérèglements qui règnent parmi ces sortes de gens.

Jacques-Antoine Morigia, troisième fondateur de la Congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul, qui était aussi de la même compagnie de la Sagesse-Éternelle, servait de second à Ferrari dans l'exercice de ses œuvres de charité. Il était aussi d'une famille très-ancienne à Milan, laquelle compte au nombre de ses ancêtres les saints Martyrs Nabor et Félix, qui répandirent leur sang pour le nom de Jésus-Christ, sous l'empire de Maximien Hercule. Il vint au monde environ l'an 1493, et son père Simon Morigia étant mort peu de temps après, on le mit sous la conduite de sa mère Ursine Bartia, et de deux de ses oncles. Sa mère, qui était une dame du monde, avait plus de soin d'élever ses enfants dans la vanité que de les faire instruire des devoirs du Christianisme. Elle ne les excitait pas à la piété ni par ses exemples ni par ses paroles ; elle

se souciait peu aussi qu'ils fissent de grands progrès dans les sciences ; et si Morigia, après avoir fait ses études d'humanités, ne se fût de lui-même appliqué à l'étude des mathématiques dans lesquelles il devint habile, toutes ses études se seraient terminées à la rhétorique.

Le peu de sentiments qu'on lui avait inspiré du Christianisme, fit qu'après ses études, il s'adonna aux plaisirs et à la volupté. Les jeux, les bals, les danses, les spectacles, et tous les divertissements que la jeunesse peut inventer, faisaient toutes ses occupations ; mais Dieu, le voulant retirer de ces vains amusements, permit que de temps en temps il allât rendre visite à quelques-unes de ses parentes qui étaient religieuses dans le monastère de Sainte-Marguerite, lesquelles par leurs exhortations lui firent concevoir un tel dégoût pour les vanités de ce monde, que, mettant bas ses habits précieux, il se revêtit d'une pauvre soutane, et voulut être inscrit au nombre des Clercs par l'Évêque de Laodicée, suffragant d'Hippolyte d'Est, archevêque de Milan, et qui gouvernait ce diocèse en l'absence de ce Prélat. Il entra aussi dans la société de la Sagesse-Éternelle, et peu de temps après on lui voulut donner l'abbaye de Saint-Victor, qui était d'un gros revenu, et qu'il refusa.

Ce fut dans ce même temps que s'étant joint avec Antoine-Marie Zacharie et Barthélemi Ferrari, ils fondèrent ensemble la Congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul, et ayant attiré dans leur compagnie deux saints prêtres de la ville de Milan, comme nous avons déjà dit, ils s'adressèrent au Pape Clément VII, sur la fin de l'année 1532, pour avoir la confirmation de leur Congrégation. Basile Ferrari, frère de l'un des fondateurs, était secrétaire du Pape : il employa le crédit qu'il avait sur l'esprit de ce Pontife pour qu'il leur accordât ce qu'ils demandaient. En effet au mois de Février de l'année suivante, le Pape, étant à Bologne, leur donna un bref par lequel il leur permit d'ériger un nouvel Ordre de Clercs Réguliers dans lequel on ferait les trois vœux de religion en présence de l'Archevêque de Milan, auquel ils étaient soumis, de

faire profession solennelle, d'y admettre ceux qui se présenteraient, et que cette profession se ferait en présence de celui qu'ils éliraient pour Supérieur, de vivre en commun, et de dresser des constitutions pour l'observance régulière. La même année François Sforza, duc de Milan, leur accorda la permission d'acquérir des biens immeubles dans la ville et le territoire de Milan.

Zacharie, du consentement de ses compagnons, ne voulut pas se servir tout d'un coup des permissions qui leur étaient accordées par le Pape. Il commença par introduire la vie commune. Pour cet effet il acheta une petite maison proche la porte de Pavie, où s'assemblèrent ses premiers compagnons, auxquels se joignirent peu de temps après quatre citoyens de la même ville. Là, oubliant l'éclat de leurs familles et renonçant aux commodités dont ils pouvaient jouir dans le monde, ils menèrent une vie pauvre sous la conduite de Zacharie qui était leur Supérieur, et qui dressa les premières constitutions de cet Ordre.

L'année suivante (1534), Zacharie leur donna l'habit de religion tel que celui qu'il avait pris lui-même, et qui était commun aux prêtres séculiers de ce temps-là, mais d'une étoffe plus vile, avec un bonnet rond, suivant la coutume pour lors de Lombardie, et qu'ils ont changé depuis en un bonnet carré. Comme ils n'avaient cherché que la simplicité dans leurs habits, ils la voulurent aussi conserver dans les nécessités de la vie. Des légumes, des herbes et quelques petits poissons faisaient leurs mets les plus exquis, et ils mangeaient rarement de la viande. Quoiqu'ils n'eussent pas encore fait les vœux solennels, chacun en son particulier était pauvre et n'avait rien en propre : tout était en commun et toutes choses étaient distribuées à chacun selon ses besoins. Leurs mortifications étaient grandes, leurs jeûnes, leurs veilles et leurs oraisons presque continuels. On en voyait quelques-uns, le Crucifix en main, aller par la ville exhortant les peuples à la pénitence; d'autres, chargés d'une Croix fort pesante sur leurs épaules, allant dans les églises et implorant à haute voix la miséricorde



de Dieu ; d'autres avec une corde au cou, s'aller offrir aux emplois les plus vils, et d'autres enfin qui, revêtus de méchants habits, demandaient l'aumône, chacun inventant une nouvelle manière d'humiliation pour attirer les peuples à la pénitence et à un changement de mœurs, en quoi ils réussirent. Mais le grand fruit qu'ils faisaient donna de la jalousie à un prêtre qui les dénonça au tribunal de l'Archevêque, à celui de l'Inquisition et au Sénat, comme des novateurs qui troublaient le repos public, et qui, sous une fausse apparence de piété, tramaient quelque chose de funeste à la religion catholique. Ce calomniateur fut écouté : on informa de leur conduite, et leur innocence ayant été reconnue, les accusations qu'on avait formées contre eux ne servirent qu'à leur attirer de l'estime et de la vénération.

Clément VII étant mort, et Paul III lui ayant succédé, ce Pape accorda, l'an 1525, de nouvelles grâces et de nouveaux privilèges à cette Congrégation. Il l'exempta de la juridiction de l'Archevêque de Milan, la mettant sous la protection du Saint-Siège. Il leur permit de porter l'habit clérical, de prendre le nom de Clercs Réguliers de Saint-Paul, de vivre en commun, d'élire un Supérieur qui exercerait son office pendant trois ans, entre les mains duquel ils feraient les vœux solennels : car jusqu'alors ils ne les avaient pas encore faits, quoique Clément VII leur en eût accordé la permission. Il leur permit aussi de recevoir ceux qui se présenteraient pour entrer dans leur Ordre, de réciter l'Office divin selon l'usage de l'Église romaine, d'administrer les Sacrements, de bâtir une église sous le titre de Saint-Paul qu'ils avaient choisi pour leur patron et dont ils avaient pris le nom, et les fit participants de tous les privilèges dont jouissaient les Chanoines Réguliers de la Congrégation de Latran, et qui leur seraient accordés dans la suite.

Zacharie, pour exécuter ce bref qui limitait la fonction de Supérieur à trois ans, et y en ayant déjà près de six qu'il gouvernait la Congrégation, fit assembler ses Frères pour procéder à l'élection d'un nouveau Supérieur ; et après être con-

venus ensemble qu'on lui donnerait le nom de prévôt, le sort tomba sur Morigia, qui prit le gouvernement de la Congrégation le 15 avril 1536, en qualité de premier prévôt. Il n'y avait pas longtemps qu'il était prêtre, et par un indult de Rome qui lui avait permis de prendre les Ordres sacrés à trois jours de fêtes consécutives, il avait été ordonné sous-diacre le 22 juin 1535, avait reçu le diaconat le 29 du même mois, et la prêtrise le 4 juillet suivant. Mais il n'avait pas voulu célébrer sa première Messe qu'après s'y être préparé pendant deux mois par des jeûnes, des veilles, des oraisons, des mortifications, et par l'exercice de plusieurs œuvres de piété. L'estime et la vénération qu'il avait pour Zacharie fit qu'il lui déféra toujours l'honneur de la supériorité, quoiqu'il n'en portât pas le nom. Il ne faisait rien sans le consulter, et voulût même qu'il donnât toujours l'habit à ceux qui se présentaient.

Sur la fin de l'année 1537, Zacharie entreprit la première mission dont les Religieux de cet Ordre font profession : ce fut à Vicence, où il fut appelé par l'Évêque de cette ville. Il y alla avec quelques compagnons ; il y demeura environ un mois et substitua en sa place Ferrari, qui alla ensuite à Vérone pour le même sujet. Il fit un si grand fruit dans ces villes, que celles de Pavie et de Venise voulurent avoir de ces sortes de missionnaires aussi bien que des Angéliques qui accompagnaient les Clercs Réguliers dans leurs missions, pour travailler de leur côté à la conversion des personnes de leur sexe. Zacharie, étant retourné à Milan, s'employa utilement au salut du prochain et à l'avancement de sa Congrégation. Quelques affaires l'ayant obligé d'aller à Guastalla, l'an 1539, il y tomba malade, et s'étant fait transporter à Crémone, qui était le lieu de sa naissance, il y mourut quelques jours après dans sa quarante-troisième année ; son corps fut ensuite porté à Milan ; et comme la Congrégation n'avait pas encore de demeure assurée ni d'église, il fut enterré dans celle des Angéliques.

La coutume était déjà établie dans cette Congrégation de continuer le Supérieur à la fin de son triennal, comme cela se

pratique encore lorsqu'on le juge expédient pour le bien de l'Ordre ; c'est pourquoi Morigia exerça l'office de Supérieur pendant six ans, après lesquels Ferrari lui succéda le dernier novembre de l'an 1542, et, le même jour, leur oratoire, sous le nom de Saint-Paul, proche l'église de Saint-Ambroise, ayant été ouvert, ils y célébrèrent publiquement la Messe et y chantèrent l'Office. Cette demeure leur avait été cédé par les Angéliques lorsqu'elles la quittèrent pour aller s'établir dans le lieu où elles sont encore à présent ; mais l'an 1545, ils changèrent encore de demeure, ayant obtenu l'église de Saint-Barnabé, qui leur a fait donner le nom de Barnabites. C'est sans doute ce nom de Barnabites qui a fait dire à Crusenius<sup>1</sup>, que les Clercs Réguliers de Saint-Paul avaient renouvelé l'Ordre de Saint-Barnabé et des Apostolins. Mais il est vraiment incontestable que les Apostolins ou Barnabites ont toujours été différents des Clercs Réguliers de Saint-Paul, avec lesquels ils n'ont jamais fait d'union, les Apostolins ayant toujours subsisté jusqu'au temps d'Innocent X, qui les supprima vers l'an 1650. Ce n'est donc qu'à cause de l'église de Saint-Barnabé qu'on a donné à ces Clercs Réguliers le nom de Barnabites : cette église leur fut accordée à la prière de Morigia, qui fut encore élu prévôt le dernier juin 1545, après la mort de Ferrari, qui était arrivée au mois de novembre de l'année précédente, et qui fut aussi enterré avec Zacharie dans l'église des Angéliques. Morigia le suivit quelque temps après, étant mort le 13 avril 1546, et fut le premier qui fut inhumé dans leur nouvelle église.

Nous avons dit que Zacharie dressa les premières constitutions de cette Congrégation : on en fit de nouvelles dans le Chapitre de l'an 1542, où présidait l'Évêque de Laodicée, comme délégué du Saint-Siège et du Cardinal de Tolet, pour lors protecteur de cet Ordre ; et enfin, dans le Chapitre général de l'an 1579, on y dressa celles qui s'observent encore à présent, lesquelles furent approuvées par le Pape Grégoire XIII,

<sup>1</sup> Crusen., *Monust. August.*

après qu'elles eurent été examinées par saint Charles Borromée, à la prière du Cardinal Jean-Antoine Serbellini, second protecteur et le dernier de cette Congrégation, qui n'en a point eu d'autre depuis la mort de ce Cardinal.

Saint Charles avait tant d'estime pour ces Clercs Réguliers, et leur portait tant d'affection, qu'il faisait souvent des retraites chez eux où il avait son confesseur, qui était le P. Alexandre Sauli, qui fut dans la suite général de cette Congrégation. Ce saint Cardinal, voyant l'impossibilité qu'il y avait de réformer les Moines Humiliés et de les ramener à leur première observance, voulut les unir à la Congrégation des Clercs Réguliers, qui se serait vue tout d'un coup augmentée de cent cinquante Religieux qui restaient de cet Ordre, et de plus de vingt-cinq mille écus de revenu qu'ils possédaient ; mais les Clercs Réguliers ne voulurent point accepter cette union de peur que les Humiliés ne corrompissent leur troupeau : ce qui fit que cet Ordre fut entièrement supprimé par le Pape Pie V. Ils eurent néanmoins de leurs dépouilles les prévôtés de Crémone, de Mont-Sa et de Verceil, que saint Charles leur fit donner par le Pape, avec les revenus qui en dépendaient.

Les trois fondateurs ne s'étaient pas mis en peine, de leur vivant, de procurer à leur Congrégation de nouveaux établissements : mais après leur mort elle s'étendit beaucoup en plusieurs villes d'Italie, où ils ont un grand nombre de collèges (c'est ainsi qu'ils appellent leurs maisons), qui sont divisés en quatre provinces. Le roi Henri IV les appela en France en 1608, et écrivit pour ce sujet à leur Chapitre général, qui se tenait cette année-là. Ils entrèrent d'abord dans le Béarn en qualité de missionnaires apostoliques députés par le Pape Paul V. Ils ramenèrent dans cette province un si grand nombre d'hérétiques au sein de l'Église catholique, que plusieurs Evêques les souhaitèrent dans leurs diocèses. Louis XIII, par ses lettres patentes de l'an 1622, vérifiées en parlement, leur accorda la permission de s'établir dans toutes les villes et les autres lieux du royaume où ils seraient appelés. Peu de temps après, le Cardinal de Retz, Henri de Gondy, dernier évêque

de Paris, leur permit de s'établir dans cette ville ; mais sa mort ayant différé cet établissement, ce ne fut que l'an 1629 qu'ils y entrèrent. Leur première demeure fut d'abord entre les faubourgs de Saint-Jacques et de Saint-Michel ; mais, l'an 1634, ils prirent possession du prieuré de Saint-Éloi, qui leur fut donné par le Cardinal Jean-François de Gondy, premier archevêque de Paris, où ils ont demeuré jusqu'à présent. Ils ont obtenu d'autres maisons à Montargis, à Étampes et en d'autres lieux qui ont formé une cinquième province.

(HÉLYOT.)

### LE VÉNÉRABLE LOUP D'OLMÉDO,

FONDATEUR DES ERMITES DE SAINT-JÉROME DE L'OBSERVANCE,  
OU DE LOMBARDIE.

Loup d'Olmédo naquit l'an 1370 au bourg d'Olmédo, au diocèse d'Avila en Espagne, d'où il a pris son nom. Les historiens de sa vie ne sont point d'accord touchant ses parents ; les uns le font sortir de la famille des Gonzalez, les autres des Ferrari de Valence, et d'autres disent qu'il était frère de saint Vincent Ferrier, qui s'appelait Ferreri. Dès ses plus tendres années, il méprisa les petits plaisirs qui sont permis aux jeunes gens ; il s'appliqua à former sa vie sur le modèle des plus excellentes vertus ; il s'adonna entièrement à l'étude des sciences, et, comme Pérouse était pour lors le lieu où florissaient les belles-lettres en Italie, il y fut et lia une étroite amitié avec dom Odon Colonne, qui fut élevé dans la suite au souverain pontificat sous le nom de Martin V, et qui y étudiait aussi.

Ayant fini ses études, il retourna en son pays, où il s'acquitt bientôt l'estime de Ferdinand, roi d'Aragon, qui, le jugeant capable d'affaires importantes, l'envoya auprès de l'antipape Benoît XIII, que l'Aragon reconnaissait pour légitime successeur de saint Pierre, et auprès de la république de Gènes et de quelques princes d'Italie. A son retour, il voulut l'élever à de hautes dignités, mais il les refusa courageusement pour se retirer dans le monastère de Notre-Dame de Guadeloupe de

l'Ordre de Saint-Jérôme, dans la province d'Estramadure, où il prit l'habit religieux. Il n'abandonna pas pour cela le soin de ses études, il les associa de telle sorte avec la prière et l'oraison, que l'un succédait à l'autre, et ces exercices n'étaient interrompus que par le peu de temps qui lui était nécessaire pour prendre un peu de repos et de nourriture.

Ses vertus le firent en peu de temps passer par toutes les dignités de l'Ordre jusqu'à celle de général, où il fut élevé l'an 1422, quoique son humilité y apportât beaucoup d'opposition. Ce fut dans cet emploi qu'il témoigna son grand zèle pour l'observance régulière. Selon les historiens de sa Congrégation, quoique ceux des Ermites d'Espagne disent le contraire, il apporta tous ses soins pour corriger des abus qu'il prétendait être dans l'Ordre. Il exhortait les absents par lettres, il sollicitait les présents par ses discours à la pratique des vertus et à l'observance de leur règle ; et, afin que son exemple les animât davantage, il se retirait de temps en temps dans la solitude, où il gardait une perpétuelle abstinence. Il voulut bannir du réfectoire l'usage de la viande, et inspirer aux Religieux l'esprit de retraite et de solitude qu'ils s'étaient proposé, et où ils vivaient dans les commencements, comme nous avons vu dans les paragraphes précédents ; mais, voyant les oppositions qu'ils y apportaient, et qu'ils voulaient toujours persister dans leur manière de vie, il se démit de son office, et se retira pour quelque temps chez les Chartreux, afin de former sur les exercices de ces saints Religieux la réforme de son Ordre qu'il méditait toujours.

Étant assuré de quelques Religieux qui voulaient seconder ses pieuses intentions, il vint à Rome l'an 1424, sous le pontificat de Martin V, qui, à cause de leur ancienne amitié, comme nous avons dit, lui fit un accueil d'autant plus favorable, qu'il ne venait pas aux pieds de Sa Sainteté pour rechercher sa propre gloire, mais celle de Dieu, qu'il souhaitait être mieux servi dans son Ordre. Il lui exposa donc le dessein qu'il avait de ramener les Religieux à l'état monical et à la solitude, ou d'établir un Ordre nouveau de Moines sous le titre de Saint-

Jérôme et la protection de ce Père de l'Eglise, si les Religieux d'Espagne persistaient à s'opposer à ses bons desseins. Le Pape fit venir d'Espagne les définiteurs de l'Ordre pour écouter leurs raisons, et ils lui firent de si humbles remontrances pour qu'il ne changeât rien de leur manière de vie, que ce Pontife les renvoya dans leur monastère en leur accordant leur demande.

Mais, ne voulant pas que les desseins de Loup d'Olmédo fussent sans effet, il lui accorda une Bulle datée de la même année 1424, par laquelle il lui permit de fonder une Congrégation sous le titre de Moines Ermites de Saint-Jérôme, dans les montagnes de Cazalla, au diocèse de Séville, en Espagne, l'établissant général perpétuel de cette nouvelle Congrégation, avec un pouvoir absolu sur ses Religieux : il lui accorda d'autres Bulles qui contiennent plusieurs privilèges, et la communication de ceux dont jouissaient les autres Ermites de Saint-Jérôme, avec la confirmation de ce nouvel Ordre sous la règle de saint Augustin.

Il retourna donc en Espagne muni de ces Bulles, et jeta les fondements de sa Congrégation dans le monastère de Saint-Jérôme de l'Acella au mont Cazalla ; et, afin que ce nouvel édifice, étant bâti sur des fondements fermes et solides, pût être élevé plus haut, il ajouta à la règle de saint Augustin des constitutions très-austères et très-rigoureuses tirées en partie de celles des Chartreux. Elles portaient entre autres choses que les Religieux ne pourraient étudier dans le couvent, et ne pourraient en sortir pour aller étudier dans les universités, selon la pratique des Chartreux, alléguant ce passage de l'Apôtre, que *la science enfle, et que la charité édifie* ; que les femmes ne pourraient pas entrer dans leurs églises, et encore moins dans l'enclos du monastère ; qu'on ne mangerait jamais de viande ; qu'on ne porterait du linge que dans les maladies, et qu'ils jeûneraient depuis la fête de saint Jérôme jusqu'à Pâques. Loup d'Olmédo changea encore quelque chose de l'habillement des Religieux de Saint-Jérôme ; car, comme il fit porter aux Religieux de sa Congrégation le nom

de Moines, il voulut qu'ils en portassent l'habit, leur ayant fait prendre une coule à la manière des Moines Bénédictins, qu'ils portent au chœur et lorsqu'ils sortent.

Peu de temps après qu'il eut fondé son premier monastère de Saint-Jérôme de l'Acella, l'on en bâtit encore cinq autres dans ces mêmes montagnes, et ces solitudes se changèrent en des colonies de Moines. Le Pape l'ayant fait venir à Rome, lui donna, l'an 1426, le monastère de Saint-Alexis au mont Aventin, qui avait été occupé jusque-là par des Prémontrés. Ce Souverain Pontife, voulant entretenir la paix et l'union entre cette Congrégation et celle des Ermites, donna une Bulle, l'an 1428, par laquelle il ordonnait que Loup d'Olmédo pourrait tirer de l'Ordre des Ermites d'Espagne les Religieux qui voudraient passer dans le sien, et que les biens qu'ils avaient apportés en entrant dans celui des Ermites retourneraient à celui des Moines de Loup d'Olmédo ; que tous les couvents d'Espagne qui voudraient recevoir les constitutions de Loup d'Olmédo le pourraient faire après en avoir demandé et obtenu la permission des Supérieurs ; que quand les Ermites d'Espagne iraient dans les couvents des Moines de Saint-Jérôme, et réciproquement les Moines de Saint-Jérôme, dans ceux des Ermites d'Espagne, ils y seraient reçus et traités, tant en santé qu'en maladie, comme s'ils n'étaient tous que d'un même Ordre et d'une même Congrégation ; et qu'enfin dans les deux Ordres, l'on dirait réciproquement des suffrages pour les Religieux qui y décéderaient. Mais cette Bulle n'apporta pas la paix dans ces deux Ordres, qui n'entretenrent pas une trop bonne correspondance entre eux.

Les couvents de Loup d'Olmédo se multiplièrent cependant en Italie. Le second qu'ils eurent fut à Castellacio, à un mille de la ville de Milan, qui avait été fondé par Jean Galéas, duc de Milan, pour les Ermites de Saint-Jérôme d'Espagne, et qui demandèrent d'être unis aux Moines de l'Observance : c'est ainsi qu'ils sont nommés dans les Bulles de plusieurs Papes. L'on ne doit pas passer sous silence que Philippe-Marie, duc de Milan, fils de Jean de Galéas, ayant offert à Loup d'Olmédo de



gros revenus pour la subsistance des Religieux de ce monastère, il les refusa, disant que la pauvreté ne pouvait pas s'accorder avec le superflu. Après avoir réglé toutes choses dans ce monastère, et après avoir fait renouveler à ces Religieux le vœu de vivre dans l'observance, il alla à Gènes pour prendre possession d'un autre monastère, d'où il retourna à Rome, où il forma le dessein de composer une règle tirée des écrits de saint Jérôme, ne trouvant pas celle de saint Augustin propre pour des Moines. Il y travailla, et, après l'avoir achevée, il la présenta au Pape pour y donner son approbation, ce qu'il lui accorda, l'an 1429, avec la permission de la faire observer à ses Religieux, au lieu de celle de saint Augustin, dont il les dispensait. Ainsi ce ne fut point parce que Loup d'Olmédo voulut faire recevoir cette règle tirée des écrits de saint Jérôme, que les Ermites d'Espagne ne voulurent point embrasser la réforme, comme quelques-uns ont écrit, puisque le Pape Martin approuva d'abord la Congrégation de Loup d'Olmédo sous la règle de saint Augustin, et que ce ne fut que l'an 1429 qu'il permit aux Religieux de cette Congrégation de prendre la règle qui avait été tirée des écrits de saint Jérôme par leur fondateur.

Siguença, qui en quelques occasions paraît peu favorable à Loup d'Olmédo, ne peut pas néanmoins s'empêcher de louer cette règle. Il dit qu'elle est écrite avec esprit et fidèlement recueillie, que ce sont les plus beaux centons qu'il ait vus, et qu'ils méritent plus de louanges que ceux que Proba Falconia composa, tirés d'Homère et de Virgile, et qui sont si estimés dans le monde.

Loup d'Olmédo, pour s'acquitter de son office de général, résolut après cela de retourner en Espagne pour y faire la visite de ses monastères. Il y avait pour lors quelques divisions entre les Évêques de Castille, et l'Église de Séville était aussi sans pasteur. Après la mort de dom Alphonse de Exéca, qui en était archevêque, qui arriva l'an 1417, dom Didace Maldonat de Annaya lui avait succédé ; il gouverna son diocèse pendant quinze ans ; mais ayant eu différend avec son Chapitre

au sujet de quelque réforme qu'il voulait introduire parmi ses Chanoines, ceux-ci recherchèrent sa vie, et en firent des informations peu favorables qu'ils envoyèrent au Pape Martin V. Ils lui reprochaient entre autres choses qu'étant au Concile de Constance en qualité d'envoyé des rois de Castille et de Léon, il y avait favorisé l'antipape Benoît XIII. Le Pape en était convaincu, et avait toujours conservé contre ce Prélat quelque ressentiment; de sorte que ceci joint à d'autres faits importants dont on l'avait informé, fit que ce Pontife le priva de son archevêché, et lui donna seulement le titre d'Archevêque de Tarse. Comme Loup d'Olmédo se disposait à retourner en Espagne, le Pape, qui le connaissait pour un homme expérimenté dans les affaires, lui donna l'administration de cet archevêché, et un pouvoir pour accommoder les différends qui étaient entre les Évêques de Castille. Il arriva à Séville l'an 1429; il prit d'abord le gouvernement de cette Église, et, après y avoir fait quelques règlements, il alla en Castille pour s'acquitter de sa commission. Il réussit si bien par sa sagesse et par sa prudence, que tous les Évêques se réunirent en peu de temps, et vécurent dans la suite en parfaite intelligence. Étant retourné à Séville, il fit un autre établissement pour sa Congrégation. Il y avait proche de la ville une abbaye sous le nom de Saint-Isidore *del Campo*, qui était extrêmement riche et de la fondation des comtes de Guzman. Elle avait été possédée par les Moines de Cîteaux; mais l'observance régulière en ayant été bannie, elle fut offerte à notre fondateur, qui l'accepta: ce qui a fait donner à cette Congrégation, par quelques-uns, le nom de Saint-Isidore. Il y fit un plus long séjour que dans le palais archiépiscopal; et, après avoir fait la visite de ses autres monastères, il s'adonna entièrement au gouvernement de cette Église, qu'il quitta pour un temps, ayant été encore envoyé par le Pape pour aller faire la visite de la Congrégation des Chanoines séculiers de Saint-Jean l'Évangéliste en Portugal, dont nous avons parlé. Étant de retour à Séville, il continua à gouverner cette Église; mais le désir qu'il avait de retourner dans la solitude fit qu'il remit entre

les mains d'Eugène IV, qui avait succédé à Martin V, l'administration de l'Eglise de Séville. Il vint quelque temps après à Rome, où en ayant rendu compte à Sa Sainteté, se retira dans le monastère de Saint-Alexis, dont il ne sortit plus. Il y mena une vie très-austère jusqu'à la mort. Il jeûnait six ou sept mois de l'année, et le plus souvent au pain et à l'eau. Il portait continuellement le cilice, et prenait de sanglantes disciplines. Son lit était une planche, quelquefois un peu de paille. Il ne vivait plus que pour Dieu, il souhaitait d'être uni avec lui, il soupirait sans cesse après cette union ; et enfin, accablé par ses austérités, il tomba malade et fut attaqué d'une fièvre violente qui peu de jours après le réduisit à la dernière extrémité ; c'est pourquoi, voyant la mort approcher, il demanda avec beaucoup d'humilité les Sacraments de l'Eglise, et, après en avoir été muni, il rendit son âme à son Créateur le 13 avril 1433, en présence de tous ses Frères, qui fondaient en larmes, étant âgé de soixante-trois ans. Son corps fut enterré dans l'église de ce monastère où on lit cette épitaphe sur son tombeau.

*Hic jacet R. in Christo P. F. Lupus de Olmedo natione Hispanus, Ressuscitator et Reformator, ac primus Generalis Præpositus ordinis Monachorum Sancti Hieronymi, Priorque hujus monasterii, qui obiit die XIII Aprilis, ann. MCDXXXIII, Pontificatus Domini Eugenii Papæ IV, ann. III.*

(HÉLYOT.)

## LA VÉNÉRABLE MARGUERITE DE BOIRON.

Marguerite de Boiron-Doet habitait nombre d'années la ville de Bordeaux, et menait, dans un pieux célibat, la vie la plus édifiante. Elle se distinguait surtout par son éminente charité pour les pauvres. Quand la persécution de 1793 déploya toutes ses fureurs, le zèle de Marguerite pour les infortunés dut nécessairement comprendre, dans les actes de sa bienfaisance, les frères catholiques, qui, privés de secours, étaient encore obligés de se cacher pour éviter les bourreaux. Elle fut dénommée comme parente de nobles et fréquentant des prêtres réfrac-

taires. On l'enferma dans la maison des orphelins convertie en prison ; et, après l'avoir tenue quelque temps au secret, on la fit paraître devant la commission militaire.

Elle était prête à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie ; mais l'idée de la guillotine l'épouvantait. Elle écrivait secrètement à son confesseur : « Vous savez combien j'ai horreur de ce genre de supplice ; cette horreur est si grande que, si la chose était abandonnée à mon choix, je me jetterais plus volontiers dans un brasier ardent. Mais Dieu ne nous donne pas ce qui nous plaît ; il veut que nous acceptions avec soumission ce qu'il choisit lui-même pour nous purifier. »

Elle fut appelée quatre fois devant les juges. Enfin le 13 avril, dimanche des Rameaux, on la condamna à mourir, comme complice d'émigrés et de prêtres fanatiques. Après la sentence, le président de la commission militaire l'interpella avec une stupide barbarie : « Qu'as-tu à répondre, maintenant que tu es condamnée ? lui dit-il. — Rien, répondit la sainte femme, puisque vous me jugez digne de mort ; et Dieu veuille vous pardonner comme je vous pardonne. »

Elle marcha ensuite avec fermeté vers l'échafaud, se mit à genoux, fit à Dieu sa dernière prière, monta les marches fatales, et présenta sa tête au fer de la guillotine. Le jour de sa condamnation fut aussi le jour de son martyre.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

### NOTRE-DAME DU VAL-FLEURY.

« Il y a mille ans passés, dans un vallon obscur et solitaire, le Ciel manifesta sa miséricorde par un don précieux qu'il envoie quelquefois à la terre pour la consoler et la bénir. C'était pendant l'hiver ; quelques bergers aperçurent un jour sur le penchant de la montagne une plante de genêt couronnée de ses fleurs d'or. Étonnés et remplis d'une sainte frayeur, ils s'en viennent aussitôt raconter la merveille à la bourgade voisine. On se presse sur leurs pas pour jouir du spectacle ; les plus curieux s'approchent : ils fouillent le genêt, O miracle !

ils découvrent une image de la Vierge Marie tenant entre ses bras le divin Enfant. Leur pieuse avidité veut ravir le trésor à ce coin perdu du désert, mais toutes leurs tentatives viennent se briser contre une force secrète qui retient en cet endroit le présent de Dieu. La foi de cette troupe de bergers eut bientôt compris les desseins de la Providence ; ils se mettent à l'œuvre sur-le-champ et élèvent un rustique oratoire pour abriter l'image mystérieuse. Ils la nommèrent d'un nom qui devait perpétuer la tradition du miraculeux événement : Ce fut Notre-Dame du Val-Fleury.

« Le bruit du prodige se répandit rapidement dans les contrées environnantes, et de là dans toute la France. De toutes parts, on vit accourir des pèlerins qui venaient demander à la bonne Dame du Val-Fleury le soulagement de leurs misères et un peu de force pour achever le pénible sentier de la vie. Des grâces nombreuses et signalées attestèrent en ces lieux la puissante protection de Marie sur ceux qui l'invoquaient. L'affluence du peuple devenant de jour en jour plus considérable, le pauvre sanctuaire des bergers ne put contenir la foule qui l'envahissait ni les offrandes de la reconnaissance. La piété d'un de nos rois se chargea d'accomplir les désirs des fidèles. En l'année 1051, Henri I<sup>er</sup> fit construire à ses frais une église plus digne de Marie et de la dévotion universelle. Il pria, en outre, saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu, d'y établir les Religieux de son Ordre pour y chanter l'Office divin et y accueillir les pèlerins de tous les pays. Lors du départ de son fils pour la croisade, la reine Blanche n'oublia pas Val-Fleury dans les largesses qu'elle fit à tous les sanctuaires consacrés à Marie, et, durant toute la période du Moyen-Age, ce pèlerinage, l'un des plus anciens de notre catholique France, fut aussi l'un des plus célèbres et des plus fréquentés.

« Le temps ne respecta pas le monument élevé par Henri I<sup>er</sup>. Au bout de sept siècles il n'était presque plus qu'une ruine. Il appartenait à la magnificence du grand roi de ne pas laisser périr l'œuvre de son devancier. En 1706, Louis XIV fit agrandir et reconstruire toute l'église selon le goût du siècle. En

mémoire de ce bienfait, l'on devait y chanter tous les jours le *Domine salvum fac* et l'oraison pour le roi.

« Ralentie un peu à la suite de la révolution, la dévotion à Notre-Dame de Val-Fleury a pris un nouvel essor depuis quelques années. Son église est aujourd'hui desservie par des prêtres missionnaires dont le dévouement et la charité sont dignement appréciés par les âmes nombreuses qui recourent à leur ministère.

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Séville en Espagne, saint Herménigilde, fils de Lévigilde, arien, roi des Visigoths. Ce Saint ayant été mis en prison pour la confession de la foi catholique, et ayant refusé de recevoir la Communion de la main d'un Évêque arien, aux solennités de Pâques, fut, par l'ordre d'un père perfide, frappé d'un coup de hache, et, roi et martyr, il échangea un royaume terrestre pour le royaume du Ciel.

A Pergame en Asie, la fête des Saints Carpe, évêque de Thyatire, Papyte, diacre, Agathonique, sa sœur, femme excellente; celle aussi d'Agathodore, leur domestique, et de plusieurs autres, qui tous, après diverses tourments, reçurent la couronne du martyre pour avoir généreusement confessé Jésus-

1

IDIBUS APRILIS.

Hispani in Hispania, sancti Hermenegildi filii Leovigildi Regis Visigothorum Ariani, qui ob Catholicæ fidei confessionem in carcerem conjectus, cum in sollemnitate Paschali communionem ab Episcopo Ariano accipere nolisset jussu perfidi patris securi perensus, regnum cœleste pro terreno Rex et Martyr intravit. — Pergami in Asia, natalis sanctorum Martyrum Carpi Episcopi Thyatirensis, Papyli Diaconi, et Agathonicæ sororis ejus, optimæ feminæ, Agathodori quoque eorum famuli, aliorumque multorum, qui post varios cruciatus pro beatis confessionibus martyrio coronati sunt in persecutione Marci Antonini Veri et Lucii Aurelii Commodj. — In qua etiam persecutione Romæ passus est vir mirabilis Justinus Philosophus, qui cum secundum librum pro Religionis nostræ defensione præfatis Imperatoribus porrexisset, eamque ibidem disputando strenue propugnasset. Crescentis Cynici, cujus vitam et mores nefarios redarguerat, insidiis accusatus quod Christianus esset, remunerationem linguæ fidelis, martyrii munus accepit. — Eodem die, passio sanctorum Maximi, Quintiliani et Dadae in persecutione Diocletiani. — Ravenæ, sancti Ursi Episcopi et Confessoris.

Christ, durant la persécution de Marc-Antonin-Vère et Luce-Aurèle-Commode.

Durant cette même persécution, on fit mourir à Rome saint Justin le Philosophe, homme admirable, qui, ayant présenté aux empereurs son second livre pour la défense de la religion chrétienne, et l'ayant défendu devant eux avec beaucoup de force dans plusieurs conférences, fut accusé d'être chrétien par Crescent, philosophe cynique, dont il avait repris la vie et les mœurs corrompues. Il reçut le don du martyre, comme récompense de la langue fidèle.

Le même jour, le martyre des Saints Maxime, Quintilien et Nadas, durant la persécution de Dioclétien.

A Ravenne, saint Ours, évêque et confesseur.

#### Additions des autres martyrologes.

Saint Marcelin, premier évêque d'Embrun, qui mourut en ce jour.

Saint Guénoc, évêque en Écosse.

Saint Crescent de Myre, martyr en Lycie.

Saint Théodelape, évêque de Vérone.

La Bienheureuse Ide de Louvain, religieuse de l'Ordre de Citeaux.

Saint Isaac, martyr à Pergame.

Le Bienheureux Jacques de Certaldo, Camaldule.

Sainte Euphémie et sainte Eucapie, martyres.

Saint Romain, évêque de Metz au milieu du cinquième siècle.

Saint Sécuteur, martyr à Chalcédoine en Bythinie avec sainte Euphémie et sainte Eucapie.

Sainte Pièce, dame de la Roche-Guyon, convertie au deuxième siècle par les premiers Missionnaires chrétiens.

Sainte Néopiste, vierge et martyre dont le corps fut déposé à Rome dans l'église de Saint-Martin-des-Monts.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Géry Alaux, prêtre du diocèse de Toulouse, qui n'avait pas prêté le serment schismatique, condamné comme prêtre réfractaire, guillotiné le 13 avril 1794.

Pierre Labourdette de Bagnolles, prêtre du Béarn, inserté, condamné à mort par le tribunal criminel des Basses-Pyrénées, guillotiné le 13 avril 1794.

Nicolas Antoine, curé de Dompaire au diocèse de Saint-Dié, condamné à mort comme prêtre réfractaire et mis à mort le 13 avril 1794.

Gabriel Raguenéz, prêtre du diocèse de Quimper, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du Finistère, guillotiné le 13 avril 1794.

Dominique Nicolas Claudel, prêtre du diocèse de Saint-Dié, sortit de France pour éviter le serment schismatique, puis revint à son diocèse où il fut arrêté, jugé comme prêtre émigré, condamné à mort avec Nicolas Antoine et guillotiné le 13 avril 1794.



## QUATORZIÈME JOUR D'AVRIL.

**Saint Valérien, saint Tiburce et saint Maxime, martyrs. — Saint Ardalion, martyr. — Saint Lambert, archevêque de Lyon. — Le Bienheureux Bernard, premier abbé de Tiron. — Saint Bennézet et saint Drogon. — La Bienheureuse Havoie ou Hedwige, abbesse. — Saint Pierre Gonzalès ou saint Telme, Frère Prêcheur. — Saint Milhey, saint Kukley et saint Nizilon, martyrs. — Sainte Lidwine, vierge. — Le Bienheureux François de Cardaillac, évêque de Cahors. — Le Vénérable Firmin, carme, confesseur de la foi. — Le Vénérable Jean Abasque, confesseur de la foi. — La Vénérable Marthe Frassen. — La Vénérable Marie d'Ambrines et les dix-huit compagnons de son martyre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.**

### SAINT VALÉRIEN, SAINT TIBURCE ET SAINT MAXIME, MARTYRS.

Du temps du Pape Urbain, premier du nom, sous l'empire d'Alexandre Sévère, il y avait à Rome une très-belle et très-noble vierge chrétienne nommée Cécile, que ses parents marièrent contre sa volonté à un jeune homme qui ne lui était en rien inférieur en noblesse, en beauté et en richesses, sinon qu'il était païen. Il s'appelait Valérien. La solennité des noces étant accomplie selon la coutume, Valérien voulant approcher de son épouse, elle l'empêcha, et lui dit qu'elle avait un Ange qui la gardait et qui était fort jaloux de sa chasteté ; et que s'il osait la toucher, assurément il lui ferait perdre la vie. Valérien fut tellement surpris et épouvanté de ce discours, qu'il dit à Cécile : *Si vous voulez que je croie ce que vous dites, faites-moi venir cet Ange ; et s'il est véritablement un Ange, je vous promets de faire ce que vous désirez de moi ; mais si c'est un autre homme que vous aimez, je vous ferai mourir avec lui.* Cécile lui répartit, qu'il était impossible de voir un Ange du Ciel, sans avoir au même temps l'esprit du Ciel, qui

s'obtenait par le Baptême. *Je consens à être baptisé, ajouta Valérien, et veux bien me faire chrétien, afin de voir cet Ange du Seigneur qui est votre gardien.*

Cette sainte Epouse l'adressa au Pape Urbain qui l'instruisit, et lui conféra le saint Baptême. Il le reçut avec une très-grande dévotion, qui fut encore augmentée par l'apparition d'un vénérable vieillard qui était couvert d'une robe blanche comme de la neige, et qui tenait une tablette à la main, avec ces mots écrits en lettres d'or : *Un Seigneur, une Foi, et un Baptême ; un Dieu qui est Père de tous, et qui est sur tout, et en tout ; Amen.*

Après que Valérien fut baptisé, il retourna à la maison de son Epouse qu'il trouva en prière, avec l'Ange du Seigneur à son côté, lequel brillait comme un soleil, et tenait en ses mains deux belles couronnes de roses et de lys. Il en présenta une à Cécile et l'autre à Valérien, promettant à celui-ci de la part de Dieu, que pour le récompenser de ce qu'il avait suivi le conseil de son épouse, il obtiendrait tout ce qu'il voudrait demander. Il demanda donc que son frère nommé *Tiburce*, fût aussi fait participant de la grâce qu'il venait de recevoir, et qu'il eût le bonheur de connaître Jésus-Christ. Ce qui lui fut accordé ; car peu de temps après, ce frère entrant dans la chambre de Cécile et de Valérien, et sentant l'agréable odeur de ces roses et de ces lys célestes, il s'informa d'où venaient ces fleurs hors de saison, et apprenant qu'il fallait être baptisé pour les avoir, il se fit conduire par son frère Valérien au Pape. Saint Urbain, voyant ces excellents fruits des chastes conseils de Cécile, en rendit grâces à Dieu, et conféra le saint Baptême à Tiburce, qui reçut encore avec ce caractère, le don des guérisons et des miracles.

Ces deux frères s'embrasèrent tellement du feu de l'amour divin, que ne pouvant en retenir les ardeurs, ils les firent bientôt éclater au dehors par les grandes aumônes qu'ils faisaient aux pauvres ; et par la sépulture qu'ils donnaient aux Martyrs. *Almaque* qui était préfet de la ville en ayant eu connaissance les cita devant son tribunal, et les exhorta d'adorer les dieux.

suisant les ordres de l'empereur son maître. Mais les Saints répondirent généreusement, qu'ils observaient les Lois du vrai Dieu, et non pas celles des hommes qui leur étaient contraires. Le préfet leur fit plusieurs questions sur leur religion, et sur le Dieu qu'ils adoraient : les Saints y répondirent avec une présence d'esprit admirable, qui fit même connaître à Almaque que le Saint-Esprit parlait en eux, comme ils ne firent point de difficulté de le dire à leur juge. Mais celui-ci les condamna au fouet, et ensuite à la mort, selon l'ordre de lois romaines ; et il confia l'exécution de son arrêt à Maxime, un des premiers officiers de sa maison.

Maxime, touché de compassion envers ces deux jeunes hommes, qui prodiguaient ainsi leur vie dans la fleur de leur jeunesse, leur fit paraître beaucoup d'affection et de bonne volonté, afin de leur persuader d'obéir au préfet pour sauver leur vie. Mais les deux frères lui donnèrent de si fortes raisons sur le mépris du monde et de la vie présente ; et sur l'estime qu'il fallait faire de la gloire éternelle, que Maxime ravi de ce qu'ils disaient, les mena chez lui, où après quelques entretiens, il se convertit enfin à la foi de Jésus-Christ avec toute sa famille. Cécile qui veillait incessamment pour voir ce qui arriverait à son mari et à son beau-frère, n'en eut pas plutôt connaissance que la même nuit elle mena des prêtres qui baptisèrent Maxime, et les autres Néophytes.

Cependant, tout ceci ayant été rapporté au préfet, il commanda que les deux frères eussent la tête tranchée hors la ville devant un temple de Jupiter, en la présence de Maxime qui fut consolé de voir les Anges qui enlevaient au Ciel les âmes de ces saints Martyrs. Et comme il ne put retenir sa joie sans la faire savoir à toute l'assistance, Almaque le fit cruellement fouetter dans sa propre maison, avec des plombées, qui étaient une sorte de fouets faits de corde avec des boules de plomb au bout. C'est ainsi qu'il rendit son âme à Dieu dans la violence de ce supplice, l'an de Notre-Seigneur 230.

Les corps de ces trois saints Martyrs furent inhumés par le Pape saint Urbain au cimetière appelé de Calixte ; d'où depuis

ils ont été transportés, en 821, par le Pape saint Paschal, dans l'église de sainte Cécile. Sous le règne du Pape Nicolas I<sup>er</sup>, le vénérable corps de saint Tiburce fut envoyé à l'empereur Charles-le-Chauve, qui le fit placer honorablement dans la célèbre abbaye de Saint-Urbain à Châlons-sur-Marne ; où il est honoré en ce jour par un grand concours de peuples. Néanmoins cela ne se doit entendre que de quelques parties seulement, et non pas du corps entier ; puisque en 1599, il fut encore trouvé à Rome avec celui de saint Urbain auprès du corps de sainte Cécile.

(GIRY.)

### SAINT ARDALION,

MARTYR.

Ardalion était, au milieu des persécutions qui ouvrirent le quatrième siècle, un des comédiens qu'on appelle les bateleurs. Il jouait ses personnages sur les places publiques et attirait les foules par ses farces et ses extravagances. Il avait étudié ses rôles en assistant aux interrogatoires des Martyres et à leurs tortures. Il charmait ce qu'on appellerait aujourd'hui la canaille.

Mais il ne soupçonnait pas que les Chrétiens et les Martyrs eux-mêmes priaient pour lui. Or un jour du printemps de l'an 309, qu'il se surpassait en parodiant les Saints, une grâce du Ciel descendit sur lui. Il se rétracta sur-le-champ, et désolé de ses excès honteux, il demanda lui-même le martyre en se proclamant chrétien, prêt à réparer ses fautes.

Quand on vit qu'il parlait sérieusement, on le conduisit aux juges, qui ne virent là que de la magie et qui la couronnèrent par le martyre, le 14 avril 309.

### SAINT LAMBERT,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Lantbert ou Lambert, l'un des plus saints Evêques du septième siècle, naquit à Quernès, village peu éloigné de la ville d'Aire (Pas-de-Calais). Sa famille, puissante et considérée dans le pays, jouissait d'une grande influence à la cour méro-

vingienne. Aussi le jeune leude, lorsqu'il fut en âge, parut-il avec éclat à l'école du palais, parmi les enfants qui étaient élevés sous les yeux du roi. Clotaire III, fils de Clovis II, régnait à cette époque en Neustrie.

Le pieux Lantbert sut défendre son innocence contre les séductions qui l'environnaient ; et c'est au milieu des grands de sa cour que sa vocation se développa, et qu'il forma la résolution d'entrer dans l'état religieux.

Pour l'accomplir, il eut à surmonter les résistances de sa famille et de beaucoup d'autres personnes qui ne pouvaient comprendre un semblable projet, chez un jeune seigneur à qui le plus brillant avenir souriait dans le monde. Mais tout fut inutile. Après ces luttes qui ne firent qu'augmenter encore l'ardeur de ses désirs, Lantbert entra dans l'abbaye de Fontenelle près de Rouen. Elle était gouvernée alors par saint Vandrille ; et c'est là qu'il vécut dans la sainte obscurité de la vie monastique, uniquement occupé de Dieu et de son âme.

Telle était la haute opinion que l'on avait de sa vertu, que, lorsque l'Abbé vint à mourir, tous les suffrages se portèrent sur lui pour le remplacer. Malgré ses réclamations et les refus que lui suggéra son humilité, il fut obligé d'accepter cette charge, qu'il remplit douze ans avec un admirable dévouement.

Le Siège archiépiscopal de Lyon étant devenu vacant, saint Lantbert y fut appelé par le choix unanime du clergé et du peuple, que la renommée de ses vertus avait frappés. Le Saint, qui n'exerçait qu'à regret sa charge d'Abbé, se déclara incapable d'occuper un poste plus important ; mais il fallut encore céder et prendre en main le gouvernement de cette Église de Lyon.

Le détail de sa vie, durant son épiscopat n'est pas connu. On voit seulement que ses vertus brillèrent alors d'un nouvel éclat, et que ses œuvres de charité, sa vigilance sur son troupeau, sa fidélité dans l'accomplissement de ses devoirs méritèrent que son nom fût, à sa mort, placé à côté des plus saints Évêques de France. Cette mort bienheureuse arriva le 16 avril

de l'an 688. — Il est fêté généralement le 14 avril et en quelques lieux le 21 de ce même mois<sup>1</sup>.

### LE BIENHEUREUX BERNARD,

PREMIER ABBÉ DE TIRON.

Le Bienheureux Bernard naquit, vers l'an 1046, aux environs d'Abbeville, de parents pieux, fort hospitaliers, et qui prirent un soin tout particulier de le faire élever dans la vertu et les lettres. Il alla dès lors beaucoup au-delà de leurs intentions : et suivant, dans un âge si tendre, les mouvements de l'Esprit de Dieu qui lui faisait éviter les occasions du péché que la plupart de ses compagnons recherchaient avec ardeur, il passait à la prière et à l'étude le temps de la récréation qu'ils employaient à leurs plaisirs. Il jeûnait fréquemment sans consulter les forces de son corps, et il faisait paraître tant d'amour pour la vie religieuse, qu'il voulait imiter les Réguliers jusque dans son habit. Cet extérieur réformé en fit un objet de raillerie pour ses compagnons : mais il s'éleva toujours avec une généreuse modestie au-dessus de leurs moqueries et de leurs insultes, jusqu'à ce que se voyant à l'âge de vingt ans, il crut qu'il était temps de chercher un port contre les tempêtes et les écueils du monde.

Il quitta son pays, et alla dans le Poitou avec trois de ses compagnons touchés du même désir que lui, dans la résolution d'y chercher quelque monastère où la régularité fût fort exacte. S'étant présenté à celui de Saint-Cyprien, dit vulgairement de Saint-Cyvrin près de Poitiers, il y fut reçu de l'Abbé Raynaud II, qui lui donna l'habit de la Religion. L'obéissance parfaite qu'il rendit à ses Supérieurs, sa soumission envers tous les Frères, son humilité, sa douceur, la fidélité et l'exactitude qu'il apportait à l'observation de la règle, son amour pour les mortifications et toutes les autres vertus qu'on lui voyait pratiquer avec grande édification le distinguèrent tellement, qu'il fut choisi, vers l'an 1076, à l'âge d'environ trente

<sup>1</sup> Emprunté à monsieur l'Abbé Destombes.

**ans**, pour être prieur de l'abbaye de Saint-Savin, à dix ou **onze** lieues de Poitiers sur la Gartempe. Il travailla beaucoup à y rétablir la discipline monastique dans sa première pureté. Il eut à souffrir, et de la part de l'Abbé Gervais, et de celle des Religieux, qui ne faisaient pas scrupule de recourir à des moyens simoniaques pour procurer des commodités plus grandes à leur maison. Il vint à bout enfin de les soumettre à sa réforme, moins par son autorité que par la patience qu'il eut à supporter leurs injures et leurs mauvais traitements, et par quelques accidents funestes arrivés aux plus rebelles que les autres prirent pour une punition divine.

Il y avait vingt ans qu'il donnait ses soins et ses veilles au rétablissement spirituel de la maison de Saint-Savin en qualité de prieur, lorsque la mort de son Abbé, arrivée en Palestine, lui fit changer la résolution qu'il avait faite d'y sacrifier le reste de ses jours à l'ouvrage du Seigneur. Le pressentiment qu'il eût du dessein qu'on formait pour le faire abbé, le porta à prendre la fuite. Il se cacha pendant quelque temps dans une solitude du pays du Maine : et il passa de là aux extrémités de la Bretagne dans la presqu'île de Chaussey sur la côte septentrionale. Etant revenu ensuite dans sa première solitude, il n'y put demeurer tellement inconnu qu'on ne sût de ses nouvelles dans l'abbaye de Saint-Cyprien d'où il était profès. L'Abbé Raynaud quoique cassé de vieillesse, l'y alla voir, l'attira insensiblement dans sa maison sous prétexte de le reconduire, le fit établir prieur ou prévôt malgré qu'il en eût : et l'ayant désigné pour être son successeur, il fit prendre des précautions suffisantes à ses Religieux pour empêcher qu'il ne leur échappât après sa mort.

Bernard se crut d'autant plus obligé à veiller sur lui-même et sur son troupeau, qu'il avait eu plus de répugnance à se charger de sa conduite. S'il parut au-dessus de ses Religieux, ce ne fut point tant par son rang et son autorité que par son humilité et par son ardeur à exercer toutes les vertus qu'il leur prescrivit. Il fut convié de se trouver au Concile de Poitiers assemblé l'an 1100 par les Légats du Pape, Jean et Benoît,

et suppléant au défaut de la plupart des Prélats qui manquaient de force, il y fit paraître avec le Bienheureux Robert d'Arbrissel une vigueur surprenante contre le scandale public que causait le roi Philippe, et contre les violences du comte de Poitou qui voulait empêcher le Concile d'excommunier ce prince.

Quoiqu'il se fût déchargé sur des procureurs de tout ce qui regardait le soin du temporel et l'extérieur pour ne s'appliquer qu'à celui des âmes, il ne put néanmoins demeurer indifférent au dérangement que voulurent y apporter les Moines de Cluny, par une nouvelle entreprise qui dégénéra en persécution, et qui lui servit de prétexte pour se décharger même du spirituel et pour renoncer à son abbaye. Ces Religieux prétendant que le monastère de Saint-Cyprien devait être de leur dépendance, obtinrent du Pape Paschal II une Bulle en leur faveur, et sommèrent l'Abbé de s'y soumettre, ou de renoncer à l'abbaye. Bernard accepta la dernière condition plutôt que de consentir à la servitude de son église qu'il avait reçue libre. Il se retira dans son ancien désert du Maine, et se joignit ensuite au Bienheureux Robert d'Arbrissel pour faire des missions évangéliques en Normandie où il eut beaucoup à souffrir pour déraciner les vices et y semer la parole de Dieu.

Cependant les Moines de Saint-Cyprien, après avoir résisté quatre ans entiers à ceux de Cluny, vinrent avec des lettres de l'Évêque de Poitiers chercher leur Abbé pour l'obliger à prendre leur monastère. C'est ce qui l'obligea d'aller à Rome par deux fois sans fruit. Il fut rebuté du Pape avec tant de rigueur, que dans l'amertume de son zèle il se laissa aller à en appeler au tribunal de Jésus-Christ. Cette hardiesse irrita le Pape de telle sorte qu'il le fit chasser, et assembla les Cardinaux pour délibérer sur la manière de le punir. Les deux Légats qui l'avaient vu au Concile de Poitiers s'y étant trouvés, firent tant d'éloges de sa vertu, et surtout de sa fermeté inébranlable à défendre la justice et la vérité, que le Pape, de l'avis des Cardinaux, le fit rappeler et lui donna l'audience du monde la plus favorable. Il parla pour la liberté de son Église



avec tant de force et d'éloquence, que ceux de Cluny n'eurent rien à y répliquer. Le Pape jugea en sa faveur contre eux, leva l'interdit où il l'avait mis, et voulut même le faire cardinal prêtre pour le retenir près de lui et l'employer aux affaires ecclésiastiques. Mais Bernard ne voulut pas même reprendre la dignité d'Abbé qu'on lui restituait : et content d'avoir fait triompher la cause de son Eglise, il demanda au Pape la permission de se retirer dans une solitude. Paschal ne la lui accorda qu'avec la commission de prédicateur apostolique pour le faire travailler, comme il avait commencé, à la conversion des peuples et à la réformation des mœurs : et il ne souffrit point qu'il mangeât ailleurs qu'à sa table tant qu'il demeurerait à Rome.

Bernard étant revenu à Poitiers remit son Eglise entre les mains de Dieu : et ayant pris deux ou trois de ses Religieux, il retourna dans la presque île déserte de Chaussey au bout de la Bretagne. Les pirates ne l'y souffrirent pas longtemps, et le nombre de ses nouveaux disciples augmentant peu à peu, il vint s'établir dans les bois de Savigny en basse Normandie. Le lieu ne lui parut pas assez désert depuis qu'il commençait à se peupler de disciples du Bienheureux Robert d'Arbrissel son ami. Il crut qu'il était juste de leur céder, et il vint avec sa petite troupe se retirer dans les bois de Tiron, où Rotrou, comte du Perche et de Mortagne, lui donna des fonds pour bâtir un monastère, dont les fondements furent jetés l'an 1109. Le célèbre Yves de Chartres, évêque diocésain, favorisa cet établissement de tout son possible, et Bernard y dit la première Messe le jour de Pâques suivant dans la chapelle de bois, quoique les lettres patentes du comte, son bienfaiteur, ne lui eussent été expédiées que le troisième jour de février 1113 pour confirmer sa donation. Ce fut là que rappelant l'institut de saint Benoît à sa perfection, il donna la naissance à une nouvelle Congrégation qui a porté depuis le nom de Tiron, et qui fut regardée comme une excellente réformation de cet Ordre, telles qu'avaient été dans leurs commencements celles de Cluny en Bourgogne, de Cava en Italie et en Sicile,

de Seauve en Guyenne, et telle que fut dans le même siècle celle de Cîteaux en Bourgogne.

Dieu y donna une si grande bénédiction, qu'en moins de quinze ou vingt ans, on en vit multiplier les maisons ou hospices jusqu'au nombre de cent ; et le Bienheureux Vital de Mortain, l'un des compagnons du Bienheureux Robert d'Arbrissel, fut si touché de l'excellence de ce nouvel institut, qu'il voulut soumettre à l'abbaye de Tiron tous les monastères et toutes les églises qui dépendaient de celle de Savigny, et qui se trouvaient déjà au-delà de cinquante, tant abbayes que prieurés.

Les disciples de Bernard répandaient dans tout le pays l'odeur de la sainteté de leur maître, non par leurs discours, mais par leur conduite. Ils vivaient dans une pauvreté universelle, vêtus de gris, mais de l'étoffe la plus vile ; pratiquant, des austérités presque incroyables. Bernard y recevait indifféremment tous ceux qui se présentaient à lui, persuadé que Dieu n'exclut nulle condition du royaume des Cieux. Sa charité ne se bornait point à ceux qui étaient renfermés dans son monastère, il allait encore porter la semence de vie et apprendre les vérités du salut aux paysans des villages voisins. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles, et la renommée porta si loin la réputation de sa sainteté, qu'il y eut peu de princes et de seigneurs considérables dans le royaume qui ne souhaitassent l'avoir dans leurs terres, ou qui ne lui fissent quelques présents pour la propagation de son institut.

Il fallut qu'il donnât, au roi Louis-le-Gros, l'un de ses principaux bienfaiteurs, la satisfaction de l'aller trouver à Paris. et au roi d'Angleterre Henri, celle de l'aller voir en Normandie dont il était maître, après que ce prince lui eut fait excuse par les comtes de Blois et du Perche qu'il lui avait députés de ce qu'il ne l'était point aller visiter à Tiron à cause du danger qu'il y avait de sortir de ses Etats. Plusieurs seigneurs anglais à l'exemple de leur roi firent paraître beaucoup d'empressement pour lui marquer leur bienveillance. C'est ce qui a produit tant de maisons en Angleterre de la Congrégation

de Tiron. David<sup>1</sup>, qui fut roi d'Ecosse peu de temps après, partit du fond du septentrion avec une grande suite pour avoir le bonheur de le voir, mais il le trouva mort lorsqu'il arriva au monastère de Tiron.

Le Bienheureux Bernard était malade le cinquième jour d'Avril, qui était le onzième d'après Pâques de l'année 1116. Cinq jours après, il avait reçu les derniers Sacrements de l'Eglise, c'est-à-dire le saint Viatique après l'Extrême-Onction dans le Chapitre : il avait passé presque tous les moments de sa maladie à prier ou à faire des exhortations à ses disciples, pour leur recommander d'être fidèles à Dieu, et d'éviter le relâchement. Il leur avait donné encore en cet état divers exemples admirables de patience, d'humilité et de soumission parfaite aux ordres de Dieu : et était mort entre leurs bras le 14 avril de l'an 1116, après avoir vécu plus de soixante-dix ans. Sa mort arriva précisément après celle du Bienheureux Robert d'Arbrissel son ami. Il fut enterré dans son église avec un grand concours de peuple, après y être demeuré trois jours exposé à leur vénération.

Les Martyrologes des Bénédictins et celui de France font son éloge le 14 avril, quoiqu'un calendrier ancien de l'abbaye de Tiron le mette au 25 de ce mois, jour où quelques-uns ont cru qu'il pourrait être mort, mais sans fondement.

(BAILLET.)

#### SAINT BENNÉZET ET SAINT DROGON.

On lit dans les archives d'Avignon que saint Bennézet gardait les brebis de sa mère l'an 1176, lorsqu'une voix lui dit trois fois distinctement : « Benoît, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur, qui me parlez ? j'entends votre voix, mais je ne puis vous voir. — Écoute, Benoît, et n'aie pas peur. Je suis Jésus-Christ, qui par un seul mot ai créé le Ciel et la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Je

<sup>1</sup> Fils de Malcolm III et de sainte Marguerite, frère d'Alexandre.

veux que tu quittes les brebis de ta mère ; parce que tu me feras un pont sur le Rhône. — Seigneur, je ne connais pas le Rhône, et je n'ose abandonner les brebis de ma mère. — Ne t'ai-je pas dit de croire ? viens donc hardiment ; j'aurai soin de faire garder tes brebis, et je te donnerai un compagnon qui te conduira jusqu'au Rhône. — Seigneur, je n'ai que trois oboles, et comment ferais-je un pont sur le Rhône ? — C'est bon, tu le feras comme je te l'apprendrai. » Benoît s'en alla donc, à la voix du Seigneur, qu'il entendait bien, mais sans pouvoir le voir. Un Ange vint à sa rencontre, sous la forme d'un pèlerin, portant un bâton et une panetière, qui lui dit : « Suivez-moi sans crainte, et je vous conduirai jusqu'au lieu où vous ferez un pont à Jésus-Christ, et je vous montrerai comment le faire. » Mais lorsque Benoît vit la grandeur du fleuve, il eut peur et dit qu'il lui était absolument impossible de faire un pont dans cet endroit-là. L'Ange lui dit : « Ne craignez point, parce que le Saint-Esprit est en vous. Voyez la barque dans laquelle vous passerez l'eau. Allez à la ville d'Avignon, et montrez-vous à l'Evêque et à son peuple. » Cela dit, l'Ange disparut à ses yeux.

Le jeune Benoît, s'étant approché du navire, pria les passagers de le faire passer pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge jusqu'à la ville, où il avait quelque chose à traiter. Le nautonier, qui était un juif, lui répondit : « Si tu veux passer, donne-moi trois pièces, comme font tous les autres. » Benoît supplia de nouveau qu'on voulût bien le passer pour l'amour de Dieu et de sainte Marie. Le juif répliqua : « Ne me parle point de ta Marie ; parce qu'elle n'a aucun pouvoir au Ciel ni sur la terre : j'aime mieux trois pièces d'argent que l'amour de ta Marie, car des Maries il y en a beaucoup. » Benoît l'ayant entendu ainsi parler, lui donna les trois oboles qu'il avait. Le juif, voyant qu'il ne pourrait lui extorquer davantage, les reçut et le passa.

Entrant donc dans la ville d'Avignon, Benoît trouva l'Evêque parlant à son peuple. Il leur dit à haute voix : « Écoutez et comprenez-moi bien : Jésus-Christ m'envoie vers vous, pour

que je fasse un pont sur le Rhône. » L'Evêque ayant ouï ses paroles et considéré sa chétive personne, l'envoya par dérision au prévôt de la ville, homme excessivement sévère, comme pour le faire châtier rudement. Benoît alla trouver le prévôt et lui dit avec tranquillité : « Mon Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé dans cette ville, pour que je fasse un pont sur le Rhône. Le prévôt lui répondit : Comment, toi misérable qui n'as rien, tu dis que tu feras un pont là où ni Dieu, ni Pierre, ni Paul, ni Charlemagne, ni personne n'a pu en faire ? ce qui n'est pas étonnant. Toutefois, comme je sais qu'un pont se fait avec des pierres et de la chaux, je te donnerai une pierre que j'ai dans mon palais ; si tu peux vraiment la remuer et l'emporter, je croirai que tu pourras faire le pont. » Benoît, plein de confiance dans le Seigneur, revint dire à l'Evêque qu'il ferait ce que le prévôt venait de lui proposer. L'Evêque répondit : « Allons donc voir les merveilles que tu dis. » Et l'Evêque s'en alla, suivi du peuple, qui se moquait du petit Benoît et le traitait de fou. Arrivé auprès de la pierre, que trente hommes pouvaient à peine remuer, Benoît l'emporta aussi facilement qu'une pierre maniable, et la posa au lieu où est la première pile du pont.

Alors le prévôt de la ville appela Benoît, lui offrit trois cents pièces d'argent, et lui baisa les mains et les pieds. Le Saint recueillit encore dans le même endroit cinq mille pièces. Des soldats et d'autres personnes allaient avec lui par la ville pour faire la quête. En ce même jour, Dieu fit plusieurs miracles. Benoît rendit la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, l'agilité à des boiteux, jusqu'au nombre de dix-huit. Il continua de même toute sa vie. Il plaçait la croix sur les malades, les baissait disant à chacun : « Votre foi vous a sauvé. » On a les dépositions juridiques des témoins de ces miracles.

La première pierre du pont fut posée l'année 1177, en présence de l'Evêque, qui en fit la bénédiction. La construction entière dura onze ans. A cette occasion il se forma une confrérie de pieux laïques, qui furent nommés les Frères du Pont ou les Frères Pontifes, parce que le but spécial de leur dévotion était

de faire le pont d'Avignon et d'autres, pour le service des voyageurs, des pèlerins et des pauvres. Ils sanctifiaient ce travail par la prière et avaient une chapelle pour y réciter leur Office. Ils travaillaient de leurs mains, soit à arracher des pierres, soit à les mettre en place : ils faisaient aussi des quêtes pour en acheter. Plus d'une fois, lorsque les ouvriers n'avaient plus de pierres, Benoît leur disait : « Allez creuser en tel endroit, et vous en trouverez ; » et ils en trouvaient effectivement. Une des piles du pont fut renversée par la malice du diable, pendant que Benoît était en Bourgogne ; il connut cet accident à l'instant même, et revint aussitôt pour le réparer.

Benoît mourut l'année 1184, lorsque le plus difficile du pont était achevé. Il fut enterré sur le pont même, que l'on termina complètement quatre ans après. De nouveaux miracles ayant eu lieu par l'invocation du Saint, la ville bâtit sur le pont une chapelle, où son corps a été près de cinq cents ans. Une grande partie du pont étant tombée l'an 1669, on l'en retira : il fut trouvé sans aucune marque de corruption par le vicaire général qui en fit la visite l'année suivante, durant la vacance du Siège. Les entrailles mêmes étaient parfaitement saines, et la prunelle des yeux avait encore sa couleur, quoique les barres de fer qui entouraient le cercueil fussent rongées par l'humidité. En 1674, le corps du Saint s'étant trouvé dans le même état, l'Archevêque d'Avignon, accompagné par l'Evêque d'Orange et la noblesse du pays, le transporta solennellement dans l'église des Célestins. Le culte de saint Benoit a été autorisé par tous les Papes qui ont habité Avignon.

A l'autre extrémité de la France vivait un autre berger, saint Drogon. Il avait perdu son père avant de naître, et sa mère en naissant. Dès son enfance il était d'une piété singulière. A l'âge de vingt ans, il donna une partie de ses biens aux pauvres, et céda le reste à ses proches, pour se consacrer plus entièrement à Jésus-Christ. Ensuite, revêtu d'un cilice et d'un habit grossier, après plusieurs pèlerinages, il s'arrêta dans un bourg près de Valenciennes, et se loua comme berger. Il choisit cet état comme le plus propre à lui fournir les moyens de prati-

quer l'obéissance, l'humilité, la mortification. Il passa six ans à garder son troupeau. Mais sa modestie, son amour pour la prière, et ses autres vertus, fixèrent sur lui les regards de tout le monde. Il se vit singulièrement estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient. On lui faisait des libéralités qui allaient aux pauvres ; il leur donnait encore tout ce qu'il pouvait retrancher de son nécessaire. Craignant enfin de succomber à la vaine gloire, il se mit de nouveau à faire des pèlerinages. Mais étant devenu infirme, il revint dans le bourg, s'y fit faire une petite cellule près l'église, où il passa le reste de ses jours.

(ROHRBACHER.)

### LA BIENHEUREUSE HAVOIE OU HEDWIGE,

ABBESSE.

La Bienheureuse Havoie était fille de sainte Hildegonde et du comte Lothaire. Devenue veuve, Hildegonde avait fondé, en l'an 1166, le monastère de Mehren, de l'Ordre de Prémontré, près de Neuss, et elle en fut la première Abbessse.

Havoie, toute jeune entrée avec sa mère dans ce monastère, y trouva une vie calme et paisible qu'elle préféra vivement aux turbulences et au fracas du monde ; elle y conquist de bonne heure une réputation de sainteté. Elle se réjouissait en comparant la paix et l'union du cloître à la vie des mondains, si préoccupés. L'exemple de sa mère la faisait marcher dans les voies humbles de la perfection ; et quand Hildegonde mourut dans la grâce de Dieu, le 6 février 1183, ses Religieuses la retrouvèrent dans la pieuse Havoie.

Comme sa mère, elle fut le modèle de ses compagnes, qu'elle ne conduisait que par ses exemples. On croit qu'elle mourut le 14 avril 1200.

## SAINT PIERRE GONZALÈS OU SAINT TELME,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Astorga, ville d'Espagne, dans le royaume de Léon, fut la patrie<sup>1</sup> de Pierre Gonzalès, dont les historiens mettent la naissance vers l'an 1190, sous le règne d'Alphonse IX, roi de Castille. Ses parents, aussi nobles que riches, le firent élever avec soin dans les lettres, et dans tous les exercices propres à une personne de sa condition. Mais il parut bientôt que ses maîtres s'étaient moins appliqués à réformer les inclinations de son cœur, déjà porté au luxe et à l'ambition, qu'à cultiver les talents naturels de son esprit. En lui apprenant tout ce qui pouvait le faire briller dans le monde, on avait manqué d'attention à lui inspirer de bonne heure ces sentiments de piété, que doit avoir un jeune homme destiné à l'état ecclésiastique.

Les progrès que fit d'abord Pierre Gonzalès dans l'étude des belles lettres, et des arts libéraux; le caractère de son esprit aisé, vif, étendu, son naturel doux et prévenant, ses manières nobles; et peut-être plus que tout cela, les liens du sang, le rendirent fort cher à l'Évêque d'Astorga, son oncle maternel. Ce Prélat complaisant, semblable aux maîtres qu'il avait lui-même mis auprès de son neveu, se hâta un peu trop de le charger de bénéfices. Après l'avoir d'abord pourvu d'un canonicat dans sa cathédrale, il lui procura bientôt la dignité de Doyen, pour avoir le plaisir de le voir à la tête de tout le Chapitre. La religion n'avait pas inspiré ce choix; et le Ciel ne le bénit point. Trop flatté par une élévation si précipitée, la vanité du jeune Doyen éclata avec scandale. Le Seigneur, dont les desseins sur son élu étaient bien différents de ceux de ses parents ambitieux, l'humilia au jour même de son triomphe.

<sup>1</sup> Ferdinand du Château, qui a écrit avec assez de soin l'histoire de Pierre Gonzalès sur les monuments de l'église de Tuy, prétend qu'il était né dans le diocèse de Palencia et que son oncle était évêque de cette église, où Gonzalès fit ses premières études. Mais le sentiment que nous suivons, avec Baillet, est plus commun.



Mais la même main qui l'avait renversé, se servit de cette humiliation pour le changer.

Gonzalès, qui pour être ecclésiastique, n'en était pas moins mondain, voulut relever l'éclat de sa dignité, moins par sa vertu, que par son faste. Ayant reçu le Bref du Pape, qui confirmait la nomination de l'Évêque, ou du Chapitre en sa faveur, il choisit la fête même de Noël pour se donner en spectacle au public. Il parut dans les places et les rues d'As-torga sur un cheval superbement enharnaché, accompagné de plusieurs jeunes cavaliers, et suivi d'une foule de domestiques. Pendant que la vile populace, dont il recevait avidement l'encens, ne se lassait pas d'admirer son adresse, sa taille avantageuse, et la magnificence de ses habits, (qualités, ou ornements qui ne parent guère un Ministre des autels) les personnes sages gémissaient en secret, plus scandalisées encore de la molle complaisance de leur Évêque, que de la légèreté inconsidérée du jeune Bénéficiaire. Celui-ci n'était guère en état de faire les mêmes réflexions. Il continuait toujours sa marche, lorsque son cheval fit un faux pas, et le jeta dans un bournier. Aux premières acclamations du petit peuple, on entendit succéder aussitôt ses huées et les plus piquantes railleries. C'était le moment où Dieu voulait frapper son coup. Sensible à une humiliation bien méritée, le nouveau Doyen reconnaît ses égarements, et apprend enfin à mépriser à son tour le monde, dont il se voit si justement méprisé. Il ne ferma plus son cœur à la voix du Saint-Esprit. Et la grâce, en purifiant les principes d'un changement si subit, lui fit comprendre, que le Seigneur n'avait permis cette chute, que pour l'attacher désormais à la Croix de son Fils Jésus-Christ, et le faire arriver par les souffrances à une gloire plus solide que celle qu'il avait inutilement cherchée dans le monde.

Plein de ces beaux sentiments, et sans prendre conseil de la chair et du sang, Gonzalès se retira d'abord à Palence, résolu de passer quelque temps dans l'exercice de la prière, soit pour s'éprouver lui-même, soit pour connaître plus distinctement la volonté de Dieu sur l'état de vie qu'il devait embrasser.

Le dégoût du monde, et le mépris de ses vanités avaient commencé l'ouvrage de sa conversion. Et à ces premiers sentiments, succédèrent la haine du péché, la crainte salutaire des jugements de Dieu, une douce confiance en ses miséricordes, et un désir très-ardent de satisfaire à la justice, en consacrant son corps à la pénitence, et ses talents à l'instruction et au salut des fidèles qu'il avait scandalisés. L'Ordre de Saint-Dominique lui parut propre à l'exécution de ses desseins; il en demanda l'habit; et il fut un des premiers, qui le reçurent dans le couvent de Palencia.

En changeant d'état, Pierre Gonzalès commença une vie nouvelle, aussi digne d'un disciple de Jésus-Christ, que celle qu'il avait menée jusqu'alors, était peu conforme aux règles de l'Évangile. Toujours appliqué à se dépouiller de ses anciennes habitudes, à réprimer des passions immortifiées, ou à combattre l'orgueil et l'amour-propre, il devint en peu de temps un homme nouveau, humble, chaste, modeste, pénitent, attentif à tout ce que l'Évangile et la règle lui prescrivaient. En un mot, il ne négligea aucun des moyens qui pouvaient le mettre en état de remplir toute l'étendue de sa vocation.

On peut bien supposer que les tentations et les épreuves ne lui manquèrent pas. Il avait eu le courage de quitter le monde qu'il avait trop aimé : et le monde voulut le suivre, ou le séduire jusque dans sa retraite. Les sages du siècle, toujours aussi éclairés sur la conduite des autres, qu'ils sont ordinairement aveugles sur leurs propres besoins, lui représentèrent que la prudence semblait condamner ses démarches; qu'il aurait dû prendre des années entières pour y réfléchir mûrement, et essayer ses forces, pour ne pas les exposer; qu'un homme nourri, et élevé comme il l'avait été, ne pouvait que risquer beaucoup sous le poids des austérités, qu'il venait d'embrasser. On convenait qu'il aurait pu retrancher quelque chose dans sa première manière de vivre; mais on voulait qu'il convînt aussi, que dans la seconde il s'y trouvait un autre excès, qu'il ne saurait porter. Reprenez donc, ajoutait-on, reprenez une place, que vous seul devez remplir, un rang qui

est dû à votre naissance et à vos mérites. S'il vous est permis de mépriser les prières de vos amis, et les vœux de vos illustres parents, méprisez-vous de même les intérêts d'un diocèse, dont la Providence a confié la conduite à votre oncle? Vous avez sa confiance, et vous lui devez vos services. Il est encore temps : seulement ne vous opiniâtrez point à préférer une idée de perfection à des devoirs réels, ou à vos premiers engagements. Le cloître est saint sans doute ; mais ce n'est pas la seule école de sainteté, que le Seigneur ait ouverte à ses Ministres. Nous serons plus édifiés de vous voir toujours Chanoine, et Doyen par vocation, que solitaire ou prédicateur par votre choix, peut-être par caprice ou par dépit. »

Le nouveau Disciple de Jésus-Christ avait assez fréquenté les gens du monde pour les connaître. Leurs beaux discours ne purent le surprendre, ni tous leurs raisonnements l'éblouir. Il ne fut point tenté de reprendre une dignité, dont il avait déjà donné la démission : et il pria ses prétendus amis, s'ils ne pouvaient se résoudre à le suivre, de vouloir au moins l'oublier. Il n'oublia pas lui-même ce qu'il venait de promettre à Dieu. Soutenu par cet esprit de ferveur, qui l'avait fait admirer dès les premiers jours de sa conversion, il y persévéra avec fidélité, ne cessant, de travailler à se purifier par les larmes de la pénitence, ou à se perfectionner par la pratique de toutes les vertus. A peine avait-il fini les épreuves du noviciat, qu'on l'appliqua à l'étude de la théologie, et des saintes Écritures. Cette occupation, qu'il n'avait guère goûtée dans son premier état, lui devint dans la religion aussi agréable, qu'elle pouvait lui être utile pour en remplir les obligations. On en vit les fruits, dès que l'obéissance lui permit de faire valoir ses talents dans le ministère de la parole.

Après avoir passé la meilleure partie de la nuit, ou dans de saintes méditations, ou dans le chant des psaumes et des cantiques, il employait le jour entier à instruire les fidèles, et à travailler à leur sanctification. Ses paroles toujours animées d'une ardente charité, et soutenues par ses exemples, faisaient naître dans le cœur de ses auditeurs tous les sentiments, qu'il

voulait leur inspirer. Il retirait les uns du vice, et faisait avancer les autres dans la vertu. Les plus libertins, touchés jusqu'aux larmes, en entendant ses sermons, venaient avec confiance se jeter à ses pieds dans le sacré Tribunal. Et Dieu, par son ministère, fit un si grand nombre de conversions dans tout le royaume de Léon, et dans celui de Castille, particulièrement dans le diocèse de Palencia, que la réputation de Gonzalès devint célèbre parmi les peuples, aussi bien qu'à la cour du saint roi Ferdinand, troisième du nom.

Ce prince, que le zèle de la religion, encore plus que le désir de reculer les bornes de ses états, occupait continuellement à la guerre contre les infidèles, voulut voir le serviteur de Dieu. Il se connaissait en Saints, parce que la grâce l'avait élevé lui-même à une haute sainteté. Il aima le Père Gonzalès dès qu'il le connut. Et dès lors il se proposa de l'avoir toujours près de sa personne, soit à la cour, soit dans les armées pendant ses campagnes. Tantôt il écoutait avec plaisir les leçons de piété, de modestie, de religion, ou de pénitence, que le zélé Prédicateur faisait aux riches et aux grands. Tantôt il avait la consolation d'être témoin de tout ce que l'Esprit de Dieu lui faisait entreprendre, pour rendre le vice odieux, ou pour inspirer aux troupes la crainte du Seigneur et de ses jugements. C'était toujours le prince, qui donnait à ses sujets l'exemple de la parfaite docilité, et du profond respect qu'on doit à la parole de Dieu. Gonzalès ne se contenta pas d'assister de ses salutaires conseils un souverain, si digne de l'amour des peuples; mais par ses prières, ses vives exhortations, et surtout par l'éclat de ses vertus, il vint à bout de réformer les mœurs corrompues de la plupart des courtisans et des gens de guerre. Il vivait à la cour, comme il avait vécu dans le cloître; mêmes austérités, même recueillement, mêmes pratiques d'humilité. Une vie si sainte donnait un nouveau poids à ses prédications, et disposait les pécheurs à la pénitence.

Le Seigneur cependant, pour augmenter ses mérites, permit que sa vertu fût encore éprouvée par diverses tentations, dont il le fit toujours triompher. Celles qui lui furent suscitées de

dehors, eurent ordinairement le double avantage, et de lui être utiles, en le conservant dans l'humilité, ou dans la défiance de lui-même, et de contribuer par l'événement à la conversion de ceux qui en avaient été les ministres. La liberté évangélique, avec laquelle notre Saint déclamaient contre les scandales publics, sans se laisser intimider par la présence, ni par l'autorité de quelques grands, dont le mauvais exemple était d'autant plus pernicieux, que leur rang les distinguait davantage, en piqua vivement quelques-uns. Il y en avait, il est vrai, même parmi les plus libertins, qui respectaient les corrections et les avertissements, dont ils n'avaient pas le courage de profiter. La vie exemplaire de celui qui leur reprochait les dérèglements de la leur; le zèle apostolique et désintéressé, qu'on lui connaissait; cette vertu enfin, qui ne se démentait jamais, et à laquelle le Ciel rendait quelquefois témoignage par des miracles : si tout cela ne touchait pas les malheureux esclaves de la volupté, jusqu'à leur faire rompre leurs chaînes, ils ne laissaient pas d'applaudir aux discours pathétiques de l'homme de Dieu. Ils admiraient dans sa pénitence, ce qu'ils auraient voulu eux-mêmes imiter, s'il en eût moins coûté à leur cœur. Le Prédicateur, disaient-ils, fait son devoir, et il nous apprend le nôtre. Si nous ne pouvons nous résoudre à vivre selon ses maximes, avouons du moins qu'elles sont saintes, et qu'elles siègent bien dans la bouche d'un Saint.

Tous cependant ne pensaient pas, ou ne parlaient pas de même. La vérité, qui éclairait les uns, et qui plaisait aux autres, révoltait quelquefois ceux, qui, pour se tranquilliser dans leurs désordres, aimaient à s'aveugler eux-mêmes, et s'irritaient contre celui qui leur présentait la lumière. Moins attentifs à éviter les pièges de Satan, qu'à en dresser au saint Prédicateur, ils prirent la malheureuse résolution, ou de le faire tomber, s'il était possible, ou du moins de le noircir, comme s'il était tombé. D'une manière ou d'une autre, ils voulaient l'obliger de se cacher, et de se taire. Ils ne cherchèrent pas longtemps l'indigne instrument, qui devait servir à leur dessein. Une femme sans pudeur, mais accoutumée à

prendre toutes les formes, sous lesquelles elle avait intérêt de paraître, entreprit de venger ceux qui en voulaient au **Ministre de Jésus-Christ**, et de se venger elle-même, en le **rendant complice du crime**, contre lequel il ne cessait de déclamer. Elle fit plus ; trop flattée de ses funestes talents, et se croyant déjà assurée du coup qu'elle méditait, elle marqua à ces jeunes courtisans le temps et le lieu, où ils devaient se tenir cachés, pour observer tout, et être témoins de sa victoire. Mais ils le furent d'abord de sa profonde hypocrisie, bientôt après de son effronterie, et enfin de sa confusion.

Selon l'expression du sage, *la femme impudique est une fosse profonde, et l'étrangère est un puits étroit : elle dresse des embûches sur le chemin comme un voleur ; et elle tue ceux qu'elle voit n'être pas bien sur leurs gardes*. Mais celui qui craint le Seigneur, et qui marche toujours en sa présence, ne tombe pas dans le précipice qu'on a creusé sous ses pieds. Notre saint Prédicateur triompha de la tentation : et par un miracle de la grâce, son triomphe, en relevant l'éclat de sa sainteté, servit à la conversion de plusieurs. Les jeunes libertins, et la courtisane même, dont ils avaient voulu employer les appas, pour ravir à Gonzalès son innocence et sa réputation, furent de ce nombre. Prosternés aux pieds de cet ami de Dieu, dont la vertu ne leur paraissait pas moins admirable, que celle du chaste Joseph, ils confessèrent humblement leur crime, et promirent de travailler de toutes leurs forces à en mériter le pardon, par une vie désormais aussi pénitente, qu'elle avait été jusqu'alors scandaleuse. Ils firent ce qu'ils avaient promis, dit un ancien auteur.

Le zèle du Disciple de Jésus-Christ redoubla avec sa reconnaissance. Le mérite de ses héroïques vertus, devenu plus frappant par les épreuves, son ministère fut aussi plus utile. Et la confiance, dont l'honorait le roi de Castille, parut non-seulement se soutenir, mais augmenter tous les jours. Les historiens de la nation assurent que Gonzalès accompagna pendant longtemps ce prince dans ses expéditions contre les Maures : et ils attribuent une partie des avantages remportés par les

Chrétiens, à la sagesse de ses conseils, à la ferveur de ses prières, ou enfin au bon ordre, qu'il faisait observer aux soldats et aux officiers. Mais ceux qui prétendent qu'il se trouva au fameux siège de Séville, et à la prise de cette place, enlevée aux infidèles l'an 1247, sont contredits par un plus grand nombre d'écrivains, qui mettent sa mort en l'année précédente 1246. Peut-être ont-ils voulu parler du siège de Cordoue, qui précéda de onze ans celui de Séville. En effet, lorsque Ferdinand III, l'an 1236, fit la conquête de cette place, séjour ordinaire des rois Maures, et le siège de leur empire depuis qu'ils s'en étaient rendus maîtres l'an 718, notre Saint se trouvait à la suite du roi catholique ; et il continuait à rendre ses bons services à l'armée chrétienne, presque toujours victorieuse des Sarrasins.

La prise de la célèbre ville de Cordoue, ouvrit un nouveau champ au zèle de Gonzalès : heureusement secondé par la piété d'un roi selon le cœur de Dieu, il fit dans tous ces pays conquis, ce que saint Raymond de Pegnafort avait fait peu d'années auparavant dans les îles de Majorque et de Minorque, et ce qu'il faisait alors dans le royaume de Valence. Modérer l'ardeur du soldat victorieux, sauver l'honneur des vierges, et la vie des petits enfants ; purifier les mosquées, pour les faire servir<sup>1</sup> d'églises ; faire chanter les louanges de Dieu, et celles de son fils Jésus Christ, où pendant plusieurs siècles on n'avait entendu que celles du faux prophète Mahomet ; prêcher l'Évangile aux Maures prisonniers ; ménager les grâces du prince en faveur de ceux qui ouvraient leur cœur à la foi ; et rompre les chaînes, dont les infidèles avaient chargé un grand nombre

<sup>1</sup> La grande mosquée de Cordoue, la plus fameuse et la plus superbe de toute l'Espagne, fut consacrée, et changée en église cathédrale. Et, selon la remarque des historiens espagnols, Ferdinand III se souvenant que 260 ans auparavant, les Maures, après avoir pris et pillé la ville de Compostelle, avaient fait apporter les cloches de l'église de Saint-Jacques sur les épaules des Chrétiens, pour les placer dans la grande mosquée de Cordoue, voulut que les infidèles souffrissent la même peine, et transportassent sur leurs épaules, ces mêmes cloches, depuis Cordoue jusqu'à Compostelle, pour les remettre dans le même lieu, d'où elles avaient été tirées. *Mariana, hist. d'Espag. Livr. XII, p. 807.*

de Chrétiens : c'est dans ces œuvres de miséricorde et de charité, que le saint Religieux exerçait son zèle à la suite de Ferdinand III.

Cependant l'Esprit du Seigneur lui fit connaître qu'il devait porter ailleurs les paroles de vie, qu'il avait mises dans sa bouche. Bien des peuples, plongés dans l'ignorance, et adonnés à mille superstitions, semblaient tendre les mains pour demander son secours. Dès que la volonté de Dieu lui fut connue, Gonzalès n'hésita pas un moment à la suivre. Les prières de ses amis, ou les sollicitations de ceux qui voulaient le retenir encore à la cour, furent inutiles. Il ne put être arrêté, ni par la considération de tous les biens que produisait sa présence parmi les troupes, ni par l'honneur d'être auprès d'un saint monarque, qui l'honorait de la plus parfaite confiance, et qui selon Malvenda l'avait pris pour son confesseur<sup>1</sup>.

Mariana, en parlant des grands hommes, qui se distinguèrent par leurs talents et par leurs vertus, sous le règne de Ferdinand, surnommé le Saint, rend un illustre témoignage au zèle, et à la charité de Gonzalès : « Environ le même temps, » dit cet auteur espagnol, fleurissait un homme illustre, nommé Pierre Gonzalès, qui après avoir renoncé à la cour, où il avait eu des emplois considérables, consacra le reste de ses jours à instruire les pauvres et les paysans de Galice, et des Asturies. Il devint célèbre prédicateur ; et par le moyen des missions, qu'il fit dans les villes et dans les campagnes, il en bannit l'ignorance et le libertinage. »

Nous savons en effet que la Galice fut le principal théâtre de ses prédications, les dernières années de sa vie. Il parcourut avec le zèle d'un Apôtre les montagnes des Asturies, sans que la difficulté des lieux presque inaccessibles, ni la rusticité des habitants fussent capables de le rebuter. La prière seule semblait le délasser de ses fatigues ; et ses voyages n'étaient proprement qu'une continuation de ses missions. Il ne passait par aucun bourg et village, qu'il ne prêchât, qu'il ne convertît.

<sup>1</sup> *Confessarium fuisse Regis Castellæ cognomento Sancti, plerique affirmant.* Malv. in Annal. p. 693.



qu'il ne devint l'Ange de paix, en terminant les querelles ou les procès, mettant l'union et la paix dans les familles. Sa seule présence aplanissait toutes les difficultés. Les conversions le suivaient ou l'accompagnaient partout ; et on ne l'appelait que le nouvel Apôtre de l'Espagne.

Le succès de son ministère fut encore plus surprenant dans les diocèses de Compostelle et de Tuy, où ses vertus, et souvent ses miracles, augmentèrent beaucoup le nombre des conversions. Il en fit plusieurs, particulièrement à Bayonne de Galice, sur la côte de l'Océan. Ce fut en cette occasion que le concours des peuples l'ayant obligé d'assembler son nombreux auditoire dans une vaste campagne, hors des murs de la ville, il s'éleva subitement une violente tempête dans le temps qu'il prêchait. Les vents, les éclairs, le bruit continuel des tonnerres, faisaient craindre à tous les auditeurs un prochain déluge d'eau. Ils ne pensaient tous qu'à le prévenir par la fuite. Le saint Prédicateur les rassura : et sa prière eut la vertu de dissiper l'orage, ou de l'écarter. On vit tous les lieux des environs inondés, tandis qu'il continuait tranquillement sa prédication parmi les bénédictions du peuple.

Quoique ses courses apostoliques et ses missions continues ne lui laissassent guère le loisir de vaquer à autre chose, on prétend qu'il gouverna quelque temps une communauté de son Ordre à Guimaranès, petite ville d'Espagne, dans le Portugal : et on lui attribue la construction d'un pont sur le Min (ou Minho) entre Rivadavia, et Orense. Le passage de cette rivière étant ordinairement fort difficile, et souvent très-dangereux, bien des personnes y périssaient. Et c'est, dit-on, ce qui excita la charité de notre Saint, pour lui faire entreprendre ce qui paraissait bien au-dessus de ses forces. Mais les circonstances de ce fait, de la manière que le rapportent quelques auteurs, cités par Daniel Papebroc, donnent lieu de craindre qu'ils n'aient peut-être attribué à Pierre Gonzalès, ce qui est dit du Bienheureux Gonzalès d'Amaranthe, dont nous avons parlé. Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, que nous ne voulons ni absolument rejeter, ni garantir, il est certain,

qu'à l'imitation de saint Dominique, notre zélé et infatigable Prédicateur, termina sa carrière dans l'exercice de l'apostolat. Ses pénibles travaux, et ses grandes austérités avaient épuisé ses forces, sans rien diminuer de l'ardeur de son zèle. Après avoir rempli les villes et les campagnes du bruit de ses prédications, il s'était particulièrement attaché à l'instruction de ces pauvres gens, qui habitent, ou qui fréquentent les ports de mer. Ce fut sa dernière mission, qu'il ne voulut finir qu'avec sa vie. Puissant en œuvres et en paroles, il ne cessa de catéchiser et d'instruire les peuples, de les porter efficacement à la pénitence, et d'annoncer le royaume de Dieu, par terre, et sur les vaisseaux, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de l'appeler au repos éternel.

On assure que le jour de sa mort lui fut révélé, et qu'il l'annonça à ses auditeurs, un dimanche des Rameaux 1246. Il était alors dans le diocèse de Tuy : et le désir de finir ses jours au milieu de ses frères, le porta à vouloir se rendre au couvent de Compostelle. Mais étant arrivé à un petit bourg, appelé Sainte-Colombe, épuisé de forces, et accablé par le mal, il dit à son compagnon, qu'il fallait revenir à la ville de Tuy, parce que la volonté de Dieu était qu'il finît en ce lieu sa vie, et ses travaux. L'état où il se trouvait, ne put l'engager à modérer la rigueur de sa pénitence. Il fit encore ce dernier voyage à pied ; et le célèbre Luc, évêque de Tuy, reçut les derniers soupirs d'un Saint, dont il avait longtemps admiré les vertus, et honoré le mérite. L'Ordre des Frères Prêcheurs n'ayant pas encore de monastère dans cette ville, le Prélat lui fit élever un tombeau dans son église cathédrale : et par son testament, il ordonna qu'après sa mort on mettrait son corps auprès des reliques de cet ami de Dieu.

Nous avons passé sous silence les différents miracles qui lui furent attribués pendant sa vie, et nous ne parlerons point de ceux qui rendirent son nom fort célèbre après son décès, arrivé le propre jour de Pâques selon quelques auteurs, ou suivant l'opinion de plusieurs autres le 15 d'avril, dans l'Octave de Pâques 1246 ; c'est-à-dire, dans la cinquante-sixième

année de son âge, et la vingt-cinquième d'une pénitence, qu'il avait commencée avec ferveur, et qu'il soutint jusqu'au bout, sans interruption ni adoucissement. La gloire, qu'elle lui procura, fut manifestée par tant de prodiges, par un si grand nombre de guérisons, en faveur de ceux qui l'invoquaient dans leurs pressantes nécessités, que le même Pape, qui le vit mourir, le mit au rang des Bienheureux. Nous avons une Bulle d'Innocent IV, datée de l'an 1254, pour permettre à tous les couvents et monastères des Frères Prêcheurs en Espagne, de célébrer tous les ans la fête du Bienheureux Pierre Gonzalès, *avec un Office aussi solennel, que s'il avait été canonisé par le Saint-Siège*. La ville de Tuy profita aussi de la même permission. Mais son Évêque considérant, que cette nouvelle fête tombait souvent dans la Semaine Sainte, ou pendant l'Octave de Pâques, il la fixa pour toujours au lundi après le dimanche que nous appelons de *Quasimodo* ; et ordonna que dans tout son diocèse on en ferait l'Office, comme d'un confesseur non Pontife.

Le zèle de ce Prélat, et sa dévotion particulière envers le Saint, le rendant attentif à toutes les merveilles, dont il était quelquefois témoin, il en fit constater juridiquement plusieurs, dont il envoya le catalogue, sous son sceau, au Chapitre général des Frères Prêcheurs, assemblé à Toulouse l'an 1258. On fit dès lors de nouvelles instances auprès du Saint-Siège, pour obtenir la canonisation solennelle de ce Bienheureux ; et on a renouvelé les mêmes poursuites presque de siècle en siècle. L'Archevêque de Lisbonne, Michel de Castro, présenta pour cela une requête à Clément VIII, l'an 1592. La ville et le clergé de Brague députèrent pour le même sujet vers Paul V, l'an 1608 ; et le roi catholique, Philippe III, écrivit de son côté au Vicaire de Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Il se fit deux translations du corps du Bienheureux Pierre Gonzalès, l'une en 1629, l'autre l'an 1567, par les Évêques de

<sup>1</sup> Par un décret de la sacrée Congrégation des Rites, donné dans le mois de décembre 1741, et confirmé par le Pape Benoît XIV, le culte de saint Telme fut étendu à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, et sa fête fixée au 14 avril.

Tuy, qui ont fait bâtir en son honneur une riche chapelle, où ses reliques, exposées à la vénération publique, sont conservées dans une châsse d'argent magnifiquement ornée. Mais c'est principalement dans les ports d'Espagne et de Portugal qu'on voit plusieurs églises érigées sous l'invocation de notre Saint. On a coutume surtout de réclamer son assistance sur mer durant les tempêtes : et on assure qu'on a souvent éprouvé l'effet de son crédit auprès de Dieu. C'est sans doute ce qui l'a fait choisir pour patron par les matelots espagnols et portugais, parmi lesquels le Bienheureux Pierre Gonzalès est communément appelé *Saint Telme*, ou *Saint-Elmo*, nom corrompu, qui, selon la conjecture du Père Papebroc, vient originairement de celui de saint Erasme, l'un des Saints tutélaires, qu'on invoquait anciennement sur la mer Méditerranée.

(TOURON.)

### SAINT MILHEY, SAINT KUKLEY ET SAINT NIZILON,

MARTYRS.

Trois jeunes hommes de la Lithuanie, Milhey, Kukley, son frère, et Nizilon, leur ami, cherchant fortune avec des aptitudes diverses et des cœurs honnêtes, vinrent offrir leurs services au grand duc de Lithuanie, qui s'appelait Olgerd. Ce seigneur, charmé de leur candeur et de leur intelligence, n'hésita pas à se les attacher. Il les fit ses chambellans.

Or ils savaient que le grand duc de Lithuanie était encore, comme la plupart de ses sujets, plongé dans l'idolâtrie, mais comme il ne s'occupait guère de ses dieux, ils espéraient pouvoir rester à son service, quoiqu'ils fussent chrétiens tous trois, ayant été convertis depuis peu, par un prêtre missionnaire qui s'appelait Nestor. Après les avoir instruits dans la foi, il leur avait administré le saint Baptême en donnant pour patrons, saint Jean à Milhey, saint Antoine à Kukley, saint Eustache à Nizilon.

Ces trois jeunes hommes, voyant que le grand duc se montrait toujours satisfait de leurs services, accomplissaient en secret leurs actes religieux. Mais il arriva qu'un jour d'absti-

nence, ils refusèrent de toucher aux viandes qu'on leur servait. Olgerd s'en irrita et les menaca de mort, s'ils ne mangeaient pas ce qu'il leur envoyait. Ils répondirent que leur foi s'y opposait. Aussitôt il les fit mettre en prison, où ses agents leur firent subir de mauvais traitements, qu'ils supportèrent avec patience.

Au bout de quelques jours, comme ils ne se soumettaient pas, Olgerd les condamna à mort, et pendant que ces Martyrs priaient pour lui, on leur fit souffrir d'horribles tourments ; puis ils furent pendus à un chêne qui servait de gibet sur une des places de Wilna. On les enterra plus tard dans l'église de la Trinité, qui est desservie par des Moines de Saint-Basile. Leur martyre eut lieu en l'an 1328. On les honore le 14 avril à Wilna, dont ils sont les patrons.

### SAINTE LIDWINE,

VIERGE.

Sainte Lidwine naquit en Hollande, de parents pauvres mais vertueux. Comme elle était fort belle, son père la voulut marier dès l'âge de douze ans ; mais elle s'était donnée à Dieu, et il lui laissa la liberté qu'elle désirait. Toutefois Notre-Seigneur lui enleva cette beauté qui la mettait en péril. A l'âge de quinze ans elle tomba sur la glace, et se brisa une petite côte. Depuis elle fut accablée de douleurs et de maux ; elle devint difforme au point de ne pouvoir plus marcher. Pendant trente-huit ans, elle fut forcée de garder le lit, ne pouvant presque ni manger ni dormir. Elle souffrit, avec une patience admirable, des maux affreux, offrant à Dieu ses douleurs pour le salut des âmes, soutenue par son ardent amour pour Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, dont je raconterai quelques traits.

Dès son enfance, sa mère lui avait inspiré, pour la très-sainte Vierge, une tendre dévotion ; aussi ne manquait-elle pas de saluer avec respect ses images ou ses statues ; elle les allait visiter souvent, leur portait les petits présents dont elle pouvait disposer. Quand sa mère l'envoyait dans les champs

vers son père ou ses frères, elle ne manquait jamais d'entrer dans l'église de la ville, et d'y réciter la Salutation angélique devant l'autel de la très-sainte Vierge. Sur cet autel était une statue, dont les habitants de Schiedam avaient fait l'acquisition par suite d'une circonstance assez extraordinaire. Le sculpteur l'avait voulu porter à la foire d'Anvers ; mais le navire sur lequel il s'était embarqué ne put jamais quitter le port, quelques efforts que fissent les matelots. On finit par soupçonner que la statue pouvait en être la cause ; on la descendit au rivage, et aussitôt les matelots levèrent l'ancre sans difficulté. Le peuple, témoin de cette aventure, s'écria qu'il fallait acheter cette statue, qui serait la protectrice de leur ville. Le sculpteur la vendit volontiers, et les habitants pleins de joie la portèrent en triomphe sur un autel de leur église. Ils établirent une confrérie en son honneur ; chaque soir on avait coutume de venir chanter à ses pieds les litanies ou des cantiques à sa gloire.

Un jour que la Bienheureuse était revenue des champs plus tard qu'elle ne faisait ordinairement, sa mère qui avait eu besoin d'elle lui en fit des reproches, et lui dit : Où donc avez-vous été courir, ma fille ?

— Pardonnez-moi cette faute, ma mère, lui répondit l'aimable enfant ; j'ai été saluer ma belle Dame, et elle m'a rendu mon salut avec un sourire qui m'a rendue si heureuse, que je ne pouvais la quitter.

La mère, ajoute le Père Bruchman, son historien, connaissant la sincérité de Lidwine, demeura muette d'étonnement, et se mit à considérer profondément dans son cœur ce que présageait cette marque de tendresse donnée à sa fille par la Reine des vierges.

Quelques années après, le soir d'une fête, la Bienheureuse tomba en extase ; elle fut conduite d'abord par son Ange à ce même autel de la très-sainte Vierge, où ses pieds ne pouvaient plus la porter à cause de ses infirmités si douloureuses. Elle y fit sa prière, comme elle avait coutume, et fut menée ensuite dans les prisons du purgatoire. Là, de pauvres âmes

attendaient les secours de sa charité pour abrégér leurs souffrances. Enfin, son Ange l'introduisit dans l'assemblée des Saints. Elle vit tous les Chœurs et entendit leurs sacrés cantiques. Quelques Martyrs l'encouragèrent à supporter courageusement les souffrances que Dieu lui envoyait.

Combien notre exemple, lui disaient-ils, doit vous animer dans ce généreux combat ! Voyez notre situation présente. Que nous reste-t-il maintenant de tous les maux que nous endurions autrefois pour l'amour de Jésus-Christ ? Après avoir passé à travers l'eau et le feu, nous avons été reçus dans le lieu de rafraîchissement et de paix parfaite, et nos douleurs ont fait place à des consolations infinies.

La très-sainte Vierge daigna alors s'approcher de la Bienheureuse : Ma très-chère fille, lui dit avec bonté cette grande Reine, comment êtes-vous venue ici dans un état si négligé, et n'ayant pas seulement un voile sur la tête ?

— O glorieuse Souveraine et très-aimable Mère, répondit la Bienheureuse, vous savez que c'est mon Ange qui m'a prise en cet état pour m'amener dans ce saint lieu. Accoutumée à lui obéir sans observation, je l'ai laissé faire. Je veux toujours ce qu'il veut et rien de plus.

— Voulez-vous, reprit la Reine du Ciel, accepter ce voile que je vous offre et en couvrir votre tête ?

La Bienheureuse parut embarrassée ; elle regardait son Ange, ne sachant ce qu'elle devait faire ; elle craignait en acceptant de suivre son orgueil. Elle répondit donc : Il me semble, ma Mère, que je ne dois avoir ici aucune volonté.

Lorsqu'elle allait revenir sur la terre, la très-sainte Vierge qui s'était retirée, reparut accompagnée d'une multitude de Vierges, tenant toujours le voile dans ses mains. Elle s'approcha de la Bienheureuse et lui dit : Je vous ai demandé, ma chère fille, si vous désiriez avoir ce voile, et vous n'avez pas voulu m'indiquer votre volonté à cet égard. Eh bien ! je vais moi-même le mettre sur votre tête. De retour sur la terre, vous le garderez pendant sept heures ; vous le donnerez ensuite à votre confesseur, comme un gage des faveurs que le

Ciel vous accorde, et vous lui direz d'en couvrir mon **image** dans l'église de Schiedam.

Quand la Bienheureuse fut revenue de son extase, elle **porta** la main à sa tête, et sentit qu'elle y était encore. Elle entra dans une méditation profonde, essayant de se rappeler toutes les merveilles qu'elle avait vues dans l'assemblée des Saints. Elle fit ensuite venir son confesseur, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Il prit le voile pour le considérer plus attentivement. Il était d'un tissu blanc magnifique, d'une finesse admirable et exhalant une odeur vraiment céleste.

La septième heure allait finir : Veuillez, mon Père, dit la Bienheureuse, déposer ce voile sur la statue de la très-sainte Vierge, selon l'ordre qu'elle m'a donné.

— Il est encore trop tôt, reprit le confesseur ; je ne saurais faire cette commission seul et dans les ténèbres, car le lieu où repose la statue est fort élevé et par conséquent d'un accès difficile. L'église, d'ailleurs, est encore fermée.

— Ne vous inquiétez pas, dit la Bienheureuse ; l'église s'ouvrira et vous trouverez contre le mur latéral, au nord, une échelle assez haute pour atteindre à cette élévation. Mais je vous en supplie, ne differez pas davantage.

Comme le confesseur sortait, il rencontra le portier de l'église, qui la lui ouvrit. L'échelle était au lieu indiqué ; il put donc déposer le voile sur la statue ; mais peu après son départ, un Ange le vint reprendre et le reporta dans le Ciel<sup>1</sup>.

Une autre fois la très-sainte Vierge daigna aider sa Bienheureuse servante à secourir une pauvre femme que le démon avait presque enlacée dans ses filets. Cette malheureuse femme avait commis un crime énorme, en punition duquel Dieu avait permis au démon de la tourmenter. Ce monstre infernal lui apparut dans la nuit ; il lui dit que son péché était de ceux qui ne peuvent être remis ni en ce monde, ni en l'autre ; qu'elle serait infailliblement damnée ; et pour preuve de sa parole, il lui montra un papier sur lequel son nom était écrit.

<sup>1</sup> Vie de la Bienheureuse Lidwine, par le Père Jean Bruchman, liv. 3, ch. 4.



À cette vue l'infortunée pécheresse crut que tout était perdu pour elle ; elle eut donc la pensée de s'abandonner entièrement au désordre ; mais une voix intérieure lui disait : Va trouver Lidwine, elle te secourra.

Au matin elle courut en hâte chez la Bienheureuse, et lui raconta en pleurant la terrible vision qu'elle avait eue.

— Ce que vous avez vu sur cette carte, répondit la servante de Dieu, est un mensonge du démon. Je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire ; retournez en paix dans votre maison.

Après le départ de cette femme, elle se mit en prières, suppliant Notre-Seigneur avec larmes de mettre fin à une tentation si violente, implorant l'aide de la très-sainte Vierge, sa bonne Mère. En ce moment, elle fut ravie en extase et conduite aux pieds de la très-sainte Vierge. La Reine du Ciel était entourée de ses Vierges ; le démon parut tremblant devant elle, tenant l'écrit qu'il avait inventé pour séduire la pauvre pécheresse. La Bienheureuse pria alors la très-sainte Vierge d'avoir pitié de cette malheureuse, et cette bonne Mère touchée de compassion arracha l'écrit, le mit en pièces et lui en donna les morceaux. La Bienheureuse revint à elle pleine de joie, tandis que le démon se retirait couvert de confusion.

La très-sainte Vierge accompagnait souvent Notre-Seigneur dans les visites qu'il faisait à sa servante. La nuit qu'elle reçut les sacrés stigmates, sa chambre fut éclairée d'une si grande lumière, que ses parents effrayés crurent qu'elle brûlait et accoururent pour éteindre l'incendie.

— Allez en paix, leur dit la Bienheureuse ; il n'y a point de feu ici, et par conséquent point de danger d'incendie. Je vous prie de me laisser seule et de fermer la porte.

Une heure après un Ange vêtu de blanc s'approcha d'elle, et l'ayant touchée, rendit à son corps pour un instant son intégrité naturelle. D'autres Anges entrèrent, portant les insignes de la Passion, la croix, les clous, la lance, les fouets, la couronne d'épines, le roseau et la colonne de la flagellation ; ils se rangeaient le long des murs de la chambre,

comme s'ils eussent voulu faire place à quelqu'un. La très-sainte Vierge parut en effet, suivie de plusieurs âmes bienheureuses, et Notre-Seigneur entra presque aussitôt sous la forme qu'il avait dans son enfance. Il regarda son épouse avec une grande tendresse, puis il étendit les bras en croix et devint tout à coup un homme d'un âge mûr. Son visage était couvert d'une pâleur livide et tout taché de sang ; on voyait dans ses mains et dans ses pieds les blessures des clous, et une large ouverture à l'endroit du cœur.

« Ce spectacle, continue le Père Bruchman, produisit une joie mêlée de douleur dans l'âme de la Bienheureuse. La vue de son Bien-aimé la réjouissait beaucoup ; mais l'aspect de ses plaies déchirait son cœur et le remplissait de la compassion la plus vive. Tandis qu'elle les contemplait, tout absorbée dans ce double sentiment, elle en vit sortir des rayons lumineux qui se dirigèrent vers elle et imprimèrent les sacrés stigmates dans sa chair. A la vue de ses blessures, si apparentes qu'elle n'eût pu les cacher aux yeux des hommes, cette humble fille fut saisie de crainte et dit à son bienfaiteur : O mon Jésus, qu'avez-vous fait ? Les hommes le sauront : je vais être accablée de visites, et leurs applaudissements me donneront de l'orgueil. Oh ! je vous en conjure, rendez ces marques de votre amour invisibles ; ou bien ôtez-les tout à fait ! votre grâce suffit. Au même instant une nouvelle peau se forma sur ces plaies et les fit disparaître. La douleur seule lui en resta toute sa vie, conformément à son désir. »

La très-sainte Vierge, qui avait voulu être témoin de la faveur que venait de recevoir l'épouse de son cher Fils, prit ensuite avec respect entre les mains des Anges les instruments de sa Passion ; elle les lui fit baiser l'un après l'autre, et ensuite ils disparaissaient.

Ces communications de la Bienheureuse avec le Ciel, ces dons que Notre-Seigneur et sa divine Mère se plaisaient à répandre sur son âme se continuèrent pendant tout le reste de sa vie. Ils lui furent retirés une fois pourtant, à l'occasion de la mort de son frère, qu'elle avait pleuré avec une affection

sans doute trop charnelle. Mais la circonstance à laquelle on dut de connaître ce détail est trop extraordinaire pour que je ne la raconte pas ici.

Il y avait à Cologne un jeune homme nommé Gérard, que la grâce voulait gagner à la vie solitaire. Il se sentait donc fortement inspiré de se retirer dans quelque désert ; mais il n'osait exécuter ce dessein avant d'avoir consulté un serviteur de Dieu. Il entendit parler de la Bienheureuse et vint en Hollande, où il reçut d'elle un accueil tout fraternel. Après qu'ils se furent entretenus quelque temps des choses du Ciel, le jeune homme lui dit : Ma sœur Lidwine, mon dessein est d'embrasser le genre de vie des anachorètes ; je voudrais me retirer dans les déserts d'Égypte ; mais je crains de tenter Dieu en m'isolant tellement des hommes que je ne puisse me procurer les choses nécessaires à la vie.

— Bannissez cette crainte, mon bien-aimé Frère, répondit la Bienheureuse, qui savait les desseins de la Providence sur le pieux jeune homme ; vous ne sauriez tenter Dieu en exécutant un projet qui vient de lui. Mais armez-vous de courage ; car lorsque vous serez enfoncé dans les vastes solitudes, Dieu vous éprouvera au commencement. Vous demeurerez pendant trois jours privé de toute nourriture ; le troisième jour, avant le coucher du soleil, vous recevrez un léger aliment, et rien ne vous manquera plus dans la suite. Puisque vous avez mis la main à la charrue, ne la retirez pas, si vous voulez devenir un serviteur fidèle.

Il partit donc avec quelques compagnons pour l'Égypte. Arrivés dans ce pays, ils remontèrent le Nil, et ayant traversé toutes les terres habitées, ils se retirèrent dans le désert. A la vue de ces immenses solitudes peuplées seulement par les bêtes sauvages, où le sol ne produisait rien qui pût servir à la nourriture de l'homme, le courage manqua aux compagnons de Gérard ; ils l'abandonnèrent pour revenir en leur pays.

Gérard resté seul chercha une retraite dans ce désert ; il n'en trouva pas d'autre qu'un grand arbre, entre les branches duquel il se fit une petite cabane. C'est là qu'il passa bien des

années dans une contemplation assidue, menant une vie plus angélique qu'humaine. Comme la Bienheureuse le lui avait prédit, après trois jours d'épreuve, Notre-Seigneur avait pourvu à sa nourriture.

Or, il arriva qu'un Evêque anglais eut à cette époque la dévotion de visiter les Saints Lieux de la Palestine ; il voulut aussi faire un pèlerinage au tombeau de sainte Catherine, au mont Sinaï, et comme il traversait le désert qui sépare l'Égypte de la Palestine, il passa près de cet arbre où le pieux anachorète avait établi sa demeure. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant sur ses branches une cellule qui paraissait habitée ! Il éleva la voix et dit : Si c'est un serviteur de Dieu qui loge ici, je le prie pour son amour de me répondre. A cet appel fait au nom de Dieu, Gérard parut à la porte de sa cabane, avec un visage angélique, qui frappa ces étrangers.

— Dites-moi, Père Abbé, lui demanda l'Evêque, depuis combien d'années vous demeurez sur cet arbre, et si quelques mortels vous y ont visité ?

— Depuis dix-sept ans, répondit l'anachorète, je suis ici, sans avoir jamais vu personne.

— Mais reprit l'Evêque, de quoi vous nourrissez-vous dans ce désert, où je ne vois pas l'ombre de végétation ?

— Celui, répondit le solitaire, qui nourrit les enfants d'Israël ne me laisse point manquer du nécessaire. Il me donne en temps opportun un pain délicieux.

L'Evêque crut qu'il parlait du Pain des Anges et qu'il vivait sans prendre aucune nourriture corporelle, et il ajouta :

— Je vous prie, Père Abbé, de me dire en conscience si vous connaissez sur la terre un autre que vous, qui n'ait besoin d'aucun aliment terrestre pour subsister ?

— Oui, répondit-il, je connais en Hollande, dans une petite ville nommée Schiedam, une vierge fort infirme, qui, depuis longues années, n'a ni bu ni mangé. Si vous la connaissiez, vous n'admireriez guère ce pauvre solitaire, car elle m'est de beaucoup supérieure en vertu, bien plus conforme à Jésus-Christ par la patience, et incomparablement plus chère à

Dieu que je ne le suis. Depuis longtemps nous prenons ensemble notre réfection spirituelle, nous sommes élevés dans le même lieu par la lumière de la contemplation ; mais une chose m'étonne : c'est que depuis quelques jours je ne jouis plus en Dieu de sa présence, et cependant rien ne me dit qu'elle ait fait son passage du siècle à une vie meilleure.

— Vous dites, mon Frère, reprit l'Évêque, que depuis un certain temps vous ne la rencontrez plus dans vos extases ; en savez-vous la cause ?

— Je sais, répondit-il, qu'elle s'afflige un peu plus qu'il ne faudrait de la mort de ses proches parents, Dieu le permettant ainsi pour son humiliation ; et je conjecture que c'est pour cela que Dieu la prive de ses faveurs accoutumées. Du reste, si vous passez par la Hollande, en retournant dans votre patrie, faites-moi la grâce de la visiter.

L'Évêque revint en effet en Angleterre par la Hollande, et il s'arrêta à Schiedam pour y visiter la Bienheureuse. Il lui raconta la rencontre qu'il avait faite dans les déserts de l'Égypte. La Bienheureuse lui confirma tous les détails que lui avait donnés le solitaire, puis elle ajouta : « Il n'est pas étonnant que mon frère Gérard ne me rencontre plus dans le Ciel. Lui, plus heureux, vit loin du commerce des hommes ; il converse continuellement avec les Anges, médite sans cesse les exemples des Saints qui l'ont précédé dans ces solitudes où il est confiné. Son âme est pure de la poussière du siècle, il peut la tenir sans cesse appliquée aux choses du Ciel. Il est donc juste qu'il me dépasse dans la lumière contemplative, et que Dieu lui communique de plus abondantes douceurs. »

Le Père Bruchman rapporte encore que quand ce saint solitaire dut rendre son âme au Seigneur, la Bienheureuse en fut prévenue par cet Ange qui avait autrefois annoncé à saint Ambroise la mort de saint Martin. Il paraît même, continue-t-il, qu'elle fut transportée dans le désert, pour assister à la sépulture de ce bienheureux Frère.

La servante du Seigneur fut aussi appelée peu après aux

noces éternelles, et les détails de sa mort furent révélées de la manière suivante :

« Je connaissais, dit le Père Bruchman, deux vierges sages, que Dieu flagellait sévèrement, non par colère, mais par amour. L'une, quoiqu'étrangère au pays de Lidwine, avait eu l'occasion de la connaître, et lui avait toujours conservé depuis une tendre affection. L'autre n'avait jamais vu la Bienheureuse ; mais elle avait souvent entendu parler de ses souffrances, qui lui inspiraient une vive compassion. Toutes deux ayant appris, je ne sais comment, qu'elle désirait mourir seule, et ne sachant que penser d'une fin si extraordinaire, prièrent le Seigneur de leur donner quelque lumière à cet égard. Ceci se passait précisément pendant la nuit qui suivit la mort de notre Bienheureuse. Or, l'une et l'autre éprouvèrent un ravissement, pendant lequel cette sainte mort leur fut clairement représentée.

» Elles voyaient donc la chambre de la Bienheureuse et le lit de douleur sur lequel elle était étendue. Elles entendaient ses gémissements, elles étaient témoins de ses étouffements et des contractions de son agonie. Mais au moment où ce combat allait finir par le départ de sa belle âme, elles virent paraître Jésus-Christ accompagné de sa sainte Mère et d'un cortège nombreux d'AnGES et de Saintes. S'étant approché de son épouse mourante, il commença à évoquer son âme par les paroles les plus tendres et les plus douces invitations. La Bienheureuse, de son côté, embrasée d'un ardent amour, le conjura de recevoir son esprit en ses divines mains par les paroles suivantes :

« O mon Seigneur Jésus ! vous connaissez le désir de mon cœur, et mes gémissements ne vous sont point cachés. O mon unique Époux ! ô le Bien-aimé de mon âme ! ô mon Rédempteur, tirez-moi de mon exil et emmenez-moi dans votre aimable patrie !

— » Venez, ma bien-aimée, reprit ce bon Maître ; le temps est venu de vous reposer de vos pénibles travaux ; venez, mon épouse, régner avec moi dans le royaume de mon Père. Venez,

ma colombe, dans le lieu de délices, où vous attendent vos sœurs. »

» Alors l'âme de cette épouse fortunée, se détachant de sa chair mortelle, s'élança dans les bras de Jésus qui parut la recevoir avec un grand amour, et la pressa quelques instants sur son cœur. Il la donna ensuite à sa divine Mère, qui, après l'avoir caressée comme on caresse un petit enfant, la remit enfin à son Ange conducteur. En ce moment, il se fit un concert admirable de tous les Esprits angéliques, qui louaient le Seigneur et invitaient cette âme glorieuse à les suivre dans la patrie céleste.

» Déjà tout y était en mouvement pour sa réception, et les chants de joie de ses bienheureux habitants se faisaient entendre, lorsque nos deux vierges entendirent aussi le Sauveur qui lui disait : Approchez de moi, ma chère épouse, venez recevoir la couronne que je vous ai préparée de toute éternité. Il lui mit sur la tête une couronne de roses, et lui donna le baiser de paix aux applaudissements des Anges et des Saints présents à la cérémonie. Alors quelques-uns d'entre eux la couvrirent d'une robe d'une éblouissante blancheur, qu'ils lièrent aux reins avec une riche ceinture d'un bleu céleste, parsemée de diamants. Ils jetèrent ensuite sur ses épaules un manteau de pourpre, et décorèrent sa couronne de roses d'un cercle d'or incrusté de pierreries, et pendant qu'on la parait ainsi, le chœur chantait l'hymne *Jesus corona virginum*.

» Cela fait, ils la présentèrent à la Reine des Vierges, qui lui mit au cou un collier d'une richesse inestimable et l'embrassa. De là elle fut conduite au chœur des Vierges qui la reçurent en chantant le répons, *Regnum mundi* : J'ai méprisé les richesses du monde et les vains ornements du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Sainte Lidwine mourut le 14 avril de l'an 1433, et fut entermée dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Schiedam.

(E. DARAS.)

## LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE CARDAILLAC,

ÉVÊQUE DE CAHORS.

Ce vertueux Prélat était originaire du Quercy, province de France, où sa famille tenait un rang distingué. Il s'est conservé plusieurs preuves qui établissent qu'il avait embrassé la règle de Saint-François. Après un long séjour au couvent de Cahors, dont il avait fait bâtir une partie qui a retenu son nom, il alla enseigner dans l'Université de Paris. La réputation de son savoir étant parvenue à Avignon, où résidait Innocent IV, ce Pape écrivit au chancelier de l'Université de Paris pour faire obtenir le doctorat à François, par exception, et à cause de ses grands talents. Sa lettre est datée du 8 des calendes de septembre, c'est-à-dire le 25 août, la sixième année de son pontificat.

Urbain V, en l'année 1363, chargea Frère François de Cardaillac de concourir à faire donner le bonnet de docteur à Frère Montolin et successivement à Frère Bertrand de Saint-Guillaume, tous deux lecteurs de son Ordre et qui s'étaient distingués en enseignant.

Le mérite et la piété de François de Cardaillac le firent nommer à l'évêché de Châlon-sur-Saône le 24 septembre 1366.

Frère Berrenger d'Aragon, autre Religieux de Saint-François, étant Vicaire-général de la Bosnie, et rempli de zèle pour le salut des peuples de ces contrées, fut envoyé par Louis, roi de Hongrie en 1372, vers le Pape Grégoire XI, pour lui représenter que la plupart des paroisses de la Bosnie étaient sans Curés, que les Prêtres manquaient absolument ; que les Frères-Mineurs n'étaient pas en nombre proportionné aux besoins des peuples ; qu'enfin si l'on voulait y en envoyer une plus grande quantité, cette province semblait promettre une abondante moisson d'âmes. Grégoire connaissant la piété de François, qu'il savait instruit parfaitement, le chargea de répondre à Berrenger.

La capacité de François dans les affaires le fit honorer du titre d'Ambassadeur ou de Nonce par ce même Pape, pour



aller traiter de la liberté de François Baucius, que Jeanne, reine de Sicile, à laquelle il avait voulu enlever sa ville de Matéra, retenait prisonnier.

De l'évêché de Châlon-sur-Saône, le pieux Prélat fut transféré à celui de Cahors en 1389. Il était le troisième de sa maison qui occupait ce Siège. Pour en relever la dignité, Guillaume, quatrième du nom, y avait réuni le titre de comte, et François fut le premier qui, en prenant possession de l'évêché, se saisit du titre temporel de comte. La Bulle de translation que le Pape lui adressa en cette circonstance, et qui commence par ces mots : *Quia præsentis vitæ conditio*, montre qu'il était engagé dans l'Ordre de Saint-François. Elle est datée d'Avignon des Ides de janvier, la onzième année de son pontificat.

Après avoir gouverné son diocèse, qui était aussi sa patrie, avec tout le zèle et la sagesse qu'on pouvait attendre d'un homme éclairé, pénétré de l'amour de Dieu et du prochain, il mourut comblé d'années et de grâces, en l'an 1404, et on l'inhuma dans l'église d'Espagnac, où il est vénéré comme un Bienheureux, par l'intercession duquel il s'opère des miracles.

### LE VÉNÉRABLE FIRMIN,

CARME, CONFESSEUR DE LA FOI.

Un saint Religieux de l'Ordre des Carmes, nommé le Père Firmin, se distingua dans sa jeunesse, par une tendre dévotion envers la Mère de Dieu ; c'est à sa puissante protection qu'il se crut redevable de sa vocation et du bonheur qu'il eût de mourir pour le nom de Jésus-Christ. •

Il était né à Amiens, de parents vertueux, mais peu favorisés des biens de la fortune. A peine sorti de l'enfance, la prière faisait ses délices ; il aurait voulu pouvoir y consacrer la plus grande partie de son temps, mais la nécessité de pourvoir à sa propre subsistance et à celle de sa famille, ne lui permettait pas de suivre son attrait. A l'imitation des anciens solitaires, il joignait à ses occupations manuelles le chant des psaumes

et de fréquentes élévations du cœur vers Dieu ; tous les jours, il assistait au saint Sacrifice de la Messe, et il était si fidèle à cette pieuse pratique dont il s'était fait un devoir, qu'il eût mieux aimé prendre sur son sommeil que d'y manquer.

Le jeune Firmin avait adopté l'église des Carmes pour le lieu de ses dévotions particulières. Ces Religieux voyaient avec admiration sa conduite édifiante, sa ferveur soutenue pendant plusieurs années. Le Supérieur, qui en était le témoin habituel, souhaita enrichir son Ordre d'un trésor si précieux ; il lui ouvrit donc l'entrée de sa maison, et lui facilita les moyens de faire ses études. Quoiqu'il les eût commencées fort tard, il y fit des progrès assez rapides pour être, après quelques années, promu au sacerdoce. Ses études n'avaient point ralenti sa ferveur, et l'anguste caractère dont il était revêtu n'avait fait qu'accroître sa confiance en la Reine des Anges, qui est honorée d'un culte spécial dans l'Ordre des Carmes.

Cependant la révolution commençait ses scandales et ses fureurs. Déjà l'impiété avait ouvert les cloîtres ; mais, tandis que quelques apostats se félicitaient de cette liberté, le Père Firmin ne s'arrachait qu'avec la plus vive douleur de l'asile de la piété, et il fut le dernier à quitter l'habit de son Ordre. Bientôt le feu de la persécution s'alluma de toutes parts ; le zélé ministre du Seigneur continua néanmoins à se livrer à toute l'ardeur de sa charité. Les veilles, les fatigues, les périls ne sont rien pour lui, il vole partout où l'appelle le salut des âmes. Amiens fut d'abord le théâtre de ses travaux apostoliques ; mais l'exercice de son ministère devenant de jour en jour plus difficile, il se mit à parcourir les campagnes, consacrant les nuits aux fonctions saintes de l'apostolat. Partout où l'on savait que l'homme de Dieu devait s'arrêter, de pieux fidèles s'y rendaient en foule. Il les confessait, leur distribuait le Pain de vie, et les renvoyait consolés et fortifiés. Pour lui, après avoir pris un peu de repos, il se dirigeait vers un autre lieu pour y continuer les mêmes œuvres de zèle et de charité. Il y avait environ un an que le Père Firmin menait cette vie, errant, fugitif, souvent réduit à se cacher au milieu des bois,

lorsqu'il fut arrêté à peu de distance d'Amiens, et conduit dans les prisons de cette ville. Il y trouva plusieurs prêtres qui étaient comme lui confesseurs de la foi et leur dit : « Nous avons souvent, mes chers professeurs, immolé la sainte Victime, c'est à nous maintenant à être immolés. » Les juges devant lesquels il comparut n'étaient point de ces hommes sanguinaires dont la France était alors remplie. Ils auraient voulu le sauver ; ils se gardèrent bien de lui proposer le serment qu'exigeait la loi, sachant ce qu'il leur aurait répondu. Le président, pour lui faciliter le moyen d'échapper au danger, lui fit entendre qu'il n'avait qu'à déclarer qu'il ignorait les décrets portés contre les prêtres insermentés. Quelle épreuve ! il s'agit de la vie ; le prisonnier peut éviter le supplice par une dissimulation ; il n'a qu'à user du subterfuge qu'on lui présente ; il lui suffit de dire, qu'isolé au milieu des campagnes, dans une vie errante, il lui a été impossible d'avoir connaissance des décrets auxquels il ne s'était pas conformé. L'accusé refuse sans hésiter de conserver la vie par un léger mensonge ; il répond avec une modeste assurance qu'il peut mourir, mais qu'il ne peut trahir la vérité. L'arrêt de mort fut prononcé, et le serviteur de Dieu alla recevoir la couronne que méritait sa piété.

Il fut guillotiné à Amiens le 14 avril 1794 et inhumé dans l'ancien cimetière de Saint-Denys où depuis lors personne n'a plus été enterré. Il n'avait que trente-quatre ans.

### LE VÉNÉRABLE JEAN ABASQUE,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean Abasque fut une des victimes de la rage révolutionnaire. Né en 1752 à Clouen en Bretagne, il devint vicaire dans le lieu de sa naissance et se distingua par sa piété et ses bonnes œuvres. A l'époque de la révolution, il n'abandonna pas son troupeau qu'il édifiait par son courage et qu'il entretenait avec zèle dans les principes d'attachement à la religion. Il refusa le serment qu'on imposait à tous les prêtres, et resta dès lors caché pour se soustraire aux terribles effets de la loi

du 26 août 1792, qui chassait du sol de la France tous les ecclésiastiques non assermentés. Mais il ne put se soustraire à l'active persécution de Jean-Bon-Saint-André, ministre protestant, nommé proconsul à Brest. Abasque fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ; l'exécution de cet arrêt eut lieu le même jour, 14 avril 1794. Abasque mourut comme il avait vécu, avec le calme de l'homme juste et l'espoir du vrai Chrétien.

### LA VÉNÉRABLE MARTHE FRASSEN.

Marie-Marguerite-Marthe Frassen-Arrachart exerçait la profession d'accoucheuse dans la ville d'Arras. C'était une femme de grande vertu, excellente mère, et très-attachée à la religion catholique. Comme elle porta quelques secours aux prêtres fugitifs, elle fut accusée de conspirer contre la liberté du peuple français, et d'entretenir des correspondances criminelles, quoiqu'elle ne sût ni lire ni écrire. Ce fut pourtant sous ces prétextes, mais évidemment en haine de la religion, qu'on la condamna à mourir, à l'âge de cinquante-quatre ans. La sentence fut exécutée le 14 avril 1794.

On exécuta le même jour Pélagie Bacler et sa sœur Renée, deux pieuses filles contre lesquelles on ne put établir aucune preuve de culpabilité. Mais les juges, convaincus de leur attachement à la foi de Jésus-Christ, ne demandaient pas d'autre crime pour prononcer la peine de mort.

### LA VÉNÉRABLE MARIE D'AMBRINES,

ET LES DIX-HUIT COMPAGNONS DE SON MARTYRE.

Marie-Joséphine-Désirée d'Ambrines, veuve de Xavier Bataille, édifiait par ses éminentes vertus la ville d'Arras, où elle était née en 1763. Elle n'avait pas trente-deux ans, lorsque le proconsul Lebon vint désoler la province d'Artois. Depuis que l'exercice extérieur du culte catholique n'était plus permis, elle avait établi, pour elle et pour quelques autres fidèles, un oratoire où l'on disait la Messe, dans l'intérieur de sa maison. On trouva chez elle un registre qui portait ce titre : Liste des per-

sonnes qui veulent bien contribuer à l'abonnement pour nos prêtres, à commencer du 1<sup>er</sup> octobre 1794. On l'arrêta aussitôt, en vertu de la loi des suspects. On arrêta en même temps toutes les personnes qui se trouvèrent inscrites sur le registre, au nombre de dix-huit. Toutes ces victimes de la bienfaisance furent exécutées le même jour, 14 avril 1794.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Dès son enfance, la Bienheureuse Lidwine eut une très-grande dévotion pour les images de la très-sainte Vierge, devant lesquelles elle récitait souvent l'Ave Maria. Lorsque la mère l'envoyait porter à ses frères, qui étaient à l'école, leur déjeuner de chaque matin, Lidwine, en passant, ne manquait jamais d'entrer dans une église où l'on honorait une Image miraculeuse de la très-sainte Vierge. Là, levant les mains au Ciel, elle se laissait entraîner aux tendres élans de son amour pour Marie ; elle faisait la même chose à son retour.

Quelquefois sa mère inquiète de sa longue absence, lui demandait ce qu'elle avait fait, et Lidwine lui répondait : « Ne vous tourmentez pas, ma bonne mère ; j'ai été saluer la « sainte Vierge, cette Vierge si belle que vous connaissez ; et « elle m'a témoigné que mes visites lui étaient agréables. »

C'était le prélude des grâces que Marie voulait faire à Lidwine dans un âge plus avancé.

Elle lui apparut une fois, entourée d'un grand nombre d'Anges qui portaient les instruments de la Passion ; Marie les lui donna pour qu'elle les baisât, et elle fit ainsi naître dans le cœur de sa servante un très-grand désir des souffrances.

Lorsque Lidwine fut arrivée à sa dernière heure, la très-sainte Vierge, tenant un flambeau à la main, vint l'assister dans son agonie ; et Jésus lui promit qu'elle ne souffrirait pas les peines du purgatoire.

La Sainte obtenait aussi pour les autres des faveurs particulières de la Mère de Dieu. Une veuve recourut à elle pour qu'elle lui obtint de Marie quelque soulagement dans ses affections intérieures. Lidwine pria pour la malheureuse veuve, à

laquelle la Reine des Anges apparut ; Marie arracha des mains de Satan un papier sur lequel était inscrite une faute qu'avait commise la pauvre affligée, et mit en pièces l'écrit fatal : c'était le signe du pardon qui venait d'être accordé à la coupable.

### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Rome, sur la voie Appienne, la fête des saints Martyrs Tiburce, Valérien et Maxime, sous l'empereur Alexandre et le préfet Almaque. Les deux premiers ayant été convertis à Jésus-Christ par les exhortations de sainte Cécile, et baptisés par le Pape saint Urbain, furent meurtris à coups de bâton, et décapités pour la confession de la foi. Maxime, camérier du préfet, touché de leur constance, et fortifié par un Ange qui lui apparut, crut aussitôt en Jésus-Christ, et fut frappé avec des cordes garnies de plomb, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

A Terni, saint Procul, évêque et martyr.

Le même jour, sainte Domnine, vierge, reçut la couronne du martyre avec d'autres vierges ses compagnes.

A Alexandrie, sainte Thomaïde, martyre.

Le même jour, saint Ardalion, bateleur, qui, jouant sur le théâtre les cérémonies des Chrétiens, fut tout à coup changé de telle sorte, qu'il en prouva la sainteté non-seulement par ses paroles, mais encore par le témoignage de son sang.

1.

DECIMO OCTAVO KALENDAS MAII.

Romæ via Appia, natalis sanctorum Martyrum Tiburtii, Valeriani et Maximi sub Alexandro Imperatore et Almachio Præfecto : quorum primi beatæ Cæciliæ exhortatione ad Christum conversi, a sancto Urbano Papa baptizati, ob fidei confessionem fustibus cæsi, gladio percussi sunt : Maximus vero Præfecti Cubicularius, horum permotus constantia, et Angelica visione firmatus, in Christum credens, tamdiu plumbatis verberatus est, donec spiritum exhalaret. — Interamnæ, sancti Proculi Episcopi et Martyris — Item, sanctæ Domninæ virginis et Martyris, cum sociis virginibus coronatæ. — Alexandriæ, sanctæ Thomaidis Martyris. — Eodem die, sancti Ardalionis mimi, qui cum sacris Christianorum in theatro illuderet, de repente mutatus, ea non solum verbis, sed et testimonio sui sanguinis comprobavit. — Lugduni, sancti Lamberti Episcopi et Confessoris. — Alexandriæ, sancti Frontonis Abbatis, cujus vita sanctitate et miraculis claruit. — Romæ, sancti Abundii mansionarii Ecclesiæ sancti Petri.

A Lyon, saint Lambert, évêque et confesseur.

A Alexandrie, saint Fronton, abbé, dont la vie fut illustrée par sa sainteté et ses miracles.

A Rome, saint Abonde, mansionnaire de l'église de Saint-Pierre.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Apollonius, saint Ephèbe, saint Optat et onze autres Martyrs, compagnons de sainte Domnine.

Saint Christophe le Sabaïte, martyr des Sarrasins au huitième siècle.

Saint Maxime, soldat de la légion thébéenne, martyr honoré à Milan.

Saint Siméon, évêque arménien, au cinquième siècle.

Saint Valérien, premier évêque de Rossano, en Italie.

Saint Jean d'Égypte, fêté ce jour et le 20 septembre où l'on verra sa vie.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Guillaume Petton, prêtre au bourg de Klouet au diocèse de Quimper, refusa le serment de la constitution civile du clergé et resta avec ses paroissiens. Il fut arrêté à la fin de 1793 et conduit à Brest où on l'emprisonna. Le tribunal révolutionnaire de cette ville le condamna à mort, comme prêtre réfractaire ; et cette sentence fut exécutée le 14 avril 1794.

## QUINZIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Maron, saint Eutychès et saint Victorin, martyrs. — Sainte Basilisse et sainte Anastasie, martyres. — Saint Paterne, évêque de Léon. — Saint Paterne Ier, évêque de Vannes. — Saint Paterne II, évêque de Vannes. — Saint Audebert, évêque de Senlis. — Saint Munde, abbé en Écosse. — Le Bienheureux Pierre de Saint-André. — Le Bienheureux Pierre d'Aragon, Frère Mineur. — Le Vénérable César de Bus, fondateur des prêtres de la doctrine chrétienne. — Le Vénérable Père Robert Parsons, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — La Vénérable Mère Marianne de Saint-Joseph, fondatrice des Augustines de la Récollection. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT MARON, SAINT EUTYCHÈS ET SAINT VICTORIN, MARTYRS.

Saint Maron, et saint Victorin, serviteurs de sainte Flavie Domitille, l'avaient suivie dans l'île Pontia où elle avait été exilée pour la foi avec saint Nérée et saint Achillée officiers du palais de cette princesse. Quand ces deux derniers eurent versé leur sang pour Jésus-Christ, saint Eutychès, saint Victorin et saint Maron écrivirent à Marcellus les Actes de leur martyre et furent bientôt arrêtés eux-mêmes par ordre d'Aurélien à qui l'empereur Nerva abandonna leur vie s'ils refusaient de sacrifier aux idoles. Eutychès, Victorin et Maron résistant aux séductions et aux menaces furent enlevés de l'île Pontia. Aurélien les sépara et les envoya servir, comme esclaves, dans ses terres : Eutychès à seize milles de la ville, sur la voie Nomentane ; Victorinus à soixante milles, et Maro à cent trente milles ; ces deux derniers sur la voie Salaria. Durant tout le jour, ils creusaient la terre, et le soir seulement ils recevaient une nourriture grossière. Mais le Dieu tout-puissant, dans ces durs sé-



jours de leur exil, leur donna sa grâce ; Eutychès délivra du démon la fille d'un conducteur des esclaves ; Victorinus guérit par ses prières un intendant que la paralysie retenait sur le lit depuis trois ans, et Maro rendit la santé au gouverneur de la ville de Septempeda, qui était hydropique.

En même temps ils parlaient au peuple et enseignaient à un grand nombre la foi du Christ. Bientôt tous trois furent ordonnés prêtres, et ils multiplièrent encore davantage le nombre des fidèles. Alors le diable souleva la colère d'Aurélien, qui envoya des bourreaux avec ordre de les faire périr, chacun dans des supplices différents. Eutychès fut arrêté au milieu d'un chemin et accablé de coups, jusqu'à ce qu'il expirât ; son corps fut enlevé par les Chrétiens et enseveli avec honneur. Pour Victorinus, il fut pendu, la tête en bas, auprès du lieu appelé *Cotilix*, d'où coulent des eaux sulfureuses d'une odeur méphitique ; son supplice dura trois jours, au bout desquels il alla rejoindre, dans les Cieux, le Seigneur, pour le nom duquel il avait souffert. Aurélien avait ordonné que son corps ne fût point enseveli, et il resta un jour entier à terre sans sépulture ; mais les Chrétiens d'Amiternum vinrent l'enlever et le transportèrent sur leur territoire, où ils lui rendirent les derniers honneurs. Enfin Turgius, ami d'Aurélien, avait ordre d'écraser Maro sous le poids d'un énorme quartier de roche. On laissa donc tomber sur les épaules du Martyr une pierre que soixante-dix hommes auraient eu peine à remuer. Mais le Saint la souleva sans effort, comme il eût fait d'une paille légère, et n'en souffrit même aucune contusion. A ce spectacle, tout le peuple de la province, saisi d'admiration, crut à Jésus-Christ et demanda le baptême. Cependant le consulaire Turgius, qui avait tout pouvoir d'Aurélien, fit périr le saint Martyr. Les fidèles creusèrent son tombeau dans la pierre même sous laquelle on avait voulu l'écraser.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

## SAINTE BASILISSE ET SAINTE ANASTASIE,

MARTYRES.

Ces deux Saintes, toutes deux de familles illustres, à Rome, furent amenées à la foi en Jésus-Christ et à la vie chrétienne par les instructions que leur donnèrent saint Pierre et saint Paul.

La nuit qui suivit le martyre de ces deux Apôtres, on rapporte qu'elles recueillirent les corps de ces deux grands Princes de l'Eglise et qu'elles les déposèrent en un lieu sûr : après quoi elles se réfugièrent dans les catacombes.

On les y découvrit et on les conduisit aux juges de Néron, qui, les voyant confesser généreusement leur foi de chrétiennes au milieu des tortures, leur firent couper la langue, puis les pieds ; enfin on leur trancha la tête.

## SAINT PATERNE,

ÉVÊQUE DE LÉON.

Vers le milieu du quatorzième siècle, Paterne naquit dans l'Armorique de parents distingués. Il se retira de bonne heure dans la solitude, afin d'y mener une vie toute recueillie en Dieu. Mais ses vertus jetèrent un tel éclat, qu'on accourut en foule à son désert, pour y chercher la sagesse.

En 398, Conan, roi de la petite Bretagne, fit quelques changements dans la forme du diocèse de Yannes, et Paterne fut appelé à le gouverner.

Le pieux Évêque, sans rien retrancher des austérités du solitaire, augmenta encore la ferveur de ses prières et montra une tendre charité pour les indigents et pour les étrangers qui lui demandaient l'hospitalité. Il délivrait les possédés ; il guérissait les malades ; et, par ses prodiges bienfaisants, il mettait la religion en honneur.

Mais, si le Ciel avait en lui un ministre fidèle, l'enfer avait aussi ses ardents pourvoyeurs. Furieux de l'ascendant salutaire de la sainteté de Paterne, ils le persécutaient en toute occasion. Longtemps, le sage Prélat opposa la douceur à

leur rage. Enfin voyant que sa présence ne faisait que les aggraver, il voulut rendre la paix à son Église, en regagnant son cher ermitage.

Rendu à sa douce retraite, il oublia, dans la méditation des vérités éternelles, l'ingratitude et l'injustice des hommes, ou n'y pensa qu'afin d'invoquer la miséricorde divine pour eux. Là, usé par les rigueurs de la pénitence et âgé de quatre-vingt-dix ans, il rendit paisiblement son âme à son Créateur, en 448.

Le corps du Saint fut inhumé dans le lieu où il était mort. Les miracles opérés à son tombeau signalèrent son pouvoir. Les Vannetais, affligés trois ans d'une continuelle sécheresse, sentirent qu'ils avaient éloigné leur protecteur auprès du Tout-Puissant. Ils obtinrent ses dépouilles mortelles ; dès leur entrée à Vannes, une pluie abondante fit cesser le fléau. De là vient le pieux usage d'invoquer saint Paterne dans les temps de sécheresse<sup>1</sup>.

### SAINT PATERNE I<sup>er</sup>, ÉVÊQUE DE VANNES.

Il y a deux saints Evêques de Vannes, du nom de Paterne. Saint Paterne I<sup>er</sup> se distingua tellement par son mérite, qu'il fut sacré évêque de Vannes, au Concile tenu dans cette ville par saint Perpétue, archevêque de Tours, assisté des Evêques de la province. Il imita les vertus de saint Paterne de Léon son maître, et fut comme lui en butte aux persécutions des méchants qu'il souffrit avec patience. Il mourut à la fin du cinquième siècle.

### SAINT PATERNE II, ÉVÊQUE DE VANNES.

Saint Paterne naquit au diocèse de Vannes vers l'an 490, de parents nobles et vertueux, qui, se contentant de ce premier et unique fruit de leur mariage, s'obligèrent réciproquement

<sup>1</sup> Emprunté au chanoine de Garaby, dans ses Vies des Saints de Bretagne.

à garder une continence perpétuelle le reste de leurs jours, pour servir Dieu avec plus de dégagement. Ils se séparèrent d'un commun accord après la naissance de leur fils : et Pétran, son père, laissant le soin de son éducation à sa mère Guéane, passa en Irlande, où il vécut dans les exercices de la pénitence et de la piété chrétienne jusqu'à sa mort. Paterne fut élevé avec très-grand soin jusqu'à l'âge de près de vingt ans. Alors, sa mère lui ayant raconté que son père passait sa vie en Irlande à jeûner, à veiller, à prier, à méditer dans la retraite, il se sentit touché du désir de l'imiter, et d'aller vivre avec lui. Quelque temps après, il s'embarqua en compagnie d'ecclésiastiques bretons qui passaient dans la Grande-Bretagne, pour y faire des missions évangéliques. S'étant arrêté au pays de Galles dans le comté de Cardigan, il y embrassa la vie monastique, en 516, et se perfectionna dans la sainteté en si peu de temps, qu'il fut choisi pour être Supérieur des Religieux de cette contrée, qui n'étaient pas tous renfermés dans une seule maison. Il leur bâtit des monastères et des églises, dont la plus considérable fut celle qui porta depuis son nom, et fut appelée Lhan-Padern-vaur, c'est-à-dire, l'église du grand Paterne, et qui devint ensuite le Siège d'un évêché.

Quelque temps après, sachant que son père vivait encore en Irlande, il partit pour l'aller revoir. Outre la consolation qu'il lui donna, et qu'il en reçut, Dieu permit que son voyage fût utile à deux petits rois du pays qui se haïssaient et se détruisaient mutuellement par les armes. Paterne les raccommoda heureusement, et revint, en 517, dans son monastère du pays de Galles après les avoir réconciliés.

Il fit ensuite le voyage de la Palestine avec saint David de Ménévie et saint Téliau : et il y fut sacré évêque avec eux par le Patriarche de Jérusalem Jean III, qui les renvoya comblés de bénédictions et de présents dans leur pays.

Ils rentrèrent dans leurs premiers emplois d'Abbés, et commencèrent leurs fonctions épiscopales parmi les peuples de Galles. Le Siège de Caerléon étant venu à vaquer par la mort de saint Dubrit, fut rempli par saint David, celui de Landaf par

saint Téliau : et on érigea en évêché pour saint Paternne l'église de Maurtan dans le comté de Cardigan, qui n'était autre que Lhan-Padern-vaur. Il s'y acquitta de tous les devoirs d'un excellent Pasteur envers ses peuples, sans cesser de veiller toujours sur la conduite des Religieux de ses monastères.

Il y avait vingt ans qu'il exerçait sa charge avec grande réputation, lorsque le roi Caradauc, après avoir subjugué la Grande-Bretagne, passa la mer dans la résolution de se rendre aussi maître de la Létavie, ou l'Armorique, que l'on a depuis appelée la Petite-Bretagne. Comme la plupart des peuples du pays n'avaient point de maître, ceux de Vannes envoyèrent des députés au-devant de lui, pour lui dire qu'ils se soumettraient volontiers à lui, s'il voulait leur donner pour évêque Paternne leur concitoyen. Caradauc accepta de bon cœur la condition, et il obligea Paternne, par autorité et par prières, à venir prendre l'administration de l'église de Vannes. Il y fut reçu avec les acclamations du clergé, de la noblesse et du peuple, qui donnèrent divers témoignages publics de la joie qu'ils ressentaient de l'avoir pour Pasteur.

Il convertit en église, par la permission du roi, le magnifique palais qu'on avait bâti tout récemment dans le cœur de la ville, et il la consacra à Dieu sous le patronage du Prince des Apôtres. Il bâtit aussi un monastère près de la ville, et il le remplit de serviteurs de Dieu, parmi lesquels il se retirait de temps en temps pour se recueillir et renouveler en lui l'esprit de prière et de contemplation qu'il craignait de perdre dans les fonctions laborieuses de son ministère. Il se lia d'une amitié très-étroite avec saint Samson, abbé de Dol : mais il eut des persécutions à souffrir de la part de quelques faux frères que l'envie anima d'un zèle amer contre lui. Ces esprits inquiets le mirent mal avec d'autres Evêques de la province : et les mauvais offices qu'ils tâchèrent de lui rendre, donnèrent beaucoup d'exercice à sa patience et à sa modération.

On tint un synode dans la province où il se réconcilia aisément avec eux, sa douceur et son humilité lui faisant oublier toutes les injures qu'il en avait reçues, pour le bien de la paix.

Mais la crainte qu'il eut que la division ne se renouvelât parmi ces Prélats bretons, le porta à se retirer parmi les Français, content de sacrifier ses propres intérêts pour conserver la charité parmi ses frères.

Il finit ainsi ses jours hors de la ville de Vannes vers l'an 555. Mais il n'est pas vrai comme on l'a dit, qu'il ait assisté au troisième Concile de Paris de l'an 557. L'Evêque Paterno qui a souscrit à ce Concile, est saint Pair d'Avranches, qui s'appelait aussi Paterne, et qui a survécu à notre Saint de quelques années.

On met ordinairement sa mort au 15 avril, jour de sa fête en Angleterre.

Saint Pair d'Avranches est fêté le lendemain.

### SAINT AUDEBERT,

ÉVÊQUE DE SENLIS.

Saint Audobert ou Audebert, né à Senlis, était un Prêlat plein de mansuétude, remarquable par l'innocence de ses mœurs. D'abord, il se retire à Villemétrie, près de Senlis, il vit en anachorète ; puis, ordonné par Agmare, son Evêque, il devient le successeur de ce dernier : il fonde des monastères, il est un homme d'œuvres et d'action. Mais devenu vieux, il fut en butte aux persécutions d'Ebroïn, maire du palais. Plus heureux que saint Léger, évêque d'Autun, ou que Chrodegand, évêque de Paris, que le fier Ebroïn fit mettre à mort, l'Evêque de Senlis ne fut condamné qu'à l'exil ; cet exil dura jusqu'à la mort du tyran. Saint Audobert est l'un de ces hommes que le despotisme brutal ne put réduire sous le joug, et qui ont sauvé l'Europe chrétienne de la violence des barbares, en souffrant la persécution plutôt que de rien céder des droits de la conscience.

Il vivait au milieu du septième siècle.

## SAINT MUNDE,

ABBÉ EN ÉCOSSE.

Munde, dont le nom latin *Mundus* signifie pur, justifia ce nom par toute sa vie. Chargé de la direction d'un grand monastère dans le comté d'Argyle, il en établit plusieurs ; et partout il fit briller sa droiture, sa piété généreuse et sa charité, il a sanctifié bien des âmes par la prédication et on a recueilli ses excellentes maximes sur la charité, sur la douceur qui fait mille fois plus de conquêtes que la sévérité, sur l'amour de la retraite et sur le bonheur de se tenir le plus qu'on le peut dans la présence de Dieu.

Il mourut chargé d'années et de bonnes œuvres en l'an 962 ; il était honoré comme patron du comté d'Argyle.

## LE BIENHEUREUX PIERRE DE SAINT-ANDRÉ.

Le Bienheureux Pierre de Saint-André naquit dans le territoire de Faenza, ville épiscopale de la Romagne, en Italie. C'est lui qui fit construire le couvent appelé Château-Villar, où il mourut le 15 avril 1264.

Un grand nombre de miracles opérés par son intercession durant le cours de quarante ans, déterminèrent l'autorité ecclésiastique à lever son corps de terre, et on le trouva parfaitement conservé, ainsi que l'habit qui le couvrait.

On sépara ses reliques ; le corps du Bienheureux fut mis dans un tombeau de marbre ; et on déposa son habit avec un manuscrit, qui contient les principaux actes de sa vie et ses miracles dans une châsse précieuse que l'on voit au trésor du couvent de Château-Villar.

Trois cents ans après cet événement, le Pape Clément VIII donna commission de placer le corps de Pierre sur un autel dressé au côté droit de son tombeau ; et c'est là qu'il est exposé à la vénération des peuples, qui s'y rendent en grand concours.

## LE BIENHEUREUX PIERRE D'ARAGON,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Pierre, fils de Jacques II, roi d'Aragon, et de Blanche, sœur de saint Louis, évêque de Toulouse, était un prince très-pieux. Il avait épousé Jeanne, sœur du comte de Foix, de laquelle il eut trois fils et une fille. Une probité intacte et un grand discernement, lui avaient donné l'estime et la confiance du roi d'Aragon, son neveu, qui se reposait sur lui du soin de ses états, et qui lui avait remis le commandement de ses armées contre le roi de Majorque. Il l'avait fait vice-roi d'Aragon, de Valence et de Catalogne, lorsqu'il fut obligé d'aller en Sardaigne pour dompter des sujets rebelles. Dans une autre circonstance, Pierre eut encore le commandement des armées dans le royaume de Valence pour s'opposer aux entreprises du roi de Castille. Il possédait d'ailleurs les premières charges de l'état, et avait de nombreux apanages.

Au sein des grandeurs, Pierre n'était pas sans inquiétudes. La vie pauvre et pénitente que menaient les enfants de saint François, comparée à la sienne formait un contraste frappant, et il ne pouvait se dissimuler de quel côté était la ressemblance avec un Dieu crucifié. Il était dans la plus accablante perplexité, quand son oncle maternel, saint Louis, évêque de Toulouse, lui apparut environné de lumière, et lui conseilla d'entrer dans l'Ordre de Saint-François, dont lui-même avait fait profession. Pierre exécuta sans délai cet avis du Ciel, distribua ses biens et ses charges à ses enfants, et prit l'habit de Frère Mineur à Barcelone en Espagne, l'an 1358, en présence d'un grand nombre de Prélats et des seigneurs les plus qualifiés.

Son zèle était si ardent, qu'à sa sollicitation le Pape lui permit de prononcer ses vœux avant que l'année de son noviciat fût révolue.

Aussitôt qu'il fut dans l'Ordre, il s'appliqua à acquérir les vertus qui constituent le parfait Religieux, et il réussit ; il s'adonna à la chaire, et devint un heureux prédicateur.



A peine Urbain V fut-il élu Pape que Pierre eut une vision, dans laquelle le Seigneur lui commanda d'avertir ce Souverain Pontife de rétablir le Saint-Siège à Rome, et de travailler sans différer à la réformation des mœurs. Il partit aussitôt d'Aragon et vint à Avignon où était la cour du Pape, auquel il exposa les ordres du Ciel.

Il y avait en ce temps-là de grands troubles dans le royaume de Chypre ; Urbain y députa Pierre, dont la fille, Éléonore, régnait dans cette île ; et il rendit le calme à cet état.

Le roi d'Aragon son neveu se servait toujours de ses conseils, et la cour de Rome l'employait avec succès dans ses plus importantes affaires : lorsqu'il fut question de traiter de la paix entre le roi de Chypre et les Génois, la négociation lui en fut déférée. C'est à raison de ces différents emplois, qui avaient pour objet le bien de l'Église, que le Pape Grégoire XI permit à Pierre de se choisir quatre compagnons qui l'aidassent dans ses travaux, et en même temps de le faire dispenser par son confesseur de l'observance de certains statuts de l'Ordre de Saint-François, de quelques points des constitutions des Papes qui n'obligent pas sous peine de péché mortel.

L'élévation d'Urbain VI ne fut pas universellement reconnue ; ce qui causa un schisme dans la république chrétienne. Pierre, de son côté, ayant eu plusieurs révélations expresses qui l'assuraient de la légitimité de cette élection, employa tout le crédit que lui donnait sa vie exemplaire et sa vertu reconnue, pour éteindre le feu de la division : il écrivit en cette circonstance à la plupart des princes chrétiens, pour les engager à reconnaître ce Souverain Pontife, et à lui rendre l'obéissance filiale : plusieurs de ces lettres ont mérité d'être conservées, et l'on remarque dans celle qu'il adressa à ce sujet à Charles V, roi de France, qu'il le nomme son neveu.

On ignore le temps, et le lieu de sa mort : on croit qu'il a passé vingt ans au moins dans l'Ordre de Saint-François, ce qui placerait la fin de sa carrière vers l'an 1378, et Gonzague assure que ses os se conservent en une caisse placée dans la

chapelle des princes de Cardonné, au couvent des Frères Mineurs de Valence, en Espagne.

### LE VÉNÉRABLE CÉSAR DE BUS,

FONDATEUR DES PRÊTRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

La Congrégation des Prêtres de la Doctrine Chrétienne en France a d'abord été établie en qualité de Congrégation séculière ; elle devint dans la suite régulière par l'union qu'elle fit avec celle des Somasques ; mais, après avoir demeuré dans cet état régulier pendant près de quarante ans, elle est revenue à son premier état par l'autorité du Saint-Siège ; elle suivit alors la règle de Saint-Augustin.

Le Vénérable César de Bus, fondateur de cette Congrégation, naquit à Cavaillon, ville épiscopale du comtat Venaissin, le 3 février de l'an 1544. Son père, Jean-Baptiste de Bus, et sa mère, Anne de la Mare, étaient recommandables par leur piété et par leur noblesse ; surtout Jean-Baptiste, qui descendait d'une famille illustre de Côme dans le Milanais, laquelle compte au nombre de ses ancêtres sainte Françoise Romaine fondatrice des Oblates qui portent son nom. Dieu, qui destinait César de Bus à de grandes choses, le prévint de beaucoup de grâces dès sa plus tendre jeunesse. Dès lors il s'appliquait à l'oraison, mortifiait sa chair par des abstinences, jeûnait des carêmes entiers et tous les vendredis de l'année, et était ravi lorsqu'il trouvait occasion de faire du bien aux pauvres, se privant de son déjeuner pour le leur donner secrètement. Il était surtout si jaloux de la pureté, qu'il fuyait comme un grand mal tout ce qui était capable d'y donner quelque atteinte.

Après ses études, il s'entretint encore quelque temps dans ces saintes dispositions. Son occupation la plus agréable était de parer les autels, et, étant entré dans la Compagnie des Pénitents-Noirs, il prit le soin de la chapelle où les confrères s'assemblaient, afin de pouvoir l'embellir et l'orner. Son humeur douce, complaisante et agréable, le faisait aimer et respecter de tout le monde ; on était ravi de l'avoir dans la con-

versation, où sa modestie retenait les plus licencieux, qui en sa présence n'osaient rien faire ni dire qui fût hors de propos. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans le parti des armes à l'exemple de deux de ses frères, qui avaient des emplois considérables, l'un dans l'armée du Pape, l'autre dans celle du roi ; il servit comme volontaire dans les troupes du comte de Tende, lieutenant pour le roi en Provence, qui, par ordre de Sa Majesté, levait quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie pour s'opposer aux hérétiques ; et ce fut par une espèce de miracle que César de Bus, nonobstant la licence de la guerre, sut conserver la même innocence et la même modestie qu'il avait gardées dans la maison de ses parents.

L'édit de pacification lui ayant fait mettre bas les armes, il retourna chez lui, où pour éviter l'oisiveté il s'appliqua à la poésie et à la peinture ; mais, ne trouvant pas ces occupations dignes de son courage, il en alla chercher de plus nobles à Bordeaux, où son frère Alexandre de Bus était arrivé pour commander un vaisseau de l'armée navale qui se disposait pour le siège de La Rochelle. La maladie qui lui survint l'empêcha d'exécuter son dessein, et, après que sa santé fut rétablie, il alla à Paris. Mais ce voyage lui fut fatal : car la fréquentation de quelques libertins lui fit perdre le trésor qu'il avait conservé jusque-là avec tant de soin, et il se laissa entraîner aisément à la débauche.

Après trois ans de séjour en cette ville, il retourna à Caillon, où à peine fut-il arrivé, que son père mourut, et peu de temps après, l'un de ses frères, qui était chanoine de Salon. Comme celui-ci laissa par sa mort quelques bénéfices à simple censure, César de Bus s'en chargea selon la coutume ou plutôt selon l'abus de ce temps-là, sans avoir eu dessein de s'engager dans l'état ecclésiastique, pensant au contraire à se marier ; mais Dieu, qui sait tirer le bien du mal, se servit de ce moyen pour le détacher insensiblement des emplois séculiers et faire revivre en lui l'inclination qu'il avait eue dans son jeune âge pour les fonctions et le ministère ecclésiastiques. Il suscita aussi deux personnes peu considérables aux yeux

des hommes, mais très-considérées de sa divine Majesté, pour travailler à sa conversion : l'une fut une bonne veuve de la campagne, et l'autre un simple clerc de Cavaillon qui servait de sacristain dans une église de cette ville. Tous les deux, d'intelligence pour ramener cette brebis égarée au bercail, ne cessaient d'offrir à Dieu leurs vœux et leurs prières pour qu'il amollit la dureté du cœur de César de Bus.

Insensible à toutes leurs remontrances, il en faisait peu de cas et s'en moquait ; mais, un jour qu'ils lui présentèrent la Vie des Saints, il ouvrit ce livre par complaisance, et, en ayant lu quelque chose, il fut si touché en lisant les actions des Saints, où il trouva la condamnation de ses débauches, qu'il résolut de changer de vie et de quitter entièrement le désordre. Il eut encore beaucoup à combattre avant de remporter la victoire sur ses passions ; mais enfin il triompha ; il fit une confession générale et s'exerça dans les pratiques d'humilité, de mortification, et de miséricorde envers les affligés, visitant souvent les malades de l'hôpital, les assistant spirituellement et corporellement, et faisant de grandes aumônes aux pauvres.

Comme ses voyages et ses divertissements lui avaient fait oublier ce qu'il avait appris de latin dans ses classes, sachant que la science lui était nécessaire pour rendre à Dieu les services qu'il attendait de son zèle, il se remit aux études, et réussit si bien, qu'en peu de temps il fut capable de la philosophie. Il y étudia quelques mois et y fit de grands progrès, après quoi il se donna entièrement au service du prochain. Son Evêque, persuadé de sa vertu et de sa capacité, le pourvut d'un canonicat de sa cathédrale. D'abord il gagna six personnes du Chapitre, avec lesquelles il s'assemblait tous les dimanches dans la chapelle de l'Evêque pour vaquer à plusieurs exercices spirituels. Après avoir reçu la prêtrise et dit sa première Messe, il s'appliqua à la prédication, aux confessions et à tous les autres exercices qui peuvent servir à sauver les âmes. On ne peut assez admirer l'assiduité, la patience, la ferveur et la générosité avec lesquelles il s'acquittait de tous ces ministères.

Rien n'était capable de le rebuter ; il passait quelquefois les jours entiers et une partie de la nuit dans les hôpitaux à consoler les malades, sans que ni la pourriture de leurs plaies ni la puanteur et l'infection de leurs corps l'empêchassent de s'approcher d'eux et de recevoir leurs derniers soupirs.

Sa charité, toujours active pour la gloire de Dieu, le porta à travailler à la réforme des Religieuses Bénédictines de Cavaillon, qui vivaient sans clôture, sans régularité et avec beaucoup de licence. Il en fit les premières propositions à la Mère Catherine de la Croix, que l'on reconnaît pour la réformatrice de ce monastère. Elle avait dessein d'entrer chez les Religieuses de Sainte-Claire d'Avignon, où l'observance régulière était mieux gardée ; mais il lui persuada de prendre l'habit chez les Bénédictines de Cavaillon, et d'y faire profession selon la rigueur de la règle de Saint-Benoît. Elle eut en peu de temps des compagnes qui suivirent son exemple : les anciennes Religieuses qui s'étaient le plus opposées à la clôture, touchées de l'Esprit divin, embrassèrent aussi la réforme, et cette maison s'est toujours maintenue depuis ce temps-là dans une grande régularité.

La lecture qu'il fit du Catéchisme du Concile de Trente lui fit concevoir le dessein d'établir une Congrégation de Prêtres et de Clercs dont la fonction fût d'enseigner la doctrine chrétienne. Ce Catéchisme du Concile de Trente étant divisé en quatre parties, qui sont le Symbole, l'Oraison dominicale, le Décalogue et les Sacrements, le Père de Bus réduisit ces quatre parties à trois différentes instructions, qu'il appelait, petite, moyenne et grande doctrine. Cinq ou six jeunes ecclésiastiques de famille se joignirent à lui, et, après les avoir instruits de la manière de faire la petite doctrine, il les envoyait dans les carrefours de la ville et à la campagne, pour catéchiser tous ceux qu'ils rencontreraient. Pour lui il enseignait dans les églises, et en particulier dans les maisons, la moyenne doctrine, et ensuite la grande, afin d'attirer les sayants qui se glorifient dans la science, et ignorent celle du Salut. Cette

façon d'enseigner la doctrine chrétienne étant nouvelle, souffrit au commencement de la contradiction, et on s'en moqua d'abord ; mais elle fut à la fin approuvée de tout le monde.

Dieu envoya, peu de temps après, au Père de Bus, des compagnons, afin qu'ils s'employassent à ce saint exercice. Michel Pinelli, chanoine de l'église de Saint-Agricole d'Avignon ; Jean-Baptiste Romillon, chanoine de l'église collégiale de l'Isle ; Jacques Thomas et Gabriel Michel, furent les premiers qui vinrent se joindre au nouveau corps que le Père de Bus formait. Il les rassembla tous à l'Isle dans le comté Venaissin, l'an 1592, le 29 septembre, fête de l'Archange saint Michel. Le sujet de leur assemblée fut pour délibérer des moyens qu'il fallait prendre pour établir l'exercice de la Doctrine chrétienne dans le comté Venaissin. Ils conclurent qu'il fallait jeter les premiers fondements de cet institut dans Avignon, comme dans la ville capitale, et demander au Pape la permission d'établir cet exercice de la Doctrine Chrétienne dans l'église de Sainte-Praxède, où il n'y avait point encore de Religieuses. Ils envoyèrent à Rome pour cet effet, et le Pape Clément VIII, qui gouvernait pour lors l'Eglise, répondit à leur supplique que le nouvel Archevêque d'Avignon qui venait d'être nommé par Sa Sainteté et qui était Marie Taurusius, satisferait à leur demande lorsqu'il serait arrivé à Avignon.

Ce Prélat y étant venu l'an 1593, envoya chercher le Père de Bus, et, après avoir conféré avec lui de l'établissement de la Doctrine Chrétienne, il lui donna permission de l'enseigner dans l'église de Sainte-Praxède. C'est ainsi que fut érigée cette Congrégation, qui fut confirmée quatre ans après, l'an 1597, par le même Pape Clément VIII. Le Père de Bus entra le 21 septembre de la même année 1593 dans Sainte-Praxède, et commença dès le lendemain ses instructions. Il y enseigna premièrement la petite doctrine, et le dimanche suivant la grande. Cette manière d'enseigner fut reçue avec applaudissement, et l'exemple de l'Archevêque d'Avignon attirait beau-

coup de personnes à ces instructions familières. Dans le commencement, cette Congrégation ne fut composée que de douze personnes, savoir, de quatre Prêtres, de quatre Cleres et de quatre Coadjuteurs ; et le Père de Bus fut élu Supérieur de cette nouvelle Congrégation. Ils quittèrent peu de temps après la maison de Sainte-Praxède pour aller à Saint-Jean-le-Vieux, et les Religieuses de Saint-Dominique, qui y demeuraient, laissèrent aux Pères Doctrinaires la maison de Saint-Jean, qu'ils ont toujours conservée depuis.

Le Père de Bus ayant proposé à ses confrères dans la suite de se lier par un vœu simple d'obéissance, pour attacher en quelque façon ceux qui entreraient dans la Congrégation, le Père Romillon ne fut pas de cet avis, prétendant que le lien de la charité suffisait. Le Père de Bus persistant à vouloir que l'on fit ce vœu d'obéissance, le Père Romillon, avec quelques autres qu'il avait attirés de son côté, quitta le fondateur et fit un corps à part qui depuis fut uni à celui de l'Oratoire de France, perdant le nom de la Doctrine Chrétienne, qui est demeuré par un bref de Paul V à ceux qui sont descendus du Père César de Bus, et qui ont fait avec lui le vœu d'obéissance ; et lui-même déclara par un acte public que tous les biens de ses maisons devaient appartenir à ceux qui avaient fait vœu avec lui. Cette séparation lui fut sensible ; néanmoins il la souffrit avec beaucoup de résignation aux ordres de la divine Providence. Il fit pour la conduite de sa Congrégation quelques règlements qu'il gardait exactement, étant le premier à tous les exercices. Il avait beaucoup de douceur pour les autres et beaucoup de sévérité pour lui-même, mortifiant son corps par des jeûnes et des austérités continuels.

Dieu voulant encore éprouver sa patience, permit qu'il fût privé de la vue à l'âge de quarante-neuf ans. Il souffrit cette affliction avec une constance admirable ; il refusa même tous les remèdes que l'on voulut appliquer sur ses yeux, étant très-content de l'état où Dieu l'avait réduit. Il lui en rendait continuellement des actions de grâces, se réjouissant d'être délivré (à ce qu'il disait) de deux de ses plus grands ennemis,

qui l'avaient si souvent engagé dans le péché, qui étaient ses deux yeux. Ce qui lui pouvait faire de la peine dans cet état, c'était d'être privé de la consolation de pouvoir célébrer la sainte Messe, ce qu'il tâchait de récompenser en communiant tous les jours.

Cette affliction ne l'empêchait pas de vaquer continuellement aux exercices de la Doctrine Chrétienne. Il n'y eut que les grands maux qui le rendirent comme un homme de douleur, à l'imitation de son divin Maître, et qui arrivèrent dix-huit mois avant sa mort, qui furent capables d'interrompre ses exercices. Enfin, après avoir été éprouvé par les souffrances pendant plusieurs années, il mourut le 15 avril de l'an 1607, étant âgé de 63 ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Jean-le-Vieux en présence d'une infinité de monde, qui l'honorait comme un Saint. Les miracles qui se firent à son tombeau obligèrent les Doctrinaires, quatorze mois après sa mort, de le lever de terre, avec la permission de l'Archevêque d'Avignon, pour le transporter dans la sacristie, ce qui se fit avec beaucoup de solennité ; et son corps fut trouvé tout entier et sans aucune corruption. On l'a mis depuis dans une chapelle où la vénération des fidèles a été récompensée par beaucoup de grâces et plusieurs miracles. (HÉLYOT.)

### LE VÉNÉRABLE PÈRE ROBERT PARSONS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Robert Parsons, célèbre Jésuite anglais, naquit en 1547 à Neither-Slowey près de Bridgewater, dans le Sommersetshire. Il était fils d'un forgeron. Il fit ses études à Oxford avec des succès inouïs.

Quoique son père eût péri sur l'échafaud pour son attachement à la religion catholique, et qu'il eût été élevé lui-même dans cette religion, le désir de s'avancer dans l'université lui fit prêter le serment de suprématie qu'on exigeait pour être admis au doctorat. Il l'abjura, en 1574, et alla étudier en médecine et en droit à Padoue. De là il se rendit, l'année suivante à Rome, pour entrer chez les Jésuites.



Cinq ans après, le Cardinal Allen l'envoya en Angleterre, comme missionnaire, avec son confrère Edmond Campian. Il était porteur d'un bref de Grégoire XIV, qui modifiait, à certains égards, la fameuse Bulle *Regnans in excelsis*, contre la reine Élisabeth, mais qui n'en laissait pas moins subsister les clauses par lesquelles cette princesse était déclarée excommuniée, et ses sujets déliés de leur serment de fidélité.

Lorsqu'on sut son arrivée en Angleterre avec le R. P. Campian, on donna partout leur signalement pour qu'ils fussent arrêtés. Mais ils bravèrent tous les dangers ; et les conversions qu'ils firent furent si nombreuses qu'on mit leurs têtes à prix. Les persécuteurs ne parvinrent pas à les saisir, et Parsons eut le bonheur, à la faveur de divers déguisements, de se soustraire aux mesures rigoureuses qui furent prises contre les prédicateurs et les exécuteurs de son bref ; et il se rendit à Rome, où il devint recteur du séminaire anglais, dont la direction avait été retirée aux prêtres séculiers pour être confiée aux Jésuites, ce qui fut le germe de la division qui éclata peu de temps après entre le Clergé et la Société.

Dans deux voyages qu'il fit en Espagne, il se servit de son crédit à la cour pour faire ériger, en différentes villes de la domination espagnole, des collèges et des séminaires destinés à y recevoir les Anglais que la persécution forçait de quitter leur patrie.

Il revint ensuite à Rome, et fut réélu recteur du collège anglais ; place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1610. Les écrivains protestants et même ceux des catholiques avec lesquels il eut des contestations, ont porté des jugements plus ou moins sévères sur sa personne. Dodd, qui cherche à le justifier, le représente comme un homme d'un commerce agréable, doué d'un rare talent pour les affaires, nourri d'une grande lecture, écrivant dans sa langue avec élégance et pureté. En le louant pour son attachement aux devoirs de son état, Dodd convient que certaines circonstances de sa vie ont besoin d'apologie. Ainsi il excuse la vivacité de ses ouvrages

polémiques par un grand zèle pour l'orthodoxie ; sa conduite envers le clergé séculier, par une extrême prédilection pour son Ordre. Il réduit le reproche que lui adressaient les protestants, d'avoir été pensionné par la cour de Madrid pour susciter des entreprises contre la reine Élisabeth, à l'usage qu'il fit de son crédit pour procurer des moyens de subsistance à ses compatriotes exilés, et pour faire établir des collèges et des séminaires, destinés à l'éducation des catholiques anglais. Il est certain que ce fut principalement au Père Parsons et au Cardinal Allen, qu'on dut la conservation de la foi en Angleterre, par le grand nombre d'établissements dont ils obtinrent la fondation en diverses contrées, et d'où partaient de nombreuses colonies de Missionnaires, qui perpétuèrent l'exercice du saint ministère dans leur pays. Parsons entreprit à cet effet beaucoup de voyages, et entretint une immense correspondance, qui se conserve en manuscrit.

Le roi d'Espagne Philippe II, grand admirateur du généreux Père Parsons, voulut demander pour lui au Pape Clément VIII le chapeau de Cardinal, mais le saint Jésuite l'en détourna par ses larmes et ses prières.

Il est vénéré des catholiques anglais, comme un Confesseur de la Foi, pour laquelle il souffrit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas eu le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ.

### LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIANNE DE SAINT-JOSEPH,

FONDATRICE DES AUGUSTINES DE LA RÉCOLLECTION.

Cette Vénérable Religieuse naquit en Espagne à Albe de Tormes, l'an 1568, de parents nobles. Son père s'appelait Jean Mançanedo, et sa mère Marie Maldonado, qui mourut dix jours après l'avoir mise au monde, laissant à son mari six enfants de leur mariage : deux garçons et quatre filles. Mais Jean Mançanedo qui était vivement touché de la perte qu'il avait faite de son épouse, ne voulant plus penser qu'à son salut, confia l'éducation de ses enfants à des personnes pieuses pour leur apprendre de bonne heure les maximes du Christianisme. Les filles furent envoyées dans des monastères, les deux pre-

mières à Coria chez des Religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François dont elles prirent l'habit dans la suite ; la troisième alla chez les Augustines de Ciudad-Rodrigo ; et à peine Marianne qui était la dernière eut-elle atteint l'âge de huit ans, qu'on l'envoya au même monastère, d'où elle ne sortit que pour aller plusieurs années après à Eybar, pour y jeter les fondements de la réforme dont nous allons parler. Sa sœur et elle se consacrèrent aussi à Dieu dans ce monastère de Ciudad-Rodrigo, où les éminentes vertus de ces deux sœurs les firent choisir dans la suite pour en être supérieures. La Mère Marianne Mançanedo exerçait actuellement cet office, lorsque le Père Augustin Antonilez, provincial des Religieux Augustins de la province de Castille, qui fut dans la suite archevêque de Compostelle, vint à ce monastère pour y faire la visite et procéder à une nouvelle élection de Supérieure, parce que les trois années de la supériorité de la Mère Marianne étaient expirées. Elle n'avait accepté cet emploi qu'après beaucoup de résistance. Elle espérait être libre au mois de novembre 1602. Cependant elle fut obligée non-seulement de continuer cet emploi jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, le Père Antonilez n'ayant pu venir à Ciudad-Rodrigo que dans ce temps ; mais l'obéissance la chargea d'un fardeau plus pesant, en lui donnant le soin de former la Récollection des Augustines et d'être encore supérieure de leur premier monastère d'Eybar.

Il y avait longtemps qu'elle souhaitait embrasser une observance plus étroite que celle qu'on gardait dans son monastère, et elle désirait suivre la règle de saint Augustin dans toute sa perfection ; c'est pourquoi elle fut ravie de joie lorsque le Père Antonilez lui communiqua le dessein qu'il avait de fonder à Eybar, dans la province de Guipuscoa, un monastère où l'on pratiquât cette observance, et qu'il lui dit qu'il en était fortement sollicité par quelques Religieuses qui tendaient à une plus haute perfection. Mais en même temps elle fut surprise, lorsque le Père lui dit qu'il avait jeté les yeux sur elle pour être la pierre fondamentale de cette réforme : elle leva

pour lors les yeux au Ciel, et il lui sembla qu'une flèche en sortit, qui lui vint percer le cœur de part en part. Ce coup la réveilla comme d'un profond sommeil, et elle reconnut que Dieu lui mettait entre les mains l'occasion qu'elle avait cherchée autrefois avec tant d'empressement. Elle répondit au Provincial avec beaucoup de larmes qu'elle se soumettait à l'obéissance, et qu'elle serait disposée à faire ce qu'il souhaitait. Elle fut néanmoins attaquée de plusieurs tentations. Mille difficultés se présentèrent à son imagination, qui lui paraissaient insurmontables pour exécuter cette réforme. Son faible tempérament lui persuadait qu'elle n'en pourrait pas soutenir les austérités, et elle ne savait à quoi se résoudre pendant un mois qu'elle fut ainsi agitée de différentes pensées qui combattaient son entreprise, lorsque le dimanche des Rameaux, entendant les paroles de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Surgite eamus*, il lui sembla que le même Seigneur se joignit à elle ; et que la prenant par la main, il imprimait en son cœur le généreux dessein de sortir de cette maison pour aller fonder le nouveau monastère d'Eybar.

Elle sortit de Ciudad-Rodrigo accompagnée de la Mère Léonore de l'Incarnation, et alla joindre à Avila deux autres Religieuses qui s'y étaient rendues de Tolède. Elles allèrent ensemble à Eybar, où elles arrivèrent le 7 mai 1603. Le jour suivant qui était la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, elles se rendirent à l'église paroissiale où elles firent leurs dévotions, et en sortirent accompagnées de toute la noblesse et de toutes les dames de la ville, pour aller prendre possession du nouveau monastère, dont l'église fut consacrée en l'honneur de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. L'intention de ces Religieuses fut de garder la règle de saint Augustin à la lettre et sans aucune mitigation, et le Père Antonilez leur donna des constitutions particulières, auxquelles la Mère Marianne, qui fut nommée supérieure, ajouta dans la suite beaucoup de choses qu'elle trouva à propos pour une plus grande perfection. Elle les fit approuver par deux Nonces

apostoliques, ensuite par le Pape Paul V, et elles furent imprimées à Madrid l'an 1616.

Leurs exercices consistent en une prompte obéissance, des oraisons et des mortifications presque continuelles. Outre les jeûnes de l'Église, elles jeûnent depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à la Nativité de Notre-Seigneur, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, et les mercredis, vendredis et samedis de l'année. Elles sont occupées tour à tour aux offices les plus bas et les plus humiliants, elles font profession d'une très-grande pauvreté, n'étant pas permis à aucune Religieuse de recevoir ni de donner aucune chose, non pas même une image, sans permission. Cette pauvreté paraît dans leurs habits qui sont d'étoffe grossière et de vil prix, et elles ne portent de linge que dans leurs maladies.

Après qu'elles eurent demeuré un an dans ce monastère dans la pratique de leurs nouvelles constitutions, elles s'y engagèrent par des vœux solennels, le 23 mai 1604, faisant profession de vivre et de mourir dans cette réforme. Elles quittèrent pour lors leurs noms de famille, et la Mère Marianne Mançanado prit celui de Saint-Joseph. La sainteté de ces bonnes Religieuses se répandit bientôt par toute l'Espagne, de sorte que plusieurs villes voulurent contribuer à l'agrandissement de cette réforme, et la Mère Marianne fut obligée de quitter Eybar pour aller à Medina del Campo, à Valladolid et à Placentia, pour y faire des établissements.

Ce fut dans ce dernier monastère qu'elle reçut ordre de la reine Marguerite d'Autriche de venir à Madrid pour y recevoir une nouvelle fondation. Elle laissa pour supérieure à Placentia la Mère Agnès de l'Ascension, qui en sortit aussi quelque temps après pour aller fonder un nouveau monastère à Villafraanca, d'où elle alla à Valladolid pour aider la Mère Marine d'Escobar dans le dessein qu'elle avait entrepris de fonder une nouvelle Récollecion de Sainte-Brigitte.

Marianne sortit donc de Placentia le 6 janvier 1611, pour obéir aux ordres de la reine qui, ayant su son arrivée à Madrid, l'envoya recevoir par la comtesse de Parédès, et elle

fut logée, avec une compagne qu'elle avait amenée avec elle, au monastère royal de Sainte-Élisabeth, qui était habité par des Religieuses du même Ordre, en attendant qu'on eût bâti le monastère que la reine lui voulait donner. Cette princesse en fit jeter les fondements le 10 juin de la même année 1611, et la première pierre fut posée avec beaucoup de cérémonie par le Cardinal de Sandoval, archevêque de Tolède. L'on peut juger de la magnificence des bâtiments de l'église et du monastère, puisque l'on fut plus de cinq ans à y travailler sans discontinuer, quoiqu'on y employât un grand nombre d'ouvriers, et les Religieuses ne purent y être logées que l'an 1616. La Mère Marianne avait souffert beaucoup de contradictions dans l'établissement de quelques-uns de ses monastères ; mais dans les persécutions qu'on lui suscita, on n'attenta point à sa vie. C'est néanmoins ce que l'on fit à Madrid ; car après la mort de la reine, qui arriva le 3 octobre de la même année 1611, il y eut des personnes qui employèrent la médisance et la calomnie pour l'éloigner de la cour ; et n'ayant pu réussir dans leur dessein, ils mirent du poison dans une médecine qu'elle devait prendre. L'effet de cette jalousie venait de ce que le roi ne témoignait pas moins d'estime pour elle que la reine avait fait.

Cette princesse n'eut pas la satisfaction de voir les bâtiments de ce monastère dans leur perfection ; mais le roi Philippe II, son époux, pour exécuter ses pieuses intentions, n'épargna rien pour le rendre un des plus somptueux et des plus magnifiques de toute l'Espagne. Ce fut aussi pour satisfaire aux désirs de cette princesse qu'il fit sortir ces Religieuses du monastère de Sainte-Élisabeth, et qu'il leur fit disposer la maison du trésor en forme de monastère, où elles reçurent cinq ou six novices, et où elles demeurèrent jusqu'au deuxième juillet de l'an 1616, qu'elles furent conduites en grande pompe, accompagnées du roi et de tous les princes, dans le nouveau monastère dont l'église avait été consacrée le 29 juin, sous le titre de l'Incarnation du Sauveur du monde, par l'Archevêque de Brague, Alexis de Meneses, de l'Ordre de Saint-Augustin.

Les présents que les rois d'Espagne ont faits à ce monastère pour l'ornement des autels correspondent à la magnificence des bâtimens. Plusieurs personnes de distinction en ont fait aussi à leur exemple, et entre les autres présents que la comtesse de Miranda fit, lorsque la Mère Alphonse du Saint-Sacrement, sa fille, y prit l'habit, elle donna un calice dont la coupe est d'or et le reste d'argent doré enrichi de pierreries, qui est estimé quatorze mille ducats.

L'on peut juger des revenus de cette maison par les appointemens des chapelains et des autres officiers, qui se montaient par an à douze mille cinq cents ducats. Il y avait outre cela mille ducats, destinés pour les frais de la sacristie. C'est dans cette maison royale si riche et si opulente, que la Mère Marianne de Saint-Joseph pratiqua néanmoins une pauvreté si extraordinaire, que lorsqu'elle mourut, elle avait encore une jupe qu'elle avait toujours portée depuis qu'elle était sortie de Ciudad-Rodrigo, quoiqu'il y eût plus de trente-cinq ans. Elle sut par son zèle unir la pauvreté à la magnificence et les richesses du monastère de l'Incarnation ; et elle ne fut pas moins admirable dans la pratique des autres vertus. Elle mourut le 15 avril 1636, dans sa soixante-dixième année, après avoir fondé six couvents de sa réforme.

(HÉLYOT.)

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Procession de tous les enfans de Paris à Notre-Dame en reconnaissance d'une grande victoire des Français sur les Anglais, remportée par l'intercession de la très-sainte Vierge. Plus de quarante mille Anglais furent ou tués, ou pris, ou mis en fuite par les Français en Flandre le 15 avril de l'an 1430. Guillaume, évêque de Paris, ordonna que pour rendre grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge de cette victoire signalée, on ferait une procession à Paris depuis l'église des Saints-Innocents jusqu'à l'église de Notre-Dame, et que les enfans de la

ville au-dessous de quatorze ans y assisteraient. On en compta jusqu'à douze mille.

*Indulgences plénières* accordées par le Pape Paul V, en ce jour de l'an 1608, aux Confrères du Rosaire, qui, le premier dimanche de chaque mois, assistent à la procession qui se fait dans les églises ou chapelles du Rosaire.

#### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>

A Rome, les saintes Basilisse et Anastasie, femmes de qualité, qui, ayant été disciples des Apôtres, et demeurant fermes dans la confession de la foi, eurent, sous l'empereur Néron, la langue et les pieds coupés, et obtinrent, par le glaive, la couronne du martyre.

Le même jour, les saints Martyrs Maron, Eutychès et Victorin, qui d'abord exilés pour la foi dans l'île de Ponce, avec la Bienheureuse Flavie Domitille, et ensuite mis en liberté sous l'empereur Nerva, comme ils avaient converti beaucoup de personnes à la foi, furent, durant la persécution de Trajan, condamnés à mourir par divers supplices, par le juge Valérien.

En Perse, les saints Martyrs Maxime et Olympiade, qui, sous l'empereur Dèce, furent meurtris de coups de bâton et de fouets garnis de plomb; ensuite frappés sur la tête avec des leviers, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'esprit.

<sup>1</sup>

DECIMO SEPTIMO KALENDAS MAII.

Romæ, sanctorum Basilissæ et Anastasiæ nobilium feminarum, quæ cum essent Apostolorum discipulæ, et constantes in fidei confessione persisterent, sub Nerone Imperatore lingua pedibusque præcisis, percussæ gladio, martyrii coronam adeptæ sunt. — Eodem die, sanctorum Martyrum Maronis, Eutychetis, et Victorini, qui primo cum beata Flavia Domitilla apud Insulam Pontiam in Christi confessione exules, postmodum sub Principe Nerva liberati, cum plurimos ad fidem convertissent, in persecutione Trajani a Valeriano Iudice variis pœnis jussi sunt interfici. — In Perside, sanctorum Martyrum Maximi et Olympiadis, qui sub Decio Imperatore fustibus et plumbatis cæsi sunt, et ad ultimum capita eorum fustibus tusa, donec emitterent spiritum. — Ferentini in Hernicis, sancti Eutychii Martyris. — Myræ in Lycia sancti Crescentis, qui per ignem Martyrium consummavit. — Item, sanctorum Martyrum Theodori et Pausilippi, qui sub Hadriano Imperatore passi sunt.



A Ferentino, dans la campagne de Rome, saint Eutyche, martyr.

A Myre en Lycie, saint Crescent, qui accomplit son martyre par le feu.

Le même jour, les saints Théodore et Pausilippe, qui souffrirent sous l'empereur Adrien.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Léonide, évêque d'Athènes au deuxième siècle.

Saint Prosdue, sainte Véronique, sainte Dionine, sainte Octavie, sainte Potamie, sainte Prudence et leurs compagnons saint Focus, saint Lyrus et saint Lucien, martyrs à Antioche.

Sainte Invelta, vierge du huitième siècle, honorée dans la Bretagne.

Le Bienheureux Vauman, abbé de l'Ordre de Prémontré, honoré à Anvers.

Saint Quoamale, martyr en Espagne, honoré à Tuy en Galice.

Saint Ortaire, confesseur au sixième siècle, honoré à Landelle en Normandie.

Saint Ruain (Rhodanus), abbé en Irlande au sixième siècle.

Saint Sévère ou Silvestre, abbé de Moutier-Saint-Jean en Bourgogne, loué par saint Germain, évêque de Paris.

Le Bienheureux Luce de Saint-Cassien, Frère Mineur Capucin.

Le Bienheureux Swentoslas, mansionnaire de l'église du Cercle à Cracovie, honoré en Pologne.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Jean-Marie Brassellée, prêtre du diocèse de Saint-Paul-de-Léon, ayant refusé le serment schismatique, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Brest, comme prêtre réfractaire, et guillotiné le 15 avril 1794.

Louis François Joseph Ansart, prêtre de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, né dans cette ville en 1710, passa en

Belgique pour éviter le serment schismatique; revenu aux premiers jours de 1794, il fut condamné à mort comme émigré rentré, et exécuté le 15 avril, à l'âge de 84 ans.

Pierre Jourdan, prêtre du diocèse de Marseille et curé à Aubagne, fut arrêté et conduit à Marseille, pour refus de serment, condamné à mort par le tribunal criminel des Bouches-du-Rhône et guillotiné le 15 avril 1794.

## APPENDICE

### AU SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

---

#### LE VÉNÉRABLE J.-B. DE LA SALLE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Le Vénérable Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, naquit à Reims le 30 avril 1651, de M. Louis de la Salle, conseiller au présidial de cette ville, et de M<sup>me</sup> Nicole Moet de Brouillet, son épouse. Il montra, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses pour les sciences et surtout pour la piété : dans l'âge où les autres enfants ne soupirent qu'après les amusements qui leur sont propres, celui-ci ne se plaisait qu'aux pieuses lectures et à l'imitation des cérémonies de l'Église.

Après avoir fait ses études au collège de Reims, il fit connaître à ses parents qu'il croyait être appelé au sacerdoce. M. de la Salle et sa vertueuse épouse avaient trop de piété pour s'opposer longtemps à une vocation qu'ils voyaient si sensiblement venir du Ciel : ils firent donc au Seigneur un sacrifice qui dut lui être d'autant plus agréable qu'il y avait moins de leur choix.

Le jeune de la Salle se présenta à la tonsure le 28 décembre 1667.

Déjà pourvu, dès le 9 juillet de la même année, d'un canonicat dans la métropole de Reims, il en prit possession au mois de janvier 1668. Il s'appliqua aussitôt à remplir les obligations de cette dignité avec tant de zèle, de piété et de modestie, qu'il attirait sur lui tous les regards et faisait l'admiration de ceux qui le voyaient chanter les louanges de Dieu avec une ferveur angélique.

Ayant achevé sa philosophie, il fut envoyé à Paris pour y faire sa théologie à Saint-Sulpice et prendre le grade de docteur.

M. de Bretonvilliers, homme d'une piété rare et d'une prudence consommée, était alors supérieur de ce séminaire. M. Tronson, M. Leschassier et M. Bouin en étaient les principaux directeurs.

Le jeune séminariste, disposé comme il l'était, ne pouvait que faire de grands progrès dans la vertu sous la conduite de ces hommes si remplis de l'Esprit de Dieu et si zélés pour la sanctification de leurs élèves. Sa piété était trop éclairée pour mettre obstacle à son application à l'étude : aussi faisait-il tant de progrès dans les connaissances propres à l'état ecclésiastique et dans la pratique des vertus, qu'il édifiait ses condisciples et réjouissait ses Supérieurs<sup>1</sup>.

Ayant perdu ses parents, le jeune Chanoine, devenu le tuteur-né de ses frères et de ses sœurs, fut obligé de retourner à Reims, où par les soins qu'il donna à sa famille, et par l'ordre admirable qu'il y établit, il préleva au dévouement qu'il devait montrer plus tard pour la bonne éducation de l'enfance. Quoique hors du séminaire de Saint-Sulpice, il en conserva toujours l'esprit.

Guidé par M. Roland, théologal du Chapitre de Reims, il reçut le sous-diaconat en 1672 et le diaconat en 1676 ; mais, par humilité, il ne put se décider qu'en 1678 à recevoir la prêtrise. Revêtu du sacré caractère, sa piété ravissait d'admiration tous ceux qui étaient témoins de sa conduite. Les affections de son cœur et l'ardeur de son amour pour Dieu se peignaient si sensiblement sur son visage, lorsqu'il était à l'autel, que de grands pécheurs furent

<sup>1</sup> M. Leschassier, qui fut supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, a écrit de sa propre main, sur les registres de cette maison, la note suivante concernant le Serviteur de Dieu : « M. de la Salle fut toujours fidèle observateur de la règle et très-exact aux exercices de la communauté ; sa conversation fut toujours douce et honnête ; il ne m'a jamais paru avoir mécontenté personne, ni s'être attiré aucun reproche. Quand il est revenu à Paris pour ses ordres, j'ai reconnu en lui de merveilleux progrès dans toutes les vertus. Tous ceux qui l'ont connu en ont vu des preuves dans sa conduite, surtout dans la patience avec laquelle il a souffert les mépris que l'on faisait de sa personne. »

ramenés à la pratique de la religion pour l'avoir vu seulement offrir une fois le sacrifice de la Messe.

Un grand nombre de personnes, édifiées de la conduite et de la piété de ce jeune prêtre, voulurent l'avoir pour directeur dans les voies de Dieu ; les progrès qu'elles firent dans la vertu, en justifiant leur choix, étendirent au loin sa réputation : de tous côtés on ne parlait de lui que comme d'un grand serviteur de Dieu, d'un homme destiné à de grandes choses. Cette réputation le fit désigner par ses Supérieurs pour chef d'une petite compagnie d'ecclésiastiques destinés à ramener à la foi et aux bonnes mœurs les habitants d'une ville voisine, abandonnée, depuis plusieurs années, à une sorte de dépravation par la négligence de leur ancien Pasteur. L'éclat des vertus du jeune Prédicateur, encore plus efficaces que ses discours, frappa tellement ces pécheurs, qu'ils quittèrent presque tous les voies de l'iniquité pour embrasser la vertu avec une ardeur qui parut tenir du miracle.

M. Roland le pria de se charger de la communauté des Sœurs dites de l'*Enfant-Jésus*, qu'il avait fondée pour l'éducation des filles pauvres. Le Vénérable de la Salle prévoyait parfaitement tous les obstacles qu'il aurait à surmonter s'il prenait un tel engagement ; mais, envisageant aussi le bien que cette œuvre était appelée à produire, il lui promit, à son lit de mort, de prendre un soin tout particulier de cette communauté naissante. A peine M. Roland fut-il mort, qu'on parla de supprimer son institution, dans la crainte, disait-on, de la voir tomber à la charge de la ville. Mais l'homme de Dieu, fidèle à sa promesse, soutint cette œuvre avec un courage vraiment héroïque. Il la défendit avec tant de sagesse et d'énergie, que non-seulement les autorités de Reims approuvèrent la nouvelle communauté, mais que, de plus, elles demandèrent et obtinrent des lettres patentes qui devaient assurer son existence. On voit par là que, quoique le Vénérable de la Salle n'ait pas été le fondateur des Sœurs de l'*Enfant-Jésus*, il n'est pas moins vrai de dire que c'est à lui seul qu'elles doivent leur conservation.

Le bien que les écoles de filles produisaient à Reims, par la sage direction qu'il leur donnait, faisait vivement désirer aux gens de

bien de semblables établissements pour les garçons. Dieu, qui l'appelait à être le fondateur de cette œuvre admirable, semblait l'y disposer par l'attrait qu'il lui donnait pour la vie d'ordre et de règle. Déjà la maison de ce grand serviteur de Dieu était devenue, par ses soins, une espèce de communauté où tous les exercices se faisaient à des heures fixes, selon le règlement qu'il avait dressé de concert avec ses jeunes frères. Le silence y était exactement gardé ; les prières, la méditation et de pieuses lectures s'y faisaient en commun ; la paix et la charité n'y souffraient jamais la moindre atteinte.

Une circonstance providentielle amena l'Abbé de la Salle à l'exécution des desseins de Dieu sur lui. Madame de Maillefer, sa parente, domiciliée à Rouen, après avoir passé ses plus belles années dans la mollesse et dans le luxe, réparait, par toutes sortes de mortifications et de bonnes œuvres, les égarements de sa jeunesse. Cette dame avait déjà établi à Rouen des écoles gratuites pour les enfants des deux sexes, et contribuait, par ses libéralités, au soutien de la communauté des Filles de l'Enfant-Jésus, de Reims, dont nous avons parlé. Voulant doter sa ville natale d'une semblable école pour les garçons, elle y envoya un pieux laïque, nommé M. Niel, accompagné d'un jeune homme destiné à le seconder, et, après leur avoir assigné un petit traitement, elle leur donna des lettres de recommandation pour l'Abbé de la Salle, ainsi que pour la Supérieure des Sœurs de l'Enfant-Jésus. Lorsque M. Niel se présenta dans cette communauté, il y trouva le Vénérable qui, ayant appris le sujet de son arrivée, lui promit de le seconder dans l'exécution de cette bonne œuvre. Hélas ! il était trop loin de prévoir la portée de l'engagement qu'il prenait ! D'abord, il s'était contenté de faire des démarches pour engager le curé de la paroisse Saint-Maurice, de Reims, à nourrir les deux maîtres d'école et à leur confier ses jeunes paroissiens ; mais bientôt il fut obligé à prendre une part plus active à la conduite des maîtres et des élèves.

A peine l'école de Saint-Maurice était-elle en activité (1679), que M. Niel, dans l'ardeur de son zèle, avait fait des démarches auprès d'une riche veuve, nommée M<sup>me</sup> de Croyères, et avait obtenu de sa

libéralité les ressources nécessaires pour en ouvrir une autre sur la paroisse Saint-Jacques. Celle-ci ne faisait que de commencer, et déjà il se mettait en route pour aller en fonder une nouvelle à Guise. Les absences de M. Niel, laissant ainsi les maîtres livrés à eux-mêmes, sans méthode fixe pour l'enseignement et sans direction pour leur conduite particulière, il en résultait des inconvénients qui ne pouvaient échapper à l'œil vigilant et à la prudence de notre vertueux Chanoine. Ils lui parurent de nature à compromettre le succès et la durée de l'œuvre de l'École ; pour y remédier, il prit le parti de réunir les jeunes maîtres dans une maison voisine de la sienne, afin de les former à un genre de vie uniforme et à des exercices réguliers de piété (1680). Un peu plus tard, il les admit à sa table, pour avoir occasion de les entretenir des devoirs de leur état, et finit par les loger chez lui afin de pouvoir les diriger avec plus de soin (1681). Ces jeunes gens avaient de la bonne volonté et se montraient dociles aux leçons du saint prêtre ; mais la tenue des écoles laissait encore beaucoup à désirer par le défaut de formation des maîtres, et par la difficulté d'enseigner individuellement un si grand nombre d'élèves. Ce fut alors que le Vénérable de la Salle imagina le mode simultané, et l'introduisit dans les écoles ; c'est ainsi qu'il devint, on peut le dire, le créateur de l'enseignement primaire en France.

L'œuvre du pieux Abbé commençait cependant à prendre quelque forme de communauté, et déjà elle s'annonçait comme devant avoir les plus heureux résultats ; mais quelles tempêtes l'enfer déchainé ne devait-il pas susciter contre le maître et contre les disciples ! Sa famille avait commencé à murmurer lorsque le vertueux Chanoine avait admis les maîtres d'école à sa table ; elle ne connut plus de bornes quand il les eut logés dans sa propre maison, et elle résolut de lui ôter la conduite de ses jeunes frères. Les membres du Chapitre prétendirent que leur confrère les déshonorait en jouant le rôle de maître d'école ; ses amis l'abandonnèrent comme un homme à qui la piété faisait tourner la tête ; le peuple de Reims, qui profitait de ses bienfaits, parut se faire un mérite de l'insulter et de l'outrager dès qu'il paraissait en public ; ses disciples, qui participaient à ces mauvais traitements, contribuèrent

aussi à l'affliger par la tentation de découragement à laquelle ils se laissèrent aller.

Dès qu'il en sut le motif, il leur parla avec véhémence sur les avantages de la confiance en Dieu ; mais quelque touchantes que fussent ses exhortations, elles demeurèrent inefficaces, et le saint homme comprit qu'il ne pourrait les rassurer contre les terreurs de l'avenir, qu'en se rendant aussi pauvre que ceux qu'il voulait persuader. Après avoir mûrement réfléchi sur les suites d'une pareille démarche, et avoir consigné, dans un mémoire écrit de sa main, les motifs qui devaient l'y résoudre ; après avoir pris le conseil des personnes les plus éclairées, et notamment celui du Vénérable Père Barré, si connu par son zèle pour l'éducation des enfants du peuple, instituteur lui-même de Sœurs vouées à cette fonction, l'Abbé de la Salle prit l'héroïque résolution de se démettre de son canonicat et de distribuer tous ses biens aux pauvres.

Lorsque cette résolution fut connue, et qu'on la jugea irrévocable, on le pressa de l'exécuter en faveur d'un de ses frères qui était déjà dans les Ordres ; son Archevêque lui-même l'engageait à en agir ainsi ; mais le saint prêtre, craignant d'accorder quelque chose à la chair et au sang, préféra s'en démettre en faveur d'un prêtre pauvre et obscur, qui était plein de zèle pour le salut du prochain (1683).

Le saint Fondateur restait encore maître de son bien de patrimoine : la disette qui désola la Champagne, en 1684, lui fournit une occasion favorable de s'en dépouiller, et son directeur, dont il avait plusieurs fois sollicité l'agrément, ne put alors le lui refuser. Il régla cette distribution de manière à y faire participer toutes les classes de malheureux, et il ne leur distribuait pas le pain matériel sans y joindre celui de la parole afin de sustenter tout à la fois l'âme et le corps : il servait lui-même les pauvres et mangeait avec eux à genoux. Devenu pauvre à son tour, il alla de porte en porte, demander l'aumône : alors ses disciples, touchés d'une si admirable conduite et d'un abandon si absolu à la Providence, n'eurent plus d'inquiétude pour leur avenir, et demandèrent même à se fixer dans leur état par des vœux perpétuels. Le pieux Abbé, qui, sur l'instance prière de ses disciples, était devenu



leur confesseur, vit avec plaisir les progrès de la grâce dans leurs âmes ; mais craignant que cette ferveur ne fût pas durable, il décida que les premiers vœux n'auraient lieu que pour trois ans, et les prononça, avec douze d'entre eux, le jour de la Trinité 1684.

Les persécutions et les outrages ne cessaient pas d'abreuver le Serviteur de Dieu au sein de sa ville natale, et de s'étendre même à ses disciples ; mais ce fut bien pis encore quand, par la perte de quelques-uns d'entre eux, il fut obligé de faire lui-même la classe sur la paroisse Saint-Jacques. A toutes ses peines se joignit le soin des écoles de Reims, de Rethel, de Guise et de Laon, qui retomba tout entier sur lui par le départ de M. Niel pour Rouen. Cependant la conduite héroïque du Serviteur de Dieu changea peu à peu le mépris en vénération, et plusieurs curés de campagne, ne pouvant obtenir qu'il envoyât ses disciples seul à seul, lui exprimèrent le désir de le voir s'occuper de la formation de sujets qui pussent tenir l'école dans leurs paroisses.

Pour satisfaire à ce pieux devoir, le Vénérable de la Salle forma un séminaire de maîtres d'école pour les campagnes, et y dressa les jeunes gens que les curés lui envoyaient à l'art précieux d'élever chrétiennement la jeunesse<sup>1</sup>.

Le vertueux fondateur, jaloux de pratiquer l'obéissance et l'humilité, à l'exemple de son divin maître, portait à regret le fardeau de la supériorité : il fit tant auprès de ses disciples, qu'il parvint à leur persuader que, dans leur intérêt, ils devaient se donner un chef laïque comme eux. Il fit tomber leur choix sur le Frère Lheureux, et à peine fut-il devenu inférieur qu'il donna les exemples les plus admirables de l'obéissance religieuse. Obligé par les Supérieurs ecclésiastiques de reprendre la première place, ce qu'il ne fit qu'avec douleur, il ne mit plus de bornes à ses mortifications et à ses austérités. Les Frères voulurent imiter leur bon père dans un genre de vie si terrible à la nature ; mais la plupart se trouvèrent bientôt hors d'état de continuer leurs fonctions : l'un d'entre eux,

<sup>1</sup> On voit par là que le Vénérable de la Salle n'a pas seulement été le créateur de l'enseignement primaire en France, mais qu'il a aussi tracé le modèle et le plan des Écoles normales ; plus tard il donna naissance aux Écoles d'adultes, sous le nom d'Écoles dominicales, et ensuite aux Pensionnats.

malade à Guise, demanda instamment à voir le Vénérable avant de mourir ; celui-ci partit sur-le-champ, arriva sur les lieux en diligence, et, en embrassant le malade, lui rendit aussitôt la santé.

Le nombre des sujets ne répondant pas aux besoins de la Congrégation naissante, le Vénérable de la Salle forma dans sa maison une troisième communauté, composée de jeunes gens de quatorze à quinze ans, pour les préparer à la vie religieuse, et confia leur éducation à l'un de ses plus fervents disciples. Telle fut l'origine du noviciat préparatoire.

L'Abbé de la Salle avait promis à M. le curé de Saint-Sulpice, à Paris, d'ouvrir une école sur sa paroisse. Il partit, accompagné de deux de ses disciples, et fut mis en possession, en 1688, des écoles de la paroisse que M. le curé avait déjà fait ouvrir depuis plusieurs années, mais desquelles, malgré tous ses sacrifices, il n'avait pu obtenir des résultats satisfaisants. L'état de prospérité où elles parvinrent sous la sage direction du pieux Abbé fut si remarquable, que l'ancien directeur, poussé par le dépit et la jalousie, inventa toutes sortes de calomnies pour décréditer le Serviteur de Dieu auprès du curé. Celui-ci, trompé par ces machinations, était sur le point de congédier le vertueux Instituteur, qui n'avait opposé à cet orage que le silence et la patience, et qui, par sa profonde abnégation et son héroïque charité envers son ennemi, avait donné des preuves éclatantes de son abandon absolu à la divine Providence ; mais l'inspection de l'école, faite par M. l'Abbé de Janson, dissipa toutes les préventions, détermina le maintien du Vénérable et l'éloignement de son rival. M. Baudran, successeur de M. de la Barmondière dans la cure de Saint-Sulpice, fut si charmé du bel ordre de ces écoles, qu'il voulut les multiplier et en ouvrit une nouvelle, rue du Bac, en 1690. Toutefois les succès frappants obtenus par le Vénérable de la Salle excitèrent contre lui une tempête d'un nouveau genre : ce furent les maîtres écrivains qui lui intentèrent un procès devant l'écolâtre de la cathédrale<sup>1</sup>, sous le vain

<sup>1</sup> On appelait alors écolâtre celui qui était chargé de surveiller les écoles dépendantes d'une cathédrale ou d'une grande paroisse.

prétexte que les Écoles chrétiennes leur apportaient un dommage considérable. Le Serviteur de Dieu avait une grande répugnance à plaider, et il ne s'y décida que par soumission à son directeur. La veille de l'audience, voulant mettre la très-sainte Vierge dans ses intérêts, il mena les Frères en pèlerinage à Notre-Dame-des-Vertus, où il célébra la sainte Messe et leur donna la communion : du pain sec fut, ce jour-là, leur unique nourriture, et pour le pieux Instituteur il s'en retourna à jeun<sup>1</sup>. Le lendemain, il défendit les intérêts des enfants pauvres avec tant d'énergie, qu'il obtint gain de cause devant le tribunal.

Bientôt après, l'habit qu'il avait donné à ses Frères lui attira une nouvelle persécution. M. Baudran, jusque-là son ami et son protecteur, n'ayant point goûté les raisons qui déterminaient le Vénérable à ne pas le changer, le punit de sa fermeté par les reproches les plus amers et par le retranchement des secours qu'il lui accordait pour l'entretien de ses novices. Des croix intérieures suscitées par les deux premiers Frères qu'il avait amenés à Paris, se joignirent à celles qui lui venaient du dehors, et, pour comble d'affliction, il tomba malade à Reims, par suite de la fatigue qu'il avait éprouvée en faisant ce voyage à pied. Il donna, dans cette circonstance, les exemples les plus admirables de patience, de résignation, de détachement des créatures, même à l'égard de ses plus proches parents. Fidèle à la règle qu'il avait établie à l'égard des personnes du sexe, il ne voulut pas permettre que sa grand-mère fût introduite dans sa chambre, et, malgré son extrême faiblesse, il se fit conduire au parloir pour la recevoir. A peine hors de danger, il voulut retourner à Paris : en y arrivant, il fut obligé de se mettre au lit, et en peu de jours son état devint si grave qu'il fallut lui administrer le saint Viatique ; il le reçut avec une foi et une piété qui ravit tous les assistants. Dieu se contenta pour lors du sacrifice que le saint homme lui avait fait de sa vie ; mais son retour à la santé ne fut qu'un passage à des croix toujours plus pesantes les unes que les autres. Dans l'espoir de parvenir à

<sup>1</sup> Notre-Dame-des-Vertus, ou Aubervilliers, est une paroisse située dans la banlieue de Paris, au-dessus de la Villette, du côté de l'abbaye de Saint-Denis.

se démettre de nouveau de la supériorité, il avait fait faire au Frère Lheureux un cours de théologie, et il se proposait de le présenter à l'ordination, au retour d'un second voyage qu'il avait fait à Reims ; mais quelle fut sa douleur, lorsque, à son arrivée à Paris, il apprit que ce Frère était enseveli depuis deux jours ! Cette mort prématurée lui parut une preuve que les membres de son Institut n'étaient pas appelés au sacerdoce, et qu'aucun prêtre n'en devait faire partie.

D'autres peines plus cruelles encore se préparaient pour le Serviteur de Dieu. Le séminaire de maîtres d'école, qu'il avait laissé si florissant à Reims, tomba peu à peu, par suite de son absence ; la Communauté du noviciat préparatoire ne se soutint pas non plus ; plusieurs sujets formés sortirent, et, pendant quatre années, il ne s'en présenta presque point pour les remplacer. Dans une position si critique, le saint Instituteur, voyant son œuvre sur le penchant de sa ruine, fit, le 21 novembre 1691, un vœu spécial avec deux des principaux Frères, de ne jamais abandonner l'Institut. Il loua ensuite une maison, à Vaugirard, pour y établir un noviciat. Il y réunit en retraite les Frères, pendant les vacances, et, à leur départ, il leur prescrivit de lui écrire tous les mois pour recevoir des avis propres à se maintenir dans la piété. Bientôt cette maison fut remplie de jeunes novices, pleins de ferveur et de bonne volonté ; de grands pécheurs, attirés par la réputation de sainteté dont jouissait le Serviteur de Dieu, y venaient aussi, pour mettre ordre à l'état d'une conscience justement alarmée ; un grand nombre d'ecclésiastiques s'y rendaient également pour faire sous sa conduite de salutaires retraites, et s'en retournaient pleins d'admiration.

Cependant M. le curé de Saint-Sulpice, n'ayant pas donné son assentiment à cette entreprise, retira même ses libéralités, qui étaient presque l'unique ressource du pieux Instituteur. La pauvreté du Père réduisit ses enfants spirituels aux plus dures privations ; ils ne vivaient que d'aumônes, et le malheur des temps les rendait fort peu abondantes ; aussi se virent-ils plusieurs fois dénués de tout, principalement à l'occasion de la famine qui sévit avec tant de violence en 1693 et en 1694. Il fut alors contraint de

ramener ses novices à Paris, pour que le peu d'aliments qui leur était envoyé à Vaugirard, par la charité, ne devint pas la proie d'une multitude de pauvres que le fléau avait attirés dans la capitale, et qui couvraient tous les chemins. Néanmoins la Providence ne manqua jamais de venir au secours du Serviteur de Dieu, et quelquefois même d'une manière presque miraculeuse.

Lorsque les temps furent devenus un peu moins difficiles, le Vénérable de la Salle reprit avec ses novices la route de Vaugirard, et s'y établit de nouveau ; les Frères de Paris venaient l'y trouver les jours de congé, et se retrempaient ainsi dans la ferveur. Ce fut alors que, profitant de quelques instants de calme, il commença à rédiger les Règles de l'Institut, c'est-à-dire à mettre par écrit la manière de vie que son exemple y faisait pratiquer depuis quinze ans. Il composa aussi, à cette époque (en 1694), quelques ouvrages pour les écoles et pour les Frères, savoir : les *Instructions sur la sainte Messe*, la *Civilité* et les *Méditations pour les dimanches et fêtes*. La même année, il réunit en retraite tous les Frères, et, le même jour de la fête de la très-sainte Trinité, il prononça, avec douze d'entre eux, les premiers vœux perpétuels. •

M. de la Chétardie, nouveau curé de Saint-Sulpice, enchanté de la belle tenue des Écoles chrétiennes, en établit plusieurs autres dans Paris, et notamment une école dominicale, où les Frères recevaient les ouvriers le dimanche, après la Messe, et leur donnaient l'instruction qui avait manqué à leur première jeunesse, ce qui produisait un bien immense parmi les jeunes gens de la classe ouvrière ; mais malheureusement cette œuvre ne put continuer par défaut de maîtres formés ; M. de la Chétardie, qui tenait singulièrement à cette école, en attribua la chute au Vénérable de la Salle, et faillit lui ôter, pour ce sujet, son amitié et sa protection.

Quelque temps après (1702), les villes de Chartres et de Troyes demandèrent au Serviteur de Dieu des Frères formés de sa main, pour leur confier l'éducation des enfants pauvres. Il établit aussi sur la paroisse Saint-Hippolyte, faubourg Saint-Marcel, à Paris, une école, et un séminaire pour les maîtres d'école de campagne, à l'instar de celui qu'il avait autrefois formé à Reims. Ce dernier

établissement subsista pendant cinq à six ans avec un succès remarquable ; mais il tomba à la mort du respectable curé qui en faisait les frais, par l'infidélité de celui qui était chargé de le diriger, ce qui causa un chagrin amer au pieux Instituteur et lui attira une nouvelle persécution. Pour conjurer tant d'orages, il se livrait sans relâche à toutes sortes d'austérités ; ses jeûnes étaient presque continuels. Il passait la plupart des nuits en prière, et ne prenait un peu de repos que sur le plancher. Ce genre de vie lui occasionna un rhumatisme qui le priva de l'usage de ses membres. Le mal devint si intense, que tous les remèdes furent impuissants. Enfin on imagina de coucher le malade sur une espèce de gril audessous duquel étaient des charbons ardents, ce qui lui causait une douleur plus vive que le mal même. Le Vénérable de la Salle endurait ce supplice avec une constance qui rappelait celle de saint Laurent durant son martyre.

Cependant une nouvelle persécution ayant été suscitée au Serviteur de Dieu par la jalousie des maîtres écrivains, et M. de la Chétardie n'ayant pas pris sa défense, le Vénérable, subitement guéri de la maladie dont nous venons de parler, plaida victorieusement, une seconde fois, la cause des pauvres, en prouvant d'une manière incontestable qu'aucun des élèves admis dans ses écoles n'était en état de payer une rétribution.

Le Vénérable de la Salle, voulant donner des marques de sa profonde soumission envers le Saint-Siège et de son éloignement pour le jansénisme, qui faisait alors tant de ravages en France, envoya à Rome le Frère Gabriel Drolin, l'un des deux qui avaient prononcé avec lui le vœu du 21 novembre 1691. Ce Frère obtint de Clément VI la direction d'une école que l'Institut a toujours possédée depuis. Vers le même temps, il ouvrit une école dans la ville d'Avignon ; car, malgré cette suite de persécutions et de revers qui partageaient l'existence du saint Fondateur, son Institut prenait chaque jour une nouvelle extension.

Au moment où le pieux Abbé croyait pouvoir jouir de quelque repos, une imprudence commise par le Frère directeur des Novices envers un de ses inférieurs, lui attira une persécution plus violente qu'aucune de celles qui l'avaient précédée ; il fut accusé au-

près du Cardinal de Noailles et jugé incapable de conduire une Congrégation qu'il avait jusque-là dirigée avec tant de prudence et de sagesse : un autre Supérieur fut amené pour prendre sa place.

Le vertueux de la Salle fit tout ce qui dépendait de lui pour faire accepter le nouveau chef qu'on voulait donner à sa Congrégation. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit des Frères, il alla demander pardon de leur conduite à Mgr l'Archevêque, s'offrant à porter toute la peine que cette résistance pouvait mériter. Le Prélat reconnut alors toute la fausseté des accusations qui pesaient sur le Vénérable de la Salle ; mais les ennemis du saint homme étaient trop puissants, et ils s'étaient trop avancés pour qu'il fût possible de les ramener à des sentiments plus équitables : l'innocent fut sacrifié.

Cependant le nouveau Supérieur, voyant la résolution qu'ils avaient prise de se retirer si on leur ôtait leur bon père, se borna à une supériorité de nom, ne parut presque pas chez eux, et peu à peu le calme se rétablit dans la communauté.

Par suite des nouvelles persécutions que lui suscitèrent les maîtres d'école et de l'abandon de M. de la Chétardie, qui s'était laissé prévenir contre lui, le Vénérable de la Salle fut obligé d'aller demeurer au faubourg Saint-Antoine, où sa Communauté ne subsista que par les aumônes qu'elle recevait du couvent des Religieuses de la Croix, où le saint prêtre allait dire la Messe, tant à cause de sa proximité que du défaut de chapelle domestique.

Le Vénérable de la Salle, qui était accoutumé à voir traverser ses entreprises, et qui aimait à établir son œuvre sur la croix, eut tout sujet d'être satisfait à Rouen, où il avait été appelé par M. de Colbert, qui en était archevêque : ce fut d'abord pour ouvrir une école au bourg de Darnetal, et ensuite une autre dans la ville même. Il avait été convenu que les Frères seraient nourris et logés à l'hôpital, et qu'en conséquence ils ne recevraient qu'une très-modique pension pour subvenir à leurs autres besoins ; mais ils se virent bientôt obligés de quitter cette demeure, sans pouvoir obtenir la moindre augmentation de traitement. Le pieux Instituteur, ne prenant conseil que de la bonté de son cœur et de son amour

pour les enfants du peuple, ne put se résoudre à retirer ses Frères d'une ville où ils faisaient tant de bien. Il y établit même son noviciat, qu'il avait fait venir de Paris, et le plaça au faubourg Saint-Sever, dans une maison qui avait appartenu au marquis de Louvois, et qui fut depuis célèbre sous le nom de Saint-Yon. Toutefois le défaut de ressources suffisantes pour faire subsister ses novices l'obligea de les reconduire à Paris, et de les y laisser jusqu'à des temps plus heureux.

La communauté de Saint-Sulpice, qui se trouvait considérablement augmentée par le retour des novices, eut bientôt épuisé ses faibles ressources ; la disette, et surtout le froid de 1709, la réduisirent à la plus affreuse indigence ; les Frères se virent de nouveau sans pain, sans argent, et presque sans vêtements pour se défendre contre la rigueur de la saison. On ne parle pas de matelas, on n'en connaissait pas l'usage dans la maison du Serviteur de Dieu : de minces paillasses placées sur des planches, et une mauvaise couverture, formaient les meilleurs lits de cette maison ! Ces véritables pauvres de Jésus-Christ seraient infailliblement morts de misère et de froid, si M. le curé de Saint-Sulpice ne leur avait enfin accordé quelques secours.

Malgré le petit nombre de sujets que le pieux Abbé avait à sa disposition, il put faire, à des époques assez rapprochées, les établissements de Marseille, de Mende, d'Alais, de Grenoble, de Saint-Denis, de Versailles, de Moulins et de Boulogne, qu'on lui demandait avec les plus vives instances.

Peu après la cessation de la disette, il fut question de relever l'école pour les maîtres de campagne. Un jeune Abbé offrit pour cela quelques secours, et acheta au nom d'un autre ecclésiastique, nommé M. Roger, une maison située à Saint-Denis pour y recevoir ces jeunes gens. Cependant le père du jeune Abbé, ayant eu connaissance de cet achat, osa accuser le pieux Serviteur de Dieu d'avoir suborné un mineur, et ne rougit pas de lui intenter un procès criminel, quoique celui-ci n'eût d'autre tort que d'avoir promis des Frères pour exécuter la bonne œuvre, et d'avoir même contribué, autant que sa pauvreté pouvait le lui permettre, à la dépense qu'elle avait occasionnée.



Le Vénérable Instituteur, se voyant sans cesse en butte à tous les traits de ses ennemis, et craignant que sa personne à Paris ne servit de prétexte à une nouvelle persécution contre ses Frères, prit la résolution de s'éloigner. Il se dirigea vers le midi de la France, afin de pouvoir faire la visite des maisons qu'il avait établies à Avignon, à Alais, aux Vans et à Marseille. Ce fut dans cette dernière ville que, pour la première fois en sa vie, il vit sa personne honorée, respectée, et son œuvre entourée d'une protection qui paraissait ne rien laisser à désirer. Néanmoins il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on n'en agissait ainsi que pour l'attirer dans un parti condamné par le Siège apostolique. Trop attaché aux décisions de l'Église pour donner dans ce piège, quoique si habilement tendu, il se hâta de se séparer de ces dangereux protecteurs ; mais il porta bientôt la peine de son défaut de complaisance pour les novateurs et de son attachement à la doctrine orthodoxe. Le noviciat qu'il avait établi fut fermé, et sa réputation flétrie par un libelle diffamatoire ; toutefois, s'il n'obtint plus ni argent ni protection de la part de ceux qui lui en avaient tant promis, il eut le bonheur de conserver sa foi, trésor qu'il n'aurait pas donné pour tous les biens du monde.

C'eût été peu pour ce ministre de Jésus-Christ, s'il n'avait eu à souffrir que de la part des étrangers : il devait, comme son divin Modèle, voir un des siens se révolter contre lui, et lui refuser même l'hospitalité, c'est ce qui lui arriva, en 1713, de la part des Frères de Mende.

Ce fut vers cette époque qu'il alla à Grenoble, où il fut reçu avec autant de respect que d'affection. Le souvenir de saint Bruno, qui avait été, comme lui, chanoine de Reims, le porta à visiter la Grande-Chartreuse ; mais sa profonde humilité ne lui permettant pas de recevoir les honneurs qu'on y rend à tous les Chanoines de son illustre métropole, il laissa ignorer qu'il avait été revêtu de cette dignité. Il demeura ensuite quelque temps dans une solitude, sur la montagne de Parménie, afin de s'y livrer avec plus de tranquillité aux exercices de la contemplation, et de supplier le Seigneur de vouloir bien soutenir son œuvre, s'il la jugeait capable de porter quelque fruit dans son Église.

Cette longue absence du saint Instituteur fut une épreuve terrible pour la Congrégation, qui se trouvait ainsi sans appui, sans ressources, et surtout sans chef ! Elle en souffrit considérablement, et parut être à deux doigts de sa perte. Toutefois les Frères de Paris ne perdirent pas l'espérance de revoir leur Père : ils connaissaient si bien sa profonde humilité, qu'ils osèrent lui écrire et lui commander, en vertu de l'obéissance qu'il avait vouée, de venir reprendre la conduite de la Congrégation (en 1714). Aussitôt que le pieux Instituteur eut reçu cette lettre singulière, il n'hésita point à s'y conformer, comprenant que Dieu demandait de lui qu'il donnât à ses disciples ce nouvel exemple d'une obéissance héroïque.

Son arrivée à Paris fut un jour de fête pour les Frères, et, s'imaginant qu'il allait reprendre la conduite générale de l'Institut, ils s'empressèrent de lui rendre compte de tout ce qui s'était passé depuis son départ ; mais quelle fut leur surprise de lui entendre dire ces paroles : « Ne pouvez-vous pas faire comme pendant mon absence ? Imaginez-vous que je suis mort : faites ce que vous croiriez devoir faire si je l'étais effectivement. » Et tout de suite il leur répéta ce qu'il avait dit tant de fois, qu'il était indispensable de mettre l'un d'eux à sa place avant sa mort. Les Frères ne purent s'y résoudre : toutefois la ligne de conduite qu'adopta le Serviteur de Dieu les obligea de se rendre enfin à ses desirs.

Le pieux Instituteur visita, en 1715, les établissements de Calais et de Boulogne, et se retira ensuite à Saint-Yon, où il se borna à confesser les Frères, à leur faire des conférences les dimanches et fêtes, et à diriger les novices, dont la formation était à ses yeux un point de la dernière importance.

Il choisit bientôt le Frère Barthélemi, l'un de ses plus fidèles disciples, pour prévenir les autres que son âge avancé et la diminution de ses forces lui présageaient une fin prochaine, et qu'il était temps d'élire enfin un Supérieur.

Une réunion des Frères, qui fut le premier Chapitre général de l'Institut, eut lieu à Saint-Yon, le jour de la Pentecôte de 1717 : le Frère Barthélemi fut élu Supérieur Général, et on nomma deux assistants pour l'aider à gouverner. Peu après l'élection du Frère

Barthélemi, le Vénérable de la Salle fut obligé de se rendre à Paris, afin de recevoir, sous la forme de legs, une vraie restitution que lui faisait M. Roger, pour réparer le dommage qu'on lui avait causé à l'occasion de la maison achetée à Saint-Denis.

De retour à Saint-Yon, il se renferma plus que jamais dans la retraite. Il ne confessait que ceux qu'il n'avait pu décider à s'adresser ailleurs ; il entretenait les Frères de choses édifiantes et les portait, par les plus nobles considérations, à se remplir de zèle pour l'éducation des enfants. Uniquement appliqué à la prière et à la contemplation, il vivait dans la pratique d'une mortification continuelle. Le seul délassement qu'il se permit était d'entretenir ses novices sur la manière de faire oraison et de leur aplanir les difficultés que présentent les commencements de ce saint exercice, en leur en indiquant les principales causes. Ce fut alors qu'il composa l'*Explication de la méthode d'oraison*, et qu'il mit la dernière main à quelques autres ouvrages spirituels.

Depuis quelques années, les Frères avaient ouvert un pensionnat à Saint-Yon : la bonne conduite des élèves, à leur retour dans la maison paternelle, ayant porté au loin la renommée des maîtres dans l'art de bien conduire la jeunesse, beaucoup de parents, affligés par l'inconduite de leurs enfants, pensèrent qu'ils reviendraient à la vertu s'ils étaient admis à Saint-Yon, et ils s'empressèrent de les y conduire. Les leçons des Frères, les paternelles exhortations de leur Vénérable Instituteur, et surtout ses exemples, firent sur ces jeunes gens de profondes impressions et en convertirent un grand nombre.

Bientôt après, les Frères se trouvèrent obligés, par ordre supérieur, d'admettre des sujets d'autant plus ennemis de la discipline, qu'ayant passé plusieurs années dans les prisons, ils en étaient sortis plus méchants et plus corrompus qu'ils n'y étaient entrés. On comprend combien de tels pensionnaires devaient être difficiles à conduire, et avec quelle attention il fallait les surveiller pour les empêcher de s'évader. Cependant M. le curé de la paroisse sur laquelle était située la maison de Saint-Yon, prétendit que les Frères devaient amener tous ces jeunes gens aux Offices de son

église, quoiqu'on lui eût exposé les inconvénients qui devaient inévitablement en résulter. Les Frères essayèrent de le contenter ; mais, voyant que plusieurs de ces jeunes prisonniers profitaient de l'occasion pour s'enfuir, ils représentèrent au Pasteur qu'il leur était impossible de continuer. M. le curé, croyant voir dans ces nouvelles observations un défaut de soumission à l'autorité curiale, en accusa l'Abbé de la Salle, et obtint de l'Archevêque de Rouen la révocation de ses pouvoirs, sans aucun ménagement, sans même avoir égard à la maladie grave dont il était atteint en ce moment, et qui ne lui permettait pas de travailler à sa justification.

Quelque soumis que fût le Serviteur de Dieu à toutes les dispositions de la divine Providence, cette nouvelle persécution ne contribua pas peu à aggraver son état. Il s'en aperçut, et demanda lui-même les derniers Sacrements, qu'on s'empressa de lui faire administrer. Il était assis, revêtu du surplis et de l'étole, quand le Saint-Sacrement entra dans sa chambre ; mais son respect et son amour pour Jésus-Christ l'emportant sur sa faiblesse, il se jeta à genoux par terre, pour adorer et recevoir son divin Sauveur ! Ses enfants, tout en larmes, environnaient son lit pour être témoins de sa mort bienheureuse, recevoir ses derniers avis et sa bénédiction.

Voici le testament qu'il leur laissa : « Je recommande premièrement mon âme à Dieu, et ensuite tous les Frères de la Société des Écoles chrétiennes auxquels il m'a uni, et leur recommande, sur toutes choses, d'avoir toujours une entière soumission à l'Église, et surtout dans ces temps fâcheux ; et pour en donner des marques, de ne se désunir en rien de notre Saint Père le Pape et de l'Église Romaine, se souvenant toujours que j'ai envoyé deux Frères à Rome pour demander à Dieu la grâce que leur Société y fût entièrement soumise. Je leur recommande aussi d'avoir une grande dévotion envers Notre-Seigneur, d'aimer beaucoup la sainte Communion, et d'avoir une dévotion particulière envers la très-sainte Vierge et saint Joseph, patron et protecteur de leur Société ; de s'acquitter de leur emploi avec zèle et désintéressement, et d'avoir entre eux une union intime et une

obéissance aveugle envers leurs Supérieurs, ce qui est le fondement et le soutien de toute la perfection dans une communauté. »

Il eut beaucoup de peine à prononcer ces dernières paroles ; sa voix s'affaiblit considérablement : on crut qu'il allait entrer en agonie. Ses enfants se jetèrent à genoux, et lui demandèrent sa bénédiction ; le Frère Barthélemi le pria de la donner non-seulement à ceux qui étaient présents, mais de l'étendre encore à tous les Frères de l'Institut.

Alors comme un ancien patriarche, il leva les yeux et les mains au Ciel et dit : « Que le Seigneur vous bénisse tous ! »

Sur le soir, il perdit connaissance. Aussitôt on dit les prières des agonisants. A peine furent-elles finies qu'il revint à lui : c'était un dernier moment que Dieu lui donnait pour instruire ses disciples. Et il faut remarquer que ses dernières paroles ont eu pour but de leur inspirer, de plus en plus, l'horreur du monde : « si vous voulez vous conserver et mourir dans votre état, leur dit-il dans ce moment solennel, n'ayez jamais de commerce avec les gens du monde ; car peu à peu vous vous dégoûteriez de votre état, et enfin vous l'abandonneriez. »

Une sueur froide, qui survint, l'empêcha d'en dire davantage ; il entra de nouveau en agonie : elle dura depuis minuit jusqu'à deux heures et demie du matin. Alors il parut reprendre un peu de force ; on lui suggéra d'implorer l'assistance de la très-sainte Mère de Dieu, en lui disant cette prière de l'Eglise, qu'il avait coutume de réciter tous les soirs : *Maria, mater gratiæ*. Le Frère Supérieur lui demanda ensuite s'il n'acceptait pas avec joie les peines qu'il souffrait ; il répondit : « Oui, j'adore en toutes choses la conduite de Dieu à mon égard. » Ce furent les dernières paroles qu'il prononça : il retomba dans l'agonie à trois heures du matin, et quoiqu'elle lui causât quelques agitations, son visage demeura tranquille et assuré. Vers les quatre heures, il fit un effort, comme pour se lever et aller au-devant de quelqu'un ; il joignit les mains, leva les yeux au Ciel, et remit son esprit entre les mains de son Créateur.

Ainsi mourut, de la mort des Saints, le vendredi de la Semaine-

Sainte, le 7 avril 1719, à l'âge de soixante-huit ans, le Vénérable Jean-Baptiste de la Salle.

Les nombreux miracles qui furent obtenus par son intercession portèrent le Pape Grégoire XVI à le déclarer Vénérable le 8 mai 1839 ; et Pie IX signa le décret d'héroïcité des vertus le 4<sup>er</sup> novembre 1873.

---

## TABLE ALPHABÉTIQUE

---

### A

|                                                                                                                                                                                            | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| S. Abonde, évêque de Côme. — 2 a. . . . .                                                                                                                                                  | 42    |
| S. Acace, évêque d'Amide. — 9 a. . . . .                                                                                                                                                   | 362   |
| S <sup>ts</sup> Agape, S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>ts</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Casie, S <sup>te</sup> Eutyquie,<br>S. Agathon, martyrs. — 3 a. . . . .   | 82    |
| S. Agathon, S <sup>te</sup> Agape, S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>ts</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Casie<br>et S <sup>te</sup> Eutyquie, martyrs. — 3 a. . . . . | 82    |
| S <sup>ts</sup> Agnès, S <sup>te</sup> Elisabeth et S <sup>te</sup> Ozilie. — 5 a. . . . .                                                                                                 | 180   |
| S. Albert, patriarche latin de Jérusalem et législateur de l'Ordre des<br>Carmes. — 8 a. . . . .                                                                                           | 334   |
| S <sup>te</sup> Alethe ou Alix de Montbard, mère de S. Bernard. — 4 a. . . . .                                                                                                             | 130   |
| S. Alfiéri, fondateur du monastère de Cava, en Italie. — 12 a. . . . .                                                                                                                     | 468   |
| S. Alman ou Alain, évêque de Nantes. — 4 a. . . . .                                                                                                                                        | 124   |
| S <sup>ts</sup> Anastasie et S <sup>te</sup> Basilisse, martyres. — 15 a. . . . .                                                                                                          | 584   |
| B. André de Montréal, ermite de S. Augustin. — 11 a. . . . .                                                                                                                               | 421   |
| B. Ange de Clavasio, Frère Mineur. — 12 a. . . . .                                                                                                                                         | 474   |
| B. Ange de Montléoné, Frère Mineur. — 13 a. . . . .                                                                                                                                        | 510   |
| B <sup>te</sup> Angélique, abbesse. — 3 a. . . . .                                                                                                                                         | 98    |
| V. Anne Fayol. — 5 a. . . . .                                                                                                                                                              | 214   |
| S. Antipas, martyr. — 11 a. . . . .                                                                                                                                                        | 427   |
| S. Aphraate, solitaire. — 7 a. . . . .                                                                                                                                                     | 281   |
| S. Appien, martyr. — 2 a. . . . .                                                                                                                                                          | 37    |
| S. Ardalion, martyr. — 14 a. . . . .                                                                                                                                                       | 538   |
| S. Audebert, évêque de Senlis. — 15 a. . . . .                                                                                                                                             | 588   |
| S. Aybert, religieux et reclus. — 7 a. . . . .                                                                                                                                             | 289   |

## B

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Badème, abbé et martyr. — 8 a . . . . .                                         | 325 |
| S. Barsanuphe, solitaire. — 44 a . . . . .                                         | 427 |
| S <sup>te</sup> Basilisse et S <sup>te</sup> Anastasie, martyres. — 15 a . . . . . | 584 |
| S. Bède le Jeune. — 40 a . . . . .                                                 | 392 |
| S. Bennézet et S. Drogon. — 44 a . . . . .                                         | 545 |
| S. Benoît le More, Frère Mineur. — 3 a . . . . .                                   | 67  |
| B. Bernard, premier abbé de Tiron. — 44 a . . . . .                                | 540 |
| V. Bertrand, abbé de la Ferté. — 40 a . . . . .                                    | 398 |
| V. Boussière, curé, confesseur de la foi. — 3 a . . . . .                          | 404 |

## C

|                                                                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. Cantat, curé, confesseur de la foi. — 6 a . . . . .                                                                                                                                      | 275 |
| Ø. Caradeuc, ermite. — 43 a . . . . .                                                                                                                                                       | 504 |
| S. Carpe, évêque de Thyatire et ses compagnons, martyrs. — 43 a . . . . .                                                                                                                   | 499 |
| S <sup>te</sup> Casie, S <sup>te</sup> Agape, S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>te</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Eutyquie<br>et S. Agathon, martyrs. — 3 a . . . . . | 82  |
| S <sup>te</sup> Cassilde, vierge. — 9 a . . . . .                                                                                                                                           | 365 |
| B <sup>se</sup> Catherine de Palanza, institutrice des Religieuses de l'ordre de<br>S. Ambroise, <i>ad Nemus</i> . — 6 a . . . . .                                                          | 246 |
| B <sup>se</sup> Catherine Thomas, chanoinesse régulière de l'Ordre de S. Au-<br>gustin. — 5 a . . . . .                                                                                     | 477 |
| S. Célestin, Pape. — 6 a . . . . .                                                                                                                                                          | 219 |
| S. Celse, évêque d'Armagh. — 6 a . . . . .                                                                                                                                                  | 242 |
| Les Cent vingt martyrs de l'Adiabène, en Perse. — 6 a . . . . .                                                                                                                             | 225 |
| V. César de Bus, fondateur des prêtres de la Doctrine chrétienne.<br>— 45 a . . . . .                                                                                                       | 592 |
| S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>te</sup> Agape, S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Casie, S <sup>te</sup> Eutyquie<br>et S. Agathon, martyrs. — 3 a . . . . . | 82  |
| S. Christien ou Chrétien de Douai. — 7 a . . . . .                                                                                                                                          | 287 |
| B. Clément d'Osimo, général des ermites de S. Augustin. — 8 a . . . . .                                                                                                                     | 342 |
| S. Constantin, évêque de Gap. — 42 a . . . . .                                                                                                                                              | 463 |
| V. Crescence-Hoessin. — 5 a . . . . .                                                                                                                                                       | 214 |

## D

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| B. Démètre de Tafilèce, Frère Mineur, confesseur de la foi. — 4 a . . . . . | 20  |
| S. Denys, évêque de Corinthe. — 8 a . . . . .                               | 320 |
| V. Dominique Tuoc, confesseur de la foi. — 2 a . . . . .                    | 63  |



|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| S. Dommon ou Donge II, évêque. — 11 a . . . . .       | 426 |
| S. Don ou Dodon, martyr des Vandales. — 7 a . . . . . | 287 |
| S. Dotton, abbé. — 9 a . . . . .                      | 367 |
| S. Dregon, et S. Bennézet. — 11 a . . . . .           | 545 |

## E

|                                                                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Ebbe et ses compagnes, vierges et martyres. — 2 a . . . . .                                                                                                                 | 48  |
| S. Edèse, martyr à Alexandrie. — 8 a . . . . .                                                                                                                                              | 324 |
| V. Elisabeth, Agnès et Ozilie. — 5 a . . . . .                                                                                                                                              | 180 |
| S. Erkembode, évêque de Térouanne et abbé de S. Bertin. — 12 a . . . . .                                                                                                                    | 464 |
| S. Eupsyque, martyr. — 9 a . . . . .                                                                                                                                                        | 381 |
| S. Euthychès ou Eutyque, évêque de Constantinople. — 6 a . . . . .                                                                                                                          | 230 |
| S. Eutychès, S. Maron et S. Victorin, martyrs. — 15 a . . . . .                                                                                                                             | 582 |
| S <sup>te</sup> Eutyquie, S <sup>te</sup> Agape, S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>te</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Casie<br>et S. Agathon, martyrs. — 3 a . . . . . | 82  |
| S. Ezéchiel, prophète. — 10 a . . . . .                                                                                                                                                     | 399 |

## F

|                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. Ferrari, Zacharie et Morigia, fondateurs des Clercs Réguliers de<br>St-Paul ou Barnabites. — 13 a . . . . . | 511 |
| V. Firmin, carme, confesseur de la foi. — 14 a . . . . .                                                       | 575 |
| S. Florentin, dit le bon abbé. — 12 a . . . . .                                                                | 464 |
| B. François de Cardaillac, évêque de Cahors. — 14 a . . . . .                                                  | 574 |
| S. François de Paule. — 2 a . . . . .                                                                          | 24  |
| S. Fulbert, évêque de Chartres. — 10 a . . . . .                                                               | 375 |

## G

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| B. Gandulphe, Frère Mineur. — 3 a . . . . .                          | 97  |
| B. Gaspard de Berga. — 4 a . . . . .                                 | 141 |
| S. Gaucher, chanoine régulier. — 9 a . . . . .                       | 369 |
| S. Gauthier, abbé de S. Martin de Pontoise. — 8 a . . . . .          | 331 |
| S. Gennade, moine de Fontenelle. — 6 a . . . . .                     | 241 |
| S. Georges, évêque de Mitylène. — 7 a . . . . .                      | 288 |
| S. Gérard ou Géraud, premier abbé de Seauve Majeure. — 5 a . . . . . | 164 |
| S. Gérold, ermite. — 10 a . . . . .                                  | 393 |
| S. Gilbert, évêque de Cathnès, en Ecosse. — 1 a . . . . .            | 15  |
| S <sup>te</sup> Godeberte, vierge. — 11 a . . . . .                  | 431 |
| S. Guillaume d'Antioche et son fils S. Pérégrin. — 6 a . . . . .     | 242 |
| S. Guillaume, abbé d'Eschol. — 6 a . . . . .                         | 243 |

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| B. Guillaume de Sproncata, évêque. — 40 a . . . . . | 396 |
| S. Guthlake ou Guthlac, ermite. — 44 a . . . . .    | 432 |

## H

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| B <sup>se</sup> Havoie ou Hedwige, abbesse. — 44 a . . . . .        | 549 |
| S. Hégésippe, historien. — 7 a . . . . .                            | 279 |
| B <sup>se</sup> Herluque, vierge. — 42 a . . . . .                  | 472 |
| B. Hermann Joseph, de l'Ordre de Prémontré. — 7 a . . . . .         | 299 |
| S. Herménégilde, prince visigoth, martyr en Espagne. — 43 a . . . . | 496 |
| S. Hildebert, abbé et martyr. — 4 a . . . . .                       | 424 |
| S <sup>te</sup> Holda prophétesse. — 40 a . . . . .                 | 407 |
| B. Hugues, abbé de Bonnevaux. — 4 a . . . . .                       | 45  |
| S. Hugues, évêque de Grenoble. — 4 a . . . . .                      | 4   |
| S. Hugues, évêque de Rouen. — 9 a . . . . .                         | 368 |

## I

|                                                                                                                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| B <sup>se</sup> Ida, comtesse de Boulogne. — 43 a . . . . .                                                                                                                                  | 503 |
| S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Agape, S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>te</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Casie, S <sup>te</sup> Eutyquie,<br>et S. Agathon, martyrs. — 3 a . . . . . | 82  |
| S. Isaac, solitaire. — 44 a . . . . .                                                                                                                                                        | 429 |
| B. Isidore, archevêque de Séville, docteur de l'Église. — 4 a . . . .                                                                                                                        | 405 |

## J

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| B <sup>se</sup> Jacqueline, vierge. — 1 <sup>re</sup> a . . . . .                                | 47  |
| V. Jean Abasque, confesseur de la foi. — 44 a . . . . .                                          | 577 |
| S. Jean d'Aquarola, évêque de Naples. — 4 <sup>re</sup> a . . . . .                              | 40  |
| V. Jean de Lesme. — 6 a . . . . .                                                                | 250 |
| B. Jean de Vaux, Frère Mineur. — 4 a . . . . .                                                   | 440 |
| B. Jean Éthier, Frère Mineur, martyr au Caire. — 42 a . . . . .                                  | 473 |
| B. Jean Soreth, 26 <sup>e</sup> général et réformateur de l'Ordre des Carmes.<br>— 8 a . . . . . | 337 |
| V. Jeanne Flameng. — 5 a . . . . .                                                               | 484 |
| B. Jérôme de Monte-Fiori, Frère Mineur Capucin. — 8 a . . . . .                                  | 342 |
| S. Joseph l'Hymnographe. — 3 a . . . . .                                                         | 92  |
| B <sup>se</sup> Judith de Raitenback. — 40 a . . . . .                                           | 394 |
| S. Jules, Pape. — 42 a . . . . .                                                                 | 443 |
| B. Julien de S. Augustin, Frère Mineur. — 8 a . . . . .                                          | 306 |
| B <sup>se</sup> Julienne de Mont-Cornillon. — 5 a . . . . .                                      | 472 |
| S. Justin le Philosophe, apologiste et martyr. — 43 a . . . . .                                  | 480 |

## K

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| S. Kukley, S. Milhey et S. Nizilon, martyrs. — 44 a . . . . . | 562 |
|---------------------------------------------------------------|-----|

## L

|                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Lambert, archevêque de Lyon. — 44 a . . . . .                                                       | 538 |
| V. La Salle (J.-B. de) Appendice . . . . .                                                             | 609 |
| S. Léon le Grand, Pape et Docteur de l'Église. — 44 a . . . . .                                        | 410 |
| S. Leuçon, évêque de Troyes. — 4 <sup>er</sup> a . . . . .                                             | 9   |
| S <sup>te</sup> Lidwine, vierge. — 44 a . . . . .                                                      | 563 |
| S. Longis, abbé de Boisselière. — 2 a . . . . .                                                        | 46  |
| V. Louise Huc. — 8 a . . . . .                                                                         | 348 |
| V. Loup d'Olmédo, fondateur des ermites de S. Jérôme de l'Observance ou de Lombardie. — 43 a . . . . . | 523 |
| B <sup>ae</sup> Lpdmilla, duchesse de Bohême, martyre. — 2 a . . . . .                                 | 49  |

## M

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Macaire d'Arménie, évêque d'Antioche et patron de Gand. — 40 a . . . . .                                           | 389 |
| S. Macaire de Constantinople, abbé. — 4 <sup>er</sup> a . . . . .                                                     | 43  |
| S. Marcel, évêque de Die. — 9 a . . . . .                                                                             | 364 |
| S. Marcellin, martyr. — 6 a . . . . .                                                                                 | 228 |
| V. Marguerite de Boiron. — 43 a . . . . .                                                                             | 529 |
| B <sup>ae</sup> Marguerite de Castello, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 43 a . . . . .                    | 507 |
| V. Marie d'Aubaines et les dix-huit compagnons de son martyr. — 44 a . . . . .                                        | 578 |
| S <sup>te</sup> Marie de Cléophas. — 9 a . . . . .                                                                    | 360 |
| S <sup>te</sup> Marie d'Égypte. — 2 a . . . . .                                                                       | 43  |
| V. Marie de Mornay. — 44 a . . . . .                                                                                  | 438 |
| S. Maron, S. Eutychès et S. Victorin, martyrs. — 45 a . . . . .                                                       | 582 |
| S. Mars, abbé en Auvergne. — 43 a . . . . .                                                                           | 502 |
| V. Marthe Frassen. — 44 a . . . . .                                                                                   | 578 |
| Martyrs du jour de Pâques. — 5 a . . . . .                                                                            | 462 |
| Martyrs Massylitains. — 9 a . . . . .                                                                                 | 363 |
| S. Maxime, S. Valérien et S. Tiburce, martyrs. — 44 a . . . . .                                                       | 535 |
| B <sup>ae</sup> Mechilde, abbesse de Diessen. — 40 a . . . . .                                                        | 394 |
| B <sup>ae</sup> Mechilde d'Écosse, vierge. — 42 a . . . . .                                                           | 472 |
| V. Mechilde du Saint-Sacrement, institutrice des Religieuses Bénédictines de l'Adoration perpétuelle. — 6 a . . . . . | 254 |

|                                                                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Méliton, évêque de Sardes. — 4 <sup>or</sup> a . . . . .                                                      | 7   |
| V. Mère Elvire, de Ville-Seiche. — 7 a . . . . .                                                                 | 300 |
| V. Mère Marianne de Saint-Joseph, fondatrice des Augustines de la<br>Récollection. — 45 a . . . . .              | 600 |
| S. Milhey, S. Kukley et S. Nizilon, martyrs. — 44 a . . . . .                                                    | 562 |
| V. Morigia, Zacharie et Ferrari, fondateurs des Clers Réguliers de<br>Saint-Paul ou Barnabites. — 43 a . . . . . | 511 |
| S. Munde, abbé en Écosse. — 45 a . . . . .                                                                       | 589 |

## N

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| S. Nicéas, abbé en Bithynie. — 3 a . . . . .         | 89  |
| S. Nizier, évêque de Lyon. — 2 a . . . . .           | 44  |
| S. Nizilon, S. Milhey et S. Kukley. — 44 a . . . . . | 562 |

## O

|                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. Ollier, fondateur de la communauté des prêtres et du séminaire<br>de Saint-Sulpice. — 2 a . . . . . | 50  |
| B. Oury, évêque de Die. — 4 a . . . . .                                                                | 429 |
| V. Ozélie, Agnès et Élisabeth. — 5 a . . . . .                                                         | 480 |

## P

|                                                                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Pallade, évêque d'Auxerre. — 40 a . . . . .                                                                                                                                              | 388 |
| S. Paterne, évêque de Léon. — 45 a . . . . .                                                                                                                                                | 584 |
| S. Paterne I, évêque de Vannes. 45 a . . . . .                                                                                                                                              | 585 |
| S. Paterne II, évêque de Vannes. — 45 a . . . . .                                                                                                                                           | 585 |
| B. Pavon, martyr dominicain. — 9 a . . . . .                                                                                                                                                | 374 |
| V. Père Édouard Oldecorn, de la Compagnie de Jésus, confesseur de<br>la foi. — 7 a . . . . .                                                                                                | 304 |
| S. Perpétue ou Perpet, évêque de Tours. — 8 a . . . . .                                                                                                                                     | 328 |
| V. Philippe d'Acquiers, Frère Mineur. — 40 a . . . . .                                                                                                                                      | 397 |
| S. Philippe, évêque de Gortyne. — 44 a . . . . .                                                                                                                                            | 426 |
| S <sup>te</sup> Philippe, S <sup>te</sup> Agape, S <sup>te</sup> Irène, S <sup>te</sup> Chionie, S <sup>te</sup> Casie, S <sup>te</sup> Eutyquie<br>et S. Agathon, martyrs. — 3 a . . . . . | 82  |
| B. Pierre d'Aragon, Frère Mineur. — 45 a . . . . .                                                                                                                                          | 590 |
| B. Pierre de Saint-André. — 45 a . . . . .                                                                                                                                                  | 589 |
| S. Pierre Gonzalès ou S. Telme, Frère Prêcheur. — 44 a . . . . .                                                                                                                            | 550 |
| S. Pierre II, évêque de Poitiers. — 4 a . . . . .                                                                                                                                           | 431 |
| S. Platon, abbé. — 4 a . . . . .                                                                                                                                                            | 425 |
| Prisonniers Romains, martyrs en Perse. — 9 a . . . . .                                                                                                                                      | 364 |

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

635

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| S. Procope, abbé en Bohême. 4 a . . . . .          | 43  |
| S. Procore, l'un des sept diacres. — 9 a . . . . . | 364 |
| S. Prudence, évêque de Troyes. — 6 a . . . . .     | 233 |

## R

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Rédempt, évêque de Ferentino. — 8 a . . . . .                                       | 334 |
| S. Richard, évêque de Chichester. — 3 a . . . . .                                      | 93  |
| V. Robert Parsons, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi.<br>— 45 a . . . . . | 598 |

## S

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| S. Sabas le Goth, martyr. — 42 a . . . . .  | 454 |
| S. Sixte I, Pape et martyr. — 6 a . . . . . | 248 |
| S. Soussin. — 5 a . . . . .                 | 463 |

## T

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| B. Têcelin, père de S. Bernard. — 44 a . . . . .                        | 435 |
| S <sup>te</sup> Théodora de Carthage, martyre. — 44 a . . . . .         | 427 |
| S <sup>te</sup> Théodosie, vierge et martyre. — 2 a . . . . .           | 40  |
| S. Théon ou Théonas, solitaire. — 4 a . . . . .                         | 446 |
| V. Thierriat, chanoine, confesseur de la foi. — 44 a . . . . .          | 439 |
| V. Thomas Carbonel, Frère Prêcheur, évêque de Siguença. — 5 a . . . . . | 482 |
| S. Tiburce, S. Valérien et S. Maxime, martyrs. — 44 a . . . . .         | 535 |
| S. Tigernake, évêque en Irlande. — 4 a . . . . .                        | 423 |

## U

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| B. Ubald d'Adimari, servite. — 9 a . . . . .  | 374 |
| S. Ulprien, martyr. — 3 a . . . . .           | 88  |
| B. Ulrich, abbé. — 44 a . . . . .             | 435 |
| S. Urbain, évêque de Langres. — 2 a . . . . . | 42  |
| S. Urbic, évêque de Clermont. — 3 a . . . . . | 94  |

## V

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Valérien, S. Tiburce et S. Maxime, martyrs. — 44 a . . . . .               | 535 |
| S <sup>te</sup> Vaudru ou Valdetrude, abbesse de Châteaulieu. — 9 a . . . . . | 552 |
| S. Victor de Braga, martyr. — 42 a . . . . .                                  | 458 |
| S. Victorin, S. Maron et S. Eutychès, martyrs. — 45 a . . . . .               | 582 |
| S. Vincent Ferrier, Frère Prêcheur, apôtre de l'Occident. — 5 a . . . . .     | 444 |
| V. Vincentina Lomellini. — 8 a . . . . .                                      | 345 |

## W

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| B. Walter ou Gauthier, moine de Cluny. — 7 a . . . . .  | 288 |
| S. Winebaud, abbé de S. Loup de Troyes. — 6 a . . . . . | 233 |

## Z

|                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. Zacharie, Ferrari et Morigia, fondateurs des Clercs Réguliers de<br>Saint-Paul ou Barnabites. — 13 a . . . . . | 544 |
| S. Zénon, évêque de Vérone, martyr. — 12 a. . . . .                                                               | 459 |
| S. Zozime. — 4 a . . . . .                                                                                        | 447 |

## APPENDICE AU SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. J.-B. de la Salle, fondateur de la Congrégation des Frères des<br>écoles chrétiennes. . . . . | 609 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|













UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

922 C69G C001 v.7

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239930